
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01432329 9

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE

# ŒUVRES

DE MESDAMES

# DE FONTAINES

ET

# DE TENCIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

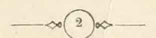


G. Staal del. Imp. Sarrazin .. Paris. L. Lefranc sc.

LA COMTESSE DE SAVOIE.

Garnier frères Editeurs.

BIBLIOTHÈQUE AMUSANTE



# ŒUVRES

DE MESDAMES

# DE FONTAINES

ET

# DE TENCIN

GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES DESSINS DE G. STAAL



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 115

# ŒUVRES

DE

# MADAME DE FONTAINES

# NOTICE

## SUR MADAME DE FONTAINES

---

On n'a que fort peu de détails sur madame de Fontaines. Je n'ai pu même parvenir à connoître l'époque et le lieu de sa naissance. Elle se nommoit Marie-Louise-Charlotte de Pelard de Givri, et elle étoit fille du marquis de Givri, ancien commandant de Metz, qui avoit favorisé l'établissement des juifs dans cette ville, et à qui les juifs, par reconnoissance, avoient fait une pension assez considérable, qui, après lui, passa à ses enfants. Mademoiselle de Givri épousa le comte de Fontaines, dont elle eut un fils et une fille. Elle mourut en 1730.

Il paroît qu'elle fut liée assez étroitement avec Voltaire, et qu'elle lui communiquoit ses ouvrages. Voltaire fit, en 1713, une trentaine de vers sur son roman de *la Comtesse de Savoie*, en tête duquel ils ont été imprimés par la suite. Ces vers sont très-flatteurs, et même ils le sont trop. *La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre*, viennent des Champs Élysées à Paris pour entendre *Sapho*. (C'est le nom donné par Voltaire à madame de Fontaines.)

> A ses genoux, tous deux humiliés,
> Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
> Ils mettent *Zaïde* aux pieds
> De *la comtesse de Savoie*.

On trouvera sans doute la louange un peu forte; mais des compliments, et des compliments en vers, adressés à une femme, ne sont point un jugement littéraire, et ne tirent presque pas à conséquence. Il y a même tout lieu de penser, d'après la facilité très-négligée avec laquelle ces vers sont faits, qu'ils n'étoient point destinés à sortir des mains de celle qui les avoit inspirés. L'endroit le plus remarquable de cette petite pièce est peut-être le vers qui la termine.

Adieu. Malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant, tous les ans,
Me lire deux ou trois romans,
*Et taxer quatre synagogues.*

Pour entendre ce vers inintelligible sans commentaire, il faut se souvenir que le père de madame de Fontaines avoit aidé les juifs dans le projet d'établir une synagogue à Metz, et que l'on étoit dans l'usage constant de faire payer chèrement les services de ce genre aux enfants d'Israël, qui n'étoient pas moins exacts à prendre leur revanche dans l'occasion. C'est évidemment au parti que M. de Givri tira, dans cette circonstance, de ses bons offices, que Voltaire fait allusion dans son vers; il est assez singulier qu'il ait jugé à propos de le rappeler à sa fille.

La Harpe dit [1] que Voltaire paroît avoir puisé le sujet de *Tancrède* dans *la Comtesse de Savoie*. Il auroit pu remarquer que Voltaire en avoit aussi tiré le sujet d'*Artémire*, tragédie jouée sans succès en 1720, et dont il ne reste que des fragments. Dans cette tragédie, un favori de *Cassandre*, roi de Macédoine, nommé *Pallante*, furieux de n'avoir pu faire partager à la reine *Artémire* l'amour coupable qu'il a conçu pour elle, envoie *Ménas*, un de ses amis, vers cette princesse, pour lui communiquer d'importants secrets; puis, il se rend lui-même à l'appartement de la reine, y surprend *Ménas*, le poignarde, et persuade au roi que sa femme avoit lié avec cet homme une intrigue criminelle. Cassandre ordonne la mort d'*Artémire*. Aux noms et à quelques légères circonstances près, voilà très-exactement la trame ourdie contre la *comtesse de Savoie* par le comte de *Pancallier*.

Si La Harpe ne dit pas plus positivement que Voltaire a puisé dans le roman de madame de Fontaines le sujet de sa tragédie de *Tancrède*, c'est que ce sujet étoit déjà dans l'Arioste, où Voltaire pouvoit l'avoir pris de

[1] *Cours de littérature.*

première main; mais une conduite presque entièrement pareille dans la tragédie et dans le roman, des personnages en même nombre et ayant à peu près les mêmes intérêts, les mêmes rapports entre eux, nombre d'incidents communs aux deux ouvrages, tout atteste que ce n'est point l'épisode de *Genèvre et Ariodant* qui a fourni à Voltaire l'idée de sa pièce, dont toute la ressemblance avec cet épisode consiste dans le fond de l'action et nullement dans les détails. Le nom même du héros de la tragédie se trouve dans le roman, quoique à la vérité il ne soit pas porté par le personnage qui répond à l'amant d'*Aménaïde*. Je ne veux point donner cette particularité pour un indice bien pressant; mais, jointe aux autres inductions que le lecteur peut tirer de la comparaison des trois ouvrages, elle le convaincra que La Harpe pouvoit, sans compromettre sa critique, faire plus affirmativement honneur à madame de Fontaines du service qu'elle a rendu à Voltaire.

Si madame de Fontaines a prêté aux autres, on ne peut pas assurer qu'elle ne leur avoit point emprunté elle-même. Ce portrait de *Mendoce*, que le hasard fait tomber au pouvoir de la *comtesse de Savoie*, et dans lequel elle voit, *avec trouble et plaisir*, celui qu'elle est destinée à avoir un jour pour amant et pour époux, pourroit bien être un peu la copie de cet autre portrait dont on prédit à *Zaïde* qu'elle épousera l'original que personne ne connoît encore, et qu'elle aime d'avance. Enfin, la passion de la *comtesse de Savoie* pour un autre que son mari, les combats que le penchant et le devoir se livrent dans son âme, et les efforts qu'elle fait pour immoler l'un à l'autre, produisent des situations que madame de la Fayette avoit déjà tracées dans *la Princesse de Clèves*.

Le onzième siècle est l'époque que madame de Fontaines a choisie pour y placer l'action de son roman. Elle y raconte, presque historiquement, les événements qui ont conduit Guillaume le Conquérant au trône d'Angleterre. Les autres personnages qu'elle introduit sont ou d'invention ou si peu connus, qu'elle a pu, sans inconvénient, leur prêter des aventures imaginaires. Elle a suivi, en cela, l'exemple que lui avoit donné madame de la Fayette.

Elle ne l'a pas moins heureusement imitée dans tout le reste. Comme cet aimable ecrivain, elle a dans le style et dans les idées beaucoup de clarté, de grâce et de naturel. Sa diction est même généralement plus pure, ce qui tient à l'époque où elle écrivoit; notre langue étoit fixée

depuis assez longtemps par des hommes de génie, et l'envie de montrer plus de génie qu'eux ne l'avoit point encore fait dénaturer.

Outre *la Comtesse de Savoie*, madame de Fontaines a fait un autre roman, intitulé *Aménophis*. Il eut, et avec raison, moins de succès que le premier. Les aventures y sont entassées les unes sur les autres, et quelquefois amenées par des moyens peu naturels; mais il y a du mouvement, de l'intérêt, des descriptions agréables, des situations neuves et touchantes. Quoique le nombre et la rapidité des événements n'y laissent pas beaucoup de place aux développements de la passion et du cœur humain, on y rencontre des traits de sentiment et d'observation qui décèlent le talent de l'auteur en ce genre. Comme ce roman est très-court, que les deux éditions qu'on en a données sont devenues fort rares, que c'est avec *la Comtesse de Savoie* tout ce qui est sorti de la plume de madame de Fontaines, et qu'enfin l'intérêt qu'un bon ouvrage inspire pour son auteur fait toujours désirer de connoître même ce qu'il peut avoir fait d'inférieur, nous avons pris le parti de placer *Aménophis* à la suite de *la Comtesse de Savoie*.

L. S. A.

# VERS ADRESSÉS PAR VOLTAIRE

A

# MADAME LA COMTESSE DE FONTAINES

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle avant vous de nos galants écrits,
Des Champs Élysiens, sur les ailes des Ris,
    Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
  A vos genoux tous deux humiliés,
  Tous deux vaincus et pourtant pleins de joie,
    Ils mirent Zaïde aux pieds
    De la comtesse de Savoie.
Ils avoient bien raison. Quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
    La force et la délicatesse,
    La simplicité, la noblesse
    Que Fénelon seul avoit joint,
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire;
De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
    Et la vertueuse foiblesse
      D'une maîtresse,

Qui lui fait en fuyant un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot, sur sa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prôna la sainteté.
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule :
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.
Adieu. Malgré mes épilogues,
Puissiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre synagogues.

MADAME DE FONTAINES

— — —

LA COMTESSE

# DE SAVOIE

# LA COMTESSE

# DE SAVOIE

---

Les annales d'Espagne sont remplies des fameux démêlés des Tolède et des Mendoce; ces deux maisons, les plus illustres du royaume, avoient une haine l'une pour l'autre, qui duroit depuis plusieurs siècles; et cette haine, en naissant, étoit, dans leur cœur, aussi naturelle que la vie : leur animosité parut plus vive que jamais dans le temps que Henri I^er^ régnoit en France et que la plupart des provinces d'Espagne avoient leur souverain particulier; celle de Murcie étoit possédée par les Mendoce. Le chef de cette maison se trouva, dans une grande jeunesse, maître de ses actions : non-seulement il étoit parfaitement beau et bien fait; mais il avoit encore toutes les qualités qui font les grands héros. Comme il ne respiroit que les occasions d'acquérir de la gloire, la paix qui régnoit dans toutes les Espagnes lui fit former le dessein d'exercer sa valeur contre les Tolède, ses ennemis déclarés. Il assembla ses vassaux, et mit sur pied une armée plus redoutable par le zèle et la valeur de ceux qui la composoient que par leur grand nombre. Les Tolède, qui en furent avertis, assemblèrent de leur côté un corps de troupes considérable. Ils ne se laissèrent pas prévenir par Mendoce; ils marchèrent au-devant

de lui : ces deux armées, animées par leur chef, se joignirent à quatre lieues de Carthagène, où elles commencèrent un des plus sanglants combats qui se soient jamais donnés. Il y avoit déjà un grand nombre de morts de part et d'autre, lorsque dona Isabelle, sœur de Mendoce, jeune veuve d'une piété et d'une vertu exemplaires, en fut avertie. Tremblante pour les jours de son frère qu'elle aimoit passionnément, elle fit vœu de faire le voyage de Rome à pied, au cas qu'il revînt victorieux. Ces sortes de vœux étoient fort en usage en ce temps-là; celui de dona Isabelle fut exaucé : Mendoce combattit avec tant de valeur, qu'il remporta une entière victoire; les Tolède, malgré leur haine, se trouvèrent réduits à demander la paix. Mendoce, dont tous les sentiments étoient nobles et généreux, préféra aux avantages qu'il auroit pu tirer de sa victoire la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus et humiliés. Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Carthagène, ville capitale de ses États. Il étoit lui-même le principal ornement de son triomphe; jamais on n'avoit vu tant de grâces et de charmes dans une même personne, ni tant de gloire dans une si grande jeunesse. Les peuples enchantés ne pouvoient se lasser de l'admirer et de lui marquer leur zèle; mais la joie de dona Isabelle de voir Mendoce échappé d'un si grand péril et vainqueur de ses ennemis ne se peut exprimer. Elle étoit persuadée que son vœu y avoit contribué; dans cette pensée, elle ne songea qu'à l'accomplir promptement : elle en parla à son frère : quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de sa sœur, il eut peine à l'approuver; il trouvoit qu'il y avoit de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage si long et si pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce dessein; mais dona Isabelle, qui croyoit devoir le salut de son frère au vœu qu'elle avoit fait, voulut absolument l'exécuter. Elle avoit épousé un prince des Asturies, et, depuis sa mort, elle s'étoit retirée auprès de Mendoce : il consentit enfin à la laisser partir; il lui donna une suite nombreuse pour l'accompagner.

Comme elle ne vouloit point se faire connoître, elle prit, en partant, un habit de pèlerine, et en fit prendre à toute sa suite. Le zèle avec lequel elle entreprenoit un si grand voyage lui en fit supporter les incommodités avec plaisir; elle traversa une partie de la France, et, après avoir passé les Alpes, elle arriva à Turin.

Odon, comte de Maurienne et de Savoie, y faisoit son séjour, depuis qu'Adélaïde de Suze, dont il étoit veuf, lui avoit apporté en dot le comté de Turin, Suze et le val d'Aoste; il venoit d'épouser, en secondes noces, une sœur d'Édouard, roi d'Angleterre, qui passoit pour un chef-d'œuvre de la nature. Dona Isabelle ne put résister à la curiosité de juger par elle-même si la beauté de la comtesse de Savoie étoit aussi parfaite qu'on le publioit. Elle s'informa des moyens de la voir; on lui apprit que cette princesse alloit tous les jours se promener sur les bords du Pô : dona Isabelle se plaça sur son chemin, à l'heure qu'on lui avoit dit qu'elle devoit passer; elle n'y fut pas longtemps sans la voir paroître, suivie d'une cour pompeuse et galante. Le hasard favorisa le désir de dona Isabelle; la comtesse s'arrêta pour donner quelque ordre précisément vis-à-vis d'elle, et lui donna le temps de la considérer. Quelque prévenue que fût dona Isabelle de la beauté de la comtesse, elle en fut si frappée qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier en langage espagnol : Qu'elle est belle! Si le ciel eût permis que mon frère et cette princesse eussent été unis, ils auroient fait l'admiration de toute la terre. La comtesse entendoit l'espagnol; on est toujours flatté d'être admiré, quelque accoutumé que l'on soit à l'être : la comtesse regarda avec attention celle qui venoit de tenir ce discours; elle lui trouva tant de beauté et un air si noble dans son habit de pèlerine, qu'elle ne douta pas qu'elle ne fût une personne d'une condition relevée : ce qui contribua encore à l'affermir dans cette idée, c'est qu'elle remarqua que la suite nombreuse de pèlerins et de pèlerines qui accompagnoit dona Isabelle sembloit se tenir éloignée d'elle avec une sorte de respect. Elle continua cepen-

dant de marcher; mais elle ordonna qu'on suivît cette étrangère, qu'on lui dît de sa part qu'elle vouloit lui parler, et qu'elle l'attendît dans son palais au retour de la promenade. Cet ordre fut exécuté : dona Isabelle crut ne devoir pas refuser la comtesse; elle consentit à ce qu'elle exigeoit d'elle, et elle se laissa conduire au palais.

Cependant la comtesse, l'esprit occupé de la pèlerine et de son discours, avoit une sorte de curiosité inquiète qui ne lui permit pas de goûter le plaisir de la promenade ; elle la finit de meilleure heure qu'elle n'avoit accoutumé; elle trouva en arrivant dona Isabelle dans son appartement, et, voulant lui parler sans témoins, elle lui fit dire de la suivre dans son cabinet. Dès qu'elle y fut entrée, la comtesse la traita avec beaucoup de bonté ; elle lui fit plusieurs questions en espagnol; dona Isabelle y répondit avec tant d'esprit et de politesse que la comtesse fut presque convaincue qu'elle étoit fort au-dessus de ce qu'elle vouloit paroître; elle lui laissa voir ses soupçons, et elle la pria avec tant d'instance de ne se point cacher à elle, que dona Isabelle, malgré la répugnance qu'elle avoit de se faire connoître, se rendit aux manières flatteuses et engageantes de la comtesse; elle lui apprit sa naissance et le sujet de son voyage. Après les premiers compliments, la comtesse, regardant dona Isabelle avec un souris charmant : A en juger, madame, lui dit-elle, par le voyage que vous faites et par le discours que vous avez tenu quand j'ai passé auprès de vous, il faut convenir que jamais sœur n'a aimé un frère si tendrement que vous aimez Mendoce. Dona Isabelle fut d'abord un peu embarrassée de ce que son discours avoit été entendu; elle se remit cependant, et elle répondit à la comtesse qu'il étoit vrai que son voyage marquoit sa tendresse pour son frère ; mais qu'à l'égard de ce qu'elle avoit dit d'avantageux de lui dans une langue qu'elle croyoit être ignorée d'elle, l'amitié n'y avoit nulle part. Je n'ai parlé de lui, continua-t-elle, que comme les personnes les plus indifférentes qui le connoissent

en parlent, et j'ose même vous assurer, ajouta-t-elle, qu'il passe dans toutes les Espagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus accompli. Mais, madame, dit dona Isabelle en tirant de sa poche une boîte qu'elle présenta à la comtesse, si vous daignez jeter les yeux sur le portrait que renferme cette boîte, vous jugerez vous-même si j'ai eu tort de vanter la beauté de mon frère. La comtesse prit la boîte avec vivacité, elle considéra le portrait avec un trouble et une agitation qu'elle n'avoit jamais sentis : elle se seroit oubliée en le regardant, si l'arrivée du comte n'eût interrompu le plaisir qu'elle goûtoit à le considérer. La vue de son mari dans ce moment la fit rougir; elle craignit, sans savoir pourquoi, qu'il ne vît le portrait; elle referma promptement la boîte ; et, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, au lieu de la rendre à dona Isabelle, elle la garda, et, s'avançant au-devant du comte avec cet air gracieux qui accompagnoit toutes ses actions, elle lui présenta dona Isabelle de Mendoce, et elle lui expliqua les raisons qui la faisoient voyager en habit de pèlerine.

Le comte, après avoir rendu à dona Isabelle tout ce qu'il crut devoir à une personne d'une naissance si illustre, sur ce que la comtesse lui fit entendre que cette princesse ne vouloit point paroître en public, sortit pour ne la pas contraindre. Dona Isabelle et la comtesse passèrent le reste de la journée ensemble; Mendoce fut presque toujours le sujet de la conversation; la comtesse pressa inutilement dona Isabelle de faire quelque séjour à Turin; tout ce qu'elle put obtenir d'elle, ce fut d'y repasser à son retour de Rome. Pour m'assurer de la promesse que vous me faites, madame, lui dit la comtesse d'un air enjoué, je garderai le portrait de ce frère qui vous est si cher, comme un gage assuré de votre retour. Dona Isabelle parut un peu embarrassée; elle eut envie de presser la comtesse de lui rendre ce portrait; mais, croyant qu'un refus en cette occasion paroîtroit bizarre à cette princesse, et pourroit lui faire penser qu'elle répondoit mal à

cette marque de son amitié : Je ne sais, madame, lui répondit-elle, si je fais bien d'avoir la complaisance de vous laisser ce prétendu gage ; mais je sais bien que, si mon frère savoit que j'eusse montré un portrait de lui, il m'en sauroit mauvais gré. Ce discours inspira de la curiosité à la comtesse ; elle pressa dona Isabelle de lui dire les raisons qui pourroient le faire trouver mauvais à Mendoce. Auroit-il quelque maîtresse jalouse d'une sœur, madame ? dit la comtesse. Dona Isabelle sourit ; et, après avoir dit à la comtesse que son frère jusqu'alors avoit vécu dans une parfaite indifférence : Je vois bien, ajouta-t-elle, qu'il faut que je vous apprenne une particularité qui vous fera peut-être trouver un peu trop de foiblesse à Mendoce. On lui a prédit qu'un portrait de lui causeroit quelque jour de grands troubles dans sa vie ; il a toujours refusé de se faire peindre ; mais moi, qui ajoute peu de foi à ces sortes de prédictions, j'ai fait faire son portrait, sans qu'il l'ait su ; je vous le laisse cependant sans crainte ; je serois même charmée qu'il vous parût assez aimable pour le garder toujours. Après ce discours, elle prit congé de la comtesse ; et, le lendemain, elle partit fort matin pour continuer son voyage.

Après son départ, la comtesse se trouva dans une espèce de tristesse et de langueur, dont elle ne pouvoit assez s'étonner elle-même ; l'idée de Mendoce se présentoit incessamment à son esprit ; tout ce que dona Isabelle lui avoit dit de lui, soutenu par les charmes qu'elle trouvoit dans son portrait, lui ôtoit le repos et interrompoit son sommeil ; elle ne pouvoit comprendre la singularité de ses sentiments. Elle se sentoit du goût pour un homme qu'elle n'avoit jamais vu, que, selon toutes les apparences, elle ne verroit jamais ; sa vertu étoit alarmée de tout ce qui se passoit dans son cœur et dans son esprit. Ses pensées, qui jusqu'alors avoient été si innocentes, lui paroissoient criminelles ; et cependant, malgré tout ce qu'elle se disoit à elle-même, elle se sentoit entraînée par un penchant dont elle n'é-

toit pas la maîtresse. Il est si naturel d'avoir envie de parler à quelqu'un de ce qui nous occupe, que la comtesse ne put s'empêcher de faire confidence de la situation où elle se trouvoit à Émilie, une fille qui étoit à elle, et la seule Angloise qui l'eût suivie en Savoie. Émilie avoit de l'esprit et un grand attachement pour la comtesse; elle fut touchée de l'état où elle la voyoit; elle n'oublia rien pour rendre le calme à son cœur et à son esprit, et pour adoucir ses peines, en lui faisant envisager qu'elle s'alarmoit trop aisément. Il y a plus de curiosité que d'amour, madame, disoit-elle à la comtesse, dans les sentiments que vous croyez avoir pour Mendoce; l'image charmante que vous vous faites de lui est fondée sur les discours d'une sœur et sur un portrait qui le flattent sans doute également l'un et l'autre; sa présence détruiroit peut-être l'idée avantageuse que vous avez de lui. La comtesse trouvoit de la raison à ce que disoit Émilie; mais ce qu'elle sentoit dans son cœur pour Mendoce étoit trop vif pour qu'elle pût se flatter que la simple curiosité y eût part. On ne rend point raison des caprices du cœur; l'exemple de la comtesse n'est pas le seul qui nous ait prouvé la bizarrerie de ses sentiments. Depuis que cette princesse avoit confié les siens à Émilie, elle ne goûtoit plus d'autre plaisir que celui d'être en particulier avec elle; tous les divertissements qui jusqu'alors l'avoient animée lui devinrent ennuyeux. Elle vouloit oublier Mendoce, et cependant elle en parloit toujours : le temps, qui d'ordinaire adoucit les grands maux, ne put rien sur ceux de la comtesse; et elle étoit plus agitée que jamais, lorsque dona Isabelle, comme elle l'avoit promis, revint à Turin. La comtesse fut ravie de la revoir, parce qu'elle étoit sœur de Mendoce; elle fut tentée de lui en rendre le portrait : mais elle n'en eut pas la force.

Dona Isabelle, pendant quelques jours qu'elle passa à Turin, prit beaucoup d'amitié pour la comtesse; elle ne s'en sépara qu'avec peine; et cette princesse, de son côté, eut un véritable

chagrin de la voir partir : l'envie de lui plaire avoit suspendu la violence de ses combats secrets; elle se faisoit un plaisir délicat de penser que cette princesse diroit à son frère qu'elle étoit aimable; mais, après son départ, elle retomba dans ses rêveries ordinaires. Comme elle étoit naturellement gaie, ce changement d'humeur fit impression sur son tempérament; elle tomba dangereusement malade; le comte, qui avoit pour elle une véritable passion, étoit dans une affliction extrême; il ne la quittoit point. La comtesse, qui naturellement aimoit son devoir, étoit touchée de la tendresse qu'il lui témoignoit; elle se reprochoit ce qu'elle en ressentoit pour un autre, et les reproches secrets qu'elle se faisoit augmentoient encore sa maladie. Cependant sa grande jeunesse surmonta la violence de son mal; on ne craignit plus pour sa vie; mais il lui resta une langueur contre laquelle tout l'art des médecins fut inutile.

En ce temps-là, il y avoit auprès des États de Mendoce une fontaine célèbre, qui avoit été découverte par le fameux Averrhoès, médecin arabe, qui l'avoit mise en réputation; les eaux s'en sont perdues depuis, par la négligence des Espagnols: les médecins ordonnèrent à la comtesse d'aller prendre les eaux de cette fontaine; elle sut que ces eaux n'étoient pas éloignées du séjour de Mendoce. Elle fut d'abord embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre; elle craignit de s'exposer au péril de voir un homme pour qui elle avoit déjà des sentiments trop tendres : dans cette pensée, elle fut tentée de s'opposer au voyage qu'on lui proposoit; mais l'espérance de voir Mendoce étoit trop flatteuse pour ne pas détruire des réflexions si prudentes. Cette joie douce que l'amour seul peut mettre dans le cœur s'empara du sien; ses scrupules s'évanouirent, et elle ne fut plus occupée que de la crainte que sa santé ne fût rétablie avant son départ. Le comte, persuadé que la guérison de la comtesse dépendoit des eaux qu'on lui avoit ordonnées, quelque répugnance qu'il eût à se séparer d'elle, pressa son départ; il lui donna un équipage su-

perbe, et la fit accompagner d'une suite digne d'une grande princesse. L'espérance étoit un plaisir si nouveau pour la comtesse, qu'elle en goûtoit toute la douceur : rien ne contribue tant au rétablissement de la santé que la satisfaction de l'esprit et du cœur; à mesure que la comtesse approchoit des États de Mendoce, ses charmes reprenoient tout leur éclat; elle se flattoit que, puisque le hasard, contre toute apparence, la conduisoit si près de lui, le même hasard lui fourniroit une occasion de le voir. Émilie, complaisante comme le sont d'ordinaire la plupart des favorites qui saisissent les occasions de plaire en applaudissant aux foiblesses des personnes dont elles ont la confiance, confirmoit la comtesse dans une idée qui lui étoit si agréable. Cette princesse ne fut pas trompée dans son attente. Quoiqu'il y eût longtemps que dona Isabelle fût partie de Turin, comme elle faisoit de très-petites journées, la comtesse la joignit à l'entrée des États de Mendoce : ces deux princesses furent charmées de se revoir. Dona Isabelle ne pouvoit comprendre par quelle aventure la comtesse étoit en Espagne; elle lui en témoigna son étonnement : la comtesse lui dit en rougissant qu'on lui avoit ordonné les eaux de la fontaine d'Averrhoès pour le rétablissement de sa santé. Vous êtes si belle, madame, lui répondit dona Isabelle en la regardant avec admiration, que je vous avouerai que, malgré l'inquiétude que me donneroient les moindres de vos maux, je ne puis m'alarmer de ceux dont vous vous plaignez : ils ne me paroissent pas assez considérables pour troubler la joie que j'ai de vous voir, et de penser que vous viendrez passer quelques jours avec moi à Carthagène : car j'ose me flatter que, puisque mon bonheur vous en a conduite si près, vous ne me refuserez pas cette marque de l'honneur de votre amitié. Le premier mouvement de la comtesse fut d'abord d'être charmée d'une proposition qui flattoit si fort son goût; mais la réflexion qu'elle fit, combien elle manqueroit à ce qu'elle devoit au comte de Savoie, et à ce qu'elle se devoit à elle-même, en faisant la démarche

d'aller chez un prince pour qui elle se sentoit une inclination violente, la faisoit balancer sur la réponse qu'elle feroit. Dona Isabelle, qui s'aperçut de son irrésolution et qui étoit bien éloignée d'en pénétrer la cause, redoubla ses prières avec tant d'instance, que la comtesse, entraînée d'ailleurs par son penchant, n'eut pas la force de lui résister; elle consentit à aller à Carthagène.

Comme le vœu de dona Isabelle étoit fini du moment qu'elle étoit entrée sur les États de Mendoce, elle ne fit point de difficulté de monter dans le char de la comtesse pour se rendre à Carthagène. A peine y fut-elle placée, qu'elle vit paroître un grand nombre de cavaliers : elle crut reconnoître son frère qui marchoit à leur tête; elle ne se trompoit pas. Comme elle lui avoit fait savoir le jour de son arrivée, il venoit, par son empressement, lui marquer la joie qu'il avoit de la voir de retour d'un voyage qui étoit une preuve si extraordinaire et si sensible de son amitié pour lui. Mendoce aperçut de loin un char, et ce char lui parut si magnifique, qu'il ne put imaginer ce que ce pouvoit être; il s'avança lui-même pour le savoir; il reconnut sa sœur; il descendit de cheval pour l'embrasser; elle se hâta de lui apprendre que c'étoit la comtesse de Savoie avec qui elle étoit. Mendoce, suivi d'une brillante jeunesse, étoit, ce jour-là, plus paré et plus charmant qu'il n'avoit jamais été; il fut si surpris de la beauté de la comtesse, que, lorsqu'il s'avança pour la saluer, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Cette princesse étoit agitée de tant de mouvements différents, qu'il est impossible de les représenter; la joie et la crainte étoient peintes en même temps dans ses yeux; ils jetoient tant de feu, et animoient son visage de couleurs si vives, qu'il étoit impossible que Mendoce en pût soutenir l'éclat. Dona Isabelle, empressée à faire les honneurs des États de Mendoce à la comtesse, dit à son frère que cette princesse, après un assez grand voyage, devoit avoir besoin de repos, qu'il falloit aller à Cartha-

gène. Le char des princesses continua de marcher, et Mendoce remonta à cheval pour les accompagner; la vue de la comtesse lui avoit causé un trouble et une agitation dont il ne démêloit pas encore bien la cause. En arrivant à Carthagène, il lui donna la main pour la conduire dans son appartement, orné de tout ce que l'univers peut avoir de plus rare; dona Isabelle et lui jugèrent à propos de la laisser en liberté. Dès qu'ils furent sortis, la comtesse congédia tous ceux de sa suite; elle ne retint auprès d'elle que la seule Émilie. Qu'ai-je fait, ma chère Émilie, dit-elle, en m'exposant à voir Mendoce? sa vue n'a que trop déterminé mes sentiments; il ne m'est plus permis de douter de ma passion; mais, quelque empire qu'elle prenne sur mon cœur, ma vertu sera la plus forte; je prévois l'abîme des maux où je me suis plongée par mon imprudence; le goût que j'avois pour Mendoce, avant que de l'avoir vu, n'étoit pas assez fort pour n'être pas détruit par le temps et par la raison : pourquoi suis-je venue si loin chercher mon malheur! Car enfin je sens bien que ma passion est présentement trop forte pour pouvoir espérer que le temps et la raison puissent l'éteindre; je la cacherai éternellement; plût au ciel que je pusse me la cacher à moi-même!

Émilie s'aperçut qu'il tomboit quelques larmes des yeux de la comtesse : Ah! madame, dit-elle, pourquoi vous tourmenter vous-même? Trop de scrupule et de recherche de votre cœur vous font trouver en vous ce qui n'y est pas. Le moyen le plus sûr d'effacer de votre esprit l'impression que Mendoce y pourroit avoir faite, c'est de n'avoir point sur vous cette attention inquiète, plus propre à augmenter votre mal qu'à le guérir. Ne vous faites point un crime de trouver Mendoce aimable; vivez avec lui sans réflexions, et comme si vous ne le craigniez point. Vous trouverez par là votre repos et cette indifférence que vous croyez avoir perdue. On nous persuade aisément ce qui nous fait plaisir; la comtesse crut Émilie. Elle résolut de suivre ses conseils, et de ne plus s'affliger de trouver Mendoce aimable. Cette

résolution calma ses agitations, et elle soutint, le reste du jour, la vue de Mendoce avec moins de trouble et d'embarras qu'elle ne l'avoit imaginé : et même, sans s'en apercevoir, elle n'oublia rien pour lui plaire. Les jours suivants ne furent pas si tranquilles qu'elle l'avoit espéré de ce premier calme. Mendoce étoit devenu éperdument amoureux d'elle. Il avoit cru d'abord n'avoir que de l'admiration pour sa beauté ; il s'aperçut enfin qu'il sentoit pour elle une passion dont toute sa raison n'étoit plus la maîtresse. Cette connoissance qu'il eut de ses sentiments l'affligea. Nul espoir ne pouvoit le flatter. La comtesse étoit mariée ; il alloit dans peu de jours en être séparé, apparemment pour toute sa vie. Ces réflexions, bien loin d'affoiblir son amour, lui donnoient de nouvelles forces. Il s'aperçut qu'il le combattoit inutilement ; il résolut au moins de le cacher avec soin.

La timidité accompagne toujours les grandes passions. Mendoce appréhendoit que la comtesse ne s'aperçût de celle qu'il avoit pour elle, et qu'elle n'en fût offensée. N'osant lui parler de son amour, il voulut du moins, par la diversité des plaisirs et la magnificence des fêtes, lui en donner des marques qui ne pussent être soupçonnées, et qui rendroient à cette princesse le séjour de Carthagène agréable. Il crut même que le tumulte et la dissipation feroient qu'on auroit moins d'attention sur lui, et qu'il pourroit s'abandonner avec moins de contrainte au plaisir de la regarder. Le goût et la magnificence de Mendoce parurent dans les fêtes qu'il donna. Jamais on n'en avoit vu de si superbes. On y trouvoit tant de galanterie mêlée avec la magnificence, qu'il étoit difficile qu'on ne s'aperçût pas qu'un amant avoit pris soin de les donner. Il entroit dans tous ces divertissements avec cet enjouement et cette satisfaction que donne le plaisir d'amuser ce qu'on aime. Attentif aux moindres actions de la comtesse, il remarqua qu'elle étoit souvent distraite et rêveuse, comme une personne dont le cœur seroit prévenu d'une passion ; il ne pouvoit croire que ce fût pour le comte de Savoie ; il savoit

qu'il étoit d'un âge qui ne pouvoit donner pour lui à la comtesse qu'une amitié de devoir, qui ne devoit pas la faire souffrir de son absence : ingénieux à se tourmenter lui-même, il s'imagina qu'elle aimoit quelqu'un en Savoie, et qu'elle en étoit occupée : cette idée lui parut cruelle : il ne se flattoit pas d'être aimé de la comtesse, mais il ne pouvoit souffrir qu'elle en aimât un autre. Cette princesse l'examinoit avec les mêmes préventions; elle attribuoit les rêveries et les inquiétudes qu'elle lui voyoit, ou au peu de plaisir qu'il avoit d'être avec elle, ou à quelque passion cachée qui n'étoit pas pour elle : quelquefois il lui paroissoit qu'elle en étoit bien aise, se persuadant que, n'étant point aimée de lui, elle retrouveroit sa première indifférence; mais elle ne demeuroit pas longtemps dans ce sentiment, et elle étoit pénétrée de douleur de penser qu'elle n'avoit point touché son cœur. Quelque confiance qu'elle eût en Émilie, ce dernier sentiment lui parut si honteux, qu'elle voulut lui en faire un mystère : toujours agitée et inquiète, elle se leva un jour beaucoup plus matin qu'à son ordinaire : elle entra sur une terrasse qui étoit de plain pied à son appartement, d'où elle descendit seule dans les jardins du palais; l'art y avoit si bien secondé la nature, que toute autre que la comtesse n'auroit pu s'empêcher de les admirer : mais cette princesse, peu touchée de leurs beautés, prit le chemin d'un petit bois de myrtes qui étoit assez éloigné du palais; elle s'y promena longtemps en rêvant, sans pouvoir convenir avec elle-même si elle auroit la force d'oublier Mendoce, ou si elle porteroit toute sa vie dans son cœur le mortel chagrin d'aimer malgré elle, et de cacher toujours sa passion à celui qui la causoit; elle n'avoit pas un seul sentiment qui ne fût combattu par un autre : enfin, elle vint s'asseoir dans un cabinet dont la palissade au milieu du bois étoit ouverte par trois ou quatre portes qui donnoient sur autant d'allées; elle prit le portrait de Mendoce qu'elle avoit toujours; et, sans savoir ce qu'elle faisoit, ni ce qu'elle vouloit, elle l'ouvrit, elle y attacha ses regards, et,

en le considérant, elle s'abîma dans une si profonde rêverie, qu'elle ne voyoit et n'entendoit plus rien.

Mendoce, qui ignoroit son bonheur, et qui, bien éloigné de se croire aimé, osoit à peine s'avouer à lui-même qu'il en étoit amoureux, avoit passé la nuit sans dormir, et, avant le jour, il étoit venu dans ce bois où étoit la comtesse ; il marchoit sans dessein, et le hasard le conduisit dans une de ces allées qui aboutissoient au cabinet où elle étoit : il y entra ; elle étoit tournée de manière qu'il avança assez près d'elle, sans en être aperçu, pour distinguer qu'elle tenoit un portrait, qui lui parut être celui d'un jeune homme : il ne s'y reconnut point : et, quand même il eût su qu'il y avoit dans le monde un portrait de lui, il ne se seroit pas imaginé qu'il fût entre les mains de la comtesse, ni qu'il lui donnât cette attention passionnée qu'il remarqua aisément en elle : il en fut si affligé, qu'il ne put s'empêcher de soupirer assez haut pour interrompre sa rêverie : elle tourna la tête, elle vit Mendoce ; la honte et l'embarras d'être surprise par lui en regardant son portrait la firent rougir. En se levant avec précipitation, elle ferma la boîte et la mit dans sa poche ; et, aussi tremblante que si elle eût été surprise par le comte de Savoie dans une rêverie si offensante pour lui, elle regarda Mendoce sans avoir la force de lui parler ; il avoit dans les yeux et sur son visage tant de trouble et tant de marques d'une agitation violente, que la comtesse ne savoit que penser de l'état où elle le voyoit. Ah ! madame, lui dit-il, puis-je vivre après ce que je viens de voir ? Eh quoi ! Mendoce, dit la comtesse tout interdite, qu'avez-vous donc vu qui vous cause tant d'étonnement ? Un portrait, madame, reprit-il brusquement, un portrait entre vos mains, et qui vous occupe au point que j'ai pu m'approcher de vous et marcher assez fort sans que vous m'ayez entendu. La comtesse, rassurée par ce discours, qui lui faisoit comprendre assez clairement qu'il ne s'y étoit pas reconnu, ne songea plus qu'à ne lui pas laisser penser que ce fût celui d'un amant : elle

sourit avec un air de douceur ; et, regardant Mendoce avec plus de confiance : Croyez-vous, lui dit-elle, qu'il ne soit pas permis à une femme, qui est absente de son mari, de se faire un plaisir d'en considérer quelquefois le portrait? Ah! madame, s'écria Mendoce, ce n'est pas celui du comte de Savoie que vous regardiez avec tant de plaisir et d'attention ; j'ai eu assez de temps pour remarquer dans ce portrait les traits brillants de la jeunesse ; vous cherchez inutilement à démentir mes yeux. Mais, madame, continua-t-il, quel est donc cet homme heureux qui a pu toucher votre cœur? est-il digne de la gloire d'être aimé de vous comme vous l'aimez?

La comtesse trouva l'air dont Mendoce lui parloit trop hardi ; elle en fut offensée ; et, voulant toujours lui faire croire qu'il se trompoit, et que c'étoit le portrait de son mari qu'il avoit vu entre ses mains, elle prit ce ton de hauteur et de fierté si naturel aux princesses, et qu'elles savent le mieux prendre lorsqu'elles ont le plus de tort. Mendoce, lui dit-elle, vous oubliez que c'est à moi que vous parlez? Non, madame, répliqua-t-il, je ne l'oublie point ; mais je n'oublierai jamais que c'est un autre portrait que celui du comte de Savoie dont vous m'avez paru si occupée. La comtesse, d'un ton de colère, lui demanda de quel droit il osoit lui témoigner une curiosité si indiscrète. Je l'avoue, madame, répondit-il, je suis un téméraire, je manque au respect que je vous dois, je me manque à moi-même ; mais ma raison n'a plus de pouvoir sur moi : j'ai eu assez de force pour vous cacher le violent amour que vous avez fait naître dans mon cœur dès le premier moment que je vous ai vue ; mais je n'en ai pas assez pour vous cacher l'affreuse jalousie dont j'ai été saisi à la vue de ce fatal portrait qui met le comble à mon malheur ; vous n'auriez jamais su, continua-t-il, que Mendoce mouroit d'amour pour vous, si ma malheureuse étoile ne m'avoit fait voir, malgré moi, que j'ai un rival, et qu'il est aimé. La comtesse s'étoit fait jusqu'alors une si grande violence pour cacher à Mendoce la tendresse

qu'elle avoit pour lui, qu'elle ne put se faire encore la cruelle douleur de lui laisser penser qu'elle en ressentoit pour un autre; toute sa raison l'abandonna, et, par un transport dont elle ne fut pas la maîtresse, elle tira de sa poche le portrait, et, le jetant aux pieds de ce prince : Mendoce, lui dit-elle en le regardant avec des yeux où sa passion étoit entièrement déclarée, ce portrait vous fera connoître l'injustice de vos soupçons; si vous n'en croyez pas vos yeux, demandez à dona Isabelle si vous devez en être jaloux. En achevant ces mots, elle le quitta brusquement, et courut pour gagner son appartement; elle y arriva comme une personne éperdue et hors d'elle-même. Un repentir vif avoit suivi de près l'aveu qu'elle venoit de faire: la honte de penser que Mendoce n'ignoroit plus sa passion se présenta à elle dans toute son horreur; la mort, dans cet instant, lui auroit semblé douce; elle ne pouvoit se pardonner d'avoir eu si peu de pouvoir sur elle: il lui parut que le seul parti qu'elle avoit à prendre pour se punir de sa foiblesse, c'étoit de s'arracher de la présence de Mendoce, et de ne le voir de sa vie; elle s'imagina même qu'en s'imposant une loi si cruelle elle répareroit en quelque façon la faute qu'elle venoit de faire. Elle s'affermit dans cette résolution, et, regardant Émilie, qui étoit seule dans sa chambre, et qui, tout interdite du nouveau trouble où elle voyoit la comtesse, n'avoit encore osé lui en demander la cause : Émilie, lui dit-elle en versant un torrent de larmes, il faut partir de Carthagène, et en partir dans ce moment; je ne puis trop tôt quitter un séjour si funeste à ma gloire et à mon repos. Allez, Émilie, continua-t-elle d'un ton absolu, allez donner les ordres nécessaires pour m'en éloigner, s'il est possible, avant que l'on puisse être informé de mon dessein. L'air dont la comtesse parloit ne permit pas à Émilie de lui rien répliquer; elle alla porter ses ordres; ils furent exécutés avec tant de diligence, que cette princesse n'étoit pas encore remise de son premier trouble lorsqu'on lui vint dire que tout étoit prêt pour son départ. La pensée

qu'elle ne verroit plus Mendoce la fit frémir ; son courage fut prêt à l'abandonner : mais enfin sa vertu, surmontant sa foiblesse, lui donna la force d'exécuter une résolution si opposée à ses sentiments ; et, sans s'embarrasser de ce que penseroit dona Isabelle d'un départ si précipité, elle la fit éveiller pour prendre congé d'elle.

Dona Isabelle s'étoit aperçue avec chagrin que son frère étoit amoureux de la comtesse ; elle crut que l'absence de cette princesse le guériroit aisément d'une passion qu'elle ne pouvoit approuver. Dans cette pensée, quelque amitié qu'elle eût pour la comtesse, elle s'opposa foiblement à son départ ; elle ne put cependant s'empêcher de s'attendrir et de verser des larmes en lui disant adieu : et la comtesse donna un libre cours aux siennes, comptant qu'elles seroient attribuées à son amitié pour dona Isabelle. En sortant de l'appartement de cette princesse, elle monta dans son char ; elle fut surprise de ce que Mendoce ne paroissoit point ; mais elle n'en fut pas fâchée : sa vue dans ce moment auroit encore aigri sa douleur. Après avoir prié qu'on lui dît qu'elle lui avoit caché son départ pour lui épargner l'embarras qui accompagne ordinairement les adieux, elle prit la route de la fontaine d'Averrhoès.

Mendoce, qui n'avoit garde de s'imaginer le malheur dont il étoit menacé, se croyoit, dans cet instant, l'homme du monde le plus heureux. Quelque peu de penchant qu'il eût à se flatter, les paroles de la comtesse, l'air dont elle l'avoit regardé en les prononçant, et la parfaite ressemblance que, malgré son trouble et sa prévention, il s'étoit trouvé avec le portrait, ne lui laissoient aucun doute qu'il ne fût aimé d'elle. Il repassoit dans son esprit toutes les actions de cette princesse, qui lui avoient causé tant d'inquiétude et de jalousie. Trouver des marques de tendresse pour lui dans toutes celles qu'il avoit jugées être pour un autre, c'étoit un excès de bonheur qui lui faisoit goûter en un moment tous les plaisirs que les autres amants ne goûtent qu'interrom-

pus et séparés. S'il avoit suivi ses mouvements, il auroit couru se jeter aux pieds de la comtesse, pour lui faire connoître, par les transports de sa joie, l'excès de son amour; mais la crainte qu'une visite faite si matin ne parût extraordinaire à ceux qui accompagnoient cette princesse, et ne leur donnât lieu de soupçonner ce qu'il étoit si important de leur cacher, le fit résoudre d'attendre que la journée lui fournît une occasion de lui parler sans témoins.

Il n'avoit guère moins d'impatience de parler à sa sœur et de lui demander l'explication du portrait. Dès qu'il crut qu'on pourroit la voir, il se rendit chez elle. Il entra dans son appartement par une porte qui donnoit sur une orangerie : comme il la trouva seule dans son cabinet, il lui montra d'abord le portrait, et il lui demanda si elle connoissoit celui pour qui il avoit été fait. Dona Isabelle fut d'abord un peu interdite à cette question; mais sa sincérité ne lui permit pas de déguiser la vérité. Elle pria son frère de lui pardonner, si, contre son intention, elle l'avoit fait peindre. Elle lui conta ensuite la manière dont la comtesse avoit gardé ce portrait. Je ne puis m'empêcher, continua dona Isabelle, de blâmer cette princesse : après ce que je lui avois dit sur ce portrait, c'est une imprudence à elle de l'avoir, en partant, remis entre vos mains. Quoi ! ma sœur, s'écria Mendoce, la comtesse n'est plus ici? Dona Isabelle lui témoigna la surprise où elle étoit de ce qu'il ignoroit son départ.

Mendoce, accablé par une nouvelle si affligeante pour lui, ne fut pas maître de sa douleur et de n'en laisser voir toute la violence à sa sœur. D'abord il voulut courir sur les pas de la comtesse ; mais dona Isabelle sut si bien lui représenter le tort qu'un empressement si marqué feroit à cette princesse, qu'elle arrêta ce premier transport; il demeura le reste du jour dans un état difficile à exprimer. Il se plaignoit à don Ramir, gentilhomme qui avoit toute sa confiance, de son malheur et de la cruauté de la comtesse, qui ne lui avoit fait goûter le plaisir de se croire

aimé que pour augmenter son amour et lui faire ressentir plus vivement le malheur de la perdre. Mais pourquoi la perdre, don Ramir ? reprenoit-il ; n'ai-je pas tort de m'affliger avec tant d'excès ? La comtesse doit passer trois semaines aux eaux. Il ne m'est pas défendu de la suivre ; j'irai la trouver ; elle sera touchée du respect qui accompagne ma passion ; je l'accoutumerai à la souffrir et à ne plus se faire un scrupule de me laisser voir qu'elle y est sensible ; enfin, puisque je suis aimé d'elle, je ne suis pas entièrement malheureux.

Cette réflexion adoucit sa douleur : cependant, quelque impatience qu'il eût de voir la comtesse, il se détermina à soutenir encore quelques jours d'absence, plutôt que de prendre le hasard de faire soupçonner son amour à d'autres qu'à cette princesse ; mais, en faisant cet effort sur lui-même, il imagina une sorte de satisfaction à s'approcher du séjour qu'elle habitoit.

Don Ramir avoit une assez jolie maison à trois ou quatre lieues de la fontaine d'Averrhoès; Mendoce partit pour s'y rendre, sans avertir sa sœur ; il sut, en arrivant à cette maison, que le comte de Savoie étoit venu trouver la comtesse aux eaux : ce contre-temps, qui dérangeoit ses projets, le mit au désespoir ; il jugeoit avec raison qu'après le séjour que cette princesse avoit fait à Carthagène, ce seroit une imprudence dangereuse pour elle de laisser voir à un mari, qui passoit pour l'homme du monde le plus jaloux, tant de vivacité à la suivre.

Les difficultés irritent les désirs. Mendoce sentoit augmenter celui de voir la comtesse par ce nouvel obstacle qui s'y opposoit ; il ne savoit quel parti prendre ; enfin, il prit celui de lui écrire tout ce qu'une passion violente et animée par la certitude d'être aimé peut inspirer de plus tendre et de plus capable de persuader cette princesse de lui accorder un entretien d'où dépendoit le bonheur de sa vie. Il connoissoit l'esprit et l'adresse de don Ramir ; il lui confia sa lettre pour la rendre en secret à la comtesse.

Don Ramir avoit lié une assez grande amitié avec Émilie ; il

savoit que la comtesse ne lui cachoit rien ; il jugea à propos de la prier de lui rendre la lettre dont il étoit chargé ; Émilie eut d'abord de la peine à s'y résoudre ; mais don Ramir lui dépeignit le désespoir de Mendoce avec des couleurs si vives, qu'elle se rendit à ses instantes prières. Dès le même soir, elle donna la lettre à la comtesse, sans lui dire de qui elle étoit. Cette princesse, depuis qu'elle étoit partie de Carthagène, par un véritable retour sur elle-même, n'avoit été occupée qu'à combattre sa passion : la présence de son mari, le tendre attachement qu'il avoit pour elle, sa propre gloire, tout l'affermissoit dans le dessein de réparer à l'avenir par sa conduite les fautes qu'un penchant trop violent lui avoit fait commettre. Elle étoit pénétrée de ces sentiments, lorsqu'elle reçut la lettre de Mendoce ; elle ne put la lire sans beaucoup d'émotion, et sa passion dans ce moment se fit sentir dans toute sa violence ; mais la résolution qu'elle avoit prise de ne jamais voir Mendoce n'en fut point ébranlée ; elle ordonna à Émilie de lui mander, de sa part, qu'elle regarderoit comme une offense mortelle la moindre démarche qu'il feroit encore pour la voir ou pour lui écrire ; qu'il falloit se résoudre à une absence et à un silence éternels ; que cette conduite étoit la seule qui pût le rendre digne d'avoir touché un cœur comme le sien.

Émilie ne s'acquitta que trop facilement d'un ordre si cruel pour Mendoce : il pensa expirer de douleur en lisant sa lettre ; il trouvoit tant de dureté dans le procédé de la comtesse, qu'il s'imagina que son dépit lui donneroit la force d'obéir : mais son cœur se révolta bientôt contre ce premier mouvement : bien loin de se soumettre aux défenses rigoureuses qu'elle lui faisoit, il résolut d'aller secrètement lui-même à la fontaine d'Averrhoès ; il crut cependant qu'il ne devoit rien précipiter, et qu'il devoit donner le temps à l'inclination que la comtesse avoit pour lui d'agir en sa faveur. Cette princesse, qui craignit que Mendoce n'exécutât pas les ordres qu'elle lui avoit fait prescrire, et qui

n'osoit plus s'assurer d'elle-même après l'épreuve qu'elle avoit faite de sa foiblesse, feignit que les eaux lui faisoient mal, et elle obligea le comte de Savoie à la ramener à Turin.

Mendoce, en apprenant ce départ, perdit le peu d'espérance qui lui étoit resté; il en demeura accablé; mais enfin, malgré sa douleur, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer une vertu qui le désespéroit; il revint à Carthagène avec une affliction et une tristesse dans le cœur qui lui en rendirent le séjour insupportable; il ne songea plus qu'à quitter des lieux où tout lui retraçoit le souvenir d'une personne qu'il falloit oublier; son inclination naturelle le portoit à la guerre; il résolut de l'aller chercher loin de ses États : la fortune lui fournit une occasion d'exécuter ce dessein.

Un jour que ce prince étoit sur le rivage de Carthagène, il aperçut une flotte que la violence de la tempête poussoit sur cette côte. Il envoya don Ramir au port ordonner qu'on reçût ceux que la tempête y jetoit, et qu'on leur offrît tous les secours dont ils auroient besoin. Ils étoient dignes de l'attention de Mendoce : c'étoient ces fameux Normands, si connus dans les anciennes histoires d'Italie. Tancrède, comte d'Hauteville, d'une des premières maisons de Normandie, avoit douze fils de deux lits : comme son bien regardoit l'aîné, selon la coutume de la nation, les cadets ne pouvant compter que sur leur courage et sur leurs épées, six de ces jeunes seigneurs prirent la résolution d'aller au delà des monts chercher une fortune qu'ils ne pouvoient espérer dans leur patrie. Ils surent que l'empereur de Grèce vouloit entreprendre de recouvrer l'île de Sicile, où les Sarrasins, qui s'en étoient emparés, régnoient depuis deux cents ans, et que Maniasse étoit chargé de cette expédition. La conquête de la Sicile leur parut propre à commencer leurs premiers exploits. Le comte d'Eu, parent du duc de Normandie, que des raisons secrètes engageoient à s'éloigner de sa patrie, partit aussi avec eux.

La flotte où ces jeunes héros s'embarquèrent pour aller trouver Maniasse fut longtemps sans pouvoir aborder l'île de Sicile ; toujours repoussée par des vents contraires, elle fut battue d'une furieuse tempête qui l'obligea à relâcher dans le port de Carthagène. Mendoce reçut ces seigneurs avec la magnificence qui lui étoit naturelle : mais rien ne leur parut si digne de leur admiration que toute la personne de Mendoce : elle étoit faite pour plaire ; ses moindres actions avoient des charmes et des agréments qu'on n'a jamais vus qu'à lui seul : il avoit infiniment d'esprit, et il l'avoit orné de tout ce qui peut rendre un prince accompli ; il parloit plusieurs langues, et surtout la françoise, dans laquelle il s'énonçoit avec beaucoup de grâce et de facilité. Pendant le séjour que les Tancrède firent à Carthagène pour faire radouber leurs vaisseaux, le comte d'Eu et Mendoce eurent le temps de se connoître et de prendre beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Comme ils ne se contraignoient point lorsqu'ils étoient ensemble, ils s'aperçurent bientôt du profond chagrin dont ils étoient pénétrés. Le comte d'Eu fut le premier qui témoigna à Mendoce l'envie qu'il avoit d'en savoir le sujet. Puis-je me flatter, lui dit-il un jour qu'il trouva ce prince encore plus rêveur qu'il n'avoit accoutumé de l'être, que vous ne me refuserez pas de m'apprendre ce qui cause le trouble dont vous paroissez agité? je ne veux savoir vos peines que pour les partager ; c'est même une sorte de douceur qui les diminue, que d'en parler avec un ami qui s'y intéresse ; et je suis si persuadé de cette vérité, que je m'imagine un grand adoucissement aux miennes de pouvoir vous les confier ; je ne vous cacherai donc point ce qui m'a fait quitter une cour où je tenois un rang assez considérable ; vous saurez, quand vous le souhaiterez, les secrets les plus cachés de ma vie ; j'espère le même retour de votre part.

Mendoce, touché de l'amitié et de la confiance du comte d'Eu, et se trouvant dans ces moments où le cœur aime à s'épancher,

ne balança point à lui apprendre son amour pour la comtesse de Savoie, et jusqu'aux moindres circonstances de tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Le comte d'Eu entra dans les déplaisirs de Mendoce comme un véritable ami, et qui sait par sa propre expérience ce qu'il en coûte d'avoir un cœur trop tendre ; il promit à Mendoce un aveu sincère de toutes ses foiblesses. Comme il étoit fort tard, ces deux princes se séparèrent. Le lendemain matin, le comte d'Eu tint la parole qu'il avoit donnée ; il se rendit auprès de Mendoce : il ne fit pas languir son impatience ; il prit ainsi la parole :

Les raisons que j'ai d'être ennemi de Guillaume, duc de Normandie, qui règne aujourd'hui, ne m'empêcheront point de lui rendre justice et de vous dire, seigneur, qu'il est digne, par ses grandes qualités, du rang qu'il occupe, et dont sa naissance illégitime devoit l'exclure. Sa cour est une des plus polies et des plus magnifiques de l'Europe. Le duc Robert, son père, l'avoit, avant sa mort, fait reconnoître pour héritier de ses États, au préjudice de son oncle, le comte d'Arque et d'Hiesme. Cette injustice forma des partis qui troublèrent la minorité du jeune duc. La protection que lui donna Henri I^er^, roi de France, dissipa tous ces troubles, et l'affermit dans une autorité usurpée.

Lorsque le duc Guillaume fut en âge de gouverner par lui-même, il fit voir tant de valeur et de vertu, qu'on oublia en quelque manière le défaut de sa naissance. Le comte d'Arque, son oncle, avoit peine à s'accoutumer à vivre en sujet ; mais, ne se trouvant pas des forces suffisantes pour s'opposer à la puissance du duc Guillaume, il fut obligé de dissimuler son chagrin, et d'attendre quelque occasion favorable pour faire valoir ses droits. Je l'avois vu dans son château d'Arque, où il s'étoit retiré avec la comtesse sa femme, et mademoiselle d'Hiesme, sa fille, qui m'étoit destinée : le sang et l'amitié unissoient déjà nos maisons, et cette nouvelle alliance devoit en resserrer les nœuds. Le comte d'Arque vouloit prendre des mesures pour faire approuver

ce mariage au duc Guillaume, à qui il appréhendoit qu'il ne fût suspect; il jugeoit qu'il pourroit s'opposer à l'union des deux maisons qui avoient de justes prétentions à la souveraine puissance. Je souffrois impatiemment cette politique; j'étois passionnément amoureux de mademoiselle d'Hiesme, et j'avois eu le bonheur de lui inspirer une passion aussi tendre que celle que je ressentois pour elle. Nos sentiments étoient approuvés : ainsi nous nous abandonnions sans contrainte à toute leur vivacité. Le mariage du duc Guillaume avec la fille du comte de Flandre nous attira à la cour : malgré la haine que ce prince avoit pour tous ceux qui lui appartenoient du côté du duc Robert, il crut ne pouvoir se dispenser de nous prier, le comte d'Arque et moi, de nous rendre auprès de lui, et nous jugeâmes ne devoir point le refuser. J'obtins du comte d'Arque qu'il se serviroit de cette occasion pour proposer au duc Guillaume le mariage de mademoiselle d'Hiesme et de moi. Il fut résolu qu'elle accompagneroit la comtesse, sa mère, dans ce voyage. J'en fus d'abord transporté de joie; mais, quand je fis réflexion à la grande beauté de cette princesse, aux charmes inévitables qui accompagnoient cette beauté; qu'elle seroit exposée au milieu d'une cour où la galanterie régnoit souverainement, j'avoue que je ne pus m'empêcher de trembler et de craindre que mademoiselle d'Hiesme ne me fît des rivaux de tous ceux qui oseroient la regarder.

Je ne lui cachai point mes alarmes. Si j'avois le bonheur d'être votre mari, lui disois-je, bien loin de m'affliger des effets de votre beauté, je serois ravi de la voir admirer; votre vertu me rassureroit; mais vous êtes encore votre maîtresse; votre cœur, qui fait toute ma félicité sans blesser votre devoir, peut être sensible pour un autre que moi; enfin, la dissipation de la cour vous rendra moins attentive pour un amant qui vous adore. Vos soupçons, me disoit-elle, devroient attirer ma colère; ils sont offensants : je vous ai laissé voir toute ma tendresse; cette ten-

dresse est née avec moi ; elle m'est naturelle ; les mouvements de mon cœur vous sont aussi connus qu'à moi-même ; je n'ai d'autre ambition que celle de vous plaire, et de pouvoir me flatter que je ferai tout votre bonheur. Des assurances si tendres me rendirent plus tranquille. Nous partîmes pour nous rendre à la cour ; mademoiselle d'Hiesme y parut aux yeux de tout le monde telle qu'elle paroissoit aux miens ; et, au milieu d'une infinité de beautés dignes d'admiration, on n'en avoit que pour elle. Cet applaudissement général étoit flatteur pour moi ; j'en avois de la joie ; mais cette joie n'étoit point tranquille ; elle étoit souvent mêlée d'inquiétude. Mademoiselle d'Hiesme s'en aperçut ; elle n'oublia rien pour calmer les troubles de mon cœur ; jamais personne n'a eu une conduite si sage ni si aimable pour un amant que celle qu'elle avoit pour moi. Après les fêtes qui suivirent les noces du duc Guillaume, le comte d'Arque ne songea qu'à quitter un séjour où tout blessoit ses regards. Il étoit bien cruel pour lui de faire sa cour où il croyoit devoir régner. En prenant congé du duc Guillaume, il lui demanda son agrément pour le mariage de sa fille avec moi. Non-seulement ce prince le refusa ; mais il lui dit qu'il avoit d'autres vues pour elle, beaucoup plus avantageuses que celles dont il s'agissoit ; qu'il la considéroit comme si elle eût été sa sœur, et qu'ainsi le soin de son établissement le regardoit. Le comte d'Arque ne se laissa point éblouir par les discours flatteurs de son neveu ; mais un dessein qu'il méditoit, et qui éclata dans la suite, lui fit prendre le parti de répondre aux fausses protestations d'amitié de ce prince par d'autres qui n'étoient pas plus sincères.

Le duc Guillaume ne se contenta pas du refus qu'il venoit de faire, il pria le comte d'Arque de laisser mademoiselle d'Hiesme auprès de la nouvelle duchesse. Cette prière avoit l'air d'un commandement ; le comte d'Arque sentit la politique de ce prince, qui vouloit, en gardant sa fille, s'assurer en quelque façon de sa fidélité. Toutes les raisons qu'il put alléguer pour

s'en défendre furent inutiles ; il falloit consentir à ce que le duc souhaitoit, ou se brouiller ouvertement avec lui. La situation des affaires du comte d'Arque ne lui permettoit pas d'en venir à cet éclat ; il se contraignit pour ne pas marquer son chagrin, et il promit de partir sans sa fille. Je fus vivement touché du retardement de mon bonheur ; mais les nouvelles assurances que le comte d'Arque me donna que mademoiselle d'Hiesme ne seroit jamais qu'à moi me firent écouter la raison. Pour me rassurer entièrement, ce prince me confia qu'il espéroit incessamment se soustraire à la tyrannie de son neveu ; que le roi de France, qui se repentoit d'avoir rendu ce prince trop puissant, offroit un secours très-considérable, au cas qu'on voulût former un parti. J'ai résolu, me dit-il, de profiter de cette nouvelle disposition : cependant il est à propos que vous demeuriez encore quelque temps à la cour, pour ne donner aucun soupçon. Je fus charmé de trouver des raisons de ne me point éloigner de mademoiselle d'Hiesme. Dès le lendemain du départ de son père, le duc Guillaume me dit que je ne pouvois, sans l'offenser, paroître encore attaché à cette princesse ; mais qu'en toute autre occasion il me donneroit des preuves de son estime et de son amitié. Ce ne fut pas sans un grand effort sur moi-même que je parus soumis à un ordre si cruel. La crainte que ce prince ne m'éloignât de la cour et ne m'ôtât le plaisir d'être dans le même lieu que mademoiselle d'Hiesme me rendit capable d'obéir. Quelle différence pour moi, qui étois accoutumé à la voir à toute heure, à lui parler en liberté, de n'oser l'approcher, et de contraindre jusqu'à mes regards ! J'avois du moins la douceur de remarquer dans les siens qu'elle partageoit ma peine. Cependant le duc Guillaume, dont l'ambition n'avoit point de bornes, travailloit à s'assurer la couronne d'Angleterre, après la mort du roi Édouard, qui n'avoit point d'enfants. Il avoit envoyé le comte d'Aumale faire cette importante négociation ; il s'en acquitta avec succès : il revint avec le comte Harald, frère de la reine d'Angleterre,

assurer le duc que le roi l'avoit fait désigner publiquement pour son successeur.

Le comte d'Aumale étoit mon intime ami et un des plus aimables hommes de la cour; je fus charmé de le revoir. Le soir de son arrivée, j'allai dans son appartement: il me rendit compte de son voyage d'Angleterre. Occupé de ma passion, je commençois à l'entretenir de mademoiselle d'Hiesme, lorsque je crus l'entendre parler. D'abord, je pensai que c'étoit un effet de mon imagination frappée de son idée: mais j'eus lieu de croire que ce n'étoit point une vision, et que réellement j'entendois parler une personne qui avoit entièrement le son de voix de cette princesse; il n'y avoit cependant nulle apparence que ce fût la sienne: l'appartement du comte d'Aumale étoit loin du sien; on y entroit même par une autre cour; ainsi, après un peu de réflexion, nous jugeâmes que cette voix, que je prenois pour celle de mademoiselle d'Hiesme, étoit celle d'une autre personne qui pouvoit ressembler à la sienne. Le lendemain, le duc Guillaume, qui vouloit faire voir au comte Harald les beautés de la cour, donna un bal superbe. Mademoiselle d'Hiesme en fit tout l'ornement; elle trouva moyen de s'approcher de moi dans la foule. Je me promenois hier fort tard, me dit-elle, sur une terrasse qui est au bout de mon appartement; il me sembla que je vous entendois parler près de moi: cette pensée m'a tenue éveillée toute la nuit. Je lui répondis avec précipitation que la même chose m'étoit arrivée. La duchesse, qui l'appela dans ce moment, nous empêcha d'en dire davantage. Du reste du soir je ne pus parler à mademoiselle d'Hiesme; mais ce qu'elle m'avoit dit me persuada que c'étoit elle que j'avois entendue la veille. J'examinai avec tant d'application la manière dont le palais étoit bâti, que je remarquai que, malgré l'éloignement où ces deux appartements paroissoient être, ils se rejoignoient par cette terrasse dont mademoiselle d'Hiesme m'avoit parlé; je visitai avec soin la chambre du comte d'Aumale, pour reconnoître par où les voix

avoient pu pénétrer ; je trouvai sous la tapisserie une ancienne porte qu'on ne connoissoit point, et qui avoit été condamnée. Dès que j'eus découvert cette porte, je ne doutai pas qu'elle ne répondît à la terrasse de mademoiselle d'Hiesme ; je l'en avertis par une lettre, et j'obtins d'elle, quoique avec beaucoup de peine, la permission d'en profiter pour me jeter à ses pieds, et avoir avec elle un entretien que je souhaitois si ardemment : je lui répondis de la sagesse et de la discrétion du comte d'Aumale. Elle m'avoit entendu parler souvent de son mérite et de la tendre amitié que nous avions l'un pour l'autre.

Les femmes de cette princesse étoient entièrement à elle, et elles n'ignoroient pas que le comte d'Arque lui avoit ordonné de me regarder comme un homme qui devoit être son mari : cette assurance ôtoit à cette entrevue ce qu'elle pouvoit avoir de trop libre. Je ne laissois point de témoigner à mademoiselle d'Hiesme combien j'étois sensible à la grâce qu'elle m'accordoit. Je sens, je vous l'avoue, lui disois-je, un renouvellement de goût, de vivacité et d'empressement que je n'ai jamais senti ; tout m'est nouveau ; je crois commencer à vous aimer d'aujourd'hui : si celui qui s'oppose à notre bonheur voyoit le fond de nos cœurs, il en seroit touché. Vous voyez que je compte si fort sur vous, que je ne sépare point vos sentiments des miens ; je serois bien malheureux s'il m'en falloit faire la cruelle séparation. Cette princesse me répondoit avec une tendresse qui me charmoit : si, dans le cours de la journée, mes rivaux me donnoient de la jalousie, elle m'en guérissoit par une sincérité qui ne m'étoit point suspecte ; jamais personne n'a eu, avec infiniment d'esprit, un caractère si simple et si vrai que le sien : mais ce caractère, que j'adorois en elle en ce temps-là, a fait depuis le malheur de ma vie. Des nouvelles que je reçus du comte d'Arque m'obligèrent à partir de la cour ; il me mandoit de l'aller joindre promptement. J'aurois eu bien de la peine à me résoudre de quitter mademoiselle d'Hiesme, et de la laisser au pouvoir de son

ennemi, si l'envie de contribuer à l'élévation de son père et de le mettre en état de disposer d'elle ne m'y avoit déterminé. Nos adieux furent tendres et touchants; elle me jura une fidélité à toute épreuve. Je cachai mon départ au comte d'Aumale; la bonne opinion que j'avois de lui me fit penser que je ne devois pas lui confier un secret dont la connoissance l'auroit mis dans la dure nécessité de trahir son maître ou son ami : je priai mademoiselle d'Hiesme de lui dire que c'étoit par cette considération que je lui en avois fait un mystère; je lui dis aussi que je me flattois qu'elle lui parleroit souvent de moi, et du regret que j'avois de me trouver engagé dans un parti contraire au sien. Peu de temps après que je fus arrivé auprès du comte d'Arque, nous nous mîmes à la tête des troupes qu'il avoit assemblées; il déclara hautement qu'il prétendoit être préféré au duc, son neveu, qui n'étoit pas fils légitime du feu duc Robert. Je ne vous ferai point, seigneur, le détail d'une guerre et d'une entreprise que le bonheur du duc Guillaume rendit inutiles. Le comte d'Arque, après avoir perdu une dernière bataille, se jeta dans son château d'Arque: il y fut assiégé; et, malgré le secours que le roi de France y amena en personne, il se trouva contraint de rendre la place, et de se sauver aussi bien que moi en France, d'où il passa ensuite auprès du comte de Boulogne, qui lui offrit une retraite.

Henri I^er^ me retint auprès de lui; j'avois été assez heureux pour le tirer, dans la bataille, d'un danger pressant: ce prince m'en témoigna sa reconnoissance par la donation du comté de Soissons, qui réparoit la perte de celui d'Eu, que le duc Guillaume avoit confisqué; il voulut me faire épouser la fille du comte de Champagne. L'amitié dont le roi m'honoroit me fit prendre le parti de lui dire naturellement mes engagements avec mademoiselle d'Hiesme, qui m'ôtoient la liberté d'en prendre avec une autre et d'accepter un parti si considérable; le roi entra avec bonté dans mes raisons et les approuva. Je fus en quelque

manière consolé du mauvais succès de notre entreprise, lorsque je sus que mademoiselle d'Hiesme étoit auprès du comte, son père, à Boulogne, où le duc Guillaume avoit eu la générosité de la renvoyer; je sentis moins d'aversion pour lui en apprenant que cette princesse n'en avoit reçu aucun mauvais traitement. Une assez longue absence n'avoit rien diminué de la violence de ma passion pour elle; plus pénétré d'amour que d'ambition, la pensée que rien ne s'opposoit plus à mon mariage avec elle l'emporta dans mon cœur sur les hautes idées dont nous nous étions flattés. Je demandai au roi la permission d'aller à Boulogne : le comte d'Arque m'y reçut avec la tendresse d'un père; il supportoit son malheur avec une constance digne d'un plus heureux sort; je lui appris les obligations que j'avois au roi de France. Après un entretien que l'impatience que j'avois de voir mademoiselle d'Hiesme me fit paroître bien long, le comte d'Arque me conduisit dans sa chambre, et il me laissa avec elle. Transporté d'amour et de joie, je me jetai à ses genoux; je ne trouvois point de termes assez forts pour lui exprimer ma passion. Jamais elle ne m'avoit paru si tendre pour moi. Je lui rendis compte de tout ce que son absence m'avoit fait souffrir, et du refus que j'avois fait de la fille du comte de Champagne. Ce seroit, lui disois-je, par de plus grands sacrifices que je voudrois vous prouver l'excès de mon amour; vous me paroissez la plus estimable personne du monde; vous m'assurez que vous m'aimez; je n'ai plus rien à souhaiter, puisque enfin rien ne s'oppose plus à notre parfait bonheur. L'air distrait et embarrassé de mademoiselle d'Hiesme m'empêcha d'en dire davantage ; j'en eus de l'inquiétude; mais mon inquiétude et ma surprise augmentèrent, lorsque, tout d'un coup, je la vis qui fondoit en larmes. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoit provenir cette affliction; je lui en demandai la cause avec empressement. Je suis au désespoir, me dit-elle ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé; mais, avec cette passion que je vous montre, et que je sens encore

davantage, je ne serai point à vous; je n'en suis plus digne.

Je crus d'abord que le malheur du comte, son père, qui apportoit un si grand changement dans sa fortune, lui faisoit tenir ce discours. Prévenu de cette pensée : Est-il possible, lui dis-je en l'interrompant avec précipitation, que vous ayez assez mauvaise opinion de moi pour croire que j'aie jamais fait attention aux biens ni aux grandeurs que vous pouviez prétendre? Je n'en ai souhaité que pour vous les offrir : je suis mortellement offensé que vous ayez pu douter un moment de cette vérité. se peut-il que vous ne vous fassiez pas vous-même ce reproche pour moi? Hélas! me répondit-elle, je donnerois ma vie pour n'avoir que ce reproche à me faire ; mais je ne veux pas, à ceux que je me fais déjà, ajouter celui d'abuser de la bonne opinion que vous avez de moi, en vous laissant refuser un établissement considérable, pour une personne qui ne mérite plus votre estime, puisqu'elle a été capable de foiblesse pour un autre? Quoi! m'écriai-je, vous m'avez fait une infidélité, et vous avez la cruauté de me l'apprendre et de me tirer d'une erreur qui m'étoit chère? Votre présence, me répondit-elle, en redonnant à ma tendresse toute sa vivacité, a si fort augmenté des remords qui l'avoient déjà prévenue, que je n'ai pas été maîtresse de vous les cacher; j'ai cru même que ce seroit vous trahir une seconde fois, si je vous laissois ignorer une faute dont je ne pouvois me punir plus sévèrement que par l'aveu que je vous en fais. Je ne saurois vous exprimer, seigneur, les différents mouvements dont j'étois agité pendant que mademoiselle d'Hiesme me confirmoit mon malheur ; la vérité porte toujours avec elle un caractère qui se fait sentir ; je ne pouvois pas plus douter de sa tendresse et de son repentir que de son infidélité : sa douleur étoit si touchante, que mon cœur ne pouvoit se livrer contre elle à la colère : j'y cherchai un objet, en voulant savoir le nom de mon rival ; il ne manquoit à mon infortune que d'apprendre que ce rival étoit ce comte d'Aumale, que j'aimois, après mademoiselle d'Hiesme,

plus que personne au monde; ce dernier trait de malheur me jeta dans l'accablement et m'ôta la force de m'en plaindre.

Mademoiselle d'Hiesme me conta qu'après mon départ le comte d'Aumale avoit été fort assidu auprès d'elle; que, dans les commencements, il ne lui parloit que de moi; mais qu'insensiblement il étoit devenu amoureux d'elle; qu'il lui avoit déclaré sa passion; qu'elle avoit résisté longtemps à y répondre; qu'enfin mon absence, dont la durée étoit incertaine, le peu d espérance que le comte d'Aumale lui faisoit envisager que notre entreprise pût réussir et que nous pussions surmonter les obstacles qui s'opposoient à notre mariage, joints à la facilité que je lui avois donnée de se voir en particulier, l'avoient entraînée dans une inconstance qui n'étoit pas excusable. Il falloit bien cependant, continua-t-elle, que vous ne fussiez pas entièrement effacé de mon cœur : je n'entendois rien dire qui eût rapport à vous sans un trouble et une émotion que le comte d'Aumale remarquoit avec douleur : il n'étoit pas si sûr de ma tendresse qu'il ne craignit un retour pour vous, si je vous revoyois, ou que j'eusse lieu d'espérer d'être à vous. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que ses inquiétudes étoient bien fondées; à peine étois-je engagée avec lui, que l'on reçut la nouvelle de la révolte de mon père. Le duc Guillaume n'en parut point alarmé; il songea seulement à en prévenir les suites. Il se rendit à la tête de ses troupes, et me laissa auprès de la duchesse, avec la même liberté que si je n'avois pas été fille d'un prince qui lui déclaroit la guerre; le comte d'Aumale se trouva obligé de le suivre : il partit outré de jalousie; il s'étoit aperçu que je n'étois occupée que de vous et des périls où vous alliez être exposé, et que je n'avois qu'une légère attention pour ce qui le regardoit. Je répondois d'une manière si contrainte à ses plaintes, que, bien loin de le rassurer, je le confirmois dans la pensée que l'espérance de vous revoir et d'être à vous s'étoit emparée de mon cœur, et en avoit effacé le peu d'impression qu'il pouvoit y avoir

faite ; il avoit raison de le croire : sa présence m'importunoit ; je ne pouvois lui pardonner de m'avoir engagée à vous manquer. Son départ, au lieu de m'affliger, me donna de la joie ; j'étois, en quelque façon, soulâgée de pouvoir m'abandonner sans contrainte aux tendres sentiments que j'avois pour vous, et au repentir de ma légèreté. Je résolus de rompre entièrement avec le comte d'Aumale : il m'écrivit plusieurs lettres auxquelles je ne fis point réponse ; je voulois le préparer, par ce silence, à mon changement ; je me flattai de voir régner mon père ; mais je n'étois sensible au plaisir que me donnoient de si grandes espérances que par rapport à vous : je ne jouis pas longtemps d'un espoir si flatteur : je me vis réduite à pleurer les malheurs de ma famille, trop heureuse encore de n'avoir rien à craindre pour vos jours. Le duc Guillaume me fit dire que je pouvois aller trouver le comte, mon père, à Boulogne, où il s'étoit retiré. Ce fut pour moi une sorte de consolation de partir avant le retour du comte d'Aumale ; le plaisir de vous revoir m'a d'abord fait oublier que j'étois coupable à votre égard ; je me suis abandonnée à toute ma tendresse. Mademoiselle d'Hiesme cessa de parler, parce qu'on la vint avertir que le comte d'Arque se trouvoit très-mal.

Cette nouvelle, dont nous fûmes alarmés, nous obligea de nous rendre promptement auprès de lui : nous le trouvâmes qui sortoit d'une foiblesse dont on avoit eu peine à le tirer ; une fièvre violente suivit cette foiblesse ; et, deux jours après, on désespéra de sa vie. Je passai ces deux jours sans avoir aucune conversation particulière avec mademoiselle d'Hiesme : elle ne quittoit point la chambre de son père. Les sujets d'affliction que nous avions se confondoient avec celui du péril où on le croyoit ; j'étois si peu d'accord avec moi-même, que je n'étois point fâché de ne point trouver d'occasion d'entretenir mademoiselle d'Hiesme ; il n'y avoit rien de décidé en moi, que l'amour et la douleur ; l'aveu qu'elle m'avoit fait, en me prouvant son véritable

retour pour moi, désarmoit ma colère ; je sentois que, malgré tous les efforts que je faisois pour la haïr, je ne pouvois y réussir; j'étois honteux de ma foiblesse, sans la pouvoir surmonter ; tout mon désir de vengeance tomba sur le comte d'Aumale. Un nouveau malheur acheva de m'attendrir pour mademoiselle d'Hiesme; son père, se voyant à l'extrémité, m'appela : Je meurs, me dit-il en me tendant la main ; je meurs avec le regret de n'avoir pu jouir de la satisfaction d'accomplir la parole que je vous ai donnée de vous faire épouser ma fille. Je connois trop votre cœur pour craindre que la triste situation où elle se trouve puisse changer vos desseins pour elle. Je suis tranquille sur cela, et je compte que vous n'abandonnerez ni la mère ni la fille : je me repose sur vous de tout ce qui les regarde ; j'espère qu'elles retrouveront en vous ce qu'elles perdent en moi. La foiblesse où il étoit ne lui permit pas d'en dire davantage ; et, peu de moments après, il mourut. Le comte de Boulogne emmena madame la comtesse d'Arque et mademoiselle d'Hiesme dans une maison religieuse, où elles souhaitèrent qu'on les conduisît. Je fus vivement touché de la mort du comte d'Arque ; ce qu'il m'avoit dit en mourant ne me fit plus trouver honteux le dessein d'épouser sa fille ; je sentois que je ne pouvois vivre sans elle ; mon amour me fit regarder ma foiblesse comme un devoir auquel je ne pouvois manquer avec honneur.

Après quelques jours, que je laissai passer par bienséance sans voir mademoiselle d'Hiesme, je demandai à lui parler ; elle vint seule me trouver, parce que la comtesse, sa mère, étoit dans son lit, d'où elle n'avoit pas été en état de sortir depuis la perte qu'elle avoit faite. Mademoiselle d'Hiesme me parut, malgré sa douleur, d'une beauté à éblouir ; le grand deuil où elle étoit relevoit encore son éclat ordinaire ; toujours plus aveuglé par ce même amour, je la trouvai plus digne que jamais de ce que je voulois faire pour elle : je me fis une loi de ne pas même lui nommer le nom du comte d'Aumale : heureux si j'avois pu lui

faire oublier ce qui s'étoit passé entre elle et lui, aussi bien que je l'ubliois! Mais, lorsque je lui proposai de l'épouser : Non, me dit-elle, c'est en me refusant à vous que je veux vous prouver que je vous aime plus que je n'ai jamais fait; plus jalouse de votre gloire que je n'ai été de la mienne, je ne consentirai point que vous la ternissiez en épousant une personne qui s'est mise hors d'état de prétendre à ce bonheur; ma conduite est toute tracée, parce que je sens que je ne compte plus sur rien d'heureux; je vais, en m'enfermant dans cette maison pour toujours, ne plus songer qu'à mener une vie aussi triste que raisonnable; je ne veux point conserver une liberté dont je ne pourrois plus vous rendre le maître. La résolution de mademoiselle d'Hiesme me fit trembler : je n'oubliai rien pour l'en détourner; je tentai tout inutilement; jamais douleur n'a été si vive que la mienne. Toutes les fois que je me représentois cette princesse dans une grande jeunesse, d'une beauté surprenante, qui se sacrifioit si cruellement aux regrets de m'avoir fait une offense que je lui pardonnois, j'étois prêt à perdre la raison. Elle me fit dire qu'elle ne vouloit plus me voir; qu'elle étoit trop contente de penser que l'engagement qu'elle alloit prendre, en me prouvant toute sa tendresse, assuroit ma fortune; que son parti étoit pris, et que je ne devois me flatter d'aucune changement : je ne perdis cependant l'espérance que lorsqu'elle renonça publiquement au monde. Je repassai en France; je fus longtemps dans une affliction si violente, que je ne comprends pas comment j'ai pu la soutenir sans mourir. J'appris que le comte d'Aumale avoit été tué; sa mort dissipa ma haine, et ne me laissa pour lui que des sentiments de pitié. Toujours pénétré de mes chagrins, je m'imaginai qu'en changeant de climat ils s'adouciroient. Le bruit de l'embarquement des Tancrède pour la Sicile me détermina à quitter la France; j'obtins de Henri I^er^ la permission de les aller joindre; le sort m'a conduit ici; l'amitié que j'ai prise pour vous, et celle que je me flatte que vous avez pour moi, est

le seul soulagement dont j'ai été capable depuis que j'ai perdu mademoiselle d'Hiesme. Les Tancrède, qui entrèrent dans la chambre de Mendoce, l'empêchèrent de répondre aux discours obligeants du comte d'Eu. Ces fameux guerriers, impatients d'aller où la gloire et les périls les attendoient, avoient si fort pressé les réparations nécessaires à leur flotte, qu'elle étoit en état de faire voile, et qu'ils venoient prier Mendoce de trouver bon qu'ils se séparassent. Ils furent agréablement surpris lorsqu'il leur dit qu'il vouloit s'embarquer avec eux pour passer en Sicile. Les pleurs et les prières de dona Isabelle ne purent le détourner de ce dessein.

Pendant que Mendoce alloit chercher dans les occupations de la guerre à effacer de son cœur et de son esprit les charmes de la comtesse de Savoie, cette princesse étoit arrivée à Turin, où elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de fermeté pour se mettre hors de portée de voir un prince qui ne lui étoit toujours que trop cher. Les règles austères du devoir qu'elle avoit suivies satisfaisoient sa raison, sans calmer les troubles de son cœur ; elle se croyoit la plus malheureuse personne du monde, et elle le devint bientôt. En effet, Édouard, son frère, depuis qu'il étoit monté sur le trône d'Angleterre avoit eu un règne assez tranquille ; le comte de Godwin, dont il avoit épousé la fille, troubla cette tranquillité et jeta, par sa révolte, le royaume dans le malheur d'une guerre civile ; ce seigneur assembla une armée, que l'inconstance naturelle de la nation rendit bientôt considérable ; Édouard, en cette occasion, écrivit au comte de Savoie qu'il le prioit de lui envoyer des troupes. Non-seulement ce comte lui en accorda ; mais il voulut, en marchant à leur tête, signaler son amitié pour son beau-frère, et satisfaire l'humeur guerrière qui l'avoit animé toute sa vie, et que l'âge n'avoit point encore éteinte en lui. Comme il prévoyoit que son voyage pourroit être long, il jugea à propos de nommer un tuteur aux enfants qu'il avoit de son premier mariage, et un régent pour gouverner ses États en son absence. Son choix pour ces deux importants emplois tomba

sur le comte de Pancallier, un des plus grands seigneurs de Savoie, digne à la vérité de ce choix par sa valeur intrépide et sa capacité au maniement des affaires, si ses grandes qualités n'avoient été effacées par la noirceur de son âme. Son ambition lui avoit fait déguiser jusqu'alors sa férocité sous les dehors trompeurs d'une vertu austère; mais sa cruauté naturelle, après s'être contrainte quelque temps, n'en parut que plus funeste et plus impétueuse aussitôt qu'il cessa de la retenir. Le comte de Savoie, après lui avoir donné ses derniers ordres, partit pour passer en Angleterre; la comtesse sentit une affliction si vive de ce départ, qu'elle en étoit surprise elle-même; il sembloit que quelque chose l'avertissoit au fond du cœur que cette absence lui seroit funeste : ce pressentiment ne fut que trop vrai; le cœur du comte Pancallier, inaccessible à la pitié, ne le fut pas à l'amour.

Obligé par les ordres du comte de Savoie de ne rien décider sans en faire part à la comtesse, il avoit souvent des entretiens particuliers avec elle, pour l'informer de ce qui se passoit; il ne fut pas moins enchanté de son esprit qu'il l'étoit déjà de sa beauté. Les sentiments que cette princesse avoit dans le cœur répandoient un air de douceur sur son visage et dans toutes ses actions qui acheva de le perdre, il en devint passionnément amoureux. Comme il étoit né avec une hardiesse qui alloit jusqu'à l'insolence, sans aucun égard pour le rang de la comtesse, il ne balança pas à prendre le parti de lui déclarer sa passion. Cet aveu fut reçu avec tant de hauteur et de fierté, que, pour peu qu'il lui fût resté de raison, il se seroit repenti de sa témérité, et auroit cessé d'offenser une personne qu'il ne devoit regarder qu'avec respect; mais, plein d'une présomption qui le rendoit haïssable, il crut que la comtesse ne seroit pas toujours si sévère, et qu'il l'engageroit par sa persévérance à répondre à sa passion. Dans cette pensée, il continua d'importuner cette princesse d'un amour qui lui étoit odieux; il lassa un jour si fort sa patience, qu'elle

le menaça d'en avertir le comte de Savoie. Éloignez-vous de mes yeux, lui dit-elle, et ne me forcez pas à en venir à cette extrémité, et à vous faire servir d'exemple aux sujets insolents qui s'oublient. Le comte de Pancallier, que ce discours rendit furieux, perdit toute considération : Les sujets comme moi, madame, lui dit-il, lorsqu'ils s'oublient, ne sont pas aisés à punir; ils font même quelquefois repentir ceux qui les menacent et qui les traitent avec tant de mépris. Il quitta la princesse, en finissant ce discours, si troublé et si outré de colère, qu'il fit trembler tous ceux qui le virent sortir de son appartement. Il étoit encore dans ces premiers mouvements de fureur, lorsqu'il reçut un courrier du comte de Savoie : ce prince lui mandoit que les troubles d'Angleterre étoient sur le point d'être pacifiés, qu'il espéroit pouvoir revenir incessamment dans ses États. Cette nouvelle fit frémir le comte de Pancallier; et, suivant le génie ordinaire des méchants qui craignent encore plus qu'ils ne se font craindre, il crut qu'après la menace que lui avoit faite la comtesse il étoit perdu, s'il ne la prévenoit en la perdant elle-même. Il avoit pour héritier un neveu de même nom que lui; il avoit élevé ce neveu avec de grands soins : le jeune Pancallier étoit le seigneur de Savoie le plus beau et le mieux fait; les charmes de sa personne étoient tout son mérite; son oncle le trouva propre, par la simplicité de son esprit, à exécuter les horribles desseins que son amour méprisé lui inspiroit. Livré à ses passions abominables, la crainte qu'il avoit des menaces de la comtesse, la frayeur qu'il avoit du comte et le dessein de vengeance qui s'étoit emparé de cette âme barbare, ne le firent pas balancer sur le choix de sa victime. Il conclut la perte de la princesse par le sacrifice de son neveu; il ne s'en fit pas même le moindre scrupule. Il le fit venir dans son cabinet, où, après lui avoir remis devant les yeux avec quel amour de père il avoit pris soin de son éducation : Je ne veux pas borner là mon amitié pour vous, lui dit-il; j'ai une proposition à vous faire, qui sans doute vous sera agréable, et qui est une

marque de ma confiance. La comtesse a du goût pour vous, continua-t-il, je m'en suis aperçu ; votre peu d'expérience vous a sans doute empêché de le remarquer; n'oubliez rien pour la persuader que vous êtes fort amoureux d'elle ; ne craignez point de lui déplaire en vous déclarant son amant ; vous ne sauriez faire de faute en suivant mes conseils ; songez que votre fortune est attachée au bonheur de vous faire aimer de cette princesse ; surtout, ajouta-t-il, que les avis que je vous donne sur cela soient un secret impénétrable à tout le monde.

Moins on a d'esprit, plus on a d'amour-propre et de confiance. Le jeune Pancallier donna dans le piége ; il témoigna à son oncle combien il étoit sensible à ses bontés, et il lui promit d'y répondre par une obéissance aveugle ; et il le fit avec si peu de ménagement, que toute la cour s'aperçut qu'il étoit amoureux de la comtesse. Comme elle n'avoit nulle attention pour tout ce qui n'avoit pas rapport à Mendoce, elle n'en faisoit aucune sur les actions du jeune Pancallier; elle n'avoit garde de s'imaginer qu'il voulût paroître son amant ; elle étoit si éloignée de le penser, qu'elle le traitoit avec plus de bonté que les autres seigneurs de son âge, lui sachant gré du zèle et de l'assiduité qu'il avoit à lui faire sa cour. Cette conduite de la comtesse ne fut attribuée, par ceux qui voyoient de près ce qui se passoit, qu'à l'ignorance où elle étoit des extravagances du neveu du régent ; mais ceux qui n'étoient pas à portée d'approcher souvent de cette princesse ne lui rendoient pas la même justice : s'ils ne crurent pas le jeune Pancallier heureux, ils crurent du moins qu'il étoit souffert. Les discours qu'on tenoit sur cela eurent le sort de toutes les nouvelles qui s'augmentent à mesure que différentes personnes les racontent ; et, par un effet du malheur de la comtesse, ce bruit passa jusqu'à Mendoce de la manière du monde la plus cruelle.

Il étoit en Sicile, où il rendoit son nom aussi fameux que celui des Tancrède. Plus plein de sa passion que jamais, il confioit un jour au comte d'Eu, en se promenant avec lui, que le désir de

revoir encore une fois en sa vie la comtesse s'étoit saisi de lui avec tant de violence, qu'il étoit résolu, quelque chose qu'il en pût arriver, dès que la campagne seroit finie, d'aller inconnu à Turin. Le comte d'Eu promit de l'accompagner. Ils parloient ensemble des moyens d'exécuter ce dessein, lorsqu'ils furent abordés par un François nouvellement arrivé. Le comte d'Eu s'informa de lui, avec empressement, des nouvelles de la cour de France : cet homme, après avoir satisfait sa curiosité sur cette cour, parla de celle de Savoie où il avoit passé ; et, sans attendre qu'on lui fît aucune question, il dit que le comte de Savoie étoit en Angleterre; que jamais il n'avoit rien vu de si surprenant que la beauté de la comtesse. Cet homme, du caractère de la plupart des gens qui veulent paroître informés, aux dépens souvent de la vérité, dit qu'on ne parloit que des amours de cette princesse avec le neveu du régent. Ce discours imprudent causa à Mendoce un saisissement si violent, que le comte d'Eu en fut effrayé ; il prit un prétexte pour se séparer du François ; il ramena Mendoce chez lui. Que ne dit point ce prince lorsqu'il y fut arrivé ! Il vouloit partir pour arracher la vie à ce rival, qui lui ôtoit le cœur de la comtesse ; un moment après, il se reprochoit, comme une foiblesse honteuse à lui, de paroître si sensible à l'infidélité de cette princesse. Je dois la mépriser, disoit-il au comte d'Eu ; l'idée que j'avois de sa vertu me la faisoit aimer encore plus que sa beauté ; je la croyois différente des autres femmes : mais, puisqu'elle en a les foiblesses, et que, sans aucun ménagement pour elle-même, elle me préfère un indigne rival, je n'aurai pas de peine à vaincre mon amour. Mendoce se flattoit vainement d'y trouver tant de facilité ; le dépit, la douleur et la jalousie se succédoient tour à tour dans son cœur. Vous vous abandonnez à une trop grande affliction, lui disoit le comte d'Eu ; je ne puis en approuver l'excès : la comtesse de Savoie vous sert en vous trahissant ; elle vous donne lieu de vous guérir d'une passion qui n'a pas eu le temps de prendre de profondes racines. Vous avez rai-

son, mon cher comte, interrompit Mendoce, et je devrois me trouver trop heureux que la comtesse de Savoie, par son ingratitude, me délivre d'un amour qui auroit fait toujours le tourment de ma vie. Mais, je l'avoue à ma honte, les charmes de cette princesse balancent encore dans mon cœur les sujets que j'ai de me plaindre d'elle ; il faut cependant travailler à les oublier, ma gloire y est intéressée ; mais cet effort n'est pas l'ouvrage d'un moment, le temps seul peut effacer des impressions si vives. L'entretien de Mendoce et du comte d'Eu fut interrompu par don Ramir ; il venoit avertir Mendoce qu'on se préparoit à attaquer les ennemis : cette nouvelle suspendit en lui toute autre pensée que celles que lui inspiroit son courage ; il se rendit en diligence, avec le comte d'Eu, auprès de Maniasse. Le comte d'Eu fit voir, en cette occasion, que la valeur la plus héroïque a toujours été le partage de la nation françoise. Les Tancrède, par leurs actions brillantes, parurent mériter dès lors cette prodigieuse fortune où ils parvinrent dans la suite ; Mendoce seul pouvoit leur être comparé, s'il ne les surpassoit. Les Sarrasins prirent la fuite ; peu des leurs échappèrent à la fureur des Grecs ; le gain de cette bataille fut suivi de la prise de Messine et de presque toute la Sicile. La rapidité de cette conquête fit grand bruit en Savoie ; Mendoce y avoit trop de part pour n'être pas cité dans toutes les relations qui venoient de ce pays-là à Turin. On y parloit de lui comme d'un héros : tout ce que la comtesse entendoit dire de Mendoce redonnoit à ses sentiments la vivacité que l'absence avoit en quelque manière affoiblie ; elle ne pouvoit s'empêcher de ressentir une joie secrète de la gloire qu'il s'étoit acquise; son amour-propre étoit flatté de penser qu'elle avoit touché le cœur d'un homme qui, en toutes façons, paroissoit si fort au-dessus des autres.

Le comte de Pancallier s'intéressoit peu aux nouvelles publiques ; l'esprit rempli de sa vengeance et du désir d'en presser l'exécution avant le retour du comte de Savoie, il s'enferma un

matin avec son neveu. Vous êtes trop heureux, lui dit-il ; on vous aime, à n'en pouvoir douter ; profitez des sentiments qu'on a pour vous ; obtenez par votre hardiesse les dernières faveurs de la comtesse ; forcez-la à ne rien refuser à vos désirs ; on ne traite pas l'amour avec les princesses comme avec les autres femmes : il faut tout oser quand on est sûr de plaire ; le respect les importune ; elles y sont trop accoutumées. Comme il leur est difficile de trouver des occasions, la comtesse vous pardonnera aisément tout ce que vous entreprendrez pour lui en donner une de contenter sa passion et la vôtre. Trouvez moyen, continua-t-il, de vous cacher le soir dans sa chambre ; et, lorsque les femmes de cette princesse seront retirées, vous paroîtrez à ses yeux. Je laisse à votre amour, ajouta-t-il avec un ris forcé, le soin du reste de l'aventure.

Le jeune Pancallier saisit avec transport le pernicieux conseil de son oncle ; il l'assura qu'il ne manqueroit ni d'amour ni de hardiesse pour l'exécuter ; que ce seroit dès le soir même, parce qu'il avoit appris que la comtesse feroit une promenade, d'où elle ne reviendroit que fort tard, et que cette petite absence favoriseroit son dessein. Il dit ensuite à son oncle la manière dont il imaginoit de se placer pour n'être point surpris ; après quoi ils se séparèrent. Le comte de Pancallier, charmé d'avoir trouvé tant de crédulité dans son malheureux neveu, attendit avec impatience la fin de la journée ; il fit avertir les principaux seigneurs de la cour de se rendre auprès de lui pour une affaire importante qui regardoit le service du comte de Savoie, et, à l'heure fatale marquée pour porter les derniers coups à la comtesse, il leur ordonna de le suivre dans l'appartement de cette princesse. Je veux que vous soyez témoins, leur dit-il, qu'il n'y a rien de sacré pour moi lorsqu'il s'agit de venger l'honneur du comte de Savoie, notre souverain. En finissant ce discours, il fit enfoncer la porte de la chambre de la comtesse ; ses femmes ne venoient que d'en sortir. Le jeune Pancallier n'avoit encore

osé se montrer; il fut aussi épouvanté que cette princesse du bruit qui se faisoit et du nombre de gens qu'ils entendoient entrer dans cette chambre; mais son cruel oncle ne lui donna pas le temps de faire réflexion sur ce qui se passoit; il alla lever la portière où il savoit qu'il devoit être caché : Meurs, traître, lui dit-il en lui enfonçant son poignard dans le cœur, et que la juste punition de ton audace fasse trembler désormais tous ceux qui voudroient t'imiter. Pour vous, madame, ajouta-t-il en se tournant du côté du lit de la comtesse, qui, à demi évanouie de frayeur, avoit ouvert son rideau, souffrez que nous nous assurions de vous, en attendant que le comte de Savoie, qui seul a droit de disposer de votre sort, nous ait fait savoir ses volontés. Pendant ce discours, l'étonnement et la consternation étoient peints sur les visages de tous les spectateurs de cette sanglante tragédie; les seigneurs qui en étoient témoins avoient peine à approuver la cruauté du comte de Pancallier; ils ne pouvoient s'empêcher d'être attendris du malheur de la comtesse; mais, comme toutes les apparences la faisoient croire coupable, personne n'osa paroître s'intéresser pour elle. On transporta cette princesse dans un autre corps de logis du palais, où elle fut gardée avec beaucoup d'exactitude; on ne laissa auprès d'elle que ceux qui étoient absolument nécessaires à son service; Émilie fut de ce nombre.

La comtesse s'étoit laissé conduire dans ce nouvel appartement avec l'insensibilité d'une personne qui a entièrement perdu l'usage des sens et de la raison. On la mit dans son lit; elle y fut longtemps sans reprendre ses esprits; enfin, revenant un peu de ce trouble affreux, elle regarda Émilie, qui, à genoux devant son lit, fondoit en larmes : Ah! Émilie, lui dit-elle, quelle horrible aventure est la mienne! puis-je, sans mourir, y penser? Je parois convaincue d'un commerce criminel, moi qui n'ai jamais eu le moindre dessein contraire à la vertu! Pourquoi, continua-t-elle, le jeune Pancallier s'est-il trouvé dans ma chambre?

Pourquoi son oncle en est-il informé, et l'a-t-il fait mourir avec tant de fureur? Enfin, quel est le motif qui les a fait agir l'un et l'autre? C'est un mystère que je ne puis démêler : je comprends seulement que jamais destinée n'a été si malheureuse que la mienne. Qui pourra prouver mon innocence au comte de Savoie? Tout ce que je dirai sera suspect : le jeune Pancallier auroit pu me justifier ; sa mort, en m'ôtant cette espérance, me livre à la haine du régent que je n'ai que trop irrité. Je paroîtrai coupable aux yeux d'un mari et de toute l'Europe ; et, ce qui ajoute encore à ma douleur, Mendoce pourra me soupçonner. Cette réflexion la toucha si vivement, qu'elle n'eut pas la force de parler davantage. Elle garda un morne silence, qui fit craindre cent fois à Émilie que cette princesse ne pût, sans expirer, soutenir l'excès de son affliction : cette fille employa inutilement son esprit et toute son adresse pour l'empêcher de s'abandonner au désespoir. Tout ce qu'Émilie disoit étoit à peine écouté de la comtesse ; elle passa plusieurs jours dans un accablement qui lui tint lieu de quelque repos. Enfin, le courrier que le comte de Pancallier avoit envoyé en Angleterre revint, et lui apporta une réponse telle qu'il la souhaitoit.

La douleur et la colère du roi d'Angleterre avoient été grandes en recevant sa lettre ; mais celles du comte de Savoie avoient passé les bornes de la raison. Sa jalousie naturelle, animée par un sentiment de gloire, lui fit penser qu'il ne pourroit trop promptement et avec trop de rigueur punir une personne par qui il croyoit avoir reçu un affront si sensible. L'action du comte de Pancallier étoit une preuve contre elle, qui ne laissoit aucun doute qu'elle ne fût coupable. Il alloit mander qu'on la fît mourir, si le roi d'Angleterre, qui avoit conservé plus de sang-froid, ne lui avoit représenté qu'il ne falloit pas suivre ce premier mouvement ; que, puisque le déshonneur avoit été public, la punition devoit l'être, et qu'il devoit suffire à son honneur outragé d'abandonner la comtesse à la rigueur de la

loi établie en Lombardie et en Savoie, qui condamnoit toutes les femmes surprises comme l'avoit été cette princesse à mourir, s'il ne se présentoit pas un chevalier, qui, en combattant son accusateur, la justifiât par le sort des armes. Le comte de Savoie se rendit aux raisons du roi d'Angleterre, avec d'autant plus de facilité qu'il savoit que la valeur du comte de Pancallier étoit redoutable; qu'il étoit bien persuadé que personne n'oseroit entreprendre la défense de la comtesse, et qu'ainsi sa vengeance n'en étoit pas moins sûre pour être différée; il n'accorda que trois mois à la justification de cette princesse, quoique la loi lui en accordât davantage, et il résolut de ne quitter l'Angleterre pour retourner à Turin que lorsque ses ordres seroient exécutés.

Le comte de Pancallier, que son crime avoit rendu encore plus farouche, se fit un barbare plaisir d'aller lui-même annoncer à la comtesse un si terrible arrêt; il n'attendit pas sa réponse, il sortit pour le rendre public. Quelque préparée que fût la comtesse au plus funeste événement, une condamnation si prompte la surprit. La tendresse que le comte de Savoie avoit paru avoir pour elle lui avoit fait croire qu'il n'en viendroit point à cette extrémité sans lui avoir parlé et sans avoir examiné par lui-même si elle étoit véritablement coupable. L'horreur de son supplice et la honte qui y étoit attachée la firent frémir : Émilie fit un effort sur sa propre douleur pour adoucir celle de la comtesse, et pour lui donner des espérances qu'elle n'avoit peut-être pas elle-même. Rassurez-vous, madame, lui disoit-elle, et croyez que, malgré ceux qui veulent ternir votre réputation, votre innocence trouvera des défenseurs. Ce discours fit peu d'impression sur l'esprit de cette princesse; elle se croyoit trop malheureuse pour espérer que quelqu'un voulût s'exposer pour elle. Il y avoit cependant des moments où il ne lui paroissoit pas impossible que Mendoce vînt à son secours; mais elle s'arrêtoit peu sur cette pensée; mille raisons la détruisoient. Je ne dois point juger des sentiments de Mendoce par les miens; tout ce qui

m'est revenu de lui a contribué à rendre inutiles les efforts que ma raison faisoit pour surmonter ma passion; et ce qu'il entendra dire de moi me fera paroître à ses yeux, non-seulement indigne de son attachement, mais même de son souvenir. Madame, lui répondit Émilie, dans la situation malheureuse où vous êtes, vous ne devez songer qu'à sauver votre vie et à confondre vos ennemis, qui osent vous accuser d'une façon si injurieuse; il ne vous est pas permis de n'en pas chercher les moyens: je n'en vois point de plus sûr que celui d'avoir recours à Mendoce; c'est le seul homme que vous connoissiez qui ait une vertu assez noble pour une pareille entreprise; vous ne devez vous faire aucun scrupule de lui écrire, puisqu'il s'agit de votre gloire; je me charge de lui faire tenir votre lettre. La comtesse avoit bien de la peine à se résoudre de suivre le conseil d'Émilie; elle craignoit de faire une démarche inutile, et que Mendoce, déjà trop prévenu contre elle sur les bruits publics, n'ajoutât pas foi à ce qu'elle lui manderoit pour les détruire. Enfin, l'image affreuse d'une mort qui la déshonoreroit, et les persécutions d'Émilie, qui augmentoient tous les jours, la déterminèrent, quoique avec peu d'espérance de succès, à écrire à Mendoce. Ce prince éprouvoit de son côté d'autres revers de la fortune.

Il étoit parti de Sicile sur la nouvelle qu'il avoit reçue que les Tolède, profitant de son absence, s'étoient emparés d'une partie de ses Etats, et qu'ils avoient mis le siége devant Carthagène. Mendoce, accompagné du comte d'Eu, qui n'avoit point voulu l'abandonner, étoit entré dans la place : ainsi il ignoroit les derniers malheurs de la comtesse de Savoie. Le discours qu'on lui avoit tenu contre elle, en Sicile, étoit demeuré profondément gravé dans son âme, et y avoit jeté tout le trouble imaginable; mais le penchant naturel qui nous porte presque toujours à nous flatter dans nos malheurs lui faisoit quelquefois soupçonner ce bruit de fausseté. Le désespoir de n'être point en liberté d'aller s'en éclaircir lui faisoit négliger le soin de sa vie, et avoit encore

augmenté sa valeur ; on le regardoit comme un homme extraordinaire. Le comte d'Eu lui faisoit souvent des reproches de ce qu'il s'exposoit trop légèrement, sans le persuader de prendre à l'avenir plus de précaution. Un jour que Mendoce rentroit dans la ville, au retour d'une sortie où il avoit fait des actions surprenantes, on lui dit qu'un prisonnier demandoit à lui parler : il ordonna qu'on le fît entrer ; son étonnement ne se put exprimer lorsqu'il reconnut ce prisonnier pour un écuyer de la comtesse, qui étoit frère d'Émilie. Ce jeune homme, zélé pour sa princesse, n'ayant point trouvé Mendoce en Sicile, où sa sœur l'avoit envoyé, etoit venu le chercher dans ses États ; et, ayant appris que ce prince étoit dans Carthagène, il avoit eu l'adresse de se mêler avec les ennemis, et de se faire prendre prisonnier à la sortie qu'avoit faite Mendoce. Il fit à ce prince le récit de la cruelle aventure de la comtesse ; et il lui dit tout ce qu'il crut devoir le persuader de l'horrible injustice de l'accusation qu'on lui faisoit. Il lui donna ensuite la lettre de cette princesse, et il n'oublia rien pour l'engager à la secourir.

Mendoce se trouvoit agité dans ce moment de mouvements si violents, causés par l'amour et la jalousie, qu'il n'écoutoit qu'à peine ce qu'on lui disoit, et qu'il ne daigna pas lire la lettre. Il se fit dans son esprit une confusion qui ne lui laissa rien voir que les apparences du crime de la comtesse, et qui lui ferma les yeux sur tout ce qui le pouvoit porter à la pitié. Saisi de dépit et de colère : Allez, dit-il au frère d'Émilie, rendez compte de la situation où vous me trouvez ; elle me force à refuser ce qu'on souhaite de moi, et à vous dire qu'il faut chercher un autre défenseur. Partez, continua-t-il, ne perdez pas un moment. En finissant ce discours, sans vouloir l'écouter davantage, il le remit entre les mains d'un officier, à qui il ordonna de le conduire en sûreté hors de la ville. Mendoce étoit si transporté qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même ; son trouble étoit si grand, que le comte d'Eu étoit entré dans sa chambre, et lui en avoit déjà de

mandé plusieurs fois la cause, sans qu'il y eût fait aucune attention; il aperçut enfin ce prince, et il fit un effort sur la violence de ses passions pour lui conter ce qu'il venoit d'apprendre de la comtesse de Savoie. En refusant de combattre pour elle, continua Mendoce sans donner le temps au comte d'Eu de lui répondre, j'ai montré que l'amour n'a plus de pouvoir sur moi lorsqu'il n'est plus soutenu par l'estime; la comtesse s'est rendue indigne de celle que j'avois pour elle; les soupçons qu'on m'avoit donnés sur sa conduite sont trop cruellement confirmés; je ne saurois plus douter que l'ingrate n'ait oublié pour un autre ces raisons d'honneur et de bienséance dont elle s'est défendue contre moi. Hélas! lorsque ses rigueurs faisoient toutes mes craintes, je ne pensois pas que j'en serois le seul objet: et, désespérant de l'obliger jamais à prendre un engagement avec moi, je ne m'étois point imaginé qu'elle en pût prendre avec un autre.

Le comte d'Eu trouvoit que la douleur de Mendoce étoit si juste, qu'il crut en devoir laisser passer les premiers mouvements avant que d'entreprendre de le persuader de la modérer; il laissoit un libre cours à ses plaintes, et se contentoit de s'affliger avec lui. Dans le temps que Mendoce étoit le plus animé contre la comtesse, l'envie de savoir comment elle pourroit s'excuser auprès de lui, et peut-être l'espérance de trouver de nouveaux sujets de la haïr, lui firent ouvrir la lettre qu'elle lui écrivoit, et il y lut ces mots :

« Le peu d'attachement que j'ai pour la vie m'a fait jusqu'ici négliger le soin de la conserver; mais, quand je fais réflexion que, si je la perds, je paroîtrai coupable d'un crime dont le simple soupçon me fait horreur, je me reproche à moi-même cette indifférence, et je me détermine enfin à vous faire savoir mes malheurs : le frère d'Émilie vous en instruira ; je m'en épargne le récit trop cruel. Malgré les apparences qui me condamnent aux yeux de tout le monde, j'ose me flatter que je ne le serai

point par vous; vous savez mes sentiments les plus secrets: l'aveu que vous m'en avez arraché, et dont je me suis punie si sévèrement, me justifie auprès de vous. Il m'est permis de le rappeler dans l'état où je suis; il doit vous engager à prendre ma défense ; mais d'affreuses idées me persuadent que, peut-être, il ne sera plus temps, et qu'une mort indigne de ma vie préviendra votre secours. Qui auroit pu croire qu'une fin si funeste termineroit des jours qui étoient si tranquilles, avant que je vous eusse vu? Ne refusez pas des larmes à une destinée si peu méritée et si malheureuse, et n'oubliez jamais que je vous donne aujourd'hui la plus forte preuve de confiance et d'estime que, pendant sa vie et en mourant, pouvoit vous donner la comtesse de Savoie. »

Cette lettre fit sur Mendoce un effet bien différent de celui qu'il en avoit attendu ; il en fut si attendri, qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes. A peine eut-il la force d'achever de la lire, elle lui tomba des mains; si elle ne lui ôta pas entièrement sa jalousie, elle lui fit du moins regarder avec étonnement que cette jalousie l'eût aveuglé au point de lui faire envisager sans frémir, la mort d'une personne qu'il avoit aimée si passionnément, et qu'il n'aimoit encore que trop pour son repos; il se reprochoit sa dureté; l'action qu'il venoit de faire lui parut blesser les lois de l'honneur. Plus il réfléchissoit sur ce que lui mandoit la comtesse, et plus il trouvoit que, quelque chose qu'il lui en pût coûter, il devoit la tirer du péril où elle étoit. Je serois indigne de vivre, disoit-il au comte d'Eu, si j'abandonnois une princesse qui a recours à moi; la crainte de hasarder par mon absence de perdre mes États ne doit point me faire balancer un moment. Le comte d'Eu non-seulement ne s'opposa point à la résolution de Mendoce, mais il en facilita même l'exécution, en lui disant qu'il pouvoit lui confier la défense de Carthagène, et qu'il devoit être assuré que, s'il n'étoit pas assez heureux pour la lui conserver, il pouvoit compter du moins qu'il s'enseve-

liroit sous ses ruines avant que de la laisser passer à ses ennemis.

Mendoce, pénétré de reconnoissance, embrassa le comte d'Eu ; et, après lui avoir demandé pardon de ce qu'il alloit abuser de son amitié, il prit avec lui les mesures nécessaires pour son départ. Elles furent qu'on feroit répandre le bruit qu'il alloit s'absenter pendant quelques jours pour une négociation secrète qui pouvoit terminer la guerre, et de laisser au comte d'Eu un ordre pour commander en son absence ; il ne voulut mener dans son voyage qu'un seul homme avec lui ; ce ne put être don Ramir, il avoit été blessé quelques jours auparavant.

Les assiégés firent une sortie : comme elle n'étoit que pour favoriser celle de Mendoce, elle ne fut ni difficile ni dangereuse. Ce prince fit, pour se rendre en Savoie, toute la diligence que peut faire un amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime ; il laissa l'Espagnol qu'il avoit avec lui à cinq ou six lieues de Turin : il jugeoit à propos d'y entrer seul ; son impatience lui permit à peine, lorsqu'il y fut arrivé, de descendre de cheval pour se rendre au palais ; il espéroit trouver le moyen de parler à Émilie ou à son frère, avant que de combattre le comte de Pancallier. Comme il marchoit dans le palais avec quelque sorte d'inquiétude d'être reconnu de quelque autre que de ceux qu'il cherchoit, en traversant une galerie il vit paroître une foule de monde qui lui sembla venir à lui ; il songeoit à l'éviter, lorsqu'il aperçut une porte à demi ouverte ; il s'y jeta, et, par un effet du hasard, c'étoit précisément le lieu où l'on amenoit la comtesse ; le terme fixé pour sa justification expiroit, et elle venoit satisfaire aux devoirs que sa vertu et la religion exigeoient d'elle. Mendoce étoit placé derrière un rideau dans l'embrasure d'une fenêtre ; le spectacle qui s'offrit à lui mit sa constance à la dernière épreuve, il vit la comtesse entrer avec un air modeste et une douleur courageuse, qui sembloient faire voir l'innocence de son âme et le mépris qu'elle avoit pour la vie. Elle demeura

seule avec celui qu'elle avoit choisi pour la préparer à la mort ; la certitude qu'elle croyoit avoir de n'être entendue que de lui, la faisoit parler assez haut ; ainsi, Mendoce, sans le vouloir, fut forcé d'apprendre les secrets les plus cachés de cette princesse, et il fut convaincu, par ce qu'il entendit, qu'elle ne se reprochoit rien que la tendresse qu'elle avoit eue pour lui, et dont, malgré les sujets qu'elle croyoit avoir de s'en plaindre, elle s'accusoit encore dans ces tristes moments. Je pardonne au comte de Savoie, ajouta-t-elle enfin à ce qu'elle venoit de dire, l'injustice de ma mort ; je ne me crois pas entièrement innocente à son égard, puisque j'ai eu pour un autre des sentiments que je ne devois avoir que pour lui ; et c'est à cette faute involontaire et qu'il ignore, que je sacrifie ma vie à celui de qui je la tiens.

Pendant que la comtesse parloit, Mendoce pensa vingt fois ouvrir le rideau et s'aller jeter, transporté d'amour, d'admiration et de joie, aux genoux de cette princesse. Le respect pour ce qui se passoit, et la crainte de se rendre inutile à la défense des jours de la comtesse, furent seuls capables de l'arrêter ; il profita du trouble et de la confusion, lorsqu'on la ramena dans son appartement, pour sortir sans être remarqué. On avoit dressé, dans le milieu de la place qui étoit devant le palais, une colonne de marbre blanc, où étoit attaché une espèce de bouclier, sur lequel celui qui demandoit le combat devoit écrire son nom.

Mendoce, ne voulant point mettre le sien, fit seulement écrire qu'un chevalier se déclaroit défenseur de la comtesse de Savoie, et aussitôt il alla dans un endroit écarté de la ville, où il avoit laissé ses armes. Pendant qu'il les reprend avec beaucoup de diligence, la joie publique avoit déjà annoncé au comte de Pancallier le secours imprévu qui arrivoit à la comtesse ; sa fierté ne se démentit point en cette occasion ; son esprit, peu susceptible des préventions de ce temps-là, ne lui fit point appréhender une preuve remise au sort des armes. Persuadé que la valeur et non la justice décidoit, il se prépara à soutenir son crime sans

crainte et sans remords ; il méprisa même un ennemi qui ne vouloit pas se nommer, et, sans faire sur cela les difficultés qu'il auroit pu faire, il ordonna que, selon l'usage, on demandât à la comtesse si elle remettoit ses intérêts au chevalier inconnu qui offroit de les soutenir. Cette princesse, bien loin de ressentir de la joie de ce qu'il se trouvoit un homme assez généreux pour prendre son parti, ne put s'empêcher d'en soupirer et d'hésiter sur sa réponse ; mais aussitôt, se faisant un crime des raisons qui la portoient à cette incertitude et à souhaiter la mort, elle accepta un secours qu'elle eût peut-être refusé, si elle avoit osé s'abandonner aux mouvements de la douleur et du désespoir secret que toute sa vertu avoit peine à vaincre. Voulant même, par un témoignage public, réparer le peu de satisfaction qu'elle avoit laissé voir, elle tira de son doigt une bague, et en la remettant à celui qui étoit chargé de savoir sa volonté, elle lui ordonna de la porter à son protecteur, et de le prier de sa part de la recevoir, non-seulement comme un aveu qu'elle faisoit de lui, mais aussi comme le présage assuré de la victoire dont son innocence lui répondoit. Peu de moments après le consentement de la comtesse, on vint la prendre pour la conduire au lieu où, selon ce qui étoit porté par la loi, elle devoit être témoin de la décision de son sort. La honte de paroître en public d'une façon si indigne d'elle répandoit sur son visage une rougeur qui ne servoit qu'à augmenter sa beauté, sans diminuer cet air de noblesse qui lui étoit naturel : il s'éleva un murmure d'admiration en la voyant paroître, qui ne cessa que lorsque les juges du camp eurent fait donner le signal d'un combat où la valeur et le courage firent voir ce qu'ils ont de grand et d'admirable. La victoire demeura longtemps incertaine ; enfin, Mendoce, irrité de trouver tant de résistance, pressa si vivement le comte de Pancallier, qu'il le fit tomber à ses pieds mortellement blessé. Tout le monde applaudit par de grands cris à la victoire de Mendoce, et aussitôt les principaux seigneurs de Savoie s'approchèrent

pour entendre le comte de Pancallier, qui avoit fait signe qu'il vouloit parler. Il déclara publiquement sa trahison ; à peine avoit-il justifié la comtesse par le récit de tous ses crimes, que le peuple furieux se jeta sur lui, et par toutes sortes de cruautés et d'indignités, rendit sa mort aussi terrible que devoit l'être celle d'un aussi méchant homme.

Pendant que le peuple marquoit à la comtesse, par l'ardeur de la venger, son zèle et son attachement, et que toute la cour, dont elle étoit adorée, la reconduisoit en triomphe au palais, Mendoce disparut ; et, malgré tous les soins que l'on prit par les ordres de la comtesse pour en apprendre des nouvelles, on ne put y réussir. Elle fut véritablement fâchée de ne point connoître celui à qui elle avoit de si grandes obligations, et de ne pouvoir lui en témoigner sa reconnoissance. On fit partir un homme considérable pour porter au comte de Savoie, en Angleterre, une nouvelle qui le devoit combler de joie. La comtesse s'étoit trouvée, dans le cours de cette journée, dans des situations si violentes, qu'il étoit bien juste qu'on la laissât enfin à elle-même. Elle s'enferma avec Émilie dans son cabinet ; dès qu'elle se vit seule avec elle, et qu'elle fit réflexion sur le peu de joie que lui donnoit un changement si avantageux, quels reproches ne se fit-elle point ! Je suis justifiée, Émilie, disoit-elle, et je ne suis pas contente ; je dois la vie et l'honneur à un autre qu'à Mendoce ; il ne m'a pas même jugée digne de sa pitié ; il ne s'est fait un fantôme d'obligation et de devoir que pour m'abandonner. Je vois combien je me suis trompée quand j'ai cru lui avoir inspiré les mêmes sentiments que j'avois pour lui ; et cependant je suis dans un état où je ne puis m'en consoler ni le haïr. Ces tristes réflexions étoient suivies d'un torrent de larmes. Madame, lui dit Émilie, le ciel a permis que Mendoce, par un procédé si cruel, vous donnât lieu de vous guérir d'une passion qui vous rendoit malheureuse. Oui, Émilie, interrompit la comtesse, je surmonterai ces égarements de mon cœur ; les mépris de Mendoce

et ma vertu m'en assurent; je vais du moins prendre toutes les apparences de la raison, et ne plus parler d'une foiblesse dont je sens toute la honte.

Mendoce n'étoit pas dans un état plus tranquille : après l'aveu du comte de Pancallier, il s'étoit d'abord livré à la joie d'avoir assuré les jours d'une personne qu'il adoroit, et rendu à sa vertu tout son éclat; mais cette joie fut bientôt troublée par la dure nécessité de partir sans lui parler; il ne pouvoit, après sa victoire, en chercher les moyens sans être reconnu; et il ne pouvoit l'être sans exposer la comtesse à de nouveaux soupçons, qui auroient pu être très-dangereux pour elle. Ces réflexions le déterminèrent à se faire la cruelle violence de partir sans la voir, et à saisir ces premiers moments de confusion, où on ne faisoit pas encore attention à lui, pour sortir de Turin. Lorsqu'il eut rejoint l'Espagnol au lieu où il lui avoit ordonné de l'attendre, il ne put résister à l'envie d'écrire par lui à la comtesse. Il trouvoit une sorte de consolation à ne pas laisser ignorer à cette princesse qu'elle ne devoit son triomphe qu'à ce même amour qui l'obligeoit à s'éloigner d'elle. Il instruisit l'Espagnol des précautions qu'il falloit qu'il prît, non-seulement pour rendre sa lettre en secret à Émilie, mais aussi pour éviter qu'on pût penser qu'elle vînt de sa part. Pour plus de sûreté, il lui ordonna de laisser passer deux ou trois jours, et de prendre un long détour pour aller à Turin. L'espérance qu'avoit Mendoce d'y revenir un jour lui-même, et celle que sa lettre, qui apprendroit à la comtesse ce qu'il venoit de faire pour elle, effaceroit de son esprit l'impression désavantageuse que son refus y auroit pu faire, adoucirent un peu sa douleur, et lui donnèrent la force d'aller à Carthagène où son honneur l'appeloit. Cependant la comte d'Eu avoit défendu cette place avec autant de gloire que de bonheur.

Les ennemis, informés de l'absence de Mendoce, voulurent en profiter; ils donnèrent un assaut. Dans le fort de la mêlée, le

comte de Tolède fut fait prisonnier, et les ennemis obligés de se retirer avec une perte considérable; privés de leur chef, ils ne pressèrent plus le siége avec la même ardeur. Le comte d'Eu crut ne pas manquer à l'amitié qu'il avoit pour Mendoce, en cherchant à adoucir la prison du comte de Tolède, et à la lui rendre supportable; touché même des grandes qualités qu'il remarqua en lui, et de sa valeur dont il avoit été témoin, il forma le dessein de finir, par son mariage avec dona Isabelle, une guerre qui n'étoit fondée que sur une haine héréditaire qui n'avoit que trop duré; il en parla au comte de Tolède, et il lui dit qu'il emploieroit tout le crédit que son amitié lui devoit donner sur l'esprit de Mendoce, pour le porter par cette alliance à la réunion de leurs maisons. L'état où se trouvoit le comte de Tolède, et ce qu'il avoit entendu dire du mérite de dona Isabelle, rendoient cette proposition trop avantageuse pour n'être pas écoutée avec plaisir. On convint d'une suspension d'armes jusqu'au retour de Mendoce; il fut plus prompt que le comte d'Eu ne l'avoit espéré. Mendoce, pénétré des obligations qu'il avoit à ce prince, lui en témoigna, en arrivant, sa reconnoissance dans les termes les plus tendres. Il lui rendit compte de l'heureux succès de son voyage, et de la façon singulière et touchante dont il avoit appris qu'il étoit toujours aimé de la comtesse de Savoie. Le comte d'Eu oublia dans ce moment ses chagrins pour prendre part à la satisfaction de son ami. Il lui parla ensuite du comte de Tolède, et de l'envie qu'il avoit de voir finir leurs inimitiés par une paix solide. Mendoce devoit trop au comte d'Eu pour n'être pas charmé de trouver une occasion de lui faire connoître le pouvoir qu'il avoit sur lui : il le rendit maître absolu de ses intérêts. Dona Isabelle, de son côté, sacrifia à la tendresse qu'elle avoit pour son frère la répugnance qu'elle se sentoit pour un nouvel engagement. Le comte de Tolède et Mendoce oublièrent qu'ils avoient été ennemis; l'amitié prit facilement la place de la haine dans le cœur de deux hommes déjà si prévenus d'estime l'un

pour l'autre. Le mariage de dona Isabelle, qui assuroit la paix, causa une joie générale; elle partit aussitôt après, pour suivre son mari dans ses États. Les soins importants dont Mendoce avoit dû être occupé n'avoient pu le distraire un moment du souvenir de la comtesse de Savoie. Plus tourmenté que jamais de l'envie de la voir et des obstacles qui s'y opposoient, il s'abandonnoit au chagrin le plus vif. A ces agitations se joignoit l'impatience de savoir comment elle auroit reçu sa lettre; celui qu'il en avoit chargé ne revenoit point, et ce retardement lui donnoit des inquiétudes mortelles; mille craintes s'emparoient de son esprit: celle qui le frappoit le plus étoit que cet homme n'eût fait quelque imprudence; il lui paroissoit qu'il en avoit fait une lui-même d'écrire à la comtesse; tout le désespéroit; il ne savoit à quoi se résoudre. Le comte d'Eu, pour terminer l'incertitude où il le voyoit, lui proposa de venir avec lui à la cour de Henri I^er^, où il se croyoit obligé de retourner : Vous y trouverez peut-être, lui dit-il, une occasion d'aller à celle de Savoie, sans que ce voyage puisse être suspect; du moins vous serez plus à portée en France d'apprendre des nouvelles de la comtesse. Mendoce se laissa d'autant plus aisément persuader par les discours de ce prince, qu'il trouvoit que ce seroit toujours un grand adoucissement à ses peines de ne point quitter un ami qu'il aimoit tendrement, et avec qui il en pouvoit parler. La veille de son départ, lorsqu'il ne l'espéroit plus, l'Espagnol qu'il avoit envoyé à Turin arriva, et lui donna un nouveau sujet de s'affliger, en lui rapportant sa lettre qu'on n'avoit pas voulu recevoir. Cet homme dit à Mendoce qu'un malheur imprévu l'avoit empêché d'exécuter ses ordres aussi promptement qu'il l'auroit souhaité; que, pour y satisfaire, trois jours après qu'il l'eut laissé, sans faire attention au mauvais temps, il s'étoit mis dans une barque dans le dessein de repasser le Pô; que cette barque avoit eu le sort de plusieurs autres qui avoient péri; qu'on l'avoit retiré de l'eau presque mort, et porté dans une maison près

du rivage, où une maladie violente, causée sans doute par cet accident, l'avoit retenu pendant près d'un mois; qu'aussitôt que ses forces le lui avoient pu permettre, il s'étoit rendu à Turin; qu'il avoit trouvé l'occasion de donner à Émilie la lettre dont il étoit chargé; que, peu de moments après, elle la lui avoit rapportée avec un ordre exprès de la comtesse de repartir sur-le-champ : il ajouta que, lorsqu'il sortoit de la ville, le comte de Savoie y arrivoit.

Mendoce écoutoit impatiemment ce récit, et, sans faire réflexion que le refus qu'avoit fait la comtesse de recevoir sa lettre pouvoit n'avoir point d'autre cause que l'opinion où elle étoit qu'il lui avoit refusé son secours, il se livroit aux plus cruelles pensées que puisse avoir un amant qui croit que la personne qu'il aime ne veut plus entendre parler de lui. Dans cette douloureuse situation, il partit avec le comte d'Eu, sans avoir aucun dessein bien formé; il arrivoit en même temps des événements si favorables pour lui, que, quand il en eût été le maître, il n'eût pas pu les disposer autrement.

Henri I[er], toujours jaloux de la puissance du duc Guillaume, et ne se trouvant pas en état de l'abaisser, songea du moins à lui ôter l'espérance de la couronne d'Angleterre, en appuyant auprès d'Édouard les intérêts d'un jeune prince de son sang, que l'Empereur avoit élevé et renvoyé depuis peu auprès de lui. Le comte d'Eu, avec Mendoce, qui ne se faisoit pas connoître, arriva dans cette conjoncture à la cour de Henri I[er]; il parut au roi que personne n'étoit plus propre que le comte d'Eu à conduire avec succès l'importante négociation qu'il vouloit commencer en Angleterre. Le même jour que ce prince reçut les ordres du roi, et qu'il accepta l'emploi dont il le chargeoit, on apprit en France la nouvelle que le comte de Savoie étoit mort, et que la comtesse, qui n'avoit point d'enfants, avoit voulu, en retournant auprès du roi son frère, quitter une cour où elle avoit essuyé de si sensibles déplaisirs. A cette nouvelle, tous les sentiments de

Mendoce changèrent ; et, sans savoir si ce qu'il souhaitoit lui seroit heureux ou funeste, il eut une impatience extrême de suivre le comte d'Eu en Angleterre, et il ne cessa point de le presser et de le prier de partir, jusqu'au moment qu'ils s'embarquèrent ensemble à Calais ; mais plus Mendoce approchoit de Londres, plus ses craintes et ses agitations renaissoient : dès le soir même qu'il y fut arrivé, il se déroba des gens du comte d'Eu ; et, habillé le plus simplement qu'il lui fut possible, il se rendit à l'appartement de la comtesse de Savoie ; il lui fit dire qu'un homme de la suite de l'ambassadeur de France prenoit la liberté de lui demander une audience particulière. La comtesse, qui ne pouvoit comprendre ce que cet homme pouvoit avoir à lui dire, envoya Émilie pour le savoir ; mais Émilie n'eut pas sitôt jeté les yeux sur lui, que, sans lui parler, elle rentra brusquement dans la chambre ; il la suivit avec un trouble qui ne peut être comparé qu'à celui de la comtesse lorsqu'elle le reconnut. Quoi ! dit-elle avec un ton animé de colère et voulant entrer dans son cabinet pour le fuir, Mendoce ose se présenter devant moi ? Oui, madame, lui dit-il en se jetant à ses genoux et en l'arrêtant malgré elle ; mais il ne vous importunera pas longtemps ; je ne veux que remettre entre vos mains ce témoignage de votre confiance. En disant cela, il lui présenta la bague qu'il avoit reçue d'elle. La vue de cette bague fit démêler en un moment à la comtesse toute la vérité, et la tira d'erreur ; un nouveau trouble s'éleva dans son âme ; elle demeura quelque temps interdite, sans songer à faire relever Mendoce qui étoit toujours à ses genoux, et sans avoir la force de lui rien dire. Rompant enfin un silence qui ne causoit pas moins d'étonnement que de crainte à ce prince : Ah ! Mendoce, lui dit-elle en le regardant avec des yeux pleins de douceur et de charmes, c'est donc à vous que je dois et ma vie et ma gloire ? Non, madame, lui dit-il, vous ne devez rien qu'à vous-même ; je n'ai d'autre avantage que d'avoir puni votre ennemi. A ce court éclaircissement succéda entre ces deux personnes qui

s'aimoient une de ces conversations douces et animées qu'on imagine facilement, et qu'il n'est pas aisé de rapporter ; ils parlèrent de tous les événements extraordinaires de leur vie depuis qu'ils s'étoient connus : les soupirs et les larmes interrompirent souvent leurs discours. Enfin, la comtesse, qui n'avoit plus de devoir qui combattît son inclination, et qui ne se reprochoit plus la passion qu'elle avoit pour Mendoce, la lui avoua sans scrupule. Charmés du plaisir de se voir et de se rendre compte de leurs moindres pensées, ils passèrent plusieurs jours dans l'état du monde le plus heureux. La comtesse apprit au roi son frère les obligations qu'elle avoit à Mendoce; il entra dans sa reconnoissance en approuvant le dessein où elle étoit de l'épouser, aussitôt que la bienséance le pourroit permettre. Ce mariage se fit avec toute la magnificence possible. La négociation que le comte d'Eu traitoit en Angleterre fut aussi funeste à ce prince qu'elle avoit été favorable à Mendoce.

Le duc Guillaume se servit de ce prétexte, lorsque après la mort d'Édouard il monta sur le trône d'Angleterre, pour satisfaire sa haine en terminant les jours du comte d'Eu par une mort tragique, comme toutes les histoires le rapportent.

FIN DE LA COMTESSE DE SAVOIE

# HISTOIRE

# D'AMÉNOPHIS

# HISTOIRE

# D'AMÉNOPHIS

## PRINCE DE LIBYE

---

Un historien fameux a écrit les aventures d'une reine de Libye qui, par un seul accouchement, se vit mère de sept princes.

Je ne m'étendrai pas sur cette histoire surprenante; je me contenterai d'en rapporter une seule circonstance nécessaire au sujet que j'ai entrepris de traiter. L'oracle de Jupiter Ammon ayant déclaré qu'Adonisthus, celui de tous les fils de la reine qu'elle aimoit le plus, seroit roi avant tous ses autres frères, la reine, qui craignit que cette prédiction ne donnât de la jalousie aux frères de ce prince, aima mieux se priver de sa vue que de le laisser exposé au malheur que cette jalousie pourroit lui attirer; elle le fit partir de Libye pour aller chercher dans les pays étrangers à avancer, par quelque grande action, l'effet de l'oracle, ou du moins à s'en rendre digne.

Le départ d'Adonisthus fut reçu diversement dans la cour du roi de Libye : les uns louèrent la résolution courageuse de ce jeune prince ; les autres la trouvèrent indiscrète et téméraire : quelques-uns appréhendèrent qu'il n'y eût sous cette résolution

des intrigues secrètes de la reine avec les étrangers, pour lui assurer le royaume au préjudice de tous ses autres frères ; presque tous ces princes, sans faire aucune réflexion sur les suites, eurent beaucoup de joie de son éloignement ; le seul Aménophis en eut un véritable chagrin. Ce n'étoit pas qu'il eût aucune affection particulière pour Adonisthus ; mais, comme il étoit né avec les plus grandes et les plus nobles inclinations qu'un prince puisse avoir, il étoit affligé que son frère se mît si tôt dans le chemin d'acquérir de la gloire, pendant qu'il se voyoit en quelque manière éloigné de l'imiter, parce que la reine, dont toute la tendresse étoit pour Adonisthus, ne vouloit pas permettre que les autres princes, ses fils, fissent de semblables entreprises, où peut-être ils eussent effacé Adonisthus.

Aménophis passoit tristement ses jours avec le regret de languir dans une honteuse oisiveté ; il ne prenoit plus aucune part aux plaisirs de la cour ; il étoit toujours dans les forêts, où la chasse faisoit son unique occupation, moins pour se divertir que pour se préparer et s'accoutumer à soutenir de bonne heure de plus grandes fatigues. Un jour qu'il se trouva seul, fort éloigné de tous ceux qui l'avoient suivi, il arriva en rêvant jusque sur le bord de la mer ; elle étoit encore enflée et agitée d'une furieuse tempête : il s'arrêta, et il promenoit ses regards sur les flots, sans dessein et sans attention, lorsqu'une planche du débris d'un vaisseau, poussée par une vague impétueuse, jeta presque à ses pieds un homme qu'il crut mort ; la compassion le fit approcher, et il s'aperçut qu'il respiroit encore : la pâleur de son visage ne l'empêcha pas d'y remarquer je ne sais quel air de noblesse qui lui fit souhaiter de pouvoir le secourir utilement ; il le fit, et l'infortuné étranger revint insensiblement à lui. Il regarda Aménophis avec des yeux où la mort étoit encore peinte, et où elle n'empêchoit pas la reconnoissance de paroître. Qui que vous soyez, dit-il au prince, vous venez de sauver la vie au plus malheureux des hommes. Je croirai que les dieux sont las de me

persécuter, s'ils daignent quelque jour me mettre en état de la perdre pour vous.

Ce discours, la physionomie noble de l'étranger, ses habits mêmes, qui, tout mouillés qu'ils étoient, laissoient voir la magnificence de l'étranger, augmentèrent l'attention d'Aménophis, et, voyant arriver de ses gens écartés par la chasse, il fit donner un cheval à l'inconnu, et l'engagea à venir avec lui à une maison de campagne où il avoit accoutumé de coucher assez souvent. Les premiers jours qu'ils passèrent ensemble leur inspirèrent de l'estime l'un pour l'autre, et cette estime fut suivie de l'envie de se connoître.

Aménophis ne lui cacha point qu'il étoit fils du roi de Libye : Prince, lui dit alors Ménécrate (c'étoit le nom de l'étranger), je ne vous laisserai pas ignorer plus longtemps que vos secours sont tombés sur un homme qui, par sa naissance, n'en est pas indigne, et qui, par ses malheurs, les mérite d'un cœur aussi généreux que le vôtre.

Je suis fils du roi de l'île du Soleil. Les infortunes de ce prince sont aussi connues que l'est celle de l'île où, de tous les côtés du monde, on vient adorer le Soleil; je ne sais, ajouta-t-il, si elles sont parvenues jusqu'à vous, ou s'il est possible que vous les ignoriez. Aménophis lui avoua qu'il en avoit entendu parler fort confusément, et qu'il lui feroit plaisir de les lui apprendre. Ménécrate continua :

L'île du Soleil étoit gouvernée par deux puissances : le roi avoit le commandement des armées et la disposition des emplois et des dignités; le grand-prêtre du Soleil exerçoit souverainement toutes les autres parties du gouvernement. Jusqu'à ces derniers temps les deux puissances avoient été si bien unies, que rien n'étoit comparable au repos et à la félicité dont jouissoient les peuples de cette île. La fortune s'est lassée de leur être si favorable; elle a élevé à la dignité de grand prêtre un homme également dangereux par ses vices et par ses vertus. Cet homme,

qui s'appelle Philocoris, a beaucoup d'esprit, et autant de connoissance des sciences que s'il avoit passé toute sa vie dans l'étude : on dit que c'est un des hommes du monde les mieux faits, aussi séduisant par la beauté et par les grâces de sa personne que par les charmes de son esprit; il avoit à peine vingt-cinq ans lorsqu'il fut élevé à cette haute dignité par le suffrage de tous les peuples que son éloquence avoit éblouis dans les fréquentes harangues qu'il leur faisoit. Jusqu'alors il avoit si bien imité les apparences de la vertu, qu'on ne le soupçonnoit pas même de connoître les vices; il en avoit pourtant beaucoup; une ambition sans bornes, un orgueil insurmontable, et un déréglement si furieux dans ses mœurs, que, quoique par les lois de notre religion il lui fût permis d'avoir trois femmes légitimes, ses passions insensées ne pouvoient pas s'y fixer; il cherchoit tous les jours des maîtresses nouvelles. Il en étoit venu à un tel excès de désordres, qu'il faisoit enlever dans l'île les plus belles personnes que les ministres de ses passions pouvoient découvrir, et il les tenoient enfermées dans le palais du Soleil pour servir à ses déréglements. Le roi Zénotras, mon père, ne crut pas qu'il lui fût permis de laisser tant de vices impunis, il en parla au grand prêtre, qui lui répondit avec tant d'insolence qu'il entreprit de le faire déposer. Il y trouva des difficultés invincibles, et les affaires s'aigrirent à tel point qu'il fut obligé de lever des troupes.

Le grand prêtre trouva plus de scélérats pour le défendre que le roi, mon père, n'eut de sujets fidèles pour lui obéir.

Philocoris répandit parmi le peuple un faux oracle rendu par le Soleil, à ce qu'il disoit; cet oracle déclaroit que le Soleil vouloit que son île fût libre, et que les peuples n'y reconnussent d'autre autorité que la sienne. Ce fut là le signal d'une révolte générale; le peu de troupes fidèles qui combattoient pour le roi furent massacrées avec lui; la reine, ma mère, eut le même sort, et je n'aurois pas échappé au glaive cruel du grand prêtre, quoique

je n'eusse que huit ans, si un fidèle sujet ne m'eût enlevé, et s'il ne m'eût mis dans une barque qui me conduisît secrètement dans une autre île où j'ai été élevé. Aussitôt que je fus parvenu à l'âge de raison, je n'ai songé qu'à venger le sang de mes parents, et qu'à punir leurs meurtriers; j'ai couru inutilement dans diverses îles de nos mers fort éloignées de cette contrée; j'y ai trouvé beaucoup de compassion et fort peu de secours; enfin j'arrivai au royaume de Cypre, dont le roi, généreux et sensible à la gloire, voulut bien me donner une flotte pour reconquérir l'île du Soleil. Ma navigation a été très-longue. Il a semblé que les dieux me refusoient l'abord de cette île; je l'ai vue plusieurs fois sans en pouvoir approcher; mais, m'étant rendu maître de quelques vaisseaux qui en sortoient, j'en ai appris des nouvelles qui me font horreur.

L'indigne Philocoris, devenu souverain et maître absolu, a exigé de ses malheureux sujets un tribut jusqu'alors inouï. Il les a obligés à courir les mers comme des pirates pour lui amener des pays les plus éloignés les plus belles personnes qu'ils peuvent rencontrer, et il a autorisé cette impiété par de nouveaux mystères de religion qu'il a inventés. J'ai pourtant su que la plupart des grands et le peuple commencent à être détrompés, et qu'ils voient avec horreur les désordres du tyran. Une tempête furieuse m'a poursuivi plusieurs jours; j'ai vu périr et submerger toute la flotte qui m'accompagnoit; j'ai été jeté sur le bord de la mer, où je crois que les dieux veulent me protéger, puisqu'ils m'ont fait rencontrer le prince de Libye.

Aménophis rêva longtemps après avoir entendu ce récit, et Ménécrate ne savoit à quoi attribuer un silence si extraordinaire, lorsque le prince, sortant de sa rêverie, l'embrassa et le pria de vouloir bien n'apprendre à personne qu'à lui ce qu'il venoit de lui raconter. Vous m'êtes envoyé par les dieux, lui dit-il, pour me déterminer au parti qu'il y a longtemps que j'ai résolu de prendre.

La vie obscure que je mène ici dans les délices de l'oisiveté me fait honte; je voulois aller chercher la gloire et les aventures qui peuvent donner un nom célèbre, et je ne savois de quel côté tourner mes pas. Ce sera maintenant vers l'île du Soleil. Je ne vous cache pas qu'il faut que ce soit à l'insu du roi et de la reine; mais ne craignez pas que le secours que je veux vous donner en soit moins prompt, ni peut-être moins utile. Je ne vous promets pas des flottes et des armées, mais un nombre choisi des plus braves et des plus fidèles habitants de la Libye; ils me suivront partout où je voudrai les mener; et ce que vous venez de me dire de la disposition où sont les peuples de l'île du Soleil me fait penser que nous réussirons mieux à détrôner le tyran, si nous arrivons sans lui donner aucun sujet d'ombrage.

Ces deux princes convinrent de toutes les mesures qu'ils devoient prendre, et de garder un profond secret. Ménécrate demeura inconnu dans la maison de campagne où Aménophis le laissa; et ce prince conduisit si heureusement son entreprise, qu'au bout de quelques jours il fut assuré de deux cents jeunes Libyens résolus à le suivre. Ayant fait préparer un vaisseau dont les pilotes ignorèrent l'usage qu'on en vouloit faire, il partit avec Ménécrate et ses braves Libyens; ils firent voile vers l'île du Soleil, où, au bout d'un mois d'une heureuse navigation, ils abordèrent tous également inconnus, et sous le prétexte de faire des sacrifices au Soleil, comme c'étoit la coutume. Ils jugèrent à propos de se disperser dans l'île en différents endroits, pour jeter en plus de lieux les bruits que dans la suite il leur seroit nécessaire de répandre; ils convinrent d'un rendez-vous pour se donner de leurs nouvelles, et d'un signal pour se rassembler lorsqu'il en seroit besoin.

Ménécrate mena Aménophis à un château qui étoit peu éloigné de la capitale de l'île. Ce château appartenoit à Crisotas, ce vertueux sujet qui avoit sauvé Ménécrate. Il avoit reçu de temps

en temps des nouvelles de ce prince; et, sachant qu'il étoit parti de Cypre avec une flotte puissante, il attendoit avec beaucoup d'impatience; mais il fut extrêmement surpris lorsque Ménécrate, se faisant connoître à lui, lui raconta que sa flotte étoit perdue, et qu'il n'arrivoit qu'avec deux cents hommes, que cet ami, qu'il lui montra en lui présentant Aménophis, lui avoit donnés. Crisotas versoit des larmes de joie en embrassant Ménécrate: Prince infortuné, lui dit-il, venez-vous vous livrer au meurtrier de votre maison? Qu'espérez-vous que deux cents hommes puissent faire contre un tyran qui en a plus de vingt mille toujours sous les armes? Il est vrai que les peuples commencent à se désabuser; il est vrai aussi que le palais du Soleil est devenu le séjour des plus honteuses voluptés; mais les peuples qui le savent, et qui en ont horreur, ne laissent pas d'être attachés au grand prêtre par une infinité d'intérêts différents.

Crisotas, lui répondit Ménécrate, pourvu que vous nous donniez vos conseils, nous espérons tout de notre courage et des dieux. Puis voyant que Crisotas considéroit Aménophis avec une extrême attention, et qu'il paroissoit surpris de l'air de grandeur et des charmes qui étoient répandus sur toute sa personne, il ne crut pas devoir lui cacher la naissance de ce prince. Crisotas, après avoir loué leur amitié, les pria l'un et l'autre de s'abandonner à sa conduite et de se tenir enfermés chez lui, jusqu'à ce qu'il eût été réveiller le courage et le zèle des anciens serviteurs de Zénotras; et, partant peu de jours après, il laissa ces deux princes dans le château.

Après son départ, Ménécrate et Aménophis passèrent les premiers jours sans ennui. La femme de Crisotas, quoique avancée en âge, étoit encore aimable par ses manières et par son esprit; Célidonie, sa fille, sans avoir une beauté parfaite, plaisoit infiniment; elle étoit petite; mais sa taille étoit si proportionnée, et ses façons de penser et de s'exprimer si vives et si piquantes,

que les beautés les plus régulières ne l'effaçoient pas; ses cheveux étoient blonds; elle avoit le plus beau teint et les plus belles dents du monde. On admiroit d'autres personnes auprès d'elle; mais on n'aimoit qu'elle; les qualités de son âme étoient au-dessus des charmes de sa personne. Les deux princes passoient des jours entiers avec elle; elle les instruisoit des particularités de l'histoire de l'île. Aménophis, à son tour, lui contoit les aventures de la cour de Libye, le dessein qu'il avoit déjà formé, avant que de connoître Ménécrate, de chercher à acquérir de la gloire dans les pays étrangers. De semblables entretiens n'amusèrent pas longtemps Aménophis; il étoit naturellement vif et ennemi du repos. Pour Ménécrate, il s'occupoit, sans s'en apercevoir, plus même qu'il ne vouloit, du plaisir de voir et d'entretenir Célidonie; mais Aménophis, ne trouvant rien qui fixât ses pensées, se remit dans le goût de la chasse. Il suivoit un jour un cerf qu'il avoit lancé aux environs du château de Crisotas, et n'étoit accompagné que d'Anaxaras, Libyen qui avoit toute sa confiance, lorsque la chasse, le menant dans des campagnes où il n'avoit point encore couru, le conduisit dans un bois dont la beauté et la magnificence le surprirent. Il n'y fut pas longtemps sans être arrêté par un vaste enclos qui lui donna de la curiosité; il oublia sa chasse et suivit longtemps le tour des murailles pour voir s'il n'y découvriroit pas quelque entrée. Il découvrit une porte que la négligence d'un jardinier avoit laissée entr'ouverte : il mit pied à terre, et donnant son cheval à Anaxaras, il entra dans les plus beaux jardins du monde.

La fraîcheur d'une infinité de fontaines jaillissantes, la beauté des arbres toujours verts, et la grande quantité de fleurs qui sembloient naître sous ses pas, lui causèrent un étonnement qui l'engagea à marcher toujours, sans savoir où il alloit. Il entra dans une salle d'orangers, où, sur un gazon vert et semé de fleurs, entre quatre myrtes, qui sembloient former une espèce de lit, il vit une jeune beauté endormie. Il en approcha, avec

une émotion dont il ne connoissoit pas la cause ; il craignit de la réveiller ; ses nouveaux sentiments le rendant timide et comme immobile, il la considéra longtemps ; il s'oublioit lui-même, et ne savoit ce qu'il devoit souhaiter ou craindre ; cependant il étoit plein d'admiration et de désirs. Une esclave, qui apparemment avoit accompagné cette belle personne, et qui s'étoit éloignée de peur de troubler son repos, revint en marchant doucement, et sans être aperçue d'Aménophis. Elle fut effrayée de voir un homme assez audacieux pour être entré dans les lieux sacrés ; cependant, comme elle vit que la jeune personne n'étoit point éveillée, elle se contenta de se mettre entre elle et Aménophis, à qui elle dit d'une voix basse : Téméraire ! ignorez-vous où vous êtes, et que la mort est le prix d'une telle hardiesse? Parlant ainsi, elle le poussa hors de la salle d'orangers. Il étoit si troublé et si saisi de mouvements inconnus, que, sans répondre à l'esclave, peut-être même sans entendre ce qu'elle lui disoit, il se laissa conduire où elle voulut. Dès qu'elle fut derrière une palissade, où elle crut lui pouvoir parler plus sûrement, elle lui demanda qui il étoit. Je ne sais, lui dit-il, et j'ignore où je suis. Vous êtes, lui dit l'esclave, dans le jardin du grand prêtre. Il n'est permis à aucun mortel d'y entrer ; vous vous exposez à une mort cruelle, et vous exposez en même temps à une disgrâce terrible la beauté que vous avez vue endormie. Apprenez-moi qui vous a ouvert l'entrée de ces lieux. Je vois que vous êtes étranger, et j'ai pitié du péril où votre imprudence vous a fait tomber. Aménophis, un peu revenu à lui, raconta à l'esclave la manière dont il étoit parvenu jusque dans cet endroit où elle l'avoit trouvé. Il lui demanda ensuite avec empressement si c'étoit une femme du souverain pontife qu'il venoit de voir. L'esclave lui apprit que c'étoit une étrangère que des pirates avoient enlevée et présentée depuis peu au grand prêtre, qui en étoit devenu éperdument amoureux. Il lui fit en même temps beaucoup de questions, auxquelles l'esclave alloit répondre, quand elle entendit du bruit,

qui lui donna à peine le temps de dire à Aménophis de fuir promptement, s'il ne vouloit se perdre et perdre la beauté qu'il venoit de voir.

La crainte d'exposer une personne qui avoit fait une si vive impression sur son cœur lui fit prendre le parti de se retirer. Il fut assez heureux pour retrouver la même porte par où il étoit entré. Dès qu'il eut rejoint son fidèle Libyen, il le regarda sans lui rien dire, et sans s'informer de ce qu'étoit devenue la chasse : Anaxaras, lui dit-il, où veux-tu que nous allions? Celui-ci, étonné de ce discours, lui demanda d'où venoit le trouble où il le voyoit, et ce qui lui étoit arrivé. Mon cher Anaxaras, répondit le prince, je ne puis te le dire. Je suis le plus amoureux de hommes, et je ne me connois plus. Seigneur, dit Anaxaras, songez-vous que vous êtes venu ici pour détrôner un tyran, et non pour vous livrer à l'amour? Ah! reprit Aménophis, cet amour précipitera la perte de ce tyran. Je le hais, non-seulement comme un usurpateur, mais encore comme un rival qui possède ce que j'adore. Il s'abandonna ensuite à des rêveries, qu'Anaxaras n'osa interrompre ; ils arrivèrent fort tard au château de Crisotas; on commençoit à s'inquiéter de ne point voir Aménophis. Il se montra un moment, et, sur le prétexte de sa lassitude, il se retira aussitôt dans son appartement avec Anaxaras. Il passa toute la nuit dans l'agitation que donne une nouvelle passion, et sans pouvoir parler d'autre chose que de ce qu'il avoit vu ; il dépeignit à ce favori l'air, le visage et la taille de l'esclave qu'il avoit entretenue, et il le conjura de s'informer qui elle étoit, et de tâcher de trouver accès auprès d'elle.

Anaxaras s'acquitta de cette commission avec tant d'adresse, qu'il lia un commerce assez particulier avec cette esclave. Peu scrupuleux dans ces sortes d'intrigues, qu'il ne craignoit pas qui eussent de trop longues suites, il y a apparence qu'il lui persuada qu'il l'aimoit. Quoi qu'il en soit, elle étoit jolie, et, se plaisant à entretenir Anaxaras, elle ne lui cacha rien de ce

qu'elle savoit. Il apprit par elle que l'étrangère qui donnoit à Aménophis une curiosité si vive s'appeloit Cléorise, qu'elle étoit insensible à la passion du grand prêtre, qu'elle ne savoit si cette insensibilité n'étoit point causée par quelque autre passion dont elle pouvoit être prévenue ; car, ajouta l'esclave, Philocoris est le mieux fait et le plus aimable de tous les hommes, et je n'ai vu aucune femme lui résister. On ignore qui est celle-ci ; elle passe les jours à soupirer, et je suis la seule à qui elle daigne quelquefois parler ; mais je n'ai encore osé lui faire aucune question, ni sur son cœur, ni sur sa fortune. Anaxaras la pria de faire en sorte qu'Aménophis pût revoir encore Cléorise. L'esclave lui répondit que ce ne pourroit être que le jour de la fête du Soleil ; que ce jour-là elle placeroit son ami dans le temple, en un lieu d'où il pourroit considérer l'objet de sa curiosité ; qu'il ne lui étoit pas possible de faire davantage. Anaxaras rendit compte de toute cette conversation au prince de Libye, qui attendit avec impatience le jour de la fête du Soleil.

Cependant Crisotas, qui étoit allé parcourir toute l'île et ranimer le courage des sujets fidèles, vint retrouver les deux princes ; il leur dit qu'il avoit confié le secret de la vie de Ménécrate à plusieurs des plus considérables de l'île ; qu'il espéroit que, lorsque l'occasion s'offriroit de se déclarer, ce prince se trouveroit le plus fort ; mais qu'il croyoit qu'il ne falloit rien précipiter ; et qu'avant d'attaquer l'usurpateur il falloit prendre des mesures si justes et si certaines, qu'on fût assuré de le détrôner. Les deux princes ne furent pas fâchés de ce petit retard.

Ménécrate devenoit tous les jours plus amoureux, et il appréhendoit que l'embarras de l'entreprise qu'il méditoit ne lui ôtât les moyens d'achever de gagner le cœur de la fille de Crisotas, à qui il se faisoit déjà un plaisir de pouvoir offrir la moitié de son trône s'il y remontoit. Aménophis souhaitoit aussi de mieux connoître Cléorise, qu'il aimoit déjà si passionnément, et il étoit

bien aise, avant de se jeter dans le tumulte des armes, de prendre quelques mesures pour empêcher que cette étrangère ne lui fût enlevée.

Cependant le jour de la fête du Soleil arriva, et le grand prêtre, qui espéroit que sa magnificence feroit sur le cœur de sa nouvelle maîtresse ce que ses soins et ses assiduités n'avoient pu faire encore, voulut rendre cette fête plus éclatante encore qu'elle n'avoit jamais été. Au milieu de la ville du Soleil est une grande et magnifique place, dont le temple fait une des faces; derrière ce temple est le palais du souverain pontife; les trois autres faces de la place sont ornées d'une colonnade de marbre et de jaspe : cette colonnade soutient de longues et de larges terrasses, avec des balustrades de porphyre à hauteur d'appui ; les maisons qui sont derrière cette colonnade sont de marbre, avec de grandes fenêtres, toutes de symétrie, ouvertes sur les terrasses ; la place sert aux jeux et aux cambats qui se donnent le jour de la fête. Cette fête commence le matin par un auguste sacrifice que le grand prêtre fait lui-même. On peut croire que le temple du Soleil, où l'on arrive par une place si magnifique, est encore plus orné que la place elle-même; l'or et les pierres précieuses y éclatent de tous côtés; l'autel surtout en est si couvert, qu'il est impossible de le regarder sans en être ébloui. Il est élevé sur six marches de porphyre, sous une espèce de dôme d'or, soutenu de quatre colonnes du plus beau lapis que la nature ait jamais produit. Ce dôme est chargé en dedans et en dehors d'une infinité de diamants qui jettent leurs feux sur l'autel, sur lequel il n'y a qu'un seul brasier d'un feu toujours ardent, pour représenter le Soleil.

La jeune esclave n'oublia pas la parole qu'elle avoit donnée à Anaxaras; elle le fit placer avec Aménophis vis-à-vis d'une tribune qui regardoit sur l'autel. Ils n'eurent pas de peine à croire que ce seroit là que Cléorise seroit placée. La tribune étoit ornée avec tant de soins, et elle étoit tendue d'un brocart d'or si riche,

qu'ils comprirent aisément que c'étoit le lieu d'où l'amoureux grand prêtre vouloit être regardé par sa nouvelle maîtresse. Ils virent, peu de temps après, des esclaves répandre des eaux de senteur et brûler des parfums dans cette tribune, et ils jugèrent que la véritable divinité du grand prêtre alloit bientôt arriver; mais dans le moment qu'Aménophis, inquiet et troublé par des agitations extraordinaires, tenoit ses yeux attachés sur le lieu où il l'attendoit, une grille dorée en façon de jalousie tomba et ferma toute l'ouverture de la tribune.

Cette aventure imprévue causa au prince de Libye un saisissement si violent qu'il en pâlit. Il s'appuya sur Anaxaras, et il attacha ses yeux sur cette fatale grille avec tant d'application qu'on eût cru qu'il perçoit à travers, et qu'il voyoit tout ce que sa seule imagination lui représentoit.

Il s'étoit paré avec tant de soins, et il avoit tâché de relever sa bonne mine naturelle par des habits si riches, que tout le monde le regardoit avec admiration, et que le grand prêtre lui-même, lorsqu'il approcha de l'autel, ne put s'empêcher de jeter plusieurs fois les yeux sur lui. Le souverain pontife étoit beau, quoiqu'il ne fût plus dans sa première jeunesse; il avoit la taille haute et majestueuse; il portoit sur sa tête un de ces chapeaux en pointe dont les rois de Perse se couronnoient; il avoit sur ses épaules et autour de sa poitrine une large bande de pourpre brodée d'or, sur laquelle étoient appliqués les douze signes du zodiaque, taillés chacun d'une seule pierre fine. Elles étoient toutes de couleurs différentes; rien n'étoit si beau ni si digne d'être vu que l'habillement et que le prince qui le portoit; mais il ne fut regardé ni d'Aménophis, ni de Cléorise, de qui Aménophis et lui souhaitoient également d'être regardés. Elle s'étoit assise derrière la jalousie de sa tribune, et le hasard avoit fait qu'elle avoit d'abord jeté les yeux sur le prince de Libye. Il lui parut si bien fait qu'elle les y arrêta quelque temps sans croire qu'elle eût ni plaisir ni attention à le considérer. Elle s'aperçut,

peu de temps après, qu'il ne détournoit pas les yeux de dessus la tribune ; elle en rougit comme s'il eût pu voir qu'elle le regardoit. Elle voulut tourner les yeux d'un autre côté, et elle les ramena aussitôt sur le même objet Il lui sembla que c'étoit par aversion pour le grand prêtre, qui lui étoit odieux, et qu'elle ne vouloit point regarder. Elle se contenta de cette raison qu'elle se dit à elle-même, et, pendant tout le temps que dura le sacrifice, elle ne leva pas les yeux de dessus lui.

Heureux Aménophis, s'il eût pu s'en apercevoir ! Il sortit du temple après que la cérémonie fut achevée, et il se plaignit si douloureusement à Anaxaras de son malheur, qu'Anaxaras en fut touché, et qu'après l'avoir prié d'aller l'attendre chez Crisotas, il alla conjurer l'esclave de faire en sorte qu'Aménophis pût entrer dans le palais pour y voir la beauté qui lui avoit été cachée dans le temple. L'esclave trouva longtemps que ce qu'Anaxaras proposoit étoit impossible : enfin elle se souvint qu'il y avoit sous le temple des souterrains qui communiquoient au palais du grand prêtre ; que la clef de ces souterrains étoit entre les mains d'un officier du temple sur qui elle avoit beaucoup de pouvoir, parce que c'étoit elle qui avoit eu le crédit de lui faire donner son emploi.

Elle dit à Anaxaras que le souverain pontife passeroit huit jours dans son palais du temple, suivant la coutume; qu'elle verroit si, pendant ce temps-là, il étoit possible qu'elle procurât à son ami la dangereuse satisfaction qu'il souhaitoit, et que le lendemain elle lui en rendroit compte.

Anaxaras rendit presque la vie au prince de Libye quand il lui porta cette nouvelle.

Les amants se flattent aisément ; et, quoique l'esclave n'eût encore rien promis de positif, Aménophis ne voulut pas douter un moment qu'elle ne fît tout ce qu'il espéroit qu'elle feroit. Je puis donc, charmante Cléorise, disoit-il dans les transports de sa joie, me flatter du plaisir de vous voir ! il ne me paroît pas même

impossible que je puisse vous apprendre que je vous adore; mais, hélas! reprenoit-il aussitôt, je vous trouverai peut-être si prévenue pour un autre que je ne serai pas plus heureux que le grand prêtre : il n'importe; que je vous voie et je mourrai sans regret.

Le lendemain, l'esclave instruisit Anaxaras de tout ce qu'Aménophis et lui, dans trois ou quatre jours, auroient à faire pour entrer secrètement dans une des galeries du palais, où Cléorise avoit accoutumé de se promener une partie de la nuit : cette galerie, qui terminoit l'appartement où le grand prêtre avoit logé cette étrangère, étoit ornée de statues qui représentoient d'un côté les héros de la Grèce, et de l'autre les grands princes qui avoient gouverné les Perses depuis Cyrus.

Les statues étoient si artistement incrustées de marbre de différentes couleurs, et revêtues de lames d'or, d'argent et d'acier, pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoit de véritables hommes vivants et armés.

Il manquoit d'un côté la statue de Diomède, et de l'autre celle du grand Artaxercès, que les ouvriers achevoient, et dont les places étoient préparées; l'ingénieuse esclave, devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis et lui pourroient se couvrir, l'un d'armes grecques et l'autre d'armes persiques, et qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinés aux statues qui manquoient; qu'elle amèneroit auprès d'eux l'étrangère qu'ils vouloient voir, et avec qui elle avoit accoutumé de venir toutes les nuits se promener dans cette galerie. Elle étoit assurée de les faire entrer par le souterrain, et, après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion et de la sagesse de son ami comme elle se répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé, il faut s'être trouvé dans des inquiétudes et dans des impatiences semblables à celles du prince de Libye.

pour pouvoir dépeindre et pour concevoir la joie qu'il eut lorsque Anaxaras vint lui apprendre tout ce que l'esclave lui avoit dit; il ne trouva rien de difficile dans l'entreprise; il employa deux ou trois Libyens à faire faire en leur présence des armes sur le modèle qu'Anaxaras avoit donné : ces Libyens firent aux ouvriers des présents si considérables, et ils s'attachèrent si assidûment à les voir travailler, qu'en deux jours Aménophis eut tout ce qui lui étoit nécessaire pour son dessein.

Il ne passa pas ces deux jours sans impatience et sans inquiétude; mais, comme l'espérance, quand elle entre dans le cœur d'un amant, y fait autant d'impression que la félicité même, Aménophis, qui se croyoit assuré qu'il verroit bientôt Cléorise, avoit une joie douce qui lui avoit rendu tous les charmes de la conversation; il y avoit plusieurs jours que Ménécrate s'étoit aperçu du changement d'humeur du prince de Libye et qu'il cherchoit l'occasion de lui en demander la cause.

Aménophis ne lui donna pas la peine d'attendre longtemps cette occasion; il vint le trouver, et lui parla de tant de choses différentes, et avec une ouverture de cœur et d'esprit si parfaite, que Ménécrate crut qu'il pouvoit lui demander ce qui l'avoit obligé de paroître si rêveur depuis quelque temps. Aménophis rougit. Je vous avoue, dit-il à Ménécrate, que la honte d'être si longtemps inutile à vos intérêts m'avoit jeté dans une espèce de tristesse et d'abattement dont je ne voulois point cependant que vous vous aperçussiez. Mais je viens d'entretenir Crisotas, et tout ce qu'il m'a dit de la disposition où sont les esprits des grands et du peuple me donne une satisfaction que je ne puis vous exprimer. Ils attendent avec impatience le moment de se déclarer pour vous, et j'ai fait convenir Crisotas qu'il n'est plus permis de différer, et qu'il faut, avant la fin des fêtes du Soleil, accabler le tyran ou être accablé par lui. Songez, prince, continua-t-il, qu'en remontant sur un trône qui est si légitimement dû à vos vertus et à votre naissance, vous serez en état de rendre

libres tant d'innocentes beautés que votre ennemi tient captives. Songez vous-même, prince, lui répondit Ménécrate, que si je règne, ce sera par vous, et que ce sera vous qui disposerez de tout ce que la fortune mettra en mon pouvoir. Puis-je vous demander, continua Ménécrate, si vous êtes mieux informé que moi de tout ce qui se passe au dedans de ces murs où Philocoris jouit tranquillement du fruit de ses crimes? J'ignore s'il y a quelque beauté qui soit digne de votre attention : on m'a parlé d'une étrangère qu'on appelle Cléorise; on dit que c'est une des plus surprenantes beautés qu'on eût jamais vues, et dont le grand prêtre est fort amoureux : vous seroit-elle connue? Aménophis se trouva embarrassé à cette question; il ne vouloit pas avouer qu'il étoit amoureux : il craignoit de se trahir en parlant de Cléorise, et cependant il en vouloit parler; et, quoique Ménécrate l'assurât qu'il n'en savoit rien de plus particulier que ce qu'il avoit déjà dit, il ne laissa pas de lui faire encore plusieurs questions; et il les fit avec tant de trouble et d'agitation que Ménécrate ne douta plus qu'il n'en fût amoureux, sans pouvoir comprendre comment il avoit pu le devenir; mais, ne voulant pas augmenter l'embarras où il voyoit déjà son ami en lui faisant apercevoir qu'il commençoit à pénétrer les secrets de son cœur, pour détourner la conversation, il parla de sa passion pour Célidonie, et du bonheur dont il se flattoit de ne lui être pas entièrement indifférent; et, regardant Aménophis : Plût aux dieux, lui dit-il, que vous fussiez amoureux aussi bien que moi! et que le même jour qui me mettra en état de couronner Célidonie pût vous rendre possesseur de quelque autre personne aussi tendrement aimée de vous que Célidonie l'est de moi! Mon cher Ménécrate, dit Aménophis en l'embrassant, je vois que vous lisez trop dans mon cœur. Contentez-vous de savoir que je suis amoureux, et que, si mon bonheur ne dépend pas entièrement de vous, vous pourrez du moins y contribuer beaucoup, si le ciel favorise la justice de notre entreprise.

Ces deux princes, depuis cette conversation, ne se quittèrent presque plus, et Aménophis ne fit plus un mystère à son ami de l'aventure qui l'avoit rendu amoureux de Cléorise. Cependant le prince de Libye, qui ne doutoit pas qu'en entrant dans le palais du grand prêtre de la manière dont il devoit y être introduit, il n'y eût quelque danger à courir, ne voulut pas en faire confidence à Ménécrate, de peur qu'il n'eût envie de partager le péril avec lui.

Enfin arriva cette nuit où la jeune esclave avoit promis de le faire entrer avec Anaxaras dans la galerie; les armes furent portées chez cet officier du temple, nommé Créon, que l'esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on souhaitoit. Elle lui avoit même dit que le déguisement des deux hommes qu'elle introduiroit par le souterrain dans l'appartement de Cléorise se faisoit par l'ordre du grand prêtre. Ainsi le ministre du temple ne fut point étonné lorsque Aménophis et Anaxaras vinrent chez lui, et qu'ils se travestirent l'un en Diomède et l'autre en Artaxercès. Il admira la bonne mine du prince de Libye, qui choisit le personnage de Diomède, et comme il lui sembla qu'Anaxaras, qui s'habilloit en Artaxercès, témoigna quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa pour lui demander si, dans le divertissement qu'il s'imagina que le grand prêtre vouloit donner, ils seroient les seuls acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris et si charmé qu'il le fut à cette question; la fortune, qui, lorsqu'elle veut se mêler des affaires humaines, contribue à leur succès bien plus que la prudence la plus éclairée, offroit à Anaxaras ce qu'il n'eût jamais osé espérer. Il avoit fait venir autour du palais, à l'insu d'Aménophis, un grand nombre de Libyens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées, et de se tenir prêts à forcer quelque porte du palais au premier bruit qu'ils entendroient; il ne savoit de quel avantage leur pouvoit être cette précaution, ni quels secours il pourroit tirer de ces Libyens, si Améno-

phis et lui étoient découverts et si le grand prêtre les faisoit arrêter.

Il jugeoit même sans peine que, s'ils étoient surpris, il pourroit les faire punir sur-le-champ de leur témérité, sans qu'il se fît dans le palais aucun mouvement, ni aucun bruit qui servît de signal aux Libyens. Cependant, comme il pouvoit arriver telle occasion où le secours de ces Libyens ne leur seroit pas inutile, il avoit jugé à propos de les faire venir.

La question que lui fit l'officier du temple lui inspira une vue très-avantageuse, dont il se servit en homme d'esprit; il répondit à Créon qu'Aménophis n'avoit pas le secret de la fête; que lui seul en étoit chargé: il dit aussi à Créon qu'il y avoit à la porte deux ou trois hommes qu'il falloit qu'il fît entrer, sans qu'Aménophis s'en aperçût. Créon sortit avec Anaxaras, qui fit signe à deux des trois Libyens d'approcher. Il leur parla en présence de Créon, et sans que Créon comprît le véritable sens de ce qu'il leur disoit, il leur fit entendre ce qu'ils avoient à faire.

A peine Anaxaras étoit revenu joindre Aménophis, que la jeune esclave vint les trouver, et qu'elle leur dit de la suivre. Elle les conduisit par une longue voûte, où ils n'étoient éclairés que d'un flambeau qu'elle portoit, et les mena à un petit escalier dérobé qui se trouvoit à un coin de la galerie où elle les fit entrer. Voilà, leur dit-elle, en leur montrant les places des deux statues, le poste qu'il faut que vous occupiez. J'espère que, comme la nuit est fort avancée, et qu'il y a déjà quelque temps que le grand prêtre s'est retiré, vous ne passerez pas encore une heure sans voir arriver Cléorise, que je vais même presser de venir ici, comme elle a accoutumé de faire toutes les nuits. L'esclave s'approcha d'Anaxaras : Vous voyez, lui dit-elle, à quoi je m'expose pour vous. Elle ne lui donna pas le temps de répondre, se hâtant d'aller le long des deux côtés de la galerie, allumer des lampes magnifiques qui y répandirent une lumière aussi brillante que le jour.

Le prince de Libye et Anaxaras, en occupant chacun la place d'une statue, et en se regardant sans oser se parler, n'étoient pas l'un et l'autre sans inquiétude, quoique bien différente. Aménophis, dans l'impatience de voir Cléorise, n'étoit agité que de son amour, et Anaxaras trembloit du péril où un amour indiscret exposoit ce prince dont la vie lui étoit plus chère que la sienne. Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise, appuyée sur la jeune esclave, entra dans la galerie. Elle étoit dans un déshabillé magnifique, jaune et argent, qui, en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté, aussi bien que celle de sa gorge et de ses bras. Ses cheveux, du plus beau noir, étoient relevés négligemment, et attachés sur le haut de sa tête par un tissu brillant. La perfection de ses traits étoit accompagnée de toutes les grâces de l'enfance et des charmes de la plus brillante jeunesse; l'esclave, l'aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où étoit Anaxaras.

Cléorise ne s'aperçut pas qu'il y avoit une statue de plus qu'à l'ordinaire; elle passa sans attention, et s'assit sur un lit de repos qui étoit au bout de la galerie. Puis, soupirant et regardant tristement l'esclave : Ma chère Péritée, lui dit-elle, vous êtes la seule personne, dans ces horribles lieux, pour qui je n'ai point senti d'aversion : il me semble que vous êtes digne d'une fortune plus heureuse que celle que vous avez ici, et d'un séjour où il y auroit plus d'innocence. Ne pourrions-nous pas, vous et moi, sortir de notre captivité? Madame, dit Péritée, je suis née dans le palais du grand prêtre; je ne connois d'autre bonheur que celui d'y vivre honorée des bontés du souverain. Plût au ciel que vous puissiez n'être pas insensible aux sentiments qu'il a pour vous! Vous vous feriez un destin dont les plus grandes princesses seroient jalouses. Je sais que vos charmes ont fait une si vive impression sur son cœur, que je ne doute pas qu'il ne renonce aux volages amours qui l'ont occupé

jusqu'ici, et que vos vertus ne l'engagent à s'attacher à vous par des nœuds légitimes. Vous savez qu'il est en même temps roi et grand prêtre. Ah! madame, pourquoi ne voulez-vous pas être reine de l'île du Soleil?

Que plutôt, s'écria Cléorise, ce divin Soleil, adoré de tant de peuples, se retire à jamais de dessus nous! Aménophis entendoit toute cette conversation. Il n'avoit pu s'empêcher de tourner sa tête tout entière du côté de Cléorise, et il avoit fait trembler Anaxaras et Péritée. Cléorise, tout occupée de ses ennuis, n'avoit pas aperçu le mouvement du prince; mais, comme elle tourna un peu après les yeux de son côté, et qu'en même temps l'idée de l'inconnu qu'elle avoit considéré avec tant d'attention dans le temple se présenta à elle, elle cessa de parler à Péritée. Elle regarda cette nouvelle statue de Diomède, et, se tournant du côté de l'esclave, lui demanda depuis quand cette place, qui étoit vide, avoit été remplie. Péritée, un peu interdite, lui répondit que la statue n'avoit été placée que le jour même. Cléorise, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, s'approcha pour la considérer de plus près. L'amour même auroit de la peine à décrire ce qui se passoit dans le cœur d'Aménophis. Il fut si troublé en voyant Cléorise si près de lui, que, ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il se jeta à ses genoux, et, par ce transport, lui causa une frayeur qui lui fit faire de grands cris.

O dieux! dit-elle tout éperdue et voulant s'éloigner; où suis-je! et que vois-je! Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme du monde le plus amoureux. Cléorise, alarmée du déguisement et du discours d'un inconnu au milieu de la nuit dans un palais où tout lui étoit suspect, arracha avec violence sa robe que tenoit Aménophis, et, sans balancer ni l'écouter davantage, elle courut pour gagner son appartement, d'où plusieurs esclaves, attirées par ses cris, entroient déjà dans la galerie; elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise de voir Aménophis,

qu'elles prenoient pour une statue, s'animer et marcher; elles remplirent le palais d'alarmes; le bruit en vint jusqu'au grand prêtre, qui étoit alors dans un entretien qui lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Un de ses favoris lui apprenoit qu'il se tramoit une conspiration contre lui; qu'on disoit qu'il y avoit dans l'île un fils du feu roi; que ses peuples, amoureux de la nouveauté, paroissoient charmés de cette fable, et que, depuis le jour de la fête du Soleil, il s'étoit fait plusieurs assemblées secrètes chez les plus considérables de l'île.

Le grand prêtre, interrompu par les cris qui venoient du côté de l'appartement de Cléorise, craignit que ce ne fût le commencement de la trahison dont on venoit de lui parler. Il courut, suivi de ce qu'il put ramasser de ses gardes, et trouva Cléorise dans sa chambre, où elle n'étoit pas encore remise de son premier trouble; son silence et les restes de frayeur qui paroissoient dans ses yeux augmentèrent celle que le grand prêtre avoit déjà. Les esclaves voulurent lui apprendre la cause de ce trouble, et ne firent que l'embarrasser et l'étonner davantage, en lui disant que l'une des statues de la galerie s'étoit animée. Il voulut entrer dans cette galerie, et, comme il traversoit un grand salon qui y conduisoit, il trouva Aménophis. La surprise fut égale entre eux. Aménophis reconnut le grand prêtre; et celui-ci, qui n'avoit pas ajouté foi aux discours des esclaves, ne laissa pas d'être alarmé de voir un inconnu, au milieu de la nuit, dans l'appartement de Cléorise, couvert de tous les ornements qui l'avoient fait prendre pour une statue.

Il ordonna à ses gardes de se saisir d'Aménophis; mais ce prince, que la vue du grand prêtre enflammoit de tous les mouvements d'indignation, de haine et de colère que peuvent inspirer l'amour contre un rival et l'amitié contre l'usurpateur du trône de son ami, sans considérer qu'il étoit seul, lança la javeline qu'il avoit à la main gauche : peu s'en fallut que le grand prêtre ne fût blessé. Aménophis, tirant en même temps

son sabre, s'élance au milieu des gardes qui s'avançoient pour le saisir et couvrir le grand prêtre. A voir les coups qu'il portoit et à entendre le bruit des armes qui retentissoit dans le palais, on crut que c'étoit Diomède lui-même qui combattoit encore une fois contre le dieu Mars. Déjà le sang des soldats qu'il avoit abattus couloit à grands flots, et le grand prêtre effrayé s'étoit retiré pour faire venir un nouveau renfort contre un seul homme. Il espéroit qu'il alloit bientôt s'en rendre maître, et que ce redoutable guerrier, contre qui tous les coups sembloient inutiles, seroit bientôt accablé par sa lassitude et par le nombre des ennemis qui l'avoient environné de tous côtés.

Cependant Anaxaras, qui avoit vu qu'Aménophis, au lieu de songer à se retirer, suivoit Cléorise, et qui ne douta pas que cette hardiesse ne le précipitât dans le plus grand des périls, étoit allé en diligence à la maison de cet officier du temple qui les avoit introduits. Il appela les Libyens et leur ordonna d'abord de se saisir de la maison de Créon et des gens qui s'y trouvoient, ce qui fut facile à exécuter. Puis, laissant seulement trois ou quatre hommes pour demeurer maîtres du passage, il fit entrer tous les autres Libyens qui étoient répandus au dehors, et les conduisit dans le salon. Aménophis, entouré de corps morts, ne pouvoit presque plus soutenir ses armes, et il alloit tomber entre les mains de son ennemi sans le secours imprévu qu'Anaxaras amena. Ce secours n'étoit pas proportionné au nombre prodigieux des soldats du grand prêtre qui se pressoient tous autour d'Aménophis ; mais leur frayeur fut si grande à la vue de cette troupe d'étrangers qui venoient fondre sur eux dans un lieu où ils ne croyoient pas qu'il fût possible de trouver accès, que, s'imaginant dans cette aventure quelque chose de surnaturel, ils prirent la fuite, et la plupart se précipitèrent par les fenêtres.

Au bruit de ce qui se passoit dans le palais, les amis de Crisotas s'assemblèrent. Ménécrate, à qui un Libyen courut donner

avis du danger d'Aménophis, vint avec Crisotas, non-seulement pour secourir son ami, mais pour profiter du tumulte déjà commencé, et pour faire déclarer le peuple pendant que les troupes du grand prêtre étoient occupées au dedans. Moins ardent pour regagner son trône que pour secourir Aménophis, il laissa Crisotas agir dans la ville; et, malgré les conseils et les prières de ce sage et fidèle sujet, il se jeta avec un nouveau renfort de Libyens dans le même souterrain par où les autres avoient déjà pénétré. Le grand prêtre, malgré ce désordre affreux, n'avoit pas laissé d'être occupé de son amour et d'y donner ses premières pensées. Il étoit retourné dans la chambre de Cléorise, et, se croyant déjà maître du téméraire mortel qui avoit pu surmonter tant de barrières et d'obstacles pour entrer jusque dans les lieux les plus secrets du palais, en rassurant la belle Cléorise, il tâchoit de s'éclaircir si elle n'avoit point quelque part à la témérité de l'inconnu; mais le nouveau tumulte qui s'excita à l'arrivée de Ménécrate interrompit bientôt cette jalouse curiosité. Les cris que poussoient au dehors les gens de Crisotas avoient rassemblé une grande partie du peuple; le bruit répandu que le fils de leur véritable roi étoit vivant, et qu'il attaquoit les portes du palais pour en chasser l'usurpateur et pour remonter sur le trône, faisoit grossir à tout moment la foule des ennemis du grand prêtre, et il fut obligé lui-même de prendre les armes, après avoir conduit Cléorise dans un autre appartement plus éloigné du lieu où le premier combat s'étoit donné.

Anaxaras et Ménécrate, que l'amour ne troubloit pas comme Aménophis, entendirent le bruit qui se faisoit au dehors, et ils ne doutèrent pas que Crisotas et leurs amis ne fussent aux mains avec les troupes du grand prêtre. Ils rassemblèrent autour d'eux les Libyens qui les suivoient, et ils obligèrent Aménophis, qui vouloit chercher Cléorise, à venir plutôt avec eux pour tâcher de se rendre maîtres du palais, et de s'assurer

ainsi non-seulement de Cléorise, mais de toutes les personnes qui y étoient. Ce ne fut pas sans donner plusieurs combats qu'ils trouvèrent moyen de descendre dans les cours. Les gardes du grand prêtre, épars de tous côtés, et s'animant les uns les autres à défendre leur souverain, disputoient aux Libyens tous les passages et toutes les avenues par où on pouvoit y pénétrer; mais, comme à chaque moment le trouble et l'épouvante augmentoient, enfin Aménophis, Ménécrate, Anaxaras et les Libyens arrivèrent à la porte qu'attaquoit Crisotas avec ses amis et la plus grande partie du peuple qui s'étoit jointe à lui. Les princes et les braves guerriers qui les secondoient chargèrent avec tant d'impétuosité ceux qui au dedans défendoient cette porte, que, malgré le grand prêtre qui y combattoit en personne, ils ne purent soutenir le nouvel effort qu'on faisoit contre eux. Ils crurent que le palais avoit été forcé de tous côtés; et, laissant la porte dont ils avoient longtemps défendu l'entrée, ils reculèrent pour sauver le grand prêtre, ou du moins pour vendre chèrement leur vie; mais ils virent bientôt ce tyran, que le désespoir obligeoit à se précipiter au milieu des armes de ses ennemis, tomber mort d'un coup de sabre de la main d'Aménophis. Ceux qui, un moment auparavant, ne respiroient que la fureur et la vengeance au péril même de leur vie, ne voulurent plus la disputer et implorèrent la miséricorde des vainqueurs.

Crisotas, qui entra en même temps avec sa troupe, et qui vit Ménécrate victorieux, s'avança pour le montrer au peuple, et pour le prier de pardonner à ceux qui se rendoient avec lui. Généreux Crisotas, lui dit le prince, c'est à votre fidélité et à la valeur d'Aménophis que je dois le succès inespéré de ce grand jour; me préservent les dieux de le souiller par une barbare sévérité! Je pardonne à tous mes sujets leur aveuglement passé. Le peuple accouroit de toute part pour se jeter aux pieds du nouveau roi, et de toute part les troupes de l'usurpateur

mettoient bas les armes et tâchoient de mériter leur grâce par leur prompt retour à l'obéissance.

Le jour commençoit à paroître; Ménécrate avoit ordonné qu'on enlevât le corps du grand prêtre, et que, tout indigne que ses crimes l'avoient rendu des honneurs de la sépulture, on ne laissât pas de lui en donner une telle que son ancienne dignité le méritoit. Ce grand exemple de modération et de clémence acheva de gagner tous les cœurs; Aménophis, après avoir embrassé son ami, voulut retourner dans les appartements où il croyoit qu'il trouveroit Cléorise. Anaxaras s'aperçut que le sang couloit sur ses armes, et jugea que ce prince étoit blessé. Il le pria de trouver bon qu'on le désarmât; mais Aménophis, que son amour soutenoit : Non, Anaxaras, dit-il, il n'est pas encore temps de songer à moi : songeons à chercher Cléorise, à qui nous avons donné une si violente frayeur. Et en même temps il tourna ses pas vers un grand escalier qui s'avançoit au milieu du principal corps de logis du palais. Tout affoibli qu'il étoit et par ses blessures et par la perte de son sang, il montoit avec une telle précipitation, qu'Anaxaras avoit peine à le suivre; ils entrèrent dans l'appartement de Cléorise, traversèrent tous les autres appartements, revinrent dans la galerie, et ne virent partout que le sang des morts, et des esclaves fugitives et tremblantes. Ils ne purent même rencontrer Péritée, et s'informèrent en vain où elle pourroit être et ce qu'étoit devenue Cléorise. Commençant alors à désespérer de trouver ce qu'ils cherchoient, Aménophis se sentit affoiblir, et il s'appuyoit déjà à demi évanoui sur Anaxaras, lorsque Ménécrate, suivi de Crisotas, arriva. Sa douleur fut extrême à la vue d'Aménophis, qu'il crut mourant : O dieux, s'écria-t-il, de quoi me servira la couronne que vous me rendez, si vous me la faites acheter au prix de la vie d'un prince pour qui je voudrois sacrifier la mienne!

On désarma Aménophis; on visita ses blessures, qui, quoi-

qu'elles fussent profondes, ne parurent pas mortelles; en même temps, il poussa de longs soupirs qui firent connoître qu'il vivoit. Ménécrate le fit mettre dans un lit magnifique, et qui se trouva être celui même de Cléorise. Les remèdes lui rendirent toute sa connoissance; il vit Ménécrate triste et affligé; et lui tendant la main : Mon cher prince, lui dit-il, soyez heureux, et que mes malheurs n'empoisonnent pas vos prospérités. En disant ces mots, il jeta un regard sur toute la chambre; et, croyant que ce devoit être celle de Cléorise, il appela Anaxaras, à qui il ordonna de s'en informer. Anaxaras, qui avoit trouvé une esclave à qui il avoit parlé de Péritée, et qui lui avoit déjà dit que c'étoit l'appartement de Cléorise, en assura Aménophis, et lui fit espérer qu'on parviendroit à la trouver.

La flatteuse idée de se voir dans les lieux et dans la même chambre où Cléorise avoit passé tant de jours ranima un peu Aménophis, et l'espérance qu'on lui donnoit, tout incertaine qu'elle étoit, le fit résoudre à souffrir qu'on le laissât seul pour prendre un peu de repos. Ménécrate, s'approchant de lui, l'assura qu'il alloit donner des ordres si précis, et employer tant de diligence à faire chercher Cléorise, qu'il osoit lui répondre qu'on la trouveroit. Ce prince exécuta sur-le-champ sa promesse, et aussitôt, se laissant conduire par les conseils de Crisotas, il se rendit au temple, où le peuple étoit assemblé. Il fit faire des sacrifices, et monta ensuite à cheval pour se faire voir à ses nouveaux sujets, et pour se hâter d'aller lui-même apprendre à Célidonie les premières nouvelles du grand événement qui alloit la placer sur le trône. Il le dit à Crisotas, et voulut bien lui laisser croire que c'étoit la reconnoissance des grands services qu'il recevoit de lui qui l'obligeoit à jeter les yeux sur sa fille pour partager sa couronne avec elle.

Crisotas, comblé de joie et pénétré de reconnoissance, l'accompagna à l'appartement de Célidonie, à qui il apprit les glorieuses pensées que ce prince avoit pour elle. Ménécrate n'eut

pas le temps de faire paroître dans ses discours le tendre amour que ses actions témoignoient assez ; il étoit environné d'une si grande foule de sujets avides de le regarder, qu'à peine eut-il la liberté de demander à Célidonie si l'amour lui faisoit sentir autant de joie que l'ambition pourroit lui en donner. Confuse et embarrassée devant tant de témoins, elle ne répondit que par des regards tendres et par une rougeur modeste qui parut à Ménécrate plus éloquente que les paroles les plus vives; il souhaita que Crisotas vînt avec toute sa famille demeurer dans le palais. Crisotas se disposa à lui obéir sur-le-champ, et le prince revint avec empressement auprès d'Aménophis.

Déjà on commençoit à voir rétablir un peu le calme dans le palais ; les femmes qui avoient été au nombre des favorites du grand prêtre s'étoient toutes rassemblées dans une grande salle, où elles attendoient la destinée qu'il plairoit au vainqueur de leur donner. Ménécrate voulut qu'on les mît en liberté ; et il ne retint que celles qui étoient esclaves et qu'il destinoit au service de la nouvelle reine qu'il alloit bientôt donner à l'île du Soleil. Déjà tout ce petit peuple de ministres et d'officiers du temple ou du grand prêtre commençoit à se rassurer et à rentrer chacun dans son emploi ; déjà Anaxaras avoit parcouru tous les endroits les plus écartés du palais pour chercher Cléorise ou Péritée ; déjà, après s'en être informé à mille personnes différentes, il désespéroit d'en apprendre des nouvelles, lorsque Péritée elle-même, tout en pleurs et rentrant dans le palais par une fausse porte qui donnoit sur le rivage de la mer, vint se présenter à lui : Ah ! vous vivez, lui dit-elle, et, au moins, dans cet affreux désordre, les dieux vous ont conservé, et je ne craindrai plus pour ma vie, que je remets entre vos mains. Anaxaras, lui promettant non-seulement toute la protection qu'elle pouvoit désirer, mais lui faisant même envisager une fortune considérable dans le grand changement qui venoit d'arriver, lui demanda où étoit Cléorise, qui alloit être plus

considérée dans l'île du Soleil qu'elle ne l'avoit jamais été. Péritée lui répondit qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire sur Cléorise, mais que le lieu où elle étoit ne lui permettoit pas de commencer une conversation qui demandoit beaucoup de temps et plus encore de secret. En effet, Péritée vit arriver Ménécrate environné de toute la pompe qui le faisoit connoître pour roi. Anaxaras s'approcha de lui, et le pria de donner quelque marque de bonté à Péritée et de la faire conduire à l'appartement d'Aménophis. Il en expliqua tout bas les raisons au roi, qui, après avoir rassuré la jeune esclave que sa présence faisoit trembler, lui dit d'aller l'attendre dans un des cabinets de l'appartement d'Aménophis, où il pria Crisotas de vouloir bien la conduire lui-même; et, ayant encore des ordres à donner, il dit à Anaxaras de demeurer avec lui, jusqu'à ce qu'ils pussent retourner ensemble auprès du prince de Libye. L'espérance qu'on avoit donnée à ce prince, et sa foiblesse causée par la perte de son sang, ayant suspendu quelque temps la violence de ses agitations, il commencoit à s'éveiller après un sommeil assez tranquille, lorsqu'il entendit un peu de bruit dans le cabinet où Crisotas avoit conduit Péritée. L'esprit rempli de Cléorise, il s'imagina que peut-être on venoit lui en donner des nouvelles, et ordonna à un des Libyens qui étoient auprès de lui d'aller savoir ce qui se faisoit dans le cabinet. Crisotas, apprenant que ce prince étoit éveillé, vint lui-même pour lui rendre compte de ce qu'il vouloit savoir. Il lui dit que Ménécrate avoit trouvé Anaxaras avec une jeune personne qu'il avoit voulu qu'on amenât dans cet appartement.

Aménophis sentit une grande émotion, et pria Crisotas de la aire entrer; il reconnut Péritée aussitôt qu'il la vit, et lui demanda avec empressement des nouvelles de Cléorise. Péritée, qui commençoit à connoître qu'Aménophis étoit d'un rang et d'une naissance plus illustres qu'elle ne se l'étoit imaginé lorsqu'elle lui avoit procuré les moyens d'entrer dans le palais,

s'approcha de lui avec respect : Seigneur, lui dit-elle, quoique j'ignore encore qui vous êtes, je crois qu'avant de vous rien dire, je devrois vous demander pardon de vous avoir méconnu si longtemps, et de ne vous avoir pas rendu tous les respects que je vous devois : mais si vous voulez que, par mon obéissance, j'efface toutes mes fautes, ordonnez que je ne sois entendue que de vous ; je pense que ce que j'ai à vous dire doit être tenu secret.

Aménophis pria Crisotas de le laisser avec Péritée, qui, se voyant seule : Je crois, dit-elle au prince, que vous savez que Cléorise, livrée au grand prêtre par des pirates, étoit dans ce palais depuis trois ou quatre mois. Le grand prêtre m'avoit attachée à elle ; et, dans les commencements, j'avois tâché de persuader à Cléorise d'aimer le grand prêtre, qui étoit éperdument amoureux d'elle : mais il y avoit déjà quelque temps que, n'ayant pu me défendre de prendre beaucoup d'amitié pour Cléorise, je ne la pressois plus avec la même vivacité que j'avois fait autrefois : je pensois plutôt à me faire aimer d'elle qu'à en faire aimer le grand prêtre. Je puis dire, seigneur, que j'avois gagné une partie de la confiance de cette belle étrangère ; elle ne m'avoit point appris le lieu de sa naissance, ni le nom de sa famille ; mais elle ne me cachoit rien de ce qu'elle pensoit ; elle ne dissimuloit point avec moi l'horreur et l'aversion qu'elle avoit pour le grand prêtre ; je croyois que cette horreur étoit causée par quelque tendresse secrète qu'elle pouvoit avoir eue dans le pays dont les pirates l'avoient tirée, mais je n'eus pas longtemps cette pensée.

En effet, son cœur étoit libre : et elle ne haïssoit le grand prêtre que parce que ses mœurs et sa réputation lui paroissoient indignes du rang qu'il tenoit. Je puis dire, seigneur, qu'il n'y avoit dans le cœur de Cléorise que de la haine et de la tristesse, jusqu'au jour de la fête du Soleil, où, à la prière d'Anaxaras, je fis ce qui dépendoit de moi pour vous donner le moyen de voir et de considérer Cléorise. Dès le soir de ce jour-là même, je la trouvai

rêveuse d'une autre façon qu'elle n'avoit accoutumé de l'être. Ce n'étoit plus cet abattement morne qui paroissoit dans ses yeux quand l'ennui et la haine seule l'occupoient; il me sembloit y démêler je ne sais quelle inquiétude qui, dans sa tristesse, laissoit voir un plaisir doux qu'elle trouvoit dans ses rêveries. Vous savez ce qu'Anaxaras obtint de moi pour vous: et je pense que vous n'avez point oublié les discours que vous m'entendîtes tenir à Cléorise pendant que vous représentiez la statue de Diomède. J'avoue que, me confirmant à tout moment dans l'opinion que j'avois qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son cœur, je voulois l'obliger à m'en faire un aveu, et je ne la pressois de répondre à la passion du souverain pontife que pour l'engager à m'en découvrir une autre, que je croyois voir naître dans son âme.

Aussitôt qu'elle eut connu le péril où les cris qu'elle avoit faits sans réflexion vous avoient jeté, elle fut prête, deux ou trois fois, à revenir sur ses pas pour vous sauver, me dit-elle, par la seule pitié qu'elle avoit de votre indiscrétion. Le tumulte et le désordre devinrent si affreux, que nous ne sûmes plus, ni elle ni moi, quel parti nous devions prendre; nous apprîmes que le grand prêtre avoit été tué, et qu'on avoit proclamé un nouveau roi de l'île. Je me souviens, seigneur, qu'elle me dit, en rougissant, que c'étoit peut-être vous, et qu'elle ne savoit si vous lui pardonneriez le danger où elle vous avoit précipité. Comme elle achevoit de me parler, nous voyons entrer dans la chambre deux ou trois hommes, que leurs habillements nous font connoître pour des étrangers. Un d'entre eux, déjà avancé en âge, s'approche d'elle, et aussitôt elle le reconnoît pour son père. Venez, ma fille, lui dit-il, profitons des moments que la révolution qui arrive ici nous donne pour sortir de cet infâme palais. Les dieux, qui m'ont inspiré le dessein de venir dans cette île, où je ne doutois pas que les pirates ne vous eussent amenée, ont eux-mêmes fait naître cette occasion pour vous rendre votre liberté.

J'ai un vaisseau tout prêt à partir sur le rivage; suivez-moi; il faut nous échapper d'ici, pendant que le désordre qui y règne empêchera qu'on ne s'aperçoive de votre fuite.

Cléorise, en se disposant à le suivre, me pria de l'accompagner jusqu'au bord de la mer; je voyois bien que la joie d'avoir retrouvé son père étoit balancée par la peine de s'éloigner si promptement de ce palais. Ma chère Péritée, me dit-elle assez bas pour n'être entendue que de moi, je voudrois, de tout mon cœur, que tu voulusses me suivre dans ma patrie, où je partagerois avec toi une fortune assez heureuse que les dieux m'ont donnée; mais je t'avoue que je n'ose t'en prier; je te conjure, au contraire, de demeurer ici; je serois trop ingrate si je partois sans m'assurer un moyen d'être informée de la destinée de cet étranger, que tu m'as dit ne s'être exposé au péril où nous l'avons laissé que pour me voir. Ma chère Péritée, fais-moi savoir le plus tôt que tu pourras s'il est vivant, et si c'est lui qui s'est fait reconnoître roi de cette île. Je ne sais si je dois lui souhaiter une si haute fortune; je veux croire qu'il la mérite, mais pourtant j'aimerois mieux qu'avec toutes les vertus dignes du trône il ne fût point né pour y monter. Peut-être, s'il n'étoit pas roi, et s'il connoissoit qui je suis, ne me trouveroit-il pas indigne de son souvenir. Dis-lui, si tu peux le revoir, que ses périls m'ont fait frémir, et que son bonheur ne me sera jamais indifférent. C'est l'île de Crète qui est ma patrie, où mon père me mène, et c'est là que je souhaite que tu fasses tout ton possible pour me donner incessamment de tes nouvelles; mon père s'appelle Arimante; il est un des premiers d'une des républiques de notre île.

Voilà, seigneur, ce que me disoit Cléorise, lorsque nous nous sommes trouvés au bord de la mer, où Arimante, nous donnant à peine le temps de nous embrasser, l'a obligée de monter sur son vaisseau, que j'ai vu partir aussitôt, et que j'ai accompagné de mes regards aussi longtemps que j'ai pu, en versant beaucoup de larmes. Ah! Péritée, dit Aménophis, que de sujets de joie et

de tristesse vous me donnez en même temps! Grands dieux! il est donc possible que Cléorise ait eu quelque attention pour moi! mais vous me l'enlevez dans le moment même que vous me donnez le plaisir de le savoir, et vous me mettez hors d'état de la suivre! Aménophis alloit continuer, lorsque le roi entra dans sa chambre; et, voyant Péritée, de qui Anaxaras avoit eu le temps de lui parler assez au long, il se hâta de lui demander si Cléorise étoit dans le palais. Aménophis, ne voyant qu'Anaxaras auprès du roi, leur dit tout ce que Péritée venoit de lui apprendre. Au nom des dieux, ajouta-t-il en regardant Ménécrate, daignez, prince, avoir pitié de mon impatience, et faire partir un vaisseau pour l'île de Crète, en attendant que mes blessures me permettent de m'y rendre moi-même. Ma chère Péritée, oserois-je vous prier de monter sur ce vaisseau, et d'aller porter à Cléorise les nouvelles qu'elles vous a demandées? Je me flatte qu'Anaxaras voudra bien vous suivre, et que le roi vous fera accompagner par autant de femmes que vous le souhaiterez, afin que ce voyage vous devienne moins ennuyeux, quand vous aurez avec vous les personnes avec qui vous avez accoutumé de vivre.

Péritée et Anaxaras répondirent presque en même temps qu'ils étoient prêts à obéir. Le roi donna les ordres nécessaires au départ du vaisseau qu'Aménophis demandoit; et en même temps il eut soin d'en faire préparer d'autres, pour transporter le prince de Libye, aussitôt qu'il seroit en état de supporter les fatigues d'un voyage. Tous ces préparatifs, et les mouvements qu'ils occasionnoient, auroient été capables de nuire beaucoup aux blessures d'Aménophis, si son amour ne lui avoit fait trouver dans ces mouvements mêmes une joie qui avança plus sa guérison que n'eût fait une tranquillité plus indolente. Anaxaras, impatient de rendre au prince de Libye un service qu'il regardoit comme le plus important qu'il pût lui rendre, se hâta de partir avec Péritée, quoique la mer émue et les vents contraires fissent craindre au pilote quelque tempête prochaine; il espéra que les

dieux favoriseroient son voyage, et que son départ procureroit à Aménophis un repos qu'il croyoit nécessaire pour assurer les jours de ce prince.

Cependant Ménécrate voulut être uni à Célidonie, comme son amour l'en pressoit, et comme il l'avoit promis à Crisotas. Il se servit du prétexte de l'état où étoit le prince de Libye pour retrancher toutes les cérémonies dont la pompe auroit retardé son bonheur. Il épousa Célidonie, et la possession de cette aimable personne augmenta encore sa passion. Les nouveaux époux, aussi charmés l'un de l'autre qu'ils pouvoient l'être, passoient dans la chambre d'Aménophis tout le temps qu'ils pouvoient dérober aux affaires et aux devoirs de leur rang.

Le prince de Libye se trouva en état de marcher beaucoup plus tôt qu'on n'avoit espéré, et, tout languissant qu'il étoit encore, il pressa Ménécrate de consentir à son départ. Le roi, devenu heureux, ne vouloit pas retarder le bonheur d'un prince à qui il croyoit devoir sa couronne. Il fit faire tant de diligence, qu'Aménophis, lorsqu'il voulut partir, trouva une flotte toute prête pour l'accompagner. Tous les Libyens qui étoient venus avec lui se rassemblèrent, et la plus grande partie des jeunes gens de la cour de Ménécrate se joignit à lui, pour le suivre à l'île de Crète. On ne savoit pas le dessein qui l'y menoit ; on croyoit qu'il alloit entreprendre la conquête de cette île, et que, comme il étoit venu ramener Ménécrate dans l'île du Soleil et lui rendre son royaume, il alloit en chercher un autre pour lui-même.

Ménécrate, l'accompagnant sur le port le jour de son départ, lui témoigna qu'il avoit beaucoup de regret de le voir partir. Mais vous me promettez, lui dit-il, qu'aussitôt que vous aurez obtenu Cléorise, que sans doute Arimante ne vous refusera pas, et que je lui fais demander par mes ambassadeurs qui vous accompagnent, vous reviendrez ici avec elle partager avec Célidonie et moi le trône que nous vous devons. Vous régnerez avec

nous, jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de vous donner le royaume de vos pères, ou d'accorder à votre valeur une occasion d'en conquérir une autre. Aménophis répondit à Ménécrate avec tous les témoignages de tendresse et de reconnoissance dignes de deux princes aussi vertueux, et lui promit qu'à moins que la mort ne rompît ses desseins, il reviendroit, ou possesseur de Cléorise, jouir auprès de lui de son bonheur pendant quelque temps, ou mourir désespéré dans les bras de son meilleur ami.

Il partit, et il prit la route de l'île de Crète. La mer paroissoit assez calme, et durant plusieurs jours il eut les vents aussi favorables qu'il pouvoit le souhaiter ; mais lorsqu'on l'assuroit qu'on alloit bientôt découvrir l'île de Crète, la mer s'enfla tout à coup, le ciel se couvrit d'une épaisse nuit, le tonnerre gronda avec des bruits terribles, et il s'éleva une des plus furieuses tempêtes que les pilotes eussent jamais vues sur cette mer. Les vaisseaux du prince de Libye se choquèrent et s'écartèrent plusieurs fois les uns des autres ; l'art des matelots fut inutile ; la tempête dura pendant deux jours, et on n'espéroit plus de pouvoir se sauver, lorsque, vers le soir, le vaisseau du prince de Libye fut jeté contre un écueil, où la mer le laissa renversé sur un banc de sable. Cet écueil, inconnu à tous les matelots, étoit comme une espèce d'île élevée sur un rocher, et inhabitée, quoiqu'on y vît quelques arbres assez verts ; autour de ce rocher il s'étoit formé un petit rivage de sable que la mer y avoit jeté. Aménophis et les Libyens qui étoient avec lui descendirent sur ce sable ; et, après avoir relevé leur vaisseau qu'ils amarrèrent le mieux qu'il leur fut possible, ils prirent la résolution de camper sur le gravier où ils étoient descendus, et d'y faire des signaux pour rassembler les autres vaisseaux de leur flotte, s'ils n'avoient pas été engloutis par les flots. Une nuit tranquille succéda à la tempête des deux jours précédents ; le ciel fut clair et serein, et la lune brillante qui éclairoit la mer et l'écueil donna envie à Aménophis de chercher quelque chemin qui pût le conduire au som-

met de cet écueil, pour aller dans un lieu plus solitaire passer, dans les douces rêveries que son amour lui inspiroit, le temps que les Libyens fatigués employoient à dormir; il trouva un sentier étroit et escarpé qui le mena à une petite plaine qui faisoit comme une plate-forme sur la rocher; il la traversa tout entière, et il vit au bas, de l'autre côté de l'écueil, un vaisseau qui apparemment avoit couru la même fortune que le sien. Il ne put pas démêler si c'étoit un de ceux de sa flotte, et il chercha inutilement quelque sentier pour descendre de ce côté-là jusqu'à la mer.

Comme il retournoit sur ses pas, il aperçut, entre cinq ou six gros arbres, une lumière qui sembloit sortir de la terre; il y alla, et, en approchant des arbres, il vit quelques hommes étendus sur l'herbe et accablés de sommeil et de fatigue; il ne voulut pas troubler leur repos; il s'avança jusqu'à une pointe de rocher qui s'élevoit au milieu des arbres, et d'où, par une manière d'embouchure assez étroite et basse, sortoit la clarté qui l'avoit attiré jusque-là. Il avança la tête dans l'ouverture de cette grotte, et aussitôt il eut envie d'y entrer. Il y avoit, vers une des extrémités de la grotte, une lampe placée à terre; elle étoit faite avec tant d'art, qu'elle jetoit beaucoup de lumière dans une partie de l'endroit où elle étoit, et l'autre partie n'étoit point éclairée, en sorte que, lorsqu'on étoit derrière la lampe, on voyoit parfaitement ce qui se passoit au delà, et on n'étoit point vu.

Aménophis, en marchant doucement vers cette lampe, ne laissa pas d'apercevoir qu'il y avoit deux personnes qui étoient couchées dans l'endroit obscur sur des tapis, dont il y avoit apparence qu'on leur avoit fait comme une espèce de lit; il tâchoit de regarder et de démêler qui pouvoient être ces personnes, sans les éveiller, lorsqu'il entendit que l'une d'elles, appelant l'autre d'une voix basse et tremblante, et néanmoins fort distincte, dit : O dieux! ma chère Éridice, éveille-toi! Aménophis, à ces mots, s'arrêta dans l'endroit obscur de la grotte, sans faire aucun mou-

vement et sans être aperçu davantage. Hélas! continua la même personne, je crois que l'ombre de ce malheureux étranger dont je t'ai parlé vient de se présenter à moi ; je me flattois vainement que ce pouvoit être lui qui s'étoit fait roi de l'île du Soleil, par la grande révolution que je t'ai racontée ; il me sembloit qu'il n'y avoit rien de si grand, ni de si élevé à quoi il ne pût prétendre; j'ignore encore quel il est, et je ne lui ai jamais parlé qu'un seul instant dans ce jour malheureux, qui sans doute a été le dernier de sa vie.

Cette Éridice, à qui Aménophis entendoit adresser ces paroles, où il lui paroissoit qu'il avoit beaucoup de part, ne répondit rien ; elle étoit si troublée de la prétendue apparition, que, sans écouter, elle se couvroit la tête d'un de ses bras, et de l'autre elle tiroit le tapis qui étoit étendu sur elle pour se garantir contre le fantôme. Hélas! reprit l'autre personne, je sentois pour cet inconnu des mouvements que je ne crains plus de t'avouer et de m'avouer à moi-même. C'est moi, Éridice, qui suis cause de son malheur ; je n'en puis plus douter. Qu'il me parut d'amour dans ses regards, lorsque, vêtu en Diomède, il se jeta à mes pieds! Aménophis trouvoit tant de plaisir dans les discours que la fausse idée de sa mort faisoit tenir à cette personne, que, quoiqu'il ne lui fût plus possible de ne pas reconnoître Cléorise, et quoiqu'il eût une envie extrême de la rassurer en la tirant d'erreur, il trouvoit quelque chose de si flatteur pour lui à entendre dire par elle-même qu'il en étoit aimé, qu'il avoit peine à interrompre les plaintes qui l'assuroient de son bonheur.

Mais, enfin, les larmes que répandoit Cléorise le firent sortir de ce ravissement; et, transporté d'amour et de joie, il fit quelques pas, et, se jetant à genoux auprès d'elle : Je ne suis point mort, dit-il, belle Cléorise ; je m'étois embarqué pour vous aller trouver dans l'île de Crète, où votre père vous conduisoit : la même tempête qui vous a jetée ici m'y a amené ; ce sont les dieux qui veulent favoriser le plus tendre et le plus respectueux

amant du monde. Divine Cléorise, ne direz-vous rien à cet amant même à qui vous venez de faire entendre des choses si glorieuses pour lui, quand vous avez cru qu'il ne vivoit plus? Cléorise, étonnée, confuse, et se reprochant comme un crime ce qu'elle venoit de faire connoître si innocemment, n'avoit pas la force de regarder Aménophis, qui avoit tourné la lampe sur elle afin d'avoir le plaisir de la considérer. Elle détournoit les yeux; elle soupiroit; elle versoit des larmes, et son silence accabloit Aménophis de crainte et de tristesse. Cruelle! lui dit-il, pourquoi refusez-vous même de me regarder? Craignez-vous que, par ma naissance, je ne sois indigne de vous? Je ne suis pas roi de l'île du Soleil; mais je suis fils du roi de Libye, et c'est l'amour que vous m'avez inspiré qui m'a donné occasion, en punissant votre ravisseur, de faire remonter le prince Ménécrate sur le trône de son père. Qu'il est heureux! il aime, il est aimé; pour moi, je renonce à la vie, puisqu'elle me fait perdre cette tendresse que l'opinion de ma mort vous avoit inspirée; et je vais vous sacrifier le reste de mes jours que votre indifférence rendroit trop infortunés.

Il se leva, et Cléorise, alarmée de son désespoir, l'arrêta avec une vivacité qui ne permit pas à ce prince de douter de l'intérêt qu'elle prenoit à sa vie. Ah! prince, lui dit-elle, n'êtes-vous pas satisfait de la honte que vous m'inspirez? voulez-vous en un moment me faire mourir de confusion et de désespoir? Vivez, si vous m'aimez, et oubliez ce que j'ai dit, si vous m'estimez; du moins ne me demandez pas de vous le dire. Éridice, qui, tantôt effrayée quand elle avoit cru voir une ombre, et tantôt agitée d'inquiétude et de crainte quand elle connoissoit que cette ombre étoit un homme vivant, amoureux de Cléorise, commença à reprendre ses esprits, et voulut aider Cléorise dans l'embarras où elle la voyoit. Cléorise, qui n'avoit jamais vu sa mère, avoit pour Éridice, qui l'avoit élevée, la même affection qu'elle eût eue pour une mère véritable. Ma fille, lui dit Éridice, vous ne pouvez plus rétracter ce que vous avez dit; il n'est plus possible que ce

prince, qui l'a entendu, l'ignore: songez seulement au lieu où vous êtes; songez qu'il est à craindre qu'Arimante, s'il entroit ici pendant qu'un étranger vous parle, ne soupçonnât votre vertu. Ah! dit alors Aménophis, je n'ai point pour Cléorise des sentiments que je doive craindre de faire connoître à un père. Il n'importe, répondit Cléorise; au nom des dieux! prince, éloignez-vous; et, s'il est vrai que vous ayez pour moi des pensées que vous n'appréhendiez pas que mon père désapprouve, attendez un autre temps pour les lui faire connoître, et gardez-en le secret jusqu'à ce qu'Arimante soit retourné dans l'île de Crète, où votre dessein est de vous rendre. Si vous m'aimez, ma gloire doit vous être chère; et que penseroit-on de cette entrevue si elle étoit connue?

Aménophis voulut lui répondre; mais elle le conjura avec tant d'instance et d'autorité de sortir, qu'il fallut obéir: elle lui ordonna même de ne chercher à la revoir que dans l'île de Crète, dont elle lui dit que son père devoit reprendre la route le lendemain. Les vents qui les en avoit éloignés n'étant plus contraires, Aménophis, se contentant de l'assurer qu'il y seroit aussitôt qu'elle, sortit de la grotte avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, et il ne fut pas plus aperçu qu'il ne l'avoit été en entrant. Plus amoureux que jamais, et plus heureux qu'il n'eût osé l'espérer, il arriva au bord de la mer, où ses gens lui avoient préparé une espèce de tente qu'ils avoient faite avec une partie des voiles de leur vaisseau: il y entra, et se coucha sur un lit qu'on lui avoit dressé; mais l'image de ce qui venoit de se passer, la joie et l'amour agitèrent son sommeil de tant de pensées différentes, qu'il ne put pas être long, et qu'il acheva la nuit en s'entretenant des plus douces idées qu'une passion violente et satisfaite puisse donner aux âmes qui en sont véritablement occupées.

Aussitôt que le jour parut, ce prince vint sur le bord de la mer, où, comme si le ciel se fût intéressé à favoriser ses désirs,

il vit sa flotte, que les signaux qu'il avoit fait faire pendant la nuit avoient déjà toute rassemblée autour du rocher où son vaisseau avoit échoué. La plupart des officiers, qui reconnurent le vaisseau du prince, et qui apprirent qu'il étoit lui-même sur ce rocher, descendirent dans des esquifs pour recevoir ses ordres. Dans un de ces esquifs, il vit son fidèle Anaxaras, qui lui apprit que le vaisseau dans lequel Péritée et lui s'étoient embarqués s'étoit ouvert dans le fort de la tempête; que l'infortunée Péritée et tous ceux qui se trouvoient dans le vaisseau avoient été submergés; que lui seul, s'étant abandonné aux flots, avoit été reçu dans un des autres vaisseaux de la flotte que la tempête avoit battue et submergée. Je ne sais, ajouta-t-il, quel présage il faut tirer des obstacles que les dieux mettoient à mon arrivée dans l'île de Crète; mais je la voyois, et j'étois prêt à y entrer, lorsque les vents furieux qui m'en ont chassé, m'ont porté dans des mers inconnues, où je me suis vu attaqué par la même tempête dont vous avez été battu. J'ai vu périr l'aimable Péritée, et je vous avoue, seigneur, que sa perte m'a empêché de goûter le plaisir d'être sauvé moi-même. Aménophis embrassa Anaxaras, donna quelques larmes à Péritée, et apprit à Anaxaras l'aventure inespérée qui lui avoit fait revoir Cléorise : Il n'est pas juste, lui dit-il, que les dieux nous donnent un bonheur sans aucun mélange d'adversité. Ensuite il lui ordonna de faire appareiller ses vaisseaux le mieux qu'il lui fût possible, afin de reprendre la route de l'île de Crète. Pendant que chacun travailloit avec beaucoup de diligence à réparer ce que la tempête avoit gâté, Aménophis, tournant toujours les yeux du côté de l'endroit fortuné où il avoit vu Cléorise, se laissa insensiblement conduire par sa rêverie dans le sentier qui menoit au haut du rocher; il y remonta; il jeta les yeux sur cette touffe d'arbres et sur la grotte où Cléorise avoit passé la nuit; il n'osoit en approcher, de peur de lui déplaire. Ce ne fut que lorsqu'il crut apercevoir qu'il n'y avoit plus personne dans la grotte, qu'il y entra; il sembloit y cher-

cher encore Cléorise; de là il voulut revoir l'autre extrémité de la petite plaine, et il aperçut un vaisseau qui voguoit déjà en pleine mer; il ne douta pas que ce ne fût celui d'Arimante, et il revint promptement à sa flotte pour en presser le départ.

Au bout de quelques jours, il arriva à l'île de Crète avec les ambassadeurs de Ménécrate. Il est aisé de penser que la première chose qu'il fit, fut de demander des nouvelles d'Arimante. On lui dit qu'il étoit attendu avec sa fille, qu'il avoit retrouvée dans l'île du Soleil. Quelque espérance qu'on lui donnât du prompt retour d'Arimante, il ne laissoit pas d'être inquiet et de s'abandonner à une tristesse qu'Anaxaras ne pouvoit s'empêcher de condamner. Anaxaras étoit de quelques années plus jeune qu'Aménophis; il aimoit la gloire d'Aménophis comme il seroit à souhaiter que tous les favoris aimassent celle des princes qui les honorent de leur confidence. De quoi vous affligez-vous? lui dit-il un jour. Qu'attendez-vous de cette passion qui vous a fait courir de si grands dangers depuis le peu de temps que vous êtes sorti de Libye? Je prétends, mon cher Anaxaras, ajouta le prince, me faire connoître à Arimante par les ambassadeurs de Ménécrate qui m'accompagnent, et j'espère qu'il ne me refusera pas Cléorise, avec qui je veux qu'un nœud éternel m'unisse. Je vois que cette résolution t'étonne; mais ne t'y oppose pas, tu le ferois inutilement. Anaxaras, n'osant contredire trop ouvertement le prince de Libye, et voulant néanmoins le ramener à des sentiments plus dignes de lui, feignit d'applaudir à sa résolution. Le lendemain de cette conversation, il alla passer presque tout le jour à Gortine, l'une des principales villes de l'île de Crète.

La passion n'avoit jamais été si tendre et si violente qu'elle l'étoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il se promenoit seul sur le bord de la mer, où, s'abandonnant aux transports de son amour, son cœur se trouva si pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes. Elles n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre; elles étoient mêlées de douceur et

de charmes qui ne se trouvent que dans l'amour. Anaxaras, qui arrivoit de Gortine, interrompit sa rêverie : Seigneur, lui dit-il, comme je crois que votre amour n'a pas éteint en vous la noble impatience que vous avez toujours eue d'acquérir de la gloire, je viens vous rendre compte de ce que j'ai appris, et vous montrer l'occasion la plus favorable qui puisse jamais s'offrir à vous pour faire voler d'ici jusqu'en Libye le bruit de vos exploits. Je pense que si Cléorise elle-même étoit en Crète, elle vous donneroit les mêmes conseils que je prends la liberté de vous donner. Il est arrivé des ambassadeurs du roi de Cypre pour implorer en faveur de leur maître la pitié et la générosité des Crétois. L'infortuné roi de Cypre est prêt à être détrôné par un prince, son sujet, qui s'est révolté, et qui a engagé dans son crime la plus grande partie des Cypriotes. Le roi de Cypre s'étoit marié dans un âge fort avancé, quoique d'un autre mariage il eût déjà un fils. La princesse qu'il épousa lui donna une fille un an après son mariage ; il eut l'indiscrète curiosité de consulter un astrologue sur la destinée de cette fille. L'astrologue lui dit qu'elle feroit passer le royaume dans une famille étrangère. Le roi, quoiqu'il aimât tendrement la reine sa femme, ne put néanmoins s'empêcher de se souvenir qu'il avoit un fils qu'il avoit élevé pour être son successeur ; il fit mourir la fille infortunée dont il étoit père, et qui n'avoit encore vécu que huit jours. La reine, en apprenant cette mort, fut si saisie de douleur qu'elle mourut peu de jours après. Il ne songea plus qu'à conserver le seul héritier qu'il avoit, et qui lui étoit devenu encore plus cher par les deux pertes que l'envie de le faire régner lui avoit causées.

Les dieux l'ont puni de l'affection barbare qu'il avoit témoignée pour son fils en sacrifiant sa fille. Il y a quelques mois que ce fils est mort, par un accident que les peuples ont regardé comme un châtiment des dieux sur le père. Aussitôt qu'il s'est trouvé sans héritier, un prince, son sujet, s'est élevé contre lui, et a

voulu se faire reconnoître légitime successeur de la couronne, prétendant y avoir droit comme étant descendu de la race royale. Le roi, pour prévenir les suites d'une prétention chimérique, a dit que sa fille étoit vivante ; mais, comme il n'a pu la faire paroître, et comme tout le monde s'est souvenu de l'avoir vue morte, les déclarations du roi n'ont fait qu'irriter ses ennemis et qu'en augmenter le nombre. Il a voulu faire arrêter prisonnier le prince rebelle, et cette entreprise a achevé de le perdre. Le prince a pris les armes ; il a trouvé plus de faveur dans l'esprit des sujets que le roi même, qui a été obligé de se renfermer dans Macarie, d'où il a envoyé ici pour demander du secours ; la république lui en a accordé ; mais il n'y a pas d'apparence que ce secours puisse être prêt assez tôt.

Qu'il seroit glorieux pour vous, seigneur, si vous pouviez vous résoudre à partir dès aujourd'hui pour allez vous rendre l'arbitre de la couronne de Cypre! Et pourquoi, ajouta Anaxaras, ne vous y résoudriez-vous pas? En peu de jours vous aurez fini cette expédition, et vous reviendrez ici mettre aux pieds de Cléorise les lauriers dont vous serez chargé. Elle arrivera pendant que vous serez en Cypre. Vous pouvez laisser les ambassadeurs de Ménécrate pour attendre cet heureux objet de votre tendresse, et pour la préparer à vous recevoir après votre victoire. Aménophis rêva longtemps avant que de répondre à Anaxaras. Ce dernier espéroit de trouver dans la guerre de Cypre de quoi occuper le prince de Libye, et le guérir d'une passion qu'il croyoit devoir faire tort à sa gloire. Ce vertueux favori, à qui on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop de sévérité dans l'amour de la gloire, et qu'une espèce de dureté noble qui ne lui permettoit jamais de dissimuler la vérité, étoit inquiet du trop long silence d'Aménophis, lorsque ce prince l'embrassa, et, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : Oui, mon cher Anaxaras, lui dit-il, je suivrai la gloire comme vous le voulez, quoique je ne puisse renoncer à l'amour. Je me souviens que Ménécrate

m'a dit que le roi de Cypre lui avoit donné une flotte pour le rétablir dans son royaume. J'entre dans les obligations de mon ami, et je veux, avec les vaisseaux qu'il m'a confiés, voler au secours du prince généreux qui avoit été touché de ses malheurs. Je vous charge de tous les soins du glorieux dessein que vous m'avez proposé, pendant que je vais donner mes instructions aux ambassadeurs, que je laisserai ici avec une lettre pour Cléorise.

Anaxaras fit tant de diligence, et le ciel fut si favorable à ses bonnes intentions, qu'à l'entrée de la nuit toute la flotte d'Aménophis fut en état de partir. Ce prince, comme s'il eût repris de nouvelles forces en écrivant à Cléorise, monta sur un vaisseau avec une joie qui sembloit promettre la victoire à ses troupes.

Les ambassadeurs de Cypre partirent avec lui, et au bout de trois ou quatre jours, ils lui firent prendre terre à la rade de leur île, où il fit paisiblement sa descente sans que les révoltés en eussent aucune connoissance. Ils furent épouvantés au bruit de la marche de son armée, vinrent en grand nombre pour lui livrer bataille, et se campèrent devant lui dans un poste très-avantageux ; cependant les ambassadeurs du roi de Cypre trouvèrent moyen de retourner auprès de leur maître à Macarie, et lui apprirent le prompt et puissant secours que le prince de Libye lui amenoit. Le vieux roi sentit ranimer son courage et ses espérances, et malgré les oppositions de ses plus fidèles serviteurs, il exécuta la généreuse résolution qu'il prit de marcher avec le peu de troupes qu'il put ramasser pour se joindre à Aménophis. Il arriva précisément lorsque les deux armées étoient déjà aux mains. Les révoltés étoient en si grand nombre, que toute la prudence d'Anaxaras et la valeur d'Aménophis avoient beaucoup de peine à empêcher que leurs troupes, quoique mieux aguerries, ne fussent enveloppées. Elles l'auroient été, si l'armée du roi, quoique à peine il conduisît avec lui deux ou trois mille hommes, n'eût fait faire aux révoltés un mouvement dont Amé-

nophis profita ; le combat devint sanglant de toute part ; les révoltés, ayant connu que le roi étoit en personne à la tête de ses troupes, tournèrent leurs plus grands efforts contre lui ; ils étoient persuadés que, s'ils pouvoient le faire périr, il n'y auroit plus personne dans le royaume qui osât s'opposer à eux.

Ce prince, avec un courage de jeune homme, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, s'étoit engagé au milieu de la troupe où le chef des révoltés combattoit ; ils s'attachèrent l'un à l'autre, et le vieux roi, dont les forces commençoient à s'épuiser, alloit tomber vivant entre les mains de ses ennemis ; déjà même il étoit sans armes, lorsque Aménophis arriva, et qu'il opposa au prince révolté une valeur à laquelle rien n'étoit capable de résister. Il écarta tous ceux qui s'étoient avancés pour se saisir du roi, se mit au-devant de lui, et ordonna à Anaxaras d'en avoir soin. Alors, ne songeant plus qu'à vaincre ou mourir, il jeta tant de terreur parmi les révoltés, qu'aucun n'osoit plus tenir devant lui. Le prince, qui étoit à leur tête, évita longtemps le combat contre un si redoutable ennemi ; mais il ne lui fut pas possible de fuir sa destinée : Aménophis le poursuivit, et, après lui avoir porté plusieurs coups, le fit tomber demi-mort à ses pieds. Quelques Libyens, qui avoient toujours suivi Aménophis, voyant le général des ennemis abattu, se jetèrent sur lui, et, comme il mourut dans leurs bras, ils lui coupèrent la tête pour la faire voir à ses soldats et les obliger à se rendre. Ce spectacle fit l'effet qu'ils avoient attendu, toute l'armée rebelle se dissipa et jeta les armes aux pieds du vainqueur. Aménophis revint fort tard dans son camp, où Anaxaras avoit conduit le roi de Cypre.

Ce roi, délivré et raffermi sur son trône d'une façon si miraculeuse, fut sur le point d'embrasser les genoux d'Aménophis : Je vous dois, lui dit-il, la vie et la couronne ; je ne vous offre point les restes de cette vie que les dieux finiront peut-être demain ; mais recevez dès aujourd'hui cette couronne que je ne dois pas espérer de conserver encore longtemps dans l'âge où je

suis. Prenez la place de ce fils infortuné que les dieux m'ont ôté, et souffrez que demain je vous conduise à Macarie pour vous faire reconnoître par vos nouveaux sujets. Je veux moi-même en être le premier, et désormais, abandonnant les soins de la royauté, je ne songerai plus qu'à attendre tranquillement la mort. Quelque résistance que fît Aménophis à des offres si généreuses, il ne détourna point le roi de Cypre de son dessein. Plus Aménophis témoignoit de modestie et de désintéressement, plus le roi se confirma dans sa résolution. Pendant que le prince de Libye, se laissant persuader et se promettant qu'au moins Anaxaras ne condamneroit pas l'envie qu'il avoit de partager avec Cléorise une couronne qu'il ne tenoit que des dieux et de sa valeur, marchoit avec le roi de Cypre et se trouvoit déjà à la hauteur de Macarie, ce roi reçut un courrier qui lui apporta des nouvelles dont il ne fit part à personne; mais on vit sur son visage une joie nouvelle et extraordinaire. Il pressa davantage sa marche, et arriva dans son palais plutôt qu'on ne l'attendoit.

Peu de moments après qu'il eut laissé Aménophis dans l'appartement royal qu'il lui fit occuper, il revint et le pria de le suivre dans les jardins, accompagné du seul Anaxaras : Prince, lui dit-il alors, je n'ai point encore voulu vous dire à quelle condition je vous donne ma couronne; je craignois que cette condition ne vous parût difficile à exécuter; je suis délivré de cette crainte, et je vais m'expliquer librement avec vous : vous ne pouvez être mon fils; soyez mon gendre. Ma fille n'étoit pas morte; je l'avois confiée à un ami fidèle; il vient de me la ramener; j'ai voulu la voir avant de vous l'offrir; j'ose croire, prince, que vous ne la trouverez pas indigne de vous; venez, que je vous la présente, afin que je vous fasse voir ensuite l'un et l'autre à mes peuples. Aménophis, à ces mots, demeura immobile; il pâlit, il voulut répondre au roi; mais ne trouva point de paroles; enfin, se reprochant à lui-même un silence qui lui faisoit honte, et qui jetoit le roi dans un étonnement facile à remarquer : Seigneur,

lui dit-il, les dieux ne m'ont point fait pour régner; choisissez, pour votre fille, un prince digne de vous et digne d'elle, et souffrez que demain je remonte sur ma flotte pour retourner en des lieux où je vois bien que le ciel veut que je passe ma vie sans ambition; le bonheur que j'ai eu de vous rendre quelque service me comblera pour toujours d'une gloire que j'estime plus qu'une couronne. Ah! prince, reprit le roi, quel mortel déplaisir me donnez-vous! voyez du moins ma fille avant de vous déterminer. Si le royaume de Cypre est trop peu considérable pour votre valeur, il est peut-être assez grand pour une ambition qui ne seroit pas démesurée.

Anaxaras pria le roi de lui permettre d'entretenir Aménophis, et de vouloir bien le laisser en liberté avec lui : Je vois bien ce que tu penses, dit Aménophis aussitôt qu'ils furent seuls; mais n'espère pas que je me rende à tes conseils; j'ai acquis assez de gloire; j'ai assez sacrifié à l'honneur; il est temps que j'accorde quelque chose à l'amour; tu n'as plus rien à me reprocher. Anaxaras lui représenta tout ce que sa prudence et son affection lui purent faire imaginer de plus fort pour le détourner d'une passion qui lui faisoit mépriser un royaume offert si généreusement. C'est régner, disoit Aménophis, que de refuser ainsi de monter sur un trône que la victoire semble avoir élevé pour moi. Après tout, je suis jeune encore; et pourquoi, quand je me serai assuré la possession de Cléorise, ne pourrai-je pas chercher d'autres royaumes et une nouvelle gloire, avec d'autant plus d'ardeur que je partagerai avec Cléorise tout ce que la fortune me donnera? En parlant ainsi, il marchoit à grands pas, et il se trouva au bout d'une allée qui le conduisit à un superbe appartement que l'on appeloit les bains de Vénus. En effet, la fontaine où l'on disoit que Vénus s'étoit baignée étoit au milieu d'un grand salon où aboutissoient les appartements de ce petit palais, joints d'un autre côté par un très-beau péristyle.

Aménophis et son confident, occupés de ce qu'ils disoient l'un

à l'autre, arrivèrent jusqu'au péristyle sans avoir remarqué le bâtiment et sans avoir aucune curiosité de le considérer. Ils étoient près de retourner sur leurs pas, lorsque Aménophis aperçut deux personnes qui traversoient le péristyle : l'une, magnifiquement vêtue, s'appuyoit sur l'autre, qui paroissoit déjà avancée en âge. Aménophis jeta les yeux sur elle; et, n'écoutant plus Anaxaras, il fit un grand cri, et il courut au-devant de ces personnes qu'Anaxaras n'avoit qu'à peine aperçues. Ah! s'écria-t-il en les abordant, quel nouvel enchantement, divine Cléorise, vous a amenée en ces lieux, quand je suis prêt à en partir, et quand je viens de refuser la couronne et la fille du roi pour me conserver à vous? Cléorise, à ce discours, regarda tendrement Aménophis, et elle lui demanda s'il connoissoit cette princesse qu'il refusoit. Je ne la verrai même pas, reprit-il; mais ne m'est-il pas permis de voir Arimante? Où le trouverai-je? et ne me permettrez-vous pas d'aller me jeter à ses pieds pour vous obtenir de lui? Seigneur, répondit Cléorise, Arimante n'est plus mon père, et c'est le roi qui m'a donné la vie et de qui vous devez m'obtenir. Souffrez, dit Anaxaras, que je sois le premier qui aille porter au roi la plus heureuse nouvelle qu'il puisse recevoir. Il dit, et partit sans attendre leur réponse.

Aménophis étoit si transporté de joie et d'amour, qu'il ne pouvoit faire aucun discours suivi : Cléorise, ayant appelé Arimante, lui dit d'apprendre au prince de Libye par quelle étonnante aventure elle se trouvoit fille d'un roi de qui elle n'avoit jamais entendu parler jusqu'alors. Aménophis dit à Arimante qu'il avoit ouï dire que le roi avoit fait mourir sa fille, parce qu'on lui avoit prédit qu'elle feroit régner un étranger. Seigneur, dit Arimante, le roi n'eut pas cette cruauté; il fit courir le bruit de la mort de sa fille; les cérémonies funèbres qu'il fit faire persuadèrent que cette mort étoit véritable. Le roi, en me confiant ce précieux dépôt, me pria de l'adopter. C'est cette aimable Cléorise que vous voyez. Jusque aujourd'hui elle s'est crue ma fille;

le roi, ayant perdu son fils, et se voyant réduit aux cruelles extrémités où vous l'avez trouvé, m'avoit mandé de ramener secrètement la princesse, sa fille. Je l'ai fait, seigneur, avec un secours continuel des dieux. J'ai traversé tout le pays des révoltés, et il n'y a que deux jours que je suis arrivé ici, d'où j'envoyai en donner avis au roi. Comme Arimante achevoit ce discours, le roi arriva avec Anaxaras. Il embrassa Cléorise et Aménophis, et leur dit que son grand âge ne lui permettoit pas d'attendre, pour les rendre heureux, le consentement du roi et de la reine de Libye, et qu'il alloit tout ordonner pour cet auguste mariage qui combleroit sa vieillesse d'une satisfaction parfaite. Pendant les préparatifs qui se faisoient, Aménophis, impatient de faire savoir à Ménécrate ce qui lui étoit arrivé, lui renvoya sa flotte avec des ambassadeurs pour l'assurer qu'il ne manquoit à son bonheur que la présence d'un ami qui lui étoit infiniment cher. Il envoya d'autres ambassadeurs en Libye, au roi et à la reine, et permit aux Libyens qui l'avoient suivi de retourner, s'ils le souhaitoient, dans leur patrie. Le bonheur de ce prince ne fut pas différé : le roi, après l'avoir fait couronner roi de Cypre, le conduisit au temple de Vénus, où on l'unit pour toujours à Cléorise. Ce mariage fut encore plus célèbre par la joie et par les applaudissements des peuples que par la pompe des fêtes et des cérémonies, bien qu'elles fussent plus superbes et plus éclatantes que n'avoient jamais été celles d'aucun roi de Cypre. Aménophis a été un des plus illustres entre ceux qui y ont régné.

FIN D'AMÉNOPHIS.

# ŒUVRES

DE MADAME

# DE TENCIN

# NOTICE

SUR

# LA VIE ET LES OUVRAGES DE MADAME DE TENCIN

---

Madame de la Fayette avoit la première introduit dans le roman les événements vraisemblables, les mœurs réelles de la société et les mouvements naturels du cœur humain. Encouragées par son exemple, plusieurs femmes ont ambitionné des succès dans le même genre; mais elles sont restées bien loin de leur modèle, pour l'art d'inventer et d'écrire. A peine se rappelle-t-on les noms de mesdames de Villedieu, de la Force, Durand, de la Roche-Guilhem. Il en est mille autres dont les noms ont été oubliés depuis longtemps, ou n'ont jamais été connus. Une seule femme avoit mérité qu'on la distinguât de cette foule obscure : c'étoit madame de Fontaines, auteur du joli roman de *la Comtesse de Savoie*. Il est entièrement dans le genre des romans de madame de la Fayette, et rien n'en approcheroit davantage pour le talent, si madame de Tencin n'avoit fait le *Comte de Comminge*, *le Siége de Calais* et *les Malheurs de l'Amour*; mais ces trois productions d'un mérite plus remarquable encore ont été jugées dignes de prendre rang immédiatement après *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*.

On désire connoître la vie, le caractère et jusqu'à la personne de

ceux qui ont écrit. Je ne veux point frustrer ici un désir si naturel : je dirai quelle a été madame de Tencin; mais, je l'avouerai, cette tâche n'est pas sans quelque difficulté. Je n'ai plus à peindre, comme je l'ai fait pour madame de la Fayette, cette heureuse union des qualités de l'âme et des dons de l'esprit, qui nous permet de ne pas séparer notre estime de notre admiration. L'amour et l'intrigue se sont partagé la jeunesse de madame de Tencin. On lui reprochera peut-être moins sévèrement sa conduite, lorsqu'on se rappellera qu'elle vivoit sous la Régence, à cette époque si souvent décrite, où les courtisans, jetant le masque de la dévotion dont ils s'étoient couverts pendant les dernières années du règne de Louis XIV, passèrent tout à coup de la dissimulation à l'effronterie, de la retenue à la dissolution, de la débauche cachée à la débauche ouverte, et où la licence, plus grande à mesure que le rang étoit plus élevé, alloit porter l'émulation du vice et la honte de la vertu dans toutes les classes de la société. Peu d'âmes résistèrent à cette épidémie morale; celle de madame de Tencin en fut atteinte. Qu'eussé-je gagné à taire cette vérité que tant d'autres ont divulguée? Mon silence n'eût point réhabilité sa mémoire; et d'ailleurs on ne voit pas que jusqu'ici les torts de la femme aient diminué aux yeux de personne le mérite de l'écrivain.

Au reste, si je crois devoir à l'exactitude historique de rappeler les fautes de madame de Tencin, on n'aura point à me reprocher d'en avoir étendu complaisamment le récit, et d'avoir été chercher dans des sources suspectes ces anecdotes scandaleuses qui font le charme de tant d'ouvrages et les délices de tant de lecteurs. Je puiserai la plupart de mes faits dans Duclos, dont la causticité un peu cynique n'a jamais passé pour s'être exercée aux dépens de la vérité, et qui, ayant été l'ami et le confident de madame de Tencin, n'est que trop croyable dans ce qu'il a raconté d'elle.

Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin naquit à Grenoble en 1681 d'Antoine Guérin, président à mortier au parlement de cette ville, et de Louise de Buferant.

Ses parents la contraignirent à se faire religieuse dans le couvent de Montfleury, près de Grenoble. On sent combien peu l'état monastique devoit convenir à une femme douée d'un penchant décidé pour l'amour et pour l'ambition. Cette dernière passion auroit pu trouver, dans les petites tracasseries du cloître, dans les préférences, dans les honneurs

à briguer et à obtenir sur des compagnes, un aliment qui, jusqu'à certain point, nourrît ou trompât son activité ; mais il n'en étoit pas de même de l'amour. Toutefois, si la jeune religieuse ne voyoit personne qui pût lui faire éprouver ce sentiment, elle ne renonçoit point à l'inspirer ; et ce fut là ce qui lui donna les moyens de recouvrer sa liberté. Son directeur, homme honnête et pieux, mais faible et peu éclairé, se laissa insensiblement subjuguer par les charmes de son esprit et de sa personne ; en un mot, il en devint amoureux, mais sans s'en douter, et croyant ne ressentir pour elle que cet intérêt tendre et pur dont la charité chrétienne et les liens de la paternité spirituelle lui faisoient doublement un devoir. Sa pénitente avoit trop de pénétration pour se méprendre sur la nature de cet attachement, et elle conçut promptement quel parti elle en pouvoit tirer.

Ne songeant, depuis son entrée en religion, qu'à rompre un engagement auquel sa volonté n'avoit point souscrit, elle obtint de son confesseur tous les renseignements, toutes les démarches qui pouvoient préparer l'exécution de son dessein ; et, lorsqu'elle vit les choses convenablement disposées, elle protesta contre les vœux qu'on l'avoit forcée de faire, et demanda à en être relevée.

On lui permit de sortir du couvent de Montfleury, après cinq ans de profession, et d'entrer, comme chanoinesse, au chapitre de Neuville, près de Lyon. C'étoit un grand pas de fait vers la liberté; elle ne s'y arrêta pas. Elle quitta Neuville et vint à Paris. Fontenelle l'y accueillit, prit intérêt à son sort, et sollicita pour elle le rescrit du pape qui devoit la dégager de tout lien religieux et la rendre entièrement au monde. Le rescrit fut accordé ; mais, comme on apprit à la cour qu'il avoit été obtenu sur un exposé de faits peu exact, il ne fut point fulminé. Ce défaut de formalité n'en empêcha point l'effet, et madame de Tencin fut désormais aussi libre qu'elle avoit souhaité de l'être.

Elle avoit un frère qu'elle aimoit passionnément (ce sont les propres expressions de Duclos) : ne pouvant diriger ses désirs de fortune et les moyens qu'elle se sentoit pour les satisfaire vers aucun objet qui lui fût personnel, l'avancement de ce frère devint son unique pensée, son unique affaire. Le caractère du prince qui gouvernoit alors la France lui donnoit lieu de croire qu'avec de la jeunesse et des charmes elle n'y travailleroit pas sans succès. Mais ce prince n'aimoit point qu'une jolie femme lui parlât d'affaires : il l'avoit déjà dit d'une manière fort

galante à madame de Parabère, l'une de ses maîtresses. Il s'exprima dans le même sens au sujet de madame de Tencin, mais en termes moins honnêtes, et que je ne rapporterai pas.

L'abbé Dubois, qui n'avoit point là-dessus la même répugnance que le Régent, l'écouta plus favorablement, et elle en obtint tout ce qu'elle pouvoit désirer. Son frère fut chargé de la conversion du fameux Law : ce qui lui valut, dit Duclos, beaucoup d'actions et de billets de banque. Ensuite il fut envoyé ambassadeur à Rome, où il contribua puissamment à l'élection du pape Innocent XIII, et fit donner à l'abbé Dubois le chapeau de cardinal. Enfin, il l'obtint pour lui-même, lorsqu'il étoit archevêque d'Embrun, et de ce siége il passa à celui de Lyon, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Cette fortune prodigieuse fut, en très-grande partie, l'ouvrage de madame de Tencin. Ne seroit-ce point trop loin pousser l'indulgence que de chercher dans la fin louable qu'elle se proposoit une sorte d'excuse aux moyens peu réguliers qu'elle employoit pour y parvenir ?

La carrière de l'intrigue n'est pour personne exempte de dangers. Tandis que l'archevêque d'Embrun présidoit le concile qui se tint dans cette ville en 1727, et où l'on déposa Jean Joanen, évêque de Senez, l'un des plus célèbres appelants de la bulle *Unigenitus*, madame de Tencin animoit et fortifioit, par ses discours, le parti des constitutionnaires. Je ne sais s'il faut faire à son esprit l'honneur ou l'injure de croire qu'elle entendoit parfaitement le fond d'une question que mille volumes de part et d'autres étoient bien loin d'éclaircir; mais elle argumentoit avec tant de feu et de grâce tout ensemble, que l'on ne sortoit d'auprès d'elle qu'enflammé d'amour pour la bulle, ou plutôt de fureur contre ceux qui la rejetoient. La cour, dont ce prosélytisme ardent secondoit les vues, craignit pourtant qu'il n'allumât des haines trop dangereuses entre les deux partis, et l'indiscrète théologienne eut ordre de se retirer à Orléans pour laisser aux têtes qu'elle avait échauffées le temps de se refroidir un peu. Son exil ne fut pas long : le crédit de son frère auprès du cardinal de Fleury lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris.

Toutes ses foiblesses n'avoient pas eu pour but l'élévation de son frère. Elle avoit cédé à un penchant désintéressé en aimant le chevalier Destouches. Des suites de cet amour naquit le célèbre d'Alembert. On prétend qu'il fut exposé sur les marches de l'église Saint-Roch, et

recueilli par une pauvre vitrière, qui lui donna tous les soins d'une mère tendre. On ajoute que madame de Tencin, lorsque les talents de ce fils commencèrent à jeter quelque éclat, voulut se faire connoître à lui, et que le jeune géomètre, peu sensible à cette marque tardive et équivoque d'amour maternel, répondit : *Je ne connois qu'une mère, c'est la vitrière.* J'aime à croire qu'en cette occasion madame de Tencin se reprocha bien vivement d'avoir sacrifié le plus doux et le plus naturel des devoirs au soin d'une réputation qu'elle avoit déjà fortement compromise.

C'étoit peu que jusqu'ici madame de Tencin eût mené une vie agitée par les passions; elle devoit essuyer un des coups du sort les plus accablants et les moins prévus. Elle fut impliquée très-gravement dans une affaire criminelle. Un nommé de la Fresnaye, conseiller au grand conseil, se tua chez elle d'un coup de pistolet. Ce suicide, dont les causes et les détails sont restés dans l'ombre, prit d'abord aux yeux de la justice le caractère d'un assassinat. Madame de Tencin fut soupçonnée d'y avoir contribué, par la seule raison sans doute que ce prétendu meurtre avoit été commis dans son appartement. Elle fut mise au Châtelet, d'où on la transféra à la Bastille. Cependant la justice fut éclairée, revint de ses préventions, et renvoya madame de Tencin pleinement justifiée de l'odieuse imputation qu'on lui avait faite.

Ici commence pour madame de Tencin une existence toute nouvelle, toute différente. Ce n'est plus cette femme que l'empire pernicieux des mœurs et des opinions de son temps, la fougue et l'irréflexion de son âge, l'ardeur de son esprit, de son âme et de ses sens, et, plus que tout cela peut-être, son excessif dévouement aux intérêts d'un frère, avoient précipitée dans mille écarts de conduite et de sentiments. Elle renonce tout à la fois à l'activité de l'intrigue, à la chaleur des disputes théologiques, aux plaisirs et aux tourments de l'amour; le loisir, doucement occupé, remplace l'agitation des affaires; à la dissipation succède une vie réglée et sédentaire; pour effacer la célébrité peu honorable que lui avoient donnée ses agréments, ses succès et ses torts, elle aspire à la considération que procurent une sage conduite, des talents bien employés, et l'amitié des hommes de mérite. Sa maison devint le rendez-vous de beaucoup de savants et de gens de lettres; et, pour qu'on ne soit pas tenté de confondre une

telle réunion avec ces bureaux d'esprit, ces coteries littéraires, où les plus médiocres auteurs vont faisant échange de complaisances et d'applaudissements, pour se venger du public qui les dédaigne ou les ignore, je dirai que Fontenelle et Montesquieu étoient les habitués les plus assidus de la société de madame de Tencin. A l'amitié de ces deux grands hommes elle joignit celle de Benoît XIV. Ce suffrage prouve combien madame de Tencin avoit su réparer, par les qualités de son âge mûr, les inconséquences de sa jeunesse. Lorsque Lambertini n'étoit encore que cardinal, elle entretenoit avec lui une correspondance assez suivie. Dès qu'il fut fait pape, il lui envoya son portrait.

Madame de Tencin, qui avoit si fort contribué à porter son frère au comble des grandeurs et de la fortune, ne jouit jamais que d'un revenu très-médiocre. « Elle n'étoit nullement intéressée, dit Duclos; elle « regardoit l'argent comme un moyen de parvenir, et non comme un « but digne de la satisfaire. Elle ne vouloit de richesses que pour son « frère. » L'économie, qui conserve les grandes fortunes, double les petites. Madame de Tencin épargna pour dépenser honorablement, et ses foibles moyens, bien ménagés, lui permirent de faire ce que trouve souvent impossible la prodigue opulence. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires, dont elle fit présent à ses amis. Elle fit une chose agréable à ceux-ci, et en même temps elle donna la première impulsion au succès d'un ouvrage qui devoit être un des plus beaux titres de notre gloire littéraire. Tant de fois les ligues de société ont fait la fortune de livres médiocres ou mauvais ! Il faut applaudir à la femme éclairée et sensible qui protégea un chef-d'œuvre en servant un ami.

On ne sauroit passer sous silence les deux aunes de velours qu'elle donnoit pour étrennes aux hommes de lettres admis chez elle. Je n'imiterai point dans son courroux comique un éditeur des œuvres de madame de Tencin, lequel s'emporte beaucoup contre l'indécence de celle qui faisoit un semblable cadeau et la vile complaisance de ceux l'acceptoient. « Hommes de lettres, s'écrie-t-il, vous êtes bien plus « respectables sous le vêtement simple et modeste qui vous couvre, « que sous le velours fastueux. Laissez aux riches ces décorations, « ces vains attributs de la puissance. » Voilà, certes, une apostrophe bien pompeuse à propos de deux aunes de velours. Ces culottes, *puisqu'il*

*faut les appeler par leur nom*, ne méritoient pas de faire tant de bruit ; et, sans la célébrité des personnages, le don qui s'en faisoit n'étoit qu'un de ces usages dont il n'y a ni bien, ni mal à dire, et dont on n'a ordinairement connoissance que dans la maison où ils se pratiquent. Voilà à quoi se bornera de ma part l'apologie de ces culottes, contre lesquelles le rigide éditeur a fait une sortie si violente. Je ne m'appesantirai pas non plus autant que lui sur le nom que madame de Tencin donnoit aux gens de lettres de sa société. On sait qu'elle les appeloit ses *bêtes*, et qu'un jour elle invita un grand seigneur à dîner avec sa *ménagerie*. Qui ne voit que c'étoit là une plaisanterie, une contre-vérité obligeante, et qu'enfin le nom de *bête* donné à Fontenelle n'étoit qu'une manière un peu moins commune de l'appeler un homme d'esprit?

Madame de Tencin, entourée des hommes les plus instruits et les plus aimables, et, ce qui vaut encore mieux, des amis les plus tendres et les plus fidèles, vécut jusqu'à l'âge de soixante-huit ans. Elle mourut à Paris le 4 décembre 1749.

Le caractère de madame de Tencin ne fut guère moins attaqué que sa conduite; mais il est plus facile de le défendre. On a déjà vu combien elle avoit de désintéressement et de générosité. Moitié bienveillance, moitié désir de plaire et de réussir, elle s'étoit fait, dit-on, un système suivi de flatterie qui alloit quelquefois jusqu'à dégoûter ceux-mêmes envers qui elle le pratiquoit. Des censeurs chagrins y ont vu de la fausseté, sans songer que cette complaisance qui porte à tout louer n'est un défaut essentiel et nuisible qu'autant que l'on immole d'une main ceux que l'on encense de l'autre ; or, rien ne prouve que madame de Tencin se soit rendue coupable de cette perfidie. A tout prendre, l'excès qu'on lui reproche est bien moins contraire au véritable esprit de la société que cette rudesse brutale et grossière, vice réel caché sous les dehors d'une vertu qui offense celui qui en est l'objet, sans lui être utile, et nuit à celui qui l'exerce, sans que l'estime puisse le consoler de l'aversion qu'il inspire. On vantoit devant l'abbé Trublet la douceur de madame de Tencin. *Oui*, dit-il, *si elle avoit intérêt de vous empoisonner, elle choisiroit le poison le plus doux.* Il est impossible de ne pas voir dans ce mot, très-spirituel d'ailleurs, une saillie d'animosité personnelle. Quelle apparence que l'abbé Trublet ait seul découvert dans madame de Tencin, à travers l'aménité

de ses discours et de ses manières, ce fonds de noirceur qui l'auroit rendue si dangereuse? Et enfin, dans sa vie publique et privée, quelle action, quel propos vient à l'appui d'un mot aussi cruel? Pour l'honneur seul de l'humanité, croyons que l'amie de Fontenelle, si recommandable par la douceur et la sûreté de son commerce, de Montesquieu, dont la vertu n'est pas plus contestée que le mérite, et de tant d'autres encore qu'on pourroit citer avec honneur après eux, ne fut point indigne de leur amitié. Est-ce trop prétendre, en effet, que d'opposer à une parole sans preuve, que des motifs de haine vains et passagers ont peut-être surprise à son auteur, cet attachement constant de tant d'hommes bons et éclairés, attachement que les agréments de la personne et de l'esprit peuvent avoir fait naître, mais que les qualités de l'âme ont pu seules rendre durable? Duclos, qu'il seroit odieux de croire moins lorsqu'il loue madame de Tencin que lorsqu'il révèle les torts de sa conduite, assure qu'elle étoit très-serviable, et amie vive autant qu'ennemie déclarée : ce dernier trait est décisif contre ceux qui l'ont taxée de duplicité.

Duclos parle aussi de son esprit : « On ne pouvoit, dit-il, en avoir « davantage, et elle avoit toujours celui de la personne à qui elle avoit « affaire. » Douée de beaucoup de finesse et de vivacité, entourée continuellement d'hommes aimables et spirituels, dont les saillies ou les réflexions provoquoient les siennes, il n'étoit pas possible qu'il ne lui échappât soit des mots piquants, soit de ces traits d'observation ou de sentiment qu'on rencontre si souvent dans ses ouvrages : on en a retenu quelques-uns ; je n'en citerai que deux. *Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite*, disoit-elle, *parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il l'est*. On sait que la principale qualité de Fontenelle étoit la modération, et qu'il ne se piquoit nullement de cette chaleur de sentiment qui est presque toujours le principe de nos actions généreuses et la source de nos malheurs. Madame de Tencin lui dit un jour en lui posant la main sur le cœur : *Ce n'est pas un cœur que vous avez là, mon cher Fontenelle, c'est de la cervelle comme dans la tête*. Le philosophe se reconnut dans ce mot, et ne s'en formalisa point.

Quoique l'exemple de beaucoup de poëtes dramatiques et de romanciers prouve sans réplique que pour bien peindre les passions il n'est pas absolument nécessaire de les avoir ressenties, et qu'il suffit

d'en avoir observé les effets dans les autres, toujours est-il certain que celui-là a un très-grand avantage sur ses rivaux, qui décrit des situations qui ont été les siennes et des sentiments que lui-même a éprouvés. L'amour avoit rempli et troublé une partie de la vie de madame de Tencin ; elle en employa l'autre à le peindre, et sans doute c'est dans sa propre expérience qu'elle a puisé cette connoissance parfaite des mouvements les plus secrets de la passion, des formes si variées sous lesquelles elle se cache ou se montre aux yeux ; en un mot, cette science du cœur que toute l'attention, toute la sagacité d'un observateur désintéressé ne pourroient jamais acquérir au même degré.

Le *Comte de Comminge* est sans contredit le plus achevé de ses romans. M. de la Harpe, après avoir parlé de *la Princesse de Clèves* de madame de la Fayette dans les termes de l'admiration la plus vive et la mieux sentie, dit : « Il n'a été donné qu'à une autre femme de « peindre un siècle après, avec un succès égal, l'amour luttant contre « les obstacles et la vertu. Le *Comte de Comminge* peut être regardé « comme le pendant de *la Princesse de Clèves.* » J'oserai pourtant ajouter que, si nul roman n'est plus attendrissant que le *Comte de Comminge*, nul aussi n'offre des leçons de vertu et de conduite plus fortes et en plus grand nombre. Quel tableau plus frappant des maux qu'entraînent les haines de famille, la dureté des parents qui combattent sans motifs légitimes l'inclination de leurs enfants, les mariages mal assortis et contractés avec répugnance, les coupables imprudences d'une passion que la raison ne règle pas ? Quel plus beau triomphe de la religion sur l'amour, que les derniers moments d'Adélaïde, mourant sur la cendre, et exhortant aux vertus austères du christianisme l'amant qu'elle a enfin sacrifié à son Dieu !

On prétend que *le Siége de Calais* fut fait presque par gageure. On se plaignoit dans la société de madame de Tencin de la marche uniforme des romans qui, pour la plupart, retracent l'origine et les progrès d'une passion que couronne la possession de l'objet aimé, et ne diffèrent entre eux que par la nature et le nombre des incidents qui retardent et amènent ce dénoûment. Madame de Tencin promit d'en faire un qui commenceroit par où les autres finissent. Elle tint parole. Madame de Granson et M. de Canaple, au moment où leur amour ne fait que de naître, se trouvent dans les bras l'un de l'autre par un con-

cours fortuit de circonstances qui les trompent tous deux. La vérité se découvre aussitôt, et dès lors le roman entier n'a pour but que d'amener madame de Granson à accorder de plein gré au comte de Canaple une faveur qu'il n'avoit due d'abord qu'au hasard. La circonstance du siége de Calais, par Édouard III, roi d'Angleterre, fournit à cet amant les occasions de développer un attachement et une générosité à toute épreuve, qui finissent par lui mériter le pardon de sa faute involontaire et la main de sa maîtresse. Ce sujet difficile et délicat est traité avec toute l'adresse, toute la décence qu'une femme pouvoit y mettre. Le plus vif intérêt y règne d'un bout à l'autre : les caractères, principalement celui de M. de Canaple, y ont une physionomie neuve et piquante. Si l'art pouvoit y reprendre quelque chose, ce seroit d'une part la complication et l'arrangement quelquefois peu naturel des aventures ; de l'autre, la lenteur de l'action causée par la multiplicité des personnages et des épisodes.

On a écrit sans réflexion et faussement que de Belloy avoit pris le sujet de sa tragédie du *Siége de Calais* dans le roman de madame de Tencin. Les deux ouvrages n'ont de commun entre eux que ce que l'histoire a fourni également aux deux auteurs.

Le roman des *Malheurs de l'Amour* est écrit en forme de Mémoires comme le *Comte de Comminge*. Cette forme, ainsi que la forme épistolaire, me paroît avoir des avantages très-réels sur l'autre. Ici c'est le héros d'une histoire qui la raconte lui-même ; là, ce sont les principaux personnages d'une action qui se communiquent réciproquement ce qu'ils ont fait ou dit, vu ou entendu : le lecteur se trouve naturellement instruit par eux-mêmes de leurs pensées les plus intimes. Il n'en est pas de même des romans où l'auteur décrit des aventures qui lui sont étrangères : tout en jouissant de l'art avec lequel il semble démêler les causes secrètes qui ont produit tel événement, mis en jeu telle passion, je ne sais quoi nous dit qu'il n'a pas pu être informé de tout ce qu'il nous apprend, et que son histoire n'est qu'une fable ; or, on sait qu'en général le mérite d'un ouvrage de fiction se mesure sur l'air plus ou moins grand de vérité qui s'y fait sentir et que la continuité de l'illusion est le plus beau triomphe qu'il puisse obtenir. Le roman des *Malheurs de l'Amour* remplit parfaitement son titre : l'amour, en effet, y cause un enchaînement d'infortunes que termine de la manière la plus douloureuse la mort violente de ce Barbasan, toujours si aimé et

si digne de l'être, lorsque les apparences les plus fortes accusent sa fidélité. Il existe entre ce roman et celui du *Comte de Comminge* un rapport très-honorable; c'est qu'il offre comme lui une foule d'instructions salutaires. Elles ne consistent pas en froids et vains discours; elles résultent des malheurs produits par l'oubli des devoirs ou des règles de la prudence. L'action est conduite d'une manière plus simple, plus vraisemblable que dans *le Siége de Calais*. Elle est, à la vérité, suspendue par un très-long épisode qui n'y tient pas essentiellement; mais cet épisode est amené d'une manière si naturelle, il offre lui-même tant d'intérêt, que le plaisir du lecteur n'est point affoibli pour avoir changé d'objet.

Le dernier des ouvrages de madame de Tencin est intitulé; *Anecdotes de la cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre.* Elle n'en a fait que les deux premières parties; la troisième et dernière est de madame Élie de Beaumont, femme du célèbre avocat de ce nom, et auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, roman également recommandable par la pureté de la morale et celle de la diction. Elle a repris avec tant d'adresse le fil interrompu de l'action, et modelé avec tant de justesse son style sur celui de madame de Tencin, que le roman semble avoir été imaginé d'un seul jet et écrit par une même plume.

Le style de madame de Tencin est plein de naturel, d'agrément et de bon goût; on y remarque de temps en temps de ces heureuses irrégularités qu'on ne pourroit rectifier sans donner à la phrase un tour moins vif et moins énergique; sa narration, également éloignée de la sécheresse et de la diffusion, n'omet rien d'intéressant, n'admet rien de superflu; les discours qu'elle fait tenir à ses personnages sont toujours assortis à leur caractère et à leur situation. La nature de ses romans en général a souvent exigé d'elle l'emploi du pathétique, et l'on peut dire qu'elle en a parfaitement connu et déployé toutes les ressources. Je crois très-difficile de lire telle page du *Comte de Comminge* et des *Malheurs de l'Amour* sans se sentir ému jusqu'aux larmes. Soit que, vivant habituellement avec des écrivains penseurs, accoutumés à tirer des résultats généraux de leurs observations particulières, elle imitât involontairement leur manière, soit que le tour de son esprit l'y portât naturellement, madame de Tencin a fait dans ses écrits un assez fréquent usage des réflexions.

On n'a su qu'après sa mort qu'elle étoit l'auteur de ses ouvrages ; de son vivant, le secret en étoit renfermé entre un fort petit nombre d'amis. Ce fut Montesquieu qui le divulgua le premier.

L. S. AUGER.

# MÉMOIRES

DU

# COMTE DE COMMINGE

# MÉMOIRES

DU

# COMTE DE COMMINGE

---

Je n'ai d'autre dessein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, et de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du royaume. Mon bisaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables, au préjudice de l'aîné, et lui fit prendre le nom de marquis de Lussan. L'amitié des deux frères n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfants fussent élevés ensemble; mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon père, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avoient souvent des disputes, et, comme mon père étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'intendant de notre maison : Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Lussan ; tous les biens qu'il possède vous appartiennent par

une substitution, et votre grand-père n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon père pour son cousin; leurs disputes devenoient si vives, qu'on fut obligé de les séparer; ils passèrent sans se voir plusieurs années, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, et mon père n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison par la mort de mon grand-père, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés: il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits; il rejeta plusieurs propositions d'accommodement; il intenta un procès qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse acheva de les rendre irréconciliables. Mon père, toujours vif et plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire; le marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre. Ils mirent l'épée à la main; la fortune se déclara pour M. de Lussan; il désarma mon père, et voulut l'obliger à lui demander la vie : Elle me seroit odieuse si je te la devois, lui dit mon père. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Lussan en lui jetant son épée et en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon père; il sembla, au contraire, que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'abbé de R..., parent de ma mère, donna avis à mon père que les titres d'où dépendoit le

gain de son procès étoient dans les archives de l'abbaye de R..., où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon père étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission ; après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi ; ces biens vous appartiendront ; mais, quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, et pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon père désiroit de moi ; aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'abbaye, où madame de Lussan avoit plusieurs parents ; je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon père et de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'abbaye de R..., mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison ; je l'écrivis à mon père ; et, comme j'étois près de Bagnères, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de marquis de Longaunois ; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge : je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il règne dans ces lieux-là une gaieté et une liberté qui dispensent de tout le cérémonial ; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir ; on me mena dîner chez le marquis de la Valette, qui donnoit une fête

aux dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées que j'avois vues à la fontaine, et à qui j'avois débité quelque galanterie, que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie : je l'aimai dès ce premier moment, et ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusque-là disparut, je ne pus plus faire autre chose que la suivre et la regarder. Elle s'en aperçut et en rougit. On proposa la promenade; j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pu lui parler; mais moi qui, quelques moments auparavant, avois toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin; j'avois dit jusque-là à toutes les femmes même plus que je ne sentois, je ne sus plus que me taire aussitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie sans que nous eussions prononcé un seul mot ni l'un ni l'autre; on ramena les dames chez elles, et je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble et d'une certaine joie qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur : mais que devins-je quand on me nomma la fille du comte de Lussan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit; mais, de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde (c'étoit le nom de cette belle fille) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connoîtroit mon amour sans être prévenue contre moi; et que, quand je

lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition encore mieux que je n'avois fait, et de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autres que celui d'aimer; je suivois Adélaïde partout : je souhaitois avec ardeur une occasion de lui parler en particulier, et, quand cette occasion tant désirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois me retenoit; et ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber en marchant un bracelet où tenoit son portrait : le chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, et, après l'avoir regardé assez longtemps, le mit dans sa poche; elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais, comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie où il avoit réussi avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point. Pourquoi, lui dit-il, mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, que, quand mes sentiments vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire; et, sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la marquise de la Valette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle; mais, comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mère, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en

fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot; je continuai même la promenade avec les dames; et, aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le chevalier. On le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade est une plaisanterie: vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne sais, me répliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre; mais je sais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère, lui dis-je en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le chevalier étoit brave; nous nous battîmes quelque temps avec assez d'égalité; mais il n'étoit pas animé comme moi par le désir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement; il me blessa légèrement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures; je l'obligeai de demander la vie et de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, et l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille et mille fois. Je savois peindre assez joliment; il s'en falloit cependant beaucoup que je fusse habile : mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y passai toute la nuit, et j'y réussis si bien que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, et de l'obliger, sans qu'elle le sût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, et mon cœur en savoit bien le prix.

Après avoir ajusté le bracelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu; elle étoit embarrassée; mais je voyois à travers cet embarras la

joie de m'être obligée, et cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces moments délicieux ; et, si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout à fait bien auprès de madame de Lussan ; j'étois toujours chez elle ; je voyois Adélaïde à toutes les heures, et quoique je ne lui parlasse pas de mon amour, j'étois sûr qu'elle le connoissoit, et j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte, quand je reçus une lettre de mon père qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir et d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle ; la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui étoit entre nos familles, se présentèrent à mon esprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets qui se détruisoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, et qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plus tôt. Je prévenois par là les procès que je craignois tant. Mon père, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde ; mais, quand cette espérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si longtemps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plus tôt. Le tort que je faisois à mon père ne m'arrêta pas : ses biens m'étoient substitués, et j'avois eu une succession d'un frère de ma mère que je pouvois lui abandonner, et qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit : je n'ai jamais passé de moment plus doux que celui où je les jetai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, et je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je : vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée? Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite; je crus même voir de la douleur dans ses yeux. Vous m'avez entendu, repris-je; de grâce, répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise? me répondit-elle; je ne devrois pas vous entendre, et je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt; et, quoi que je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyoit : elle avoit l'air embarrassée. Que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le respectai; je ne la regardois qu'avec crainte, il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect et à la délicatesse de mes sentiments, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler : je voulois, avant de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je; eh! que ferez-vous, quand vous saurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs! Je vous ai abusée par un nom sup-

posé; je ne suis point ce que vous me croyez; je suis le fils du comte de Comminge. Vous êtes le fils du comte de Comminge! s'écria Adélaïde. Quoi! vous êtes notre ennemi! C'est vous, c'est votre père, qui poursuivez la ruine du mien! Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom aussi odieux. Je suis un amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon père ne vous fera jamais de mal; mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée? que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom? il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de la bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je en prenant sa main que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle; plus je vous vois, et plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon père favorable à ma passion; j'étois si plein de mon sentiment qu'il me sembloit que tout devoit sentir et penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

Je ne sais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : je n'envisage que des malheurs, et cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous. Je vous ai laissé voir mes sentiments; je veux bien que vous les connoissiez; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer et de connoître que j'étois aimé remplissoit tout mon cœur; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloient la douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions; et cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adélaïde étoit la crainte de mon père. Je

mourrois de douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrâce de votre famille : je veux que vous m'aimiez; mais je veux surtout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre et de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir, et tout occupé du dessein de rendre mon père favorable à mon amour.

Cependant, il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnères. Le domestique qu'il avoit mis près de moi avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite ; il n'avoit laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le chevalier de Saint-Odon. Malheureusement le chevalier étoit fils d'un ami de mon père. Cette circonstance et le danger où il étoit de sa blessure tournoient encore contre moi. Le domestique qui avoit rendu un compte si exact m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois : il avoit peint, remplies d'artifices, madame et mademoiselle de Lussan, qui m'avoient connu pour le comte de Comminge, et qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon père, naturellement emporté, me traita, à mon retour, avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis! me dit-il; et, sans respect pour ce que vous me devez et pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que sais-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon père, lui dis-je en me jetant à ses pieds, je suis coupable ; mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi; j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie; l'inclination que la fille de M. de Lussan et moi avons prise l'un pour l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le ciel vous

donne. Mon père, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux? et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore quand ils seront votre ouvrage! Laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon père, qui m'avoit laissé à ses pieds tant que j'avois parlé, me regarda longtemps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, et dont je ne me serois pas cru capable; aussi c'est la seule grâce que vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti sur cela, et commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon père s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit m'auroit embarrassé; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai brûlés, prenez, pour vous dédommager, les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles; mon père furieux vint sur moi l'épée à la main; il m'en auroit percé sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mère ne fût entrée dans ce moment. Elle se jeta entre nous : Que faites-vous? lui dit-elle; songez-vous que c'est votre fils? et, me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis longtemps; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportements et des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mère tendre qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi! mon fils, me disoit-elle, une maîtresse, et une maîtresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mère! Hélas! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un père qui veut être obéi; il est prêt à prendre les résolutions les plus

violentes contre vous : voulez-vous m'accabler de douleur? étouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement ; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire, et je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse? il m'est plus aisé de m'arracher la vie que d'oublier Adélaïde : pourquoi trahirois-je les serments que je lui ai faits! Quoi! je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, et je l'abandonnerois! Non, ma mère, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous. Elle vous aimeroit, ajoutai-je, et vous l'aimeriez aussi ; elle a votre douceur, elle a votre franchise ; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? votre père veut vous marier, et veut, en attendant, que vous alliez à la campagne ; il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance ; l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez ; en tout cas, n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance ; demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction. La haine de votre père dure trop longtemps : quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin ; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers ; il est persuadé que c'est un sacrifice que madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah! m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à madame de Lussan? bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adélaïde ignore ce que j'ai fait, et je suis bien sûr qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures, ma mère et moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en

donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que, si Adélaïde ne pensoit pas pour moi comme je le croyois, je me soumettrois à ce que mon père souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, et dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le temps de mon exil étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnères, de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure, le second jour de notre marche, dans un village où nous devions passer la nuit ; en attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, et qui versa très-lourdement à quelques pas de moi.

Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse ; deux hommes, qui étoient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans : on s'attend bien que c'étoient Adélaïde et sa mère, c'étoient effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort blessée au pied ; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charme pour moi ! après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les siens passés autour de mon cou, et une de ses mains touchoit à ma bouche ; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en aperçut ; sa pudeur en fut alarmée ; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas ! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour ! j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse et timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi ! lui répondis-je, vous avez

la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais! Je serrois tendrement Adélaïde en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, et un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt. Je la portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mère, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre : pendant qu'on étoit occupé auprès de madame de Lussan, j'eus le temps de compter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon père et moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, et je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon père tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuse. Je sentois que, pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour; j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mère pour moi, et sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma mère, me dit-elle, elle connoît vos sentiments; je lui ai fait l'aveu des miens; j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon père à proposer encore un accommodement; nous avons des parents communs que nous ferons agir. La joie que nos espérances donnoient à Adélaïde me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je en lui prenant la main, que, si nos pères sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentiments par mon devoir; mais je sens que je serai très-malheureuse si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir madame de Lussan s'approchèrent alors de sa fille et rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mère, qui me reçut avec bonté; elle me pro-

mit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté. Mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter; je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère; ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chère Adélaïde : je répétai la même chose deux ou trois fois; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste; elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle, je ne m'en fais aucun reproche; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, et vous méritez bien que j'en aie pour vous : je ne sais quelle sera votre destinée: mes parents décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères? laissons-les se haïr, puisqu'ils le veulent, et allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer? me répondit-elle; voulez-vous me faire repentir des sentiments que j'ai pour vous? Ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajouta-t-elle en me tendant la main, c'est par notre constance et par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais, quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue; je la mouillois de mes larmes. Je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer et de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, et

j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes couloient, et j'y trouvois une espèce de douceur : quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa, comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées; on voit à l'entour des pins, des cyprès, des rochers escarpés et arides, et on n'entend que le bruit des torrents qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie : je passois les journées entières dans les bois; j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes sentiments. Cette occupation étoit mon unique plaisir. Je les lui donnerai un jour, disois-je; elle verra par là à quoi j'ai passé le temps de l'absence. J'en recevois quelquefois de ma mère; elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque espérance. Hélas! c'est le dernier moment de joie que j'aie ressenti; elle me mandoit que tous nos parents travailloient à raccommoder notre famille, et qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi! j'allois dès le matin sur le chemin par où les messagers pouvoient venir; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit possible, et toujours plus affligé que je ne l'étois en partant; enfin, je vis de loin un homme qui venoit de mon côté; je ne doutois point qu'il ne vînt pour moi, et, au lieu de cette impatience que j'avois quelques moments auparavant, je ne sentis plus que de la crainte; je n'osois m'avancer; quelque chose me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit semblé si cruelle, me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres que je reçus par cet

homme qui venoit effectivement pour moi m'apprirent que mon père n'avoit voulu entendre à aucun accommodement ; et, pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maison de Foix; que la noce devoit se faire dans le lieu où j'étois ; que mon père viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre. J'attendis mon père avec assez de tranquillité ; c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde ; j'étois sûr qu'elle m'étoit fidèle ; je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs, ma mère, qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoutoit de vivacité à ma passion! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon père me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je passai les trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de mon père à m'occuper du nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi ; cette idée, malgré ma triste situation, remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon père et de moi fut, de ma part, pleine de respect, mais de beaucoup de froideur ; et de la sienne, de hauteur et de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il, de vous repentir de vos folies, et je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de bonté, et préparez-vous à recevoir, comme vous devez, M. le comte de Foix et mademoiselle de Foix, sa fille ; que je vous ai destinée ; le mariage se fera ici ; ils arriveront demain avec votre mère, et je ne les ai devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché, monsieur, dis-je à mon père, de ne

pouvoir faire ce que vous souhaitez; mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer; je vous prie de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure; mademoiselle de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne me feroit pas changer de résolution, et l'affront que je lui fais en deviendroit plus sensible pour elle si je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur. Tu ne verras pas même le jour : je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir que tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir; je te priverai de mon bien; je l'assurerai à mademoiselle de Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre grillée qui donnoit sur une des cours du château : mon père ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, et qu'on ne me laissât parler à personne : je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, et même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, et ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison; mais, quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle: mes réflexions ajoutoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir : aussi me reprochois-je le moindre doute, et lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mère me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me soumettre à mon père, dont la colère devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même; que les soins qu'elle

s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mère; mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre; je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer; mais que devins-je après l'avoir lue! Voici ce qu'elle contenoit :

« Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite de tout ce que je vous dois; je sais ce que votre générosité m'avoit laissé ignorer. Je sais l'affreuse situation où vous êtes, et je n'ai, pour vous en tirer, qu'un moyen qui vous rendra peut-être plus malheureux; mais je le serai aussi bien que vous, et c'est là ce qui me donne la force de faire ce qu'on exige de moi. On veut, par un engagement avec un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous : c'est à ce prix que M. de Comminge met votre liberté; il m'en coûtera peut-être la vie, et sûrement tout mon repos. N'importe, j'y suis résolue. Vos malheurs, votre prison sont aujourd'hui tout ce que je vois. Je serai mariée dans peu de jours au marquis de Benavidés. Ce que je connois de son caractère m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir; mais je vous dois du moins cette espèce de fidélité de ne trouver que des peines dans l'engagement que je vais prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être heureux; votre bonheur seroit ma consolation. Je sens que je ne devrois point vous dire tout ce que je vous dis; si j'étois véritablement généreuse, je vous laisserois ignorer la part que vous avez à mon mariage; je me laisserois soupçonner d'inconstance. J'en avois formé le dessein; je n'ai pu l'exécuter; j'ai besoin, dans la triste situation où je suis, de penser que du moins mon souvenir ne vous sera pas odieux. Hélas! il ne me sera pas bientôt permis de conserver le vôtre; il faudra vous oublier; il

faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines celle que je sens le plus ; vous les augmenterez encore si vous n'évitez avec soin les occasions de me voir et de me parler. Songez que vous me devez cette marque d'estime, et songez combien cette estime m'est chère, puisque, de tous les sentiments que vous aviez pour moi, c'est le seul qu'il me soit permis de vous demander. »

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots : « On veut, par mon engagement avec un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous. » La douleur dont ces paroles me pénétrèrent ne me permit pas d'aller plus loin : je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, et j'y serois peut-être mort sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir dès que j'eus repris la connoissance. Cette lettre, que j'avois toujours tenue pendant ma foiblesse, et que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, et je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme, qui jusque-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir ; il condamna le procédé de mon père ; il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres ; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt et par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitements que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment ; mais il fallut aller chercher des chevaux, et l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit

d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, et de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, et tous les moments que je différois me paroissoient des siècles. Cette lettre, que j'avois lue et relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date, je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance? reprenois-je. Adélaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi? je retrouverai partout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur, elle a jugé de moi comme des autres hommes : voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur : nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mère dans le chemin, qui venoit de notre côté : elle me reconnut; et, après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage : je craignois tout dans la situation où j'étois, et ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison : votre père y a consenti. Ah! m'écriai-je, Adélaïde est mariée! Ma mère ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espèce de stupidité, et, à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse

ma mère me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, et sans vouloir prendre aucune nourriture; la fièvre augmenta, et on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mère, qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ses larmes, ses prières, et le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux; la première chose que je fis fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mère, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, et où j'avois déjà mis son portrait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mère, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, et laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde : elle m'en parloit quelquefois; et, comme elle s'étoit aperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avait déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé, et même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre père, qui ne vous rendroit jamais la liberté tant qu'il craindroit que vous pussiez épouser mademoiselle de Lussan : je me résolus de parler à cette généreuse fille; je lui fis part de mes craintes; elle les partagea; elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage : il y avoit longtemps que son père, offensé des procédés de M. de Comminge, la pressoit de se marier : rien n'avoit pu l'y déterminer jusque-là. Sur qui tombera votre choix? lui demandai-je. Il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur

s'étoit destiné. Deux jours après cette conversation, j'appris que le marquis de Benavidés avoit été préféré à ses concurrents; tout le monde en fut étonné, et je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure désagréable, qui le devient encore davantage par son peu d'esprit et par l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adélaïde; je la vis pour lui en parler dans la maison de la comtesse de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuse; mais il faut me marier; et, depuis que je sais que c'est le seul moyen de délivrer M. votre fils, je me reproche tous les moments que je diffère. Cependant ce mariage, que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines; j'ai voulu du moins lui prouver, par mon choix, que son intérêt étoit le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je suis digne de votre pitié, et je tâcherai de mériter votre estime par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mère m'apprit encore qu'Adélaïde avoit su, par mon père même, que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour où il avoit perdu son procès; elle m'a avoué, me disoit ma mère, que ce qui l'avoit le plus touchée étoit la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations; et, quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne sais quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mère reçut ordre de mon père de retourner auprès de lui; il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie; la manière dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mère me pressa de partir avec elle; mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, et elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois; il me passa dès

lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, et je l'aurois fait si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mère. Il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, et qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie; il avoit été à Bagnères avec moi; il connoissoit Adélaïde; il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, et les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir : il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Benavidés n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme, peu de temps après son mariage, dans des terres qu'il avait en Biscaye. Mon homme, qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, et me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye sans perdre un moment. Le désir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage : il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines et de tentatives inutiles il avoit appris que Benavidés avoit besoin d'un architecte; qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, et qu'à la faveur de quelques connoissances qu'un de ses oncles, qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois données, il s'étoit introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que madame de Benavidés m'a reconnu; du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste et la plus retirée; que son mari ne la quittoit presque jamais; qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie; qu'il la portoit si loin

que son frère n'avoit la liberté de voir madame de Benavidés que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frère : il me répondit que c'étoit un jeune homme dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Benavidés : qu'il paroissoit fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de madame de Benavidés et le désir de la voir m'occupoient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés : Il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement ; je lui ai promis de lui en mener un ; il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ ; j'écrivis à ma mère que j'allois passer quelque temps chez un de mes amis, et je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissoient point sur madame de Benavidés ; j'eusse voulu savoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire ; il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup : cet article m'intéressa particulièrement ; ce chien venoit de moi. Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé : quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur. Le cœur, dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle-sœur ; il ajouta qu'il calmoit souvent les emportements de son frère, et qu'on étoit persuadé que, sans lui, Adélaïde seroit encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir et à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert ; ce seroit un foible motif pour vous retenir ; mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde,

que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit : aussi me promis-je à moi-même, et promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Benavidés, qui me mit aussitôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devoit conduire des ouvriers; il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé, sans que j'eusse encore vu madame de Benavidés; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade : elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée; il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu! que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit : je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi; j'en devois être bien aise, puisque j'étois sûr que, si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai; je sortis de cette chapelle avec plus de trouble et d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître; mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion, si elle se présentoit.

La vue du jeune Benavidés me donnoit aussi une espèce d'inquiétude; il venoit me voir travailler assez souvent; il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui et moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : je ne l'étois cependant point. Ses agréments et son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance; je craignois en lui un rival; j'apercevois dans toute sa personne une certaine

tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause; et, ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : Vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je m'aperçois que vous êtes plongé vient de quelque peine de cœur : dites-le-moi; si je puis quelque chose pour vous, je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux, en général, ont droit à ma compassion; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grâce dom Gabriel (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir; je conclus que dom Gabriel étoit amoureux, et qu'il l'étoit de sa belle-sœur : toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux; mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fît sentir d'une manière plus fâcheuse pour moi que mon amour ne lui avoit causé que des peines?

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par dom Gabriel. Je ne sais, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajustements qu'on fait à cet appartement. Vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, madame, en la regardant, que, si vous daignez jeter les yeux sur ce qui est ici,

vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaïde, frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instants, et sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur. Adélaïde n'avoit pas daigné même jeter un regard sur moi; elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colère. Que lui ai-je fait? disois-je. Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais, si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je concluois ensuite que, puisque Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs. Cette pensée me donna une douleur si vive et si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra et me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous? me dit-il; que vous est-il arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je : Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus! répétai-je; est-il bien possible? Hélas! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par combien de peines, par combien de tourments ne rachèterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférois à tout, ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une si douce joie!

Je fus encore longtemps à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes; il sut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jeter dans le désespoir où vous êtes; madame de Benavidés est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence; que savez-vous même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi quand on aime : le cœur agit seul dans un premier mouvement : il faut, ajoutai-je, que je la voie; il faut que je lui reproche son changement. Hélas!

après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle ! que ne me laissoit-elle dans cette prison ! j'y étois heureux, puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions ; je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons ; je les reprenois ; je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces moments de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure ? Je veux tâcher de lui parler ; mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution : il fut conclu que je partirois aussitôt que je lui aurois parlé ; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le temps que dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, et celui où Benavidés seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, et que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage ; j'avois presque, sans m'en apercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu ; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir ; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite ; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, et chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin, ce moment. Je montois, comme à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui en-

troit dans son appartement : je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que dom Gabriel étoit sorti dès le matin, et j'avois entendu Benavidés, dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'aperçut : mais, la retenant par sa robe : Ne me fuyez pas, lui dis-je, madame ; laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir ; cet instant passé, je ne vous importunerai plus ; j'irai, loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai causés et de la perte de votre cœur. Je souhaite que dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise et le trouble avoient jusque-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, et jetant un regard sur moi : Quoi! me dit-elle, vous osez me faire des reproches! vous osez me soupçonner, vous!...

Ce seul mot me précipita à ses pieds : Non, ma chère Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense ; pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout à l'heure et que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde ; voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle ? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux ; ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes. J'y étois encore, quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que, venant à elle l'épée à la main : Tu mourras, perfide ! s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement si je ne me fusse jeté au-devant d'elle : je tirai en même temps mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit

Benavidés en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour me défendre ; mais je haïssois trop Benavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison ; j'allai sur lui ; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de madame de Benavidés avoient attirés, entrèrent dans ce moment ; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; plusieurs se jetèrent sur moi ; ils me désarmèrent, sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de madame de Benavidés, qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé madame de Benavidés. La mort de son mari, que je croyois alors tué à ses yeux, et tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point ! j'avois causé ses premiers malheurs, et je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi ; elle me devoit haïr, je l'avois mérité : la seule espérance qui me restât fut de n'être pas connu ; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui dans toute autre occasion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, et Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer don Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il en s'approchant : je viens par ordre de madame de Benavidés ; elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment si elle m'avoit bien connu.

N'importe, je répondrai à sa confiance; je vous sauverai et je la sauverai, si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour ; je dois justifier madame de Benavidés, et je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit don Gabriel, si mon frère étoit mort, comme je vois que vous le croyez ; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, et le premier signe de vie qu'il a donné a été de faire renfermer madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par là qu'il l'a soupçonnée, et que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il ; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra madame de Benavidés ? m'écriai-je ; non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, et à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit don Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Eh bien ! lui dis-je, je fuirai, puisqu'elle le veut et que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié ; je ne méritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à don Gabriel ; vous, vous êtes généreux ; son innocence, son malheur doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me croirois payé si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi ? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, et me fit traverser les cours du château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que, par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Don Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux, qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château : Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire ; voilà une lettre pour un religieux de la maison, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtemps autour du château ; je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner ; mais le désir de savoir des nouvelles d'Adélaïde me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce religieux, après avoir lu la lettre de dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement et le sang qu'il aperçut sur mes habits lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foiblesse ; un domestique qu'il appela, et lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maison pour visiter ma plaie ; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid et par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le Père à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent : j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié ; je ne m'étois pas trompé : il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême quand il sut que j'étois blessé ; il s'approcha de mon lit pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est madame de Benavidés ; sachez ce qui se passe ; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, et songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitois ; il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuse : on fut obligé de me faire de grandes incisions ; mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avois vue en

sortant de sa chambre, fondant en larmes, couchée sur le plancher, auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de sa vie, je me trouvois partout : son mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient faits pour moi, et je venois de mettre le comble à tant d'infortunes en exposant sa réputation. Je me rappelois ensuite la jalousie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés ; elle devoit me haïr. Cette idée, si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours ; il me dit que Benavidés étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que don Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne savois ce que je devois désirer ; tous les événements étoient contre moi ; je ne pouvois même souhaiter la mort ; il me sembloit que je me devois à la justification de madame de Benavidés.

Le religieux qui me servoit prit pitié de moi ; il m'entendoit soupirer continuellement ; il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été longtemps dans le monde, et que divers accidents avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours ; il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit ; il gagna peu à peu ma confiance ; peut-être aussi ne la dut-il qu'au besoin que j'avois de parler et de me plaindre. Je m'attachois à lui à mesure que je lui contois mes malheurs : il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté ; je lui répétois

mille fois les mêmes choses ; il m'écoutoit, il entroit dans mes sentiments.

C'étoit par son moyen que je savois ce qui se passoit chez Benavidés : sa blessure le mit longtemps dans un très-grand danger ; il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par dom Jérôme : c'étoit le nom de ce religieux. Il me dit ensuite que tout paroissoit tranquille dans le château, que madame de Benavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé étoit très-languissante ; il ajouta qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussitôt que je le pourrois, que mon séjour pouvoit être découvert, et causer de nouvelles peines à madame de Benavidés.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir ; j'avois toujours la fièvre ; ma plaie ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois, quand je m'aperçus un jour que dom Jérôme étoit triste et rêveur : il détournoit les yeux et n'osoit me regarder ; il répondoit avec peine à mes questions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, entrant dans ma chambre, me dit que don Gabriel étoit dans la maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Don Gabriel est ici, dis-je en regardant dom Jérôme, et vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce mystère? Vous me faites trembler? Que fait madame de Benavidés ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin dom Jérôme en m'embrassant. Ah ! m'écriai-je, elle est morte ! Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur ! Vous ne me répondez point ? hélas ! je n'ai donc plus d'espérance ? Non, ce n'est point Benavidés, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; sans mon amour elle vivroit encore. Adélaïde est morte ! je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais ! Elle est morte et je vis encore ! Que tardé-je à la suivre,

que tardé-je à la venger ? mais non, ce seroit me faire grâce que de me donner la mort ; ce seroit me séparer de moi-même qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois fit rouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée ; je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse ; elle fut si longue, que l'on me crut mort ; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie ; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir don Gabriel, parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine ; je priai dom Jérôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Don Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez longtemps sans nous parler ; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes. Je rompis enfin le silence : Vous êtes bien généreux, monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine ? Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur ; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des événements que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines et les vôtres, me répondit-il ; n'importe, il faut vous satisfaire ; vous verrez du moins, dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas seul à plaindre ; mais je suis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu madame de Benavidés, quand elle devint ma belle-sœur. Mon frère, que des affaires considérables avoient

attiré à Bordeaux, en devint amoureux ; et, quoique ses rivaux eussent autant de naissance et de bien, et lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sais par quelle raison le choix de madame de Benavidés fut pour lui. Peu de temps après son mariage, il la mena dans ses terres ; c'est là que je la vis pour la première fois. Si sa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des grâces de son esprit et de son extrême douceur, que mon frère mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes ; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari pour le faire consentir à mon mariage. Le père de ma maîtresse, offensé des refus de mon frère, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, et m'avoit déclaré, et à sa fille, que, ce temps expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que madame de Benavidés me témoignoit me mit bientôt en état de lui demander son secours ; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, et j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps qui m'avoit été prescrit s'écouloit ; j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoient d'agir ; les réponses que je lui faisois ne la satisfirent pas ; il s'y glissoit, sans que je m'en aperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes ; elles me parurent injustes ; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée ; et le dépit, joint aux instances de son père, la détermina à se marier ; elle m'instruisit elle-même de son sort ; sa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre ; elle finissoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore ; je ne pus apprendre sans une véritable douleur que je la perdois ; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, et je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient ; j'y rêvois triste-

ment en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé par madame de Benavidès; elle s'aperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié; une secrète répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur : je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de mademoiselle de N.... Que ne m'avez-vous parlé plus tôt? me dit-elle; peut-être aurois-je obtenu de M. votre frère le consentement qu'il vous refusoit. Mon Dieu! que je vous plains, et que je la plains! elle sera assurément malheureuse. La pitié de madame de Benavidès pour mademoiselle de N.... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; et, pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de mademoiselle de N..... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, et qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation : je m'aperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup ce que je n'avois pas voulu voir jusque-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, et je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur : je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention, son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amuse-

ments, dans un âge comme le sien. Son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitements de mon frère, me parut alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même temps à mon esprit! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, et cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur, je pourrois prétendre à son amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentiments plus vifs pour un autre. Je sentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, et que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, et je rentrai au château, pour dire à mon frère que j'étois obligé de partir; mais la vue de madame de Benavidés arrêta mes résolutions; cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air et des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confidence; mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre madame de Benavidés; car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, et je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondîtes à mes avances me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, et j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frère. Jugez de ma surprise, quand, à mon retour, j'appris tout ce qui s'étoit passé; mon frère, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence et jetoit, de temps en temps, des regards terribles sur madame de Benavidés. Il m'ap-

pela aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi ; faites-la conduire dans son appartement, et donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose ; mais M. de Benavidés m'interrompit au premier mot. Faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir ; je m'approchai de ma belle-sœur ; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre ; elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur ; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions ; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que, la regardant avec beaucoup de tristesse : Quoi ! lui dis-je, madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous ? je frémis de le dire ; mais je crains pour la vôtre ; retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr ; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sais si M. de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle ; je sais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, et je le remplirai, quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques moments, et reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi bien l'aveu que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre ; allez retrouver votre frère ; une plus longue conversation pourroit lui être suspecte ; revenez ensuite le plus tôt que vous pourrez.

Je sortis, comme madame Benavidés le souhaitoit ; le chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Benavidés ; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes : je désirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire, et je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour

elle le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de don Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, et je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusque-là par l'excès de mon désespoir, commencèrent à couler.

Oui, continua dom Gabriel, vous en étiez aimé : quel fonds de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente ! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez ; qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir, et qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer, et que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle ; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend ; car je le connois : dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foiblesse, répliqua-t-elle : mais vous avez dû voir que, si je n'ai pas été maîtresse de mes sentiments, je l'ai du moins été de ma conduite, et que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier ; je sais trop par moi-même qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, et pour délivrer le comte de Comminge ; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans oser lever les yeux

sur madame de Benavidés ; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer ; mais je ne savois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert, pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux : il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu ; mais il y avoit de la cruauté à abandonner madame de Benavidés seule, entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir madame de Benavidés et à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille ; je crus cependant m'apercevoir que son affliction étoit encore augmentée, et je ne doutai pas que ce ne fût par la connoissance que je lui avois donnée de mes sentiments : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir ; le mal de mon frère qui augmentoit, et qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Benavidés par un événement ordinaire, me dit-elle, sa perte m'auroit été moins sensible ; mais la part que j'aurois à celui-ci me la rendroit tout à fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitements qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué ; s'il vit, j'espère qu'il connoîtra mon innocence, et qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, madame, lui dis-je, que je tâche de mériter la vôtre. Je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir : je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sais même si je pourrai en triompher ; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais ; j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant firent plus d'effet sur moi que toute ma raison; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse. Non, madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, et je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement, en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagements que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentiments à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois; elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; et, pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance; mon cœur se révoltoit encore quelquefois; mais la raison restoit la plus forte. Mon frère, après avoir été assez longtemps dans un très grand danger, revint enfin : il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que madame de Benavidés tomba malade à son tour; sa jeunesse la tira d'affaire, et j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendri son mari pour elle; quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal, il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. Benavidés me fit appeler. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, et vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon père,

et il m'en a tenu lieu; je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avois ébranlé; je crus même le voir attendri. J'ai aimé madame de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le temps et la conduite qu'elle aura à l'avenir effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte: c'étoit le moyen de rappeler ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie. Je sais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Benavidés: mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frère. Un des principaux domestiques de la maison, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder et de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Saragosse; il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu encore aucune nouvelle; ce long silence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique qui m'apprenoit que, trois jours après mon départ, M. de Benavidés l'avoit mis dehors et tous ses camarades, et qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, et la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, et, sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé, je pris sur-le-champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de madame de Benavidés; mon frère, qui me l'écrit lui-même, m'en paroît si affligé, que je ne saurois croire qu'il y ait eu part : il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme

l'avoit emporté sur sa colère; qu'il étoit près de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, et qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquième jour. J'ai su, depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie; il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua don Gabriel; les lieux où j'ai vu la malheureuse madame de Benavidés, et où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments; et je ne sais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Don Gabriel cessa de parler : je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes soupirs et par mes larmes; il en répandoit aussi bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, et je restai seul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur; le désir d'exécuter ce projet hâta ma guérison : après avoir langui si longtemps, mes forces commencèrent à revenir; ma blessure se ferma, et je me vis en état de partir en peu de temps : les adieux de dom Jérôme et de moi furent, de sa part, remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre; mais j'avois perdu ma chère Adélaïde, et je n'avois de sentiment que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle : j'écrivis à ma mère par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin, je la

priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, et je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai pas ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de madame de Benavidés et son portrait, que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins, sans presque m'arrêter, à l'abbaye de la T..... Je demandai l'habit en arrivant ; le P. abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture et les austérités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entièrement, que je ne m'étois pas même aperçu du changement de nourriture et de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, et je fus reçu ; l'assurance que j'avois par là que mes larmes ne seroient point troublées, et que je passerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espèce de consolation ; l'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chère, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du cloître, parce que tout m'étoit également indifférent ; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois ; là, je relisois cette lettre, je regardois le portrait de ma chère Adélaïde ; je baignois de mes larmes l'un et l'autre, et je revenois le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux ; il étoit déjà couché sur la cendre, et on alloit lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon père, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui, par des voies si extraordinaires, m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré ; vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois et j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusque dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté dans des vues si criminelles ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade ; je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte ; je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture ; mon mari, non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misère : mais, que dis-je, ô mon Dieu ! j'ose appeler cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir ! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté ; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, et m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi me fit penser à la retraite ; et, pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savoit aucune nouvelle de

la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du château ; le couvent que j'avois choisi, et où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église : à peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur; je crus être séduite par la force de mon imagination ; je m'approchai, et, malgré le changement que le temps et les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu ! à cette vue ! de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu ! et vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; et, pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon père ; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admise dans votre maison ; vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices ? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtois à respirer le même air et à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas ; je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, et je me trouvois dans ces moments payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître : mais quel fut le motif qui m'arrêta? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une âme que je croyois toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la règle du saint fondateur, qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun son tombeau. Je suivois, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir ; il me sembloit, depuis ce moment, que j'allois le perdre, cette idée ne m'abandonnoit plus : mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le suivois partout; et, si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

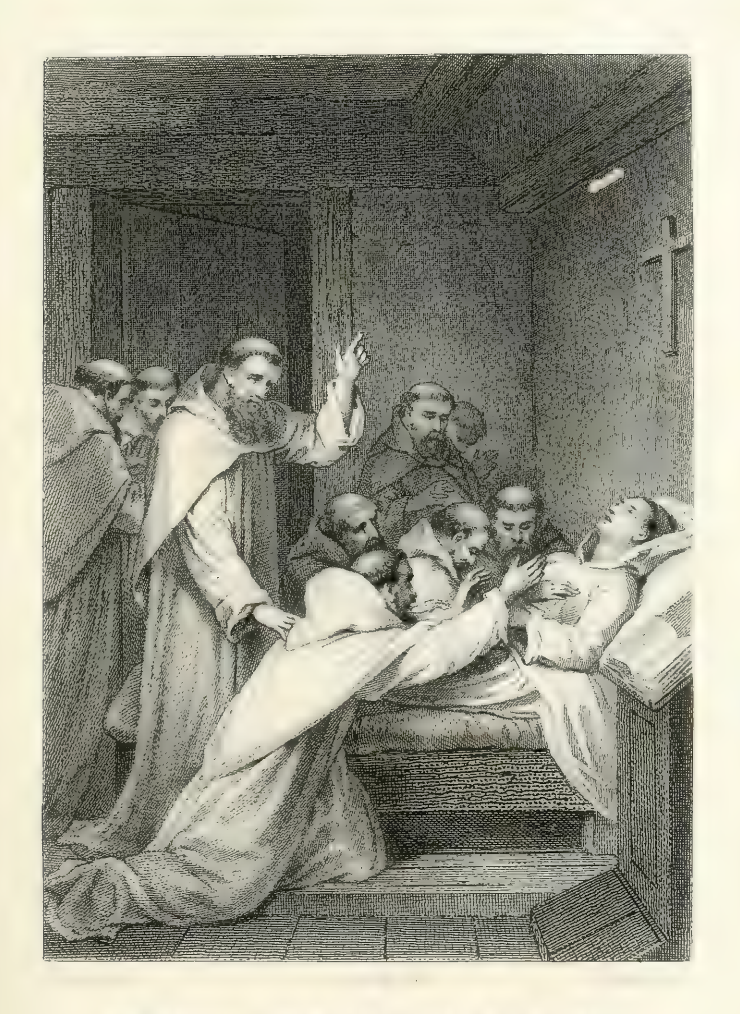
Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui ; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avoit quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait ! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle ; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui ; je crus que cet amour que je portois jusqu'aux pieds des autels avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse ; ma prière, tout insuffisante, toute profane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejetée : votre grâce se fit sentir

à mon cœur. Je goûtai, dès ce moment, la paix d'une âme qui est avec vous, et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances ; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considère ce qu'il a follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt ; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice ! Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche ; j'implore le secours des prières de ces saints religieux ; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné ; et je me reconnois indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avait retenu mes cris ; mais, quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de si douloureux que les religieux vinrent à moi et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde ; je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adélaïde, m'écriai-je, et je vous ai perdue pour toujours ! Quoi ! vous avez été si longtemps auprès de moi, et mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ! nous ne nous séparerons du moins jamais ; la mort, moins barbare que mon père, ajoutai-je en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle ; le père abbé, attendri de ce spectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres et



*Page 18*[illegible]

les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans une cellule, où le père abbé me suivit; il passa la nuit avec moi sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui disois-je, Adélaïde, pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux; par pitié, ajoutai-je en me jetant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir! que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'ermitage attendre la mort; ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; et vous, mon Père, je vous demande cette dernière grâce, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai, à mon tour, de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le père abbé, par compassion et peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN DES MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE

LE

# SIÉGE DE CALAIS

LE

# SIÉGE DE CALAIS

NOUVELLE HISTORIQUE

---

## PREMIÈRE PARTIE

M. de Vienne, issu d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, n'eut qu'une fille de son mariage avec mademoiselle de Chauvirey.

La naissance, la richesse, et surtout la beauté de mademoiselle de Vienne, lui donnèrent pour amants déclarés tous ceux qui pouvoient prétendre à l'alliance de M. de Vienne. M. de Granson, dont la naissance n'étoit pas inférieure, fut préféré à ses rivaux. Quoique aimable et amoureux, il n'avoit point touché le cœur de mademoiselle de Vienne; mais la vertu prit la place des sentiments. Elle remplissoit ses devoirs d'une manière si naturelle, que M. de Granson put se croire aimé : un bonheur qui ne lui coûtoit plus de soins ne le satisfit pas longtemps.

A peine une année s'étoit écoulée depuis son mariage, qu'il chercha, dans de nouveaux amusements, des plaisirs moins tranquilles. Madame de Granson vit l'éloignement de son mari

avec quelque sorte de peine; les intérêts de la beauté ne sont guère moins chers à une jeune personne que ceux de son cœur.

Elle étoit, depuis son enfance, liée d'une tendre amitié avec la comtesse de Beaumont, sœur de M. de Canaple. Un jour que la compagnie avoit été nombreuse chez madame de Granson, et que madame de Beaumont s'étoit aperçue qu'elle ne s'étoit prêtée à la conversation que par une espèce d'effort : J'ai envie, lui dit madame de Beaumont aussitôt qu'elles furent seules, de deviner ce qui vous rend si distraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit mandame de Granson ; laissez-moi vous cacher une foiblesse dont je suis honteuse. Vous avez tort de l'être, répliqua madame de Beaumont ; vos sentiments sont raisonnables : M. de Granson a fait tout ce qu'il falloit pour se faire aimer de vous ; il fait présentement tout ce qu'il faut pour vous donner de la jalousie. Je vous assure, dit madame de Granson, que, si j'aimois mon mari de la façon que vous le pensez, je ne serois point honteuse de me trouver sensible à sa conduite présente ; mais je ne l'ai jamais aimé qu'autant que le devoir l'exigeoit ; son cœur n'est point nécessaire au bonheur du mien ; c'est le mépris de ce que je puis avoir d'agréments qui m'irrite. Je suis humiliée qu'une année de mariage ait éteint l'amour de mon mari, et je me reproche de me trouver des sentiments qui ne sont excusables que lorsque la tendresse les fait naître.

M. votre frère, qui ne m'a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la passion de M. de Granson, et à qui, dans les commencements de notre mariage, il a peut-être vanté son bonheur, sera bien étonné de le trouver, à son retour, amoureux d'une autre femme. Il devroit en être étonné, dit madame de Beaumont, et je vous assure cependant qu'il ne le sera pas ; il croit qu'on ne peut être longtemps amoureux et heureux ; mais aussi il est bien éloigné de penser, comme la plupart des hommes, qu'on peut, sans intéresser la probité, manquer à une

femme : il est persuadé, au contraire, qu'on ne sauroit mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble souvent toute la vie d'une malheureuse à qui l'on a persuadé qu'on l'aimeroit toujours. Aussi, ajouta madame de Beaumont, mon frère ne s'est-il jamais permis d'engagement sérieux.

Je suis tout à fait fâchée, répondit madame de Granson, de ce que vous m'apprenez ; la liaison qui est entre M. de Canaple et M. de Granson, et celle qui est entre vous et moi, m'avoient fait naître l'espérance d'en faire mon ami ; mais je crains qu'il ne soit aussi inconstant en amitié qu'il l'est en amour. Ce n'est pas la même chose, répliqua madame de Beaumont ; l'amitié n'a point comme l'amour un but déterminé ; et c'est ce but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frère ; mais je doute qu'il s'empresse d'être de vos amis ; il craint de voir les femmes qu'il pourroit aimer, et vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte ; je crois même que, quoiqu'il soit fort aimable, il ne vous le paroîtra point du tout ; car il faut encore vous dire ce petit trait de son caractère : son esprit ne se montre jamais mieux que quand il n'a rien à craindre pour son cœur. C'est-à-dire, répliqua madame de Granson, qu'il fait injure toutes les fois qu'il cherche à plaire, et qu'il faudroit l'en haïr. En vérité, vous avez un frère bien singulier, et, si vous lui ressembliez, je ne vous aimerois pas autant que je vous aime.

Quand madame de Granson fut seule, elle ne put s'empêcher de repasser dans son esprit tout ce qu'elle venoit d'entendre sur le caractère de M. de Canaple. Il croit donc, disoit-elle, qu'il n'a qu'à aimer pour être aimé. Ah ! que je lui prouverois bien le contraire, et que j'aurois de plaisir à mortifier sa vanité ! Ce sentiment, que madame de Granson ne se reprochoit pas, l'occupoit plus qu'il ne méritoit. Elle s'informoit, avec quelque sorte d'empressement, du temps où M. de Canaple devoit venir.

Ce temps ne tarda guère. M. de Granson annonça à sa femme l'arrivée de son ami, et la pria de trouver bon qu'ils logeassent

ensemble, comme ils avoient toujours fait. A quelques jours de là, il lui présenta M. de Canaple : peu d'hommes étoient aussi bien faits que lui ; toute sa personne étoit remplie de grâce, et sa physionomie avoit des charmes particuliers dont il étoit difficile de se défendre.

Madame de Granson, quoique prévenue sur son caractère, ne put s'empêcher de le voir tel qu'il étoit. Pour lui, ses yeux seuls la trouvèrent belle ; et, dans cette situation où il ne craignoit rien pour son repos, il ne contraignit point le talent qu'il avoit naturellement de plaire. Attentif, rempli de soins, il voyoit madame de Granson à toutes les heures, et il se montroit toujours avec de nouvelles grâces ; elles faisoient leur impression. Madame de Granson fut quelque temps sans s'en apercevoir ; elle croyoit de bonne foi que le dessein qu'elle avoit de lui plaire n'étoit que le désir de mortifier sa vanité ; mais le chagrin de n'y pas réussir l'éclaira sur ses sentiments. Est-il possible, disoit-elle, que je ne doive les soins du comte de Canaple qu'à son indifférence ? Mais pourquoi vouloir m'en faire aimer ? qui m'assure que je serois insensible ? Hélas ! le dépit que me cause son indifférence ne m'apprend que trop combien je suis foible ! loin de chercher à lui plaire, il faut au contraire éviter de le voir. Je suis humiliée de n'avoir pu le rendre sensible ; eh ! que ferois-je donc s'il m'inspiroit des sentiments que je dusse me reprocher ?

Ce projet de fuir M. de Canaple n'étoit pas aisé à exécuter : la maison de M. de Granson étoit devenue la sienne ; elle-même y avoit consenti ; que penseroit le public si elle changeoit de conduite ? mais, ce qu'elle craignoit beaucoup plus, que penseroit M. de Canaple ? ne viendroit-il point à soupçonner la vérité ?

Il étoit difficile qu'elle conservât au milieu de tant d'agitations toute la liberté de son esprit. Elle devint triste et distraite avec tout le monde, et inégale et presque capricieuse avec M. de

Canaple. Quelquefois entraînée par son penchant, elle avoit pour lui des distinctions flatteuses; mais, dès qu'elle s'en étoit aperçue, elle l'en punissoit en le traitant tout à fait mal. Il étoit étonné et même affligé de ce qu'il regardoit comme une inégalité d'humeur dans madame de Granson. Il lui avoit reconnu tant de mérite, que, sans prendre d'amour pour elle, il avoit pris du moins beaucoup d'estime et même beaucoup d'amitié.

Cependant les mauvais traitements augmentoient à mesure qu'il plaisoit davantage. Il craignit à la fin d'avoir déplu, et il en parla à sa sœur. Je suis persuadée, lui dit madame de Beaumont, que madame de Granson aime son mari plus qu'elle ne croit. Elle est jalouse; peut-être vous soupçonne-t-elle d'avoir part à des galanteries dont elle est blessée. Voilà ce qui cause son chagrin contre vous. Elle est bien injuste, répliqua M. de Canaple; mais je n'en travaillerai pas moins pour son repos. Je vais mettre en usage tout le crédit que j'ai sur son mari pour l'engager à revenir à elle. En vérité, dit en riant madame de Beaumont, un homme qui croit que la vivacité de l'amour finit où le bonheur commence me paroît peu propre à prêcher la fidélité à un mari.

Quelle que soit ma façon de penser, répliqua M. de Canaple, il est bien sûr du moins que je ne pourrois me résoudre à rendre malheureuse une femme dont je serois aimé, et que j'aurois mise en droit de compter sur ma tendresse.

Cependant madame de Granson, toujours obligée à voir M. de Canaple, ne pouvoit se guérir de son inclination pour lui. Elle résolut de passer une partie de l'été à Vermanton, dans une terre de son mari. M. de Granson, que la présence de sa femme contraignoit un peu, consentit sans peine à ce qu'elle vouloit; mais il ne la laissa pas longtemps dans sa solitude. Il se brouilla peu de temps après avec sa maîtresse. M. de Canaple profita de cette conjoncture, et lui représenta si vivement ce qu'il devoit à sa femme, qu'il l'obligea de l'aller retrouver.

L'absence de M. de Canaple, et les reproches qu'elle ne cessoit de se faire d'être sensible, malgré son devoir, pour un homme dont l'indifférence ne laissoit même aucune excuse à sa foiblesse, avoient produit quelque effet. M. de Granson la trouva embellie, et il se remit à l'aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevoit les empressements de son mari avec plus de complaisance qu'elle n'avoit encore fait : il lui sembloit qu'elle lui devoit ce dédommagement, et qu'elle n'en pouvoit trop faire pour réparer le tort secret qu'elle se sentoit.

Tant qu'elle avoit été seule, elle avoit évité, sous ce prétexte, de recevoir du monde; la présence de M. de Granson le fit cesser, et attira dans le château tous les hommes et toutes les femmes de condition du voisinage. M. de Canaple, pressé par son ami, y vint aussi. Madame de Granson, qui s'étoit bien promis de ne le plus distinguer des autres, par le bien ou le mal traiter, le reçut, et vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conseil qu'il avoit donné, et se confirma, par là, dans l'opinion où il étoit déjà de la passion de madame de Granson pour son mari.

M. de Granson aimoit les plaisirs ; sa femme, attentive à lui plaire, se prêtoit à tous les amusements que la campagne peut fournir. On chassoit ; on alloit à la pêche, et souvent on passoit les nuits entières à danser. Le comte de Canaple faisoit voir, dans tous ces différents exercices, sa bonne grâce et son adresse. Comme il n'aimait rien, il était galant avec toutes les femmes, il plaisoit à toutes, et, parmi celles qui étoient chez madame de Granson, il y en avoit plus d'une auprès de laquelle il eût pu réussir, s'il eût voulu ; mais il étoit bien éloigné de le vouloir.

M. de Châlons, dont les terres étoient peu éloignées, vint des premiers voir M. et madame de Granson ; il avoit fait ses premières armes avec le comte de Canaple. Ils se revirent avec plaisir, et renouèrent une amitié qui avoit commencé dès leur plus tendre jeunesse. M. de Châlons engagea le comte de Ca-

naple de venir passer quelque temps avec lui dans une terre qu'il avoit à une lieue de Vermanton; la chasse étoit leur principale occupation. Le comte de Canaple, entraîné à la poursuite d'un cerf, se trouva seul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connaissoit toutes les routes, et qu'il se vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il étoit si tard quand il y arriva, et celui qui lui ouvrit la porte étoit si endormi, qu'à peine put-il obtenir qu'il lui donnât de la lumière. Il monta tout de suite dans son appartement, dont il avoit toujours une clef; la lumière qu'il portoit s'éteignit dans le temps qu'il en ouvrit la porte; il se déshabilla, et se coucha le plus promptement qu'il put.

Mais quelle fut sa surprise quand il s'aperçut qu'il n'étoit pas seul, et qu'il comprit, par la délicatesse d'un pied qui vint s'appuyer sur lui, qu'il étoit couché avec une femme; il étoit jeune et sensible. Cette aventure, où il ne comprenoit rien, lui donnoit déjà beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormoit toujours, s'approcha de façon à lui faire juger très-avantageusement de son corps.

De pareils moments ne sont pas ceux de la réflexion. Le comte de Canaple n'en fit aucune, et profita du bonheur qui venoit s'offrir à lui. Cette personne, qui ne s'étoit presque pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément; mais son sommeil ne fut pas respecté. Mon Dieu! dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir? La voix de madame de Granson, que le comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble et dans une agitation qu'il n'avoit jamais éprouvés. Il regagna la place où il s'étoit mis d'abord, et attendit, avec une crainte qui lui ôtoit presque la respiration, le moment où il pourroit sortir. Il sortit enfin, et si heureusement, qu'il ne fut vu de personne, et regagna la maison de M. de Châlons.

L'extase et le ravissement l'occupèrent d'abord tout entier. Madame de Granson se présentoit à son imagination avec tous

ses charmes; il se reprochoit de n'y avoir pas été sensible; il lui en demandoit pardon. Qu'ai-je donc fait jusqu'ici, disoit-il? Ah! que je réparerai bien, par la vivacité de mes sentiments, le temps que j'ai perdu! Mais, ajoutoit-il, me pardonnerez-vous mon indifférence? oublierez-vous que j'ai pu vous voir sans vous adorer?

La raison lui revint enfin et lui fit connoître son malheur. Il vit avec étonnement et avec effroi qu'il venoit de trahir son ami, et de faire le plus sensible outrage à une femme qu'il respectoit bien plus alors qu'il ne l'avoit jamais respectée. Son âme étoit déchirée par la honte et le repentir qu'il sentoit pour la première fois. Il ne pouvoit durer avec lui-même; cette probité, dont il avoit fait une profession si délicate, s'élevoit contre lui, lui exagéroit son crime et ne lui permettoit aucune excuse.

J'ai donc mérité, disoit-il, la haine de la seule femme que je pouvois aimer! Comment oserai-je me présenter à ses yeux? irai-je braver sa colère? irai-je la faire rougir de mon crime? Non, il faut m'éloigner pour jamais, et lui donner, en me condamnant à une absence éternelle, la seule satisfaction que je puisse lui donner.

Cette résolution ne tenoit pas longtemps; l'amour reprenoit ses droits, et l'idée même de ce crime qu'il détestoit ramenoit malgré lui quelque douceur dans son âme. Il alloit jusqu'à espérer qu'il ne seroit jamais connu. Mais, si cette pensée le consoloit, elle n'augmentoit pas sa hardiesse. Comment osera-t-il la recevoir en se sentant si coupable?

Madame de Granson ne s'étoit éveillée que longtemps après le départ du comte de Canaple. Elle avoit été obligée de céder son appartement à madame la comtesse d'Artois, qui avoit passé chez elle en allant dans ses terres. M. de Granson étoit parti avant l'arrivée de la duchesse pour une affaire pressée, et avoit assuré sa femme qu'il reviendroit la même nuit. Elle avoit cru qu'instruit par ses gens il étoit venu la trouver dans l'appartement de M. de Canaple. Comme elle étoit prête à se lever, elle aperçut

quelque chose dans son lit, qui brilloit, et vit avec surprise que c'étoit la pierre d'une bague qui avoit été donnée par le roi, Philippe de Valois, au comte de Canaple, pour le récompenser de sa valeur, et qu'il ne quittoit jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne savoit que penser; les soupçons qui lui venoient dans l'esprit l'accabloient de douleur. Il lui restoit pourtant encore quelque incertitude; mais l'arrivée de M. de Granson ne la lui laissa pas longtemps.

Il vint dans la matinée, et vint en lui faisant mille caresses et en lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre! son malheur, qui n'étoit plus douteux, lui parut tel qu'il étoit; la pâleur de son visage et un tremblement général qui la saisit firent craindre à M. de Granson qu'elle ne fût malade; il le lui demanda avec inquiétude et la pressa de se remettre au lit. Loin de l'écouter, elle sortit avec précipitation d'un lieu qui lui rappeloit si vivement sa honte.

Madame la comtesse d'Artois voulut partir cette même matinée. Madame de Granson ne fit nul effort pour la retenir. Le départ de M. de Granson, qui se crut obligé d'accompagner madame la comtesse d'Artois jusque chez elle, lui donna la triste liberté de se livrer à sa douleur; il n'y en eut jamais de plus sensible; elle se voyoit offensée de la manière la plus cruelle par un homme qu'elle avoit eu la foiblesse d'aimer. Elle s'en croyoit méprisée, et cette pensée lui donnoit tant de ressentiment contre lui, qu'elle le haïssoit alors autant qu'elle l'avoit aimé.

Quoi! disoit-elle, cet homme qui craindroit de manquer à la probité s'il laissoit croire à une femme qu'il a de l'amour pour elle, cesse d'être vertueux pour moi seule! Encore si j'avois dans mon malheur l'espérance de me venger! Mais il faut étouffer mon ressentiment pour en cacher la honteuse cause. Que deviendrois-je, grand Dieu! si ce funeste secret pouvoit être pénétré?

Elle passa le jour et la nuit abîmée dans sa triste pensée. Son

mari revint le lendemain, et avec lui plusieurs personnes de qualité, à qui il avoit fait promettre de le venir voir. Madame de Beaumont étoit du nombre. Dans toute autre circonstance madame de Granson l'auroit vue avec plaisir; mais madame de Beaumont étoit sœur de M. de Canaple; sa présence redoubloit l'embarras de madame de Granson. Pour y mettre le comble, elle demanda à son amie des nouvelles de son frère. Madame de Granson répondit, en rougissant et d'un air interdit, qu'il n'étoit pas dans le château, et se pressa de changer de conversation.

Madame de Beaumont ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de la tristesse profonde où son amie étoit plongée. Ne me direz-vous point, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva baignée dans ses larmes, ce qui cause l'affliction où je vous vois? Je ne le sais pas moi-même, répondit madame de Granson. Madame de Beaumont fit encore quelque instance; mais elle vit si bien qu'elle augmentoit le chagrin de son amie, qu'elle cessa de lui en parler.

Il y avoit déjà plusieurs jours que M. de Canaple étoit absent. M. de Granson lui écrivit pour le presser de revenir. Il en conclut que madame de Granson n'étoit pas instruite; et, pressé par le désir de la revoir, il se mit promptement en chemin; mais, à mesure qu'il approchoit, ses espérances s'évanouissoient et sa crainte augmentoit, et peut-être seroit-il retourné sur ses pas s'il n'avoit été rencontré par un homme de la maison.

Il arriva si troublé, si éperdu, qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Tout le monde étoit occupé au jeu. Madame de Granson seule rêvoit dans un coin de la chambre; il alla à elle d'un pas chancelant; et, sans oser la regarder, dit quelques paroles mal articulées. Le trouble où elle étoit elle-même ne lui permit pas de faire attention à celui du comte de Canaple.

Ils gardoient le silence l'un et l'autre, quand elle laissa tomber un ouvrage qu'elle tenoit; il s'empressa pour le relever, et, en le lui présentant, sans en avoir le dessein, sa main toucha

celle de madame de Granson. Elle la retira avec promptitude, et jeta sur lui un regard plein d'indignation. Il fut terrassé, et, ne pouvant plus être maître de lui-même, il alla s'enfermer dans sa chambre. Ce lieu, où il avoit été si heureux, présentoit en vain des images agréables à son souvenir, il ne sentoit que le malheur d'être haï.

La façon dont madame de Granson l'avoit regardé, son air embarrassé, son silence, tout montroit qu'elle connaissoit son crime. Hélas! disoit-il, si elle pouvoit aussi connoître mon repentir! Mais il ne m'est pas même permis de le lui montrer : il ne m'est pas permis de mourir à ses pieds. Que je connoissois mal l'amour, quand je croyois qu'il ne subsistoit qu'à l'aide des désirs! Ce n'est pas la félicité dont j'ai joui que je regrette; elle ne seroit rien pour moi si le cœur n'en assaisonnoit le don. Un regard feroit mon bonheur. Il résolut ensuite de faire perdre à madame de Granson, par son respect et sa soumission, le souvenir de ce qui s'étoit passé, et de se conduire de façon qu'elle pût se flatter que lui-même ne s'en souvenoit plus. L'amitié qui étoit entre lui et M. de Granson ne mettoit point d'obstacle à son dessein. Il ne s'agissoit pas d'être aimé; il vouloit seulement n'être pas haï.

Madame de Beaumont apprit, à son retour de la promenade, l'arrivée de son frère ; elle alla le chercher avec empressement. Ils se demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils ne s'étoient vus; et ce fut pour la première fois que le comte de Canaple se déguisa à une sœur qu'il aimoit tendrement.

Il eût cependant cédé au désir de parler de madame de Granson, s'il n'avoit senti qu'il ne lui seroit pas possible de prononcer ce nom comme il le prononçoit autrefois. Madame de Beaumont prévint la question qu'il n'osoit lui faire. Vous avez réussi, lui dit-elle; Granson est plus amoureux de sa femme qu'il ne l'a jamais été. Elle est donc bien contente! dit M. de Canaple avec

un trouble qu'il eut de la peine à cacher. Je n'y comprends rien, répliqua madame de Beaumont ; elle aime son mari, elle en est aimée; cependant elle a un chagrin secret qui la dévore et qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent M. de Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyoit que trop qu'il étoit l'auteur de ces larmes ; et la jalousie, qui commençoit à naître dans son cœur contre un mari aimé, achevoit de le désespérer. Il eût bien voulu rester seul; mais il falloit rejoindre la compagnie : malgré tous ses efforts, il parut d'une tristesse qui fut remarquée par madame de Granson : celle où elle étoit plongée elle-même en devint un peu moindre.

On soupa ; on passa la soirée à différents jeux ; le hasard plaça toujours M. de Canaple auprès de madame de Granson. Il ne pouvoit s'empêcher d'attacher les yeux sur elle ; mais il les baissoit d'un air timide dès qu'elle s'en apercevoit, et il sembloit lui demander pardon de son audace.

Il se rappela qu'elle lui avoit écrit autrefois quelques lettres, qu'il avoit gardées. L'impatience de les relire ne lui permit pas d'attendre son retour à Dijon. Il envoya un valet de chambre chercher la cassette qui les renfermoit. Ces lettres lui paroissoient alors bien différentes de ce qu'elles lui avoient paru autrefois. Quoiqu'elles ne continssent que des bagatelles, il ne pouvoit se lasser de les relire ; les témoignages d'amitié qui s'y trouvoient lui donnèrent d'abord un plaisir sensible; mais ce plaisir fut de peu de durée ; il n'en sentoit que mieux la différence du traitement qu'il éprouvoit alors.

Madame de Granson étoit pourtant moins animée contre lui ; la conduite respectueuse qu'il gardoit avec elle faisoit peu à peu son effet ; mais elle ne diminuoit ni sa honte ni son embarras ; peut-être même en étoient-ils augmentés. M. de Granson y mettoit le comble par les empressements peu ménagés qu'il avoit pour elle. Il en coûtoit à sa modestie d'y répondre ; et n'y ré-

pondre point, c'eût été une espèce de faveur pour le comte de Canaple qui en étoit souvent le témoin.

Que ne souffroit-il pas dans ces occasions? Il sortoit quelquefois si désespéré de la chambre de madame de Granson, qu'il formoit le dessein de n'y rentrer jamais. Je me suis plongé moi-même dans l'abîme où je suis, disoit-il ; sans moi, sans mes soins, Granson, livré à son inconstance, auroit donné tant de dégoûts à sa femme, qu'elle auroit cessé de l'aimer; et je serois du moins délivré du supplice de la voir sensible pour un autre. Mais, reprenoit-il, ai-je oublié que cet homme qui excite ma jalousie est mon ami ? Voudrois-je lui enlever les douceurs de son mariage? Est-il possible que la passion m'égare jusqu'à ce point? Je ne connois plus d'autres sentiments, d'autres devoirs que ceux de l'amour. Tout ce que j'avois de vertu m'est enlevé par cette funeste passion, et, loin de la combattre, je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir madame de Granson, que je devrois fuir. Il faut m'éloigner, et regagner, si je puis, cet état heureux où je pouvois être avec moi-même, où je pouvois, avec satisfaction, connoître le fond de mon âme.

M. de Canaple n'étoit pas le seul qui prît cette résolution ; c'étoit pour l'éviter que madame de Granson étoit venue à la campagne. Le même motif la pressoit de retourner à Dijon.

Madame de Beaumont et le reste de la compagnie partirent quelques jours avant celui où madame de Granson avoit fixé son départ. Le seul comte de Canaple demeura. Il crut que, dans le dessein où il étoit de fuir madame de Granson pour jamais, il pouvoit se permettre la satisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitoit, avec un soin extrême, de se trouver avec lui ; et, quoiqu'il le désirât, il se craignoit trop lui-même pour en chercher l'occasion.

Le hasard fit ce qu'il n'eût osé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla se promener dans un bois qui étoit près du château. Sa promenade avoit duré déjà assez longtemps,

quand il aperçut madame de Granson assise sur le gazon à quelques pas de lui. Sans savoir même ce qu'il faisoit, il s'avança vers elle. La vue du comte de Canaple, si proche d'elle, la fit tressaillir; et, se levant d'un air effrayé, elle s'éloigna avec beaucoup de diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l'étonnement et la confusion l'avoient rendu immobile; et M. de Granson, qui le cherchoit pour lui faire part des lettres qu'il venoit de recevoir, le trouva encore dans la même place, si enfoncé dans ses pensées qu'il lui demanda plus d'une fois inutilement ce qu'il faisoit là.

Il répondit enfin le mieux qu'il put à cette question. M. de Granson, occupé de ce qu'on lui mandoit, ne fit nulle attention à sa réponse. La trêve, lui dit-il, vient d'être rompue entre la France et l'Angleterre. M. de Vienne, mon beau-père, est nommé gouverneur de Calais; on croit qu'Édouard en veut à la Picardie, et que tout l'effort de la guerre sera de ce côté-là. Il ne me conviendroit pas de rester chez moi tandis que toute la France sera en armes : je veux offrir mes services au roi; mais, comme mon beau-père, qui a ordre de partir pour son gouvernement, ne peut me présenter, j'attends ce service de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le comte de Canaple, se présente toul seul; je ferai cependant ce qui conviendra ; mais, si vous voulez que nous allions ensemble à la cour, nous n'avons pas un moment à perdre. La compagnie de gens d'armes que j'ai l'honneur de commander est actuellement en Picardie. Jugez quelle seroit ma douleur, si, pendant mon absence, il y avoit quelque action. Je ne vous demande, lui dit M. de Granson, que deux jours. J'irai, répliqua le comte de Canaple, vous attendre à Dijon, où j'ai quelque affaire à régler.

Le comte de Canaple, qui craignoit, après ce qui venoit de se passer, la vue de madame de Granson, trouvoit une espèce de consolation dans la nécessité où il étoit de partir. Mais il pensa bien différemment lorsqu'en arrivant au château il apprit que,

sous le prétexte d'une indisposition, elle s'étoit mise au lit, et qu'elle avoit ordonné que personne n'entrât dans sa chambre. Cet ordre, dont il ne vit que trop qu'il étoit l'objet, le pénétra de douleur. Si j'avois pu la voir, disoit-il, ma tristesse lui auroit dit ce que je ne puis lui dire. Peut-être m'accuse-t-elle de hardiesse; elle auroit du moins pu lire dans mes yeux, et dans toute ma contenance, combien j'en suis éloigné. L'absence ne me paroissoit supportable qu'autant qu'elle étoit une marque de mon respect; ce n'est qu'à ce prix que je puis m'y résoudre. Il faut du moins que madame de Granson sache que je la fuis pour m'imposer les lois qu'elle m'imposeroit si elle daignoit m'en donner.

Il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner; il espéroit que M. de Granson entreroit dans la chambre de sa femme, et qu'il pourroit le suivre; mais madame de Granson, qui craignoit ce que le comte de Canaple espéroit, fit prier son mari de la laisser reposer.

Il fallut enfin, après avoir fait tout ce qui lui fut possible, partir sans la voir. La compagnie de gens d'armes de M. de Châlons étoit aussi en Picardie. Le comte de Canaple résolut de passer chez son ami pour l'instruire de ce qu'il venoit d'apprendre. M. de Châlons n'étoit pas chez lui : il arriva tard, et retint le comte de Canaple si longtemps, qu'il ne put partir que le lendemain.

Il avoit marché une partie de la journée, quand, en montant une colline, un de ses gens lui fit apercevoir un chariot des livrées de M. de Granson, que les chevaux entraînoient avec beaucoup de violence dans la pente de la colline. Il reconnut bientôt une voix dont il entendit les cris. C'étoit celle de madame de Granson. Il vola à la tête des chevaux; après les avoir arrêtés, il s'approcha du chariot. Madame de Granson y étoit évanouie; il la prit entre ses bras, et la porta sur un petit tertre de gazon.

Tous ceux de l'équipage, occupés à raccommoder le chariot ou

à aller chercher du secours dans une maison voisine, le laissèrent auprès d'elle. Il y étoit seul; elle étoit entre ses bras. Quel moment, s'il avoit pu en goûter la douceur! Mais il ne devoit qu'à la fortune seule l'avantage dont il jouissait. Madame de Granson n'y auroit pas donné son aveu.

Elle reprit connoissance dans le temps que ceux qui étoient allés chercher du secours revenoient; et, sans avoir tourné les yeux sur le comte de Canaple, elle demanda de l'eau; il s'empressa pour lui en présenter; elle le reconnut alors, et son premier mouvement fut de le refuser. La tristesse qu'elle vit dans ses yeux ne lui en laissa pas la force; elle prit ce qu'il lui présentoit. Cette faveur, qui n'en étoit une que par le premier refus, répandit dans l'âme du comte de Canaple une joie qu'il n'avoit jamais éprouvée. Madame de Granson se reprochoit ce qu'elle venoit de faire. Embarrassée de ce qu'elle devoit dire, elle gardoit le silence, quand M. de Granson vint encore augmenter son embarras. Elle lui laissa le soin de remercier M. de Canaple du secours qu'elle en venoit de recevoir; et, sans lever les yeux, sans prononcer une parole, elle remonta dans son chariot.

M. de Canaple, qui n'étoit plus soutenu par le plaisir de voir madame de Granson, s'aperçut qu'il avoit été blessé en arrêtant les chevaux. Comme il avoit peine à monter à cheval, M. de Granson lui proposa d'aller se mettre dans le chariot de sa femme. Mais, quelque plaisir qu'il eût trouvé à être plusieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire et de l'embarrasser lui donna le courage de refuser une chose qu'il auroit voulu accepter aux dépens de sa vie.

Madame de Granson fut pendant toute la route dans une confusion de pensées et de sentiments qu'elle n'osoit examiner. Elle eût voulu, s'il lui eût été possible, ne se souvenir ni des offenses ni des services du comte de Canaple. L'accident qui lui étoit arrivé, en lui fournissant le prétexte de garder le lit, la dispensa de le voir.

Les témoignages que M. de Canaple rendit de M. de Granson, en le présentant au roi, lui attirèrent de la part de ce prince des distinctions flatteuses. Dès que M. de Canaple ne se crut plus nécessaire au service de son ami, il alla en Picardie rejoindre sa troupe. M. de Châlons, animé d'un désir qui n'étoit pas moins fort que celui de la gloire, l'avoit devancé. Ils s'étoient donné rendez-vous à Boulogne. M. de Canaple fut étonné de ne l'y pas trouver, et d'apprendre qu'il ne s'y étoit arrêté qu'un moment, et qu'on ignoroit où il étoit. Inquiet pour son ami d'une absence qui, même dans la circonstance présente, pouvoit faire tort à sa fortune, il alloit envoyer à Calais où on lui avoit dit qu'il pourroit en apprendre des nouvelles, lorsqu'un homme attaché à M. de Châlons vint le prier de l'aller joindre dans un lieu qu'il lui indiqua.

Le comte de Canaple fut surpris de trouver M. de Châlons dans son lit et d'apprendre qu'il étoit blessé. Il alloit lui en demander la cause; M. de Châlons prévint ses questions. J'ai besoin de votre secours, lui dit-il, dans l'occasion la plus pressante de ma vie. Ne croyez cependant pas, mon cher Canaple, que ce soit à ce besoin que vous deviez ma confiance. Je vous aurois dit en Bourgogne ce que je vais vous dire, si votre sévérité sur tout ce qui est galanterie et amour ne m'avoit retenu. Vous avez eu tort, dit M. de Canaple, de craindre ce que vous appelez ma sévérité : je ne condamne l'amour que parce que les hommes y mettent si peu d'importance qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes. Vous allez juger, reprit M. de Châlons, si je mérite des reproches de cette espèce.

Mon père m'envoya, il y a environ deux ans, en Picardie, recueillir la succession de ma mère. Je fus dans une terre considérable, située à quelque distance de Calais, qui lui appartenoit. Les affaires ne remplissoient pas tout mon temps. Je cherchai des amusements conformes à mon âge et à mon humeur. Un gentilhomme de mes voisins me mena chez M. le

comte de Mailly, qui passoit l'automne dans une terre peu éloignée de la mienne. Il fit de son mieux pour me bien recevoir; mais la beauté de mademoiselle de Mailly, sa fille, qui étoit avec lui, auroit pu lui en épargner le soin. Je n'ai point vu de traits plus réguliers, et, ce qui se trouve rarement ensemble, plus de grâce et d'agrément. Son esprit répond à sa figure, et je crus la beauté de son âme supérieure à l'un et à l'autre. Je l'aimai aussitôt que je la vis; je ne fus pas longtemps sans le lui dire. Mais, quoiqu'elle m'ait flatté souvent, depuis, que son cœur s'étoit déclaré d'abord pour moi, je n'eus le plaisir de l'entendre dire que lorsque mon amour fut approuvé par M. de Mailly.

Le consentement de mon père manquoit seul à mon bonheur; je me disposai à aller le lui demander; et, bien sûr de l'obtenir, je partis sans affecter une tristesse que je ne sentois pas. C'étoit presque ne point quitter mademoiselle de Mailly, que d'aller travailler à ne m'en plus séparer. Je lui disois naturellement tout ce que je pensois. Je n'en suis point étonnée, me répondit-elle; les occupations que vous allez avoir, dont je suis l'objet, vous tiendront lieu de moi; ma situation est bien différente, je vais être sans vous, et je ne ferai rien pour vous.

Mon père reçut la proposition du mariage, comme je l'avois espéré : il se disposoit même à partir avec moi; mais tous nos projets furent renversés par une lettre qu'il reçut du roi; ce prince lui mandoit qu'il alloit remettre les Flamands dans leur devoir; qu'il avoit besoin d'être secondé par ses bons serviteurs; qu'il lui ordonnoit de le venir joindre avec moi; que, le destinant à des emplois plus importants, il me donneroit à commander la compagnie de gens d'armes que mon père commandoit alors.

Les mouvements de l'armée, qui s'assembloit de tous côtés, ne nous permettoient pas de différer notre départ, et, malgré la douleur que j'en ressentois, je ne pouvois me dissimuler ce qu'exigeoient de moi l'honneur et le devoir. J'écrivis à M. le

comte de Mailly la nécessité où j'étois de différer mon mariage jusqu'à mon retour de Flandres, et la peine que me causoit ce retardement. Que ne dis-je point à sa fille! Cette absence, bien différente de la première, ne m'offroit aucun dédommagement, et me laissoit en proie à toute ma douleur; il n'y en a jamais eu de plus sensible, et, si la crainte de me rendre indigne de ce que j'aimois ne m'avoit soutenu, je n'aurois pas eu la force de m'éloigner. Les réponses que je reçus de Calais, augmentèrent encore mon amour.

La bataille de Cassel, où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je sentis vivement cette perte, et j'allai chercher auprès de mademoiselle de Mailly la seule consolation que je pouvois avoir. Il y avoit quelque temps que je n'avois eu de ses nouvelles. J'en attribuois la cause à la difficulté de me faire tenir ses lettres, et je n'avois sur cela que cette espèce d'inquiétude si naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais, où j'appris qu'elle étoit avec M. de Mailly. Je la trouvai seule chez elle, et, au lieu de la joie que j'attendois, elle me reçut avec des larmes.

Je ne puis vous dire à quel point j'en fus troublé. Vous pleurez, m'écriai-je! Grand Dieu! que m'annoncent ces larmes? Elles vous annoncent, me répondit-elle en pleurant toujours, que notre fortune est changée, et que mon cœur ne l'est point. Ah! repris-je avec transport, M. de Mailly veut manquer aux engagements qu'il a pris avec moi? Mon père, reprit-elle, est plus à plaindre qu'il n'est coupable: écoutez, et promettez que vous ne le haïrez pas.

Quelque temps après votre départ, il vit dans une maison madame du Boulai. Quoiqu'elle ne soit plus dans la première jeunesse, elle en a conservé la fraîcheur et les agréments. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d'un âge très-différent du sien et d'une humeur difficile lui a attiré l'estime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous

ces avantages l'esprit le plus séduisant. Maîtresse de ses goûts et de ses sentiments, elle n'a que ceux qui lui sont utiles.

Mon père, dont l'âme est susceptible de passion, prit de l'amour pour elle, et lui proposa de l'épouser. J'ai un fils qui m'aime, lui répondit-elle, et qui, par sa naissance et par ses qualités personnelles, est digne de mademoiselle de Mailly; si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut, pour m'autoriser à me donner à vous, que nous ne fassions qu'une même famille.

Mon père étoit amoureux, continua mademoiselle de Mailly ; sans se souvenir des engagements qu'il avoit pris avec vous, il vint me proposer d'épouser M. du Boulai. La douleur que me donna cette proposition rappela toute sa tendresse pour moi ; il ne me déguisa point la violence de sa passion ; il finit par me dire qu'il ne me contraindroit jamais, et qu'il vouloit, si je consentois à son bonheur, tenir ce sacrifice de mon amitié, et nullement de mon obéissance : voilà où j'en suis. Il ne me parle de rien ; mais sa douleur, dont je ne m'aperçois que trop, m'en dit plus qu'il ne m'en diroit lui-même. Il faut que l'un de nous deux sacrifie son bonheur au bonheur de l'autre. Est-ce mon père qui doit faire ce sacrifice ? et dois-je l'exiger ?

Je ne répondis à mademoiselle de Mailly que par les marques de mon désespoir. Je crus n'en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire sentir toute votre injustice, et vous donner une nouvelle preuve de l'estime que j'ai pour vous. Vous connoissez ma situation ; vous m'aimez ; vous savez que je vous aime : décidez de votre sort et du mien ; mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer.

Elle me quitta à ces paroles, et me laissa dans l'état que vous pouvez juger. Plus j'aimois, plus je craignis de l'engager dans des démarches qui pouvoient intéresser sa gloire et son repos. Je connoissois combien son père lui étoit cher ; je savois que le malheur de ce père deviendroit le sien. Après avoir passé les vingt-quatre heures qu'elle m'avoit données, je la revis sans avoir

le courage de me rendre ni heureux, ni misérable ; et nous nous quittâmes sans avoir pris aucune résolution.

A quelques jours de là, elle me rendit compte d'une conversation qu'elle avoit eue avec son père. Il renonçoit à l'autorité que la nature lui avoit donnée, et la rendoit par là plus forte ; il n'employoit auprès de sa fille que les prières : Vous êtes plus sage que moi, lui disoit-il ; essayez de triompher de vos sentiments : obtenez de vous d'être un temps sans voir M. de Châlons ; si après cela vous pensez de même, je vous promets, et je me promets à moi-même, que, quoi qu'il m'en puisse coûter, je vous laisserai libre. Je ne puis, me dit mademoiselle de Mailly, refuser à mon père ce qu'il veut bien me demander, et ce qu'il pourroit m'ordonner. Comme je suis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir ; je sens qu'ils seront inutiles : vous êtes bien puissant dans mon cœur, puisque vous l'emportez sur mon père. Ah ! m'écriai-je, vous ne m'aimez plus, puisque vous formez le dessein de ne me plus aimer. Mademoiselle de Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyois bien qu'elle étoit pénétrée. Nous restâmes encore longtemps ensemble ; nous ne pouvions nous quitter. Elle m'ordonna enfin de partir et de lui laisser le soin de notre fortune : J'espère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de satisfaire tous les sentiments de mon cœur.

Il fallut obéir : je vins en Bourgogne, où j'appris, au bout de quelques mois, que madame du Boulai avoit épousé M. de Mailly. Je ne pouvois revenir de ma surprise, de ce que mademoiselle de Mailly ne m'avoit point instruit de ce mariage : cette conduite, tout impénétrable qu'elle étoit pour moi, me donnoit de l'inquiétude et de la douleur, et ne me donnoit aucun soupçon.

Je lui avois promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle ; mais, comme je ne recevois nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito*. Quelque empressement que j'eusse d'exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le roi

me donna d'aller à Gand, conférer avec le comte de Flandre. Dès que les affaires sur lesquelles j'avois à traiter furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, et j'envoyai aux nouvelles un homme adroit et intelligent, dont je connoissois la fidélité.

Après quelques jours, il me rapporta que M. du Boulai étoit très-amoureux de mademoiselle de Mailly ; qu'il en étoit jaloux ; que les assiduités de milord d'Arondel, qui avoit paru très-attaché à mademoiselle de Mailly pendant le séjour qu'il avoit fait à Calais, lui avoient donné, et beaucoup d'inquiétude, et beaucoup de jalousie ; que M. de Mailly étoit parti pour la campagne avec toute sa famille.

Je savois que milord d'Arondel est un des hommes du monde les plus aimables ; il étoit amoureux de ma maîtresse, et cette maîtresse paroissoit me négliger depuis longtemps. En falloit-il davantage pour faire naître ma jalousie ? Malgré ce qu'on venoit de me dire que mademoiselle de Mailly n'étoit pas à Calais, mon inquiétude me conduisit dans la rue où elle logeoit. Il étoit nuit. Il régnoit un profond silence dans la maison ; j'aperçus cependant de la lumière dans l'appartement de mademoiselle de Mailly ; je crus qu'elle n'étoit point partie, qu'elle étoit peut-être seule, et qu'à l'aide de quelque domestique, il n'étoit pas impossible que je ne pusse m'introduire chez elle. Le plaisir que j'aurois de la revoir, après une si longue absence, m'occupoit si entièrement, qu'il faisoit disparoître la jalousie que je venois de concevoir, quand cette porte, sur laquelle j'avois constamment les yeux attachés, s'ouvrit ; j'en vis sortir une femme que, malgré l'obscurité, je reconnus pour être à mademoiselle de Mailly.

Je m'avançai vers elle ; il me sembla qu'elle me reconnoissoit ; mais, loin de m'attendre, elle s'éloigna avec beaucoup de vitesse. L'envie de m'éclaircir d'un procédé qui m'étonnoit, et de savoir ce qui l'obligeoit de sortir à une heure si indue, m'engagea à la suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, elle entra dans une

maison, en ressortit un instant après avec une autre femme, et revint chez M. de Mailly. Je la suivois toujours, et de si près, que celui qui leur ouvrit la porte crut apparemment que j'étois avec elles, et me laissa entrer.

Elles furent tout de suite à l'appartement de mademoiselle de Mailly ; elles étoient si occupées, et alloient si vite qu'elles ne prirent pas garde à moi ; j'aurois pu même entrer dans la chambre ; mais, quoiqu'elle fût fermée, il m'étoit aisé de comprendre qu'il s'y passoit quelque chose d'extraordinaire. Je rêvois à ce que ce pouvoit être, quand des cris que j'entendois de temps en temps, qui furent suivis peu de moments après de ceux d'un enfant, m'éclaircirent cet étrange mystère. Je ne puis vous dire ce qui me passoit alors dans l'esprit ; un état si violent ne permet que des sentiments confus. Le battement de mon cœur, l'excès de mon trouble et de mon saisissement étoient ce que je sentois le mieux.

La femme que j'avois vue entrer avec celle de mademoiselle de Mailly sortit. Je la suivis sans avoir de pensée ni de dessein déterminé ; elle portoit avec elle l'enfant qui venait de naître. Ceux qui font la ronde dans les places de guerre passoient alors ; je ne sais si elle eut peur d'en être reconnue, ou si elle exécutoit ses ordres ; mais elle ne les eut pas plutôt aperçus, qu'elle mit l'enfant à une porte et gagna une rue détournée.

Ce n'étoit pas de moi que cette petite créature devoit attendre du secours ; je lui en donnai cependant, par un sentiment de pitié, où il entroit une espèce d'attendrissement pour la mère. Il me parut aussi que c'étoit me venger d'elle que d'avoir son enfant en ma puissance. Je le remis à la femme chez qui je logeois, sans avoir eu la force de le regarder, et je fus me renfermer dans ma chambre, abîmé dans mes pensées : plus je rêvois à cette aventure, moins je la comprenois. Mon cœur étoit si accoutumé à aimer et à estimer mademoiselle de Mailly, il m'en coûtoit tant de la trouver coupable, que j'en démentois mes

oreilles et mes yeux. Elle n'avoit pu me trahir, elle n'avoit pu se manquer à elle-même. Je concluois qu'il y avoit quelque chose à tout cela que je n'entendois point.

Je formois la résolution de m'en éclaircir, lorsque la femme à qui je venois de remettre cette petite créature, persuadée que j'en étois le père, vint me l'apporter pour me faire, disoit-elle, admirer son extrême beauté. Quoique j'en détournasse la vue avec horreur, je ne sais comment j'aperçus qu'il étoit couvert d'une hongreline faite d'une étoffe étrangère que j'avois donnée à mademoiselle de Mailly. Quelle vue, mon cher Canaple! et que ne produisit-elle point en moi! Il sembloit que je ne me connoissois trahi que depuis ce moment; tout ce que je venois de penser s'évanouit. Je rejetai avec indignation des doutes qui avoient suspendu en quelque sorte ma douleur; elle devint alors extrême, et mon ressentiment lui fut proportionné; peut-être lui aurois-je tout permis, si un événement singulier, qui me força de sortir de Calais dès le lendemain, n'avoit donné à ma raison le temps de reprendre quelque empire.

Je ne puis vous dépeindre l'état où j'étois, je m'attendrissois sur moi-même; mon cœur sentoit qu'il avoit besoin d'aimer. Je me trouvois plus malheureux de renoncer à un état si doux, que je ne l'étois d'avoir été trahi. Enfin, bien moins irrité qu'affligé, toutes mes pensées alloient à justifier mademoiselle de Mailly. Je ne pouvois avoir de paix avec moi-même que lorsque j'étois parvenu à former des doutes. Je lui écrivois, et je lui faisois des reproches; ils étoient accompagnés d'un respect que je sentois toujours pour elle, et dont un honnête homme ne doit jamais se dispenser pour une femme qu'il a aimée. Ma lettre fut rendue fidèlement; mais, au lieu de la réponse que j'attendois, on me la renvoya sans avoir daigné l'ouvrir.

Le dépit que m'inspira cette marque de mépris me fit prendre la résolution de triompher de mon amour, que je n'avois point prise jusque-là, ou que du moins j'avois prise foiblement. Pour

mieux y réussir, je me remis dans le monde que j'avois presque quitté; je vis des femmes; je voulois qu'elles me parussent belles; je leur cherchois des grâces; et, malgré moi, mon esprit et mon cœur faisoient des comparaisons qui me rejetoient dans mes premières chaînes.

Nous sommes partis, vous et moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j'ai été à portée de mademoiselle de Mailly, le désir de la voir et de m'éclaircir s'est réveillé dans mon cœur. J'ai dans la tête qu'elle est mariée, et que quelque raison que je ne sais pas l'oblige à cacher son mariage. L'enfant que j'ai en ma puissance, et que j'ai vu exposer, ne s'accorde pas trop bien avec cette idée; mais mon cœur a besoin d'estimer ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

J'ai été trois nuits de suite à Calais; j'ai passé les deux premières à me promener autour de la maison de M. de Mailly, je fus attaqué la troisième par trois hommes qui vinrent sur moi l'épée à la main; je tirai promptement la mienne, et, pour n'être pas pris par derrière, je m'adossai contre une muraille. L'un de mes trois adversaires fut bientôt hors de combat : je n'avois fait jusque-là que me défendre; je songeai alors à attaquer, et je fus si heureux que mon dernier ennemi, après avoir reçu plusieurs blessures, tomba baigné dans son sang. J'en perdois beaucoup moi-même; et, me sentant affoiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j'avois avec moi m'attendoit. Il étancha mon sang le mieux qu'il lui fut possible. Mes blessures ne se sont point trouvées dangereuses; et, si mon esprit me laissoit quelque repos, j'en serois bientôt quitte; mais, bien éloigné de ce repos, la lettre que je reçus hier et que voici me jette dans un nouveau trouble et dans une nouvelle affliction.

Cette lettre, que M. de Canaple prit des mains de son ami, étoit telle :

« Ne perdez point de temps pour vous éloigner d'un lieu où l'on conspire votre perte. Je devrois peut-être me ranger du côté

de vos ennemis; mais, malgré votre trahison, je me souviens encore que je vous ai aimé, et je sens que mon indifférence pour vous sera plus assurée lorsque je n'aurai rien à craindre pour votre vie. »

Moi! des trahisons! s'écria M. de Châlons, lorsque M. de Canaple eut achevé de lire; et c'est mademoiselle de Mailly qui m'en accuse! Elle veut que je sois coupable! Elle veut que je ne l'aie pas bien aimée! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la sorte de douleur que j'éprouve? Non, vous ne la comprenez pas; il faut aimer pour savoir que la plus grande peine de l'amour est celle de ne pouvoir persuader que l'on aime. Hélas! on ne m'a peut-être manqué que par vengeance! Grand Dieu! que je serois heureux! tout seroit pardonné, tout seroit oublié, si je pouvois penser que j'ai toujours été aimé! Je ne puis vivre dans la situation où je suis. Il faut, mon cher Canaple, que vous alliez à Calais, que vous parliez à mademoiselle de Mailly; votre nom vous donnera facilement l'entrée de la maison de son père; mais ne lui dites rien qui puisse l'offenser : je mourrois de douleur si je l'exposois à rougir devant vous; je veux seulement qu'elle sache à quel point je l'aime encore.

Le comte de Canaple, que sa propre expérience rendoit encore plus sensible à la douleur de son ami, partit pour Calais, après avoir pris quelque instruction plus particulière.

## SECONDE PARTIE

M. de Canaple, en arrivant à Calais, apprit que M. du Boulai étoit celui contre qui M. de Châlons s'étoit battu; qu'il étoit mort de ses blessures; que madame de Mailly ne respiroit que la vengeance. Ce temps étoit peu propre pour aller chez M. de Mailly; mais un homme du mérite et du rang du comte de Canaple étoit au-dessus des règles ordinaires. Madame de Mailly, occupée de sa douleur, laissa à mademoiselle de Mailly le soin de faire les honneurs de sa maison; quoiqu'elle s'en acquittât avec beaucoup de politesse, elle ne pouvoit cependant cacher son extrême mélancolie.

Si la mort de M. du Boulai, lui dit le comte de Canaple après quelques autres discours, cause la tristesse où je vous vois, je connois un malheureux mille fois plus malheureux encore qu'il ne croit l'être. Pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit-il, s'apercevant de la surprise et du trouble de mademoiselle de Mailly, d'être si bien instruit; et pardonnez à mon ami de m'avoir confié ses peines, et de m'avoir chargé d'un éclaircissement, que, dans l'état où il est, il ne peut vous demander lui-même.

Quoi! répondit-elle d'une voix basse et tremblante, il est donc blessé? Oui, mademoiselle, répondit M. de Canaple, et, malgré tout ce qu'il souffre, il seroit heureux s'il voyoit ce que je vois. Ah! dit-elle avec une inquiétude qu'elle ne put dissimuler, il est blessé dangereusement?

Sa vie, répondit le comte de Canaple, dépend de ce que vous m'ordonnerez de lui dire. Mademoiselle de Mailly fut quelque temps dans une rêverie profonde; et, sans lever les yeux qu'elle avoit toujours tenus baissés : Il vous a dit mes foiblesses, lui dit-elle. Mais vous a-t-il confié que dans le temps que je résistois à la volonté d'un père pour me conserver à lui, il violoit, pour me trahir, toutes les lois? Vous a-t-il dit qu'il a enleve mademoiselle de Liancourt, qu'il s'est battu avec son frère? Que veut-il encore? Pourquoi affecter de passer des nuits sous mes fenêtres? Pourquoi chercher à troubler un repos que j'ai tant de peine à retrouver? Pourquoi attaquer M. du Boulai? Pourquoi le tuer? Pourquoi se faire des ennemis irréconciliables de tout ce qui me doit être le plus cher? Et pourquoi, enfin, suis-je assez misérable pour craindre, à l'égal de la mort, qu'il ne soit puni de ses crimes? Oui, continua-t-elle, je frémis des liaisons que madame de Mailly prend avec M. de Liancourt pour perdre ce malheureux. Qu'il s'éloigne! Qu'il se mette à couvert de la haine de ses ennemis! Qu'il vive, et que je ne le voie jamais!

Cette dernière condition, répliqua le comte de Canaple, le met hors d'état de vous obéir. Donnez-moi le temps, mademoiselle, de lui parler; je suis sûr qu'il ne sauroit être coupable. Hélas! que pourra-t-il vous dire? repartit-elle. N'importe, parlez-lui; aussi bien je vous ai trop montré ma foiblesse pour vous dissimuler l'inquiétude et la crainte que son état me donne.

M. de Châlons attendoit son ami avec une extrême impatience. Qu'allez-vous m'apprendre? lui dit-il d'une voix entrecoupée aussitôt qu'il le vit approcher de son lit. Que si les soupçons que vous avez de la fidélité de mademoiselle de Mailly, répliqua M. de Canaple, n'ont pu éteindre votre amour, elle vous aime encore, quoique vous soyez aussi coupable à ses yeux qu'elle l'est aux vôtres. Qu'est-ce que votre combat contre M. de Liancourt, et l'enlèvement de sa sœur, dont vous êtes accusé, et dont je n'ai pu vous justifier? Ce que j'ai fait pour mademoiselle de

Liancourt, reprit M. de Châlons, n'intéresse ni mon amour, ni ma fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette aventure ; mais, mon cher Canaple, dites-moi plus en détail tout ce qu'on vous a dit ; les moindres circonstances, le son de la voix, les gestes, tout est important.

Quoique M. de Canaple lui rendît le compte le plus exact de la conversation qu'il venoit d'avoir, il ne se lassoit point de lui faire de nouvelles questions ; il lui faisoit répéter mille fois ce qu'il venoit de lui entendre dire. Après toutes ces répétitions, il croyoit encore n'avoir pas bien entendu. Vous avouerai-je ma peine? lui disoit-il; je ne puis me pardonner les soupçons que je vous ai laissé voir ; ils auront fait impression sur vous ; vous en estimerez moins mademoiselle de Mailly ; croyez, je vous en prie qu'elle n'est point coupable : pour moi, je n'ai presque plus besoin de le penser ; je ne sais même si je ne sentirois point un certain plaisir d'avoir à lui pardonner.

Ce sentiment, qu'il eût été si nécessaire au comte de Canaple de trouver dans madame de Granson, le fit soupirer. Vous avez raison, lui dit-il, on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua M. de Châlons ; mais si j'aime assez pour tout pardonner, j'ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir besoin d'indulgence. Vous vous souvenez qu'en vous contant les aventures de cette malheureuse nuit, je vous dis qu'un événement singulier m'avoit obligé de sortir de Calais ; le voici :

M. de Clisson logeoit dans la maison où j'étois ; comme il n'étoit jamais venu à la cour de France, et qu'il n'étoit pas à celle de Flandre lorsque j'y avois été, je n'avois pas craint d'en être connu. Nous nous étions parlé plusieurs fois, et nous avions conçu de l'estime l'un pour l'autre. Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, et en m'abordant avec cette liberté qui règne parmi ceux qui font profession des armes, vous prier de me servir de second dans un combat que je dois faire ce matin. L'honneur ne me permettoit pas de refuser, et la disposition où j'étois

m'y faisoit trouver du plaisir. Je haïssois tous les hommes ; il ne m'importoit sur qui j'exercerois ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l'assignation ; nous avions été devancés par nos adversaires. Le combat commença, et, quoique ce fût avec beaucoup de chaleur, il finit presque aussitôt : nos deux ennemis furent blessés et désarmés : Je vous demande pardon, me dit Clisson, de vous avoir engagé à tirer l'épée contre un homme avec qui il y avoit si peu de gloire à acquérir ; mais, si je n'ai pu fournir un assez noble exercice à votre courage, je puis, si vous voulez me suivre, donner à votre générosité un emploi digne d'elle. J'assurai Clisson qu'il pouvoit compter sur moi.

Sans perdre un instant, nous nous éloignâmes du lieu du combat ; nous traversâmes la ville, et nous allâmes descendre dans une maison qui étoit à l'autre bout du faubourg. Deux femmes masquées nous y attendoient. Clisson en prit une, qu'il mit devant lui sur son cheval, et me pria de me charger de l'autre. Dans la disposition où j'étois, j'avoue que, si j'eusse cru qu'il eût été question d'enlever une femme, je ne me serois pas prêté avec tant de facilité à ce qu'on exigeoit de moi ; mais il n'y avoit plus moyen de reculer. Nous marchâmes avec le plus de vitesse qu'il nous fut possible : la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter, sur la fin du jour, dans un village où, par bonheur, nous en trouvâmes d'autres qui nous menèrent à Ypres. Comme nous n'étions plus sur les terres de France, nos dames, qui avoient grand besoin de repos, y passèrent la nuit.

Ce ne fut que là que j'appris quelle étoit cette aventure, où vous voyez que j'avois cependant tant de part ; les miennes propres m'occupoient trop pour laisser place à la curiosité. Clisson m'apprit qu'à son retour d'Angleterre, où il avoit passé avec la comtesse de Montfort, lui et M. de Mauny s'étoient arrêtés à Calais ; qu'ils étoient devenus amoureux, lui, de mademoiselle d'Auxi, et Mauny, de mademoiselle de Liancourt, toutes

deux sous la puissance de leurs frères, qui avoient résolu de faire un double mariage, et, dans cette intention, les avoient fait élever ensemble, sous la conduite d'une vieille grand'mère de mademoiselle de Liancourt. L'une et l'autre, révoltées du joug qu'on vouloit leur imposer, s'étoient affermies dans la résolution de n'épouser que quelqu'un qu'elles pussent aimer.

M. de Clisson et M. de Mauny leur inspirèrent les sentiments qu'elles vouloient avoir pour leurs maris. Il fut résolu entre eux qu'elles prendroient leur temps pour sortir de la maison de madame de Liancourt ; que leurs amants, après avoir reçu leur foi, les emmèneroient en Bretagne. Mauny fut obligé de passer en Angleterre ; il avoit de fortes raisons pour ne pas déclarer son mariage, et Clisson fut chargé seul de l'exécution du projet. Les dames, après s'être sauvées la nuit, étoient venues se réfugier dans cette maison du faubourg, où elles étoient cachées depuis deux jours, lorsque Clisson et moi les allâmes chercher.

Les deux frères, avertis de leur fuite, ne doutèrent pas que Clisson n'en fût l'auteur ; aucun soupçon ne tomba sur M. de Mauny, qui étoit absent depuis assez longtemps. M. d'Auxi et M. de Liancourt appelèrent M. de Clisson en duel, persuadés que celui qu'il choisiroit pour second ne pourroit être que le ravisseur de mademoiselle de Liancourt. La crainte qu'on ne découvrît le lieu où ces dames étoient cachées obligea Clisson, après le combat, de me prier de l'aider à les en tirer. Je juge que M. de Mauny a fait passer sa femme en Angleterre, où peut-être n'a-t-il pas encore la liberté de déclarer son mariage.

Voilà, continua M. de Châlons, ce qui me donne l'air si coupable : il y va de tout mon bonheur que mademoiselle de Mailly en soit instruite ; tous les moments qui s'écouleront jusque-là sont perdus pour mon amour.

M. de Canaple ne tarda pas à satisfaire son ami : il vit mademoiselle de Mailly ; il lui apprit tout ce que M. de Châlons venoit de lui apprendre. Elle écoutoit avidement tout ce qui pouvoit

justifier M. de Châlons : Hélas ! disoit-elle, s'il est innocent, je suis encore plus à plaindre ; mais ne songeons présentement qu'à le sauver. Je tremble qu'il ne soit découvert dans le lieu où il est ; il faut prendre des mesures auprès du roi : Votre ami est malheureux ; vous l'aimez ; puis-je ajouter à ces motifs l'intérêt d'une fille que vous ne connoissez que par ses foiblesses ? Ne donnez point ce nom, mademoiselle, répondit le comte de Canaple, à des sentiments que leur constance rend respectables.

L'intérêt de M. de Châlons demandoit que M. de Vienne, gouverneur de Calais, fût instruit de ce qui s'étoit passé. M. de Canaple s'empressa de se charger d'un soin qui alloit lui donner des liaisons nécessaires avec le père de madame de Granson. Il n'en avoit rien appris depuis son départ de Bourgogne ; il espéroit en savoir des nouvelles ; il en entendroit parler ; il en parleroit lui-même : tous ces petits biens deviennent considérables, surtout pour ceux qui n'osent s'en promettre de plus grands.

M. de Vienne vit avec plaisir le comte de Canaple ; il connoissoit aussi M. de Châlons ; la probité de l'un et de l'autre ne lui étoit point suspecte ; il ajouta une foi entière à ce que M. de Canaple lui dit de l'innocence de son ami. Il se chargea d'obtenir du roi les ordres nécessaires pour la sûreté de M. de Châlons.

Le comte de Canaple, toujours occupé de son amour, ne négligeoit rien pour s'insinuer dans les bonnes grâces de M. de Vienne ; il lui rendoit des soins, il vouloit être aimé de ce que madame de Granson aimoit ; et, quoiqu'il n'en dût attendre aucune reconnoissance, qu'elle pût même l'ignorer toujours, cette occupation satisfaisoit la tendresse de son cœur. Il lui fallut plusieurs jours pour amener M. de Vienne à lui parler de ce qu'il désiroit ; car, quoiqu'il se fût bien promis d'en parler lui-même, la timidité inséparable du véritable amour le retint longtemps.

M. de Vienne, un des plus fameux capitaines de son siècle, ne s'entretenoit volontiers que de guerre. Il fallut essuyer le récit de bien des combats, avant d'avoir acquis le droit de faire

des questions. Enfin, M. de Canaple, enhardi par la familiarité qu'il avoit acquise, osa demander des nouvelles de madame de Granson. Elle est, répondit M. de Vienne, à la campagne depuis le départ de son mari. C'est sans doute à Vermanton? dit M. de Canaple. Non, répliqua M. de Vienne, elle s'en est dégoûtée, et ne veut plus y aller ; elle veut même s'en défaire.

M. de Canaple, éclairé par son amour, sentit la cause de ce dégoût, et en fut vivement touché; mais, comme ce lieu l'intéressoit infiniment même en l'affligeant, il voulut en être le maître. Un de ses gens fut envoyé en Bourgogne, avec ordre d'acheter Vermanton, à quelque prix qu'il fût. L'acquisition des meubles étoit surtout recommandée; toutes les choses qui avoient appartenu à madame de Granson, et dont elle avoit fait usage, étoient d'un prix infini pour le comte de Canaple; ce lit où il avoit été si heureux, n'avoit pas même de privilége. L'amour, quand il est extrême, n'admet point de préférence.

Les cœurs sensibles se devinent les uns les autres. Madame de Granson comprit ce qui obligeoit le comte de Canaple à offrir un prix excessif de Vermanton: elle crut même que ce lieu ne lui étoit cher que par la même raison qu'elle avoit pour le trouver odieux, et mit obstacle à l'acquisition qu'il vouloit en faire. Le comte de Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

Ce que M. de Vienne lui contoit de la retraite où sa fille vivoit depuis l'absence de M. de Granson le confirmoit dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs pensées du côté qui peut augmenter leurs peines. Il se persuada que madame de Granson aimoit encore plus son mari qu'elle ne l'avoit aimé. C'est moi, disoit-il, qui lui ai appris à aimer: son cœur a été instruit par le mien de toutes les délicatesses de l'amour; ma passion lui sert de modèle; elle fait pour son mari ce qu'elle sent bien que je ferois pour elle, et j'ai le malheur singulier que ce que l'amour m'a inspiré de plus tendre est au profit de mon rival.

Ces réflexions désespérantes jetoient le comte de Canaple dans une tristesse qui n'échappa pas à mademoiselle de Mailly. Elle connut qu'il étoit amoureux ; et, sans le lui dire, elle en fut plus disposée à prendre beaucoup d'amitié pour lui et à lui donner sa confiance. C'étoit aussi pour M. de Canaple un soulagement de parler à quelqu'un dont l'âme étoit sensible et qui éprouvoit aussi bien que lui les malheurs de l'amour.

Cependant M. de Châlons guérissoit de ses blessures; il avoit quitté le lit; il pressoit son ami, toutes les fois qu'il le voyoit, d'obtenir de mademoiselle de Mailly qu'il pût lui parler. Ce n'est que par elle, lui disoit-il, que je veux démêler cette étrange aventure; je connois sa franchise et sa vérité; puisqu'elle m'aime encore, il lui en coûtera moins de s'avouer coupable qu'il ne lui en coûterait de me tromper.

Que me demandez-vous? dit mademoiselle de Mailly au comte de Canaple quand il lui fit la prière dont il étoit chargé. Puis-je voir un homme qui a rempli de deuil la maison de mon père? Cet obstacle, qui n'est déjà que trop fort, n'est pas le seul qui nous sépare pour jamais. Je l'ai cru infidèle; qu'il tâche de le devenir; l'intérêt de son repos le demande; et, de la façon dont j'ai le cœur fait, ce sera une espèce de consolation pour moi de penser que du moins il ne sera pas malheureux. De quel ordre, répliqua M. de Canaple, me chargez-vous? Songez que ce seroit donner la mort à mon ami.

Vous ne doutez pas que je ne sois aussi à plaindre, et peut-être plus à plaindre que lui, répliqua mademoiselle de Mailly; dites, s'il le faut, que je ne mérite plus d'être aimée. Seroit-il possible que ce fût une consolation pour lui? Non, je ne le puis penser; je sais, du moins, que mon cœur n'a jamais été plus cruellement déchiré que lorsque je l'ai cru coupable. Mais, dit encore le comte de Canaple, ne m'expliquerez-vous point les motifs d'une conduite qu'il importe tant à M. de Châlons de savoir? Il n'en seroit pas moins malheureux, reprit-elle, et j'aurois dit ce

que je ne dois point dire. Qu'il lui suffise que la fortune seule a causé ses malheurs et les miens ; que j'avois peine à cesser de l'aimer dans un temps où je croyois ne pouvoir plus l'estimer. Plût à Dieu, dit-elle en poussant un profond soupir, avoir toujours cru en être aimée ! Si je puis encore lui demander quelque chose, je lui demande de s'éloigner d'un lieu où sa présence ne fait qu'augmenter mes maux.

Malgré le respect de M. de Châlons pour mademoiselle de Mailly, il n'auroit pu se soumettre à ses ordres, si son honneur et son devoir ne l'avoient obligé d'obéir à ceux qu'il reçut du roi. M. de Canaple et lui furent mandés à Paris pour délibérer sur la campagne prochaine.

Madame de Granson y étoit arrivée depuis quelques jours pour secourir son mari qui avoit été dangereusement malade ; il l'auroit volontiers dispensée de tant de soin. Son cœur n'avoit pu demeurer oisif au milieu d'une cour qui respiroit la galanterie : les belles femmes qui la composoient avoient eu part tour à tour à ses hommages. Madame de Montmorency étoit la dernière à qui il s'étoit attaché, et sa passion pour elle duroit encore lorsqu'il tomba malade.

Madame de Granson ne s'aperçut pas d'abord de l'indifférence dont on payoit ses soins ; ou, si elle s'en aperçut, elle l'attribua à l'état où étoit M. de Granson ; mais, comme cette indifférence augmentoit, elle vit enfin ce qu'elle n'avoit pas vu d'abord. Ce fut presque un soulagement pour elle ; il lui sembloit qu'elle en étoit un peu moins coupable à son égard. Délivrée de la nécessité qu'elle s'imposoit de l'aimer, elle agissoit avec lui d'une manière plus libre et plus naturelle.

Elle ne s'étoit point précautionnée pour éviter le comte de Canaple, qu'elle croyoit loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de M. de Granson lorsqu'il y vint. La surprise et l'embarras de l'un et de l'autre furent extrêmes. Monsieur de Granson en avoit aussi sa part ; c'étoit un caractère foible, toujours tel que

les personnes avec qui il vivoit vouloient qu'il fût. La présence du comte de Canaple, dont il connoissoit la vertu, lui reprochoit sa conduite ; il craignoit sa sévérité : il eût cependant bien voulu continuer la sorte de vie qu'il menoit alors.

Après quelques discours généraux, ces trois personnes, qui ne savoient que se dire, gardèrent le silence. Madame de Granson, avertie qu'elle devoit fuir le comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avoit de le voir, voulut sortir ; mais M. de Granson l'arrêta. Comme il étoit le plus libre des trois, il se mit à faire des questions à son ami sur M. de Vienne. Quelque intéressée que fût madame de Granson à cette conversation, la crainte d'adresser la parole à M. de Canaple l'empêchoit d'y prendre part. Mais M. de Vienne avoit écrit à sa fille et à M. de Granson beaucoup de choses avantageuses du comte de Canaple ; M. de Granson s'empressa de les lui dire et en prit sa femme à témoin. Il est vrai, dit-elle en baissant les yeux.

A quelques moments de là, M. de Granson eut un ordre à donner à un de ses gens, et madame de Granson se vit obligée de dire quelques mots à M. de Canaple, pour ne pas même lui donner occasion de parler de M. de Vienne. Elle voulut lui faire parler des dames de Calais. Je n'ai rien vu, madame, lui dit-il d'un air timide et sans oser la regarder, que le père... Il vouloit dire de madame de Granson ; mais il s'arrêta tout d'un coup, et, se reprenant après quelques moments de silence, je n'ai rien vu que M. de Vienne.

Toutes ces marques de tendresse n'échappoient pas à madame de Granson ; malgré elle, le coupable disparoissoit et ne lui laissoit voir qu'un homme aimable et amoureux. A mesure que cette impression devenoit plus forte, elle le fuyoit avec plus de soin ; mais la nécessité d'être dans la chambre de son mari, et le droit qu'avoit M. de Canaple d'y venir à toute heure, lui en ôtoient la liberté. Il est vrai qu'il usoit de ce privilége avec tant de ménagement, qu'insensiblement madame de Granson s'accoutuma à le voir.

L'insensibilité que son mari avoit pour elle fit alors une impression bien différente sur son esprit; elle ne pouvoit s'empêcher, depuis que M. de Canaple en étoit témoin, de la sentir et d'en être blessée. Ce sentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cause, lui donna de l'indignation contre elle-même; mais, malgré toute la sévérité de ses réflexions, elle ne put, à quelques jours de là, être maîtresse de sa sensibilité.

M. de Granson, à son départ de Bourgogne, lui avoit demandé, au défaut de son portrait, qu'il n'avoit pas eu le temps de faire faire, un bracelet de grand prix où étoit celui de feue madame de Vienne, à qui sa fille ressembloit si parfaitement que ce portrait paroissoit être le sien. Elle s'en étoit détachée avec beaucoup de peine et avoit prié M. de Granson de le garder soigneusement. Comme la conversation étoit peu animée entre le mari et la femme et que la présence de M. de Canaple y mettoit encore plus de contrainte, madame de Granson, ne sachant que dire, s'avisa de redemander ce portrait à M. de Granson; il fut si embarrassé de cette demande et si peu maître de son embarras, que madame de Granson comprit qu'il ne l'avoit plus. Elle ne se trouva nullement préparée à soutenir cette espèce de mépris. Quelques larmes coulèrent de ses yeux; et, pour les cacher, elle sortit de la chambre; mais ce soin fut inutile, elles ne pouvoient échapper à l'attention du comte de Canaple; et, quoique ce qu'il voyoit dût encore fortifier sa jalousie, un attendrissement pour le malheur de ce qu'il aimoit, l'indignation qu'il conçut contre M. de Granson, firent taire tout autre sentiment.

Puis-je croire ce que je vois? lui dit-il aussitôt qu'ils furent seuls. Quoi! vous êtes sans amour et même sans égard pour votre femme, pour cette femme qui mérite les respects et les adorations de toute la terre? Elle verse des larmes; vous la rendez malheureuse; et où donc avez-vous trouvé des charmes assez puissants pour effacer l'impression que les siens avoient faite sur votre cœur?

Que voulez-vous? répliqua M. de Granson ; ce n'est pas ma faute ; après tout, où prenez-vous qu'on doive toujours être amoureux de sa femme? Ce sentiment est si singulier, qu'il faudroit, si je l'avois, le cacher avec soin. Je vous l'avouerai encore, la passion de ma femme, dont je reçois tous les jours de nouvelles marques, m'embarrasse et ne me touche plus.

M. de Canaple, occupé si tendrement jusque-là des intérêts de madame de Granson, sentit ce mot de passion réveiller toute sa jalousie. Le dépit dont il étoit animé lui faisoit souhaiter que M. de Granson fût encore plus coupable. Il n'eut plus la force de désapprouver sa conduite, et il le quitta plus fâché contre madame de Granson qu'il ne l'avoit été contre lui.

Elle a donc de la passion! disoit-il. Si mon amour n'a pu la toucher, il auroit du moins dû lui apprendre le prix dont elle est et la sauver de la foiblesse et de la honte d'aimer qui ne l'aime pas. Je lui pardonnerois, je l'admirerois même, si ses démarches n'étoient dictées que par le devoir ; mais elle aime, mais elle est jalouse ; et, tandis que je ne suis occupé que d'elle, elle n'est occupée que de la perte d'un cœur qui ne vaut pas le mien... Hélas! sa vertu a fait naître sa tendresse ; elle est malheureuse aussi bien que moi, avec cette différence que je ne le suis que pour avoir donné entrée dans mon cœur à un amour que tant de raisons m'engageoient à combattre. Je ne puis être aimé ; il faut me faire une autre espèce de bonheur ; il faut parler à son mari ; il faut encore le ramener à elle ; il faut qu'elle me doive, s'il est possible, la douceur dont elle jouira.

Comme madame de Granson avoit paru sensible à la perte du bracelet, M. de Canaple mit tout en usage pour le recouvrer, et y réussit. La ressemblance du portrait étoit une furieuse tentation de le garder ; mais ce plaisir n'étoit pas comparable à celui de donner à madame de Granson une preuve si sensible de ses soins et une satisfaction qu'elle ne devroit qu'à lui ; il espéroit

même qu'elle démêleroit que c'étoit par respect qu'il n'avoit osé garder ce qu'elle n'auroit pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il jouissoit chez M. de Granson, il y avoit des heures, depuis sa maladie, où l'entrée de sa chambre n'étoit permise qu'à ses domestiques. M. de Canaple, pour avoir le prétexte d'aller dans l'appartement de madame de Granson, choisit une de ces heures. Rassuré par l'action qu'il alloit faire, son air et sa contenance étoient moins timides. Madame de Granson en fut blessée et jeta sur lui un regard qui lui apprit ce qui se passoit en elle. C'est pour vous remettre, madame, lui dit-il, le portrait dont il m'a paru que la perte vous affligeoit, que j'ai osé prendre la liberté d'entrer dans votre appartement. Je n'ai jamais compris, poursuivit-il en le lui présentant, comment il étoit possible que M. de Granson ait pu se dessaisir d'une chose qui lui devoit être si précieuse, et je le comprends encore moins dans ce moment.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton bas et attendri. Madame de Granson, étonnée, attendrie elle-même du procédé de M. de Canaple, ne savoit quel parti prendre. C'étoit lui faire une faveur de recevoir cette marque de ses soins ; et, en la lui refusant, elle lui laissoit son portrait. Elle se détermina au parti le plus doux. Son cœur lui faisoit cette espèce de trahison sans qu'elle s'en aperçût. Cependant, toujours également occupée de remplir ses devoirs avec la plus grande exactitude : J'eusse souhaité, monsieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous eussiez bien voulu le remettre à M. de Granson ; mais je ne lui laisserai pas ignorer cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une conversation qui l'embarrassoit, elle se leva dans le dessein de passer chez M. de Granson, et M. de Canaple n'osa l'y suivre.

Madame de Granson entra dans la chambre de son mari pour lui apprendre ce qui venoit de se passer ; mais, lorsqu'il fut question de parler, elle s'y trouva embarrassée. Il lui vint dans

l'esprit que c'étoit tromper M. de Granson, et le tromper de la manière la plus indigne, que de l'engager à quelque reconnoissance pour M. de Canaple. Cette idée, si capable d'alarmer sa vertu, la détermina au silence.

A mesure que la santé de M. de Granson se rétablissoit, ses amis se rassembloient chez lui. Madame de Granson se montroit peu, et se montroit toujours négligée; mais enfin elle se montroit : il n'étoit pas possible que sa beauté ne fît impression. M. de Châtillon, quoique engagé, par le caractère qu'il s'étoit donné dans le monde, de n'être point amoureux, ne put s'empêcher d'en être touché plus sérieusement qu'il n'eût fallu pour son repos. Sa présomption naturelle ne lui laissoit pas prévoir de mauvais succès; il n'avoit besoin que d'une occasion de se déclarer : elle auroit été difficile à trouver, si M. de Granson, qui craignoit surtout qu'on ne le soupçonnât d'être amoureux et jaloux de sa femme, ne l'avoit obligé de demeurer auprès de lui dans le temps qu'il y avoit le plus de monde.

Quoique la galanterie et surtout l'amour parussent aux jeunes gens de la cour une espèce de ridicule, la présence de madame de Granson donnoit le ton galant à toutes les conversations. Elle n'y prenoit nulle part. M. de Canaple se condamnoit devant elle au même silence; et lorsqu'elle n'y étoit pas, la crainte d'être deviné l'engageoit encore à beaucoup de ménagement. Mais toutes ces considérations l'abandonnèrent dans la chaleur d'une dispute où il étoit question des plaisirs de la galanterie et de ceux de l'amour. Il ne put endurer qu'ils fussent comparés; et, sans se souvenir qu'il jouoit dans le monde le rôle d'indifférent, il se mit à faire la peinture la plus vive et la plus animée de deux personnes qui s'aiment, et finit par assurer avec force qu'il ne seroit pas touché des faveurs de la plus belle femme du monde dont il ne posséderoit pas le cœur.

Où sommes-nous! s'écria M. de Granson. Depuis quand le comte de Canaple connoît-il toutes ces délicatesses? Le croiriez-

vous, madame? dit-il à madame de Granson qui entroit dans ce moment, ce Canaple, si éloigné de l'amour, est devenu son plus zélé partisan. Il ne veut point de galanterie, il veut de belle et bonne passion; et, de la façon dont il parle, en vérité, je le crois amoureux.

La vue de madame de Granson imposa tout d'un coup silence au comte de Canaple; et, loin de répondre, il se reprochoit comme une indiscrétion ce qu'il venoit de dire. Son embarras auroit été sans doute remarqué, si M. de Châlons, qui étoit aussi chez M. de Granson, n'eût pris la parole : Je pense, dit-il, comme M. de Canaple; le plaisir d'aimer est le plus grand bonheur, et peut-être sentiroit-on moins le malheur d'être trahi, sans la nécessité où l'on se trouve alors de renoncer à un état si doux. Mais, répliqua en riant M. de Montmorency, pourquoi vous faire cette violence? Vous pouvez aimer tout à votre aise une maîtresse qui vous aura trompé; personne n'y mettra obstacle, et j'ose vous assurer que votre félicité ne sera ni troublée ni enviée.

Vous en rirez tant qu'il vous plaira, dit M. de Châlons; mais je pardonnerois volontiers, pourvu que je trouvasse dans la sincérité du repentir et dans un aveu sans déguisement de quoi me persuader que j'étois aimé, même dans le temps que j'étois trahi. Je sens qu'il y a une espèce de douceur à pardonner à ce qu'on aime; c'est un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé, et on en aime soi-même davantage.

Avec de pareilles maximes, vous n'avez garde d'être jaloux, dit M. de Granson. Du moins le suis-je très-différemment de la plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne connoissent ce sentiment que par un amour-propre effréné. Le mien n'a rien à démêler avec les infidélités qu'on peut me faire; elles n'affligent que mon cœur.

J'avoue, interrompit M. de Châtillon, qui n'avoit point parlé jusque-là, que j'entends mal toutes ces distinctions de l'amour et de l'amour-propre; je sais seulement que les femmes préféreront

toujours un amant dont la jalousie sera pleine d'emportements à tous vos égards et à toutes vos délicatesses.

Pourriez-vous pardonner, madame, dit-il à madame de Granson en s'approchant de son oreille, à un homme qui craindroit de perdre votre cœur et qui conserveroit encore quelque raison? Personne, répondit-elle tout haut d'un ton fier et dédaigneux, ne sera à portée de faire une pareille perte. Et, sans le regarder, sans lui donner le temps de répondre, elle se leva pour sortir.

Quoique M. de Canaple n'osât jeter les yeux sur elle, son attention et son application suppléoient à ses yeux. Il s'étoit aperçu de la passion de M. de Châtillon presque aussitôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'étoit pas un rival dangereux auprès de madame de Granson. Mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puisse être, importune toujours. La réponse de madame de Granson, et le ton dont elle fut faite, le dédommagèrent de la peine qu'il avoit eue de voir M. de Châtillon oser lui parler à l'oreille. Un amant, et surtout un amant malheureux, prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux.

M. de Châtillon n'étoit pas homme à se rebuter par celle qu'il venoit d'essuyer. Il suivit madame de Granson, dans l'espérance de lui donner la main. M. de Canaple, qui n'avoit plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, sortit aussi. Ils se trouvèrent tous deux auprès du chariot de madame de Granson, lorsqu'elle voulut y monter. M. de Canaple n'osoit cependant lui présenter la main; mais M. de Châtillon ne garda pas tant de ménagement, et madame de Granson, irritée de sa hardiesse, occupée de la réprimer, prit celle de M. de Canaple, et ne s'aperçut combien la préférence qu'elle lui donnoit étoit flatteuse que parce qu'elle sentit que cette main étoit tremblante. Aussi se hâta-t-elle de la quitter et de monter dans son chariot.

Cet instant étoit le premier où M. de Canaple avoit ressenti quelque douceur. Il eût bien voulu se trouver seul, et en jouir à

loisir; mais M. de Châlons, qui le joignit dans le moment, ne lui en donna pas la liberté. Que vous êtes heureux! lui dit-il; car, malgré les soupçons que vous avez fait naître aujourd'hui, je suis persuadé que vous n'aimez rien. Pour moi, je suis la victime d'une passion qui ne me promet que des peines, et que je n'ai pas même la force de combattre.

M. de Canaple ne pouvoit avouer qu'il étoit amoureux, et ne pouvoit aussi se résoudre à le désavouer; c'eût été blesser son amour ou sa discrétion. Ne parlons point de moi, répondit-il, je suis ce que je puis, et je ne conseillerois à personne d'envier ma fortune.

M. de Châlons, plein de ses sentiments, ne s'occupa pas à pénétrer ceux de son ami. Je suis plus agité aujourd'hui que je ne l'ai encore été, lui dit-il; la peinture que je viens de faire de mes sentiments les a réveillés et gravés plus profondément dans mon cœur. Par grâce, écrivez à mademoiselle de Mailly; c'est une liberté qui ne m'est pas permise; mais ce sera presque recevoir une de mes lettres que d'en recevoir une des vôtres. Je l'occuperai du moins quelques moments; et quelle douceur n'est-ce pas pour moi!

Le comte de Canaple étoit dans les dispositions nécessaires pour bien exprimer les sentiments de son ami; mais cet ami étoit trop amoureux pour être aisé à contenter. La lettre fut faite et refaite plus d'une fois, et remise enfin à un homme de M. de Canaple avec ordre de la porter à Calais, et d'en rapporter la réponse.

Cependant le départ du roi étoit fixé, et tous ceux qui n'étoient point attachés particulièrement à sa personne voulurent le devancer, et se disposèrent à partir. M. de Canaple fut de ce nombre; la peine de s'éloigner de ce qu'on aime n'est pas, pour un amant malheureux, ce qu'elle est pour un amant aimé.

Lorsque la santé de M. de Granson lui permit de sortir de la chambre, il voulut que madame de Granson fût présentée au

roi et aux reines. Sa beauté fut admirée de tout le monde. Les louanges qu'on lui prodigua augmentèrent les empressements de M. de Châtillon; il la suivoit partout, et, malgré la mode et le ton qu'il avoit pris dans le monde, il lui rendoit des soins assez à découvert. Madame de Granson, importunée de ses soins, de mauvaise humeur contre elle et contre l'amour, se vengeoit par les rigueurs qu'elle exerçoit sur lui de ce qu'elle sentoit pour son rival; ce rival en étoit souvent témoin; et, quoiqu'il fût traité lui-même avec encore plus de sévérité, elle n'étoit pas du moins accompagnée du dédain et du mépris dont on accabloit M. de Châtillon. Madame de Granson ne put éviter les adieux de l'un et de l'autre. M. de Châtillon osa encore parler le même langage: M. de Canaple, au contraire, ne prononça pas un seul mot.

Cette différence de conduite n'étoit que trop remarquée par madame de Granson. Les reproches qu'elle ne cessoit de se faire tournoient au profit de ses devoirs; elle croyoit toujours ne pas les remplir assez bien. Loin d'être rebutée par le peu d'égards que M. de Granson lui marquoit, elle redoubloit de soins et d'attentions.

Comme il suivoit le roi, il ne partit pas sitôt que M. de Canaple. Madame de Granson s'aperçut que sa présence le contraignoit: sans lui faire le moindre reproche, sans marquer le moindre mécontentement, elle se disposa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l'armée, et pour être avec un père qu'elle aimoit, et dont elle étoit tendrement aimée. C'étoit, dans la disposition où son cœur étoit alors, une consolation et un besoin de pouvoir se livrer aux sentiments d'une amitié permise.

M. de Vienne reçut sa fille avec joie; elle fut visitée de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens considérables. Mademoiselle de Mailly ne fut pas des dernières à s'acquitter de cette espèce de devoir; elles avoient l'une et l'autre les qualités qui préviennent si favorablement, et qui font naître l'inclination; aussi, dès le premier moment de la connoissance, se trouvèrent-elles dans la

même liberté que si elles s'étoient connues depuis longtemps. Madame de Granson, charmée des agréments et de l'esprit de mademoiselle de Mailly, en parloit souvent à M. de Vienne.

Je voudrois, lui disoit-elle, passer mes jours avec une si aimable fille ; mais je meurs de peur qu'elle ne nous soit bientôt enlevée par quelque grand mariage. Ce mariage pourroit, au contraire, la rapprocher de vous, répondit M. de Vienne. Canaple, dans le séjour qu'il a fait ici, a paru fort attaché à elle ; il y est revenu sans autre besoin que celui de la voir ; et l'on m'amena, il y a quelques jours, un homme chargé d'une lettre pour elle, qui n'avoit point d'abord voulu dire son nom, mais qui fut obligé de m'avouer qu'il appartenoit au comte de Canaple. De l'humeur dont il est, une si grande assiduité prouve beaucoup. Madame de Granson sentit à ce discours un trouble et une émotion qu'elle n'avoit jamais connus. Elle n'avoit plus la force de continuer la conversation, lorsque mademoiselle de Mailly entra.

M. de Vienne, qui avoit plus de franchise que de politesse, ne craignit pas de l'embarrasser en lui répétant ce qu'il venoit de dire à sa fille. Mademoiselle de Mailly ne put entendre sans rougir un nom qui étoit lié dans son imagination à celui de son amant. Mais on ne se retient guère sur les choses qui intéressent le cœur, surtout lorsqu'on peut s'y livrer sans se faire des reproches. Mademoiselle de Mailly, après avoir dit légèrement que M. de Canaple n'étoit point amoureux d'elle, se fit un plaisir de le louer des qualités qui lui étoient communes avec M. de Châlons, et le loua avec vivacité.

Madame de Granson l'avoit vu jusque-là des mêmes yeux et plus favorablement encore ; mais de ce qu'il paroissoit tel à mademoiselle de Mailly, il cessa de lui paroître le même. Maîtrisée par un sentiment qu'elle ne connoissoit pas, elle ne put s'empêcher de contredire. M. de Vienne, qui trouvoit sa fille injuste, prit parti contre elle. Mademoiselle de Mailly, fortifiée par l'autorité de M. de Vienne, soutint d'abord son opinion avec une

chaleur peu propre à ramener madame de Granson : mais, comme elle avoit l'esprit dans une situation plus tranquille, elle se hâta de finir la dispute.

Madame de Granson, restée seule, se trouva saisie d'une douleur inquiète et piquante qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Les réflexions qu'elle faisoit sur ce qui venoit de se passer lui donnoient des soupçons, et même des certitudes, dont elle se sentoit accablée. Je n'en saurois douter, disoit-elle, il est amoureux, il est aimé : l'amour, et l'amour content, peut seul inspirer ce que je viens de voir.

Quoi ! tandis que j'avois besoin de ma vertu pour me souvenir de l'outrage qu'il m'a fait ; tandis que je ne le croyois occupé qu'à le réparer ; tandis que les apparences de son respect faisoient sur mon cœur une impression si honteuse, il aimoit ailleurs ! Comment ai-je pu m'y tromper ? comment ai-je pu donner une interprétation si forcée à ses démarches ? comment ai-je pu croire qu'un homme amoureux fût toujours si maître de lui ? Non ! non ! il m'auroit parlé au risque de me déplaire.

Elle se rappeloit ensuite que, dans cette conversation où le comte de Canaple soutenoit le parti de l'amour, il s'étoit tu dès qu'elle avoit paru. Sa délicatesse auroit été blessée, disoit-elle, de parler d'amour devant toute autre femme que devant sa maîtresse. Que sais-je s'il ne croyoit pas avoir des ménagements à garder à mon égard ? Qui me dit qu'il n'a pas soupçonné ma foiblesse? Cette pensée arracha des larmes à madame de Granson : et, comme elle n'apercevoit plus rien dans la conduite du comte de Canaple qui pût l'excuser, tout son ressentiment se réveilla. Il auroit eu peine à se conserver au milieu des louanges qu'on donnoit tous les jours à la valeur du comte de Canaple, et dans un temps où sa vie étoit exposée à tant de dangers ; mais mademoiselle de Mailly, qui voyoit dans les périls de M. de Canaple ceux de M. de Châlons, y paroissoit si sensible, que madame de Granson cessoit de l'être.

L'éloignement, le dégoût avoient succédé dans son cœur à l'inclination qu'elle s'étoit d'abord sentie pour elle. Le hasard fit encore qu'elles se trouvèrent dans l'appartement de M. de Vienne quand on apprit que l'armée marchoit aux ennemis, et que la troupe de M. de Canaple et celle de M. de Châlons devoient commencer l'attaque. Mademoiselle de Mailly, saisie à cette nouvelle, ne put cacher son trouble. Madame de Granson n'étoit pas dans un état plus tranquille. M. de Vienne attribuoit le chagrin où il la voyoit plongée à la crainte où elle étoit pour M. de Granson, et achevoit de l'accabler par les soins qu'il prenoit de la rassurer et par les louanges qu'il ne cessoit de donner à sa sensibilité. Que penseroit mon père? disoit-elle ; que penseroit tout ce qui m'environne, si le fond de mon cœur étoit connu, s'il savoit que ces larmes dont il me loue ne prouvent que ma foiblesse ? Il faut du moins que la connoissance que j'en ai rappelle ma vertu, et que je me délivre de la peine cruelle d'être pour moi-même un objet de mépris.

La perte de la bataille de Créci qu'on apprit alors, et les blessures dangereuses que M. de Granson y avoit reçues, donnèrent à la vertu de madame de Granson un nouvel exercice. Elle ne balança pas un moment sur le parti qu'elle avoit à prendre ; et, sans être arrêtée par les prières de M. de Vienne, et par les dangers où elle s'exposoit en traversant un pays plein de gens de guerre, elle partit sur-le-champ. Son père, n'ayant pu la retenir, lui donna une escorte nombreuse : ils furent attaqués à diverses reprises par des partis ennemis qu'ils repoussèrent avec succès. L'idée de M. de Canaple se présentoit souvent pendant la route à madame de Granson : l'incertitude où elle étoit de son sort, dont elle avoit eu le courage de ne point s'informer, diminuoit sa colère, et la disposoit à avoir plus de pitié que de ressentiment.

Le troisième jour de sa marche, sa petite troupe, qui s'étoit affoiblie par les combats précédents, fut attaquée par des gens d'armes anglois, très-supérieurs en nombre. Madame de Gran-

son alloit tomber dans les mains des vainqueurs, si un chevalier, qui alloit à Calais, ne fût venu à son secours : il vit de loin le combat ; et, quoiqu'il fût accompagné de très-peu de monde, il ne balança pas à attaquer les Anglois. Les François, qui avoient été mis en déroute, reprirent courage, se rallièrent à lui, et l'aidèrent à vaincre ceux qui s'étoient déjà saisis du char de madame de Granson.

Le trouble où elle étoit ne lui avoit pas permis de distinguer ce qui se passoit ; et, prenant son libérateur pour son ennemi, lorsqu'il vint à son chariot : Si vous êtes généreux, lui dit-elle d'une voix que la crainte changeoit presque entièrement, mais qui ne pouvoit jamais être méconnoissable pour celui à qui elle parloit, vous me mettrez promptement à rançon. Quoi ! s'écria-t-il sans lui donner le temps d'en dire davantage ; c'est madame de Granson ! et c'est elle qui me prend pour un ennemi ! non, madame, vous n'en avez point ici, lui dit-il : tout ce qui vous environne est prêt à sacrifier sa vie pour vous défendre et pour vous obéir.

La fierté de madame de Granson, et une certaine hauteur de courage qui lui étoit naturelle, lui avoient donné des forces dans le commencement de cette aventure ; mais la voix de M. de Canaple la mit dans un état bien plus difficile à soutenir que celui dont elle venoit de sortir ; mille pensées différentes se présentoient en foule à son esprit. Cet homme, qui l'avoit outragée, qu'il falloit haïr pour se sauver de la honte de l'aimer, venoit d'exposer sa vie pour elle ; et ce même homme alloit à Calais, sans doute pour voir mademoiselle de Mailly !

La reconnoissance du service ne pouvoit subsister avec cette réflexion, et ne laissoit dans l'âme de madame de Granson que le chagrin de l'avoir reçu. M. de Canaple attendoit les ordres qu'elle voudroit lui donner, et les auroit attendus longtemps, si l'écuyer de M. de Vienne, qui conduisoit l'escorte, n'étoit venu la presser de se déterminer. Elle vouloit suivre son dessein ; mais

elle ne vouloit pas que M. de Canaple l'accompagnât. Le secret dépit dont elle étoit animée ne lui permettoit pas de recevoir de lui un service qu'elle ne pouvoit plus mettre sur le compte du hasard.

Votre générosité en a assez fait, lui dit-elle, monsieur ; pressez-vous d'aller à Calais, où je juge que des raisons importantes vous appellent. Il est vrai, madame, dit le comte de Canaple, que j'ai l'ordre de me rendre à Calais ; mais, quelque précis qu'il soit, je ne puis l'exécuter que lorsque vous serez en lieu où vous n'aurez plus rien à craindre.

Madame de Granson, ne pouvant faire mieux, se laissa conduire. L'état fâcheux où elle trouva M. de Granson en arrivant à Amiens la dispensa de faire des remercîments à M. de Canaple, qui repartit sur-le-champ pour Calais.

M. de Granson avoit aimé passionnément sa femme ; ce qu'elle faisoit pour lui dans un temps si voisin de celui où il lui avoit manqué, la pensée que la mort les alloit séparer, réveillèrent sa tendresse, et lui tendant la main aussitôt qu'il la vit : Je n'étois pas digne de vous, lui dit-il ; le ciel me punit de n'avoir pas connu le bien que je possédois. Je me reproche tous les torts que j'ai eus ; pardonnez-les-moi, et ne vous en souvenez qu'autant que ce souvenir sera nécessaire à votre consolation.

Madame de Granson arrosoit de ses larmes la main que son mari lui avoit présentée ; le repentir qu'il lui marquoit la pénétroit de honte et de douleur ; elle se trouvoit la seule coupable; elle se reprochoit de n'avoir pas aimé M. de Granson ; et l'erreur où il étoit là-dessus lui paroissoit une espèce de trahison. Je n'ai rien à vous pardonner, lui dit-elle en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerois ma vie pour conserver la vôtre. M. de Granson voulut répondre ; mais ses forces l'abandonnèrent ; il fut longtemps dans une espèce de foiblesse dont il revint sans reprendre connoissance, et il mourut deux jours après l'arrivée de madame de Granson.

Ce spectacle, toujours si touchant, l'étoit encore plus pour elle par les circonstances qui l'avoient accompagné. Comme on n'étoit point instruit du péril qui menaçoit Calais, elle y retourna, persuadée que rien dans le monde ne pouvoit l'intéresser que M. de Vienne.

M. de Canaple, en y arrivant, n'avoit donné à M. de Vienne aucune espérance sur la vie de M. de Granson. La calamité publique, dit ce grand capitaine, ne me laisse pas sentir mes malheurs particuliers. Mais comment est-il possible qu'une armée composée de toute la noblesse de France, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus brave dans l'univers, ait été battue !

Il falloit pour vaincre, répondit M. de Canaple, plus de prudence et moins de valeur. Cette noblesse dont vous parlez en a trop cru son courage et a méprisé les précautions. Le roi, après être parti d'Abbeville où il étoit campé, détacha quelques troupes sous la conduite de MM. des Noyers, de Beaujeu, d'Aubigny et de Dromesnil, pour aller reconnoître les Anglois. A leur retour, Dromesnil, enhardi par une réputation sans tache et par une intrépidité de courage dont il se rendoit témoignage, eut seul la force de dire au roi qu'il ne falloit point attaquer les ennemis.

Quoique l'armée fût déjà en marche, le roi, convaincu par les raisons de ce vaillant homme, envoya ordre aux Génois qui faisoient l'avant-garde de s'arrêter. Soit qu'ils aient été gagnés, comme on le soupçonne, soit qu'ils aient craint de perdre leur rang, ils ont refusé d'obéir. La seconde colonne, qui a vu la première en marche, a continué de marcher. La bataille s'est trouvée engagée et les généraux ont été obligés de suivre l'impétuosité des troupes.

Elles n'ont jamais montré plus d'ardeur ; mais nous avons combattu sans ordre, dans un terrain qui nous étoit désavantageux, et contre une armée plus nombreuse, où la discipline est observée. Malgré ces avantages, la troupe que je commandois a

enveloppé le prince de Galles. Ce jeune prince, à qui Édouard[1] a refusé le secours qu'il lui avoit envoyé demander, ne trouvant plus de ressource que dans son courage, a fait des prodiges de valeur. Ses gens, animés par son exemple, ont redoublé leurs efforts, et il nous a échappé. Je me suis vu moi-même abandonné des miens; et, si la nuit n'avoit favorisé ma retraite, je serois mort ou prisonnier. J'ai eu encore le bonheur de dégager le pauvre Granson d'une troupe de soldats dont il étoit environné. Je l'ai conduit à Amiens. Le roi, qui s'y est retiré, m'a donné l'ordre de venir ici pour voir l'état de la place, et pour consulter avec vous sur les moyens de la conserver.

Un homme envoyé par mademoiselle de Mailly à M. de Canaple, pour le prier qu'elle pût le voir un moment, ne donna pas le temps à M. de Vienne de lui répondre. Il suivit l'homme qui lui avoit été envoyé, et promit à M. de Vienne qu'il seroit bientôt de retour.

Mademoiselle de Mailly, aussitôt qu'elle l'avoit entendu, s'étoit levée avec promptitude pour aller au-devant de lui; mais son trouble et son agitation étoient si grands, qu'il ne lui fut pas possible de faire un pas; et, se laissant aller sur sa chaise : Ah! monsieur, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle vit le comte de Canaple, ne me dites rien; je mourrai de mon incertitude, mais je n'ai pas la force d'en sortir. Je vous assure, lui dit-il, que je n'ai rien de si terrible à vous apprendre. Seroit-il possible, s'écria-t-elle encore avec une espèce de transport, que je fusse si heureuse? Quoi! il seroit sauvé? Et où est-il? N'est-il point blessé? Je ne puis vous répondre positivement, répliqua M. de Canaple, je sais qu'il ne s'est point trouvé dans le nombre des morts, et qu'il est tout au plus prisonnier. Ah! dit-elle, il ne se sera rendu qu'à l'extrémité; s'il est prisonnier, je le vois couvert de blessures. Hélas! c'est moi qui ai ajouté le désespoir à sa bravoure

[1] Le roi d'Angleterre, quand on lui demanda un renfort pour le prince de Galles, répondit : *Il faut que l'enfant gagne ses éperons.*

naturelle. Il s'est peu soucié de ménager une vie que j'ai rendue si malheureuse.

L'abondance des larmes qu'elle répandoit, les sanglots redoublés qui lui coupoient la parole arrêtèrent ses plaintes, et donnèrent au comte de Canaple le temps de la rassurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des Anglois pour s'informer si M. de Châlons étoit prisonnier, et pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un écuyer annonça le lendemain à M. de Vienne l'arrivée de madame de Granson, et lui apprit la mort de son maître. M. de Vienne, qui y étoit préparé, et qui d'ailleurs mettoit au rang des premiers devoirs celui de citoyen, ne laissa pas d'achever de régler avec M. de Canaple ce qui étoit nécessaire pour la défense de Calais. Comme le temps pressoit, M. de Canaple partit sans avoir tenté de faire une visite à madame de Granson, qu'il ne lui étoit pas permis de voir dans la circonstance présente. La perte de son mari l'avoit plus touchée qu'elle n'auroit dû l'être naturellement ; mais les reproches qu'elle se faisoit de ne l'avoir jamais aimé, et d'avoir été sensible pour un autre, effaçoient les mauvais procédés qu'il avoit eus pour elle ; elle sentoit d'ailleurs que, pour résister à sa foiblesse, les chaînes du devoir lui étoient utiles. Cette liberté dont elle ne pouvoit faire usage devenoit un poids difficile à porter.

M. de Vienne lui conta que M. de Canaple, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à Calais, avoit vu mademoiselle de Mailly. Les périls du siége le font frémir, lui dit-il ; il m'a conseillé de faire sortir de la ville toutes les femmes de considération ; et, pour être en droit de me presser sur mademoiselle de Mailly, il m'a beaucoup pressé sur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, poursuivit M. de Vienne, si vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame de Granson étoit dans cet état de tristesse et d'accablement où, à force de malheurs, on n'en craint plus aucun. Ne

me privez pas de la seule consolation qui me reste, dit-elle à M. de Vienne; je saurai périr avec vous, s'il le faut; toute femme que je suis, vous n'avez rien à craindre de ma timidité; mais contentez M. de Canaple, et engagez mademoiselle de Mailly à sortir de Calais. M. de Vienne lui promit d'y travailler.

Le départ de mademoiselle de Mailly eût été une consolation pour madame de Granson; elle n'eût pas même voulu avoir un malheur commun avec elle : mais la fortune lui refusa cette foible consolation. Madame de Mailly, dont les passions étoient violentes, avoit conçu tant de chagrin de ne pouvoir satisfaire sa haine et sa vengeance, qu'elle en étoit tombée malade. Mademoiselle de Mailly ne pouvoit se séparer de sa belle-mère, encore moins abandonner un père dans un temps si malheureux. M. de Vienne, qui avoit pour M. de Mailly les égards dus à sa naissance, le laissa le maître de son sort, dès qu'il fut instruit de ses raisons, et n'obligea personne de sa maison de subir l'ordonnance qu'il fit publier, que tous ceux qui étoient inutiles à la défense de la place eussent à en sortir.

Édouard ne tarda pas à venir reconnoître Calais; et, persuadé qu'il ne pouvoit l'emporter par la force, il résolut de l'affamer. Dans ce dessein, on établit entre la rivière de Haule et la mer un camp qui prit la forme d'une nouvelle ville. Philippe, à qui la perte de la bataille de Créci n'avoit rien fait perdre de son courage, se préparoit à tout mettre en usage pour sauver une place si importante. M. de Canaple l'avoit assuré, à son retour, que M. de Vienne se défendroit jusqu'à la dernière extrémité, et donneroit le temps d'assembler une nouvelle armée. Philippe, pour être plus à la portée de faire des recrues, quitta la Picardie, et laissa, pour la défendre, mille hommes d'armes, sous la conduite de M. de Canaple.

Les soins qu'il s'étoit donnés pour être instruit du sort de M. de Châlons avoient été inutiles; mais, pour ne pas désespérer

mademoiselle de Mailly, il lui avoit laissé des espérances qu'il n'avoit pas lui-même.

Il étoit vrai cependant que M. de Châlons étoit prisonnier; il avoit été trouvé, après la bataille, sous un monceau de morts, ayant à peine quelque reste de vie. Milord d'Arondel, qui étoit alors sur le champ de bataille occupé à faire donner du secours à ceux qui pouvoient encore en recevoir, jugeant, par les armes de M. de Châlons, que c'étoit un homme de considération, ordonna qu'il fût mis dans une tente particulière. Quelques papiers qui furent trouvés dans ses habits et portés à milord d'Arondel lui apprirent le nom du prisonnier et redoublèrent son attention pour lui. Il imagina qu'il pourroit en tirer quelque service qui importoit à son repos; mais comme Édouard ne vouloit point permettre le renvoi des prisonniers tant que la guerre dureroit, milord d'Arondel prit des précautions pour être maître du sien. Il chargea un homme sage et attaché à lui de le garder et de le faire servir avec toutes sortes de soins.

Il ne fut de longtemps en état de reconnoître, ni même de sentir les bons traitements qu'il recevoit; ses blessures étoient si grandes, qu'on désespéra plus d'une fois de sa vie. Lorsqu'il fut mieux, il voulut savoir à qui le sort des armes l'avoit donné; mais ceux qui étoient auprès de lui ne purent l'en instruire. Milord d'Arondel, dans la crainte de le découvrir, s'étoit contenté d'apprendre de ses nouvelles, et avoit remis à le voir quand il seroit en état de recevoir sa visite. Il l'avoit fait transporter dans une maison de paysan, qu'on avoit rendue la plus commode qu'il avoit été possible, et où il étoit plus aisé de le cacher que dans le camp.

Milord d'Arondel s'y rendit sans suite, aussitôt que son prisonnier fut en état de le recevoir. Je vois avec plaisir, lui dit-il en s'asseyant auprès de son lit, que les soins que nous avons pris pour conserver la vie d'un si brave homme n'ont pas été inutiles. Ce que vous avez fait pour me sauver la vie, répliqua

M. de Châlons, ne satisferoit pas pleinement votre générosité, si vous ne tâchiez encore de diminuer la honte de ma défaite par les éloges que vous donnez à une bravoure qui m'a si mal servi. Je ne sais cependant si je puis me plaindre d'un malheur qui m'a mis à portée de connoître un ennemi si généreux.

Ne me donnez point ce nom, répliqua milord d'Arondel; nos rois se font la guerre, l'honneur nous attache à leur suite; mais, lorsque nous n'avons plus les armes à la main, l'humanité reprend ses droits, et la valeur que nous avons employée les uns contre les autres dans la chaleur du combat devient un nouveau motif d'estime lorsqu'il est fini. Celle que j'ai pour vous n'a pas attendu pour naître que je vous visse les armes à la main; votre mérite m'est connu depuis longtemps; j'ai souhaité cent fois d'avoir un ami tel que vous, et la fortune ne pouvoit me servir mieux que de me donner quelque droit à une amitié dont je connois d'avance tout le prix.

Si je suis digne d'être votre ami, répondit M. de Châlons, si vous avez quelque estime pour moi, vous ne douterez pas que la vie que vous m'avez conservée avec tant de générosité ne soit à vous : oui, je suis prêt à la sacrifier à votre service, et ce sera moins pour m'acquitter envers vous que pour satisfaire à l'inclination et à l'admiration que m'inspire la noblesse de votre procédé. Ne me laissez pas ignorer plus longtemps le nom de mon bienfaiteur. Apprenez-moi, de grâce, comment je vous suis connu, et par quel bonheur vous avez pris de moi une idée si avantageuse.

Mon nom est Arondel, reprit-il; à l'égard de ce que vous désirez apprendre de plus, je ne puis vous satisfaire qu'en vous faisant l'histoire d'une partie de ma vie. Vous verrez, par le secours que je vous demanderai et par l'importance des choses que j'ai à vous dire, que ma confiance n'a pas besoin d'être appuyée sur une connoissance plus particulière. Mais ce récit, poursuivit-il en se levant pour sortir, demande plus de temps

que je n'en ai présentement; je craindrois, d'ailleurs, de vous fatiguer par une trop longue attention.

M. d'Arondel avoit raison de penser que son prisonnier n'étoit pas en état de l'entendre; il n'avoit pas plutôt entendu prononcer son nom, qu'il avoit été saisi d'un tremblement universel et si grand, que les gens chargés de le servir, s'en étant aperçus, vinrent à lui pour le secourir; mais leurs soins, qu'il ne devoit qu'à une main odieuse, furent rejetés avec une espèce d'emportement; il ordonna d'un ton si ferme qu'on le laissât en repos, qu'il fallut lui obéir.

Dans quel abîme de maux se trouvoit-il plongé! Cet homme qui avoit détruit toute sa félicité, cet homme pour qui il avoit une haine si légitime, étoit le même qui lui avoit sauvé la vie, et qui achevoit de l'accabler par la générosité et la franchise de ses procédés. Il me demande mon secours, disoit-il, apparemment pour achever de m'arracher le cœur; car quel autre besoin pourroit-il avoir de moi que celui de le servir dans son amour?

Quoi! j'ai été si parfaitement oublié qu'il n'a jamais entendu prononcer mon nom! Il n'a point eu à me combattre dans ce cœur qu'il m'a enlevé! Et il jouit de la douceur de croire qu'il a été le seu laimé! Ah! je la lui ferai perdre, cette douceur; il saura que j'ai été son rival, et il le saura aux dépens de sa vie!

Ces projets de vengeance, si peu conformes à la probité de M. de Châlons, ne pouvoient être de longue durée. Il falloit s'acquitter des obligations qu'il avoit à milord d'Arondel avant que d'agir en ennemi. La guerre pouvoit peut-être lui en fournir les moyens; mais il n'étoit pas libre et il ne vouloit pas devoir sa liberté à son ennemi : il pouvoit lui offrir la plus forte rançon; seroit-elle acceptée? Et au cas qu'elle ne le fût pas, quel parti devoit-il prendre? L'honneur lui permettoit-il encore d'écouter les secrets qu'on vouloit lui confier? Il est vrai qu'il auroit par là des éclaircissements qui importoient à son repos.

Je saurai, disoit-il, ce que j'aurois tant d'intérêt de savoir; je

saurai pourquoi l'on m'a trahi. Hélas! reprenoit-il, qu'ai-je besoin d'en chercher d'autres causes que l'inconstance naturelle des femmes! Milord d'Arondel n'a que trop de quoi la justifier. Il étoit présent, j'étois absent; il a été aimé et j'ai été oublié.

Tout le cœur de M. de Châlons se révoltoit contre cette idée et lui reprochoit qu'il faisoit une injure mortelle à mademoiselle de Mailly. Puis-je la reconnoître à cette foiblesse? disoit-il. Est-ce elle que je dois soupçonner de s'être laissé séduire par les avantages de la figure? Ne sais-je pas que c'est à quelque vertu qu'elle a cru reconnoître en moi que j'ai dû le bonheur de lui plaire?

L'agitation, le trouble et les sentiments différents dont M. de Châlons étoit rempli ne lui permirent de longtemps de se déterminer sur ce qu'il devoit faire. La nuit entière et une partie de la journée suivante furent employées à déplorer le malheur de sa condition. Il se résolut enfin à savoir ce que milord d'Arondel avoit à lui dire, à régler sur cela ses démarches; bien résolu, quoi qu'il pût apprendre, de cacher avec soin qu'il avoit été aimé. La tendresse qu'elle a eue pour moi, disoit-il, est un secret qu'elle m'a confié, et qu'aucune raison ne m'autorisera jamais à violer : et il ne se rappeloit qu'avec honte qu'il avoit pensé différemment dans les premiers moments de sa surprise et de sa douleur.

Le trouble où il étoit augmenta encore. On vint lui dire qu'une femme, conduite par un des gens de milord d'Arondel, demandoit à lui parler; elle ne fut pas plutôt introduite dans la chambre, qu'elle se jeta à genoux à côté du lit de M. de Châlons en lui présentant, de la manière la plus touchante, un enfant qu'elle tenoit entre ses bras. J'ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup de larmes; je suis chassée de ma patrie; j'ai laissé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, exposés à toutes les horreurs de la guerre et de la famine; je n'ai d'espérance que dans votre secours; je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conservé au milieu de tant de périls.

Les passions violentes, que les réflexions venoient en quelque

façon de calmer, se réveillèrent avec un nouvel emportement dans l'âme de M. de Châlons, à cette vue : Retirez-vous, dit-il d'un ton où la colère et la douleur se faisoient sentir; ôtez de devant mes yeux cette misérable créature, fruit de la trahison la plus insigne. La femme, effrayée de ce qu'elle entendoit, demeuroit immobile, et ce malheureux enfant étendoit ses petits bras pour embrasser M. de Châlons et lui donnoit le nom de père.

Ce nom augmentoit encore le sentiment de douleur dont il étoit déjà pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenoit légitimement un nom si doux se peignoit plus vivement à son imagination; et, ne pouvant soutenir des idées aussi déchirantes, il repoussa cette innocente créature; et, s'adressant à la femme qui étoit toujours à genoux : Encore une fois, lui dit-il, retirez-vous; que je ne vous voie jamais; et, faisant signe aux gens qui le servoient qu'on la fît sortir, il se tourna de l'autre côté, le cœur plein de douleur, de colère et de vengeance.

Ce qui venoit de se passer n'auroit dû apporter aucun changement à sa situation; il étoit instruit depuis longtemps de ce qui faisoit le sujet de son désespoir, mais le temps avoit affoibli ces idées. La connoissance de milord d'Arondel ne les avoit déjà que trop douloureusement retracées à son souvenir; elles venoient de se réveiller d'une manière encore plus violente.

Après bien des incertitudes, le fond de son caractère plein de douceur prévalut enfin. L'amour extrême qu'il avoit pour mademoiselle de Mailly lui inspiroit aussi quelque compassion pour son enfant; un sentiment de justice se joignoit à cette compassion. Pourquoi satisfaire sa vengeance aux dépens de ce petit infortuné? Est-il coupable de sa naissance? Il ne la connoît seulement pas. De quel droit l'enlever à ses parents? Ne valoit-il pas mieux le rendre à celui qu'il en jugeoit le père? Il s'acquittoit par là de la reconnoissance qu'il lui devoit, de cette reconnoissance qui n'étoit pas le moins sensible de ses maux. Il falloit,

avant toutes choses, écouter le récit que milord d'Arondel devoit lui faire; mais comment soutenir cette affreuse confidence? Seroit-il maître de lui et de son transport? Pourroit-il entendre des choses dont la seule idée le faisoit frissonner? Qu'importe, après tout? disoit-il, je ne puis que mourir, et la mort est préférable au trouble où je suis.

M. de Châlons, en conséquence de ses résolutions, donna les ordres nécessaires et se disposa à recevoir milord d'Arondel.

# TROISIÈME PARTIE

Milord d'Arondel, retenu par les occupations de la guerre, ne put qu'après quelques jours satisfaire le désir qu'il avoit de revoir son prisonnier. Pourrez-vous bien m'écouter aujourd'hui? lui dit-il en entrant dans sa chambre et en s'asseyant auprès de lui. M. de Châlons répondit quelques mots d'une voix tremblante, que milord d'Arondel attribua à la foiblesse où il étoit encore; et, ne voulant pas perdre des moments qui lui étoient précieux, il lui parla ainsi :

J'avois à peine fini mes exercices, qu'Édouard, par des raisons de politique, résolut de me marier avec mademoiselle d'Hamilton : il espéroit, en formant des alliances entre les premières maisons d'Angleterre et d'Écosse, unir peu à peu les deux nations. Mon père se prêta aux vues du roi : comme on ne vouloit point employer l'autorité pour obtenir le consentement de la maison d'Hamilton, et que la jeunesse de mademoiselle d'Hamilton donnoit tout le temps de l'obtenir, le dessein du roi demeura secret entre mon père et lui.

Je fus envoyé en Guyenne; la paix qui étoit alors entre les deux couronnes me fit naître le désir de voir la cour de France. Je m'y liai d'amitié avec le jeune Soyecourt, dont le caractère me convenoit mieux que celui des autres gens de mon âge avec qui j'avois fait société. Je le retrouvai à Calais, où je m'étois proposé de m'arrêter. Il s'empressa de me faire les honneurs de

la ville. La maison de madame de Mailly étoit la plus considérable ; j'y fus reçu et traité comme un homme dont le nom méritoit quelque distinction.

Soyecourt me proposa, peu de jours après, d'aller à une abbaye, à un quart de lieue de la ville, où une fille de condition devoit prendre le voile. J'y consentis : nous trouvâmes l'église pleine de toutes les personnes qui avoient quelque nom ; la foule étoit grande et la chaleur excessive. Je m'approchai, autant qu'il me fut possible, de l'endroit où se faisoit la cérémonie. Une fille, qui y avoit quelque fonction et qu'un voile, qui lui couvroit en partie le visage, m'empêchoit de voir, tomba évanouie.

On s'empressa de la secourir ; je m'empressai comme les autres : je lui fis avaler d'une liqueur spiritueuse que je me trouvai par bonheur sur moi. La connoissance ne lui revenoit point ; il fallut lui faire prendre l'air. J'aidai à la porter hors de l'église. Sa coiffure, que sa chute avoit dérangée, laissoit tomber sur son visage et sur sa gorge des cheveux naturellement bouclés, du plus beau blond du monde ; ses yeux, quoique fermés, donnoient cependant passage à quelque larmes. Des soupirs précipités qu'elle poussoit à tout moment, la douceur de son visage, son âge, qui ne paroissoit pas au-dessus de seize ans, tout cela la rendoit touchante au dernier point.

Mademoiselle de Mailly, que j'avois déjà vue auprès de madame sa belle-mère, vint à elle et la secourut, avec des témoignages d'amitié dont je lui savois autant de gré que d'un service qu'elle m'auroit rendu. Il me parut que l'état de cette fille lui faisoit une sorte de compassion, qui n'étoit point celle que l'on a pour un mal aussi passager ; je crus même entendre qu'elle lui disoit quelques mots de consolation.

Soyecourt, qui n'avoit pas eu d'abord connoissance de cet accident, accourut à nous comme un homme éperdu. Cette fille reprenoit dans ce moment la connoissance ; elle promenoit languissamment ses yeux sur tout ce qui l'environnoit, et, comme

je lui étois inconnu, elle les fixa sur moi. Son regard, le plus beau du monde et le plus touchant, le devenoit encore davantage, par la tristesse qui y étoit répandue; j'en fus pénétré, et, dès lors, que n'aurois-je point fait pour adoucir ses peines! Mademoiselle de Mailly, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, et nous avoir remercié de notre secours, la prit sous les bras et entra avec elle dans la maison, où il ne nous étoit pas permis de la suivre.

Soyecourt et moi restâmes encore quelque temps ensemble; l'état où je l'avois vu lorsqu'il nous avoit abordés me faisoit soupçonner qu'il étoit amoureux, et ce que je commençois à sentir moi-même m'engageoit à m'en éclaircir.

Quelle est cette personne pour laquelle vous venez de montrer tant de sensibilité? lui dis-je. C'est, me répondit-il, mademoiselle de Roye, nièce de madame de Mailly; elle n'a aucune fortune; la mienne dépend d'un oncle, qui ne me permettra jamais d'épouser une fille sans bien. Malgré tous ces obstacles, j'en suis devenu amoureux, et je suis d'autant plus à plaindre, que, bien loin de pouvoir contribuer à son bonheur, je crains, au contraire, que l'attachement que je lui ai marqué n'ait hâté la résolution où l'on est de lui faire prendre le parti du cloître.

Ce n'étoit point assez pour moi d'être instruit que Soyecourt étoit amoureux : il fallut encore savoir s'il étoit aimé. Je ne saurois m'en flatter, me dit-il; je crois que je l'aurois aimée dix ans sans qu'elle eût daigné s'en apercevoir; et lorsque j'ai parlé, elle ne s'est point avisée de contester la sincérité de mes sentiments.

Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvu que vous me croyiez aussi. Mon état et ma fortune suffiroient pour mettre un obstacle invincible à vos prétentions, et cet obstacle, tout invincible qu'il est, n'est cependant pas le plus fort. Je ne sais si je suis née insensible; mais vos soins et votre amour n'ont fait nulle impression sur mon cœur. Je ne m'en suis pas tenu, pour-

suivit Soyecourt, à cette première déclaration; j'ai mis tout en usage et tout a été inutile; elle m'écoute avec une douceur mille fois plus accablante que ne le seroient ses rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire; je vous trouve aimable, je vous estime, je crois que vous m'aimez véritablement, et tout cela ne me touche point : perdez une fantaisie qui vous rend malheureux, et ne me donnez pas plus longtemps le déplaisir de voir vos peines, car c'en est un pour moi.

Ma curiosité augmentoit à mesure que Soyecourt parloit; les moindres détails me paroissoient intéressants. Mais, lui dis-je, peut-être que la sagesse de mademoiselle de Roye est le plus grand obstacle, et que, si elle voyoit quelque possibilité que vous pussiez l'épouser un jour, elle vous traiteroit différemment. Ne pensez pas, me répondit-il, que j'aie négligé ce moyen; quoique mon bien soit médiocre, il pourroit suffire pour vivre dans une aisance raisonnable. Je suis persuadé, d'ailleurs, que le ressentiment de mon oncle ne tiendroit pas contre les charmes et le caractère de mademoiselle de Roye, et je le lui ai dit avec toute la force que donne la persuasion et avec toute la vivacité du sentiment.

Vous comptez trop sur le pouvoir de mes charmes, m'a-t-elle répondu; et, quand j'y compterois autant que vous, je n'en serois pas plus disposée à accepter vos propositions.

Tout mon cœur suffiroit à peine pour m'acquitter de ce que je vous devrois; des sentiments d'estime et de reconnoissance payeroient mal les vôtres; je me reprocherois toujours d'être ingrate et je ne pourrois cesser de l'être.

Tout ce que Soyecourt m'apprenoit me peignoit mademoiselle de Roye si aimable, par une noble franchise qui n'appartenoit peut-être qu'à elle seule, qu'il acheva, par ses discours, l'impression que sa figure avoit déjà faite sur moi. Une insensible piquoit mon amour-propre, et, quoique je ne crusse pas assuré-

ment valoir mieux que Soyecourt, je me persuadois que je saurois mieux aimer, et que la vivacité de mes sentiments me donneroit des moyens de plaire qu'il n'avoit pu employer. L'amitié qui étoit entre nous ne me faisoit naître aucun scrupule; je ne pouvois lui faire de tort, puisqu'il n'étoit pas aimé.

J'allai, dès que je le pus, chez madame de Mailly; mademoiselle de Mailly étoit avec elle; je lui demandai des nouvelles de mademoiselle de Roye. Comment monsieur, dit madame de Mailly en s'adressant à elle, est-il instruit de l'accident d'Amélie? Il en a été témoin, répondit mademoiselle de Mailly, et c'est en partie par ses soins que mademoiselle de Roye a repris la connoissance. Il me paroît, dit madame de Mailly d'un ton où je sentois de l'aigreur, qu'il auroit été plus convenable qu'Amélie fût secourue par les personnes du couvent que par un homme de l'âge et de la figure de milord d'Arondel. Elle est ici, me dit-elle; mademoiselle de Mailly, qui a de la bonté pour elle, a désiré que j'envoyasse la chercher.

Mademoiselle de Roye se montra quelques moments, le lendemain, dans la chambre de sa tante; quoiqu'elle fût abattue et que la mélancolie fût répandue sur toute sa personne, elle ne m'en parut pas moins aimable; peut-être même me le parut-elle davantage. Madame de Mailly m'examinoit; je m'en aperçus, et je me contraignis au point de ne regarder mademoiselle de Roye et de ne lui parler qu'autant que la politesse le demandoit. Pour elle, à peine osoit-elle lever les yeux et prononcer quelques mots.

Cependant je prenois insensiblement du crédit auprès de madame de Mailly, et je tâchois de l'augmenter dans l'intention de l'employer pour mademoiselle de Roye. Ce que j'avais vu m'avoit appris que sa tante la traitoit tout à fait mal. Je réussis dans mon projet beaucoup au delà de mes espérances. Madame de Mailly me marquoit dans toutes les occasions des distinctions flatteuses, en conservant cependant cet air austère dont apparemment elle s'est fait une habitude.

Soyecourt n'osoit se montrer dans la maison qu'aux heures où tout le monde y étoit reçu; mademoiselle de Roye n'y étoit presque jamais alors. Il me parloit souvent de ses peines; j'eusse pu lui rendre confidence pour confidence et prendre pour moi les conseils que je lui donnois de travailler à se guérir. Mais son malheur, loin de me rebuter, sembloit m'encourager; et puis, à vous dire la vérité, j'étois entraîné par un penchant plus fort que les réflexions. Sans avoir de dessein déterminé, sans songer quelles seroient les suites de ma passion, je m'y livrois tout entier.

M. de Mouy, oncle de Soyecourt, alarmé de l'amour de son neveu, vint à Calais pour l'en faire partir. Madame de Mailly, qu'il connoissoit, étala à ses yeux une raison et une générosité dont l'éloignement qu'elle avoit pour sa nièce lui rendoit l'exercice très-facile.

Je me suis opposée, lui dit-elle, autant qu'il m'a été possible, à l'inclination de M. de Soyecourt; c'est pour en prévenir les suites que j'ai pressé mademoiselle de Roye d'exécuter la résolution où elle est de prendre le parti du cloître, le seul qui puisse convenir à une fille comme elle. Si vous m'en croyez, ajouta madame de Mailly, vous ferez partir M. de Soyecourt; il ne faut pas qu'il soit témoin d'une cérémonie qui pourroit l'attendrir encore.

Une conduite dont les motifs paroissoient si honnêtes attira l'admiration et les remercîments de M. de Mouy. Pour y répondre, il crut devoir lui-même parler à mademoiselle de Roye, et lui expliquer les raisons qu'il avoit de s'opposer au dessein de son neveu.

Mademoiselle de Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raison, tant de vérité, que lui, qui avoit toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, sentit qu'une personne de ce caractère feroit la félicité d'un mari. Les charmes de mademoiselle de Roye achevèrent ce que son esprit avoit commencé; et l'oncle, après quelques jours, fut aussi amoureux que le neveu.

Quoique cette démarche démentît toute sa conduite passée, il se détermina à se proposer lui-même.

Un établissement aussi avantageux, mis en parallèle avec le cloître, auquel il paroissoit que mademoiselle de Roye ne se déterminoit que par effort de raison, ne laissoit pas douter à M. de Mouy que sa proposition ne fût reçue avec joie. Quel fut son étonnement de trouver mademoiselle de Roye dans des sentiments bien différents? Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'une inclination secrète pour M. de Soyecourt cause mon refus; pour ne vous laisser aucun doute, je vais me hâter de renoncer absolument au monde.

J'étois si souvent chez madame de Mailly, qu'il étoit difficile que j'ignorasse ce qui se passoit. Mademoiselle de Mailly, qui m'honoroit de quelque estime et de quelque confiance, m'en avoit dit une partie, et madame de Mailly m'apprit tout ce que je ne savois pas. Un jour que j'étois seul avec elle et que je lui disois de ces sortes de galanteries que l'usage autorise : Vous me traitez trop comme les autres femmes, me dit-elle; que prétendez-vous par ces galanteries? Vous savez que je ne dois pas même les entendre; toute ma tendresse est due à M. de Mailly. J'avoue cependant que, quoique ma confiance soit très-grande pour lui, il y a mille choses que, pour l'intérêt de son repos, je suis obligée de lui cacher. Je voudrois avoir un ami assez sûr pour lui dire ce que je ne lui dis point, et assez éclairé pour m'aider à me conduire dans des occasions délicates.

Les qualités qu'on demandoit dans cet ami étoient celles dont on m'avoit loué souvent moi-même; je voyois, par tout ce qui avoit précédé, qu'on vouloit que je fusse cet ami. Il fallut dire ce qu'on attendoit de moi; le fond de mon cœur y répugnoit; mais il y a des cas où le plus honnête homme se trouve forcé à faire au delà de ce qu'il voudroit. Me voilà donc lié avec madame de Mailly. Comme j'avois déclaré plusieurs fois que je demeurerois en France tout le temps que mon père demeureroit en Écosse,

où son séjour devoit être long, la crainte de mon absence n'apportoit aucun obstacle à notre liaison.

Quelque temps après cette conversation, elle me fit prier d'aller chez elle à une heure où je ne pouvois trouver personne. Je suis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé ; j'ai mille chagrins que je dévorerois seule, si je n'avois la liberté de vous les confier. L'intérêt de mon fils m'a engagée dans un second mariage : mademoiselle de Mailly devoit être le prix de ma complaisance; elle avoit demandé du temps pour se résoudre; ce temps est expiré; cependant elle ne se détermine point; il semble même qu'elle affecte de traiter M. du Boulai plus mal qu'elle ne le traitoit d'abord. M. de Mailly n'a pas la force de se faire obéir; j'ai tout à la fois à soutenir la douleur de mon fils, et la honte d'avoir fait une démarche inutile; je ne trouve d'ailleurs que de l'opposition à tout ce que je veux. Mademoiselle de Roye s'avise de refuser les offres de M. de Mouy, qui, malheureusement pour lui, en est devenu amoureux et qui est assez fou pour vouloir l'épouser. L'héroïsme dont elle se pare ne me fait point illusion; elle aime sûrement Soyecourt, et veut se conserver à lui. Mademoiselle de Mailly et elle sont dans le secret l'une de l'autre; car les femmes ne sont jamais liées que par ces sortes de confidences. Ces personnes qui paroissent si raisonnables ne sont rien moins que ce qu'elles paroissent.

L'envie et la jalousie de madame de Mailly s'exercèrent dans le portrait qu'elle me fit de l'une et de l'autre, et me confirmèrent dans la mauvaise opinion que j'avois déjà conçue de son caractère, que je découvrois à tous égards très-différent de celui qu'elle se donnoit dans le monde.

Comme j'étois bien éloigné de profiter de ses foiblesses, ses expressions étoient prises littéralement; je ne sortois point des bornes de l'amitié, et je croyois me conserver par là le droit de lui déclarer, lorsque je le voudrois, mes sentiments pour mademoiselle de Roye.

Les soupçons qu'on venoit de me donner qu'elle aimoit Soyecourt firent une vive impression sur moi; j'en fus troublé et alarmé; ce qu'il m'avoit dit, qui auroit dû me rassurer, ne me rassuroit plus; je m'imaginois qu'on lui cachoit son bonheur. Mademoiselle de Roye m'avoit touché surtout, parce que je l'avois crue insensible; la découverte d'un rival aimé changeoit toutes mes idées, et ne changeoit pas mon cœur. Je l'avois vue jusque-là sans oser tenter de lui parler; il me parut alors que je lui devois moins d'égards et de discrétion; et, si son départ pour le couvent ne m'en eût ôté les moyens, je crois que j'aurois poussé la folie jusqu'à lui faire des reproches.

Madame de Mailly, charmée de l'éloigner, la conduisit elle-même dans sa retraite. J'arrivai un moment après qu'elles furent parties. Mademoiselle de Mailly étoit en larmes; sa douleur lui arracha des plaintes que sa considération pour madame de Mailly lui avoit fait étouffer jusque-là. Vous êtes attaché à elle, me dit-elle; que ne lui inspirez-vous des sentiments plus doux? Quelle barbarie d'obliger cette malheureuse fille à s'ensevelir toute vive!

Les pleurs de mademoiselle de Mailly coulèrent alors en abondance. Je lui en parus si touché, je l'étois si véritablement, que je n'eus pas de peine à lui persuader qu'elle pouvoit compter sur moi. Nous examinâmes ce qu'il convenoit de faire; nous conclûmes qu'elle iroit le lendemain voir son amie, qu'elle concerteroit avec elle la conduite qu'il faudroit tenir, et qu'elle m'en rendroit compte.

Quoique mes soupçons sur Soyecourt subsistassent, je n'en fus pas moins disposé à servir mademoiselle de Roye; elle étoit trop à plaindre pour lui refuser mon secours, et je le lui aurois donné quand même elle m'auroit fait une véritable offense. Madame de Mailly me trouva à son retour chez elle; elle affecta une tristesse qui cachoit une joie maligne, que j'apercevois malgré son art et qui me donnoit la plus grande indignation. Je

me contraignis cependant; il falloit plus que jamais ne lui pas déplaire.

Comme elle n'osoit contraindre sa belle-fille jusqu'à un certain point, il m'étoit facile de lui parler. Je ne sais où j'en suis, me dit-elle au retour de la visite dont nous étions convenus, mademoiselle de Roye est absolument changée; la vue d'une cérémonie qui ne l'intéressoit que pour lui rappeler peut-être un peu plus vivement qu'il s'en feroit quelque jour une pareille pour elle, la mit dans l'état où vous la vîtes et où vous la secourûtes; et aujourd'hui il semble qu'elle est pressée de hâter un moment qu'elle redoutoit si fort; je suis effrayée de sa tranquillité; elle me peint une âme qui n'est au-dessus de son malheur que parce qu'elle en prévoit la fin. Quelle perspective pour une fille si accomplie, que de n'envisager d'autre changement à sa fortune que la mort!

Ce que me disoit mademoiselle de Mailly me faisoit frémir; elle en frémissoit comme moi. Hélas! me disoit-elle, si les persécutions qu'on me fait pour épouser M. du Boulai ne cessent point, je prendrai bientôt le même parti, et je ne le prendrai pas avec moins de répugnance; car je suis sûre que mademoiselle de Roye pense de même qu'elle a toujours pensé. Ces petits riens qui remplissent la tête de toutes ces filles enfermées ne sauroient trouver place dans la sienne; elle sera malheureuse, faute de pouvoir faire des sacrifices continuels de la raison et du bon sens. Empêchons donc, lui dis-je, mademoiselle, qu'elle ne se mette dans la nécessité de faire ces sacrifices; persuadez-la d'attendre le succès de nos soins et obtenez d'elle qu'elle ne précipite rien.

Les choses restèrent pendant quelques jours dans cette situation. Madame de Mailly souffroit cependant impatiemment que je parlasse si souvent et si longtemps à mademoiselle de Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laisser séduire aux coquetteries de mademoiselle de Mailly; songez qu'elle a des engage-

ments avec mon fils et que vous me manqueriez de plus d'une façon.

Il ne m'eût pas été difficile de la rassurer; je n'étois point amoureux de mademoiselle de Mailly, et la vérité se fait toujours sentir; mais il eût fallu, pour me bien justifier, tenir des propos aussi opposés à mes sentiments qu'à mon caractère. D'ailleurs, la contrainte que je me faisois auprès de cette femme me devenoit plus importune à mesure que je la connoissois mieux; et sans les raisons qui me retenoient j'aurois cessé de la voir.

Soyecourt étoit resté à Calais; il venoit toujours me conter ses peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur et le désespoir peints dans les yeux. Vous m'avez vu, me dit-il, bien misérable; vous avez vu une fille que j'adore prête à m'être enlevée par mon oncle et avec elle toute ma fortune; cette même fille préférer un cloître, où je la perds pour jamais, à un établissement que je croyois qu'elle ne refusoit que par un sentiment de générosité, qui me rendoit sa perte encore plus sensible et plus douloureuse : ces malheurs sont-ils assez grands, et croyez-vous qu'il fût au pouvoir de la fortune d'en inventer d'autres pour accabler un malheureux? Elle en a trouvé le secret pour moi. Mon oncle, touché de mon désespoir, touché de pitié pour mademoiselle de Roye, a fait céder son amour à des sentiments plus dignes de lui; il est allé, sans m'en avertir, lui dire qu'il ne consentoit pas seulement à notre mariage, mais qu'il lui demandoit, comme une grâce, de vouloir bien elle-même y consentir. Le refus que j'ai fait, lui a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien m'offrir, m'a imposé la loi de n'accepter plus rien. D'ailleurs, mon parti est pris; ma résolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m'apprenant ce que je viens de vous dire, n'a pas douté que mes discours n'eussent plus de force que les siens et que je ne déterminasse mademoiselle de Roye en ma faveur. J'ai couru à son couvent; elle ne m'a vu qu'après des instances réitérées de la supérieure de la maison,

que j'avois entretenue et que mon extrême affliction avoit mise dans mes intérêts. Vous voulez donc m'abandonner? lui ai-je dit en me jetant à ses pieds. Vous suis-je si odieux, que vous me préfériez l'horreur de cette solitude? Pourquoi voulez-vous ma mort? Pourquoi voulez-vous la vôtre? car vous ne soutiendrez pas le genre de vie que vous allez embrasser. Par pitié pour vous-même, prenez des sentiments plus humains. Doit-il tant coûter de se lier avec un homme que vous honorez de quelque estime et dont vous savez bien que vous êtes adorée?

Oui, je le sais, m'a-t-elle dit en levant sur moi des yeux mouillés de quelques larmes; et c'est la certitude que j'en ai qui m'oblige à vous refuser. Pourriez-vous être content sans la possession de mon cœur? Ne seriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude? Et quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherois-je moins et pourrois-je me la pardonner?

Que ne lui ai-je point dit! poursuivit Soyecourt. Hélas! je ne lui ai que trop dit; c'est la pitié que je lui ai inspirée qui l'a forcée de m'avouer ce que je voudrois, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime; elle a une inclination secrète, qui fait son malheur aussi bien que le mien. C'est pour cacher sa foiblesse, c'est pour s'en punir qu'elle prend presque avec joie le parti du cloître.

Le discours de Soyecourt me donna, tout ensemble, et beaucoup de curiosité et beaucoup d'émotion. Je voulois savoir quel étoit ce rival fortuné; mais Soyecourt n'en étoit pas instruit et ne savoit lui-même sur qui porter ses soupçons. Mademoiselle de Roye lui avoit dit que son funeste secret n'étoit su de personne, et que celui qui en étoit l'objet n'en auroit jamais aucune connoissance. En m'ôtant l'espérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m'éloigner d'un lieu qui ne me présenteroit plus que des sujets de tristesse et attendre du temps et des réflexions un repos que je ne recouvrerai peut-être jamais.

Le dessein qu'il formoit me laissoit en pleine liberté de suivre mon inclination. Dès que je fus seul, je me mis à repasser tout ce que je venois d'entendre; j'examinois les démarches de mademoiselle de Roye; je pesois sur tout ce que j'avais vu; je rassemblois mille petits riens, auxquels je n'avois osé donner une interprétation favorable et qui me faisoient alors naître quelques espérances, et me donnoient un sentiment de joie et de plaisir que la crainte de me tromper arrêtoit aussitôt. Je voulois absolument m'éclaircir; bien résolu, si j'étois aimé, d'épouser mademoiselle de Roye et de m'exposer, s'il le falloit, à toute la colère du roi, pour rompre mon engagement avec mademoiselle d'Hamilton.

Je n'imaginai d'abord, pour obtenir cet éclaircissement, aucun moyen où il ne se présentât des monstres de difficultés. Enfin, après avoir bien examiné ce qui pouvoit être susceptible de quelque possibilité, je trouvai que je n'avois rien de mieux à faire que de m'introduire dans le couvent. Les difficultés de l'entreprise ne m'arrêtèrent point; j'étois sûr de les applanir. Je gagnai effectivement le jardinier et celles à qui la porte étoit confiée; mais je n'en étois guère plus avancé : il falloit une occasion; le hasard me servit.

J'entendis dire, chez madame de Mailly, que l'on devoit porter des meubles à mademoiselle de Roye. J'allai aussitôt trouver les amis que je m'étois faits; nous convînmes qu'ils se chargeroient des meubles et que, ne pouvant les placer sans secours, j'y serois employé. Nous choisîmes le temps où les religieuses sont retenues au chœur. Nous voilà en marche, le jardinier, les portières et moi, chacun chargé de notre fardeau. Débarrassés du leur, ils me laissèrent dans la chambre où j'étois bien occupé à faire un métier que j'entendois mal.

Mademoiselle de Roye entra peu après, sans presque m'apercevoir, sans prendre part à ce que je faisois. Elle se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur une de ses mains, dont elle se cou-

vroit les yeux, et se livra à la rêverie la plus profonde. Mon saisissement étoit extrême; je n'avois plus la force de profiter d'un moment si précieux. La démarche que j'avois faite me paroissoit le comble de l'extravagance. Je violois l'asile d'un couvent; je venois surprendre une fille seule dans sa chambre, pour lui parler d'une passion dont je ne lui avois jamais donné aucune connoissance. Et sur quoi lui en parler? Sur une espérance frivole qu'elle étoit touchée d'inclination pour moi.

Ces réflexions m'auroient retenu et je serois sorti sans me découvrir; mais mademoiselle de Roye étoit si belle; je la voyois si triste; cette tristesse me peignoit si vivement l'état de son âme et les suites funestes que mademoiselle de Mailly m'avoit fait envisager, que, me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j'allai me jeter à ses pieds. Son trouble et sa frayeur furent si extrêmes, que j'eusse eu le temps de lui dire dans ce premier moment tout ce qui pouvoit justifier ou du moins excuser ma démarche; mais la crainte où je la voyois me représentoit, m'exagéroit même d'une manière si forte le péril où je l'exposois; j'étois moi-même si troublé, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés et encore plus mal arrangés.

Mon Dieu, que vous ai-je fait? s'écria-t-elle enfin d'une voix tremblante, et avec un visage où la frayeur étoit peinte; n'étois-je pas assez malheureuse? Sortez, ajouta-t-elle, ou vous m'allez faire mourir. Ces paroles et l'air dont elle me parloit, qui sembloit me demander grâce, me percèrent le cœur et ne me laissoient pas la liberté de lui désobéir, quand une de celles qui m'avoient introduit vint avec beaucoup de précipitation nous annoncer l'arrivée de madame de Mailly. Elle étoit si près d'entrer, qu'il fallut songer à me cacher dans la chambre. Le lieu le plus propre et le seul étoit une embrasure de fenêtre, sur laquelle on tira un rideau.

J'y passai l'heure la plus pénible que j'aie passée de ma vie. Madame de Mailly ne faisoit pas un mouvement qui ne me fit

tressaillir. Mademoiselle de Roye, pâle, interdite, et dans un état peu différent de celui de quelqu'un qui va mourir, me donnoit une pitié qui augmentoit encore le tendre intérêt que je prenois à elle; j'aurois voulu racheter de mon sang la peine que je lui faisois. Mais quelle fut mon indignation lorsque j'entendis la manière dure dont madame de Mailly lui parloit, la cruauté avec laquelle elle la pressoit de prendre le voile, et tout ce qu'elle ajoutoit de piquant et d'humiliant même pour l'y déterminer!

Quelque danger qu'il y eût pour moi d'être découvert dans un lieu si sévèrement interdit aux hommes, je fus près vingt fois de me montrer, de déclarer que j'offrois à mademoiselle de Roye ma main, si elle vouloit l'accepter. La seule crainte de mettre un obstacle à mes projets en les découvrant me retint. Je craignois aussi de faire un éclat, toujours fâcheux pour mademoiselle de Roye, quel qu'en dût être l'événement.

Elle fut assez de temps sans parler. Enfin, faisant, à ce qu'il me parut, un effort sur sa douleur : J'obéirai, madame, lui dit-elle. Madame de Mailly, contente de cette promesse, sortit. Mademoiselle de Roye l'accompagna et me fit dire par ma confidente qu'elle ne rentreroit point dans sa chambre tant que j'y serois.

Je me soumis sans résistance, et j'allai chez moi lui écrire, non pas une lettre, mais un volume. Le danger où je venois de l'exposer me rendoit plus amoureux et me la rendoit mille fois plus chère. Cette voix pleine de charmes étoit encore à mon oreille, qui me disoit d'un ton où la frayeur régnoit toute seule : Mon Dieu, que vous ai-je fait? Je ne puis vous représenter à quel point j'étois attendri, et combien ma passion y gagnoit.

Je n'eus aucune réponse, et j'écrivis encore plusieurs fois sans pouvoir en obtenir. Je m'avisai enfin de lui mander que, si elle n'avoit la bonté de m'entendre, elle m'exposeroit à tenter quelque nouvelle entreprise pareille à la première. Peut-être s'exagéra-t-elle à elle-même le péril où je pouvois l'exposer;

d'ailleurs, la bienséance n'étoit point blessée, puisque je ne demandois à la voir qu'à la grille; enfin elle y consentit.

Je n'ai jamais passé de temps plus agréable et cependant plus difficile à passer que celui qui précéda le jour pris pour cette entrevue. Le plaisir de voir mademoiselle de Roye, de la voir de son consentement, l'espérance de la déterminer en ma faveur, les projets que je faisois pour l'avenir, remplissoient mon cœur d'une joie qui se répandoit sur toutes mes actions; mais mon impatience étoit si extrême, elle me donnoit tant d'inquiétude, qu'il ne m'étoit pas possible de me fixer un moment. Je ne pouvois durer nulle part; il sembloit qu'à force de changer de place, j'accourcirois le jour.

Celui que j'attendois vint enfin. Quoique je fusse dans une grande agitation et que le cœur me battit violemment quand je me trouvai vis-à-vis de mademoiselle de Roye, je n'avois pas le même embarras, ni la même crainte que la première fois. Le peu que j'avois dit alors, les lettres que j'avois écrites depuis, m'avoient enhardi.

Mademoiselle de Roye, au contraire, me paroissoit plus timide et plus embarrassée. Que ne lui dis-je point! Combien de protestations, de serments, de larmes même, et de larmes trop sincères pour ne pas faire impression! Que vous dirai-je? c'étoit mon cœur qui parloit; il persuada un cœur que ma bonne fortune avoit prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de résistance, j'obtins la permission de revenir dans quelques jours. Je ne pus me résoudre à attendre le temps qui m'étoit marqué; je revins dès le lendemain. Des fautes de cette espèce sont aisément pardonnées; on me gronda, à la vérité, de n'avoir pas obéi; mais on me gronda d'une façon si douce, que c'étoit presque m'en remercier.

Malgré les ordres de madame de Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Sitôt que je n'eus plus à tromper mademoiselle de Roye, je prenois si bien mes mesures, et j'avois si bien mis

dans mes intérêts ceux dont j'avois besoin, qu'il n'y avoit presque point de jour où je ne passasse au moins quelques moments à cette heureuse grille.

Le caractère de mademoiselle de Roye ne laisse rien à désirer pour assurer le bonheur d'un amant et la tranquillité d'un mari. Ses discours, ses démarches respirent la vérité; elle ne connoît le désir de plaire que pour ce qu'elle aime, et le seul art qu'elle y emploie, c'est celui d'aimer. Ses pensées, ses sentiments n'avoient d'objet que moi; toujours prête à sacrifier à mes intérêts son repos, son bonheur et jusqu'au témoignage de sa tendresse même, jamais personne n'a mieux fait sentir le prix dont on est à ses yeux; les inquiétudes et les jalousies, toujours inséparables de la délicatesse et de la vivacité des sentiments, ne produisent en elle ni plainte ni reproche; sa tristesse seule m'instruisoit de sa peine; si les choses les plus légères la faisoient naître, un mot, un rien suffisoit aussi pour lui rendre la joie, et je goûtois à tout moment ce plaisir supérieur à tout autre, de faire, moi seul, la destinée de ce que j'aimois.

Le charme de nos conversations ne peut s'exprimer; nous croyions n'avoir passé que quelques minutes lorsque nous avions passé plusieurs heures; et, quand il falloit nous séparer, il nous restoit tant de choses à nous dire, qu'il nous arrivoit presque toujours de nous rappeler, je ne sais combien de fois, comme de concert. La vertu de mademoiselle de Roye mettoit, à la vérité, les bornes les plus étroites à mes désirs; mais la satisfaction de la trouver plus estimable et plus digne de mon cœur me faisoit une autre espèce de bonheur, plus sensible pour le véritable amour. J'en étois si occupé, que tout ce qui n'avoit point de rapport à elle m'étoit insupportable. Je pouvois encore moins me contraindre auprès de madame de Mailly. Tous mes soins étoient pour mademoiselle de Mailly, quoiqu'elle n'eût d'autre part dans notre confidence que celle de n'en avoir voulu prendre aucune;

je savois qu'elle aimoit mademoiselle de Roye et qu'elle en étoit aimée.

Madame de Mailly, intéressée par les démarches qu'elle avoit faites à me conserver, ne vit ma conduite qu'avec le plus violent dépit. Les motifs qui désunissent ordinairement les femmes, et qui ont un pouvoir si absolu sur celles d'un certain caractère, lui avoient donné une haine pour mademoiselle de Mailly, qui s'étoit encore augmentée par l'éloignement de mademoiselle de Mailly pour le mariage de M. du Boulai. Mais le désir de la vengeance fit taire sa jalousie. Elle ne m'en marqua aucune ; il sembloit, au contraire, que c'étoit par confiance qu'elle me contoit tous les jours mille choses très-capables de me faire impression, si j'avois moins connu mademoiselle de Mailly. Je ne vous dis point les persécutions qu'elle essuya alors pour conclure son mariage, et l'art avec lequel on me les déguisoit.

Je voyois bien que je n'obtiendrois point l'agrément de madame de Mailly pour épouser mademoiselle de Roye; elle pouvoit, au contraire, faire usage de l'autorité qu'elle avoit sur elle et me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme qui m'avoit laissé voir que je ne lui étois pas indifférent? Sans expliquer mes raisons à mademoiselle de Roye, je voulus la résoudre à un mariage secret. Le plus grand obstacle que j'eus à vaincre étoit la crainte du tort que je pouvois me faire; pas la moindre méfiance sur ma parole, ni sur le sort que je lui préparois : être unie à moi étoit pour elle le souverain bien, le seul qui la touchoit aussi. Dès le moment qu'elle m'avoit aimé, le cloître avoit cessé de lui paroître odieux. Tout ce qui n'étoit pas vous, me disoit-elle, étoit égal pour moi. La solitude même avoit l'avantage de me laisser jouir de mes sentiments et de m'aider à les cacher.

Mes mesures prises, j'entrai une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiselle de Roye m'attendoit dans ce jardin; mais elle n'eut pas la force d'en faire davantage. Sans

lui donner le temps de délibérer, je la pris entre mes bras; je remontai le mur en la tenant toujours embrassée, et je la menai à une petite église peu éloignée, où j'avois fait tenir un prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avois fait sortir et lui fis promettre qu'elle s'y rendroit la nuit suivante. Nous y en passâmes plusieurs autres. Imaginez, s'il vous est possible, quels étoient mes transports; la tendresse de ma femme, toute légitime qu'elle étoit, ne se montroit qu'avec beaucoup de timidité; et, lorsque je m'en plaignois : Le besoin que j'ai présentement que vous croyiez que je vous aime, me disoit-elle, m'ôte la hardiesse de vous le dire et de vous le marquer.

Il m'auroit été aisé de l'enlever et de l'emmener en Angleterre; mais ce n'étoit point comme une fugitive que je voulois qu'elle y parût; je me tenois assuré du consentement de mon père; il convenoit de prendre des mesures pour faire agréer au roi mon alliance avec une Françoise et la rupture du mariage qu'il avoit arrêté pour moi avec mademoiselle d'Hamilton; il fallut me résoudre à quitter une femme que j'adorois, presque dans le moment où je venois d'être heureux, pour nous assurer à l'un et à l'autre la durée de ce bonheur.

Rien ne peut exprimer la tendresse de nos adieux; je la repris vingt fois dans mes bras; elle me baignoit le visage de ses larmes; elle me conjuroit de ne la point quitter. Hélas! que n'y ai-je consenti! Combien me serois-je épargné de malheurs!

Madame de Mailly fut surprise et ne fut point fâchée de me voir partir; j'étois un témoin incommode pour le personnage qu'elle jouoit; peut-être même craignoit-elle de ma part quelque trait d'indiscrétion; car M. du Boulai, qui avoit pris les impressions de sa mère et qui en conséquence étoit jaloux de moi jusqu'à la fureur, mettoit tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves.

Mon père étoit toujours en Écosse; j'allai le joindre sans me montrer à la cour. J'en fus reçu comme je l'avois espéré. Bien

loin de désapprouver mon mariage, il ne songea qu'au moyen d'obtenir le consentement du roi. Les services qu'il venoit de rendre dans la guerre d'Écosse, dont le succès étoit dû à sa valeur et à sa conduite, l'autorisoient à compter sur la complaisance du roi; mais ses services lui avoient attiré plus d'envie de la part des courtisans que de reconnoissance de la part du prince.

Édouard, séduit par leurs artifices, se persuada que mon mariage, qu'il ne croyoit pas fait, cachoit quelques desseins contraires à ses intérêts; et, sans vouloir rien entendre, il me fit mettre dans une étroite prison. Ceux à qui je fus confié eurent ordre de ne me laisser parler à personne; mon père même n'eut pas la liberté de me voir; et l'on me déclara que je n'en sortirois que lorsque je serois disposé à remplir les engagements que le roi avoit pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je souffrois mille fois plus par la pensée de ce que souffroit ma femme. Hélas! je lui coûterai la vie! m'écriois-je dans ces douloureux moments; voilà le fruit de sa tendresse et de sa confiance!

J'avois déjà passé six mois dans ce triste séjour, quand un soldat de la garnison trouva moyen de me glisser une lettre. Je l'ai lue et relue si souvent; elle a fait une si forte impression sur mon cœur, qu'il ne m'en est pas échappé une syllabe. Voici ce qu'elle contenoit :

« Que viens-je d'apprendre! Vous êtes prisonnier! Cette nouvelle, qui a pénétré jusque dans ma solitude, a mis le comble à des maux que je ne soutenois que parce que je les souffrois seule. Hélas! notre mariage, qui met ma vie et mon honneur dans un si grand péril, me combloit de joie. La pensée que j'étois à vous pour toujours faisoit disparoître mes peines. Mais c'est pour moi que vous souffrez! C'est moi qui vous rends malheureux! Quelque cruelle que soit cette circonstance, elle n'ajoute cependant rien à ma douleur. Vos maux, indépendamment de ce

qui les cause, prennent toute la sensibilité de mon cœur. Ma grossesse, dont il faut que je vous avertisse, va les augmenter encore ; je m'en aperçus quelque temps après votre départ, et, malgré l'embarras de la cacher, j'en conçus de la joie. Je vois présentement toute l'horreur de ma situation. A qui me confierai-je pour donner le jour à cet enfant qui m'est mille fois plus cher, parce qu'il est à vous? Comment faire pour vous le conserver, et sa malheureuse mère? C'est pour vous que je cherche à vivre ; c'est pour vous que je crains de mourir. Je connois votre cœur, comme vous connoissez le mien ; vous mourriez de ma mort. Voilà le fruit de cette tendresse qui devoit faire notre bonheur ! Quelle différence de ces temps heureux où nous étions ensemble, où nous nous disions cent fois dans un moment que nous nous aimions, que nous nous aimerions toujours! Ce souvenir que je rappelle sans cesse augmente encore l'abîme où je suis. Je me trouve seule dans l'univers ; je n'ai que vous ; je mettois ma félicité à n'avoir que vous, et je vous perds! Ne craignez rien de ma part ; la honte que j'essuierai, plus terrible que la plus affreuse mort, ne m'arrachera jamais un secret qu'il vous importe de tenir caché, puisque vous ne l'avez point découvert ; le ciel, qui connoît mon innocence, qui m'a fait une loi du plus doux penchant de mon cœur, qui veut que je vous aime et que je vous obéisse, aura pitié de moi et sauvera ma réputation. Conservez-vous, c'est votre Amélie qui vous en prie, baignée de ses larmes! Conservez-vous, encore une fois! Il ne vous reste que ce moyen de me marquer que vous m'aimez. »

Il me seroit impossible de vous peindre l'état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié et l'honneur auroient suffi seuls pour m'intéresser au sort de madame d'Arondel : jugez ce que l'amour le plus tendre et le mieux mérité me faisoit sentir. Je ne comprends pas comment je pus résister à la violence de ma douleur : je crois qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes se présentèrent à moi ; et, si je n'avois

été retenu par ce que je devois à ma femme, je m'y serois abandonné.

Je comptois continuellement le temps où elle devoit accoucher ; ce temps, qui ne pouvoit être éloigné, me remplissoit de frayeur ; les images les plus affreuses se présentoient continuellement à moi ; le peu de moments que l'accablement me forçoit de donner au sommeil en étoient troublés ; je me réveillois hors de moi-même, et toujours baigné dans mes larmes ; je ne pouvois rien dans ma prison ; je ne pouvois même instruire mon père qui ne nous auroit pas abandonnés.

Je fis plusieurs tentatives pour me sauver ; aucune ne réussit ; il est vrai que cette occupation étoit une espèce d'adoucissement à ma peine, et que les heures que j'employois à détacher les pierres du mur, ou à ébranler le fer qui tenoit à mes fenêtres, étoient moins difficiles à passer ; mais le peu de succès de mon travail me rejetoit ensuite dans un nouveau désespoir ; je sentois que je ne pouvois plus en supporter la violence, quand les nouvelles qui arrivèrent d'Écosse changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avoit fait désirer au roi d'unir les principales familles d'Angleterre et d'Écosse en avoit détourné les Écossois, toujours occupés du dessein de secouer le joug des Anglois. Mademoiselle d'Hamilton, qui m'étoit destinée, venoit d'être mariée à milord Barclay, le plus grand partisan de la liberté écossoise. Mon père saisit cette occasion pour demander ma liberté ; il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine et qu'après s'être engagé que je suivrois le roi en France, où la rupture de la trêve entre les deux couronnes l'obligeoit de passer, et qu'il resteroit en Angleterre, où il seroit gardé lui-même, jusqu'à ce que j'eusse prouvé par mes actions que je n'avois aucune liaison contraire au bien de l'État.

Sitôt que je fus libre, mon premier soin fut de faire chercher le soldat qui m'avoit rendu la lettre et qui ne s'étoit plus montré. Ce soin fut inutile ; on me dit qu'il étoit du nombre des

troupes qu'on avoit embarquées pour envoyer en France. Édouard s'embarqua bientôt après et me fit embarquer avec lui. C'est par vos services, me dit-il, que vous pouvez effacer les impressions que l'on m'a données de votre fidélité. N'espérez pas que je vous accorde la permission de prendre une alliance avec mes ennemis; il faut ranger votre maîtresse au nombre de mes sujets; voilà un moyen d'obtenir un consentement que je ne vous accorderai qu'à ce prix.

Nous débarquâmes sur les côtes de la Picardie. J'envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour madame d'Arondel; je lui avois donné toutes les instructions nécessaires pour s'introduire dans la place. J'attendois son retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu'il devoit m'apporter décidoient de plus que de ma vie; mais ces nouvelles, si attendues et si ardemment désirées, ne vinrent point; j'envoyai successivement plusieurs de mes gens; aucun ne parut, et j'ignore encore quel est leur sort.

Il ne me resta d'espérance que dans les succès de la guerre; je m'y portai avec tant d'ardeur, et, pour avancer nos conquêtes, je fis des actions si téméraires, et où je m'exposois si visiblement, que le roi fut forcé de me rendre sa confiance. Tout mon espoir étoit de faire le siége de Calais; la victoire que nous avons remportée nous en a ouvert le chemin; mais le siége peut être long; M. de Vienne paroît disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité; et ce que j'ai appris deux jours avant la bataille ne me permet pas d'en attendre l'événement et m'oblige à vous demander un prompt secours.

Un prisonnier qui avoit été pris par nos gens se fit conduire dans ma tente; je le reconnus pour un nommé Saint-Val, principal domestique de madame de Mailly. Je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi; je n'avois pas la force de lui faire des questions; il les prévint; et, après m'avoir prié de faire retirer ceux qui l'avoient introduit : On a voulu, seigneur, me dit-

il, se servir de moi pour la plus noire trahison; je m'y suis prêté pour être à portée de vous en avertir. Madame de Mailly, instruite que vous voulez vous marier en France, et que c'est pour cela que vous avez résisté à la volonté d'Édouard, n'a pas douté que vous n'ayez pris des engagements avec mademoiselle de Mailly. Pour empêcher ce mariage, qu'elle ne sauroit souffrir, elle m'a donné la commission de m'introduire auprès de vous, sous le prétexte des services que j'ai rendus à mademoiselle de Mailly pour mettre au monde un enfant dont je dois vous supposer le père; et le hasard a si bien servi sa malice, qu'elle est en état de produire des preuves, qui, toutes fausses qu'elles sont, peuvent paroître convaincantes contre mademoiselle de Mailly. L'obligation que l'on m'a imposée de garder le secret doit céder à celle de secourir l'innocence qu'on veut opprimer; et je crois que mon honneur et ma conscience me font également un devoir de vous dévoiler ce mystère.

Il y a environ deux ans que mademoiselle de Roye, dont ma mère avoit été la gouvernante, me fit dire qu'elle avoit à me parler; l'état où je la vis auroit attendri l'âme la plus barbare. Elle répandoit des torrents de larmes; je fus longtemps sans pouvoir lui arracher une parole : elle me dit enfin, au travers de mille sanglots, qu'elle remettoit sa vie et son honneur entre mes mains, qu'elle étoit grosse. Sa douleur ne lui permit pas de m'en dire davantage, et j'en avois tant de pitié, que je ne songeai qu'à la plaindre et à la soulager.

Il me paroissoit important de connoître le complice de sa faute; mais je ne pus jamais l'obliger à m'en faire l'aveu. Son nom est inutile, me dit-elle en versant de nouvelles larmes; je suis la seule coupable. La grâce que je vous demande encore, c'est d'avoir soin de mon enfant. Si je meurs, vous serez instruit, par un billet que je vous laisserai, de celui à qui vous devrez le remettre.

L'attachement que je conservois pour la mémoire de mon ancien maître, dont mademoiselle de Roye étoit la nièce, l'embarras

où je me trouvois, l'opinion que j'avois conçue de la prudence de madame de Mailly, l'intérêt qu'elle avoit elle-même de cacher cette triste aventure, me firent penser que je ne pouvois rien faire de mieux que de m'ouvrir à elle.

J'eus lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris. Elle convint avec moi que, lorsque le temps des couches seroit proche, elle mèneroit M. de Mailly et mademoiselle sa fille à une terre qui lui appartenoit, et que, pour ne point donner de soupçons dans le couvent, j'irois chercher mademoiselle de Roye, de la part de sa tante; que je la conduirois dans la maison de M. de Mailly, où il n'y auroit aucun domestique que ma femme et moi; que ma femme, qui est au service de mademoiselle de Mailly, lui demanderoit, sous quelque prétexte, la permission de rester quelques jours à Calais. Madame de Mailly me dit encore qu'il falloit que mademoiselle de Roye ensevelît sa honte dans le cloître, et que je devois l'y disposer.

Les choses s'exécutèrent de la façon dont madame de Mailly l'avoit réglé. Mademoiselle de Roye fut menée chez M. de Mailly, où elle accoucha dans la chambre de mademoiselle de Mailly même. Le péril où elle étoit nous parut si grand, et ma femme étoit si peu propre à lui donner les secours convenables, qu'il fallut qu'elle allât, au milieu de la nuit, chercher une femme du métier.

Depuis que M. d'Arondel avoit commencé de parler, M. de Châlons, agité de mille passions, l'auroit interrompu cent fois, si le désir d'être plus pleinement éclairci n'avoit retenu son impatience; mais, n'étant plus alors son maître, et embrassant M. d'Arondel et lui serrant les mains de la manière la plus tendre : Vous me rendez la vie une seconde fois, lui dit-il. Que dis-je! vous me donnez plus que la vie. Quoi! mademoiselle de Roye est votre femme; elle est mère de cet enfant qui m'a rendu si criminel! Oui, j'aurois dû en démentir mes yeux; mes indignes soupçons ne méritent point de grâce, et moi-même je ne me les pardonnerai jamais.

M. de Châlons étoit pénétré de son sentiment; il parloit avec tant de passion, qu'il ne pouvoit s'apercevoir de la surprise où il jetoit M. d'Arondel. Je vous demande pardon, lui dit-il après ce premier transport, de vous avoir interrompu. Achevez, s'il vous plaît, de m'instruire; et, avant toutes choses, souffrez que j'ordonne que l'on cherche l'enfant et la femme que vous m'envoyâtes. J'espère qu'ils aideront à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois.

Que me faites-vous envisager? s'écria M. d'Arondel. Seroit-il possible?... Non, cela ne peut être. Je conçois trop légèrement des espérances dont ma mauvaise fortune devroit m'avoir désabusé. Ne craignez point de vous y livrer, répondit M. de Châlons; et, pendant qu'on exécutera l'ordre que je viens de donner, achevez de me dire ce que vous jugez que je doive savoir.

Je ne suis plus en état de vous parler, répliqua M. d'Arondel; ayez pitié de mon trouble; daignez m'éclaircir. Vous le serez dans le moment, dit M. de Châlons en voyant entrer la femme qu'il avoit envoyé chercher. La nature est-elle muette? poursuivit-il en prenant l'enfant des bras de sa nourrice et en le mettant dans ceux de M. d'Arondel. Ne vous dit-elle rien pour ce fils? Je vous le rends, ajouta-t-il, avec autant et plus de joie que vous n'en avez vous-même de le recevoir. Il lui conta alors comment le hasard l'avoit mis en sa puissance. M. d'Arondel l'écoutoit, les yeux toujours attachés sur son fils, qu'il serroit entre ses bras et qu'il mouilloit de quelques larmes que la joie et la tendresse faisoient couler. Je reconnois, disoit-il, les traits de sa mère; voilà sa physionomie; voilà cette douceur aimable qui règne sur son visage; voilà ses grâces. Ces discours étoient accompagnés de mille caresses, qu'il ne cessoit de prodiguer à ce fils si chéri et si heureusement retrouvé. Il sembloit que cet enfant, inspiré par la nature, reconnût aussi son père. Il s'attachoit à lui; il ne pouvoit plus le quitter; il lui sourioit, il vouloit lui parler.

M. de Châlons contemploit ce spectacle avec un plaisir que la situation agréable où il étoit lui-même lui rendoit plus sensible. Je vous demanderois pardon de mes foiblesses, lui dit M. d'Arondel, mais vous êtes trop honnête homme pour n'en être pas susceptible aussi. Hélas! poursuivit-il en embrassant encore son fils, sa malheureuse mère pleure sa perte. Tandis que mon cœur se livre à la joie, elle est plongée dans le plus affreux désespoir; elle se repent peut-être de m'avoir aimé!

L'attachement que vous avez pour mademoiselle de Mailly, et dont je suis informé, dit-il à M. de Châlons après avoir fait signe à ceux qui étoient dans la chambre de sortir, demande de vous les mêmes choses que vous demande l'amitié que vous avez pour moi. Voyez mademoiselle de Mailly pour son intérêt, pour celui de madame d'Arondel et pour le mien. Instruisez-la des artifices de sa belle-mère et de ce qu'elle doit en craindre; réveillez son amitié pour madame d'Arondel et ses bontés pour moi; obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que son fils est retrouvé, que je n'attends que la fin du siége pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle et ne m'en séparer jamais. Je tremble que la perte de son fils et la crainte d'être abandonnée ne la déterminent à se lier par des vœux; que sais-je même si, contre sa volonté, elle n'y sera pas forcée par la malice de madame de Mailly! Que sais-je enfin ce que produira la douleur dont elle est accablée depuis si longtemps! Je ne puis y penser sans frémir.

Je suis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit M. de Châlons, qui vit qu'il n'avoit plus la force de parler; mais vous n'êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, répliqua-t-il, que ce que j'apprenois de madame d'Arondel me touchoit trop sensiblement pour me laisser la liberté de faire des questions étrangères.

M. de Châlons lui conta, le plus succinctement qu'il lui fut possible, son combat avec M. du Boulai et les suites de ce com-

bat. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faudroit que je pusse raisonner avec Saint-Val. L'aveu qu'il vous a fait prouve en lui des sentiments de probité et d'honneur qui nous assurent de sa fidélité. Je le pense comme vous, répondit M. d'Arondel ; je vais vous l'envoyer et écrire à madame d'Arondel ; pourvu que ma lettre puisse lui être remise, je m'assure qu'elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire Saint-Val chez M. de Châlons. M. d'Arondel vous a appris qui je suis, lui dit M. de Châlons, et vous a assuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, seigneur, répondit Saint-Val. L'heureuse aventure qui lui a rendu son fils marque la protection particulière du ciel sur mademoiselle de Mailly, dont l'innocence auroit pu vous être toujours suspecte. Ne parlons point d'une chose, répliqua M. de Châlons, qui me cause le plus vif repentir et dont je vous prie de perdre à jamais le souvenir. Ce repentir seroit encore plus grand, dit Saint-Val, si vous étiez instruit de tout ce que mademoiselle de Mailly a fait pour vous. De grâce, mon cher Saint-Val, répliqua M. de Châlons d'une manière affectueuse et presque suppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle.

Il faut, seigneur, pour vous satisfaire, répondit Saint-Val, rappeler le temps où M. de Mailly avoit pris des engagements avec vous. Son mariage avec madame du Boulai lui donna d'autres vues ; mais, quelque grand que fût le crédit de madame du Boulai sur l'esprit de M. de Mailly, il ne put refuser à mademoiselle de Mailly le temps qu'elle demandoit pour tâcher de vous oublier. Le mariage de M. son père se fit tout seul ; et mademoiselle de Mailly n'eut, pendant quelque temps, d'autre peine que celle de ne conserver aucun commerce avec vous.

M. d'Arondel vint à Calais à peu près dans ce temps-là. Ce qu'il a été obligé de m'avouer des sentiments de madame de Mailly pour lui, de la jalousie qu'elle conçut pour sa belle-fille, me donne l'intelligence d'une conduite dont jusqu'ici je n'avois

pu comprendre les motifs. Mademoiselle de Mailly eut mille persécutions à essuyer pour épouser M. du Boulai, et elles augmentèrent lorsque vous eûtes enlevé mademoiselle de Liancourt.

Mademoiselle de Mailly ne pouvoit plus alors opposer à la volonté de son père l'inclination qu'elle conservoit pour vous. Sa résistance fut mise sur le compte de M. d'Arondel. M. du Boulai, inspiré par sa mère, tourna sa jalousie contre lui; et je ne sais s'il ne vous prit point pour quelqu'un qui lui appartenoit, quand il vous attaqua, lui troisième, sous les fenêtres de mademoiselle de Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes assassins. M. du Boulai vous reconnut lorsque vous lui fîtes rendre son épée, et vécut encore assez pour exciter contre vous et contre mademoiselle de Mailly un violent orage.

Madame de Mailly, à la vue de son fils couvert de sang et de blessures, n'écouta que son désespoir et sa rage. C'est vous, dit-elle à M. de Mailly, qui avez causé mon malheur. Ce sont les promesses que vous m'avez faites et que vous n'avez pas eu la force de remplir qui ont allumé la passion de mon malheureux fils; il ne manque plus, pour achever de me percer le cœur, que de voir son meurtrier devenir votre gendre. Oui, vous aurez cette foiblesse; votre fille peut tout sur vous, et je ne puis rien.

M. de Mailly aimoit sa femme. L'état où il la voyoit animoit sa tendresse. Madame de Mailly profita de ce moment pour faire approuver ses desseins. Vous aviez, disoit-elle, assassiné son fils; elle en avoit toutes les preuves; il falloit en tirer une vengeance éclatante: il falloit vous faire périr d'une mort ignominieuse.

Quel que soit son ascendant sur l'esprit de M. de Mailly, elle ne put l'engager à des projets si odieux; par complaisance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que mademoiselle de Mailly épouseroit M. du Boulai dans l'état où il étoit. Il faut, disoit-elle, qu'elle prenne la qualité de sa femme pour m'as-

surer qu'elle ne sera jamais celle de son meurtrier; de plus, M. du Boulai désiroit ce mariage avec tant d'ardeur que ce seroit peut-être un moyen de lui sauver la vie.

Séduit par ses caresses et ses artifices, M. de Mailly se détermina à faire à sa fille cette étrange proposition. Elle répondit à son père avec tant de force et de courage, et cependant avec tant de respect et de tendresse, qu'il se vit forcé à lui tout déclarer. Madame de Mailly, lui dit-elle, devroit être rassurée par ce même enlèvement de mademoiselle de Liancourt, dont elle veut se servir contre M. de Châlons. Mais, si cette raison ne lui suffit pas, j'engage ma parole de n'épouser jamais M. de Châlons, et je vous l'engage à vous, mon père, à qui rien dans le monde ne seroit assez puissant pour me faire manquer.

Ce n'étoit pas assez pour madame de Mailly qui vous craignoit encore moins que M. d'Arondel et qui vouloit acquérir une autorité entière sur mademoiselle de Mailly. Elle renouveloit ses menaces, elle insistoit pour le mariage. Mademoiselle de Mailly auroit préféré la mort; mais elle trembloit pour vous; elle connoissoit la foiblesse de son père; et je ne sais ce qui en seroit arrivé si M. du Boulai avoit vécu encore quelque temps.

Forcée d'abandonner ce projet, madame de Mailly forma celui dont j'ai été chargé. Elle espéroit par là satisfaire également sa haine et sa vengeance; car, seigneur, j'avois ordre de faire tomber sur vous tous les soupçons de M. d'Arondel, de lui inspirer de vous voir l'épée à la main, de l'engager à faire un éclat qui perdît d'honneur mademoiselle de Mailly et qui vous donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.

Quelle horreur! s'écria M. de Châlons : à quoi mademoiselle de Mailly n'est-elle pas exposée! S'il ne falloit que ma vie, j'irois la sacrifier à la haine de mon ennemie; aussi bien ne la conserverai-je pas longtemps, s'il faut que je perde toute espérance. Mais madame de Mailly me hait bien moins qu'elle ne hait mademoiselle de Mailly; peut-être même ne me hait-elle que pour

avoir le droit de la haïr. Que ferons-nous, mon cher Saint-Val? Comment apprendre à mademoiselle de Mailly les noirceurs que l'on avoit préparées contre elle et dont il est si important qu'elle soit informée? Comment la faire revenir des funestes engagements qu'elle a pris contre moi? Comment remplir auprès de madame d'Arondel les intentions de son mari?

En vérité, seigneur, lui dit Saint-Val, j'y suis bien embarrassé; la façon dont j'ai exécuté les ordres de madame de Mailly ne me permet pas de me montrer chez elle: d'ailleurs, il n'est plus possible de pénétrer dans Calais.

M. de Chalons sentoit toutes ces difficultés. Saint-Val n'avoit point de motif assez pressant pour entreprendre de les surmonter; il falloit pour cela une passion aussi vive que celle dont M. de Châlons étoit animé. Après avoir examiné tous les moyens, il se détermina d'aller joindre le comte de Canaple qui cherchoit à profiter des circonstances pour ravitailler Calais.

M. d'Arondel convint avec M. de Châlons qu'afin qu'il fût plus maître de ses démarches, on laisseroit subsister l'opinion où l'on étoit, qu'il avoit péri à la bataille de Crécy, et il les conduisit, lui et Saint-Val, par delà les lignes du camp, d'où ils allèrent avec la plus grande diligence possible à celui des François.

## QUATRIÈME PARTIE

M. de Canaple étoit parti depuis quelques jours pour l'exécution d'un dessein qu'il n'avoit communiqué à personne. Ce contre-temps désespéroit M. de Châlons : il tenta plusieurs fois de se jeter dans Calais. L'envie de réussir ne lui laissoit consulter que son courage. Il agissoit avec si peu de précaution, qu'il pensa plusieurs fois retomber dans les mains des Anglois. Les blessures qu'il reçut le forcèrent à suspendre ses entreprises. Pendant qu'il étoit retenu, malgré lui, dans son lit et que ses inquiétudes retardoient encore sa guérison, M. de Canaple exécutoit heureusement son projet.

Calais, malgré les soins et les précautions de M. de Vienne, souffroit déjà les horreurs de la plus affreuse famine; tout y manquoit, et les gens de la plus haute qualité n'avoient sur cela aucun privilége. Le gouverneur, pour donner des exemples de courage et de patience, ne permettoit aucune distinction pour sa maison, et ceux qui la composoient étoient les plus exposés à la calamité publique.

La ville étoit bloquée du côté de la terre; la flotte angloise défendoit l'entrée du port. Ces difficultés auroient paru insurmontables à tout autre qu'au comte de Canaple; mais le désir de rendre à sa patrie un service signalé et de sauver ce qu'il aimoit lui rendoit tout possible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, étoit la plus praticable. Il fit chercher, à Abbeville, deux hommes hardis, nommés Marante et Mestriel, qui connoissoient parfaitement la côte et à qui la vue de la récompense fit disparoître le péril. Les coffres du roi étant épuisés, M. de Canaple fit cette entreprise aux dépens d'une partie de son bien. Il se mit lui-même avec ces deux hommes dans une barque et conduisit des munitions à Calais.

Comme cette manœuvre devoit être répétée plusieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville ; mais, en envoyant ces munitions à M. de Vienne, il lui fit dire qu'elles étoient principalement destinées pour lui et pour madame de Granson. Il le fit prier aussi d'en faire part à mademoiselle de Mailly ; l'estime et l'amitié qu'il avoit pour elle ne lui permettoient pas de l'oublier.

Ce secours, arrivé dans un temps où les besoins étoient si pressants, fut reçu de M. de Vienne avec autant de joie que de reconnoissance. Il alla porter cette agréable nouvelle à sa fille ; elle étoit toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auroient presque rien ajouté sans l'intérêt de son père.

L'outrage que le comte de Canaple lui avoit fait, les services qu'il lui avoient rendus, la tendresse qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour lui, l'amour dont elle le soupçonnoit pour mademoiselle de Mailly, toutes ces différentes pensées l'occupoient tour à tour et ne la laissoient pas un seul moment d'accord avec elle-même. Il n'étoit cependant pas possible que ce que le comte de Canaple venoit de faire ne lui causât un sentiment de plaisir et qu'elle ne sentît la part qu'elle y avoit. Mais ce plaisir fut suivi d'une douleur mêlée de honte quand elle apprit que mademoiselle de Mailly partageoit les secours qu'on lui donnoit. Ce seroit peu de les partager, disoit-elle, c'est à elle que je les dois, et la fortune qui me persécute avec tant de cruauté m'expose à cette nouvelle humiliation.

Ces pensées ne la disposoient pas à recevoir favorablement le comte de Canaple; il crut, après avoir fourni aux nécessités les plus pressantes de la ville, pouvoir s'y arrêter quelques jours. L'état de liberté où madame de Granson étoit alors, ce qu'il faisoit pour elle, lui donnoient une espérance que la vivacité de sa passion augmentoit encore par le besoin qu'elle lui donnoit d'espérer. Tout cela le déterminoit à chercher à la voir et à lui parler. M. de Vienne le mena avec empressement dans l'appartement de sa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m'acquitter envers ce héros. Notre reconnoissance, répliqua-t-elle d'un ton froid et sans regarder le comte de Canaple, payeroit mal monsieur; il attend un prix plus glorieux de ce qu'il a fait. M. de Canaple, que l'accueil de madame de Granson avoit glacé, demeuroit sans réponse, et, pressé d'un mouvement de dépit, il avoit une sorte d'impatience d'être hors d'un lieu où il avoit si ardemment désiré de se trouver.

Les députés de la ville, qui demandèrent à le voir, lui fournissoient le prétexte dont il avoit besoin pour s'éloigner, si M. de Vienne, persuadé que sa présence et celle de sa fille ajouteroient quelque chose de plus flatteur aux honneurs qu'on lui rendoit, n'eût ordonné de faire entrer les députés.

Le comte de Canaple les reçut avec un air de satisfaction qu'il empruntoit de son dépit. C'étoit une vengeance qu'il exerçoit contre madame de Granson, à qui la reconnoissance publique reprochoit son insensibilité et son ingratitude.

Un gentilhomme de mademoiselle de Mailly, du nombre des députés, avoit ordre de remercier en particulier le comte de Canaple. Mademoiselle de Mailly, seigneur, ajouta-t-il lorsqu'il eut rempli sa commission, vous prie de la voir aujourd'hui, s'il vous est possible. Ce sera tout à l'heure, répondit-il assez haut pour être entendu de madame de Granson; et, s'acquittant tout de suite de ce qu'il devoit aux députés, il sortit avec eux. M. de Vienne le laissa en liberté de faire une visite où il croyoit que les

témoins lui seroient importuns et alla, suivant sa coutume, visiter les différents quartiers de la ville.

Madame de Granson avoit besoin de la solitude où on la laissoit; elle ne pouvoit plus soutenir la contrainte qu'elle s'étoit faite. A peine fut-elle seule, qu'elle entra dans un cabinet où elle s'enferma, et, se jetant sur un lit de repos, elle s'abandonna tout entière à sa douleur. Ce qu'elle venoit d'entendre, l'air satisfait que le comte de Canaple avoit affecté, ne lui laissoient aucun doute sur la passion dont elle le croyoit occupé.

Que ferai-je? disoit-elle, m'exposerai-je à le voir revenir avec cette joie qui insulte à ma honte? recevrai-je des soins et des respects qu'il ne me rend que parce qu'il m'a offensée? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir; plus il m'avertit de ce que je dois penser moi-même! Que sais-je encore, si un sentiment délicat pour ce qu'il aime, si le désir de s'en rendre plus digne, n'est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi? Peut-être n'ai-je d'autre part à ses démarches que d'être le jouet de sa fausse vertu, après l'avoir été de son caprice.

Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu'elle lui causoit, elle ne pouvoit s'empêcher de compter le temps que le comte de Canaple passoit avec mademoiselle de Mailly. Son imagination lui représentoit la douceur de leur entretien et lui en faisoit une peinture désespérante. Elle le voyoit à ses genoux; elle la voyoit s'applaudir que la ville dût sa conservation au courage de son amant et à la tendresse qu'il avoit pour elle. Qu'elle est heureuse! disoit-elle; elle peut aimer, elle le doit. Et moi je dois haïr; et je suis assez lâche et assez malheureuse pour avoir peine à le vouloir! S'il étoit tel que lorsque je l'ai connu! s'il ne m'avoit point offensée! s'il n'aimoit rien! Mais il m'a offensée! mais il aime!

Tandis que madame de Granson s'affligeoit de la joie et des triomphes de mademoiselle de Mailly, M. de Canaple voyoit cou-

ler les larmes qu'elle donnoit à la mort de M. de Châlons, et n'avoit plus la force de lui laisser des espérances qui lui paroissoient alors absolument fausses. Quoi! lui disoit-elle, je n'ai plus de ressource! Il est donc certain qu'il a péri! Hélas! du moins s'il avoit pu savoir tout ce qu'il m'a coûté, s'il savoit que je ne renonçois à lui que pour lui-même! Nous n'aurions jamais été l'un à l'autre, s'il avoit vécu; mais il vivroit et il auroit vu que je n'aurois jamais été à personne. Vous êtes attendri, dit-elle au comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimiez. Vous vous consolerez, ajouta-t-elle; l'amitié se console, et je ne me consolerai jamais. Mon parti est pris; j'irai m'enfermer dans un lieu où je pleurerai seule et où je m'assurerai de pleurer éternellement.

L'attachement que vous avez pour M. votre père, lui dit le comte de Canaple, mettra obstacle à votre résolution et me rassure contre cet effet de votre douleur. Hélas! reprit-elle, il a causé tout mon malheur; je ne le lui reproche pas : il a été foible; et ne l'est-on pas toujours quand on aime! Que sais-je moi-même de quoi j'aurois été capable, si j'avois eu un amant moins vertueux? Mon cœur étoit entre ses mains.

M. de Canaple admiroit une façon de penser si raisonnable et si peu ordinaire. Il s'affligeoit avec mademoiselle de Mailly de la perte qu'elle pensoit avoir faite et s'affligeoit aussi de ses propres maux. Croire être haï de ce qu'on aime est une douleur peut-être plus insupportable que d'en pleurer la mort.

Les principaux habitants de Calais, qui l'avoient accompagné, l'attendoient pour le reconduire chez M. de Vienne. Sa marche, qui étoit une espèce de petit triomphe, fut interrompue par un habitant nommé Eustache de Saint-Pierre, dont l'état ne paroissoit pas au-dessus de celui d'un simple bourgeois et qui, après avoir percé la foule, vint embrasser le comte de Canaple. Vous m'êtes donc rendu, mon cher fils! lui disoit-il. Le ciel a été touché de mes larmes; je vous revois, et vous êtes le libérateur

de notre patrie! Quel père, après avoir été si misérable, a jamais été si fortuné!

L'étonnement de M. de Canaple, qui ne comprenoit rien à cette aventure, donna le temps à ce bon homme, vénérable par ses cheveux blancs, de l'examiner plus à loisir; et, se prosternant presque à ses pieds : Je vous demande pardon, monseigneur, lui dit-il; une assez grande ressemblance a causé le manque de respect où je viens de tomber. Je ne le vois que trop! vous n'êtes point mon fils; je vous prie d'oublier que je vous ai donné un nom si peu digne de vous. Hélas! ce moment vient de rouvrir des plaies que le temps commençoit à fermer.

Le comte de Canaple, touché de son affliction, le releva avec bonté et l'embrassa comme s'il avoit été véritablement son père. Ne vous repentez point, lui dit-il, de m'avoir appelé votre fils : je veux à l'avenir vous en tenir lieu; la nature n'aura pas mis en vain cette ressemblance entre nous; et, l'embrassant de nouveau, il le congédia et alla rejoindre M. de Vienne.

Madame de Granson ne parut point le reste de la journée; cette continuation de rigueur désespéroit le comte de Canaple. Il la trouvoit si injuste, les services qu'il rendoit si mal payés, qu'il y avoit des moments où il se repentoit presque de tout ce qu'il avoit fait et où il formoit la résolution de fuir madame de Granson pour jamais.

Sans avoir déterminé ce qu'il devoit faire, il partit de Calais. Mais le véritable amour se range toujours du parti de l'objet aimé. M. de Canaple se jugea bientôt coupable de l'injustice dont il accusoit madame de Granson; il trouvoit des raisons pour justifier la conduite qu'elle tenoit alors, si différente de celle qu'elle avoit tenue à Paris. La présence de son mari l'avoit obligée à des ménagements qui n'étoient plus nécessaires et elle pouvoit, en liberté, se livrer à toute son indignation. Plus la mort de son mari l'avoit attendrie pour lui, plus elle devoit sentir l'injure qui lui avoit été faite.

A mesure que le dépit s'éteignoit dans l'âme de M. de Canaple, il reprenoit le désir d'approvisionner Calais. Ce qu'il avoit déjà fait l'engageoit à faire davantage. L'amour de sa propre gloire demandoit de lui ce que son amour pour madame de Granson ordonnoit.

Les moments étoient précieux; les Anglois pouvoient découvrir la manœuvre et y mettre obstacle. Les matelots eurent ordre de préparer les petits bâtiments; une tempête furieuse s'éleva, dans le temps qu'il fallut s'embarquer; les deux matelots représentèrent en vain au comte de Canaple la grandeur du péril; la tempête, loin de le rebuter, lui donnoit au contraire une nouvelle assurance de se dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures que dura le trajet, ils furent cent fois près d'être submergés; et, lorsque après des peines infinies ils eurent le bonheur d'aborder à Calais, les provisions se trouvèrent presque toutes gâtées par l'eau de la mer; les bâtiments avoient besoin d'être réparés pour pouvoir être remis à la mer. Pendant qu'on y travailloit, le roi d'Angleterre, averti qu'il étoit entré des munitions dans la place, fit construire, le long de la côte, plusieurs fortins, qui en défendoient l'entrée et la sortie. Il ne fut pas possible à M. de Canaple de suivre son projet; enfermé dans la ville, hors d'état désormais de secourir madame de Granson, il ne lui resta que l'espérance de mourir du moins en la défendant.

M. de Mailly, dont la maison étoit voisine de la principale attaque, avoit demandé à M. de Vienne de le recevoir dans le château, et M. de Canaple se trouva logé avec mademoiselle de Mailly. Malgré l'éloignement que madame de Granson avoit pour elle, il étoit impossible qu'elles ne se vissent souvent. La tristesse où mademoiselle de Mailly étoit plongée convenoit au sentiment que madame de Granson lui supposoit, et la confirmoit dans son opinion.

Mais cette tristesse étoit toujours la même; la présence de

M. de Canaple laissoit mademoiselle de Mailly comme elle l'avoit trouvée; nul changement en elle, nul empressement de la part de l'un ni de l'autre de se voir et de se chercher; enfin, rien de tout ce qui marque l'amour et le fait si sûrement reconnoître. Madame de Granson faisoit toutes ces remarques, et, sans le vouloir, elle en traitoit moins mal M. de Canaple; elle l'évitoit pourtant toujours avec le même soin, mais non pas tout à fait avec la même disposition.

Cependant le découragement étoit général dans Calais; les plus braves n'avoient plus la force de faire usage d'une bravoure qui ne pouvoit que reculer de quelques jours leur perte; il ne restoit d'espérance que dans les efforts que Philippe se disposoit à faire pour attaquer le camp des Anglois. Édouard, averti de ses desseins, ajoutoit de nouvelles fortifications à son camp.

M. d'Arondel eut ordre de marcher vers Hesdin pour observer l'armée de Philippe. Il fallut obéir, quelque peine qu'il eût de s'éloigner sans être instruit du sort de madame d'Arondel, dont M. de Châlons, qu'il croyoit dans Calais, pouvoit à tous moments lui donner des nouvelles. Son fils, encore entre les mains des femmes, n'étoit pas en état de le suivre et il sentoit vivement cette privation. Les soins qu'il prenoit de cet enfant satisfaisoient en quelque sorte sa tendresse pour la mère. C'étoit à elle que s'adressoient les caresses qu'il lui faisoit et il croyoit en recevoir de la mère quand il en recevoit de son enfant. Seulement il se reprochoit quelquefois de goûter des douceurs qu'il ne partageoit pas avec elle.

Après avoir mis auprès de ce fils ceux de ses domestiques en qui il avoit le plus de confiance, il marcha à la tête d'un corps de quatre mille hommes. Philippe étoit parti d'Amiens où il avoit assemblé son armée, et s'étoit avancé jusqu'à Sangate; il envoya de là les maréchaux de Saint-Venant et de Beaujeu reconnoître le camp des Anglois; et, sur leur rapport, l'ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au roi d'Angleterre qui la refusa.

N'ayant plus aucun moyen de secourir Calais, il se vit forcé de se retirer.

M. d'Arondel donna avec sa petite troupe sur l'arrière-garde de l'armée françoise, enleva une partie du bagage et fit plusieurs prisonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Édouard.

Un jour qu'il avoit campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques soldats, tentés par le butin, avoient entrepris de forcer une maison religieuse située au milieu de ce bois. Il y accourut aussitôt. Sa présence fit cesser le désordre presque dans le moment qu'il avoit commencé; mais il fallut plus de temps pour rassurer des filles que l'habitude de vivre dans la solitude et dans la retraite rendoit encore plus susceptibles de frayeur.

La porte de la maison, qui avoit été forcée, donnoit à M. d'Arondel la liberté d'y entrer. Les religieuses, empressées de lui marquer leur reconnoissance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fournissoit à leur nourriture et qui servoit à leur promenade.

En passant sur un petit pont rustique pour traverser un ruisseau, il vit, du côté où il alloit, une personne assise sur une pierre, dont la rêverie étoit si profonde qu'elle ne s'aperçut que l'on venoit à elle que lorsqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançoient, elle se leva pour s'éloigner. Mais M. d'Arondel l'avoit assez vue pour aller à elle et la prendre entre ses bras avec les plus vifs transports de l'amour.

Reconnaissez-moi, ma chère Amélie, lui disoit-il; voyez celui que vous fuyez; c'est moi, c'est un mari qui vous adore, que votre perte faisoit mourir de douleur. La surprise, le trouble et la joie de madame d'Arondel faillirent lui coûter la vie; elle resta sans connoissance dans les bras de son mari.

A la vue de cet accident, M. d'Arondel, saisi de crainte, hors de lui-même, demandoit du secours à tout ce qui l'environnoit.

Il mit sa femme au bord du ruisseau, il lui en jetoit de l'eau sur le visage, il la prioit dans les termes les plus tendres de lui répondre; mais tous ces soins étoient inutiles : elle ne revenoit point.

On la porta dans une petite maison du jardinier, qui étoit proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviser, elle donna quelque marque de sentiment; ses yeux s'ouvrirent quelque temps après et cherchèrent M. d'Arondel. Il étoit à genoux auprès d'elle, la bouche collée sur une de ses mains. Madame d'Arondel le regarda quelque temps, et, lui jetant au cou le bras qui lui restoit libre, demeura dans cette situation.

Le saisissement où ils étoient l'un et l'autre ne leur permit pas sitôt de parler; leurs regards se confondoient et se disoient tout ce qu'ils ne pouvoient se dire. Madame d'Arondel prenoit les mains de son mari, qu'elle baisoit à son tour. A ces premiers moments succédèrent mille questions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendresse.

Il fallut songer à mettre madame d'Arondel dans un lieu où elle pût passer la nuit avec moins d'incommodité; elle auroit pu entrer dans le couvent; mais M. d'Arondel ne pouvoit pas l'y suivre : et le moyen de la quitter! Il fit venir en diligence un chariot pour la mener à un bourg voisin. Pendant toute la route, occupé de mille soins dont elle étoit l'objet, il marcha toujours à côté du chariot.

Madame d'Arondel, qu'on avoit mise au lit en arrivant, parut mieux d'abord; mais la fièvre lui prit la même nuit et redoubla les jours suivants. Le désir de la secourir soutenoit M. d'Arondel et l'empêchoit de succomber à l'excès de sa douleur; toujours les yeux attachés sur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte et d'espérance, il ne quittoit pas le chevet de son lit. La fièvre augmenta considérablement, et la malade ne laissoit aucun espoir de guérison.

Son état ne pouvoit être caché à M. d'Arondel; plus mort que

vif, suffoqué par des larmes et des sanglots qu'il tâchoit de retenir, il voulut, pour soulager le mal que madame d'Arondel souffroit à la tête, y porter la main ; elle prit cette main, la baisa et la remit sur son front.

Quelques moments après, s'étant aperçue que M. d'Arondel pleuroit et vouloit se cacher : Laissez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle en se levant un peu sur son séant et en le regardant avec des yeux qui, tout mourants qu'ils étoient, conservoient leur beauté ; laissez-moi jouir du plaisir d'être si parfaitement aimée. Hélas ! je crains de n'avoir plus que quelques moments à en jouir, la mort va peut-être nous séparer. Mes larmes coulent aussi bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie est bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l'amour. Non, s'écria M. d'Arondel, le ciel aura pitié de moi : vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvois, reprit madame d'Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avions, je mourrois avec moins de regret ; mais, malgré mes soins et mes prières, il m'a été enlevé et nous l'avons perdu pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n'est point perdu ; vous l'auriez déjà auprès de vous, si je n'avois craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne savez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimé ; mon fils, sans vous, seroit tout pour moi ; avec vous, il n'est que mon fils. S'il est possible, donnez-moi la consolation de l'embrasser.

M. d'Arondel, qui avoit eu soin de faire venir son fils aussitôt qu'il avoit retrouvé madame d'Arondel, ordonna qu'on allât le chercher. Elle se trouva, en le voyant, plus sensible qu'elle n'avoit pensé. Elle voulut l'avoir auprès d'elle ; elle ne cessoit de lui faire des caresses. Tu m'as causé bien des malheurs, lui disoit-elle en l'embrassant ; mais je ne t'en aime pas moins. Comment ne l'aimerois-je pas ! ajoutoit-elle en s'adressant à M. d'Arondel, c'est notre fils, c'est un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fît une prompte révolution sur madame d'Arondel, soit que sa maladie fût à son dernier période, elle se trouva considérablement mieux dès la même nuit ; la fièvre la quitta peu de jours après. Ce ne fut qu'alors que M. d'Arondel lui conta ce qu'il avait appris de Saint-Val et la façon presque miraculeuse dont leur fils avoit été retrouvé. Mais, ajouta-t-il, quels moyens a-t-on employés pour vous dérober si entièrement la connaissance de tout ce qui se passoit dans votre patrie?

Vous savez, lui répondit-elle, que je fus remise dans le couvent aussitôt après que je fus accouchée ; tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par madame de Mailly de m'ordonner de prendre le voile, fut le seul à qui j'eus la liberté de parler ; ma santé étoit si mauvaise que les religieuses elles-mêmes déclarèrent qu'elles ne me recevroient que lorsque je serois rétablie. Je vécus de cette sorte, soutenue par la seule confiance que j'avois en vous, quand madame de Mailly, dont depuis longtemps je n'avois eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle d'un ton aigre et menaçant, vous attend à la porte et a ordre de vous conduire dans une maison que je vous ai choisie. Partez tout à l'heure et rendez-moi grâce de vous ôter d'un lieu où votre honte ne seroit pas toujours cachée. Vous connoissez ma timidité, poursuivit madame d'Arondel : d'ailleurs, qu'aurois-je fait pour me défendre ? je ne sus qu'obéir.

On m'ôta généralement tout ce que j'avois, dans la crainte que j'en pusse tirer quelque secours. Par bonheur, vos lettres et votre portrait que je tenois toujours cachés sur moi me demeurèrent et ont fait, dans ma solitude, mon unique consolation.

Une femme et un homme que je ne connoissois point m'attendoient dans le chariot. Je fus menée et observée pendant la route avec autant d'attention que si j'avois été prisonnière d'État. Ma douceur et ma complaisance ne purent rien gagner sur l'esprit de mes conducteurs ; ils me traitoient avec tant d'inhumanité, que ce fut une espèce de soulagement pour moi quand je me

trouvai dans la maison où vous m'avez vue. Mais lorsque je fus instruite de la règle qui s'y observoit, que je sus qu'on y vivoit dans un entier oubli du monde, que je n'entendrois jamais parler de personne, et que personne n'entendroit jamais parler de moi, je crus être dans le tombeau.

La mort même des parents de ces bonnes filles ne leur est annoncée qu'en général. Combien de larmes ces sortes de nouvelles m'ont-elles fait répandre, quoiqu'elles ne pussent point vous regarder! elles me remplissoient l'esprit des idées les plus funestes. L'ignorance où j'étois, et où je devois toujours être de votre sort, me causoit des alarmes continuelles.

Je n'envisageois d'autre fin à mes peines que celle de ma vie, et je ne voulois point cependant m'engager : c'eût été cesser d'être à vous, c'eût été m'ôter le nom de votre femme. Ce nom, quoique je susse seule qu'il m'étoit dû, me consoloit.

J'allois presque tous les jours rêver dans l'endroit où vous me trouvâtes. La solitude et le silence augmentoient ma mélancolie; je m'en remplissois le cœur; je relisois vos lettres; je regardois votre portrait et je pleurois. Ma santé, qui s'affoiblissoit tous les jours, me donnoit l'espérance d'une mort prochaine.

Madame d'Arondel, attendrie par des souvenirs si douloureux, n'eut pas la force d'en dire davantage. M. d'Arondel, pénétré jusqu'au fond du cœur, lui répétoit ce qu'il lui avoit dit mille fois, que son sang, sa vie ne payeroient pas la moindre des peines qu'elle avoit souffertes pour lui.

Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Mais, toujours occupée de l'intérêt et de l'honneur de son mari, elle l'obligea de retourner au siége de Calais, où il avoit renvoyé les troupes sous la conduite du comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant! combien de précautions pour être informé de ses nouvelles! il eût voulu en avoir à tous les instants.

Le roi d'Angleterre le chargea à son arrivée d'aller, avec M. de Mauny, parler à M. de Vienne, qui, du haut des murailles,

avoit fait signe qu'il avoit quelque chose à dire. La retraite de Philippe ne laissant plus d'espérance de secours à ce brave capitaine, il n'avoit pu refuser aux habitants de la ville et à la garnison de demander à capituler.

Messeigneurs, dit-il à milord d'Arondel et à M. de Mauny, le roi mon maître m'avoit confié cette place. Il y a près d'un an que vous m'y assiégez; j'ai fait mon devoir aussi bien que ceux qui y sont renfermés avec moi; la disette et le manque de secours nous contraignent de nous rendre; mais nous nous ensevelirons sous les ruines de ces murailles, si on ne nous accorde pas des conditions qui mettent nos vies, nos libertés et notre honneur en sûreté.

M. de Mauny, instruit des intentions d'Édouard, et plus disposé, par son caractère, que M. d'Arondel à s'acquitter de la commission dont il les avoit chargés, déclara que le roi ne les recevroit à aucune composition, qu'il vouloit être maître de leur faire éprouver tel châtiment qu'il jugeroit à propos. M. de Vienne répondit avec beaucoup de fermeté que les habitants et lui sauroient mourir les armes à la main; mais qu'il croyoit le roi d'Angleterre trop prudent et trop généreux pour réduire des braves gens au désespoir.

De retour au camp, M. d'Arondel et M. de Mauny mirent tout en usage pour fléchir la colère de leur maître; ils lui représentèrent avec force que la sévérité dont il vouloit user envers les assiégés pourroit être d'une dangereuse conséquence et donner droit à Philippe de l'imiter. Je veux bien, leur dit Édouard, après avoir rêvé quelque temps, accorder au gouverneur la grâce qu'il demande, à condition que six bourgeois, natifs de Calais, me seront livrés la corde au cou pour périr par la main du bourreau. Il faut que leur supplice effraye les villes qui, à l'exemple de celle-ci, voudroient me résister. M. d'Arondel et M. de Mauny furent contraints de porter cette terrible réponse à M. de Vienne.

Avant que d'assembler le peuple, il alla dans l'appartement

de madame de Granson, suivi du comte de Canaple, qu'il avoit prié de l'accompagner. Il faut, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant, nous séparer; je vais exposer au peuple la réponse d'Édouard, et, au défaut des six victimes qu'il demande, et que je ne pourrai lui donner, j'irai lui porter ma tête; peut-être se laissera-t-il fléchir : peut-être préviendrai-je le malheur de cette ville et le vôtre. Ma mort me sauvera du moins de la honte et de la douleur d'en être témoin. Si je suis écouté, votre retraite est libre; et, si je péris sans vous sauver, je demande à M. de Canaple, dont je reconnois la valeur, de mettre tout en usage pour vous garantir de la fureur du vainqueur. J'espère qu'à la faveur du tumulte et du désordre il ne vous sera pas impossible de vous échapper dans une barque de pêcheur.

Quoi! mon père, s'écria madame de Granson en le serrant entre ses bras et en le mouillant de ses larmes, vous voulez mourir et vous prenez des précautions pour conserver ma vie! Croyez-vous donc que je veuille et que je puisse vous survivre? Le moment où vous sortirez de cette malheureuse ville sera le moment de ma mort.

Le comte de Canaple, aussi pénétré que M. de Vienne et madame de Granson, les regardoit l'un et l'autre et gardoit le silence, lorsque madame de Granson, levant sur lui des yeux grossis par les pleurs : Songez à vous, monsieur, lui dit-elle; je n'ai besoin d'aucun autre secours que de mon désespoir. Non, madame, lui dit-il, vous n'aurez point recours à un si affreux remède; et, si M. de Vienne veut différer l'assemblée jusqu'à demain, j'espère beaucoup d'un projet que je viens de former.

M. de Vienne, quoique très-persuadé du courage et de la capacité de M. de Canaple, ne s'en promettoit cependant aucun succès. Madame de Granson, au contraire, se laissoit aller à quelque espérance.

M. de Canaple alla, après les avoir quittés, chez Eustache de Saint Pierre, le même qui l'avoit pris pour son fils. Je viens vous

demander, lui dit-il, de m'avouer pour ce fils avec lequel vous m'avez trouvé une si grande ressemblance. J'ai besoin de son nom pour être accepté par les députés d'Édouard, qui veut que six citoyens de Calais lui soient abandonnés et qui ne pardonne au reste de la ville qu'à ce prix.

Eustache avoit une fermeté d'âme, une élévation d'esprit et de sentiments bien au-dessus de sa naissance et rares même dans les conditions les plus élevées. L'honneur que vous me faites, seigneur, dit-il au comte de Canaple, m'instruit de ce que je dois faire moi-même. Je me montrerai, si je puis, digne d'avoir un fils tel que vous; nous irons ensemble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain le peuple fut assemblé par M. de Vienne; on n'entendoit que cris, que soupirs, que gémissements dans toute cette multitude consternée; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils prissent, ne donnoit à personne le courage de mourir du moins utilement pour sa patrie.

Quoi! dit alors Eustache de Saint-Pierre en se montrant à l'assemblée, cette mort, que nous affrontons depuis un an, est-elle devenue plus redoutable aujourd'hui? Quel est donc notre espoir! Échapperons-nous à la barbarie du vainqueur? Non. Nous mourrons, et nous mourrons honteusement, après avoir vu nos femmes et nos enfants livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L'horreur qui régnoit dans l'assemblée redoubla à cette affreuse peinture. Eustache, interrompu par de nouveaux cris et de nouveaux gémissements, poursuivit enfin : mais pourquoi de vains discours, quand il faut des exemples? Je donne, pour le salut de mes concitoyens, ma vie et celle de mon fils. Quoiqu'il ne paroisse pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelque admiration que la vertu d'Eustache fît naître, il sembloit que le ciel, pour le récompenser, vouloit que sa famille fournît seule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de

Wuisant, et Pierre, son frère, tous proches parents d'Eustache, se présentèrent.

Le nombre n'étoit pas encore complet. M. de Vienne employa, pour y être reçu, les mêmes soins et la même industrie que d'autres auroient mis en œuvre pour s'en exempter. Mais les députés, pleins de respect et de vénération pour une vertu si héroïque, loin de l'écouter, s'appuyèrent sur les ordres d'Édouard et déclarèrent qu'ils ne pouvoient les changer.

Madame de Granson, instruite de tout ce qui se passoit, ne voyoit que des abîmes. Ce n'étoit qu'en exécutant les conditions imposées que la vie de ce père si cher pouvoit être en sûreté ; ce n'étoit qu'à ce prix qu'elle pouvoit elle-même se sauver de la fureur du soldat victorieux. Que disoit M. de Canaple? qu'étoient devenues les espérances qu'il avoit données? pourquoi ne paroissoit-il point? avoit-il cessé d'être généreux? Ce malheur me manquoit! disoit-elle ; il faut, pour mettre le comble à ma honte, qu'il soit même indigne de l'estime que j'avois pour lui, de cette estime que je me reprochois et que j'étois pourtant bien aise de lui devoir!

Mademoiselle de Mailly, qui, depuis qu'elle logeoit dans le château, étoit dans l'habitude de voir madame de Granson, vint s'affliger avec elle. La mort n'étoit point ce qu'elle craignoit; depuis qu'elle avoit perdu M. de Châlons, elle la regardoit comme un bien, des malheurs mille fois plus grands que la mort faisoient couler ses larmes.

Un grand bruit qu'elles entendirent interrompit cette triste préoccupation ; comme tout étoit à craindre dans la situation où étoient les choses, elles s'avancèrent l'une et l'autre avec précipitation à une fenêtre qui donnoit sur la place ; elles ne virent d'abord que beaucoup de monde assemblé, et n'entendirent qu'un bruit confus. Mais, à mesure que les objets s'approchoient, elles distinguèrent cinq hommes qui avoient la corde au cou ; la multitude les suivoit; tous vouloient les voir ; tous vouloient leur dire

un dernier adieu; tout retentissoit de leurs louanges, et tout étoit en pleurs. Madame de Granson et mademoiselle de Mailly étoient pénétrées d'un spectacle si touchant; la pitié que leur inspiroient ces malheureux augmentoit encore par la fermeté avec laquelle ils alloient à la mort.

Un d'entre eux, malgré le triste équipage où il étoit, se faisoit distinguer par sa bonne mine, par une démarche plus fière et plus assurée, et attiroit sur lui tous les regards. Mademoiselle de Mailly eut à peine jeté les yeux sur lui que, poussant un grand cri, elle tomba évanouie.

Madame de Granson, étonnée et surprise de cet accident qu'elle ne savoit à quoi attribuer, appela du secours. On porta mademoiselle de Mailly dans son lit, où elle fut encore longtemps sans reprendre connoissance; elle ouvrit enfin les yeux, et, repoussant ceux qui vouloient la secourir : Laissez-moi, disoit-elle, laissez-moi mourir : c'est prolonger mon supplice que de prolonger ma vie. Dieu! ajoutoit-elle, que viens-je de voir! Il vit, et sa vie rend ma douleur plus amère; elle ne lui est donc rendue que pour la perdre sous la main d'un bourreau.

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à M. de Mailly qui étoit accouru au bruit de son accident, je vous demande pardon de mon désespoir; mais pourriez-vous le condamner? Ce Châlons que vous m'aviez permis d'aimer, que vous m'aviez destiné, que vous m'avez ôté, va périr pour vous et pour moi. Je l'ai reconnu; il est déjà dans cet affreux moment au pouvoir de ce barbare! Que ne peut-il savoir que ma mort suivra la sienne? Ne me regrettez point, mon père; laissez-moi mourir sans vous avoir offensé; que sais-je où me conduiroit l'excès de ma douleur! Un second évanouissement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu'elle n'eût expiré. M. de Mailly tenoit sa fille entre ses bras, et il sembloit que lui-même alloit expirer aussi.

Madame de Granson, dont les soupçons étoient déjà fort dimi-

nués, pleinement éclaircie par ce qu'elle entendoit, sentoit, à mesure que la jalousie s'éteignoit dans son cœur, renaître son amitié pour mademoiselle de Mailly; et, malgré le pitoyable état où elle la voyoit, elle ne laissoit pas de lui porter envie. Elle est aimée, disoit-elle, elle a osé aimer, elle reçoit de ce qu'elle aime la plus grande marque d'amour qu'on puisse recevoir; et moi, je n'ai reçu que des outrages! Voilà le prix de ma foiblesse.

M. de Vienne, qui ne paroissoit point, donna encore à madame de Granson une autre douleur. Elle sortit de chez mademoiselle de Mailly pour aller chercher son père, quand elle apprit, par un homme à lui, qu'il étoit en otage entre les mains de milord Montaigu, et qu'il ne seroit libre que lorsque les citoyens sur lesquels Édouard vouloit exercer sa vengeance auroient subi le supplice auquel ils étoient condamnés.

Un écuyer du comte de Canaple lui remit en même temps une lettre dont il étoit chargé. La consternation où il paroissoit la jeta elle-même dans le plus grand trouble. Elle prit et ouvrit cette lettre d'une main tremblante, et lut ce qui suit avec un saisissement qui augmentoit à chaque ligne:

« Ce n'est que dans ce moment, où je vais à la mort, que j'ose vous dire pour la première fois que je vous aime. Vous ne l'avez pas ignoré, madame; vos rigueurs me l'ont appris depuis longtemps; mais avez-vous bien connu quelle est cette passion que vous m'avez inspirée? Avez-vous cru que mon cœur ne demandoit, ne vouloit que le vôtre; que vous pouviez d'un mot, d'un regard, faire mon bonheur? Voilà, madame, cet homme que vous avez accablé de tant de haine. Je ne me suis jamais permis de vous parler; je me suis imposé des lois aussi sévères que celles que vous m'auriez imposées vous-même; je me suis rendu aussi malheureux que vous vouliez que je le fusse. J'avois espéré qu'une conduite si soumise vous apprendroit enfin que la fortune seule avoit pu me rendre criminel. Je l'avouerai encore, madame, je me suis flatté quelquefois que la bienséance et le devoir

étoient plus contre moi que vous-même. Vous m'avez enlevé cette illusion qui m'étoit si chère, qui soutenoit ma vie. Le changement de votre condition a rendu la mienne encore plus misérable. Vous m'avez fui; vous avez rejeté mes soins avec une nouvelle rigueur; nulle espérance ne me reste : il faut mettre fin à tant de peines; il faut cesser de vous être odieux en cessant de vivre. J'emporterai du moins la consolation de vous avoir donné, jusqu'au dernier moment, des marques du respect extrême qui a toujours accompagné mon amour. C'est sous un nom supposé que je me présente à la mort. Vous seule serez instruite de ma destinée; vous seule, madame, dans le monde, saurez que je meurs pour vous. »

Quel sentiment, quelle tendresse la lecture de cette lettre ne produisit-elle point! Cet homme, pour lequel madame de Granson avoit eu dès le premier moment une inclination si naturelle, dont elle n'avoit point cru être aimée, donnoit sa vie pour la sauver; cet homme avait la passion la plus véritable et la plus flatteuse. La joie d'être si parfaitement aimée se faisoit sentir dans son cœur à travers la douleur et la pitié. Plus M. de Canaple croyoit être haï, plus il lui sembloit digne de sa tendresse. Tout lui parut possible, tout lui parut légitime pour l'arracher à la mort.

Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui qui lui avait rendu cette lettre, me chercher un habit d'homme, et préparez-vous à me suivre au camp; le salut de votre maître dépend peut-être de votre diligence. Pendant le peu de temps qui s'écoula jusqu'au retour de cet homme, M. de Canaple expirant sous les coups d'un bourreau se présentoit sans cesse aux yeux de madame de Granson, et la faisoit presque mourir à tous les instants.

La détention de M. de Vienne lui donnoit la liberté de sortir de la ville sans obstacle. Malgré sa délicatesse naturelle, elle marchoit avec tant de vitesse, qu'elle laissoit bien loin derrière elle celui qu'elle avoit pris pour la conduire; mais ce n'étoit point encore

assez au gré de son impatience ; elle se reprochoit son défaut de force ; elle trembloit de n'arriver pas assez promptement.

Lorsqu'elle eut atteint les premières gardes, un soldat, trompé par ses habits, la prit pour un homme et voulut l'arrêter ; mais un officier, touché de sa physionomie, l'arracha des mains du soldat et la conduisit à la tente du roi, à qui elle assuroit qu'elle avoit un secret important à révéler.

Seigneur, lui dit-elle en se prosternant à ses pieds, je viens vous demander la mort ; je viens vous apporter une tête coupable, et sauver une tête innocente. J'étois du nombre des citoyens qui doivent périr pour le salut de tous ; un étranger, par une pitié injurieuse pour moi, veut m'enlever cette gloire, et a pris mon nom.

Édouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n'étoit pas exempt des foiblesses de l'orgueil. La démarche de madame de Granson, en lui rappelant la cruauté où il s'étoit abandonné, l'irritoit encore ; et, la regardant avec des yeux pleins de colère : Avez-vous cru, lui dit-il, désarmer ma vengeance en venant la braver ? Vous mourrez, puisque vous voulez mourir, et cet audacieux, qui a osé me tromper, mourra avec vous.

Ah ! seigneur, s'écria madame de Granson, ordonnez du moins que je meure le premier ! et, se traînant aux genoux de la reine qui entroit dans ce moment dans la tente du roi : Ah ! madame ! ayez pitié de moi ! obtenez cette faible grâce. Suis-je assez coupable pour être condamné au plus cruel supplice, pour voir mourir celui qui ne meurt que pour me sauver !

Sa fermeté l'abandonna en prononçant ces paroles ; elle ne put retenir quelques larmes. La reine, déjà touchée du sort de ces malheureux, et qui venoit dans le dessein d'obtenir leur pardon, fut attendrie encore par le discours et par l'action de madame de Granson, et se déclara tout à fait en leur faveur. La gloire qu'elle avoit acquise par le gain de plusieurs batailles, et par la prise[1]

[1] Bruce, roi d'Écosse, avoit fait une irruption en Angleterre pendant qu'Édouard étoit en France. Il fut défait et pris par la reine d'Angleterre, qui se mit à la tête des troupes qu'elle avoit rassemblées à la hâte.

du roi d'Écosse, la mettoit en droit de tout demander; mais Édouard, toujours inflexible, ne répondit qu'en ordonnant à un officier de ses gardes de faire hâter le supplice des prisonniers.

Cet ordre, qui ne laissoit plus d'espérance à madame de Granson, rappela tout son courage. Se relevant des genoux de la reine, où elle étoit encore, et regardant Édouard avec une fierté mêlée d'indignation : Hâtez-vous donc aussi, dit-elle, de me tenir parole, et faites-moi conduire à la mort. Mais sachez que vous allez verser un sang assez illustre pour trouver des vengeurs.

La grandeur d'âme a sur le cœur des héros des droits qu'elle ne perd jamais. Édouard, malgré sa colère, ne put refuser son admiration à madame de Granson. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuoit de demander la mort qu'il ne l'avoit été de sa douleur, et les dernières paroles qu'elle venoit de lui dire lui faisant soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure qui méritoit d'être éclairci, il fit signe à ceux qui étoient dans sa tente de se retirer. Votre vie, lui dit-il alors, et celle de vos concitoyens vont dépendre de votre sincérité. Quel motif assez puissant vous a déterminé à l'action que vous venez de faire?

La vie, sire, me coûteroit moins à perdre, répondit-elle, que l'aveu que Votre Majesté exige; mais l'intérêt d'une vie bien plus chère que la mienne triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une femme qui a été assez foible pour aimer, et qui a eu assez de force pour cacher qu'elle aimoit. Mon amant, persuadé qu'il étoit haï, a eu cependant assez de générosité et de passion pour sacrifier sa vie à la conservation de la mienne. Une action si tendre, si généreuse, a fait sur mon cœur toute son impression. J'ai cru, à mon tour, lui devoir le même sacrifice; et ma reconnoissance et ma tendresse m'ont conduite ici.

Mais, dit la reine, pourquoi tant de contrainte? Car je suppose que vous êtes libre, et que votre inclination est permise. Je n'ai pas toujours été libre, madame, répondit madame de Granson;

et depuis que je le suis il falloit une action aussi extraordinaire pour m'arracher l'aveu de ma foiblesse.

Quel est donc cet homme, reprit Édouard, qui a tant fait pour vous, et qui êtes-vous vous-même? Ma démarche, sire, répondit-elle avec une contenance qui marquoit sa confusion, devroit me faire cacher à jamais mon nom. J'avoue, cependant, qu'il m'en coûte moins de dire à Votre Majesté que je suis la fille du gouverneur de Calais que de nommer M. de Canaple.

Édouard ne put tenir davantage. Pressé par ses propres sentiments, et déterminé par les instances de la reine, il ordonna à M. d'Arondel et à M. de Mauny, qu'il fit appeler, d'aller chercher les prisonniers et de les lui amener. Ces deux seigneurs se hâtèrent d'exécuter un ordre qu'ils recevoient avec tant de plaisir.

Deux des six, déjà sur l'échafaud, voyoient sans aucune altération les apprêts de leur supplice; et, quoiqu'ils s'embrassassent tendrement, c'étoit cependant sans foiblesse. M. d'Arondel, qui les vit de loin, cria : Grâce! grâce! alla à eux avec promptitude, et reconnut avec la plus grande surprise M. de Châlons.

En croirai-je mes yeux, lui dit-il en l'embrassant? Est-ce vous que je vois? est-ce M. de Châlons que je viens d'arracher des mains d'un bourreau? Par quelle étrange aventure un homme tel que vous se trouve-t-il ici? Je n'y suis pas seul, répondit M. de Châlons; M. de Canaple, que vous voyez, a fait ce que j'ai fait, et ce que vous auriez fait vous-même dans les circonstances où nous nous sommes trouvés.

M. d'Arondel, au nom de M. de Canaple, le salua avec toute sorte de marques de considération. Éloignons-nous promptement, leur dit-il, d'un lieu où je rougis pour ma nation que vous ayez pu être conduits, et venez chez le roi, où nous avons ordre de vous mener.

M. de Châlons lui conta, en y allant, que ce n'étoit que depuis deux jours qu'il avoit pu entrer dans Calais. Pardonnez-moi, milord, de n'avoir pas rempli vos intentions, et de n'avoir songé,

dans ce moment, qu'à sauver mademoiselle de Mailly. Je n'ai plus rien à demander à votre amitié, répliqua M. d'Arondel : je suis réuni à madame d'Arondel ; il ne me reste de souhaits à faire que pour votre bonheur ; et, se tournant vers M. de Canaple : Je n'aurois guère moins d'empressement, lui dit-il, de contribuer au vôtre. M. de Châlons voudra bien vous assurer que vous pouvez compter sur moi.

Ils se trouvèrent alors si près de la tente du roi que M. de Canaple n'eut presque pas le temps de répondre à des offres si obligeantes. M. d'Arondel entra pour informer le roi du nom des prisonniers.

Madame de Granson n'eut pas plutôt entendu nommer M. de Canaple, que, se mettant de nouveau aux genoux de la reine : Ah! madame, lui dit-elle, accordez-moi la grâce de me retirer ; je ne puis soutenir la honte qui m'accable et l'indécence de l'habit que je porte. Vous craignez, répondit la reine qui avoit remarqué son trouble au nom de M. de Canaple, la vue d'un homme pour qui vous avez voulu mourir?

Le sacrifice de la vie, madame, répondit madame de Granson, n'est pas toujours le plus difficile. Vos sentiments sont si honnêtes, dit la reine, qu'ils m'inspirent autant d'estime pour vous que vous m'avez d'abord inspiré de pitié ; je veux que vous soyez heureuse, et je vous promets d'y travailler. Allez, suivez madame de Warwick, elle aura soin de vous donner les choses qui vous sont nécessaires.

J'ose encore, madame, demander une grâce à Votre Majesté, répliqua madame de Granson : mon père pleure ceux que votre bonté a sauvés ; daignez ordonner qu'on aille sécher ses larmes. Vous serez satisfaite, lui dit la reine en la congédiant.

M. de Canaple et M. de Châlons furent ensuite introduits. Je ne croyois pas, leur dit le roi, avoir sauvé la vie à des ennemis si dangereux. Je sais que le courage de l'un et de l'autre a retardé plus d'une fois mes victoires. Daignez, sire, répondit M. de Ca-

naple, ne pas rappeler des choses dont les bontés de Votre Majesté nous feroient repentir, s'il étoit possible de se repentir d'avoir fait son devoir. Peut-être, lui dit Édouard en souriant, pourrois-je mettre votre vertu à des épreuves plus dangereuses. Allez, sous la conduite de milord d'Arondel, chez M. de Warwick faire vos remercîments à la personne à qui vous devez véritablement la vie.

Le comte de Canaple, à qui il n'étoit pas permis de questionner le roi, ne fut pas plutôt hors de sa présence, qu'il demanda à milord d'Arondel, avec un empressement et un trouble dont il ne démêloit pas la cause, l'éclaircissement de ce que ce prince venoit de dire. Je sais, lui dit M. d'Arondel, qu'un jeune homme, d'une extrême beauté, que je viens de voir aux pieds de la reine, est venu demander au roi de mourir pour vous... Ah ! milord, s'écria le comte de Canaple, qui n'osoit croire ce qui lui venoit dans l'esprit, je mourrai si vous n'avez la bonté de satisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas longtemps à attendre, lui dit milord d'Arondel, nous voici chez madame de Warwick, où j'ai ordre de vous mener, et où je vous laisse.

Madame de Granson étoit seule avec une femme que madame de Warwick lui avoit donnée pour la servir, lorsque M. de Canaple entra. Quoi ! madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation et en se jetant à ses pieds, c'est vous ! c'est vous, madame ! l'univers entier seroit-il digne de ce que vous avez fait !

Madame de Granson, mille fois plus interdite et plus embarrassée qu'elle ne l'avoit encore été, baissoit les yeux, gardoit le silence, et tâchoit de se dérober aux empressements du comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, madame, lui dit-il ; pourquoi me sauver la vie, si vous voulez que je sois toujours misérable ?

Puisqu'il falloit mourir pour sauver mon père, lui dit-elle enfin, c'étoit à moi de mourir. Ah ! madame, répondit-il péné-

tré de douleur, que me faites-vous envisager? ce n'est donc que le devoir qui vous a conduit ici? et comment ai-je pu penser un moment le contraire? il vous en coûtoit donc moins de renoncer à la vie que de devoir quelque chose à ma mémoire! Vous ne le croyez pas, lui dit madame de Granson en le regardant avec des yeux pleins de douceur, et peut-être aurois-je besoin de me justifier auprès de vous de ce que je fais pour vous!

Vous justifier, madame, répliqua M. de Canaple avec beaucoup de vivacité! De grâce, finissons cette conversation, lui dit-elle; vos plaintes seroient injustes, et votre reconnoissance me donne trop de confusion. Quelle contrainte m'imposez-vous, madame! répliqua M. de Canaple. Lisez du moins dans mon cœur, lisez ce que vous ne voulez pas entendre, et que je vous dirois avec tant de plaisir.

M. de Châlons, empressé de voir madame de Granson pour savoir des nouvelles de mademoiselle de Mailly, entra dans la chambre dans ce même temps avec M. d'Arondel qu'il avoit ramené. Le premier mouvement de madame de Granson fut de se lever pour sortir. Elle ne pouvoit s'accoutumer à ce qu'elle avoit fait, et auroit voulu se dérober à tous les yeux; mais M. de Châlons la pria avec tant d'instance de rester, qu'elle fut forcée d'y consentir. Pour excuser peut-être la démarche qu'elle avoit faite, elle se mit à lui raconter la douleur de mademoiselle de Mailly lorsqu'elle l'avoit reconnu.

Le plaisir d'être aimé, quelque sensible qu'il soit, ne l'emporte pas sur l'intérêt de ce qu'on aime. M. de Châlons ne vit, ne sentit que la peine de mademoiselle de Mailly. Il prioit madame de Granson de ne pas différer un moment son retour à Calais. Elle se seroit rendue avec joie à ce qu'il désiroit; mais il falloit la permission de la reine. M. d'Arondel, sûr des bontés de cette princesse, se chargea de l'obtenir.

Tandis qu'il étoit allé la lui demander, M. de Châlons rendoit compte à madame de Granson de ce qui le regardoit, et lui apprenoit les raisons qui avoient engagé M. de Canaple de voir mademoiselle de Mailly avec tant d'assiduité. Il ne devoit rester aucun doute à madame de Granson ; mais on n'a jamais trop de sûreté sur ce qui intéresse vivement le cœur : aussi l'écoutoit-elle avec beaucoup d'attention et de plaisir. Pour M. de Canaple, uniquement occupé de la voir, de l'entendre, de l'admirer, il ne prenoit que peu de part à la conversation.

La présence de M. de Vienne, que M. d'Arondel avoit trouvé chez la reine, et qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux, et lui donner une inquiétude et un trouble comparable au plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce moment alloit décider de son sort.

Madame de Granson, dès qu'elle aperçut son père, alla se jeter à ses genoux, si pleine de crainte et de confusion, qu'il ne lui fut pas possible de prononcer une paroie ; mais les larmes qu'elle répandoit sur les mains de M. de Vienne parloient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant ; le succès de votre entreprise l'a justifiée. Je me plains seulement de M. de Canaple qui vouloit me dérober, et à toute la terre, la connoissance d'une action aussi généreuse que la sienne, et qui m'a laissé ignorer des sentiments que je lui ai souhaités plus d'une fois. Il eût fallu, monsieur, pour prendre la liberté de vous parler, répliqua M. de Canaple, en être avoué, et je n'oserois même parler aujourd'hui.

Je crois pourtant, dit M. de Vienne, que je ne ferai pas un usage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui sera dans peu son mari. Ah ! monsieur, s'écria M. de Canaple, quelle reconnoissance pourra jamais m'acquitter envers vous ! Consentirez-vous à mon

bonheur, madame? dit-il à madame de Granson en s'approchant d'elle de la façon la plus soumise. Dites un mot, un seul mot; mais songez qu'il va décider de ma vie. La démarche que j'ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

M. de Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l'exprimoit bien moins par ses discours que par ses transports. Madame de Granson, honteuse de tant d'amour, se hâta de profiter de la permission d'aller à Calais, que M. d'Arondel vint lui apporter. M. de Canaple, M. de Châlons et M. de Vienne y allèrent avec elle. M. de Châlons attendit dans une maison de la ville les nouvelles que M. de Canaple devoit lui apporter.

Mademoiselle de Mailly, en proie successivement et presque dans le même temps à la plus grande douleur et à la plus grande joie, avoit pensé mourir d'une agitation si violente. Madame de Granson et elle s'embrassèrent à plusieurs reprises et se firent à la fois mille questions. Mademoiselle de Mailly, naturellement éloignée de toute sorte de dissimulation, enhardie encore par la vertu solide dont elle se rendoit témoignage, ne contraignit point ses sentiments. Elle parla de M. de Châlons avec toute la tendresse et la reconnoissance qu'exigeoit ce qu'il venoit de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenser? lui dit le comte de Canaple, donnez-lui la permission de vous voir. C'est mon père, répondit-elle, et non ma façon de penser, qui doit régler ma conduite. J'espère qu'il vous ordonnera ce que je vous demande, lui dit le comte de Canaple, M. d'Arondel s'est assuré de la protection de la reine d'Angleterre pour M. de Châlons, et votre mariage est le prix de la liberté de M. de Mailly. Ah! dit encore mademoiselle de Mailly, il ne faut point que ce consentement lui soit arraché; tout bonheur cesseroit d'être bonheur pour moi, si je l'obtenois contre sa volonté.

M. de Mailly, préparé par M. de Vienne à ce que l'on demandoit de lui, entendit, en entrant dans la chambre de sa fille, ces

dernières paroles; et allant à elle les bras ouverts: Non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne sera point contre ma volonté que vous serez heureuse; j'ai souffert autant que vous des peines que je vous ai faites. Oubliez-les; c'est un père qui vous aime, qui vous a toujours aimée, qui vous le demande; et joignez-vous à moi pour les faire oublier à M. de Châlons, que je vais vous amener. Le malheureux état où madame de Mailly est réduite ne permet plus de ressentiment contre elle, et ne peut que vous laisser de la pitié.

Madame de Mailly étoit effectivement menacée d'une mort prochaine. Le chagrin dont elle étoit dévorée depuis longtemps, et que le peu de succès de ses artifices redoubloit encore, l'avoit jetée dans une maladie de langueur qui augmentoit tous les jours.

Madame de Granson, pour laisser à mademoiselle de Mailly la liberté de recevoir M. de Châlons, la quitta, et M. de Canaple la suivit. M. de Mailly, accompagné de M. de Châlons, parut un moment après; et, le présentant à sa fille: Je vous avois séparés malgré moi, mes chers enfants, leur dit-il; c'est de tout mon cœur que je vous rejoins.

La joie de ces deux personnes, après une si longue absence, après s'être donné l'un et l'autre tant de marques de tendresse, ne sauroit s'exprimer. Mademoiselle de Mailly, autorisée par la présence de son père, disoit à M. de Châlons des choses plus flatteuses qu'elle n'eût osé lui dire s'ils avoient été sans témoin. Pour lui, enivré de son bonheur, il ne lui tenoit que des discours sans suite et sans liaison. Mais, après ses premiers transports, et lorsque l'absence de M. de Mailly lui eut laissé plus de liberté, il se trouva pressé de lui avouer les soupçons qu'il avoit eus contre elle. Quoiqu'ils n'eussent produit d'autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu'elle eût pu les ignorer toujours, il falloit, pour avoir la paix avec lui-même, qu'il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous à qui j'ai causé tant de différentes peines ; vous qui avez voulu donner votre vie pour moi ; vous enfin qui m'avez aimée dans le temps que vous auriez dû me haïr !

Cette conversation, si pleine de charmes, fut interrompue par madame de Granson. Elle venoit apprendre à mademoiselle de Mailly que le roi et la reine d'Angleterre feroient le lendemain leur entrée dans Calais, et qu'il falloit qu'elle se disposât à être présentée à la reine.

La mort de madame de Mailly, qui arriva la même nuit, loin de dispenser mademoiselle de Mailly de ce devoir, lui en faisoit au contraire une nécessité. Il falloit éloigner M. de Mailly d'un lieu qui lui présentoit des objets si affligeants, et en obtenir la liberté de la reine. Je ne vous accorde cette grâce, lui dit cette princesse lorsque mademoiselle de Mailly lui fut présentée, qu'à la condition que M. de Mailly consentira à votre mariage avec M. de Châlons. Je veux qu'il se fasse dans le même temps que celui de madame de Granson et de M. de Canaple, et avant que vous partiez de Calais.

La situation de mon père et la mienne, madame, répondit mademoiselle de Mailly, exigent que nous demandions à Votre Majesté de vouloir bien nous accorder quelque temps pour exécuter les ordres qu'elle daigne nous donner. Je devrois, lui dit la reine que M. d'Arondel avoit instruite, pour vous récompenser de la prière que vous me faites, vous la refuser. Mademoiselle de Mailly baissa les yeux en rougissant.

La reine, après avoir donné des louanges à sa modestie, ordonna à M. de Vienne de dire à M. de Mailly, de la part du roi, que lui et sa fille avoient la liberté de se retirer où ils jugeroient à propos, pourvu que M. de Châlons reçût de nouveau sa parole et qu'il les accompagnât au lieu qu'ils auroient choisi.

M. de Mailly, qui souhaitoit avec passion ce que l'on demandoit, rendit au roi et à la reine de très-humbles actions de

grâces, et partit le même jour pour ses terres de Flandre, où le mariage de M. de Châlons et de mademoiselle de Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de madame de Granson se fit dès le lendemain, et M. de Canaple jouit enfin d'un bonheur qui lui fut donné par les mains de l'amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre M. de Vienne, qui fut obligé de conduire les habitants de Calais au roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d'abandonner leur patrie, venoient en demander une nouvelle. Leur fidélité parloit en leur faveur; on leur donna des terres où ils allèrent s'établir, et où ils n'eurent point à regretter les pertes qu'ils avoient faites. Eustache de Saint-Pierre et sa famille restèrent attachés au comte de Canaple, et en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la reine se trouva grosse, et qu'Édouard, pour affermir sa conquête, voulut passer l'hiver à Calais, M. d'Arondel demanda et obtint la permission d'y faire venir madame d'Arondel. M. de Mauny avoit déjà obtenu de M. de Liancourt, à force de services et d'amitié, le pardon de madame de Mauny et le sien.

FIN DU SIÉGE DE CALAIS

# LES

# MALHEURS DE L'AMOUR

LES

# MALHEURS DE L'AMOUR

Insano nemo in amore sapit.
PROPERT.

---

Mon grand-père avoit acquis de grands biens dans une charge de finance et laissa mon père à portée de les accroître par la même voie. Des richesses acquises avec tant de facilité persuadent volontiers à ceux qui les possèdent qu'elles leur sont dues et ne leur laissent qu'une espèce de mépris pour ceux que la fortune n'a pas aussi bien traités.

Mon père étoit né pour penser plus raisonnablement; il ne lui manquoit, pour avoir de l'esprit et du mérite, que la nécessité d'en faire usage; mais on ne sent guère cette nécessité, quand on jouit d'une grande fortune qu'on n'a pas eu la peine d'acquérir. Les talents et les pensées saines sont presque toujours le fruit du besoin ou du malheur.

Ma mère étoit d'une condition pareille à celle de mon père. Ils joignirent, par leur mariage, des richesses à des richesses, et je naquis dans le sein d'une abondance que ma qualité de fille unique ne me donnoit à partager avec personne.

Mon éducation s'en ressentit. A peine avois-je les yeux ouverts, que je savois déjà que j'étois une grande héritière. Non-seulement on satisfaisoit mes fantaisies, on les faisoit naître. On

m'accoutumoit à être fière et dédaigneuse. On vouloit que je dépensasse; mais on se gardoit bien de m'apprendre à donner. Enfin, on n'oublioit rien pour me rendre digne de l'état de grande dame que je devois avoir un jour.

L'usage est établi de mettre, à un certain âge, les filles dans un couvent, pour leur faire remplir les premiers devoirs de la religion. La vanité décida de celui où je devois être. Une abbaye célèbre fut choisie, parce qu'on y mettoit toutes les filles de condition et qu'il étoit du bon air d'y être élevée. Le faste me suivit dans le couvent; on n'eut garde de me laisser à la nourriture ordinaire dont toutes les pensionnaires, qui valoient mieux que moi, s'accommodoient; il me falloit des mets particuliers. Ma fille est délicate, disoit ma mère (car il est de l'essence d'une riche héritière de l'être); elle ne seroit pas nourrie. Cette santé, prétendue délicate, étoit cependant très-robuste; mais, ce qu'elle ne demandoit pas, la vanité de mes parents le demandoit. Il me falloit, à toute force, des distinctions : on voulut que j'eusse, par le même principe, outre une femme pour me servir, une gouvernante en titre. Quoique ce ne fût pas l'usage de la maison, les religieuses, éblouies de la grosse pension, consentirent à tout.

Il n'est guère de lieu où les richesses imposent plus que dans les couvents : les filles qui y sont enfermées, dans le besoin continuel où elles sont d'une infinité de petites choses, regardent avec respect celles dont elles espèrent de les recevoir; aussi eus-je bientôt une cour assidue. Loin de s'occuper à me corriger, on me louoit à l'envi. J'étois la plus aimable enfant qu'on eût jamais vue. On me donnoit partout la première place, et on me remplissoit la tête de mille impertinences. Mon père et ma mère, charmés de ce qu'on leur disoit de moi, redoubloient leurs présents et j'en étois encore mieux gâtée. J'étois parvenue à ma quatorzième année, que je n'avois encore reçu ni chagrin ni instruction. Une petite aventure qui m'arriva me donna l'un et l'autre.

Ma gouvernante me faisoit manger quelquefois au réfectoire pour étaler aux yeux de mes compagnes ma magnificence. Je faisois part à mes complaisantes de ce qu'on me servoit; les autres n'en tâtoient pas : c'étoit une leçon que ma gouvernante m'avoit donnée, que je suivois cependant avec peine : il y avoit dans le fond de mon cœur quelque chose qui répugnoit à tout ce qu'on me faisoit faire.

Mademoiselle de Renonville, d'une des premières maisons de Picardie, aussi sottement fière de sa noblesse qu'on vouloit que je le fusse de mes richesses, ne s'étoit jamais abaissée à venir chez moi : elle fit plus ce jour-là; elle s'empara de la place que j'avois coutume d'occuper; j'allois en prendre une autre, quand ma gouvernante, offensée de ce manque de respect, s'avisa de vouloir me faire rendre la mienne.

Cette dispute fut longue et vive. La Renonville exagéra les avantages de sa naissance et n'épargna point les traits les plus piquants sur la mienne. Pendant ce temps-là j'avois les yeux baissés; je ne savois que faire de toute ma personne : je sentois confusément du dépit, de la colère et de la honte. Ce que j'entendois m'étoit tout nouveau et me faisoit naître des idées qui étonnoient mon petit orgueil.

Une religieuse, plus raisonnable que les autres et véritablement raisonnable, vint me tirer de cette embarrassante situation et m'emmena dans sa chambre.

Dès que nous y fûmes je me mis à pleurer de tout mon cœur. Savez-vous ce qu'il faut faire? me dit la religieuse, il faut, au lieu de pleurer, être bien aise de n'avoir point de tort. Hélas! non, je n'en ai aucun, répondis-je en continuant de pleurer; si ma gouvernante ne m'en avoit empêchée, je me serois mise ailleurs et je n'aurois pas le chagrin que j'ai; ce qui me fâche, c'est que les pensionnaires qui me font le plus de caresses étoient bien aises de me voir mortifiée. Que veut dire mademoiselle de Renonville, que je lui dois du respect? pourquoi lui en devrois-je?

Vous ne lui en devez point aussi, répondit la religieuse; mais elle est fille de qualité, et vous ne l'êtes pas.

Ces distinctions étoient toutes nouvelles pour moi; mais, par une espèce d'instinct, je craignois d'en demander l'explication. Eugénie (c'étoit le nom de la religieuse) n'attendit pas mes questions. Vous avez le cœur bon, me dit-elle, et je vous crois l'esprit assez avancé pour être capable de comprendre ce que j'ai à vous dire. On ne vous a mis jusqu'ici que des idées fausses dans la tête, et il faut vous en défaire.

Votre père a acquis son bien par des voies et dans des emplois peu honorables : c'est une tache qui ne s'efface jamais entièrement. Mais, pourquoi, demandai-je, cette noblesse est-elle tant estimée? C'est, me répondit-elle, que son origine est presque toujours estimable; d'ailleurs il a fallu quelques distinctions parmi les hommes; celle-là étoit la plus facile.

Ma mère, qui vint me voir, interrompit cette conversation; ma gouvernante s'empressa de lui exagérer l'affront que je venois de recevoir : ma sortie fut résolue sur-le-champ; je n'en fus pas fâchée. J'éprouvois avec mes compagnes à peu près la même honte que si elles m'avoient vue toute nue. Je regrettois pourtant Eugénie; elle m'avoit dit, à la vérité, des choses fâcheuses; mais elle ne m'avoit pas méprisée; une lueur de raison, qui commençoit à m'éclairer, me faisoit sentir que j'avois besoin de ses instructions.

J'allai la trouver dans sa cellule; je l'embrassai de tout mon cœur et à plusieurs reprises. Ce que vous faites, me dit-elle, ma chère enfant, prouve votre heureux naturel : il seroit bien triste que vous ne fussiez pas raisonnable, vous êtes faite pour l'être; mais les exemples que vous allez avoir devant les yeux vont vous séduire; vous êtes encore bien jeune pour y résister. Je vous aime : je veux que vous m'aimiez aussi. Venez me voir souvent, je vous donnerai mes avis; et, si vous avez confiance en moi, je vous ferai éviter des ridicules et peut-être des malheurs réels.

Je l'embrassai une seconde fois : nous pleurâmes toutes deux en nous quittant, et cette conversation fut le commencement d'une liaison à laquelle je dois le peu que je vaux. Eugénie m'a éclairée sur la plupart des choses; elle me les a fait voir telles qu'elles sont; et, si elle ne m'a pas empêché de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait sentir.

Dès que je fus retournée dans la maison paternelle, on songea à me donner des maîtres que je n'avois pu avoir dans le couvent; les plus chers furent préférés. On se persuade, quand on est riche, que les talents s'achètent comme une étoffe. Heureusement la nature avoit mis ordre que la dépense ne fût pas perdue avec moi. J'étois née avec les plus heureuses dispositions. Je fus bientôt la meilleure écolière de mes maîtres. J'avois, outre cela, une figure charmante : il y a si longtemps que j'étois belle, qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étois en perfection.

Être belle, être excessivement riche, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour attirer les prétendants; aussi vinrent-ils en foule : heureusement mon père s'étoit mis dans la tête de ne me marier qu'à dix-huit ans.

Ma mère seule eût été bien capable d'attirer du monde chez elle : si elle n'étoit pas aussi régulièrement belle que moi, elle ne laissoit pas de l'être beaucoup; et, si elle n'eût voulu être que ce qu'elle étoit, elle eût été tout à fait aimable; mais elle vouloit être une femme de condition; elle en prenoit, autant qu'elle pouvoit, les airs et les manières; ce n'est pas tout : elle vouloit avoir plus d'esprit que la nature ne lui en avoit donné. Il y a de certaines expressions que les gens du grand monde mettent de temps en temps à la mode, qui signifient tout ce qu'on veut, qui ont été plaisantes la première fois qu'on en a fait usage, mais qui deviennent précieuses ou ridicules quand on s'avise de les trop répéter.

Ma mère tomboit à tout moment dans cet inconvénient; les façons communes de parler n'étoient point de son goût; les élé-

gantes ne lui étoient point familières; elles s'y méprenoit presque toujours; je ne sais si c'étoit pour se donner le temps de les trouver ou si elle y entendoit finesse, mais elle traînoit toutes ses paroles.

Que la façon libre dont je parle de ma mère ne prévienne point contre moi : je n'ai jamais manqué à ce que je lui devois; je l'ai aimée tendrement, et j'étois quelquefois au désespoir du soin qu'elle prenoit de gâter tout ce qu'elle avoit de bon et d'aimable : je m'imaginois que mon exemple la corrigeroit; j'avois pour cela une attention continuelle à éviter tout ce qui avoit la plus légère apparence d'affectation.

Du caractère dont je viens de la dépeindre, on juge bien qu'elle ne vouloit vivre qu'avec les personnes de qualité : les noms, les titres faisoient tout auprès d'elle; avec quel soin, avec quelle dépense alloit-elle se chercher parmi ces gens-là des ridicules et des dégoûts! N'importe, tout étoit supporté pour avoir le plaisir de se montrer aux spectacles avec une duchesse, et pour dire à quelques complaisants du second ordre : La duchesse une telle, le duc un tel viennent souper chez moi.

Ces jours si agréables n'étoient cependant pas sans embarras : il falloit écarter de la maison ces mêmes complaisants, à qui mon père avoit donné le droit de venir familièrement, et dont ma mère auroit eu honte. Quelques petits parents étoient dans le même cas et augmentoient les embarras, car on ne vouloit point absolument les montrer, et ils n'étoient nullement disposés à se cacher.

Je me rappelle encore, avec une sorte de honte, ce qui se passoit les jours où les grandes compagnies devoient venir. Tout étoit dès le matin en l'air dans la maison. Les instructions que ma mère distribuoit commençoient par mon père : on ne pouvoit le renvoyer comme les autres; il falloit du moins tâcher de lui donner les manières convenables. C'étoit, comme je l'ai dit, un bonhomme qui auroit eu naturellement le sens droit si sa femme

lui en avoit laissé le pouvoir; mais, à force de lui vanter l'excellence de vivre dans ce qu'elle appeloit la bonne compagnie, il s'en étoit coiffé presque autant qu'elle. On lui avoit surtout recommandé des airs aisés; il est difficile de ne pas confondre une liberté honnête avec la familiarité; l'usage du monde apprend seul ces différentes délicatesses; aussi mon père et ma mère s'y méprenoient-ils toujours.

Jamais de titres, jamais de monsieur, même en leur parlant : ils n'en venoient pas avec moins d'empressement dans la maison; la liberté d'y amener qui on vouloit, et plus encore peut-être le plaisir de se moquer de nous, ne laissoient pas sentir à ces grands seigneurs et à ces grandes dames qu'il y avoit autant d'indécence à eux d'y venir qu'à nous de sottise de les recevoir.

Ma mère ne pouvoit se passer d'être coquette : l'état de jolie femme et de femme du grand monde l'exige: la difficulté étoit d'avoir des amants de bon air. Un homme qui eût été de la cour lui eût fait tourner la tête, mais ces messieurs ont aussi leurs maximes. Il seroit du dernier ridicule d'accorder des soins suivis à une bourgeoise et de s'y attacher sérieusement.

Ma présence ne nuisoit à rien. L'usage qui ne permettoit pas à une mère d'avoir des prétentions quand sa fille paroissoit dans le monde étoit changé dès ce temps-là; chacune avoit ses adorateurs : il arrivoit même assez souvent que l'on commençoit par la mère, surtout lorsqu'il étoit question de mariage.

Entre les familiers de la maison, le chevalier de Dammartin étoit le plus autorisé; c'est lui qui donnoit le ton. La malignité, plus encore la vanité, le rendoient caustique et médisant; il méprisoit tout le monde, pour s'estimer plus à son aise. A force de parler contre la noblesse des autres, on s'étoit persuadé l'excellence de la sienne; la même voie lui avoit acquis la réputation de vertu et de probité. Il s'étoit établi juge. Il décidoit souverainement en tout genre; mais il ne parloit pas tous les jours. Il étoit établi qu'il avoit de l'humeur, on la respectoit; je crois en

vérité qu'on lui en faisoit un mérite. Mon père étoit le seul pour qui il n'en eût point; il lui sourioit même quelquefois; il est vrai que cette faveur précédoit toujours quelques emprunts, qu'on ne rendoit jamais.

Les autres hommes qui nous faisoient l'honneur de venir se moquer de nous étoient pour la plupart des petits-maîtres : beaucoup de suffisance, un babil intarissable, une très-grande ignorance, un souverain mépris pour les mœurs, nuls principes; vicieux par air et débauchés par oisiveté; voilà ce qu'ils étoient tous.

Je passai près d'une année après ma sortie du couvent sans être admise dans les grandes compagnies : on voulut auparavant me laisser acquérir la bonne grâce du maître à danser, m'instruire de ce qu'on appelle le savoir-vivre, la politesse, et surtout me donner le bon ton.

Si je voulois me laisser aller aux réflexions, cette matière m'en fourniroit beaucoup; mais elles seroient également inutiles à ceux qui sont capables d'en faire et à ceux qui n'en font jamais.

Je regagnois mon appartement aussitôt qu'on avoit dîné; j'y passois peut-être les plus doux moments que j'aie passés de ma vie. Dès que mes maîtres m'avoient quittée, je lisois des romans que je dévorois. Un fonds de tendresse et de sensibilité que la nature a mis dans mon cœur me donnoit alors des plaisirs sans mélange. Je m'intéressois à mes héros; leur malheur et leur bonheur étoient les miens. Si cette lecture me préparoit à aimer, il faut convenir aussi qu'elle me donnoit du goût pour la vertu : je lui dois encore de m'avoir éclairée sur mes amants.

Le marquis du Fresnoi, qui s'attacha à moi dès que je parus dans le monde, fut le premier qui donna lieu à mes remarques : je lui plaisois plus qu'il ne vouloit qu'on le crût; aussi n'avoit-il garde d'employer les petits soins et les complaisances; il cachoit, au contraire, autant qu'il lui étoit possible, l'attention qu'il avoit à me suivre et à me regarder.

Je crois qu'il eût voulu me le cacher à moi-même ; du moins, s'il eût osé, il m'en eût demandé le secret. Rien n'étoit plus plaisant que les peines qu'il prenoit pour donner à ses galanteries un air cavalier ; c'étoit comme s'il m'eût dit : Je vous conseille de m'aimer ; mais le ton devenoit différent quand le hasard lui fournissoit l'occasion de me parler en particulier. L'amour, qui n'avoit rien alors à démêler avec la vanité, se montroit tendre et devenoit timide.

Toute jeune que j'étois, le contraste de cette conduite me paroissoit parfaitement ridicule et me donnoit pour M. du Fresnoi des sentiments très-différents de ceux qu'il vouloit m'inspirer. Il ne fut pas longtemps sans avoir des rivaux : ma beauté et la qualité de grande héritière lui en donnoient de deux espèces : ceux qui vouloient m'épouser et ceux qui croyoient leur honneur intéressé à attaquer toutes les jolies femmes. Je ne sais auquel de ces deux motifs je dus l'amour du marquis de Crevan ; il étoit assez aimable, sans être cependant exempt des airs et des défauts des gens de son âge.

J'allois tout conter à mon Eugénie ; elle rioit de mes dégoûts et de mes surprises. Gardez-vous comme vous êtes, me disoit-elle, le plus longtemps que vous pourrez. Votre père vous aime ; profitez de cette tendresse pour choisir un mari qui vous rende heureuse : votre raison et votre cœur ne parlent encore pour personne ; je voudrois bien que le cœur se tût toujours. Mais je crains qu'il ne se mêle un jour de vos affaires plus qu'il ne faudroit. Vous avez un fonds de sensibilité qui m'alarme pour le repos de votre vie. Vous êtes perdue, mon enfant, si vous trouvez quelqu'un qui sache aimer et vous persuader qu'il vous aime.

Hélas ! je touchois au moment où cette prédiction devoit s'accomplir. Ma mère, avide de tous les lieux où l'on pouvoit se montrer, retint une loge pour la première représentation d'une pièce. Nous devions y aller avec une duchesse qui nous avoit

prises pour pis aller, et qui trouva une compagnie plus convenable.

Nous voilà donc, ma mère et moi, seules dans le premier balcon. Le théâtre étoit plein de tout ce qu'il y avoit de gens de condition à la cour et à la ville. Ma mère, pour jouir de la gloire de connoître la plupart d'entre eux, ne cessoit de faire des révérences. Pour moi, uniquement occupée du plaisir d'entendre la pièce et du soin de cacher les larmes qu'elle me faisoit répandre, je ne voyois personne; mais l'impatience d'entendre le bruit que faisoit le marquis du Fresnoi attira mes regards sur lui : il disputoit sur le mérite de la pièce avec un homme que je ne connoissois point, ou plutôt il lui reprochoit de l'écouter; car ces messieurs condamnent ou approuvent, sans savoir le plus souvent de quoi il est question. Comme il vit que je le regardois, qu'il entendoit qu'on se récrioit autour de lui sur ma beauté, il crut qu'il pouvoit, sans se faire tort, venir un moment dans notre loge.

Je m'aperçus que celui avec qui il avoit parlé lui demanda avec empressement, lorsqu'il eut repris sa place, qui nous étions. C'est la fille et la femme d'un homme d'affaires, répondit-il : la fille est jolie, comme vous voyez; de plus, ils ont un bon cuisinier; voilà ce qui m'a fait faire connoissance avec eux. Vous n'êtes donc point amoureux? dit celui à qui il parloit. Mais comme cela, répondit M. du Fresnoi; si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous y mènerai souper ce soir; vous me ferez même plaisir : je vais engager encore deux ou trois hommes de mes amis; car il n'est pas mal d'être les plus forts dans cette maison.

Quelque répugnance que le comte de Barbasan (c'est le nom de celui à qui il parloit) eût d'être présenté par quelqu'un dont il connoissoit tous les ridicules, le désir de me voir l'emporta, et la partie fut acceptée. Ils vinrent tous deux, après la pièce, à la porte de notre loge. La présentation de M. de Barbasan fut faite légèrement : ils nous mirent dans notre carrosse, montèrent dans

le leur, et furent aussitôt que nous au logis, où il y avoit déjà du monde.

Quelle différence de Barbasan à tout ce que j'avois vu jusque-là ! Je ne parle point des grâces de sa figure ; je me flatte que, si elles avoient été seules, elles n'auroient pas fait d'impression sur moi ; mais son esprit, son caractère, voilà ce qui me toucha : j'eus le temps de prendre bonne opinion de l'un et de l'autre dès ce premier jour.

La conversation roula d'abord sur la pièce : nos petits-maîtres la déclarèrent détestable : je l'ai dit à Barbasan, dit le marquis du Fresnoi. Ajoutez, répliqua Barbasan, que vous me l'avez dit dès le premier acte ; pour moi, je ne suis point si pressé de juger ; je vais à la tragédie pour donner de l'occupation à mon cœur ; si je suis touché, je n'en demande pas davantage ; je ne chicane point l'auteur sur la façon ; je lui sais gré au contraire des peines qu'il a prises pour me donner un sentiment très-agréable.

De la pièce, qui étoit l'histoire du jour, on passa aux aventures de la cour et de la ville. Barbasan soutint toujours son caractère : il doutoit ; il excusoit ; enfin, il eût voulu qu'on n'eût point cherché à avoir de l'esprit aux dépens d'autrui.

Le jeu finit les disputes. Barbasan ne joua point; je ne jouai point non plus. Nous restâmes seuls désœuvrés : je m'aperçus qu'il avoit les yeux attachés sur moi ; j'en fus embarrassée. Pour assurer ma contenance, je m'approchai de la table où l'on jouoit, il n'osa d'abord m'y suivre; heureusement un incident qui attira des contestations lui en donna le prétexte ; je crois qu'il me regarda toujours ; pour moi, je n'osai lever les yeux, quoique j'en eusse grande envie.

Je n'eus pas besoin de lire avant de me mettre au lit, comme j'en avois la coutume : un trouble agréable, que je n'avois jamais éprouvé, remplissoit mon cœur. La figure de Barbasan se présentoit à moi. Je repassois tout ce que je lui avois entendu dire ; je m'applaudissois de penser comme lui : je n'osois m'ar-

rêter sur l'attention qu'il avoit eue à me regarder : je n'y pensois qu'à la dérobée. Ma nuit se passa presque entière de cette sorte. Je fus fâchée ensuite de n'avoir pas dormi. Je craignis d'en être moins jolie.

Ma toilette, qui ne m'avoit point occupée jusque-là, devint pour moi une affaire sérieuse. Je voulois absolument être bien ; je ne me contentois point sur le choix de mes ajustements. Où devez-vous donc aller? me dit ma femme de chambre, étonnée de ce qu'elle voyoit. Sa question m'étonna moi-même et m'embarrassa ; le sentiment qui me faisoit agir m'étoit inconnu.

Quelques-uns de ceux qui avoient soupé le soir avec nous vinrent y dîner le lendemain : on parla du souper. Comment avez-vous trouvé Barbasan ? dit un de nos petits-maîtres en s'adressant à ma mère ; il ne manque pas absolument d'esprit ; et, pour un homme qui n'a pas été dans un certain monde, il n'y est point trop déplacé. Quel est-il? dit ma mère. On prétend, répondit celui qui avoit parlé, qu'il est d'une ancienn maison de Gascogne ; mais je n'en crois rien. Pourquoi n'en parleroit-il point? pourquoi ne s'en feroit-il pas valoir ? ce secours ne seroit-il pas nécessaire à quelqu'un qui n'a aucune fortune ? Il a mieux que la fortune, dit le commandeur de Piennes, qui n'avoit pas encore parlé, il a des sentiments d'honneur. A l'égard de sa naissance, je puis vous répondre que tel qui vante la sienne, et qui en rompt la tête à tout propos, lui est très-inférieur par cet endroit ; mais, quoiqu'il connoisse le prix que ces sortes de choses ont dans le monde, il n'a pas le courage de leur donner une valeur qu'elles n'ont pas à ses yeux.

Je ne puis dire le plaisir que me fit cet honnête homme, moins, à ce que je croyois, du bien qu'il avoit dit de Barbasan, que de ce qu'il avoit humilié l'orgueil du petit-maître.

Nous sortîmes de bonne heure pour faire des visites : jamais elles ne m'avoient paru si ennuyeuses. Ce fut bien pis encore ; ma mère, qui n'avoit point de souper arrangé chez elle, s'arrêta

dans une maison. Je fus louée, admirée même ; mais ce n'étoit pas pour tous ces gens-là que j'avois pris tant de peine d'être jolie.

Revenue au logis, je lus avec soin la liste des visites ; le nom que je cherchois ne s'y trouva point ; j'en fus piquée, et n'eus garde de m'avouer la cause de mon dépit ; je le mis sur le compte de l'impolitesse que je trouvois à ne pas venir remercier ma mère ; il me parut que c'étoit la traiter trop cavalièrement.

Nous sortîmes encore plusieurs jours de suite, et Barbasan se trouva enfin au nombre de ceux qui étoient venus à notre porte : il étoit visible qu'il n'avoit voulu que se faire écrire. Je crus qu'il ne nous trouvoit pas assez bonne compagnie pour lui : cette pensée me revint pendant la nuit ; il ne me parut plus si aimable ; mais je pensois trop souvent qu'il ne l'étoit pas. Ce dépit me rendit presque coquette. Je voulois plaire. Mon amour-propre, ébranlé par l'indifférence de Barbasan, avoit besoin d'être rassuré.

Les spectacles, les promenades me servoient à merveille ; j'y faisois toujours quelque recrue d'amants. Une espérance secrète d'y trouver mon fugitif, de me montrer à lui environnée d'une foule d'adorateurs, étoit pourtant ce qui me soutenoit : je le cherchois des yeux dans tous les endroits où j'étois ; dès que je m'étois convaincue qu'il n'y étoit point, mon désir de plaire s'éteignoit. Les amants dont je n'avois plus d'usage à faire me devenoient insupportables.

Le hasard me servit enfin mieux que mes recherches. Nous sortîmes un matin pour aller chez un peintre qui avoit des tableaux d'une beauté singulière. Barbasan y étoit ; quoiqu'il y eût assez de monde, je l'eus bientôt aperçu ; et, en vérité, je crois que je ne vis que lui. Le cœur me battit ; j'avois peur qu'il ne sortît. Ma mère, qui ne voyoit là personne de sa connoissance, ne fit pas façon de l'appeler ; il vint à nous d'un air embarrassé ; elle lui fit des reproches de ce qu'il nous avoit négligées. Il répondit qu'il s'étoit présenté plusieurs fois à notre porte.

Quand on veut me trouver, dit ma mère, il faut venir dîner ou souper avec moi; aujourd'hui, par exemple. Je suis désespéré, répondit Barbasan, j'ai un engagement indispensable. Demain donc, dit ma mère. Je ne suis pas plus libre demain, répliqua-t-il.

Piquée de tant de refus, je ne pus me tenir de dire, d'un ton qui se ressentoit de ce qui se passoit en moi : Ma mère, pourquoi le contraindre? Monsieur a mieux à faire. Je vois encore la façon dont il me regarda alors : ses yeux tendres et timides me disoient : Vous êtes bien injuste!

Les tableaux parcourus, que nous ne regardions ni l'un ni l'autre, nous sortîmes. A peine fûmes-nous de retour au logis, que Barbasan y arriva : il dit qu'il avoit trouvé le moyen de se dégager; que, si nous voulions de lui, il passeroit la journée avec nous.

Le voilà établi dans la maison, et moi d'une gaieté qui ne m'étoit pas ordinaire. Tout prit une nouvelle face à mes yeux : ceux même qui ne me donnoient auparavant que de l'ennui me faisoient naître des idées plaisantes. Je crois que Barbasan étoit dans la même situation; nous étions pleins, l'un et l'autre, de cette douce joie que l'on ressent quand on commence d'aimer, et que l'on paye ensuite si chèrement.

La journée se passa comme un moment, et il en fut de même de plusieurs qui lui succédèrent; car Barbasan n'en passoit plus sans nous voir. Comme je n'examinois point mes sentiments, je ne me donnois pas le tourment de les combattre. Il s'établissoit cependant une intelligence entre M. de Barbasan et moi : nous nous faisions de petites confidences sur tous ceux de la société : un coup d'œil nous avertissoit l'un et l'autre que le ridicule ne nous échappoit pas. Notre intérêt conduisoit nos remarques; les femmes, si elles étoient jolies, attiroient mes railleries; et les hommes, surtout ceux qui vouloient être amoureux de moi, celles de Barbasan.

Je n'étois plus si pressée d'aller voir Eugénie; l'amitié devient bien foible quand on commence à être occupé de sentiments plus vifs ; et, si elle reprend ses droits, ce n'est que lorsque le besoin de la confiance la rend nécessaire. Je n'en étois pas encore là ; lorsque je la revis, et que je voulus, comme à mon ordinaire, lui conter ce que j'avois vu de nouveau, je me trouvai embarrassée ; mon cœur battit bien fort quand il fallut nommer le comte de Barbasan. Il sembloit qu'Eugénie me devinoit ; elle me fit plusieurs questions sur son compte ; je ne pus résister au plaisir d'en dire du bien ; et, dès que j'eus commencé à parler de lui, je ne sus plus m'arrêter ; je parlai de sa figure, de son esprit, de sa sagesse.

Il se déguise peut-être mieux, dit Eugénie. Oh ! pour cela, non, répondis-je avec vivacité ; je l'ai bien examiné. Pourquoi cet examen ? répliqua-t-elle. Je meurs de peur qu'il ne vous plaise plus qu'il ne faudroit. Prenez garde à vous, mon enfant : quel malheur, si vous alliez vous mettre dans la tête un homme que vous ne pouvez épouser ! Car je conclus, par ce que vous venez de me dire, que ce Barbasan n'est pas dans le rang où l'on vous cherche un mari ; gardez votre cœur pour celui à qui vous devez le donner.

La cloche, qui l'appeloit à l'église, ne lui permit pas de poursuivre ; mais elle m'en avoit assez dit. Quelle triste lumière elle porta dans mon âme ! Je revins au logis, pensive, rêveuse ; je n'avois pas le courage de m'examiner ; je craignois de me connoître ; je me rassurai pourtant un peu sur ce que Barbasan ne m'avoit rien dit qui ressemblât à l'amour. Il ne me paroissoit pas possible que je pusse aimer quelqu'un qui ne m'auroit pas aimée.

Nous allâmes à un concert où il y avoit toujours beaucoup de monde ; j'y portai les nouvelles pensées dont j'étois occupée. Barbasan se mit vis-à-vis de moi, et s'aperçut que j'étois distraite ; il crut même que j'évitois de le regarder ; inquiet, alarmé de ce changement, il m'en demanda la cause dès qu'il

put me parler. Je n'ai rien, lui dis-je d'un air qui disoit que j'avois quelque chose. Je ne suis en droit, répondit-il, ni de vous questionner, ni de me plaindre ; mais, par pitié, parlez-moi.

Ces mots furent accompagnés d'un regard qui me donna l'intelligence de ce qui se passoit dans nos cœurs ; nous nous entendîmes dans le moment, nous gardâmes tous deux le silence ; et, pour la première fois, nous nous trouvâmes embarrassés d'être ensemble. Il fut rêveur le reste de la soirée, et je continuai de l'être.

Je repassai toute la nuit ce qu'Eugénie m'avoit dit ; les regards, la rêverie de M. de Barbasan ne me laissoient plus la liberté de douter de ses sentiments ; je l'eusse voulu alors ; ce doute eût été un soulagement pour moi ; je m'en serois autorisée pour ne pas examiner les miens.

Que faire ? Quel parti prendre ? Pouvois-je interdire à Barbasan la maison de mon père ? je n'en avois pas le droit. La morale des passions n'est pas austère ; je conclus que je ne devois rien changer à ma conduite, et attendre pour m'inquiéter que j'en eusse des raisons plus légitimes. Que savois-je ce qui pourroit arriver, et ce que la fortune me réservoit ?

Malgré mes résolutions, mon procédé n'étoit plus le même pour Barbasan, ni le sien pour moi ; nous avions perdu l'un et l'autre la gaieté qui régnoit auparavant entre nous. Nous nous parlions moins ; les choses que nous nous disions autrefois n'étoient plus celles que nous eussions voulu nous dire ; Barbasan n'y perdoit rien : je l'entendois sans qu'il me parlât.

Je passoi quelque temps de cette sorte, dans un état qui n'étoit ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais ; mon père et ma mère eurent souvent alors des conférences qui ne leur étoient pas ordinaires ; il ne m'entra point dans l'esprit que j'y eusse part ; je n'y en avois cependant que trop, pour mon malheur.

Je ne l'ignorai pas longtemps. Mon père m'envoya chercher un matin ; je le trouvai seul avec ma mère, qui m'annonça la

première que j'allois être mariée avec M. le marquis de N..., fils du duc du même nom; elle eut tout le temps de me faire un étalage aussi long qu'elle voulut des avantages de ce mariage; que je serois à la cour, que j'aurois un tabouret; et, comme c'étoit à ses yeux le plus haut point de la félicité, elle finit par me dire: Vous êtes trop heureuse; j'ai apporté à votre père autant de bien que nous vous en donnons; j'étois plus belle que vous; voyez la différence de nos établissements.

Mon père, tout subjugué qu'il étoit, se sentit piqué de cette comparaison. Mon Dieu! ma femme, lui dit-il, je connois plus d'une duchesse qui voudroit avoir autant d'argent à dépenser que vous.

Ce discours m'autorisa à marquer mes répugnances : on m'avoit promis, dis-je, qu'on ne songeroit à me marier qu'à dix-huit ans; je ne les ai pas encore; je ne me soucie point d'être duchesse.

Si vous ne vous en souciez pas, nous nous en soucions, nous, dit ma mère d'un ton aigre. Mais, ma mère, répondis-je, mon père dit lui-même que vous êtes plus heureuse. Votre père pense bassement, répliqua-t-elle; allez vous coiffer; je dois sortir, peut-être vous mènerai-je avec moi.

Si j'avois été seule avec mon père, je lui aurois montré ma douleur; je sentois qu'il m'aimoit pour moi; j'apercevois au contraire dans ma mère une tendresse qui ne tenoit qu'à elle; elle avoit d'ailleurs un ton de hauteur et des manières qui m'imposoient.

Je remontai dans mon appartement dans un état bien différent de celui où j'en étois sortie un peu auparavant; j'avois un poids sur le cœur trop pesant pour le soutenir seule : il me falloit quelqu'un à qui je pusse parler; je n'avois qu'Eugénie, je courus chez elle.

Deux heures de peines et de trouble avoient apporté sur mon visage un si grand changement que, dès qu'elle me vit, elle me

demanda avec inquiétude si j'étois malade. Je le voudrois, répondis-je en pleurant; je crois que je voudrois être morte. Qu'avez-vous donc, mon enfant? me dit-elle. Dépêchez-vous de parler, vous me donnez une véritable inquiétude. Hélas! répliquai-je, je suis la plus malheureuse personne du monde; mon père et ma mère viennent de m'annoncer que je suis promise à M. le marquis de N... Que ferai-je, ma chère Eugénie? Gardez-moi avec vous; j'aime mieux passer ma vie dans le couvent que d'épouser un homme que je hais, qui ne veut de moi que pour mon bien, qui croit me faire trop d'honneur, qui me méprisera dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée ni de la condition, ni du rang : à quoi me serviroit tout cela avec un mari qui me donneroit mille dégoûts, mille mortifications? Que je suis à plaindre! conseillez-moi, je vous en prie.

Vous obéirez, répondit Eugénie. Ah! vous ne m'aimez plus! m'écriai-je; vous voulez que je sois malheureuse! Je veux, répliqua-t-elle, que vous soyez raisonnable; vous n'avez pas même de prétexte pour refuser le marquis de N... Pourquoi voulez-vous qu'il vous méprise? pourquoi toutes ces chimères? êtes-vous la première fille de votre espèce qui aura été transplantée à la cour? Ayez-y un maintien convenable; votre naissance alors, loin de vous nuire, vous servira : mettez, par votre conduite, le public dans vos intérêts, et votre mari lui-même n'osera vous manquer. Mais, répliquai-je, je le hais, et je le haïrai toujours.

Eugénie fixa quelques moments ses yeux sur moi, et m'obligea à baisser les miens. Vous craignez, me dit-elle, que je ne lise dans votre cœur. Hélas! mon enfant, j'y lis depuis longtemps; le marquis de N... ne vous paroît haïssable que parce que Barbasan vous paroît aimable; je ne vous en ai point parlé; je sentois que vous vous seriez appuyée de ma pénétration pour vous justifier à vous-même vos sentiments. A quoi pensez-vous? continua-t-elle; que voulez-vous faire de cette inclination? voulez-

vous vous rendre malheureuse? car vous ne sauriez vous flatter de l'épouser.

Le nom de Barbasan, l'impossibilité d'être à lui, que je n'avois envisagée jusque-là que vaguement, me remplirent d'un sentiment si tendre et si douloureux, qu'en un instant mon visage se couvrit de larmes. Vous me faites pitié, me dit Eugénie; parlez-moi; ne craignez point de me montrer votre foiblesse; si je vous condamne, je vous plains aussi; vous avez besoin de conseils, vous avez besoin de courage. Barbasan sait-il l'inclination que vous avez pour lui? Hélas! m'écriai-je, comment la saurait-il! je ne la sais pas moi-même. Vous a-t-il parlé? continua-t-elle; quelle est sa conduite? quelle est la vôtre?

J'étois dans cet état où la confiance est un véritable besoin : l'amitié qu'Eugénie me marquoit m'y engageoit encore, et puis le plaisir de parler de ce qu'on aime! Je contai donc avec le plus grand détail non-seulement tout ce que Barbasan m'avoit dit, mais ce que je lui avois entendu dire. Si vous saviez, ajoutai-je, combien il est raisonnable, combien il est différent des autres!

Je le crois, dit Eugénie; mais, mon enfant, ce n'est point un mari pour vous. Eh bien! répliquai-je avec vivacité, je me mettrai dans un couvent. C'est ce que vous pouvez encore moins que tout le reste, répondit-elle; voulez-vous faire l'héroïne de roman, et vous enfermer dans un cloître, parce qu'on ne vous donne pas l'amant que vous voulez? Croyez-moi, votre douleur ne sera pas éternelle, il vous sera aisé d'oublier Barbasan; il ne faut pour cela que le bien vouloir; mais, dans un couvent, il ne suffit pas de vouloir être contente pour l'être. Gardez-vous de laisser apercevoir au marquis de N..... un dégoût qu'il ne vous pardonneroit jamais : il faut être bienséante, mais il ne faut pas être dédaigneuse.

Les discours d'Eugénie m'affligeoient et ne me persuadoient point; je le lui reprochai en pleurant. Loin de s'offenser de mes

plaintes, elle y répondit avec tant d'amitié, elle me parla d'une manière si touchante et si raisonnable, qu'elle me réduisit à lui promettre ce qu'elle voulut. Je devois fuir Barbasan, lui ôter toutes les occasions de me parler; et, si malgré mes soins il y parvenoit, je devois le prier de ne plus venir chez mon père.

Cet article fut longtemps contesté ; je disois que je n'en avois pas le droit. Ne vous faites pas cette illusion, me répondit-elle; si Barbasan est tel que vous me le représentez, il vous obéira ; s'il est différent, il ne vaut pas le chagrin qu'il vous donne. Elle me fit promettre que je la viendrois voir, et que je ne lui cacherois rien.

Je la quittai avec une douleur de plus : elle avoit porté dans mon cœur une triste lumière. Ma tendresse pour Barbasan ne me présageoit que des peines; je trouvois cependant une douceur infinie à m'y abandonner; j'imaginois même du plaisir à souffrir pour ce que j'aimois.

J'étois à peine rentrée dans la maison, que madame la duchesse de N... vint pour présenter son fils dans les formes. J'avois tant pleuré, que mes yeux étoient encore rouges. La duchesse en prit occasion de me dire mille fadeurs sur le bon naturel qui me faisoit craindre de quitter mes parents. Savez-vous bien, dit-elle à ma mère, qu'il y a plus de mérite que vous ne pensez d'aimer tant une mère aussi jeune et aussi jolie que vous ? Et m'adressant la parole : Ne donnez pas toute cette tendresse à cette maman; je veux en avoir ma part. En vérité, poursuivit-elle, je sens que je l'aime de tout mon cœur. Elle parloit ensuite des ajustements qui me conviendroient, et toujours par-ci par-là quelques mots de la cour.

J'écoutois tous ces discours avec le plus grand dégoût ; peut-être que malgré mes dispositions l'amour-propre qui ne perd jamais ses droits se faisoit sentir, et que l'air distrait et presque ennuyé du fils y avoit autant de part que les propos de sa mère ; je l'avois observé regardant tantôt sa montre, tantôt la pendule :

l'heure du spectacle approchoit; quelle apparence que ma vue tînt bon contre la nécessité d'y aller étaler un habit de goût qu'il avoit mis ce jour-là!

La duchesse, pour prévenir quelque impatience trop marquée de son fils, finit sa visite. Je vais, dit-elle en nous quittant, travailler au duché; je meurs d'impatience que nous finissions; il me semble que je ne tiendrai jamais assez tôt à tous vous autres; et tout de suite: Mais, après tout, pourquoi attendre? Ne sommes-nous pas bien assurés que notre enfant sera duchesse?

La vanité de ma mère me servit cette fois: comme le bienheureux tabouret étoit l'objet de mon mariage, elle répondit à madame de N... qu'il convenoit de s'en tenir aux arrangements dont on étoit d'accord, et d'attendre que l'on eût fait passer son duché sur la tête de son fils.

Je respirai du petit délai que ce discours me promettoit. La fin de cette journée et les suivantes se passèrent comme à l'ordinaire. M. le marquis de N... venoit se montrer dans les heures où il n'avoit rien de mieux à faire.

Quoique nous ne reçussions point les compliments, on parla de notre mariage: je compris, à la tristesse de Barbasan, qu'il en étoit instruit; la mienne, que je ne pouvois dissimuler, dut lui apprendre aussi ce que je pensois. Je le fuyois cependant, mais il faut dire la vérité, moins pour le fuir que pour n'avoir pas à lui dire qu'il devoit me fuir lui-même.

J'avois plus de liberté de faire ce que je voulois, depuis qu'on regardoit mon établissement comme très-prochain; j'en profitois pour rester dans ma chambre. Un jour, mon maître de clavecin venoit de me quitter; j'étois dans cet état de rêverie et d'attendrissement où la musique nous jette toujours quand nous avons quelque chose dans le cœur: j'avois les yeux attachés sur un papier que je ne voyois point, quand un bruit que j'entendis m'obligea de les lever, et me fit voir Barbasan à quelques pas de moi, appuyé sur le dos d'une chaise, dans une contenance si

triste, le visage si changé, qu'il m'auroit fait pitié quand je n'aurois eu que de l'indifférence pour lui.

Nous demeurâmes quelques moments sans parler : je fis un mouvement pour entrer dans une chambre à côté, où travailloit la femme qui me servoit. De grâce, un moment! me dit-il d'un air interdit; s'il n'y alloit que de ma vie, je ne m'exposerois pas à vous déplaire ; mais il s'agit du bonheur ou du malheur de la vôtre : le marquis de N..., que vous devez épouser, est sans caractère, sans mœurs, et affecte même les vices qu'il n'a pas : loin de connoître et de sentir sa félicité, il est assez vain, assez présomptueux pour vous croire trop honorée de porter son nom ; la fortune que vous lui apporterez ne servira qu'à accroître ses ridicules ; il oubliera qu'il vous la doit, que vous en devez jouir ; il en fera à vos yeux l'usage le plus méprisable.

Suis-je la maîtresse? lui dis-je en essuyant quelques larmes qui s'échappoient de mes yeux; je ne prévois que trop les malheurs qui m'attendent. Et vous vous y soumettez! s'écria Barbasan; vous ne ferez point d'efforts auprès d'un père qui vous aime! Soyez heureuse, par pitié pour moi; soyez heureuse pour m'empêcher de mourir désespéré. Hélas! lui dis-je emportée par mon sentiment, je ne le serai jamais. Ah! vous le seriez, s'écria Barbasan en se précipitant à mes genoux, si la fortune ne m'avoit pas traité si cruellement. Oui, un amour tel que le mien vous auroit trouvée sensible; je n'aurois connu d'autre gloire, d'autre félicité que celle de vous adorer.

Je ne sais ce que j'allois répondre quand j'aperçus le marquis de N... à deux pas de nous, qui regagnoit la porte : il avoit vu Barbasan à mes genoux; il pouvoit même avoir entendu ce qu'il m'avoit dit; j'en fus troublée au dernier point : que penseroit-il de moi? Et ce qui me touchoit mille fois plus, qu'en penseroit-on dans le monde? Je reprochai à Barbasan son indiscrétion, les chagrins qu'il m'alloit attirer, et je finis par fondre en larmes.

Il étoit si affligé lui même de la peine qu'il me causoit, qu'il

n'eut besoin pour sa justification que de sa douleur : je lui avois dit d'abord avec vivacité de sortir de ma chambre ; quoique je continuasse de le lui dire, ce n'étoit plus du même ton. Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin.

Cette aventure, qui auroit dû lui nuire auprès de moi, produisit un effet tout contraire. Je trouvois que nous avions une affaire commune : je vins à raisonner avec lui des suites qu'elle pourroit avoir, de la conduite que je devois tenir. Je me flattois que mon mariage seroit rompu. Je n'ose l'espérer, me disoit-il ; le marquis de N... n'a ni assez d'amour, ni assez d'honneur pour avoir de la délicatesse.

Le peu d'amour du rival amenoit naturellement des protestations de la vivacité du sien. Enfin, je ne sais comment tout cela s'arrangea dans ma tête, mais il me sembla que je pouvois l'écouter ; et, avant que de nous quitter, je lui promis de lui rendre compte du tour que prendroit cette affaire. Je voulois qu'il fût quelques jours sans paroître dans la maison ; il ne voulut jamais y consentir. La prudence exigeoit au contraire, disoit-il, qu'il ne parût aucun changement dans sa conduite : la mienne étoit bien déraisonnable ; mais j'avois dix-sept ans, le cœur tendre, une inclination naturelle pour Barbasan, et une aversion invincible pour le marquis de N...

Il vint souper comme à son ordinaire : si j'avois pu douter qu'il eût vu Barbasan à mes genoux, son air et sa contenance m'en auroient fait douter ; il me parla avec la même aisance, il attaqua Barbasan de conversation ; loin d'avoir de l'aigreur, il fut au contraire toujours de son avis.

Nous nous disions des yeux la surprise que cette façon d'agir nous causoit : je m'imaginois que c'étoit par bon procédé et par ménagement pour moi qu'il vouloit rompre sans éclat. Il me paroissoit alors digne de mon estime ; mais je changeai bien de sentiment quand j'appris, deux jours après, qu'il pressoit la conclusion de notre mariage plus que jamais, et qu'il mettoit tout

en usage auprès de ma mère pour qu'elle ne s'obstinât plus à attendre que le duché fût sur sa tête.

Une conduite si indigne me redonna, avec l'éloignement que j'avois pour lui, le mépris le plus profond. Je me fis une nécessité de consulter Barbasan sur ce que j'avois à faire : il avoit si bien démêlé le caractère du marquis de N..., qu'il ne pouvoit manquer de me donner des avis utiles.

Avec quelle rapidité les passions nous emportent, dès que nous leur avons cédé le moins du monde! Je me trouvai en intelligence avec mon amant; je lui entendois dire qu'il m'aimoit; je lui laissois voir une partie de mes sentiments : je croyois qu'il m'étoit permis de lui parler en particulier; que la bienséance n'en seroit point blessée; qu'il suffisoit que j'eusse une femme avec moi, et cette femme, j'avois pris soin de la mettre dans mes intérêts. J'eus donc plusieurs conversations avec Barbasan; il trouvoit toujours quelques prétextes pour les rendre nécessaires; il faut avouer qu'elles me le paroissoient autant qu'à lui.

Nous résolûmes que je parlerois à mon père, que je lui montrerois toute ma répugnance. Il est né, disoit Barbasan, avec les meilleurs sentiments du monde : ses entours n'ont gâté en lui que l'extérieur, il lui reste un fonds de raison qui pourra prendre le dessus. Il m'est souvent venu en pensée, continua-t-il, d'acquérir son amitié et celle de madame votre mère par les mêmes voies que d'autres les ont acquises; mais mon cœur y a toujours répugné. C'étoit, d'ailleurs, vous manquer d'une manière indigne, que de travailler à augmenter des ridicules dont vous gémissez.

Les sentiments vertueux que Barbasan faisoit paroître n'étoient pas perdus pour lui : je m'en faisois une excuse de ma foiblesse.

Mon père se levoit toujours assez matin ; je pris ce temps pour lui parler. Il fut étonné de me voir de si bonne heure; je me mis d'abord à ses genoux, je lui pris la main, je la baisai plusieurs fois sans avoir prononcé une seule parole. Qu'avez-vous,

me dit-il, mon enfant? Parlez-moi; vous savez que je vous aime. Ah! mon père, m'écriai-je, c'est ce qui soutient ma vie; c'est ce qui me donne de l'espérance. Non, vous ne me rendrez pas la plus malheureuse du monde! vous ne me forcerez pas d'épouser le marquis de N.... Mon père, continuai-je en lui baisant encore la main, que je tenois toujours, et en la mouillant de quelques larmes, prenez pitié de votre fille!

Vous me faites de la peine, me dit-il d'un ton plein de bonté; remettez-vous, mon enfant. Mais, pourquoi avez-vous tant d'aversion pour le marquis de N...? est-ce qu'il ne vous aimeroit pas? Il fait cent fois pis, répliquai-je, il me donne lieu de le mépriser; je suis sûre aussi qu'il n'a point d'estime pour moi; et, ce qui achève de le dégrader dans mon esprit, il n'a nul besoin d'estimer une fille dont il veut faire sa femme.

Où prenez-vous tout cela? dit mon père. Je n'en suis que trop sûre, répondis-je. Il alloit sans doute me presser de lui dire quelles étoient ces sûretés, et je crois que je lui aurois avoué tout de suite mon inclination pour Barbasan, quand un homme, de ses amis, vint lui parler d'une affaire pressée. Mon père m'embrassa, et n'eut que le temps de me dire: Votre mère m'embarrasse, tâchez de la gagner.

Je l'aurois tenté inutilement; mais la manière dont mon père avoit parlé me donna du courage: je restai persuadée que, s'il n'avoit pas la force de s'opposer aux volontés de ma mère, du moins il me pardonneroit de lui désobéir. Je rendis compte de tout à Barbasan; car je ne faisois rien sans le lui dire; nos intérêts étoient devenus les mêmes. Je n'avois pourtant encore osé lui avouer que je me gardois pour lui; mais sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, nous nous entendions sans nous parler.

Cependant les préparatifs des noces se faisoient: le marquis de N... ne prenoit point le dégoût que je tâchois de lui donner, et fermoit les yeux sur l'intelligence de M. de Barbasan avec

moi, et que loin de lui cacher, je lui montrois au delà de ce qu'elle étoit. Je touchois au moment d'éclater, quand j'en fus délivrée par un événement bien triste et bien douloureux.

Mon père, dont la santé avoit toujours été admirable, fut attaqué d'une fièvre qui résista à tous les remèdes : les amis et les parents firent des merveilles les premiers jours ; mais la longueur de la maladie les lassa. L'antichambre, qui étoit pleine, du matin au soir, de ceux qui venoient savoir des nouvelles du malade, se vida insensiblement. Ma mère tint bon assez longtemps ; mais enfin elle se lassa comme les autres : elle recommença à recevoir du monde, à donner à souper ; et, pour y être autorisée, on ne manquoit pas de dire que le mal de mon père n'étoit pas dangereux, qu'il ne lui falloit que du repos. Les médecins, pour plaire à ma mère, tenoient le même langage ; mais ils ne pouvoient me rassurer. Un pressentiment secret, la tristesse profonde dont j'étois dévorée, m'avertissoient de mon malheur.

J'étois cependant obligée de me montrer au souper ; ma mère le vouloit, et je ne voulois pas moi-même ajouter encore à l'indécence de sa conduite par une tout opposée. Je prenois sur mon sommeil pour remplacer les heures que ces considérations m'obligeoient de passer hors de la chambre de mon père : j'avois obtenu de coucher dans un cabinet qui y touchoit. Dès qu'il n'y avoit auprès de lui que ceux qui devoient y passer la nuit, je me relevois pour calmer mon inquiétude, et pour lui rendre des soins dont il me sembloit que personne ne pouvoit s'acquitter comme moi.

Un soir que je lisois auprès de lui pour tâcher de lui procurer quelque repos, je m'aperçus qu'il souffroit plus qu'à l'ordinaire. Son état, dont les suites me faisoient frissonner, me saisit au point que, quelques efforts que je fisse, mes larmes coulèrent, et que je fus contrainte d'interrompre ma lecture.

Mon père demeura quelque temps dans le silence ; et, me

tendant ensuite la main: Ne vous affligez point, mon enfant, me dit-il; il faut se soumettre: ma vie est entre les mains de Dieu; il m'a fait la grâce de me donner le temps de me reconnoître. La longueur de ma maladie m'a familiarisé avec la mort. Je ne regrette que vous, ma chère Pauline, je vous laisse dans l'âge où les passions ont le plus d'empire: vous n'avez que vous pour vous conduire : votre mère est plus capable de vous égarer que de vous guider: que ne pouvez-vous voir les choses de l'œil dont je les vois présentement ! Mais les ai-je vues moi-même dans la santé? il a fallu toucher au moment où tout disparoît, pour en sentir le néant. A quoi m'ont servi ces richesses accumulées avec tant de soin? L'usage que j'en ai fait a été perdu même pour le plaisir. Une vue confuse de ce que j'étois, de ce qu'on pensoit de moi, a répandu sur ma vie une amertume qui l'a empoisonnée; mais ces avertissements secrets avoient moins de pouvoir que ma femme. Pouvois-je lui résister? elle m'aimoit alors; je l'adorois. Hélas! poursuivit-il avec un soupir, c'est parce que je l'adorois qu'il eût fallu lui résister ! Je l'ai livrée aux conseils pernicieux que donnent les exemples, et je meurs de la malheureuse certitude où je suis qu'elle les a trop suivis. Que m'importe, après tout? continua-t-il en essuyant quelques larmes ; c'est une raison de plus pour mourir sans foiblesse.

Ah! mon père, m'écriai-je en me jetant à genoux auprès de son lit et en lui prenant ses mains que je baignois de mes larmes, par pitié pour moi, écartez des idées qui me tuent! Voulez-vous m'abandonner? Que ferois-je? que deviendrois-je sans vous? La douleur me suffoquoit: je restai la tête penchée sur le bord du lit.

Mon père m'embrassa : Votre affliction, ma fille, me dit-il, me fait encore mieux sentir le procédé des autres. Elle m'a pourtant aimé, ajouta-t-il, mais elle ne m'aime plus. Vous ne devez pas craindre qu'elle vous presse à l'avenir pour le marquis de N... Je prévois des desseins pour vous, ma chère Pauline ; ne pre-

nez, s'il vous est possible, un mari que du consentement de votre raison : défiez-vous de votre cœur ; ou, si vous l'écoutez, promettez-moi du moins de mettre à l'épreuve celui qu'il nommera : je vais vous en donner le moyen. Voilà un petit portefeuille qui contient presque tout mon bien : celui qui paroîtra après ma mort ne sera pas assez considérable pour que l'on songe à vous épouser par des vues d'intérêt. Si c'est un homme d'un rang élevé, vous récompenserez sa générosité et son amour en lui découvrant vos richesses; il vous en aimera davantage de lui avoir donné lieu, en les lui cachant, de s'être montré à vous par un si beau côté. Si, au contraire, celui que vous choisirez est d'une condition et d'un état médiocres, vous aurez le plaisir sensible, et qui peut-être est le plus grand de tous, de faire la fortune de ce que vous aimerez.

Mon père, en me parlant, me présentoit toujours ce portefeuille, ou plutôt ce trésor, car c'en étoit véritablement un : loin de le prendre, je me levai et m'écartai du lit. Il me sembloit que l'accepter, c'étoit me donner une certitude du malheur qui me menaçoit, que c'étoit avancer ce fatal instant. Frappée de cette idée, je sortis de la chambre avec la même promptitude et le même saisissement que si un précipice se fût ouvert devant moi : la douleur me suffoqua ; j'allai me jeter sur un lit, où je donnai un libre cours à mes larmes. J'ai eu bien des malheurs : je ne sais cependant si j'ai eu des moments plus douloureux que celui-là.

Mon père, qui ne me vit plus, éveilla une garde qui étoit endormie, et m'envoya dire de revenir : je ne pouvois m'y résoudre; je demandai s'il se trouvoit plus mal : Non, me dit la garde, mais il souhaite que vous lisiez.

Je n'étois nullement en état de lire ; mes yeux étoient remplis de larmes, et les sanglots me suffoquoient. On dit à mon père, pour me donner le temps de me remettre, que j'étois montée dans mon appartement : il ordonna qu'on vînt m'y chercher : je

remis mon visage, et j'assurai ma contenance le mieux qu'il me fut possible. Ce portefeuille, que mon père tenoit toujours, m'obligeoit à me tenir écartée du lit.

Approchez-vous, approchez-vous, me dit mon père ; ne vous obstinez plus si vous ne voulez me fâcher et me rendre plus malade ; prenez ce que je vous donne. Non, mon père, lui dis-je, je ne m'y résoudrai jamais ; vous me percez le cœur de la plus vive douleur : vous voulez donc mourir ! Mon Dieu ! que je suis misérable ! Eh bien, répondit mon père, prenez ceci comme un dépôt que je vous confie : mon intérêt et mon honneur exigent qu'il soit entre vos mains ; vous me le remettrez si Dieu me rend la santé ; et, s'il dispose de moi, vous exécuterez ce qui est dans un mémoire écrit de ma main. Prenez les mesures les plus sages pour que ceux à qui vous ferez remettre les sommes que je marque ne puissent savoir de qui elles viennent ; ils verroient trop que ce sont des restitutions ; je mériterois d'en avoir la honte ; mais elle ne seroit plus pour moi ; vous l'auriez toute seule, vous qui ne la méritez pas. Allez tout à l'heure, ma chère Pauline, poursuivit-il en mettant le portefeuille dans mon sein, et en me forçant absolument de le prendre, enfermez ceci ; n'en parlez à personne, et laissez-moi reposer; j'en ai besoin.

Il fallut obéir. Les dernières paroles de mon père avoient même diminué ma répugnance. Je voyois que les ordres qu'il me donnoit ne pouvoient être confiés qu'à moi ; mais ma douleur n'en étoit pas soulagée ; je souffrois au contraire une espèce de peine. Plus j'aimois mon père, plus il me marquoit de confiance et de bonté, et plus il faisoit pour moi, plus je m'affligeois qu'il eût des reproches à se faire.

Comme c'étoit à peu près le temps où je prenois quelques heures pour me reposer dans mon lit, je me couchai, non pour chercher du repos (j'en étois bien éloignée), mais pour pleurer en liberté.

Ma mère achevoit encore de m'accabler ; je ne pouvois douter,

par ce que je venois d'entendre, qu'elle ne fût l'unique cause de l'état où étoit mon père ; cependant elle étoit ma mère : je devois l'aimer et la respecter. Comment accorder ce devoir avec l'éloignement que je prenois, malgré moi, pour elle? Je résolus du moins de me rendre maîtresse de mon extérieur, et de garder pour moi seule les connoissances que j'avois acquises. Barbasan lui-même ne fut pas excepté du silence que je m'imposai : il faut tout dire, un retour d'amour-propre ne me permettoit pas de lui montrer quelqu'un à qui je tenois d'aussi près, par un côté si désavantageux.

Mon père parut mieux pendant plusieurs jours ; j'en avois une joie digne de ce qu'il avoit fait pour moi : ce pauvre homme en étoit touché : et, pour ne pas la troubler, paroissoit prendre des espérances dont il étoit fort éloigné : j'étois souvent seule auprès de lui ; il en profitoit pour me dire des choses tendres et pour me donner des avis utiles : son sens droit, ses vertus naturelles agissoient alors sans obstacle. Vous trouverez des ingrats, me disoit-il. Que vous importe? la reconnoissance est l'affaire des autres ; la vôtre est de faire le bien que vous pouvez ; il le faudroit même pour le plaisir : je n'ai de ma vie eu d'instant plus délicieux que celui où je rendis un service considérable à un homme que j'aimois ; il l'ignora longtemps : il eût pu l'ignorer toujours, sans que j'y eusse rien perdu ; la satisfaction de m'en estimer davantage me suffisoit. Je rapporte ce discours, parce qu'on verra dans la suite dans quel cas je m'en suis autorisée.

Barbasan n'avoit pas imité les commensaux de la maison : il s'informoit avec intérêt de la santé de mon père ; et, quand il lui étoit permis de le voir, il demeuroit dans sa chambre aussi longtemps qu'il le pouvoit : il y avoit d'autant plus de mérite, que ses soins étoient presque perdus pour lui : ma tendresse pour mon père faisoit taire tout autre sentiment ; Barbasan s'en plaignoit avec une douceur charmante. Vous n'êtes occupée que de votre père, me disoit-il ; à peine vous apercevez-vous que je vous vois,

que je vous parle; je m'en afflige; je ne sais cependant si je vous voudrois autrement : tout ce qui augmente l'estime que j'ai pour vous, tout ce qui confirme l'idée de perfection que je me suis formée de votre caractère, satisfait mon cœur.

Après quelques jours d'espérance, je retombai non-seulement dans mes craintes, mais j'eus la cruelle certitude que mon père ne pouvoit en revenir : il languit encore quelque temps, et mourut avec la résignation d'un homme pénétré des vérités de la religion, et avec la constance d'un philosophe. On nous conduisit, ma mère et moi, chez une de ses parentes : j'étois pénétrée de la plus vive douleur; ma mère, au contraire, avoit peine à garder les dehors que la bienséance exige, et je m'affligeois encore de ce que j'étois seule affligée. Lorsque ma mère retourna dans la maison, je ne voulus point y retourner : je demandai la permission d'aller avec Eugénie; on me l'accorda sans peine. J'étois devenue un témoin, pour le moins, incommode.

Me voilà donc encore une fois dans le couvent; mais, comme je n'étois plus un enfant, et que je n'y étois que parce que je voulois y être, j'eus un appartement particulier. Eugénie avoit seule inspection sur ma conduite : je me soumis sans peine à une autorité que je lui avois donnée moi-même, et qui étoit exercée par l'amitié.

Les motifs qui m'avoient rendue discrète avec le comte de Barbasan ne subsistoient pas avec Eugénie; aussi ne lui cachai-je rien de ce que mon père m'avoit donné lieu de soupçonner. Il y a longtemps, me dit-elle, que je vous en aurois parlé si je n'avois cru qu'il convenoit de vous laisser ignorer les choses dont il ne vous est pas permis de rester instruite.

Je ne fus pas plus mystérieuse sur le portefeuille : nous l'ouvrîmes ensemble, non par impatience de jouir de ce qu'il contenoit : je me dois le témoignage que je n'avois sur cela ni désirs ni empressements; je regardois, au contraire, ce bien comme un dépôt que je ne devois remettre qu'aux conditions que mon père

m'avoit marquées ; mais j'étois pressée d'exécuter les ordres qu'il m'avoit donnés. Le secours et surtout les conseils d'Eugénie m'étoient nécessaires : les sommes furent remises à ceux à qui elles appartenoient.

Tout le monde fut étonné du peu de bien qui parut dans la succession ; il ne fut plus question du marquis de N.... ; il ne garda pas même avec moi les dehors de la politesse ; une simple écriture à la porte de mon couvent, pour lui et pour sa mère, mit fin à ses prétentions.

Le marquis de Crevant se montra plus longtemps ; mais ses soins faisoient si peu d'impression sur moi, que je n'ai pas daigné en faire mention : j'étois cependant bien aise qu'il m'aimât assez pour en faire un sacrifice à Barbasan. Je ne l'avois point encore vu depuis que j'étois dans le couvent ; je demandai à Eugénie s'il ne m'étoit pas permis de le recevoir. Vous seriez bien fâchée, me dit-elle, si je vous disois non ; mais, après tout, je suis bien aise d'examiner son esprit, son caractère ; si je ne le trouve point tel que vous me l'avez dépeint, je ne ferai grâce ni à l'un ni à l'autre, et je n'oublierai rien pour vous séparer.

Je n'étois point alarmée de cet examen. Barbasan pouvoit-il manquer de plaire ? Le cœur me battit cependant quand on vint m'annoncer qu'il étoit au parloir. Nos opinions, nos sentiments même cherchent encore à s'appuyer de l'approbation des autres. J'apportois à la contenance et aux discours de Barbasan une attention que je n'avois point eue jusque-là ; j'allois au-devant de ses paroles ; je crois que je l'aurois dispensé de m'aimer dans ce moment, et qu'il m'eût suffi qu'il se fût montré digne d'être mon amant ; il m'adressoit inutilement la parole : attentive à l'examiner, je ne lui répondois point ; ce silence, si obligeant, s'il en avoit su le motif, le toucha sensiblement ; il n'eut plus la force de soutenir la conversation ; j'y pris part à la fin, pour le faire parler ; mes yeux lui dirent ce qu'ils lui disoient tou-

jours : il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la liberté de son esprit ; il s'efforça de plaire à Eugénie, et il y réussit.

Malgré la plaisir que j'avois de le voir, j'avois une vraie impatience que la visite finît, pour l'entendre louer tout à mon aise. Ai-je tort ? dis-je à Eugénie dès que nous fûmes seules. Vous ne m'en feriez pas la question, répliqua-t-elle, si vous n'étiez assurée de ma réponse. Il est vrai qu'il est aimable ; et, ce que j'estime bien davantage, il a l'air d'un honnête homme, et peut-être n'est-il qu'un bon comédien. Ah ! m'écriai-je, cette pensée est bien injuste ! et vous êtes cruelle de me la présenter. Je fais, dit Eugénie, le personnage de votre raison. Quel malheur pour vous si cet esprit, si ces grâces, enfin si ces dehors si séduisants cachoient des vices ! Il ne faudroit pas même de vices, de défauts dans l'humeur ; de la légèreté, de l'inconstance suffiroient pour vous rendre malheureuse. Non, ma chère Eugénie, il n'a rien de tout cela, lui dis-je en l'embrassant. Promettez-moi que vous ne serez point contre lui. Promettez-moi aussi, répondit-elle, de ne prendre aucun parti sans mon aveu, et de m'en croire sur l'examen que je ferai de votre amant. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je le promis de bonne foi. Croit-on courir quelque risque de laisser examiner ce qu'on aime ?

Voilà donc Barbasan établi dans mon parloir ; il y passoit les journées presque entières ; l'amour répandoit sur nos moindres occupations ce charme secret qu'il répand sur tout ; et, quand je ne le voyois plus, je subsistois de cette joie douce dont il avoit rempli mon cœur.

Ma mère venoit me voir fort rarement : malgré ce que nous étions l'une à l'autre, nous ne nous tenions presque plus. Je ne pouvois être alors un objet d'ambition : mon bien paroissoit trop médiocre pour faire un mariage brillant. Je n'étois donc qu'une grande fille, propre seulement à déparer une mère et à la vieillir ; mes dispositions n'étoient pas plus favorables. Ce que mon père m'avoit dit ne me sortoit point de la tête.

La conduite de ma mère ne le justifioit que trop : ses liaisons avec la marquis de N....., dont je ne pouvois plus être le prétexte, commencèrent à faire du bruit dans le monde : elle avoit formé apparemment le dessein de l'épouser, dès qu'elle avoit espéré de devenir libre. Quand le temps d'exécuter son projet fut venu, elle me tint de ces sortes de discours vagues qui ne signifient rien, et qui mettent pourtant en droit de vous dire : Je vous l'avois dit.

J'appris, à quelque jours de là, que le mariage étoit fait. Mon tuteur eut ordre de m'en instruire ; cet homme, qui avoit eu son éducation chez mon père, et qui y avoit fait une espèce de fortune, m'aimoit comme si j'eusse été sa fille, et s'affligeoit d'un événement qui, selon lui, me faisoit grand tort : mon insensibilité le consola, et surtout la ferme résolution où je lui parus de rester dans mon couvent. Hélas ! elle ne me coûtoit guère. Quel lieu plus agréable que celui où je voyois ce que j'aimois !

Le mariage de ma mère, qui ne me touchoit pas pour moi, me toucha cependant par un autre endroit ; il me rappeloit la mort de mon père ; ce père qui m'aimoit si tendrement, l'avois-je assez pleuré ? Je me reprochois, et je reprochois à Barbasan d'avoir trop tôt séché mes larmes. Vous m'avez arraché, lui disois-je, une douleur légitime. Que sais-je si vous ne m'en donnerez point quelque jour que je devrai me reprocher ! Mon Dieu ! de quelle façon il me répondoit ! quelles expressions ! quelle vivacité ! quelle douleur que je pusse former des doutes ! Il falloit, pour arrêter ces plaintes, lui demander pardon. Je le demandois avec un plaisir que la douceur de me soumettre à ce que j'aimois augmentoit encore.

J'avois dit à Eugénie que je me destinois à Barbasan ; mais je n'avois encore osé le lui dire à lui-même. Le mariage de ma mère amena la chose naturellement. Après en avoir raisonné avec lui, je conclus que j'en étois plus libre ; il baissoit les yeux ; son air étoit tendre et embarrassé ; il n'osoit parler. Je vous

entends, lui dis-je, entendez-moi aussi : aurois-reçu vos soins ? vous aurois-je laissé voir ce qui se passe dans mon cœur ?... La joie de Barbasan ne me permit pas de poursuive ; il tomba à mes genoux : quels ravissements ! quels transports ! de combien de façons il m'exprimoit sa reconnoissance !

Ce bonheur qui le ravissoit étoit encore éloigné ; il falloit attendre que j'eusse vingt-cinq ans, et je n'en avois que vingt. Qu'importe ? dit Barbasan à Eugénie qui voulut lui en faire faire la réflexion ; je la verrai, je l'aimerai, je lui serai soumis : en faut-il davantage ? Vous éprouverez mon cœur, me disoit-il, j'en aurai plus de droits sur le vôtre. Hélas ! il n'en avoit pas besoin ; une inclination naturelle, que loin de combattre je cherchois même à fortifier, lui donnoit ces droits qu'il vouloit acquérir. Quel temps heureux que celui que je passois alors ! J'étois contente de ce que j'aimois ; et, ce qui me flattoit encore plus, il l'étoit de moi.

Notre bonheur se soutint pendant quelques mois ; mais il étoit trop parfait pour pouvoir durer. La fortune commença à se déclarer contre moi par la grossesse de ma mère. J'allois tenir par là à la famille de mon beau-père. Il ne convenoit pas de me laisser maîtresse de ma destinée. Mon bien, tout médiocre qu'il étoit, excitoit ses désirs ; il reviendroit aux enfants de ma mère, supposé que je pusse rester fille. Il falloit pour cela éloigner tous les mariages, et surtout celui de Barbasan.

Le commandeur de Piennes, qui avoit pris beaucoup d'amitié pour moi, vint m'avertir qu'on me préparoit des traverses. M. le duc de N..., me dit-il, sait vos liaisons avec Barbasan ; il s'en autorisera pour exercer son pouvoir. Ne vous y trompez pas, ajouta-t-il ; il peut très-bien obtenir un ordre qui vous sépareroit de votre amant, peut-être pour jamais.

Ce discours, qui me glaçoit de crainte, me fit voir tout possible. Je résolus, par le conseil du commandeur, que je ne ver-

rois Barbasan que rarement. La difficulté fut de l'y déterminer; il se moquoit de ma prudence; c'étoit se donner, disoit-il, le malheur qu'on me faisoit appréhender: il étoit, d'ailleurs, si indigné contre mon beau-père, que j'eus besoin de toute mon autorité pour l'empêcher de faire quelque folie.

Il me dit, à quelque temps de là, que la nécessité de terminer une affaire qui lui importoit l'obligeroit de faire un petit voyage du côté de Chartres. La veille du jour où il avoit fixé son départ, nous eûmes une peine extrême à nous quitter. Barbasan revint deux ou trois fois de la porte; il lui restoit toujours quelque chose à me dire.

Un valet de chambre, qui étoit auprès de lui depuis son enfance, m'apportoit tous les matins une lettre; je ne devois pas douter qu'il ne vînt le lendemain à l'heure ordinaire, puisque son maître devoit attendre son retour pour monter à cheval; je lui répétai, cependant, une infinité de fois de ne pas manquer à me l'envoyer. Je me levai plus matin qu'à l'ordinaire. J'allai chercher Eugénie, uniquement pour lui parler du chagrin où j'étois de ce que Barbasan seroit quelques jours absent.

L'heure où j'avois accoutumé d'attendre son homme n'étoit pas encore venue; que je m'impatientois de ce qu'il ne paroissoit point. Ce fut bien autre chose quand cette heure et plusieurs autres furent passées. Mon laquais, que j'envoyai aux nouvelles, après s'être fait attendre deux autres heures qui me parurent deux années, vint me dire qu'il n'avoit trouvé personne.

Je passai, de cette sorte, dans une agitation qui ne me permettoit pas d'être un moment dans la même place, une grande partie de la journée. Quelqu'un vint alors avertir Eugénie qu'on la demandoit à mon parloir; cette nouveauté acheva de m'alarmer; j'y courus; j'y trouvai le vieux valet de chambre. Où est votre maître? lui dis-je d'une voix tremblante. Ah! s'écria-t-il, tout est perdu....

Ces paroles, qui me portèrent dans l'esprit les idées les plus funestes, furent les seules que j'entendis. Je me laissai tomber sur ma chaise, sans aucun sentiment. Eugénie vint à mon secours et me fit porter dans ma chambre. Elle apprit de ce garçon que Barbasan n'avoit point paru le soir ; qu'après l'avoir attendu toute la nuit il avoit été le chercher dans les endroits où il pouvoit en apprendre des nouvelles ; qu'à son retour dans la maison, il avoit trouvé un de ses amis qui venoit l'avertir que son maître s'étoit battu contre le marquis du Fresnoi ; qu'il l'avoit tué sur la place, et qu'on ne savoit où il s'étoit réfugié. Les soins que Beauvais (c'est le nom du valet de chambre) s'étoit donnés pour en savoir davantage avoient été inutiles.

Ces nouvelles, tout affligeantes qu'elles étoient, ne laissèrent pas, quand je les appris, de me donner de la consolation. La mort de Barbasan, qui m'étoit d'abord venue dans l'esprit, et qui avoit fait une telle impression sur moi, que je fus plusieurs heures sans connoissance, me fit regarder un moindre mal comme un bien ; mais, lorsque revenue de ma première impression je réfléchis sur cette aventure, je fus dans un état peu différent de celui où j'avois été d'abord.

J'eus recours au commandeur de Piennes pour avoir quelque éclaircissement. Il revint le même jour ; et, malgré les ménagements qu'il tâcha d'employer, il me perça le cœur par son récit.

Barbasan s'étoit retiré dans une maison de sa connoissance, et comptoit en sortir la nuit pour prendre la poste ; mais il avoit été arrêté dans le moment qu'il se disposoit à partir. Le commandeur de Piennes ajouta qu'il alloit mettre tout en usage pour faire disparoître les témoins.

Que l'on juge, s'il est possible, quelle nuit je passai : tout ce qu'il y a de plus noir, de plus tragique, se présentoit à mon imagination. Eugénie ne me quitta point ; elle avoit trop d'es-

prit et de sentiment pour chercher à adoucir ma peine par de mauvaises raisons ; elle s'affligeoit avec moi, et me donnoit par là la seule consolation dont j'étois susceptible.

Le commandeur vint comme il me l'avoit promis ; son visage triste et son air consterné portèrent la terreur dans mon âme. On avoit plus de preuves qu'il n'en falloit ; les témoins venoient de toutes parts. Le nombre, ajouta le commandeur, est trop grand pour qu'il puisse être vrai ; leurs dépositions seront contestées, et nous gagnerons du temps.

Quoique j'eusse pleuré tout le temps que le commandeur avoit été avec moi, sa présence, ses discours m'avoient cependant un peu soutenue ; dès que je ne le vis plus, loin de conserver quelque espérance, je ne comprenois pas même que j'eusse pu en concevoir.

Cette nuit fut mille fois plus affreuse que toutes les précédentes ; je tressaillois d'horreur de ce qui pouvoit arriver. Cette idée faisoit une telle impression sur moi, que je ne pouvois même en parler à Eugénie. Je crois que je serois morte de prononcer les mots terribles d'échafaud et de bourreau ; ce que je sentois alors a laissé de si profondes traces dans mon esprit, qu'après quarante ans je ne puis le penser et l'écrire sans émotion.

J'avois appris, par le commandeur de Piennes, que de mauvais discours, tenus sur mon compte par le marquis du Fresnoi, avoient engagé Barbasan à l'appeler en duel. Cette circonstance n'ajoutoit cependant rien à ma douleur. Est-il besoin, pour sentir les malheurs de ce qu'on aime, de les avoir causés ?

N'étois-je pas assez malheureuse ! non, il falloit que j'eusse encore à trembler pour un danger plus prochain.

J'appris que Barbasan étoit malade à l'extrémité, et qu'il refusoit tous les secours. Que faire ? aller lui dire moi-même qu'il me donnoit la mort ? Le commandeur et Eugénie s'oppo-

sèrent de toutes leurs forces à cette résolution : mais ils me virent dans un si grand désespoir, qu'ils se trouvèrent forcés d'y consentir et même de m'aider.

Le commandeur engagea une dame de ses amies, qui avoit soin des prisonniers, de me mener avec elle. Il m'annonça sous un faux nom et me supposa proche parente de Barbasan. On devoit me venir prendre le lendemain matin. Jamais nuit ne me parut si longue : j'en comptois les minutes; et, comme si ma diligence eût avancé le jour, j'étois prête plusieurs heures avant que le commandeur fût venu.

Nous allâmes ensemble; ma tristesse paroissoit si profonde, il y avoit en ma personne une langueur si tendre, que la dame fut d'abord au fait des motifs de ma démarche. Elle n'en fut que plus disposée à me servir. Les femmes en général ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de tendresse, et les dévotes en sont encore plus touchées que les autres. Celle-ci avoit de plus, pour prendre part à mes peines, le souvenir d'un amant que la mort lui avoit enlevé.

Je parvins, bien cachée dans mes coiffes, jusqu'à une chambre, ou plutôt un cachot, qui ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre très-haute, et grillée avec des barreaux de fer qui achevoient d'intercepter le jour. Barbasan étoit couché dans un mauvais lit et avoit la tête tournée du côté du mur. La dame s'assit sur une chaise de paille, qui composoit tous les meubles de cette affreuse demeure.

Après quelques moments et quelques mots de consolation au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, et me laissa seule auprès de lui. Il s'étoit mis sur son séant pour remercier la personne qui lui parloit. J'étois debout devant son lit, tremblante, éperdue, abîmée dans mes larmes, et n'ayant pas la force de prononcer une parole. Barbasan fixa un moment les yeux sur moi et me reconnut. Ah! mademoiselle, que faites-vous? s'écria-t-il.

Les larmes, qu'il voulut en vain retenir, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Les moindres choses touchent de la part de ce qu'on aime, et l'on est encore plus sensible dans les temps de malheur. Ce titre de *mademoiselle*, qui étoit banni d'entre nous, me frappa d'un sentiment douloureux. Je ne suis donc plus votre Pauline? lui dis-je en lui prenant la main et la lui serrant entre les miennes; vous voulez mourir, vous voulez m'abandonner?

Sans me répondre, il baisoit ma main et la mouilloit de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, faut-il que je renonce? Oubliez-moi, poursuivit-il en poussant un profond soupir; oui, je vous aime trop pour vous demander un souvenir qui troubleroit votre repos. Ah! m'écriai-je à travers mille sanglots, par pitié pour moi, mon cher Barbasan, conservez votre vie; c'est la mienne que je vous demande. Hélas! ma chère Pauline, répliqua-t-il, songez-vous à la destinée qui m'attend? songez-vous que je vous perds, vous que j'adore, vous qui seule m'attachez à la vie? Qu'importe après tout, continua-t-il après s'être tu quelques moments, de quelle façon je la finisse? je vous aurai du moins obéi jusqu'au dernier moment.

La dame avec qui j'étois venue rentra : elle avoit fait apporter un bouillon; je le présentai à Barbasan; il le prit en me serrant la main : nous n'étions ni l'un ni l'autre en état de parler; nos larmes nous suffoquoient. Hélas! je pensai dans ce moment que nous nous voyions peut-être pour la dernière fois.

Ma dévote, à qui je faisois pitié, baissa elle-même mes coiffes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de cette chambre, et me fit monter dans son carrosse. Nous fîmes en silence le chemin jusque chez elle, où le commandeur de Piennes et ma femme de chambre m'attendoient. La fièvre me prit dès la même nuit avec beaucoup de violence. Je fus à mon tour pendant plusieurs jours entre la vie et la mort : mon mal, tout grand qu'il étoit,

ne prit rien sur le sentiment dominant. Uniquement occupée de Barbasan, j'en demandois des nouvelles à chaque instant.

Eugénie ne quittoit le chevet de mon lit que pour s'en informer : elle ne me disoit que ce qui lui paroissoit propre à calmer mes inquiétudes, et elle ne les calmoit point ; je me faisois des sujets d'alarmes d'un geste, d'un mot, d'un air un peu plus triste que j'apercevois sur son visage ; enfin, après quinze jours, j'eus la certitude de la guérison de Barbasan. La mienne en dépendoit. Mais, dès que je n'eus plus à craindre les suites de sa maladie, je repris toutes mes alarmes sur sa malheureuse affaire. La prison où je l'avois vu augmentoit encore ma sensibilité et mon attendrissement.

Le commandeur de Piennes y mit le comble par ce qu'il vint m'apprendre. La procédure étoit poussée avec une vivacité qui décéloit un ennemi secret ; cet ennemi étoit mon indigne beau-père. On comprend, sans que je le dise, les raisons qu'il avoit de haïr Barbasan. Je m'étonne encore comment je ne mourus pas sur-le-champ quand le commandeur m'annonça cette affreuse nouvelle. Il n'y a d'autre ressource, me dit-il, que de gagner le geôlier et de faire sauver Barbasan.

L'argent en étoit le seul moyen. Celui que mon père m'avoit laissé pouvoit-il être mieux employé? Je remis au commandeur une somme très-considérable ; et, quoiqu'il ne cessât de me répéter qu'il y en avoit beaucoup plus qu'il ne falloit, je voulus à toute force y ajouter encore. Je croyois m'assurer mieux par là de la liberté de Barbasan, et au milieu de mes douleurs je sentois une secrète satisfaction de ce que je faisois pour lui. J'attendois le succès de la négociation comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Un petit billet du commandeur m'apprit que tout se disposoit selon mes souhaits ; il vint me l'apprendre lui-même : le geôlier étoit gagné ; mais il exigeoit que ses enfants aussi bien que lui suivissent le prisonnier, et qu'on leur assurât de quoi vivre

dans les pays étrangers. Cet article étoit aisé : non-seulement j'aurois vidé mon portefeuille ; mais j'aurois donné tout ce que j'avois au monde.

Barbasan ne savait encore rien des mesures que l'on prenoit; le fils du geôlier, qui lui portoit à manger, se chargea de les lui apprendre. Ce n'étoit point assez d'assurer sa liberté : il falloit lui préparer des secours dans le lieu où il se retireroit. Nous nous étions déterminés pour Francfort ; un moindre éloignement n'eût pas suffi pour calmer mon imagination. Le commandeur de Piennes prit des lettres de change sur un fameux banquier de cette ville. Je les enfermai dans un paquet qui devoit être rendu à Barbasan à son arrivée ; je voulois, s'il étoit possible, qu'il ignoràt qu'elles vinssent de moi, et attendre, pour le lui apprendre, un temps plus heureux.

Tous les arrangements étoient faits, et le jour marqué pour la fuite, qui devoit s'exécuter sur le minuit. J'attendis toute la nuit, avec une impatience et un saisissement que je laisse à imaginer, le signal dont le commandeur et moi étions convenus : le jour vint sans que j'eusse rien appris. Le commandeur, chez qui j'avois envoyé plusieurs fois, vint enfin me dire que le fils du geôlier était absent pour deux fois vingt-quatre heures ; que son père vouloit absolument l'attendre.

Voilà donc encore ma vie attachée au retour de ce fils. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Le jugement devoit être prononcé dans trois jours. Quoique le commandeur ne me dît que ce qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, je ne voyois que trop de quoi il étoit question : j'étois moi-même sur l'échafaud, et je ne crois pas possible que ceux qui y sont effectivement soient dans un état plus déplorable que celui où je passai la nuit.

La joie succéda à tant de douleurs, quand j'appris à sept heures du matin, par un billet, que tout avoit réussi, et que Barbasan étoit en sûreté. Je baisois ce cher billet ; j'embrassois Eugénie ; je me jetois à genoux pour remercier Dieu avec des

larmes aussi douces que celles que j'avois répandues auparavant étoient amères. Barbasan m'écrivit de la route. Quelle lettre! que d'amour! que de reconnaissance! que de protestations! Elle m'eût payé de mille fois plus que de ce que j'avois fait.

J'avois un cœur avec lequel je ne pouvois être longtemps tranquille. Je commençai à m'affliger de ce que nous étions séparés peut-être pour toujours : il ne pouvoit revenir dans le royaume : le projet d'aller le joindre me paroissoit aussi difficile qu'il m'avoit paru aisé quand j'en avois formé d'abord la résolution : il falloit, pour l'exécuter, que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans. Que savois-je si je ne trouverois point de nouveaux obstacles?

Ces différentes pensées m'occupoient sans cesse, et me jetoient dans une tristesse dont l'amitié d'Eugénie s'alarmoit. Quel cœur que le sien! jamais de dégoût, jamais d'impatience; elle écoutoit avec la même attention, avec le même intérêt, ce que je lui avois déjà dit mille fois; de grands services coûtent moins à rendre et prouvent moins qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compatissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit.

Divers prétextes, dont je m'étois servie depuis la malheureuse aventure de Barbasan, m'avoient laissé la liberté de rester dans mon couvent. Ma mère n'y étoit point venue; j'envoyois régulièrement savoir de ses nouvelles; on répondoit qu'elle se portoit bien, et que sa grossesse ne lui permettoit pas de sortir. Comme elle ne me faisoit point dire d'aller chez elle, je jugeai que mon beau-père ne vouloit pas qu'elle me vît : on vint un matin m'avertir qu'elle étoit près d'accoucher; on ajouta qu'elle me demandoit; je sortis au plus vite; je trouvai en arrivant les domestiques en larmes : sans oser les questionner, je m'acheminois vers son appartement, quand une femme de chambre vint à moi en poussant de grands cris. Ah! mademoiselle, me dit-elle, où allez-vous? vous n'avez plus de mère.

Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment et la révolution qui se fit en moi ; tous les torts que j'avois trouvés à ma mère, tout ce que mon père m'avoit laissé penser, tout ce que sa conduite à mon égard avoit eu de reprochable, tout cela disparut, et ne me laissa que le souvenir des tendresses qu'elle m'avoit marquées dans mon enfance. Je fus véritablement touchée ; mon tuteur, qui étoit dans la maison, m'emporta malgré moi dans le carrosse qui m'avoit amenée, et me remit entre les mains d'Eugénie. Ce nouveau malheur renouvela toutes mes douleurs ; c'est un aliment pour un cœur qui en est déjà rempli ; il semble qu'on trouve une espèce de soulagement à voir croître ses peines.

Mon beau-père, dans l'intention de s'assurer des biens considérables, avoit sacrifié la vie de ma mère pour sauver l'enfant dont elle étoit grosse, et y avoit réussi ; son fils vécut ; il fallut régler nos partages. Je n'aurois pas dû faire de grâce ; mais, par respect pour la mémoire de ma mère, je cédai tout ce qu'il voulut.

Le temps, il faut l'avouer, et un temps assez court, sécha mes larmes. Ma tendresse pour Barbasan, qui dominoit tous mes sentiments, me fit bientôt trouver la consolation dans la pensée que j'étois devenue libre et en état de disposer de ma main ; j'eus d'ailleurs une persécution à essuyer, qui produisit naturellement de la distraction.

Le marquis de Crevant avoit perdu son père peu de jours avant la mort de ma mère ; il m'aimoit de bonne foi ; son amour avoit tenu bon contre mes rigueurs, et avoit produit en lui ce qu'il produit toujours quand il est véritable ; il lui avoit donné des mœurs, et l'avoit corrigé des airs et des ridicules attachés à la qualité de petit-maître. Dès que la mort de son père le laissa libre, il vint m'offrir sa fortune et sa main. Eugénie et le commandeur vouloient que je l'acceptasse. Crevant étoit précisément dans le cas que mon père m'avoit marqué, pour choisir un

mari. Il le falloit, disoient-ils, pour me sauver de ma propre foiblesse, et pour me mettre à couvert de la folie, et presque de la honte d'aller épouser un homme comme Barbasan, banni de son pays et retranché de la société.

Il ne lui reste donc que moi, m'écriai-je, et vous me pressez de l'abandonner! Que m'a-t-il fait? Est-il coupable parce qu'il est malheureux? J'irai, s'il le faut, vivre avec lui dans un désert.

Cette idée, qui flattoit la tendresse de mon cœur, s'affermissoit encore dans mon esprit par le plaisir de me trouver capable d'une action qui se peignoit à moi comme généreuse. Dès ce moment je formai une ferme résolution d'aller le joindre. Les représentations du commandeur et d'Eugénie furent inutiles. Le marquis de Crevant fut congédié.

Cependant il y avoit plus d'un mois que je n'avois eu de nouvelles de Barbasan : j'allai me mettre dans la tête qu'il avoit eu connoissance du dessein du marquis de Crevant, et qu'il en étoit jaloux ; l'impatience de me justifier vint encore accroître celle que j'avois de partir. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits. Je dis que j'allois avec mon tuteur, que j'avois d'avance mis dans mes intérêts, voir une terre qui composoit tout le bien qu'on me connoissoit.

Nous eûmes des passe-ports sous le nom d'un seigneur allemand. Dès que je fus au premier gîte, Fanchon (c'étoit le nom de ma femme de chambre) et moi prîmes des habits d'homme. Comme j'étois grande et bien faite, ce déguisement me convenoit ; j'étois encore plus belle qu'avec mes habits ordinaires : mais je paroissois si jeune, que ma beauté, la délicatesse de mon teint et la finesse de mes traits ne blessoient point la vraisemblance.

Après dix jours de marche et plusieurs petites aventures qui ne méritent pas d'être dites, nous arrivâmes à Francfort à huit heures du soir. Nos postillons, à qui j'avois fait dire que je ne voulois point aller dans un cabaret, nous menèrent chez une

Françoise qui louoit des appartements. A peine étois-je dans le mien, que je m'informai à elle de Barbasan. J'avois forcé les postes pour le voir dès ce soir-là. Vraiment! me dit-elle, je viens de le rencontrer qui rentroit chez lui avec madame : et tout de suite : C'est celui-là qui est un bon mari!

Suivant l'usage de ces sortes de gens, elle me conta, sans que je le lui demandasse, tout ce que l'on disoit des aventures de Barbasan. Hélas! j'étois bien éloignée de pouvoir lui faire des questions ; les noms de *mari* et de *femme* m'avoient frappée comme un coup de foudre dès qu'elle les eut prononcés. Mon tuteur et ma femme de chambre, plus tranquilles que moi, prirent ce triste soin. Elle leur dit que M. Barbasan avoit fait connoissance avec sa femme dans le temps qu'il étoit prisonnier ; qu'elle avoit exposé la vie de son père, qui étoit le geôlier, celle d'un frère et la sienne propre pour le sauver ; que, pour payer tant d'obligations, M. de Barbasan l'avoit épousée, et qu'elle étoit grosse.

J'étois, pendant ce terrible récit, dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Fanchon, qui voyoit, par les changements de mon visage, ce qui se passoit en moi, congédia notre hôtesse; et, pour me donner plus de liberté, renvoya aussi mon tuteur.

Il ne m'aime donc plus, disois-je en répandant un torrent de larmes! que lui ai-je fait pour n'être plus aimée? J'expose ma réputation, j'abandonne ma patrie, et tout cela pour un ingrat! Mais, Fanchon, crois-tu qu'il le soit? crois-tu que je sois effacée de son souvenir? Voilà donc pourquoi je ne recevois plus de ses lettres! Hélas! je le croyois jaloux. Ce sentiment n'est plus pour moi.

Toute la nuit se passa dans de pareils discours . je voulois le voir, lui reprocher son ingratitude, l'attendrir par mes larmes et l'abandonner pour jamais. Il me passoit aussi dans la tête de lui faire remettre le bien que j'avois apporté. Je voulois, à quelque prix que ce fût, me faire regretter. C'étoit

la seule vengeance dont j'étois capable contre mon ingrat. Mon tuteur, qui n'entendoit rien à toutes ces délicatesses, s'opposa à ce projet et me conserva, malgré moi, ce qui me restoit du portefeuille de mon père.

Il n'y avoit pas à hésiter sur le parti que j'avois à prendre. Je pouvois, en me montrant promptement à Paris, dérober la connoissance de la folle démarche que j'avois faite. Mon tuteur, qui s'étoit repenti plus d'une fois de sa complaisance, me représentoit la nécessité de ce prompt retour : je la sentois comme lui ; mais il falloit m'éloigner pour jamais de Barbasan, de ce Barbasan que j'avois tant aimé, qu'au mépris de toutes sortes de bienséances j'étois venue chercher si loin. Comment partir sans le voir, ne fût-ce même que de loin? Comment résister à la curiosité de voir ma rivale et renoncer à l'espérance de ne la pas trouver telle qu'on me l'avoit dépeinte?

Mon hôtesse, sans s'informer des motifs de ma curiosité, me mena à une église où tout le beau monde alloit à la messe. Je me plaçai de manière que je pouvois voir ceux qui entroient.

Me voilà dans mon poste avec une palpitation qui ne me quitta point, et qui augmentoit toutes les fois que j'entendois arriver quelqu'un. Celle qui me causoit tant de trouble parut enfin ; je ne la trouvai que trop propre à faire un infidèle. Loin que la jalousie dont j'étois animée diminuât ses agréments, il sembloit que, pour augmenter mon supplice, elle y ajoutoit encore. Je n'ai jamais vu de physionomie plus intéressante, tant de grâces, tant de beauté, jointes à la fraîcheur de la première jeunesse et à l'air le plus doux et le plus modeste. Elle tournoit la tête à tout moment pour voir, à ce que je jugeai, si Barbasan la suivoit : il ne tarda pas ; elle lui dit quelque chose à l'oreille ; il répondit par un sourire qui acheva de me désespérer.

Comme je n'étois pas éloignée du lieu où ils étoient, il m'aperçut : ses yeux restèrent assez longtemps attachés sur mon

visage; il les baissa ensuite, et je crus m'apercevoir qu'il soupiroit; il me regarda de nouveau avec plus d'attention. Après ce second examen, je le vis sortir de l'Église; si j'en eusse eu la force, je l'aurois suivi dans mon premier mouvement; mais les jambes me trembloient au point que je fus contrainte de rester où j'étois.

Que de réflexions sur ce qui venoit de se passer! Il m'avoit reconnue sans doute. Étoit-ce la honte de paroître devant moi après sa trahison? étoit-ce la crainte de mes justes reproches qui l'avoit déterminé à me fuir? cette crainte l'auroit-elle emporté si quelque chose lui eût encore parlé pour moi? Je sentois dans ces moments que le plus foible repentir, le plus léger pardon m'eût tout fait oublier : peut-être l'aurois-je demandé moi-même. Je me croyais presque coupable de ce qu'il ne m'aimoit plus. L'effet que cette pensée produisit en moi paroîtra incompréhensible à ceux qui n'ont jamais eu de véritable passion.

Ma réputation exposée, la trahison dont on payoit ma tendresse, ce mariage qui mettoit une barrière insurmontable entre nous, ne faisoient presque plus d'impression sur moi. Tout étoit couvert par cette douleur déchirante que je n'étois plus aimée. Je voulois du moins avoir la triste consolation de répandre des larmes devant lui.

Mon tuteur fut chargé de l'aller chercher, de ne rien oublier pour l'amener, de ne pas craindre d'employer les prières les plus capables de l'y engager; il ne le trouva point chez lui : il y retourna plusieurs fois; il apprit enfin qu'il étoit monté à cheval au sortir de l'église, et qu'on ne savoit quelle route il avoit prise.

Dès que nous sommes malheureux, tous ceux qui nous environnent prennent de l'empire sur nous. Mon tuteur, ma femme de chambre même se croyoient en droit de me parler avec autorité. Sans m'écouter, sans égard aux prières que je

leur faisois d'attendre encore quelques jours, ils m'obligèrent à partir sur-le-champ; et, pour rendre mon absence aussi courte qu'il étoit possible, on me fit faire la plus grande diligence.

Me voilà revenue à Paris et dans les bras de ma chère Eugénie. Ce prompt retour, la douleur où elle me vit plongée, mes larmes et mes sanglots lui firent juger que Barbasan étoit mort. Les consolations qu'elle cherchoit à me donner m'apprirent ce qu'elle pensoit : je n'avois pas la force de la désabuser; j'avois honte pour Barbasan et pour moi de dire qu'il m'avoit trahie, abandonnée; mon cœur répugnoit aussi à parler contre lui.

Je sentois une peine extrême à lui faire perdre l'estime d'Eugénie, à le lui montrer si différent de ce qu'elle l'avoit vu jusque-là. Malgré mes répugnances, il fallut tout avouer. Quelles furent la surprise et l'indignation de mon amie! quel mépris pour Barbasan! quelle pitié, mêlée de colère de me trouver encore de la sensibilité pour un ingrat, pour un scélérat, pour le dernier des hommes!

Ménagez ma foiblesse, lui disois-je, puisque vous la connoissez; épargnez un malheureux; hélas! peut-être a-t-il fait autant d'efforts pour m'être fidèle que j'en fais pour cesser de l'aimer. Plus vous cherchez à diminuer son crime, répondoit Eugénie, plus vous me le rendez odieux : le dépit devroit vous guérir; la raison le devroit encore mieux : mais le dépit est un nouveau mal, et la raison est bien tardive : je voudrois que vous cherchassiez de la dissipation; je voudrais que votre amour-propre trouvât des dédommagements. Vous ne le croyez pas, ajouta-t-elle; mais comptez sur ma parole qu'il fait une partie de votre douleur. J'étois effectivement bien éloignée de le penser. La terre entière à mes genoux ne m'auroit pas dédommagée du cœur que j'avois perdu.

Ces dissipations qu'on me conseilloit et que je n'aurois ja-

mais cherchées vinrent me trouver malgré moi. Mon beau-père, que sa prodigalité mettoit dans un besoin continuel d'argent, et qui n'étoit arrêté par aucun scrupule sur les moyens d'en acquérir, ne voulut point s'en tenir à l'accommodement que nous avions fait ; il fallut entrer en procès : le sentiment dont j'étois animée contre lui (car je le regardois, avec raison, comme l'auteur de mes malheurs) me donna une vivacité et une suite que l'intérêt n'auroit jamais pu me donner. Je sus bientôt mon affaire mieux que les avocats.

La beauté ne produit pas toujours l'amour ; mais elle nous rend toujours intéressantes pour les hommes, même les plus sages. La mienne me donnoit un accès facile auprès de mes juges, et ajoutoit un nouveau poids à mes raisons ; elle fit encore plus d'impression sur M. le président d'Hacqueville, l'un des plus accrédités par sa naissance, par sa place, et surtout par l'estime qu'il s'étoit acquise ; il me déclara, à la troisième ou quatrième visite que je lui rendis, qu'il ne pouvoit plus être de mes juges. Ne m'en demandez pas la raison, ajouta-t-il ; je n'oserois vous la dire ; je me borne à souhaiter que vous daigniez la deviner.

Mon embarras lui fit voir que je la devinois. Nous gardions tous deux le silence, quand mon avocat, qui s'étoit arrêté avec quelqu'un dans la chambre, entra dans le cabinet ; sa présence fit également plaisir à M. d'Hacqueville et à moi ; car son embarras étoit égal au mien ; mais il se remit assez promptement. Je ne serai pas, lui dit-il, des juges de mademoiselle ; je veux la servir plus utilement ; venez demain au matin et m'apportez ses papiers ; nous irons ensuite rendre compte à mademoiselle de ce que nous aurons fait.

Je sortis sans avoir prononcé une parole. Ne craignez point, me dit le président en me donnant la main, de recevoir des services dont je ne demande et dont je n'attends d'autre récompense que la satisfaction de vous les rendre.

Eugénie, à qui je contai mon aventure, ne la prit pas aussi sérieusement que je la prenois. Que voulez-vous, lui disois-je, que je fasse d'un amant? Je veux, me répondit-elle, que vous en fassiez votre vengeur; que vous vous amusiez de sa passion : que savez-vous? il vous plaira peut-être : vous connoissez sa figure; son esprit est bien au-dessus; c'est par son mérite, plus encore que par sa naissance, qu'il est parvenu à la charge de président à mortier dans un âge où l'on est à peine connu dans les places subalternes : le cœur me dit qu'il est destiné pour mettre fin à votre roman.

Hélas! elle étoit bien loin de deviner : on verra, au contraire, que je n'en fus que plus malheureuse. Sous prétexte de mes affaires, le président d'Hacqueville me voyoit presque tous les jours; ses soins et son assiduité me parloient seuls pour lui; d'ailleurs, pas un mot dont je pusse prendre droit de lui défendre de me voir. Tant d'attention, tant de respect auroient dû faire sur moi une impression bien différente de celle qu'ils y faisoient : ils me rappeloient sans cesse le souvenir de Barbasan; c'étoit ainsi qu'il m'avoit aimée : il ne m'aimoit plus, et je soupirois avec une extrême douleur.

Eugénie me reprochoit souvent ma foiblesse : Comment, me disoit-elle, pouvez-vous conserver cette tendresse pour quelqu'un que vous ne sauriez estimer? L'estime, répliquois-je, ne fait pas naître l'amour; elle sert seulement à nous le justifier à nous-mêmes : j'avoue que je n'ai plus cette excuse à donner à ma foiblesse; mais je n'en suis que plus malheureuse : ayez pitié de moi, ma chère Eugénie, ajoutois-je. Que voulez-vous? je ne puis être que comme je suis.

Après quelques mois, elle et le commandeur de Piennes me parlèrent plus clairement. Mes affaires étoient toutes terminées à mon avantage, et je devois aux soins du président d'Hacqueville la justice qu'on m'avoit rendue et la tranquillité dont j'aurois pu jouir, si mon cœur avoit été autrement fait. Il n'y avoit plus

moyen de recevoir assidûment des visites dont les prétextes avoient cessé. J'étois embarrassée de le dire à M. le président d'Hacqueville : je voulois qu'Eugénie et le commandeur en prissent la commission. Il nous en a donné une bien différente, répondit le commandeur ; il veut vous épouser ; et, pour vous laisser la liberté de répondre sans aucune contrainte, il nous a priés ensuite de vous en faire la proposition ; et tout de suite ils me dirent l'un et l'autre que j'étois trop jeune et d'une figure qui m'exposoit à trop de périls pour rester fille. Mon beau-père, encore aigri par le mauvais succès de son procès, pouvoit m'attirer quelques nouvelles persécutions. Mon aventure n'étoit pas entièrement ignorée, et me faisoit une espèce de nécessité de changer d'état.

Eugénie ajouta, quand je fus seule avec elle, que je devois me craindre moi-même : la tendresse que je conservois pour le comte de Barbasan la faisoit trembler. S'il revenoit, me disoit-elle, vous n'attendriez pas même, pour lui pardonner, qu'il vous demandât pardon. Eh bien ! lui dis-je, je prendrai le voile. Vous voulez donc, répondit-elle, parce que Barbasan est le plus indigne de tous les hommes, vous enterrer toute vive? Croyez-moi, ma chère fille, ces sortes de douleurs passent et laissent place à un ennui peut-être plus difficile à soutenir que la douleur. Je vous ai souvent promis de vous conter les malheurs qui m'ont conduite ici. Il faut vous tenir parole. Peut-être en tirerez-vous quelque instruction : vous apprendrez du moins par mon exemple qu'il y a des malheurs bien plus grands que ceux que vous avez éprouvés.

Ce qu'elle m'apprit de ses aventures me fit tant d'impression que, pour avoir la satisfaction de les relire, je la priai de consentir que je les écrivisse : et c'est ce que j'ai écrit que je donne ici.

## SECONDE PARTIE

Eugénie fut amenée à l'abbaye du Paraclet à l'âge de six ans, sous le nom de mademoiselle d'Essei ; une espèce de gouvernante, qui la conduisoit, pria madame de la Rochefoucault, abbesse de cette maison, de se charger de l'éducation de cette jeune enfant : elle lui remit pour cela une somme assez considérable : elle ajouta qu'elle étoit fille d'un gentilhomme de Bresse qui avoit peu de biens et beaucoup d'enfants, et qu'il falloit lui inspirer le goût de la retraite, le seul parti qui convînt à sa fortune.

Mademoiselle de Magnelais, fille du duc d'Hallwin, et plus âgée de deux années que mademoiselle d'Essei, étoit dans la même maison : elles furent élevées ensemble, quoique avec beaucoup de différence. Mademoiselle de Magnelais attendoit une fortune considérable, et la pauvre mademoiselle d'Essei, au contraire, n'avoit que le choix de cette demeure ou de quelque autre de cette espèce.

Leurs premières années se passèrent dans les occupations ordinaires à cet âge. Mademoiselle de Magnelais, contente d'une certaine supériorité que son rang et ses richesses lui donnoient sur sa compagne, paroissoit avoir de l'amitié pour elle. La jalousie de la beauté, si propre à mettre de l'éloignement entre deux personnes, ne troubloit point leur union. Les traits de mademoiselle d'Essei, qui n'étoient point encore formés, laissoient douter si elle seroit belle un jour.

Mademoiselle d'Essei, sensible et reconnoissante, répondoit par l'attachement le plus véritable aux marques d'amitié qu'elle recevoit : elle sentit vivement la peine de se séparer de son amie, lorsque mademoiselle de Magnelais fut retirée du couvent pour retourner dans sa famille.

Deux années après leur séparation, madame la duchesse d'Hallwin et mademoiselle de Magnelais, sa fille, qui revenoient des Pays-Bas, s'arrêtèrent quelques jours à une terre près du Paraclet. Le voisinage rappela à mademoiselle de Magnelais le souvenir de son amie ; elle voulut la voir.

Sa beauté avoit acquis alors toute sa perfection. Mademoiselle de Magnelais en fut étonnée, et la trouva trop belle pour l'aimer encore ; il ne parut cependant aucun changement dans ses manières : elle lui rendit compte de ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, bien moins par un sentiment de confiance que par le plaisir malin d'étaler aux yeux de mademoiselle d'Essei un bonheur qu'elle ne devoit jamais goûter.

L'article des amants ne fut pas oublié : c'étoit en quelque façon un dédommagement pour la vanité de mademoiselle de Magnelais, qui la consoloit de la beauté de mademoiselle d'Essei. Entre tous ceux qu'elle lui nomma, le chevalier de Benauges fut celui dont elle parla avec le plus d'éloges ; elle le lui peignit comme l'homme du monde le plus aimable et le plus amoureux : elle ne dissimula point qu'elle avoit beaucoup d'inclination pour lui ; Mais, ajouta-t-elle, j'ai tort de vous parler de ces choses-là ; l'état où vous êtes destinée vous les laissera ignorer, et je vous plains presque d'être belle.

Elles eurent encore plusieurs conversations de cette espèce ; et, après quelques jours, mademoiselle de Magnelais prit, avec sa famille, la route de Paris, et mademoiselle d'Essei resta tristement dans sa retraite.

Deux années s'écoulèrent encore, et amenèrent le temps où elle devoit s'engager : sa répugnance augmentoit à mesure qu'elle

voyoit ce moment de plus près. Enfin, honteuse de se trouver si foible, elle résolut de faire un effort sur elle-même. Elle en parla à madame l'abbesse du Paraclet, dont elle a toujours été très-sincèrement aimée. La tendresse que j'ai pour vous, répondit madame l'abbesse, me feroit trouver un plaisir bien sensible de vous attacher à moi pour toujours; mais, ma chère fille, cette même tendresse m'engage à consulter vos intérêts plutôt que les miens : vous n'êtes point faite pour le cloître; votre inclination y répugne.

Je l'avoue, disoit en pleurant mademoiselle d'Essei; mais, madame, j'ai de la raison, et je n'ai pas le choix des partis. Ces chaînes-ci sont bien pesantes, répondit madame du Paraclet, quand la raison seule est chargée de les porter. Attendez encore quelques années. Je voudrois, si vous avez à embrasser la retraite, que vous connussiez un peu plus le monde; vous y verriez bien des choses qui vous feroient peut-être trouver votre condition moins fâcheuse.

Madame de Polignac, sœur de madame du Paraclet, qui étoit veuve et qui avoit passé le temps de son deuil dans cette maison, se mêla à cette conversation : les deux sœurs aimoient mademoiselle d'Essei comme leur propre fille, et, sans le lui dire, elles espéroient toujours que son extrême beauté pourroit lui donner un mari.

Une affaire assez considérable obligea madame de Polignac d'aller à Paris, dans le temps que les fêtes du mariage du roi y attiroient tout ce qu'il y avoit de plus considérable en France. Elle n'eut pas beaucoup de peine à obtenir de sa sœur qu'elle lui confiât mademoiselle d'Essei, pour la mener avec elle.

Le comte de Blanchefort, qui faisoit la même route, les rencontra au premier gîte : il fit demander à madame de Polignac, dont il étoit fort connu, la permission de la voir; il passa la soirée avec elle; il se plaignit, dans la conversation, que son équipage s'étoit rompu en chemin, et qu'il se trouvoit très-embar-

rassé : madame de Polignac lui offrit une place ; son offre fut acceptée ; ils partirent tous trois le lendemain.

Mademoiselle d'Essei, qui n'avoit jamais vu que son couvent, parloit peu ; mais elle disoit si bien le peu qu'elle disoit, sa beauté, simple, naïve et sans art, qu'elle sembloit même ne pas connoître, la rendoit si touchante, que le comte de Blanchefort ne put se défendre de tant de charmes. Il mit en usage, pendant la route, tout ce qu'il crut capable de plaire ; mais ses soins, ses empressements, ses louanges n'apprenoient point à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avoit faite sur lui ; ce langage de l'amour lui étoit inconnu, et son cœur ne lui en donnoit point de leçon en faveur du comte.

Madame de Polignac, attentive à tout ce qui pouvoit intéresser son amie, s'en aperçut avec joie ; l'amour du comte de Blanchefort lui parut un acheminement à la fortune qu'elle avoit espérée pour mademoiselle d'Essei. A leur arrivée à Paris, le comte de Blanchefort leur demanda la permission de les voir ; il a la réputation d'un très-honnête homme, disoit madame de Polignac à mademoiselle d'Essei : vous lui avez inspiré tant d'amour et tant de respect, que, puisqu'il cherche à vous voir, il n'a que des vues légitimes. Vous connoissez, répliqua mademoiselle d'Essei, ma répugnance pour le couvent ; mais je vous avoue aussi que j'aurois beaucoup de peine à épouser un homme qui feroit tant pour moi : il me semble qu'il faut plus d'égalité dans les mariages pour qu'ils soient heureux, et je ne voudrois point devoir mon bonheur à une illusion que je craindrois toujours qui ne vînt à finir.

Madame de Polignac se moqua des délicatesses de mademoiselle d'Essei, et la fit consentir à recevoir les soins du comte de Blanchefort : elle n'avoit aucun goût pour lui, mais elle l'estimoit ; et, comme elle n'avoit pour personne des sentiments plus vifs, elle le traitoit de façon à lui donner du moins de l'espérance.

Ce fut alors que les fêtes pour le mariage du roi commencèrent. Mademoiselle d'Essei suivit madame de Polignac au carrousel de la place Royale, où elle alloit avec la comtesse de Ligny; il y avoit des échafauds dressés pour les dames, qui avoient eu soin d'y paroître avec tous les ornements propres à augmenter leur beauté; la seule mademoiselle d'Essei étoit vêtue d'une manière simple et modeste; cette simplicité, qui la distinguoit, fit encore mieux remarquer toute sa beauté.

Le marquis de la Valette, fils aîné du duc d'Épernon, qui s'étoit arrêté par hasard au-devant de l'échafaud où elle étoit placée, fut étonné de voir une si belle personne, et la regarda toujours avec un nouveau plaisir.

Toutes les dames prenoient parti pour les combattants; mademoiselle d'Essei, qui n'avoit point remarqué l'attention que le marquis de la Valette avoit eue de la regarder, charmée de sa bonne grâce et de son adresse, se déclara pour lui; et, par un mouvement très-naturel en pareille occasion, elle le suivoit des yeux dans la carrière, et marquoit sa joie toutes les fois qu'il avoit obtenu l'avantage.

Aussitôt que les courses furent achevées, il vint sur l'échafaud pour demander à madame la comtesse de Ligny, sa tante, quelle étoit cette belle personne. Venez, lui dit madame de Ligny aussitôt qu'elle le vit, et sans attendre qu'il lui eût parlé, venez remercier mademoiselle d'Essei des vœux qu'elle a faits pour vous.

Mademoiselle d'Essei, embarrassée qu'un homme aussi bien fait que M. de la Valette eût des remercîments à lui faire, se pressa d'interrompre madame de Ligny : Vous allez, madame, lui dit-elle, faire croire à M. le marquis de la Valette qu'il me doit beaucoup plus qu'il ne me doit effectivement. Vous ne voulez pas, répliqua M. de la Valette d'un ton plein de respect, que je puisse vous devoir de la reconnoissance; mais on vous en doit malgré vous dès le moment qu'on a eu l'honneur de vous voir.

Cette galanterie augmenta l'embarras de mademoiselle d'Essei. Madame de Polignac, qui vit sa peine, se mêla de la conversation. Le marquis de la Valette eut l'art de dire encore mille choses qui faisoient sentir à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avoit faite sur lui.

Après leur avoir donné la main pour les remettre dans leur carrosse, il courut chez madame de Ligny pour s'informer d'elle qui étoit mademoiselle d'Essei. Madame de Ligny lui conta, très-naturellement, le peu qu'on savoit de la naissance de mademoiselle d'Essei et l'amour que M. de Blanchefort avoit pour elle. Il me semble, répliqua le marquis de la Valette quand madame de Ligny eut cessé de parler, que Blanchefort n'est encore que souffert. Je vois ce qui vous passe dans la tête, lui répondit-elle; mais, si vous êtes sage, vous éviterez, au contraire, de voir mademoiselle d'Essei : Il n'est plus temps, madame, dit le marquis de la Valette; je l'ai trop vue pour ne pas mettre tout en usage pour la voir toujours.

Dès le lendemain, son assiduité chez madame de Polignac fut égale à celle de M. de Blanchefort; ils se reconnurent bientôt pour rivaux; leurs caractères étoient absolument opposés. Le comte de Blanchefort vouloit, dans toutes ses démarches, mettre le public dans ses intérêts; et il y avoit si bien réussi, que personne ne jouissoit d'une réputation plus entière. Le marquis de la Valette, au contraire, ne faisoit cas de la réputation qu'autant qu'elle étoit appuyée du témoignage qu'il se rendoit à lui-même. Il faisoit ce qu'il croyoit devoir faire et laissoit juger le public : c'étoit l'homme du monde le plus aimable, quand il le vouloit : mais il ne vouloit plaire qu'à ceux qui lui plaisoient.

Mademoiselle d'Essei avoit beaucoup d'inclination pour lui, et le traitoit par là plus froidement que son rival; il en étoit désespéré. Est-il possible, mademoiselle, lui dit-il un jour, que la situation où je suis, qui m'afflige si sensiblement, de ne pouvoir vous offrir une fortune dont je ne puis encore disposer, soit un

bien pour moi! Oui, mademoiselle, je serois désespéré si vous refusiez l'offre de ma main; et je vois que vous la refuseriez si j'étois en concurrence avec le comte de Blanchefort.

Mademoiselle d'Essei n'étoit pas en garde contre les reproches du marquis de la Valette; elle n'écouta dans ce moment que son penchant pour lui. Non, lui dit-elle avec un soupir plein de charmes, vous ne croyez point qu'il fût préféré.

La joie qu'elle vit dans les yeux du marquis de la Valette l'avertit de ce qu'elle venoit de dire: elle en fut honteuse. Il avoit trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir de cette honte et pour l'augmenter encore par des remercîments; il crut avoir beaucoup obtenu, et ne chercha point à prolonger une conversation dont il sentoit bien que mademoiselle d'Essei étoit embarrassée.

Quel reproche ne se fit-elle point, quand elle fut seule! Me voilà donc, disoit-elle, ce que j'ai craint d'être! me voilà coquette! j'ai deux amants, et je sais bien qu'ils peuvent tous deux se flatter d'avoir des droits sur mon cœur. Comment pourrai-je, après ce que je lui ai dit, soutenir les regards du marquis de la Valette en présence du comte de Blanchefort? Et comment pourrai-je agir avec ce dernier comme j'ai fait jusqu'ici, puisque j'ai donné lieu à un autre de croire que je le préférois? Les femmes dont la conduite est la plus blâmable ont commencé comme je fais; il faut m'arracher à cette indignité; il faut renoncer à ces frivoles espérances d'établissement; il faut retourner dans mon couvent: il m'en coûtera moins de vivre dans la solitude que d'avoir des reproches légitimes à me faire.

Mademoiselle d'Essei étoit dans cette disposition: elle vouloit en parler à madame de Polignac, quand elle vit entrer dans sa chambre mademoiselle de Magnelais; elles s'embrassèrent avec beaucoup de marques de tendresse. Mademoiselle de Magnelais étoit arrivée la veille de la campagne, où elle étoit depuis plusieurs mois. Après les premières caresses, elles se demandèrent des nouvelles de ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation.

Mademoiselle d'Essei n'étoit pas assez vaine pour faire un étalage de ses conquêtes, et d'ailleurs elle étoit si mécontente d'elle dans ce moment, qu'elle avoit encore moins d'envie de parler : elle dit simplement que madame de Polignac avoit souhaité de la garder quelque temps, et qu'elle retourneroit dans peu de jours au Paraclet.

Je vous prie du moins, répondit mademoiselle de Magnelais, de ne partir qu'après mon mariage, qui se fera incessamment. Il faut qu'en épousant mon amant j'aie encore la satisfaction de vous voir partager ma joie. C'est donc le chevalier de Benauges que vous épousez ? dit mademoiselle d'Essei.

Il m'avoit trompé par un faux nom, répondit mademoiselle de Magnelais ; c'est le marquis de la Valette : il ne sait point encore son bonheur : son père et le mien ont tout réglé, et nous sommes revenus pour faire le mariage.

Si mademoiselle de Magnelais avoit fait attention au changement de visage de mademoiselle d'Essei, elle auroit soupçonné qu'elle prenoit un intérêt particulier à ce qu'elle venoit d'apprendre. Quel coup pour mademoiselle d'Essei ! Il ne pouvoit être plus sensible. Un homme à qui elle avoit eu la foiblesse de laisser voir son inclination en aimoit une autre et n'avoit cherché qu'à la tromper.

Toutes les réflexions les plus affligeantes et les plus humiliantes se présentèrent à elle dans ce moment. Il fallut cependant faire un effort pour cacher son trouble. Bien résolue de partir le lendemain, elle laissa croire à mademoiselle de Magnelais qu'elle resteroit jusque après son mariage.

Cette conversation, si pénible pour elle, finit enfin : elle alla s'enfermer dans sa chambre pour se remettre avant que de se montrer : elle y étoit à peine, que madame de Polignac y entra. J'avois raison, lui dit-elle, ma fille (car elle ne lui donnoit point d'autre nom), de bien espérer de votre fortune. Le comte de Blanchefort vient de me déclarer qu'il est prêt à vous épouser,

et qu'il se croira trop heureux si vous trouvez quelque plaisir à tenir de lui le rang et le bien dont vous jouirez.

Vous ne me répondez point ! continua madame de Polignac. Pouvez-vous être incertaine sur cette proposition ? Je ne devrois point l'être, répliqua mademoiselle d'Essei ; j'avoue pourtant que je le suis. La disproportion infinie qui est entre le comte de Blanchefort et moi me blesse. Plus je sens dans mon cœur tout ce qu'il faut pour être reconnoissante, et plus je crains la nécessité de l'être. Cette reconnoissance ne vous coûtera rien pour le plus honnête homme du monde, qui vous adore, et que vous ne pouvez vous empêcher d'estimer, répliqua madame de Polignac ; mais vous dirai-je ce que je pense ? Peut-être hésiteriez-vous moins s'il était question du marquis de la Valette.

Ah ! madame, s'écria mademoiselle d'Essei, ne me faites point cette injustice : le marquis de la Valette ne m'a jamais aimée, et je viens d'apprendre de mademoiselle de Magnelais elle-même qu'il va l'épouser. Eh bien ! dit madame de Polignac, punissez-le, en épousant le comte de Blanchefort, d'avoir voulu vous faire croire qu'il vous aimoit.

Cette idée de vengeance frappa mademoiselle d'Essei. On ne se dit jamais bien nettement qu'on n'est pas aimée. Malgré la persuasion où elle étoit de l'amour du marquis de la Valette pour mademoiselle de Magnelais, elle croyoit cependant qu'il ne verroit son mariage avec le comte de Blanchefort qu'avec peine. Un autre motif acheva de la déterminer, le plaisir d'être d'un rang égal à celui de mademoiselle de Magnelais : la différence que leur naissance avoit mise entre elles ne l'avoit point touchée jusque-là ; mais elle en étoit humiliée depuis qu'elle savoit l'amour du marquis de la Valette. Le procédé de M. de Blanchefort, où il paroissoit tant de noblesse, lui faisoit encore mieux sentir l'injuste préférence qu'elle avoit donnée à son rival, et la disposoit encore plus favorablement pour lui.

Cependant, avant de prendre aucun engagement, elle voulut

lui représenter les raisons qui pouvoient s'opposer à leur mariage : Vous savez, lui dit-elle, le peu que je suis ; songez qu'un homme de votre rang doit, en quelque façon, compte au public de ses démarches ; celle que vous voulez faire en ma faveur sera sûrement désapprouvée. Je me flatte que ma conduite vous justifiera autant que vous pouvez l'être ; mais c'est un moyen lent ; et, en attendant qu'il ait quelque succès, vous serez exposé à des choses désagréables : on n'osera vous parler de votre mariage, et ce sera vous le reprocher ; vous ne trouverez peut-être plus dans le monde les mêmes agréments que vous y avez trouvés jusqu'ici.

Eh ! pourquoi ne les y trouverois-je pas, répondit le comte de Blanchefort : je travaille, il est vrai, pour mon bonheur ; mais je fais une action digne de louange, de partager ma fortune avec la personne du monde la plus estimable. Les actions les plus vertueuses, répliqua mademoiselle d'Essei, sont dégradées quand on croit que l'amour y a part : je vous le demande, et pour vous et pour moi, ne précipitez rien ; pour donner le temps à vos réflexions, je veux retourner à l'abbaye du Paraclet ; et, si après une absence raisonnable, vous pensez de même, je pourrai alors me déterminer.

Non, mademoiselle, lui dit-il, je ne consens point à votre éloignement : il faut que vous me haïssiez pour m'imposer des lois aussi dures : que m'importe que mon mariage soit approuvé de ce public dont vous me menacez ? vous suffirez seule à mon bonheur : vous me seriez mille fois moins chère si vous étiez née dans le rang le plus élevé. Si ma naissance étoit égale à la vôtre, répondit-elle, je recevrois avec joie l'honneur que vous me faites ; mais c'est par la distance qu'il y a entre nous que je dois me mettre à plus haut prix.

Elle achevoit à peine de prononcer ces paroles, que le marquis de la Valette entra avec quelques autres personnes de la cour. Mademoiselle d'Essei étoit trop fière pour lui laisser croire

qu'elle étoit touchée du procédé qu'il avait pour elle; aussi affecta-t-elle de le recevoir de la même façon dont elle l'avoit toujours reçu ; mais elle lui trouva un air si content, qu'elle en fut déconcertée et qu'elle n'eut plus la force de soutenir la gaieté qu'elle avoit affectée d'abord.

Le comte de Blanchefort sortit presque aussitôt que le marquis de la Valette fut entré : mademoiselle d'Essei se leva en même temps que lui, en disant tout haut qu'elle alloit chez mademoiselle de Magnelais. Vous la connoissez donc, mademoiselle? lui dit le marquis de la Valette. Nous avons passé une partie de notre vie ensemble, répondit mademoiselle d'Essei, et je puis vous assurer, ajouta-t-elle en le regardant, que sa confiance pour moi a toujours été sans réserve. Et moi, mademoiselle, lui dit-il en s'approchant d'elle et en lui parlant de façon à n'être pas entendu du reste de la compagnie, je prends la liberté de vous assurer, à mon tour, qu'elle ne vous a pas tout dit.

Mademoiselle d'Essei, qui ne vouloit pas engager de conversation avec le marquis de la Valette, fit mine de ne l'avoir pas entendu et sortit. On lui dit à la porte de mademoiselle de Magnelais que M. le duc d'Hallwin s'étoit trouvé mal; que sa fille étoit auprès de lui, et qu'on ne pouvoit la voir. Mademoiselle d'Essei, que cette visite embarrassoit, ne fut pas fâchée de s'en voir dispensée.

Aussitôt qu'elle fut seule avec madame de Polignac, elles convinrent qu'il ne falloit point différer de s'en retourner au Paraclet. Le mariage de mademoiselle de Magnelais devenoit une nouvelle raison pour mademoiselle d'Essei de s'éloigner; aussi reprit-elle dès le lendemain la route de son couvent. Madame de Polignac fut chargée de donner un prétexte à ce prompt départ.

Les soins du comte de Blanchefort suivirent mademoiselle d'Essei dans sa retraite : il ne laissoit presque passer aucun jour sans lui donner des marques de son amour : elle en étoit touchée,

et n'y étoit point sensible : l'idée du marquis de la Valette l'occupoit malgré elle : elle se rappeloit le discours qu'il lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'avoit vue : il lui venoit alors dans l'esprit que mademoiselle de Magnelais n'en étoit pas aussi aimée qu'elle le croyoit. Eh! pourquoi, disoit-elle, examiner si elle est aimée ou si elle ne l'est pas? voudrois-je conserver des prétentions sur le cœur de son amant? voudrois-je en être aimée, moi qui viens presque de prendre des engagements avec un autre? Quel que soit le marquis de la Valette, je ne dois jamais le voir, et je me trouve coupable d'avoir besoin d'en prendre la résolution.

Cependant il sembloit que l'absence eût encore augmenté l'amour du comte de Blanchefort : madame de Polignac, engagée par ses prières et par le désir qu'elle avoit de voir cette aimable fille établie, se détermina à l'aller chercher. Il fut convenu qu'elle l'amèneroit dans une de ses terres; que le comte viendroit les y joindre; que le mariage se feroit sans beaucoup de cérémonie, et qu'il resteroit secret pendant quelque temps.

Ce projet fut exécuté. Mademoiselle d'Essei ne quitta point sa retraite sans répandre des larmes. Je ne puis, lui dit madame de Polignac, vous pardonner votre tristesse : il faut, pour vous faire sentir votre bonheur, que je vous conte le malheur de mademoiselle de Magnelais. La Valette, après l'avoir aimée depuis longtemps, l'a abandonnée dans le moment où tout étoit préparé pour leur mariage. Elle l'aime encore, elle est affligée : sa douleur, qu'elle ne cache point, intéresse pour elle; et, pour achever de se rendre odieux, la Valette s'est battu pour une femme avec Bellomont, qui lui avoit sauvé la vie au siége d'Amiens. Quoiqu'il soit très-blessé, et même en grand danger, le duc d'Épernon ne veut point le voir et menace de le déshériter. On rappelle encore, à cette occasion, son aventure avec mademoiselle de Luxembourg, qui a été depuis duchesse de Ventadour. Il ne voulut point l'épouser, quoique leur mariage eût été arrêté, et qu'il y eût

consenti. C'est un homme perdu dans le monde : il a paru vous aimer ; vous ne l'auriez peut-être pas haï : voyez combien vous devez au comte de Blanchefort de vous avoir sauvée du péril où vous étiez exposée.

Le procédé du marquis de la Valette donnoit à mademoiselle d'Essei tant d'indignation contre lui, et tant de colère contre elle-même de la préférence qu'elle lui avoit donnée dans son cœur, que son estime pour le comte de Blanchefort en augmentoit ; elle trouvoit qu'elle avoit à réparer avec lui. Il vint les joindre, plus amoureux encore, s'il étoit possible, qu'il ne l'avoit été.

Madame de Polignac étoit un peu malade quand il arriva ; mais son mal paroissoit si médiocre, que mademoiselle d'Essei n'en étoit point alarmée : la fièvre augmenta si fort le lendemain et les jours suivants, que l'on commença à craindre pour sa vie. Dès qu'elle connut l'extrémité où elle étoit, elle fit approcher mademoiselle d'Essei et le comte de Blanchefort : Ma mort, dit-elle au comte, va priver mademoiselle d'Essei des secours qu'elle pouvoit attendre de mon amitié ; mais je lui laisse en vous plus qu'elle ne perd en moi : j'eusse voulu être témoin de votre union et de votre bonheur.

Non, madame, s'écria le comte de Blanchefort, nous ne vous perdrons point : le ciel vous rendra à nos larmes : vous serez témoin de notre bonheur... Mais pourquoi le différer, poursuivit-il ? Je puis, dès ce moment, recevoir la foi de mademoiselle d'Essei et lui donner la mienne. Consentez à mon bonheur, ajouta-t-il en se jetant aux pieds de mademoiselle d'Essei ; payez par un peu de confiance l'amour le plus tendre. Hélas ! qu'est-ce que j'exige ? que vous ne me croyiez pas le plus scélérat des hommes. Si les ménagements que j'ai à garder m'obligent dans ces premiers moments de tenir notre mariage secret, je suis sûr que je pourrai bientôt le déclarer.

Mademoiselle d'Essei fondoit en larmes : ce temps d'attendrissement et de douleur fut favorable au comte de Blanchefort.

D'ailleurs, un sentiment généreux lui fit trouver de la satisfaction à faire quelque chose pour un homme qui faisoit tout pour elle. Moins elle l'aimoit, plus elle croyoit lui devoir.

L'autorité de madame de Polignac acheva de la déterminer. Donnez votre main, ma fille, au comte de Blanchefort, lui dit-elle après avoir fait appeler le curé du lieu; jurez-vous devant nous la foi conjugale. Votre probité, continua-t-elle en s'adressant au comte, me répond de votre parole. Voici, ajouta-t-elle en s'adressant à mademoiselle d'Essei, une cassette qui renferme quelques pierreries; je vous prie, ma chère fille, de les accepter : si je pouvois disposer du reste de mon bien, il seroit à vous.

Mademoiselle d'Essei étoit si troublée de l'engagement qu'elle venoit de prendre, et si pressée de sa douleur, qu'elle tomba en foiblesse aux pieds de madame de Polignac : on l'emporta hors de sa chambre; on la mit au lit; elle passa la nuit dans des pleurs continuels. Le comte de Blanchefort fut toujours auprès d'elle.

Cependant, madame de Polignac parut un peu mieux pendant quelques jours : cette espérance, qui donna tant de joie à mademoiselle d'Essei, ne dura guère. Le mal augmenta, et on lui annonça qu'il falloit se préparer à la mort. Elle voulut encore parler à mademoiselle d'Essei. Il faut, quand je ne serai plus, lui dit-elle, que vous retourniez auprès de ma sœur : c'est là que vous devez attendre la déclaration de votre mariage : tout autre lieu blesseroit la bienséance ; vous pouvez lui confier votre secret : la tendresse qu'elle a pour vous vous répond de sa discrétion.

Madame de Polignac ne vécut que quelques heures après cette conversation, et mourut entre les bras de mademoiselle d'Essei et la laissa inconsolable. Le comte de Blanchefort l'arracha de ce château, la mena à l'abbaye du Paraclet, et de là à une maison de campagne où l'abbesse étoit alors, sans qu'elle sût presque où on la menoit.

Madame du Paraclet aimoit tendrement sa sœur : elle la pleura avec mademoiselle d'Essei, et les premiers jours ne furent employés qu'à ce triste exercice. Mais, quand la douleur de mademoiselle d'Essei se fut un peu modérée, sa situation, à laquelle elle n'avoit presque pas réfléchi, commença à l'étonner : elle en parla à madame du Paraclet : Je suis persuadée, dit-elle, que le comte de Blanchefort vous tiendra sa parole. Mais, enfin, il peut y manquer ; il vous voit tous les jours : il faut, sans lui marquer une méfiance injurieuse, le déterminer à ce qu'il doit faire.

La grossesse de mademoiselle d'Essei, dont elle s'aperçut alors, ne lui permettoit plus de différer la publication de son mariage. Je vous ai donné, par ma confiance, dit-elle au comte de Blanchefort, la marque d'estime la plus flatteuse que je pusse vous donner ; j'attendrois même avec tranquillité les arrangements que vous êtes peut-être obligé de prendre pour déclarer notre mariage, si ma grossesse, dont je ne puis douter, m'en laissoit la liberté.

Le comte de Blanchefort parut transporté de joie, dans ce premier moment, d'apprendre que mademoiselle d'Essei étoit grosse : il l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Le nouveau lien qui va être entre nous, lui dit-il, m'attache encore, s'il est possible, plus fortement à vous. Je partirai demain pour demander au connétable de Luynes, qui m'honore d'une amitié particulière, de faire approuver mon mariage au roi et à la reine ; je suis nécessairement attaché à la cour par mes emplois ; il faut m'assurer que vous y serez reçue comme vous devez l'être.

Je n'ai rien à vous prescrire, répliqua mademoiselle d'Essei ; mais je vous prie de songer que tous les moments que vous retardez exposent ma réputation. Doutez-vous, lui dit-il, qu'elle ne me soit aussi chère qu'à vous ? Mon voyage ne sera que de peu de jours, et j'aurai bientôt la satisfaction de faire admirer mon bonheur à toute la cour.

Mademoiselle d'Essei, qu'aucun soupçon n'alarmoit, vit partir

le comte de Blanchefort sans inquiétude, persuadée qu'il viendroit remplir ses promesses.

Il revint effectivement à peu près dans le temps qu'il lui avoit promis; mais, dans les premiers moments qu'ils furent ensemble, elle trouva dans ses manières quelque chose de si contraint, qu'elle en fut troublée.

Qu'avez-vous, monsieur, lui dit-elle avec beaucoup d'émotion? vos regards ont peine à s'arrêter sur moi : vous est-il arrivé quelque malheur que vous craigniez de m'apprendre? Ah! ne me faites pas cette injustice; je serai bien plus pressée de partager vos peines que je ne le suis de partager votre fortune.

M. de Blanchefort soupiroit et n'avoit pas la force de répondre. Parlez, lui dit-elle encore, rompez ce cruel silence; prouvez-moi ce que vous m'avez dit tant de fois, que je vous tiendrois lieu de tout. Je vous le répète encore, dit le comte de Blanchefort; mais puis-je m'assurer que vous m'aimez?

Quel doute! s'écria mademoiselle d'Essei; oubliez-vous que c'est à votre femme que vous parlez? avez-vous oublié les nœuds qui nous lient? Mais, continua-t-il, m'aimez-vous assez pour entrer dans mes raisons? voudrez-vous vous prêter aux ménagements que je dois à ma fortune? Le connétable, à qui je voulois faire part du dessein où j'étois de vous épouser, m'a proposé de me donner sa sœur : c'étoit me perdre que de lui dire que j'avois pris des engagements sans son aveu : tout ce que j'ai pu faire a été de lui demander du temps. Votre grossesse ne doit point vous affliger; je prendrai des mesures pour dérober la connoissance de votre accouchement; pour écarter les soupçons, je ne vous verrai que rarement.

Ce que je viens d'entendre est-il possible? s'écria mademoiselle d'Essei. Non, monsieur, vous voulez m'éprouver; vous n'exposerez point votre femme à la honte d'un accouchement secret; vous ne rendrez point la naissance de votre enfant douteuse : son état et le mien sont assurés, puisque j'ai votre parole.

Je conviens de ce que je vous ai promis, répondit-il ; mais vous y avez mis vous-même un obstacle insurmontable. Je me rappelle sans cesse ce que vous m'avez dit sur la manière dont mon mariage seroit regardé dans le monde. Je vous l'avoue, je suis flatté de l'approbation que le public m'a accordée jusqu'ici ; je ne veux point m'exposer à en être blâmé.

Vous craignez, dit-elle, d'être exposé à quelque blâme, et vous ne craignez pas de manquer aux engagements les plus sacrés ? Voyez-moi à vos pieds, poursuivit-elle, voyez cette femme que vous aimiez. C'est moi qui vous demande, le cœur pénétré de douleur, la grâce que vous me demandiez quand vous étiez aux miens. Ce n'est point de ma foiblesse que vous m'avez obtenue, c'est au plus honnête homme de toute la France que j'ai cru me donner. Pourriez-vous vous résoudre à perdre ce titre auprès de moi ? pourriez-vous jouir d'une réputation que vous ne mériteriez plus ? Hélas ! je n'ose vous parler de l'état où vous allez me réduire ; je sens que je ne vous touche plus ; mais cette créature, qui est votre sang aussi bien que le mien, ne mérite-t-elle rien de vous ? la laisserez-vous naître dans l'opprobre ? Condamnez-moi à vivre dans quelque coin du monde, ignorée de toute la terre ; mais ne m'ôtez pas la consolation de pouvoir vous estimer ; assurez l'état de mon enfant ; et, de quelque façon que vous traitiez sa malheureuse mère, elle ne vous fera point de reproches.

Le comte de Blanchefort ne put voir à ses pieds sans en être attendri cette femme qu'il avoit tant aimée, qu'il aimoit encore, abîmée de douleur et baignée de ses larmes. Il la releva avec toutes les marques de la plus grande sensibilité : il voulut, par des espérances et par les offres les plus considérables, calmer son désespoir.

Qu'osez-vous me proposer ? lui dit-elle avec indignation ; que pouvez-vous m'offrir qui soit digne de moi ? vous-même ne m'en avez paru digne que parce que je vous ai cru vertueux.

Mais, reprit-elle en le regardant avec des yeux que ses pleurs rendoient encore plus touchants, pourrez-vous cesser de l'être? vous êtes-vous bien peint la peine qu'il y a d'être mécontent de soi? vous êtes-vous bien endurci contre les reproches de votre propre conscience? avez-vous pensé à cette idée si flatteuse que j'avois de vous, à celle que j'en dois avoir?

Je sais, reprit-il, l'horreur que vous aurez pour moi; j'en sens tout le poids, puisque, malgré mon injustice, ma passion est encore aussi forte; mais, telle qu'elle est, je ne puis me résoudre à faire ce que vous désirez.

Et moi, lui dit-elle, je ne puis plus soutenir la vue d'un homme qui m'a si cruellement trompée. Jouissez, si vous le pouvez, de cette réputation de vertu que vous méritez si peu, tandis qu'avec une âme véritablement vertueuse j'aurai toute la honte et l'humiliation attachées au crime. Elle entra, en achevant ces paroles, dans un cabinet dont elle ferma la porte. M. de Blanchefort sortit aussitôt, monta à cheval et prit le chemin de Paris.

Madame du Paraclet, surprise de ce prompt départ, et ne voyant point mademoiselle d'Essei, alla la chercher. L'état où elle la trouva ne lui apprit que trop son malheur. Elle étoit baignée de ses larmes, et toute son action étoit d'une personne livrée au désespoir. Ah! madame, lui dit-elle, je suis abandonnée, je suis trahie, je suis déshonorée par le plus lâche de tous les hommes!

Quoi! s'écrioit-elle, je ne serai donc plus qu'un objet de mépris, et je pourrois vivre, et je pourrois soutenir ma honte! Non, il faut que la mort me délivre de l'horreur que j'ai pour ce traître, et de celle que j'ai pour moi-même. Ses larmes et ses sanglots arrêtèrent ses plaintes. Madame du Paraclet, attendrie et effrayée d'un état aussi violent, mit tout en usage pour la calmer.

Vous vous alarmez trop vite, lui dit-elle; le comte de Blanchefort vous aime, il ne résistera point à vos larmes; d'ailleurs,

il craindra le tort qu'une affaire comme celle-ci peut lui faire.

Eh! madame, répliqua-t-elle, il a vu mon désespoir, il m'a vue mourante à ses pieds sans en être ému. Qui pourroit lui reprocher son crime? Madame de Polignac n'est plus, et vous savez que le curé et les deux témoins de mon mariage ont été écartés par les soins d'un perfide.

Mais, quand tout vous manqueroit, dit madame du Paraclet, mon amitié et votre vertu vous restent; croyez-moi, on n'est jamais pleinement malheureuse, quand on n'a rien à se reprocher; ne me donnez pas, ajouta-t-elle en l'embrassant, le chagrin mortel de vous perdre; vous avez du courage; que la tendresse que j'ai pour vous, que celle que vous me devez, vous obligent à en faire usage; je resterai ici avec vous pendant un temps; nous prendrons toutes les mesures convenables pour dérober la connoissance de votre malheur.

Mademoiselle d'Essei pleuroit et ne répondoit point; enfin, à force de prières, de tendresse, mêlées de l'espérance que madame du Paraclet tâchoit de lui donner du repentir du comte de Blanchefort, elle se calma un peu. Je payerois son repentir de ma propre vie, disoit-elle, et voyez l'affreuse situation où je suis; ce que je souhaite avec tant d'ardeur me rendroit à un homme pour qui je ne puis avoir que du mépris.

Les journées et les nuits se passoient presque entières dans de pareilles conversations. La pitié que madame du Paraclet avoit pour mademoiselle d'Essei l'attachoit encore plus fortement à cette malheureuse fille.

J'étois bien destinée, disoit-elle, à trouver de la mauvaise foi et de la perfidie; le marquis de la Valette auroit dû m'inspirer de la méfiance pour tous les hommes; elle compta alors à madame du Paraclet l'amour qu'il avoit feint pour elle dans le temps qu'il étoit engagé avec mademoiselle de Magnelais.

Après quelques jours, elle écrivit au comte de Blanchefort de la manière la plus propre à l'attendrir et à le toucher. Madame

du Paraclet lui écrivit aussi et lui faisoit tout craindre pour la vie de mademoiselle d'Essei. Elle envoya à Paris un homme à elle pour rendre leurs lettres en mains propres.

On juge avec quel trouble et quelle impatience mademoiselle d'Essei en attendoit la réponse. Elle étoit seule dans sa chambre, occupée de son malheur, quand on vint lui dire qu'un homme qui lui apportoit une lettre demandoit à lui parler. Elle s'avança avec précipitation au-devant de celui qu'on lui annonçoit, et, sans s'apercevoir qu'il l'a suivoit, elle prit la lettre.

Quelle fut sa surprise, quand, après en avoir vu quelques lignes, elle reconnut quelle étoit du marquis de la Valette. Grand Dieu! dit-elle en répandant quelques larmes et en se laissant aller sur un siége, le marquis de la Valette voudroit donc encore me tromper! Non, mademoiselle, lui dit, en se jetant à ses genoux, celui qui lui avoit rendu la lettre, et en se faisant connoître pour le marquis de la Valette lui-même, je ne veux point vous tromper. Je vous adore, et je viens mettre à vos pieds une fortune dont je puis disposer présentement.

La surprise, le trouble, et plus encore un sentiment vif de son malheur, que cette aventure rendoit plus sensible à mademoiselle d'Essei, ne lui laissoient ni la force de parler, ni la hardiesse de regarder le marquis de la Valette.

Vous ne daignez pas jeter un regard sur moi, lui dit-il : me suis-je trompé quand j'ai cru vous voir attendrie en lisant ma lettre? Vous me croyiez coupable. Vous avez pensé comme le public de mon procédé avec mademoiselle de Magnelais; j'ai souffert; j'ai même vu avec indifférence les jugements qu'on a faits de moi; mais je ne puis conserver cette indifférence avec vous; il me faut votre estime; celle que j'ai pour vous la rend aussi nécessaire à mon bonheur que votre tendresse même.

Tant de témoignages d'une estime dont mademoiselle d'Essei ne se croyoit plus digne achevoient de l'accabler. Écoutez-moi, de grâce, poursuivit le marquis de la Valette; c'est pour vous

seule que je veux rompre le silence que je m'étois imposé; mais il y va de tout pour moi de vous faire perdre des soupçons qui me sont si injurieux.

Sa justification devenoit inutile à mademoiselle d'Essei dans la situation où elle étoit ; mais l'inclination qu'elle avoit pour lui lui faisoient sentir quelque douceur à ne le plus trouver coupable. Ce que vous avez à m'apprendre, lui dit-elle après l'avoir fait relever, ne changera ni votre fortune ni la mienne. Parlez cependant, puisque vous le voulez.

Il ne suffit pas toujours d'être honnête homme, dit le marquis de la Valette; il faut encore que la fortune nous serve, et ne nous mette pas dans des situations où le véritable honneur exige que nous en négligions les apparences.

Vous avez sans doute entendu parler de la façon dont je rompis avec mademoiselle de Luxembourg; notre mariage étoit prêt à se conclure; je n'y avois point apporté d'obstacle; je rompis cependant presque au moment où il devoit s'achever. Ce procédé, si bizarre en apparence, et qui m'attira tant de blâme, étoit pourtant généreux. Mademoiselle de Luxembourg me déclara qu'elle aimoit le duc de Ventadour, et en étoit aimée; qu'elle n'auroit cependant pas la force de désobéir à son père ; qu'elle me priait de prendre sur moi la rupture de notre mariage. Pouvois-je me refuser à ce qu'elle désiroit?

Le feu roi faisoit alors la guerre en Picardie; j'allai l'y joindre avec quelques troupes que j'avois levées à mes dépens ; le désir de me distinguer me fit exposer un peu trop légèrement au siége d'Amiens; je fus renversé par les assiégés du haut de leurs murailles; je tombai dans le fossé, très-blessé, et j'aurois peut-être péri, sans le secours de Bellomont, qui me releva et ne me quitta point qu'il ne m'eût remis entre les mains de mes gens.

Ce service étoit considérable; ma reconnoissance y fut proportionnée ; dès ce même jour, je ne voulus plus que le chevalier eût d'autre tente et d'autres équipages que les miens. Sa

naissance et sa fortune sont si fort au-dessous des miennes, qu'il pouvoit sans honte recevoir mes bienfaits. Nous devînmes inséparables, et les éloges que je lui prodiguai lui attirèrent, de la part du roi et des principaux officiers, des distinctions flatteuses. Plus je faisois pour lui, plus je m'y attachois et plus je croyois lui devoir.

Il voulut m'accompagner en Flandre, où le roi m'envoya pour négocier avec quelques seigneurs qui lui étoient attachés. Comme la négociation exigeoit le plus grand secret, le roi m'ordonna de n'y paroître que sous un faux nom, et en simple voyageur. J'allai à Lille, où je devois trouver ceux avec qui j'avois à traiter. C'est là que je vis mademoiselle de Magnelais et madame sa mère, qui étoient allées dans leurs terres.

Je ne parus chez elles que sous le nom du chevalier de Benauges, que j'avois pris, et j'y fus beaucoup mieux reçu par mademoiselle de Magnelais que ne devoit l'être un homme de la condition dont je paroissois : je crus que je lui plaisois, et je fus flatté de ne devoir cet avantage qu'à mes seules qualités personnelles : je m'attachai d'abord bien plus à elle par amour-propre que par amour; mais je vins insensiblement à l'aimer, et j'aurois cru ne pouvoir aimer mieux, si ce que je sens pour vous ne m'avoit fait connoître toute la sensibilité de mon cœur.

Comme mon déguisement étoit le secret du roi, je ne le dis point à mademoiselle de Magnelais; je me faisois encore un plaisir de celui qu'elle auroit, quand je lui serois connu, de trouver dans le marquis de la Valette un amant plus digne d'elle que le chevalier de Benauges.

Mon séjour à Lille fut de trois mois : j'eus la satisfaction d'apprendre, en partant, que mademoiselle de Magnelais viendroit bientôt à Paris : elle m'avoit permis de mettre Bellomont dans notre confidence; et, lorsqu'il naissoit entre nous quelque petit différend, c'étoit toujours lui qui rétablissoit la paix.

Quelques jours après mon retour, mademoiselle de Magnelais

fut présentée à la reine : j'étois dans la chambre de cette princesse, et je jouis du trouble et de la joie de mademoiselle de Magnelais quand elle m'eut reconnu. J'allai chez elle ; et, quoique j'eusse à essuyer quelques reproches du mystère que je lui avois fait, elle étoit si contente de trouver que le chevalier de Benauges étoit le marquis de la Valette, que je n'eus pas de peine à obtenir mon pardon.

Je lui rendois tous les soins que la bienséance me permettoit. La douceur de notre commerce étoit quelquefois troublée par ses jalousies : je ne voyois point de femme dont elle ne prît ombrage, et elle me réduisoit presque au point de n'oser parler à aucune : j'étois quelquefois prêt à me révolter ; mais la persuasion que j'étois aimé me ramenoit bien vite à la soumission.

Quand ma conduite ne donnoit lieu à aucun reproche, j'en avois d'une autre espèce à essuyer. On se plaignoit que je n'étois pas jaloux. Vous voulez bien me laisser penser, lui disois-je, mademoiselle, que j'ai le bonheur de vous plaire. Puis-je être jaloux sans vous offenser, et me le pardonneriez-vous? Je ne sais si je vous le pardonnerois, me répondit-elle ; mais je sais bien que j'en serois plus sûre que vous m'aimez.

Ce sentiment me paroissoit bizarre : je m'en plaignois à Belmont : il justifioit mademoiselle de Magnelais, et m'obligeoit à lui rendre grâces d'une délicatesse que je n'entendois point ; cependant mon attachement pour elle fit du bruit. Le duc d'Épernon, qui souhaitoit de me marier, m'en parla, et ne trouva en moi nulle résistance. Le mariage fut bientôt arrêté entre M. le duc d'Hallwin et lui ; mais quelques raisons particulières les obligèrent à le différer.

Cependant, comme les paroles étoient données, j'eus beaucoup plus de liberté de voir mademoiselle de Magnelais : je passois les journées chez elle, et j'avois lieu d'être content de la façon dont elle vivoit avec moi. Un jour que j'étois entré dans son appartement pour l'attendre, j'entendis qu'elle montoit l'escalier

avec quelqu'un, que je crus être un homme. Le plaisir de faire une plaisanterie sur le défaut de jalousie qu'elle me reprochoit si souvent me fit naître l'envie de me cacher. Je me coulai dans la ruelle du lit, qui étoit disposé de manière que je ne pouvois être aperçu.

Vous avez tort, disoit mademoiselle de Magnelais à l'homme qui étoit avec elle, que je ne pouvois voir ; bien loin de me faire des reproches, vous me devez des remercîments : il est vrai que je suis ambitieuse ; mais c'est bien moins par ambition que je l'épouse que pour m'assurer le plaisir de vous voir. Pourquoi, répondit celui à qui elle parloit, que je reconnus pour Bellomont, lui faire croire que vous l'aimez? pourquoi tous ces reproches de ce qu'il n'est pas jaloux ?

Je vous avoue, répliqua-t-elle, que la vanité que je trouvois à en être aimée m'avoit d'abord donné du goût pour lui : votre amour ne m'avoit pas encore fait connaître le prix de mon cœur : je croyois presque le lui devoir. Laissons-lui penser qu'il est aimé ; cette opinion écartera ses soupçons, et, en lui reprochant sa confiance, je l'augmente encore.

Les premiers mots de cette conversation me causèrent tant de surprise, qu'elle auroit seule suffi pour arrêter les effets de ma colère ; mais tous les sentiments dont j'étois agité firent bientôt place au mépris et à l'indignation qui prenoient dans mon cœur celle de l'amour et de l'amitié : je ne fus pas même honteux d'avoir été trompé ; tout honnête homme auroit pu l'être, et cela me suffisoit.

Mademoiselle de Magnelais et Bellomont dirent encore plusieurs choses qui me firent comprendre que leur intelligence avoit commencé presque aussitôt que j'avais cru être aimé : ils se séparèrent, dans la crainte que je ne vinsse ; car, quelque sûr que l'on fût de moi, on voulait pourtant me ménager. Mademoiselle de Magnelais passa dans l'appartement de madame sa mère et me laissa la liberté de sortir.

J'allai m'enfermer chez moi pour réfléchir sur le parti que j'avois à prendre : je pouvois perdre d'honneur mademoiselle de Magnelais; mais n'étoit-ce pas la punir d'une manière trop cruelle, d'une légèreté dont il ne m'étoit arrivé aucun mal; et pouvois-je employer contre elle des armes qu'elle n'auroit pu en pareil cas employer contre moi? Pour Bellomont, il me trahissoit, mais il m'avoit sauvé la vie : il m'étoit plus aisé de pardonner l'injure que de manquer à la reconnoissance.

Pour ne pas priver le chevalier d'une protection aussi nécessaire pour lui que celle de M. d'Épernon, je me déterminai à lui cacher ce que le hasard m'avoit fait découvrir. A l'égard de mon mariage, j'avois le temps pour moi : il ne me restoit qu'à prendre des mesures pour éviter de voir mademoiselle de Magnelais : elle m'étoit devenue, dès ce moment-là, si indifférente, que je n'avois pas même besoin de lui faire des reproches. Je projetois un voyage à la campagne, quand j'appris que mademoiselle de Magnelais y étoit allée elle-même.

J'eus l'honneur, mademoiselle, de vous voir à peu près dans ce temps-là, et dès ce moment je n'imaginai plus qu'on pût me proposer mademoiselle de Magnelais : cette jalousie, qu'elle m'avoit demandée, et que je ne connoissois point, je la connus alors : tout ce qui vous environnoit me faisoit ombrage; tout me paroissoit plus capable que moi de vous plaire, et aucun ne me sembloit digne de vous.

Je craignis cependant le comte de Blanchefort un peu plus que les autres : moi, qui jusque-là n'avois fait aucun cas des louanges de la multitude, je me sentis affligé de celles que cette multitude donnoit à mon rival : il pouvoit aussi vous offrir sa main, et moi je ne pouvois, pendant la vie du duc d'Épernon, vous proposer qu'un mariage secret, à quoi mon respect ne pouvoit consentir; ce fut ce qui me retint le jour que j'osai vous parler du comte de Blanchefort. Quelle joie, mademoiselle, répandîtes-vous dans mon cœur! je crus voir que vous étiez touchée de l'excès de ma passion.

Cependant le voyage de mademoiselle de Magnelais, qui me laissoit respirer, n'avoit été entrepris que pour me jeter dans de nouvelles peines. Elle avoit déterminé le duc d'Hallwin à ne plus différer notre mariage, et, à leur retour, le duc d'Épernon et lui en marquèrent le jour.

Mon refus m'attira la disgrâce de mon père : je ne lui en donnai point de raisons ; celles que la conduite de mademoiselle de Magnelais me fournissoit n'auroient point été crues, et d'ailleurs, depuis que je vous avois vue, mademoiselle, je sentois que ce n'étoit pas le plus grand obstacle à notre mariage ; mais je crus aussi qu'il falloit, surtout dans les premiers moments, lui cacher mon attachement pour vous.

Je ne pus cependant me refuser le plaisir de vous voir le lendemain. J'étois plein de la joie de me voir libre : je voulois vous la montrer ; je me flattois que vous en démêleriez le motif ; mais cette joie ne dura guère : vos regards et le ton dont vous me parlâtes me glacèrent de crainte. Oserai-je cependant vous l'avouer ? Me pardonnerez-vous de l'avoir pensé ? Ce que vous me dîtes de mademoiselle de Magnelais me donna lieu de me flatter qu'elle avoit part au mauvais traitement que je recevois.

Cette idée me donna un peu de tranquillité, et je pris dès lors la résolution de ne vous rien cacher de ce qui s'étoit passé entre elle et moi. Je retournai dans cette intention chez madame de Polignac ; j'appris d'elle-même, mademoiselle, que vous étiez retournée à l'abbaye du Paraclet ; je fis dessein d'y aller, et j'avois tout disposé pour cela.

Je reçus, la surveille de mon départ, un billet de Bellomont : il me prioit de me trouver le lendemain matin à un endroit d'un faubourg de Paris assez écarté : je ne suis pas naturellement porté à la méfiance ; j'eusse voulu d'ailleurs le trouver moins coupable. Je me figurai qu'il avoit dessein de m'avouer ce qui s'étoit passé, et de concerter avec moi les moyens d'épouser mademoiselle de Magnelais.

La conversation commença par les protestations de son attachement pour moi; après le début, qui me confirmoit encore dans mon idée : Comment est-il possible, me dit-il, que vous puissiez faire le malheur d'une fille dont vous êtes si tendrement aimé? J'ai été encore hier témoin de ses larmes : c'est par son ordre que je vous parle : elle est instruite de votre amour pour mademoiselle d'Essei. Permettez-moi, mademoiselle, ajouta le marquis de la Valette, de vous taire ce qu'il eut l'audace d'ajouter.

Peut-être n'aurois-je encore payé tant d'artifice et de mauvaise foi que par le plus profond mépris; mais je ne fus plus maître de mon indignation quand il osa manquer au respect qui vous est dû de toute la terre. Taisez-vous, lui dis-je avec un ton de fureur, ou je vous ferai repentir de votre insolence. Vous et mademoiselle de Magnelais êtes dignes l'un de l'autre; et je vous aurois punis de toutes vos trahisons, si le mépris ne vous avoit sauvés de ma vengeance.

A qui parles-tu donc? répliqua Bellomont. As-tu oublié que tu me dois la vie? Mais tu ne jouiras plus d'un bienfait dont tu abuses. Il vint en même temps sur moi, et, avant que je me fusse mis en défense, il me porta deux coups d'épée : je tirai la mienne, et, comme il vouloit redoubler, je le blessai à la hanche en me défendant; il tomba, je fus sur lui, et, après l'avoir désarmé : Je te donne la vie, lui dis-je, et me voilà délivré de la honte de devoir quelque chose au plus lâche de tous les hommes.

Cependant mon sang couloit en abondance, et j'allois tomber moi-même, et être exposé à la rage de ce méchant, dont la blessure étoit légère, quand des paysans, qui venoient à la ville, arrivèrent dans le lieu où nous étions. Mes habits, qui étoient magnifiques, les firent d'abord venir à moi. Je me fis porter dans la plus prochaine maison, qui se trouva, par hasard, appartenir à un homme qui nous étoit attaché : je le chargeai d'aller avertir le comte de Ligny, avec qui j'étois lié d'amitié depuis notre pre-

mière enfance. Les chirurgiens, qui avoient d'abord annoncé que ma vie étoit dans le plus grand péril, commencèrent, quelques jours après, à concevoir de l'espérance.

A mesure que l'extrême danger diminuoit, mes inquiétudes augmentoient. La discrétion que j'avois toujours reconnue dans le comte de Ligny, et le besoin de m'ouvrir à quelqu'un, m'obligèrent à lui parler. Nous convînmes qu'il enverroit au Paraclet un homme à lui qui devoit tâcher de vous parler : j'eusse bien voulu vous écrire ; mais je n'en avois ni la force, ni même la hardiesse.

Celui qui avoit été chargé d'aller au Paraclet nous rapporta que vous n'y étiez plus, que vous étiez chez madame de Polignac, où il avoit vainement tenté de vous parler. Ces nouvelles me jetèrent presque dans le désespoir. Comment se flatter que les foibles bontés que vous m'aviez marquées tiendroient contre des torts assez apparents, et contre les soins de mon rival ?

Le comte de Ligny tâchoit en vain de me consoler ; il étoit lui-même obligé de convenir que mes craintes étoient légitimes : je voulois, tout foible que j'étois, aller moi-même chez madame de Polignac ; mais les efforts que je voulois faire retardoient encore ma guérison ; et, pour achever de m'accabler, le duc d'Épernon tomba malade dans le même temps, et mourut sans avoir voulu m'accorder le pardon que je lui fis demander. Les calomnies de Bellomont avoient achevé de l'irriter contre moi : il avoit eu l'audace de lui dire que je l'avois attaqué le premier, et que je ne m'étois porté à cette violence que parce qu'il avoit voulu me représenter mes devoirs.

Cette imposture exigeoit de moi que je le visse encore l'épée à la main : j'attendois avec impatience que mes forces me le permissent, quand un intérêt plus pressant m'a fait différer ma vengeance. Le comte de Ligny entra, il y a trois jours, dans ma chambre, avec un air de joie dont je fus étonné : Réjouissez

vous, me dit-il, le comte de Blanchefort, ce rival si redoutable, vient de faire part au roi de son mariage avec la sœur du connétable.

Mademoiselle d'Essei avoit écouté jusque-là le marquis de la Valette avec un saisissement de douleur, qu'elle avoit eu peine à cacher ; mais elle n'en fut plus la maîtresse.

Quoi ! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, le comte de Blanchefort est marié ! Ces paroles furent les seules qu'elle put prononcer : elle tomba en foiblesse ; le marquis de la Valette n'étoit guère dans un état différent : la vue de mademoiselle d'Essei mourante, et mourante pour son rival, lui faisoit sentir tout ce que l'amour et la jalousie peuvent faire éprouver de plus cruel : il fut quelques moments immobile sur son siége ; enfin l'amour fut le plus fort : il prit mademoiselle d'Essei entre ses bras pour tâcher de la faire revenir.

Dans le même temps qu'il appeloit du secours, madame du Paraclet, étonnée de ne point voir mademoiselle d'Essei, venoit la chercher : sa surprise fut extrême de la trouver évanouie dans les bras d'un homme qu'elle ne connoissoit point ; mais le plus pressé étoit de la faire revenir. Son évanouissement fut très-long ; elle ouvrit enfin les yeux, et, les portant sur tout ce qui l'environnoit, elle vit le marquis de la Valette à ses pieds, qui lui tenoit une main qu'il mouilloit de ses larmes : la crainte de la perdre avoit étouffé la jalousie : il eût consenti dans ce moment au bonheur du comte de Blanchefort.

Laissez-moi, marquis, lui dit-elle en retirant sa main, votre amour et votre douleur achèvent de me faire mourir. Que je vous laisse, mademoiselle ! s'écria-t-il ; vous le voulez en vain ; il faut que je meure à vos pieds du désespoir de n'avoir pu vous toucher, et de vous trouver sensible pour un autre. Comment a-t-il touché votre cœur ? Quelle marque d'amour vous a-t-il donnée ? Par quel endroit a-t-il mérité de m'être préféré ? Je suis donc destiné à être trahi ou méprisé ! Hélas ! je venois mettre ma for-

tune à vos pieds, et c'est de mon rival que vous voulez tenir ce que mon amour vouloit vous donner!

Les larmes et les sanglots de mademoiselle d'Essei l'empêchèrent longtemps de répondre; enfin, prenant tout d'un coup son parti : Je vais vous montrer, lui dit-elle, que je suis encore plus malheureuse et plus à plaindre que vous. Le comte de Blanchefort est mon mari ; la raison, et peut-être encore plus le dépit dont j'étois animée contre vous, m'ont déterminée à lui donner la main ; et, dans le temps que son honneur et le mien demandent la déclaration de notre mariage, j'apprends qu'il est engagé avec une autre. Vous voyez, par l'aveu que je vous fais, que je suis, du moins, digne de votre pitié ; et j'ose encore vous dire, ajouta-t-elle en répandant de nouveau des larmes, que, si le fond de mon cœur vous étoit connu, je le serois de votre estime.

Oui, madame, répliqua le marquis de la Valette ; il ne m'est plus permis de vous parler de mon amour ; mais je vais, du moins, vous prouver mon estime, en vous vengeant de l'indigne comte de Blanchefort. Vous m'estimez, répondit mademoiselle d'Essei, et vous me proposez de me venger d'un homme à qui j'ai donné ma foi ! Ah ! mademoiselle, dit le marquis de la Valette avec une extrême douleur, vous l'aimez ! l'amour seul peut retenir une vengeance aussi légitime que la vôtre.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua-t-elle, et peut-être vous l'ai-je trop dit ; la raison seule et les conseils de madame de Polignac m'avoient déterminée ; mais la trahison du comte de Blanchefort ne m'affranchit pas de mes devoirs ; il sera père de cette misérable créature dont je serai la mère ; et pourrois-je ne pas respecter ses jours, et pourrois-je aussi me résoudre à exposer les vôtres? Adieu, monsieur, lui dit-elle encore ; le ciel sera peut-être touché de mon innocence et de mon malheur ; c'est à lui de me venger, si je dois l'être ; mais ne me voyez plus, et laissez-moi jouir de l'avantage de n'avoir à pleurer que mes malheurs, et non pas à rougir de mes foiblesses.

M. de la Valette, que l'admiration et la pitié la plus tendre attachoient encore plus fortement à mademoiselle d'Essei, ne s'en sépara qu'avec la plus sensible douleur. Ce qu'il m'en coûte pour vous obéir, lui dit-il en la quittant, mérite du moins que vous daigniez vous souvenir que le pouvoir que vous avez sur moi est sans bornes.

Elle n'en étoit que trop persuadée pour son repos. Je suis la seule au monde, disoit-elle à madame du Paraclet, pour qui la fidélité d'un homme tel que le marquis de la Valette soit un nouveau malheur ; tous mes sentiments sont contraints, ajoutoit-elle ; je n'ose ni me permettre de haïr, ni me permettre d'aimer.

Elle resta dans cette maison aussi longtemps qu'il falloit pour cacher son malheureux état. Elle écrivit encore à M. de Blanchefort ; elle lui manda la naissance d'un garçon dont elle étoit accouchée ; toutes ses répugnances cédèrent à ce que l'intérêt de cet enfant demandoit d'elle ; rien ne fut oublié, dans cette lettre, pour exciter la pitié de M. de Blanchefort, et tout fut inutile.

Non-seulement il ne lui fit aucune réponse ; il ne daigna pas même s'informer où elle étoit.

Mademoiselle d'Essei, quoique ce procédé l'accablât de la plus vive douleur, ne laissa pas de soutenir le personnage de suppliante pendant près de six mois que son fils vécut ; mais, dès qu'elle l'eut perdu, elle écrivit à M. de Blanchefort sur un ton bien différent. Voici ce que contenoit cette lettre.

« La mort de mon fils rompt tous les liens qui m'attachoient à vous ; je n'ai rien oublié pour lui sauver la honte que vous avez attachée à sa naissance. Voilà le motif des démarches que j'ai faites si inutilement. Je souhaite que le repentir fasse naître en vous la vertu, dont vous savez si bien affecter les dehors, tandis que le fond de votre cœur cache des vices si odieux. »

Après avoir écrit cette lettre, mademoiselle d'Essei se crut libre, et elle se disposa à prendre le voile dans l'abbaye du Para-

clet. A peine y avoit-il deux mois qu'elle étoit dans le noviciat,, quand la femme qui l'avoit autrefois amenée dans cette maison y vint avec un homme que son air et une croix de l'ordre de Malte annonçoient pour un homme de condition.

Ils demandèrent à madame l'abbesse des nouvelles de la jeune fille appelée mademoiselle d'Essei, qu'on avoit remise entre ses mains il y avoit douze ans. Elle est dans cette maison, répondit l'abbesse, et l'intention de ses parents a été remplie ; elle est religieuse. Ah ! s'écria cet homme, il faut qu'elle quitte ce cloître ; il faut qu'elle vienne consoler une mère de la perte d'un mari et d'un fils unique, et jouir du bien que la mort de son frère lui laisse, et qui la rend une des plus grandes et des plus riches héritières de France. Permettez, dit-il à madame du Paraclet, que je puisse la voir et lui parler ; la qualité de son oncle m'en donne le droit.

On alla chercher la jeune novice ; et, dès qu'elle parut, son oncle s'empressa de lui apprendre qu'elle étoit fille du duc de Joyeuse ; que l'envie de rendre son frère un plus grand seigneur avoit engagé son père et sa mère à lui cacher sa naissance, et à la faire élever dans un cloître, où l'on vouloit qu'elle se fît religieuse ; mais qu'il sembloit que le ciel eût pris plaisir à confondre des projets aussi injustes ; que ce frère, à qui on l'avoit sacrifiée, étoit mort ; que son père ne lui avoit survécu que peu de jours. J'ai été témoin de son repentir, dit M. le bailli de Joyeuse, et je suis dépositaire de ses dernières volontés. Venez, continua-t-il en s'adressant à sa nièce, prendre possession des grands biens dont vous êtes la seule héritière. Oubliez, s'il vous est possible, l'inhumanité qu'on a exercée envers vous, et à laquelle je me serois opposé de toute ma force, si j'en avois eu le moindre soupçon.

Ce que vous m'apprenez, monsieur, dit mademoiselle de Joyeuse, ne changera en moi que mon nom : rien ne sauroit m'obliger à rompre les engagements que j'ai pris. Vous n'avez

point encore d'engagement, reprit M. le bailli, puisque vous n'avez pas prononcé vos vœux. Les vœux, répliqua mademoiselle de Joyeuse, m'engageroient avec les autres; mais le voile que je porte suffit pour m'engager avec moi-même.

Les raisons et les prières de M. le bailli ne purent ébranler la résolution de mademoiselle de Joyeuse. Sans se plaindre de sa mère, elle représentoit avec douceur, et cependant avec force, que la manière dont elle avoit été traitée la dispensoit de l'exacte obéissance. Madame du Paraclet, à qui M. le bailli eut recours, étoit trop instruite des malheurs de mademoiselle de Joyeuse et de sa façon de penser, pour laisser quelque espérance à M. le bailli. Après quelques jours de séjour au Paraclet, pendant lesquels mademoiselle de Joyeuse prit connoissance des biens dont elle avoit à disposer, le bailli partit pour aller annoncer à madame de Joyeuse la résolution de sa fille et l'impossibilité de la faire changer.

Cependant la lettre qu'elle avoit écrite au comte de Blanchefort avoit non-seulement fait naître son repentir, mais lui avoit redonné tout son amour. Il avoit cru jusque-là qu'elle reviendroit à lui dès qu'il le voudroit. La certitude, au contraire, d'être haï, méprisé, les reproches qu'il se faisoit d'avoir perdu, par sa faute, un bien dont il connoissoit alors tout le prix, lui faisoient presque perdre la raison. Son mariage avec la sœur du connétable n'avoit pas eu lieu : rien ne l'empêchoit d'aller confirmer ses engagements avec mademoiselle d'Essei : il se flattoit quelquefois que les mêmes raisons qui les lui avoient fait accepter les lui feroient accepter encore, et qu'elle ne résisteroit point à la fortune et au rang qu'il pouvoit lui donner.

Il partit pour le Paraclet, dans la résolution de mettre tout en usage, jusqu'à la violence même, pour se ressaisir d'un bien sur lequel il croyoit que la vivacité de son amour lui avoit rendu ses droits. Quel nouveau sujet de désespoir quand il sut la véritable condition de mademoiselle d'Essei et l'engagement qu'elle avoit

pris ! Sa douleur étoit si forte et si véritable, que madame du Paraclet, qui lui avoit annoncé des nouvelles si accablantes, ne put lui refuser quelque pitié, et ne put se défendre de parler à mademoiselle de Joyeuse. Obtenez, de grâce, lui disoit-il, qu'elle daigne m'entendre : sa vertu lui parlera pour moi ; elle se ressouviendra de nos engagements ; elle ne voudra point m'exposer et s'exposer elle-même aux effets de mon désespoir.

La perfidie du comte de Blanchefort, répondit mademoiselle de Joyeuse quand madame du Paraclet voulut s'acquitter de sa commission, m'a affranchie de ces engagements qu'il ose réclamer : je ne crains point les effets de son désespoir ; qu'il rende, s'il en a la hardiesse, mon aventure publique : ma honte sera ensevelie dans cette maison, et j'aurai moins de peine à la soutenir que je n'en aurois de voir et d'entendre un homme pour qui j'ai la plus juste indignation et le plus profond mépris.

Ces premiers refus ne rebutèrent point M. de Blanchefort : il mit tout en usage pour parler à mademoiselle de Joyeuse ; et, n'ayant pu y réussir, il attendit, caché dans une maison du bourg, le temps où elle devoit prendre les derniers engagements, résolu d'y mettre obstacle ; mais, lorsqu'elle parut avec le voile qui la couvroit ; qu'il aperçut le drap mortuaire sous lequel elle devoit être mise ; qu'il se représenta que c'étoit lui, que c'étoient ses perfidies qui l'avoient contrainte à s'ensevelir dans un cloître ; que cet état, peut-être si contraire à son inclination, lui avoit paru plus doux que de vivre avec lui, il se sentit pénétré d'une douleur si vive, et fut si peu maître de la cacher, qu'on l'obligea de sortir de l'église.

M. le vicomte de Polignac, neveu de madame l'abbesse, qui étoit présent, le mena dans l'appartement des étrangers : son désespoir étoit si grand, qu'il fallut le sauver de sa propre fureur. Enfin, après bien de la peine, il obéit à l'ordre de partir qu'on lui donna de la part de mademoiselle de Joyeuse, et se retira dans une de ses terres, occupé uniquement de son amour et du

bien qu'il avoit perdu : une maladie de langueur termina au bout de quelques mois sa vie et ses peines.

Cependant la scène qui s'étoit passée dans l'église, si nouvelle pour les religieuses, excita leurs murmures : les plus accréditées représentèrent à madame du Paraclet qu'un éclat de cette espèce demandoit que mademoiselle de Joyeuse fût examinée de nouveau, et que la profession fût différée. Il fallut se soumettre à cette condition : le temps qu'on avoit demandé pour cet examen n'étoit pas encore écoulé, quand M. de la Valette arriva au Paraclet. Le changement de fortune et d'état de mademoiselle de Joyeuse ne lui avoit pas été longtemps caché : si, par respect pour elle, il s'étoit soumis à l'ordre qu'elle lui avoit donné de renoncer à la voir, il n'en avoit pas été moins attentif et moins sensible pour elle ; quoiqu'il n'eût conservé aucune espérance, il n'avoit cependant jamais envisagé l'horreur d'une séparation éternelle : cette idée se présenta à lui pour la première fois, lorsqu'il sut que mademoiselle de Joyeuse avoit pris le voile.

Il courut à l'abbaye du Paraclet. Mademoiselle de Joyeuse ne put se résoudre à le traiter comme elle avoit traité M. de Blanchefort : elle vint au parloir, où il l'attendoit : ils furent assez longtemps sans avoir la force de parler ni l'un ni l'autre. Le marquis de la Valette, suffoqué par ses larmes et par ses sanglots, après avoir considéré mademoiselle de Joyeuse presque ensevelie dans l'habillement bizarre dont elle étoit revêtue, restoit immobile sur la chaise où il étoit assis. Je n'aurois pas dû vous voir, dit enfin mademoiselle de Joyeuse. Ah! s'écria le marquis, que vous me vendez cher cette faveur! Je mourrai, oui, je mourrai à vos yeux, si vous persistez dans cette résolution. Mes malheurs, répliqua mademoiselle de Joyeuse, ne m'ont pas laissé le choix de ma destinée : il faut vivre dans la solitude, puisque je ne saurois plus me montrer dans le monde avec honneur. Eh! pourquoi, dit M. de la Valette, vous faire cette cruelle maxime? pourquoi vous punir de ce que le comte de Blanchefort est le plus

scélérat des hommes? Il n'en coûte guère, répliqua mademoiselle de Joyeuse, de quitter le monde quand on ne peut y vivre avec ce qui nous l'auroit fait aimer.

Que me faites-vous envisager? s'écria le marquis de la Valette. Serois-je en même temps le plus heureux et le plus malheureux des hommes? Non, poursuivit-il en la regardant de la manière la plus tendre, je ne renoncerai point à des prétentions que votre cœur semble ne pas dédaigner. J'avoue, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que, si je l'avois écouté, il n'eût parlé que pour vous. Il faut vous avouer plus, ajouta-t-elle; ce fut pour me venger de vous, dont je croyois avoir été trompée, que je me précipitai dans l'abîme des malheurs où je suis tombée. Accordez-moi donc, interrompit le marquis de la Valette, la gloire de les réparer. C'est assez pour moi, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que vous ayez pu en concevoir l'idée; mais j'en serois bien indigne si j'étois capable de m'y prêter. Quand ma funeste aventure seroit ignorée de toute la terre, quand j'aurois une certitude entière que vous l'ignoreriez toujours, il me suffiroit de la savoir, il me suffiroit de la nécessité où je serois de vous cacher quelque chose, pour empoisonner le repos de ma vie.

Ah! dit le marquis de la Valette avec beaucoup de douleur, je me suis flatté trop légèrement, et vous-même vous vous êtes trompée; vous avez cru me vouloir quelque bien, seulement parce que je ne vous suis pas aussi odieux que M. de Blanchefort. Il seroit à souhaiter pour mon repos, reprit-elle, que je fusse telle que vous le pensez : croyez cependant que l'oubli des injures que j'ai reçues n'est pas le seul sacrifice que j'aie à faire à Dieu en me donnant à lui. Il faut, ajouta-t-elle, finir une conversation trop difficile à soutenir pour l'un et pour l'autre. Adieu, monsieur, je vais faire des vœux au ciel pour votre bonheur; souvenez-vous quelquefois à quoi j'eusse borné le mien.

Elle sortit en prononçant ces paroles, et laissa le marquis de la Valette dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter. Ma-

dame du Paraclet, que mademoiselle de Joyeuse en avoit priée, vint pour remettre quelque calme dans son esprit : il ne fut de longtemps en état de lui répondre ; ses actions, ses discours se ressentoient du trouble de son âme ; il vouloit voir mademoiselle de Joyeuse, il vouloit lui parler encore une fois : Je ne lui demande, disoit-il, que quelque délai ; je me soumettrai ensuite à tout ce qu'elle voudra m'ordonner.

La sensibilité que mademoiselle de Joyeuse s'étoit trouvée pour M. de la Valette la pressoit, au contraire, de se donner à elle-même des armes contre sa propre foiblesse. De grâce, dit-elle à madame du Paraclet, obtenez du marquis qu'il me laisse travailler à l'oublier ; obligez-le de s'éloigner : ce qu'il m'en coûte, ajouta-t-elle, pour le vouloir ne le dédommage que trop.

M. de la Valette ne pouvoit se résoudre à ce départ auquel on le condamnoit ; mais madame du Paraclet lui représenta avec tant de force la peine qu'il faisoit à mademoiselle de Joyeuse, et l'inutilité de sa résistance, qu'il se vit contraint d'obéir : toujours occupé de son amour et de ses regrets, il passa deux années dans une de ses terres, et ne retourna à la cour que lorsque la nécessité de remplir les fonctions de sa charge l'y obligea.

Mademoiselle de Joyeuse, qui, en prononçant ses vœux, avoit pris le nom d'Eugénie, eut peu de temps après la douleur sensible de perdre madame l'abbesse du Paraclet : il ne lui fut plus possible, après cette perte, de rester dans un lieu où tout la lui rappeloit : elle obtint de venir à Paris dans l'abbaye de Saint-Antoine ; les arrangements qu'elle avoit pris en disposant de son bien la mirent en état d'y être reçue avec empressement.

M. le marquis de la Valette, après son retour à la cour, apprit qu'elle y étoit, et lui fit demander la permission de la voir. Soit effectivement que le temps, l'absence et la perte de toute espérance eussent produit sur lui leur effet ordinaire, ou qu'il eût la force de se contraindre, il ne montra à Eugénie que les sentiments qu'elle pouvoit recevoir. Le commerce qui s'établit dès

lors entre eux leur a fait goûter à l'un et à l'autre les charmes de la plus tendre et de la plus solide amitié. Eugénie a voulu en vain le déterminer à se marier ; il lui a toujours répondu qu'il vouloit se garder tout entier pour l'amitié.

Vous voyez, me dit Eugénie, quand elle eut achevé de me conter son histoire, que, si les malheurs que l'on a éprouvés dans le monde étoient une sûreté pour trouver de la tranquillité et du repos dans la retraite, personne n'avoit plus de droit de l'espérer que moi : j'avoue cependant, à la honte de ma raison, qu'elle m'a souvent mal servie, et que mes regards se sont plus d'une fois tournés vers ce monde où j'avois éprouvé tant de différentes peines.

Puisque mes aventures, dis-je, ne sont pas ignorées, le mariage ne sauroit être pour moi qu'une source de peines. Eugénie me répondit que le président l'avoit prévenue sur cet article ; qu'il ne demandoit de ma part qu'une entière sincérité : la vérité est auprès de lui presque de niveau avec l'innocence : d'ailleurs, vous n'avez rien à avouer qui blesse l'honneur.

Je n'étois pas aussi persuadée qu'elle de l'indulgence du président d'Hacqueville : je ne pouvois croire qu'il voulût d'une femme qui avoit poussé aussi loin le mépris de toute sorte de bienséance : je me flattois que l'aveu que j'en ferois le dégoûteroit de m'épouser, et que, sans qu'il y eût de ma faute, ce mariage, dont je ne pouvois m'empêcher de sentir les avantages, et pour lequel j'avois cependant tant de répugnance, se trouveroit rompu.

Il falloit ne guère connoître le cœur humain pour concevoir une pareille pensée. Les malheurs, les trahisons qu'une jolie femme a éprouvés ne la rendent que plus intéressante : les miens d'ailleurs n'étoient qu'une suite de ma bonne foi ; et, en peignant mon cœur si tendre, si sensible, je ne fis qu'augmenter le désir de s'en faire aimer, et j'en fis naître l'espérance. Le président d'Hacqueville m'écoutoit avec une attention où il étoit aisé de démêler le plus tendre intérêt ; et, lorsque je voulois donner

à mes folies leur véritable nom, il me les justifioit à moi-même. Toute autre auroit fait ce que j'avois fait, se seroit conduite comme moi : il faisoit plus que de me le dire, il le pensoit.

J'eus avec lui plusieurs conversations de cette espèce, qui durent le convaincre de ma franchise. Je fus convaincue aussi que j'étois aimée comme je pouvois désirer de l'être. Mon esprit étoit persuadé ; mais il s'en falloit beaucoup que mon cœur fût touché. Eugénie et le commandeur de Piennes ne cessoient de me dire qu'il suffisoit, quand on étoit honnête personne, d'estimer un mari ; mais, sans le dépit et la jalousie dont j'étois animée, leurs raisons eussent été sans succès.

Un homme de confiance, que j'avois envoyé à Francfort il y avoit déjà quelque temps, revint alors : j'appris de lui que la femme de Barbasan étoit allée le joindre, qu'elle avoit amené avec elle l'enfant dont elle étoit accouchée, et qu'il n'avoit pas été possible de découvrir le lieu où ils s'étoient retirés.

Cette attention de se cacher ne pouvoit regarder que moi. Je crus qu'on craignoit de ma part quelque trait de passion, pareil à mon voyage de Francfort. Je voulois ôter à mon ingrat une crainte si humiliante : je voulois, quelque prix qu'il pût m'en coûter, le convaincre qu'il n'étoit plus aimé ; je me figurois encore qu'il sentiroit ma perte dès qu'elle deviendroit irréparable. Voilà ce qui me déroba la vue du précipice où j'allois me jeter, et ce qui m'arracha le consentement qu'on me demandoit.

Mon courage se soutint assez bien pendant le peu de jours qui précédèrent mon mariage. Si je n'étois pas gaie, je ne montrois du moins aucune apparence de chagrin. M. d'Hacqueville étoit comblé de joie, et me peignoit sa reconnoissance de façon à augmenter celle que je lui devois.

Mais quel changement produisit en moi ce oui terrible, ce oui qui me séparoit pour jamais de ce que j'aimois ! Que devins-je, grand Dieu ! quand je me vis dans ce lit que mon mari alloit partager avec moi ! Toutes mes idées furent bouleversées. Je me

trouvois seule coupable; je trahissois Barbasan; si je l'avois bien aimé, aurois-je dû m'autoriser de son exemple? Il pourroit revenir à moi : je m'ôtois le plaisir de lui pardonner; je m'ôtois du moins celui de penser à lui, de l'aimer sans crime. Étois-je digne de la tendresse de M. d'Hacqueville? N'étoit-ce pas le tromper que de l'avoir épousé, le cœur rempli de passion pour un autre?

Après avoir renvoyé tous ceux qui étoient dans la chambre, il me demanda la permission de se mettre au lit. Mes larmes et mes sanglots furent ma première réponse. L'état où vous me voyez, lui dis-je enfin, ne vous apprend que trop ce qui se passe dans mon cœur. Ayez compassion de ma malheureuse foiblesse; n'exigez point ce que je n'accorderois qu'au devoir; laissez à mon cœur le temps de revenir de ses égarements. Je suis trop pleine d'estime et d'amitié pour vous pour n'en pas triompher.

Que me demandez-vous, madame! s'écria mon mari. Comprenez-vous le supplice auquel vous me condamnez? Il se tut après ce peu de mots : nous restâmes tous deux dans un morne silence. Je l'interrompis après quelques moments pour lui demander pardon. C'est à moi, madame, me dit-il, à vous le demander : je vous ai forcée par mes importunités à vous faire à vous-même la contrainte la plus affreuse.

J'en suis bien puni; ne craignez rien de ma part; je ne serai du moins jamais votre tyran; je vous prie seulement, ajouta-t-il en se levant pour passer dans un cabinet, et je vous prie pour votre intérêt plus que pour le mien, de dérober à tout le monde la connoissance de ce qui vient de se passer entre nous. Cette précaution n'étoit pas nécessaire; ma conduite me paroissoit à moi-même si blâmable, que je n'étois nullement tentée d'en parler.

Je passai la nuit à me repentir et à m'applaudir de ce que je venois de faire. Je connoissois mon injustice; je me la reprochois; mais je ne pouvois m'empêcher de sentir une secrète joie d'avoir donné au comte de Barbasan une marque d'amour que j'eusse pourtant été désespérée qu'il eût pu savoir.

M. d'Hacqueville sortit de ma chambre sur le matin, et me dit seulement qu'il me conseilloit de feindre d'être malade, pour lui donner un prétexte de reprendre son appartement. Cette feinte indisposition nous exposa à beaucoup de plaisanteries. Enfin, après quelques jours, nous fûmes traités comme de vieux mariés, et l'on ne prit plus garde à nous.

A l'exception d'un seul point, je mettois tout en usage pour contenter M. d'Hacqueville. Tous ses amis devinrent bientôt les miens : je me conformois à tous ses goûts ; mes soins et mes attentions ne se démentoient pas un moment ; mais nos tête-à-tête étoient difficiles à soutenir ; nous trouvions à peine quelques mots à nous dire. M. d'Hacqueville me regardoit, soupiroit et baissoit les yeux ; il commençoit souvent des discours qu'il n'osoit achever ; il me serroit les mains, il me les baisoit ; il m'embrassoit, quand nous nous séparions, avec une tendresse qui me disoit ce qu'il n'osoit me dire.

Je sentois qu'il n'étoit point heureux, et j'en avois honte ; je me reprochois sans cesse de faire le malheur de quelqu'un qui n'étoit occupé que de faire mon bonheur ; et quel obstacle encore s'opposoit à mes devoirs ! Une passion folle, dont mon amour-propre seul auroit dû triompher. La tristesse où M. d'Hacqueville étoit plongé, l'effort généreux qu'il faisoit pour la cacher, excitoient ma pitié et m'attendrissoient encore. L'estime, l'amitié, la reconnoissance me composoient une sorte de sentiment qui me fit illusion ; et, à force de vouloir l'aimer, je me persuadois que je l'aimois ; je désirois sortir de l'état de contrainte où nous étions l'un et l'autre. Je lui avois d'abord parlé sans beaucoup de peine du penchant malheureux qui m'entraînoit vers Barbasan ; quand je crus en avoir triomphé, je me trouvai embarrassée de le lui dire.

Nous avions passé l'automne dans une maison de campagne que mon mari, toujours occupé de me plaire, avoit achetée, seulement parce que j'en avois loué la situation. Comme elle étoit à

peu de distance de Paris, nous y avions toujours beaucoup de monde. J'en étois souvent importunée; c'étoit, de plus, un obstacle au dessein qui me rouloit dans l'esprit, et que la mélancolie de mon mari me pressoit d'exécuter.

Enfin, quelques jours avant celui où nous avions fixé notre retour à Paris, nous nous trouvâmes seuls. J'étois restée dans ma chambre pour quelque légère indisposition; il vint m'y trouver, et s'assit au pied d'une chaise longue où j'étois couchée.

Mon Dieu! lui dis-je, que le monde est quelquefois importun! Je ne sais si vous êtes comme moi; mais j'avois besoin d'un peu de solitude. Que ferons-nous de cette solitude? me répondit M. d'Hacqueville; et, tombant tout de suite à mes genoux: Je vous adore, ma chère Pauline, poursuivit-il; vous connoissez mon cœur, vous savez si je connois le prix du vôtre. Serai-je toujours malheureux! Je baissois les yeux. Mon mari prit ma main, la baisa et la mouilla de quelques larmes. Je n'étois pas éloignée d'en répandre. Me pardonnerez-vous? lui dis-je. Mon mari ne me répondit que par les transports les plus vifs. Ses caresses n'étoient interrompues que pour me rendre de nouvelles grâces.

Après s'être mis en possession de tous ses droits, il m'en demandoit encore la permission; il eût bien voulu partager mon lit; mais, comme c'étoit une nouveauté pour mes femmes, je ne pus m'y résoudre, et mon mari voulut bien se prêter aux précautions que j'exigeois pour cacher notre commerce. Ce mystère, qui laissoit toujours à M. d'Hacqueville quelque chose à désirer, soutenoit la vivacité de sa passion, et lui donnoit pour moi ces attentions, ces soins, qui ne sont mis en usage que par les amants, et dont ils se dispensent même bien vite quand ils se croient aimés.

A notre retour, Eugénie, que nous voyions presque tous les jours, remarqua avec plaisir la joie et la satisfaction de M. d'Hacqueville. Je n'étois pas de même; mais je n'avois plus ce trouble et cette inquiétude dont on ne se délivre jamais entièrement

quand on s'écarte de ses devoirs. Enfin, je faisois ce que je pouvois pour me trouver heureuse, et je l'étois autant qu'on peut l'être par la raison.

Notre maison de campagne avoit acquis de nouveaux charmes pour M. d'Hacqueville; il voulut y retourner dès le commencement de la belle saison. Quelques arrangements domestiques m'obligèrent à le laisser partir seul.

Le lendemain de son départ, je reçus un billet par le curé de notre paroisse. On me prioit, au nom de Dieu, de venir dans un endroit qu'on m'indiquoit; on ajoutoit qu'on avoit des choses importantes à me dire, et qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Le curé, homme d'honneur, s'offrit de me conduire. Ce billet, et ce qu'il contenoit, me donnèrent une telle émotion, que je n'eus pas l'assurance de demander à mon conducteur l'éclaircissement de cette aventure.

Dès que je fus entrée dans la chambre où il me mena, et à portée du lit, une personne qui y étoit couchée fit un effort pour se mettre sur son séant. Je vous demande pardon, madame, me dit-elle d'une voix foible et tremblante, d'oser paroître devant vous. Je suis cette malheureuse qui vous ai causé tant de peines; c'est moi qui vous ai séparée de ce que vous aimiez; c'est moi qui ai causé les malheurs de l'un et de l'autre, et c'est moi qui cause son éloignement et peut-être sa mort; mais l'état où je suis vous demande grâce. Ayez pitié de moi; daignez adoucir l'amertume de mes derniers moments par un pardon généreux. J'ose plus encore, j'ose implorer votre bonté pour une misérable créature; c'est le fruit de mon crime; mais c'est l'enfant de celui que vous avez aimé, et ma mort va le laisser sans aucun secours.

Les larmes que cette femme répandoit en abondance l'empêchèrent de continuer. Je suis naturellement bonne, et j'eusse été sensiblement touchée de l'état où je la voyois, si un vif sentiment de jalousie n'eût étouffé tout autre sentiment. Cet étalage de tout

ce qu'elle avoit fait contre moi, le pardon qu'elle me demandoit, étoient une nouvelle injure; je m'en sentois humiliée.

Le bon ecclésiastique, qui n'avoit garde de pénétrer ce qui se passoit dans mon cœur, m'exhortoit, avec tout le zèle que la charité lui inspiroit à avoir pitié et de la mère et de l'enfant. L'un et l'autre, dis-je enfin, n'ont aucun besoin de moi. Madame de Barbasan, ajoutai-je, a des titres pour demander la restitution des biens de son mari. Hélas! madame, s'écria douloureusement cette personne, je ne suis point sa femme. Vous ne l'êtes point? lui dis-je avec beaucoup de surprise. Non, madame : je vois ce qui vous a donné lieu de le croire. Écoutez-moi un moment; je vous dois à vous, madame, et à M. de Barbasan, l'aveu de ma honte. Qu'importe ce que j'en souffrirai? mes peines ne méritent pas d'être comptées; elles ne sont que trop dues à mes folies.

Je suis fille du geôlier à qui le soin des prisons du Châtelet étoit commis. Ma mère, qui mourut en accouchant de mon frère et de moi, n'avoit point laissé d'autre enfant à mon père : la ressemblance, assez ordinaire entre les jumeaux, étoit si parfaite entre nous, qu'il falloit, pour nous reconnoître dans notre première enfance, nous donner quelque marque particulière; et, dans un âge plus avancé, ceux qui n'y regardoient pas de bien près y étoient encore trompés.

Une petite partie de société nous avoit engagés à prendre les habits l'un de l'autre le jour que M. de Barbasan fut conduit au Châtelet. Mon père, qui me trouva la première, m'ordonna d'aller avec lui conduire le prisonnier dans la chambre qui lui étoit destinée : je m'aperçus, quand nous y fûmes, qu'il y avoit quelques marques de sang sur ses habits : je lui demandai avec inquiétude s'il n'étoit point blessé. Il ne l'étoit point, et j'en sentis de la joie. Son air noble, sa physionomie, les grâces répandues sur toute sa personne firent dès ce moment leur impression sur moi.

Quelle différence de la nuit qui suivit avec toutes celles que j'avois passées jusque-là! J'étois dans une agitation que je prenois pour l'effet de la simple pitié. Hélas! si j'avois connu quel sentiment s'établissoit dans mon cœur, peut-être aurois-je eu la force de le combattre et d'en triompher. J'obtins le lendemain de mon frère que j'irois à sa place servir le prisonnier.

Je devançai le temps où le nouveau venu devoit être interrogé, pour lui offrir mes soins : la tristesse dont il étoit accablé se répandoit dans mon âme. Je n'ai guère passé d'heure plus agitée que celle que dura son interrogatoire : il sembloit que le péril me regardoit. Les témoins qui lui étoient confrontés me paroissoient mes propres ennemis. Chaque jour, chaque instant ajoutoit à ma peine. J'entendois dire à mon père, que je ne cessois de questionner, que l'affaire devenoit très-fâcheuse, et que les suites ne pouvoient en être que funestes.

La maladie de M. de Barbasan arrêta les procédures, sans ralentir la haine de ceux qui vouloient le perdre, et me fit éprouver une inquiétude encore plus cruelle que celle où j'étois livrée.

Je ne quittois presque point le malade : je n'avois pas même besoin pour cela d'user de déguisement : il faisoit si peu d'attention à moi, qu'à peine en étois-je aperçue. Combien de larmes le danger où je le voyois me faisoit-il répandre! Ce danger augmentoit encore mon attendrissement, et ma passion en prenoit de nouvelles forces. Enfin, après avoir lutté plusieurs jours entre la vie et la mort, sa jeunesse et la force de son tempérament le rétablirent.

Ce fut dans ce même temps qu'on fit des propositions pour la liberté du prisonnier. L'établissement dont mon père jouissoit lui paroissoit préférable à une fortune plus considérable, pour laquelle il eût fallu abandonner sa patrie et s'exposer même aux plus grands périls; mais sa tendresse pour mon frère et pour moi l'emporta : il céda à nos prières et à nos importunités, et nous le déterminâmes enfin à ce qu'on souhaitoit de lui : je n'avois

point fait mystère à mon frère de ma passion; je la lui avois montrée aussi violente qu'elle étoit, bien sûre que l'amitié qu'il avoit pour moi l'engageroit à me servir.

Je lui avois persuadé que j'étois aimée autant que j'aimois; que M. de Barbasan m'épouseroit dès que nous serions en sûreté. Mon frère étoit chargé d'accompagner M. de Barbasan, et mon père et moi devions prendre une route différente de la leur. Au moment du départ, mon frère consentit à me donner sa place : la chose étoit d'autant plus facile, que nous ne pouvions partir que la nuit, et qu'il avoit été résolu entre nous que je suivrois mon père avec des habits d'homme : mon frère s'étoit chargé de lui apprendre, lorsqu'ils seroient en chemin, mon prétendu mariage. Je disois que, s'il en eût été instruit plus tôt, il en eût parlé à M. de Barbasan, et lui eût par là donné lieu de soupçonner que je me méfiois de lui.

Comment vous peindre ce qui se passoit dans mon cœur? Mes alarmes sur la réussite de notre entreprise, l'impatience d'en voir arriver le moment, et la joie que j'allois goûter d'être avec M. de Barbasan, de ne partager avec personne le plaisir de le servir, toutes ces différentes pensées me donnoient un trouble et une agitation peut-être plus difficiles à soutenir qu'un état purement de douleur. Le moment marqué pour notre fuite fut retardé par un accident qui faillit me faire mourir de frayeur.

J'étois déjà dans la chambre de M. de Barbasan; je lui avois donné un habit de religieux, à la faveur duquel il pouvoit sortir comme s'il fût venu de confesser quelque prisonnier malade, lorsque mon père vint nous avertir qu'il avoit ordre de ne se point coucher. Cet ordre, dont nous n'imaginions pas les motifs, nous fit craindre que notre dessein n'eût été découvert et nous jeta dans le désespoir; nous en fûmes heureusement quittes pour la peur : il ne s'agissoit que d'un prisonnier qu'on devoit amener cette même nuit; il arriva vers minuit, et son arrivée,

qui occasionna plusieurs allées et venues dans la prison, servit encore à favoriser notre fuite.

Nous arrivâmes à Nancy sans aucune mauvaise rencontre, et sans que M. de Barbasan eût le moindre soupçon de mon déguisement. Après quelques heures de repos, nous remontâmes à cheval. Mon cher maître (c'étoit le nom que je lui donnois, et que mon cœur lui donnoit encore plus que ma bouche) mouroit d'impatience d'être à Mayence : l'empressement qu'il eut de demander ses lettres, avant même que nous fussions descendus de cheval, l'avidité avec laquelle il lut et relut celle que le caractère me fit juger être d'une femme, tout cela me fit sentir mon malheur. Ce qui se passoit dans mon cœur me donnoit l'explication de ce que je voyois : M. de Barbasan aimoit.

Combien de soupirs, combien de larmes cette cruelle connoissance me fit-elle verser! La jalousie avec toutes ses horreurs vint s'emparer de moi. J'accusois M. de Barbasan d'ingratitude, presque de perfidie; il auroit dû deviner mes sentiments; il auroit dû deviner ce que j'étois; se seroit-il mépris s'il n'avoit pas été prévenu pour une autre? Pardonnez-moi, madame; je ne pouvois m'imaginer que cette autre eût fait autant pour lui. Mon pays abandonné, mon père, mon frère, pour qui j'aurois donné ma vie dans d'autres temps, exposés au plus grands dangers; enfin, que n'avois-je point fait? Hélas! disois-je, je m'en tenois payée par l'espérance d'être aimée. Un moindre bien m'auroit satisfaite : il m'eût suffi qu'il n'eût eu pour personne les sentiments qu'il me refusoit. Il me passa plusieurs fois dans la tête de me jeter à ses pieds, de répandre devant lui les larmes que je dévorois en secret; mais un reste de pudeur, que je n'avois pas encore perdu, me retint.

Les bottes qu'il portoit, et qui n'étoient pas faites pour lui, l'avoient blessé si fort, que nous fûmes obligés de séjourner plusieurs jours à Mayence. Comme les nouvelles qu'il attendoit n'en étoient pas retardées, M. de Barbasan se résolut à se reposer. Je

fus chargée, deux jours après, d'aller à la poste chercher ses lettres. Voici, madame, où commencent mes trahisons : j'en trouvai deux ; l'une de ce caractère à qui je voulois tant de mal, et l'autre de celui d'un homme. J'ouvris d'abord la première : ma curiosité étoit excitée par un intérêt trop pressant pour pouvoir m'en défendre. J'en fus punie : ce que je lus ne m'apprit que trop que celle qui l'avoit écrite méritoit d'être aimée, et je m'en désespérois. Je n'avois point encore pris mon parti de la supprimer ; celle que j'ouvris ensuite m'y détermina.

Elle étoit d'un homme qui paroissoit votre ami aussi bien que celui de M. de Barbasan : il l'exhortait par honneur, par reconnoissance, par amour même, de renoncer à vous : Voulez-vous, lui disoit-il, en faire une fugitive? voulez-vous qu'elle devienne la femme d'un proscrit? Soyez assez généreux pour vous laisser soupçonner de légèreté. Nous ferons valoir, madame Eugénie et moi, votre changement, et nous tâcherons d'établir la tranquillité dans le cœur de quelqu'un à qui vous devez trop pour ne pas lui rendre le repos, quelque prix qu'il puisse vous en coûter.

Cette lettre, que je lus et relus, m'affranchit de tout scrupule. Bien loin de me repentir de ce que je venois de faire, je trouvai que je rendois un très-grand service à M. de Barbasan de travailler à le guérir d'une passion qui ne pouvoit jamais être heureuse. Le plus sûr moyen étoit de supprimer toutes vos lettres. Je commençai par celle que je tenois ; il me parut très-important, au contraire, de lui rendre celle de cet ami, que je recachetai.

J'examinai, avec une attention inquiète, l'impression qu'elle faisoit sur lui. Hélas ! il ne put la lire d'un œil sec ; sa douleur, son accablement furent si extrêmes, et j'en étois si attendrie, qu'il y avoit des moments où j'étois tentée de lui rendre celle que je retenois ; mais ma passion, que je masquois de l'intérêt même de M. de Barbasan, m'arrêta et m'affermit dans le projet que j'avois formé. Tous les paquets qui arrivèrent furent supprimés. Je

ne laissai passer que ceux de cet ami, dont les conseils étoient si conformes à mes desseins.

Le chagrin de M. de Barbasan aigrit son mal ; nous fûmes obligés de séjourner à Mayence pendant plusieurs mois. Nous en partîmes enfin ; mais à peine eûmes-nous fait deux journées, que je me trouvai hors d'état de poursuivre le voyage. La fièvre qui me prit fut d'abord si violente, que M. de Barbasan, par humanité et par un sentiment d'amitié (car il en a eu pour moi aussi longtemps qu'il a ignoré qui j'étois), s'arrêta au bourg où nous étions, avec d'autant moins de peine que c'étoit le chemin des courriers.

Je fus plusieurs fois au moment d'expirer ; mes rêveries auroient découvert à M. de Barbasan et mon sexe et mes sentiments, s'il y avoit fait attention. Mais je crois qu'il les ignoreroit encore si une femme, qu'on avoit mise auprès de moi pour me servir, ne l'eût instruit. Les soins qu'il faisoit prendre de moi firent croire à cette femme que je lui étois fort chère : elle voulut se faire un mérite de garder notre secret. M. de Barbasan ne comprenoit rien aux assurances qu'elle ne cessoit de lui donner de sa discrétion. Enfin, à force de questions, il l'obligea de lui parler clair. La découverte d'une chose qui me perdoit d'honneur l'affligea sensiblement et autant que s'il avoit eu à se la reprocher. Il résolut, dès que je serois rétablie, de me chercher un mari, et de me mettre jusque-là dans un couvent.

A mesure que mon mal diminuoit, ses visites furent plus courtes et moins fréquentes : j'en étois désespérée et n'osois m'en plaindre d'autre façon que par la joie que je lui marquois lorsque je le voyois.

Quelques jours après que j'eus quitté la chambre, il me fit dire de passer dans la sienne : cet ordre n'avoit rien qui dût m'étonner ; j'en fus cependant troublée ; un pressentiment m'avertissoit du malheur qui me menaçoit. Que devins-je, grand Dieu ! lorsque, après m'avoir fait asseoir et m'avoir dit qu'il n'ignoroit

plus ce que j'étois, il finit par m'annoncer qu'il falloit nous séparer !

Ma douleur fut presque sans bornes quand j'entendis ce funeste arrêt. Pourquoi, dis-je, a-t-on pris tant de soin de ma vie? Pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort? C'étoit alors qu'il falloit m'abandonner; je serois morte du moins avec la douceur de penser que, si vous aviez connu mes sentiments, vous en auriez été touché, et j'ai au contraire l'affreuse certitude que je vous suis odieuse. Pourquoi, si vous ne me haïssez pas, vouloir que je vous quitte? Pourquoi m'envier le bonheur de rester auprès de vous? S'il faut, pour obtenir cette grâce, vous promettre que je ne vous donnerai jamais aucune connoissance de mes sentiments, que je me rendrai maîtresse de mes actions, de mes paroles, je vous le promets. Oui, je vous aime assez pour vous cacher que je vous aime. Le plaisir de vous voir, d'habiter les mêmes lieux, me suffira. Enfin, que ne dis-je point! Mais tout fut inutile : il demeura ferme sur le parti du couvent. J'obtins seulement, après beaucoup de larmes, que celui où j'entrerois seroit dans le lieu où M. de Barbasan fixeroit sa demeure.

Nous partîmes le lendemain de cette conversation. Jour malheureux ! jour funeste pour M. de Barbasan et pour moi ! Nous descendîmes dans une hôtellerie si pleine de monde, qu'à peine pûmes-nous obtenir une très-petite et très-mauvaise chambre. Il n'y avoit qu'un lit : M. de Barbasan, par égard pour mon sexe, et aussi à cause de la langueur où j'étois encore, voulut que je l'occupasse; je m'en défendis autant que je pus ; mais il fallut obéir.

Peu de moments après que je fus couchée, j'eus une espèce de foiblesse qui obligea M. de Barbasan à s'approcher de mon lit : il avoit pris mon bras pour me tâter le pouls; je lui retins la main lorsqu'il voulut la retirer; je la serrai quelque temps entre les miennes avec un sentiment si tendre, que je ne pus retenir mes larmes : elles tomboient sur cette main que je tenois; il en fut apparemment plus touché qu'il ne l'avoit été jusque-là.

Que vous dirai-je, madame? Il oublia dans ce moment ce qu'il vous devoit, et j'oubliai ce que je me devois à moi-même. Il n'est guère possible qu'un homme, de l'âge de M. de Barbasan, puisse résister aux occasions, surtout quand il se voit passionnément aimé.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus que j'étois grosse : loin de m'en affliger, j'en eus une extrême joie. M. de Barbasan ne fut pas de même; il en eut au contraire un très-vif chagrin. Peut-être mon état lui représentoit-il plus vivement le tort qu'il avoit avec vous, et même avec moi. Il ne pouvoit oublier qu'il me devoit la vie. Mon père, dans la vue d'assurer pour toujours un protecteur à mon frère et à moi, ne lui avoit pas laissé ignorer ce que nous avions fait pour lui : sans doute cette considération, plus encore que mes larmes, l'engagea à ne pas m'abandonner. J'obtins que je resterois avec lui jusqu'au temps où je pourrois entrer dans un couvent.

Nous arrivâmes à Francfort, où je pris les habits de mon sexe : on me fit l'honneur de croire que j'étois sa femme. Cette opinion me flattoit trop pour ne pas chercher à l'accréditer. M. de Barbasan, qui ne voyoit personne, n'en étoit point informé. J'avois pris aussi le soin d'empêcher mon père et mon frère de nous joindre à Francfort, sous le prétexte qu'il falloit attendre que nous fussions à Dresde, où je supposois que nous devions fixer notre séjour.

La solitude dans laquelle nous vivions, quelques agréments qu'on trouvoit en moi, firent penser que M. de Barbasan étoit très-amoureux et même jaloux. Ma conduite ne détruisoit pas ces soupçons. Je ne le quittois presque jamais. Sa tristesse, qui augmentoit tous les jours, lui faisoit chercher les promenades les plus solitaires : ou je l'y accompagnois, ou j'allois l'y chercher; mais je n'osois troubler ses rêveries, ni lui en marquer ma peine; je craignois des reproches que bien souvent il ne pouvoit retenir. Je les méritois trop pour m'en offenser.

Je m'en faisois à moi-même de bien cruels. Quel étoit le fruit de mes tromperies et de ma folle passion ? Je m'étois précipitée dans un abîme de malheurs, et, ce qui est encore au-dessus des malheurs, je m'étois couverte de honte. Les nuits entières étoient employées à pleurer. Hélas ! aurois-je pu penser que je regretterois un état si affreux? Comment m'imaginer que des malheurs mille fois plus grands m'attendoient encore?

Un jour, que malgré la vue d'une mort prochaine je ne puis encore me rappeler qu'avec douleur, je sortis pour aller à l'église. M. de Barbasan y vint un moment après moi : je crus m'apercevoir qu'il avoit l'air distrait et quelque nouvelle inquiétude. Je me fis effort pour lui dire quelque bagatelle ; il n'y répondit point, et sortit le premier. Une femme de ma connoissance m'arrêta quelques moments et m'empêcha de le suivre. Lorsque je rentrai dans la maison, j'appris qu'il n'y étoit pas encore revenu : je l'attendis une partie du jour ; je le fis chercher et le cherchai moi-même dans tous les endroits où il pouvoit être, et même dans ceux où il n'alloit jamais. Le jour et la nuit se passèrent sans que j'en apprisse aucune nouvelle.

Grand Dieu ! quel jour et quelle nuit ! Mon inquiétude et mon impatience me causoient une douleur presque aussi sensible que celle que je ressentis en lisant la fatale lettre qu'un inconnu remit le lendemain à une femme qui me servoit.

La voici, me dit Hippolyte en me présentant cette lettre. Je la pris en tremblant, et j'y lus ces paroles :

« Les remords dont je suis déchiré, que je n'ai cessé de sentir, même dans les moments où je me rendois le plus coupable, me forcent de vous abandonner. L'abîme de malheurs où je vous ai précipitée achève de me rendre le plus indigne de tous les hommes ; si je vous avois montré mon cœur, si vous aviez connu la passion dont il étoit rempli, si je vous avois appris par combien de liens j'étois attaché à ce que j'adore, vous auriez surmonté une malheureuse inclination qui nous a perdus tous deux. Adieu

pour jamais ; je vais dans quelque coin du monde, où le souvenir de mon crime me rendra aussi misérable que je mérite de l'être. »

Quelle révolution cette lettre et ce que je venois d'entendre produisirent en moi ! Quelle tendresse se réveilla dans mon cœur ! Barbasan se présentoit à mon imagination accablé de douleur pour une faute qui n'en étoit plus une, que je ne lui reprochois plus, puisqu'il m'avoit toujours aimée ; et, quand il eût été le plus coupable de tous les hommes, quel crime un repentir tel que le sien n'auroit-il pas effacé ? Moi seule je restois chargée de son malheur et du mien.

Cette femme, que j'avois regardée d'abord comme une rivale odieuse, devint pour moi un objet attendrissant. Je plaignois son malheur, j'excusois ses foiblesses, je sentois même de l'amitié pour elle. Pouvois-je la lui refuser? Elle sembloit n'avoir aimé Barbasan que pour me donner des preuves qu'il ne pouvoit aimer que moi.

J'exhortai à mon tour le curé à donner tous ses soins pour le soulagement de la malade : je l'assurai des secours dont elle auroit besoin. Je me fis apporter cet enfant malheureux : je le considérois avec attendrissement ; je sentois qu'il me devenoit cher. Ma tendresse pour le père se tournoit au profit du fils : nul scrupule ne me retenoit; il me sembloit au contraire que la simple humanité auroit exigé de moi tout ce que je faisois.

La malade me pria de faire emporter cet enfant : Je sens, dit-elle en répandant quelques larmes, que c'est m'arracher le cœur; mais je n'avance que de peu de jours une séparation que ma mort rendra bientôt nécessaire. Peut-être, ô mon Dieu ! poursuivit-elle, daignerez-vous me regarder en pitié ! peut-être que ce sacrifice, tout forcé qu'il est, désarmera votre justice ! Voilà, dit-elle en embrassant son fils, les dernières marques que tu recevras de ma tendresse : puisses-tu être plus heureux que ton père, et puissent les malheurs de ma vie servir à ton instruction, et t'ap-

prendre dans quel abîme de maux on se précipite quand on quitte le chemin de la vertu!

Le curé se chargea de chercher un lieu où cet enfant pût être élevé : je voulois qu'on n'y épargnât rien; mais le secret que j'étois obligée de garder ne me permit pas de faire tout ce que j'aurois voulu.

La singularité de cette aventure, le plaisir d'avoir appris, par ma rivale même, que Barbasan m'avoit toujours été fidèle, le spectacle d'une femme mourante, qui ne mouroit que de la douleur d'avoir été abandonnée, et qui ne l'avoit été que pour moi, m'avoient mise dans une situation où je ne sentis d'abord que de la tendresse et de la pitié; mais lorsque, rendue à moi-même, je fis réflexion à ce que je devois à mon mari, à ce que la reconnoissance, à ce que le devoir exigeoient de moi, je me sentis accablée de douleur.

Comment soutenir la présence de ce mari, dont les bontés, dont la confiance me reprocheroient dans tous les instants ce que j'avois dans le cœur? Comment recevrois-je des témoignages d'une estime dont je n'étois plus digne? Comment répondrois-je aux marques d'une passion que je payois si mal? Les idées dont j'avois le cœur et la tête remplis m'occupoient le jour et la nuit. J'avois promis de ne rester qu'un jour ou deux à Paris; mais il me falloit plus de temps pour me rendre maîtresse de mon extérieur.

Eugénie, à qui j'allai conter ce qui venoit de m'arriver, lut dans mon cœur, à travers toutes mes douleurs, une joie secrète que me donnoit la fidélité de Barbasan. Voilà votre véritable malheur, me disoit-elle; vous ne combattez que foiblement des sentiments auxquels il me semble que votre devoir seul met obstacle: il faut cependant en triompher, et votre repos l'exige autant que votre devoir. Quoique l'offense que vous feriez à votre mari fût renfermée dans le fond de votre cœur, elle n'en seroit pas moins une offense, et vous ne devriez pas moins vous la reprocher : il

faut même, poursuivit-elle, vous précautionner pour l'avenir : M. de Barbasan peut reparoître en ce pays-ci ; il peut chercher à vous revoir. Ah ! m'écriai-je, je ne serai pas assez heureuse pour être dans le cas de l'éviter : il aura trouvé la mort qu'il alloit chercher, et vous voulez m'ôter la triste consolation de le pleurer !

Mes larmes, qui couloient en abondance, ne me permirent pas d'en dire davantage : Eugénie, à qui je faisois pitié, étoit prête à en répandre ; mais son amitié toujours sage ne lui laissoit pour ma foiblesse que des instants d'indulgence ; elle me pressa d'aller trouver mon mari : Sa présence, dit-elle, vous soutiendra. J'avois de la peine à suivre ce conseil ; mais Eugénie l'emporta et me fit partir. J'étois si changée que M. d'Hacqueville me crut malade ; ses soins, ses tendresses, ses inquiétudes redoubloient ma peine : j'éprouvois ce que j'avois déjà éprouvé dans le commencement de mon mariage, qu'il n'est point d'état plus difficile à soutenir que celui où l'on est mal avec soi-même.

La mort d'Hippolyte, que j'appris quelques jours après, me coûta encore des larmes. Hélas ! pourquoi la pleurai-je ? Son sort étoit préférable au mien : elle ne sentoit plus l'affreux malheur de n'avoir point été aimée, et je n'osois sentir le plaisir de l'être. Quelle contrainte ! lorsque j'étois seule avec mon mari, je ne trouvois plus rien à lui dire : il m'étoit également impossible de dissimuler ma tristesse et de cacher mon embarras lorsqu'il m'en demandoit la cause.

Après plusieurs mois passés de cette sorte, où je n'avois eu de consolation que d'aller de temps en temps prodiguer mes caresses au fils de Barbasan, j'appris un matin que M. d'Hacqueville étoit parti dès la pointe du jour pour aller à une terre qu'il avoit dans le fond de la Gascogne.

Ce départ si prompt, dont il ne m'avoit point parlé, auroit dû me donner de l'inquiétude ; j'aurois pu même m'apercevoir, depuis quelque temps, que mon mari n'étoit plus le même pour moi ; mais ce que j'avois dans la tête et dans le cœur me déroboit

la vue de tout ce qui ne tenoit pas à cet objet dominant. Je crus donc ce qu'on vint me dire, que M. d'Hacqueville, sur des nouvelles qu'il avoit reçues, avoit été obligé de partir sur-le-champ. Comme on m'assuroit que je recevrois bientôt des lettres, je les attendis pendant dix ou douze jours : elles ne vinrent point ; ce long silence n'étoit pas naturel ; je ne dissimulai pas que j'étois en quelque sorte coupable.

Eugénie, à qui j'allai porter cette nouvelle inquiétude, approuva la résolution que j'avois prise d'aller joindre mon mari sans attendre qu'il m'en eût donné la permission, sans même la lui demander. Je le trouvai dans son lit avec la fièvre ; elle paroissoit si médiocre que je n'aurois pas dû en être alarmée ; je le fus cependant beaucoup ; quelque chose me disoit que j'avois part à son mal, et la façon dont je fus reçue ne me le confirma que trop. Au lieu de ces empressements auxquels j'étois accoutumée, je ne trouvai qu'un froid méprisant ; à peine pus-je obtenir un regard ; et, se démêlant de mes bras lorsque je voulus l'embrasser : Épargnez-vous, me dit-il, toutes ces contraintes, ou plutôt tous ces artifices ; je ne puis plus y être trompé.

Quoi ! monsieur, m'écriai-je, vous m'accusez d'artifice? Eh! par laquelle de mes actions ai-je pu m'attirer un reproche si sensible, si amer? Ne me demandez point, me dit-il, un éclaircissement inutile et honteux pour l'un et pour l'autre. Non, non, m'écriai-je encore, il faut me dire mon crime, ou me rendre une estime sans laquelle je ne puis vivre !

Vous l'auriez conservée, reprit-il, si vous aviez eu pour moi la sincérité que je vous avois demandée ; elle vous auroit tenu lieu d'innocence ; loin de vous reprocher vos foiblesses, j'aurois mis tous mes soins à vous en consoler, à vous les faire oublier ; mais vous ne m'avez pas assez estimé pour me croire capable d'un procédé généreux : il vous a paru plus sûr de me tromper, et vous n'avez pas même daigné prendre les précautions nécessaires pour y réussir.

J'étois si étonnée, si troublée de ce que j'entendois, que M. d'Hacqueville eut le temps de me dire tout ce que son ressentiment lui inspiroit, avant que j'eusse la force de répondre; j'étois cependant bien éloignée de comprendre que l'on me croyoit mère du fils de Barbasan. Ce que je ressentis, lorsque enfin je fus instruite de mon prétendu crime, ne se peut exprimer. Toutes mes douleurs passées étoient foibles au prix de celle-là; on n'a point de courage contre un malheur de cette espèce, ou l'on seroit peu sensible à l'honneur si on avoit la force d'en faire usage.

Mes larmes furent longtemps ma seule défense : Quoi! dis-je d'un ton qui, à travers le désespoir, marquoit ma surprise et mon indignation, vous accusez votre femme d'un crime honteux! Vous la réduisez à la nécessité de se justifier! vous lui faites subir cette humiliation! Ah! poursuivis-je, vous serez pleinement éclairci. M. le curé de Saint-Paul vous apprendra de quelle façon j'ai eu connoissance de ce malheureux enfant. Me dira-t-il aussi, dit M. d'Hacqueville avec un sourire amer, par quel hasard cet enfant ressemble à votre amant? Je ne devrois, dis-je, reconnoître personne à ce titre; je vous l'ai avoué; j'ai eu de l'inclination, même de la tendresse pour un homme que j'en ai cru digne; mais, si je me suis souvenue de lui depuis que mon devoir m'a fait une loi de l'oublier, j'en étois punie et vous en étiez vengé par les reproches que je m'en faisois : tout autre enfant que le sien auroit, dans des circonstances pareilles, obtenu mon secours; c'est des mains de sa mère et de sa mère mourante que je l'ai reçu; mais ce n'est point moi que vous en devez croire : mon honneur demande un éclaircissement qui ne laisse aucun doute; peut-être alors aurez-vous quelque regret de la douleur que vous me causez.

La vérité a des droits qu'elle ne perd jamais entièrement : quelque prévenu que fût M. d'Hacqueville, elle fit sur lui son impression. Je me croyois, dit-il, plus fort contre vous : finissons,

de grâce, une conversation que je ne suis plus en état de soutenir. Ses gens, qu'il avoit appelés, entrèrent dans le moment; il me dit devant eux qu'il avoit besoin de repos; qu'il me prioit d'aller dans l'appartement qui m'étoit destiné. Mon inquiétude ne me permit pas d'y demeurer; je revins passer la nuit dans sa chambre, et je ne le quittai plus.

La fièvre augmenta considérablement dès cette nuit-là; et le cinquième jour de mon arrivée, elle fut si violente que l'on commença à désespérer de sa vie. M. d'Hacqueville connut son état plutôt que les médecins : loin d'en être alarmé, la vue du péril lui donna une tranquillité et un repos dont il avoit été bien éloigné jusque-là : je ne voyois que trop que ce repos et cette tranquillité étoient l'effet de la plus affreuse douleur, et mon cœur en étoit déchiré. Quels reproches ne me faisois-je pas de l'imprudence de ma conduite! j'aurois évité le malheur où je touchois, si je n'avois point caché ma dernière aventure. L'amitié que, malgré ma malheureuse inclination, j'avois ressentie pour mon mari, se réveilloit dans mon cœur : je ne pouvois penser que j'allois le perdre, sans être pénétrée de douleur. J'étois sans cesse baignée dans mes larmes : la nécessité de les lui cacher m'obligeoit, malgré moi, de m'éloigner de temps en temps du chevet de son lit.

J'étois retirée dans un cabinet qui touchoit à sa chambre, lorsqu'il demanda à me parler. La mort, me dit-il lorsqu'il me vit seule auprès de lui, va nous séparer; elle fera ce que je n'aurois peut-être jamais eu la force d'exécuter. Ah! m'écriai-je en versant un torrent de larmes, que me faites-vous envisager? le comble de la honte et du malheur. Est-il possible que je vous sois devenue si odieuse? C'est par un sentiment tout contraire, reprit-il, que j'aurois dû vous affranchir du malheur de vivre avec un mari que vous n'avez pu aimer, et qui vous a mise en droit de le haïr. Innocente ou coupable, les offenses que je vous ai faites sont de celles que l'on ne pardonne jamais.

L'état où vous me voyez, lui dis-je, répond pour moi : je rachèterois votre vie de la mienne propre. Qu'en ferois-je? reprit-il; elle ne seroit qu'une source de peines. Ma fatale curiosité m'a ôté l'illusion qui me rendoit heureux. J'ai vu par moi-même votre tendresse pour cet enfant. Je n'ai rien ignoré de ce que vous avez fait pour lui : je vous ai soupçonnée. Que sais-je si je ne vous soupçonnerois pas encore? que sais-je si vous pourriez vous justifier pleinement, et quelle seroit la destinée de l'un et de l'autre? Toujours en proie à mon amour et à ma jalousie, je finirois peut-être par ce que je crains le plus, par être votre tyran. Adieu, madame, continua-t-il, je sens que ma fin s'approche. Par pitié, ne me montrez point vos larmes; laissez-moi mourir sans foiblesse.

Il se tourna, en prononçant ces paroles, de l'autre côté de son lit; et, quelque effort que je fisse, il ne me voulut plus entendre : sa tête, qui avoit été libre jusqu'alors, s'embarrassa dès la même nuit; la connoissance ne lui revint plus, et il expira dans mes bras.

Ma douleur étoit telle, que l'horreur du spectacle ne trouvoit rien à y ajouter. Je perdois un mari le plus honnête homme du monde, qui m'avoit adorée, à qui je devois toute sorte de reconnoissance, que je regardois comme mon ami, pour qui j'avois la plus tendre amitié; et c'étoit moi qui causois sa mort, c'étoit moi qui lui avois enfoncé un poignard dans le sein.

Il y a des douleurs qui portent avec elles une sorte de douceur; mais il faut pour cela n'avoir à pleurer que ce qu'on aime, et n'avoir pas à pleurer ses propres fautes. J'étois dans un cas bien différent. Tous mes souvenirs m'accabloient : je ne pouvois supporter la vue de moi-même, et je ne pouvois me résoudre à me montrer dans le monde : il me sembloit que mes aventures étoient écrites sur mon front. Je ne m'occupois que de la perte que j'avois faite. Barbasan même ne me faisoit aucune distraction.

Je ne pensai à lui dans les premiers moments que pour m'af-

fermir dans la résolution d'y renoncer pour toujours. Je trouvois que je devois ce sacrifice à la mémoire de mon mari; mais ce n'est pas de la solitude qu'il faut attendre un remède contre l'amour. Ma passion se réveilla insensiblement; la mélancolie où j'étois plongée y contribua encore. Mes rêves se sentoient de la noirceur de mes idées. Barbasan y étoit toujours mêlé : j'en fis un où je crus le voir tomber à mes pieds tout couvert de sang; et, lorsque je voulus lui parler, il ne me répondit que ces mots : Vous vous êtes donnée à un autre.

Quelle impression ce rêve fit-il dans mon cœur! je crus qu'il m'annonçoit la mort de Barbasan, et je crus qu'il étoit mort plein de ressentiment contre moi. J'allois porter cette nouvelle matière de douleur, peut-être la plus accablante de toutes, dans un bois de haute futaie, qui faisoit ma promenade ordinaire.

La solitude et le silence qui y régnoient y répandoient une certaine horreur conforme à l'état de mon âme : je m'accoutumai insensiblement à y passer les journées presque entières : mes gens m'avoient vainement représenté qu'il étoit rempli de sangliers; qu'il pouvoit m'y arriver quelque accident. Les exemples qu'on me citoit de ceux qui y étoient déjà arrivés ne pouvoient m'inspirer de la crainte. Je trouvois que ces sortes de malheurs n'étoient pas faits pour moi; et puis, qu'avois-je à perdre? une malheureuse vie dont je souhaitois à tout moment la fin.

J'étois restée un soir dans la forêt encore plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le plus fort de ma rêverie, je me sentis tout d'un coup saisie par un homme qui, malgré mes cris et mes efforts, m'emportoit, quand un autre, sorti du plus épais du bois, vint à lui l'épée à la main : je profitai de la liberté que leur combat me donnoit pour fuir de toute ma force : mes gens, que mes cris avoient appelés, coururent au secours de mon défenseur. J'étois si troublée et si éperdue, qu'on fut obligé de me mettre au lit dès que je fus arrivée.

Peu de temps après, j'appris que celui qui m'avoit secourue



*Page 420*

avoit blessé à mort l'homme qui vouloit m'enlever; mais qu'i l'avoit été lui-même d'un coup de pistolet par un autre homme venu au secours du premier; que mon défenseur avoit eu assez de force pour aller sur cet homme; qu'il lui avoit passé son épée au travers du corps et l'avoit laissé mort sur la place; que ceux qui gardoient, à quelque distance de là, des chevaux et une chaise, apparemment destinée pour moi, avoient pris la fuite.

J'ordonnai qu'on portât au château mon défenseur, et je fis en même temps monter à cheval plusieurs personnes pour aller chercher les secours dont il avoit besoin. Mon homme d'affaires, par humanité, et dans la vue de tirer quelque éclaircissement sur les auteurs de cette violence, y fit porter en même temps l'autre blessé, et cette précaution ne fut pas inutile.

Cet homme, à qui les approches de la mort faisoient sentir l'énormité de son crime, apprit à mon homme d'affaires que le duc de N..., mon beau-père, étoit l'auteur de cet enlèvement; que son dessein étoit de me conduire dans un vieux château qui lui appartenoit, situé dans les montagnes du Gévaudan; que les biens considérables que l'on m'avoit reconnus quand je m'étois mariée lui avoient fait naître le dessein de s'en rendre maître, et que, pour y parvenir, il avoit voulu s'assurer de ma personne, pour m'obliger, le poignard sur la gorge, à faire une donation à mon frère. Cet homme ajouta que mon beau-père ne m'eût pas laissé le temps de révoquer ce que j'aurois fait; mais que je n'avois plus rien à craindre, et que c'étoit lui qui avoit été tué par celui qui m'avoit secourue.

Mon homme d'affaires, qui me rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre, me glaça d'effroi. Le péril que j'avois couru augmentoit encore ma reconnoissance et mon inquiétude pour mon défenseur : j'en demandois des nouvelles à tout moment. Mes gens, qui voyoient que j'avois besoin de repos, me cachèrent le plus longtemps qu'il leur fut possible le malheureux état où il étoit : la connoissance ne lui revint que lorsqu'on eut sondé ses

blessures : il voulut savoir son état, et le demanda de façon que les chirurgiens furent contraints de lui avouer qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. Un homme, que l'on jugea son valet de chambre, vint dans la nuit; dès qu'il le vit, il pria qu'on les laissât seuls.

Ce ne fut que le lendemain qu'on m'annonça ces affligeantes nouvelles, et peu d'heures après, on m'apprit qu'il alloit expirer. On pense aisément à quel point je fus touchée de la mort de quelqu'un à qui je devois la vie. J'étois encore dans le saisissement, quand on me dit que l'homme qui avoit passé la nuit auprès de lui demandoit à me voir : il s'approcha de mon lit, et voulut me présenter une lettre qu'il tenoit; mais je n'étois pas en état de la recevoir. J'eus à peine jeté les yeux sur lui que je perdis toute connoissance : elle ne me revint qu'après plusieurs heures, et ce ne fut que pour quelques moments : je passai de cette sorte tout le jour et toute la nuit.

Dès que je pus parler, je demandai à revoir cet homme : malgré les effets qu'on en craignoit, on fut contraint de m'obéir; ce fut alors qu'il me remit la lettre que voici :

« Daignerez-vous, madame, reconnoître le caractère de ce malheureux que vous devez regarder comme le plus coupable et le plus perfide de tous les hommes? Hélas! madame, je me suis peut-être jugé plus rigoureusement que vous ne m'auriez jugé vous-même. Mon repentir et ma douleur m'ont fait un supplice de tous les instants de ma vie. Je me suis cru indigne de porter à vos pieds ce repentir et cette douleur, et ce n'est que dans ce moment, où je n'ai plus que quelques heures à vivre, que j'ose vous dire que, tout criminel que je suis, je n'ai jamais cessé un moment de vous adorer. Je ne serai plus, madame, quand vous recevrez cette lettre. Si vous vous ressouvenez quelquefois du misérable Barbasan, souvenez-vous aussi quel a été son repentir. »

A peine pouvois-je discerner les caractères au travers des pleurs dont mes yeux étoient remplis. Il est mort! m'écriai-je après

l'avoir lue, je ne le verrai plus! Je ne pourrai jamais lui dire que je l'ai toujours aimé. Pourquoi m'a-t-il sauvé la vie? Que je serois heureuse si je l'avois perdue!

Beauvais (car c'étoit ce fidèle domestique) pleuroit avec moi : sa douleur me le rendoit nécessaire; je ne voulois voir que lui; je passois les jours et les nuits à lui parler de Barbasan et à m'en faire parler. Je l'obligeois de me dire ce qu'il m'avoit déjà dit mille fois.

Il me conta qu'il avoit été joindre son maître à Francfort; qu'il l'avoit trouvé plongé dans la plus profonde tristesse; qu'autorisé par ses longs services, il avoit pris la liberté de lui en demander la cause plusieurs fois, et longtemps sans succès; qu'enfin Barbasan, accablé de ses peines, n'avoit pu se refuser la consolation de les lui dire.

Beauvais me répéta alors ce que je savois de la fille du geôlier : il ajouta que Barbasan m'avoit vue dans une église; qu'il avoit été d'abord fort éloigné de penser que ce fût moi; mais que la seule ressemblance lui avoit fait une impression si vive, et avoit augmenté ses remords de telle sorte, qu'il ne lui avoit plus été possible de supporter la vue d'Hippolyte; qu'il avoit été se réfugier chez un François de sa connoissance; et que, pressé par son inquiétude, il avoit envoyé Beauvais s'informer de cet étranger.

Beauvais, après plusieurs recherches inutiles, avoit enfin découvert, par hasard, la femme chez qui j'avois logé. Les détails qu'il apprit d'elle éclaircirent pleinement Barbasan. Cette nouvelle marque de ma tendresse si singulière, si extraordinaire, augmenta sa confusion et son désespoir à un tel point, qu'il étoit près d'attenter à sa vie : il vouloit me suivre, il vouloit s'aller jeter à mes pieds; il trouvoit ensuite qu'il n'étoit digne d'aucune grâce. Que lui dirai-je? disoit-il. Que tandis qu'elle faisoit tout pour moi, je la trahissois d'une manière si indigne : m'en croira-t-elle quand je lui protesterai que je l'ai toujours adorée?

Enfin, après bien des irrésolutions, le désir de me voir l'em-

porta : il se mit en chemin, bien résolu de me suivre en France. Loin qu'il fût arrêté par le péril qu'il y avoit pour lui d'y paroître, il y trouvoit au contraire de la satisfaction : c'étoit du moins me donner une preuve du prix dont j'étois à ses yeux. Il suivit la route que j'avois prise : sa diligence étoit si grande, que, malgré l'avance que j'avois sur lui, il m'auroit jointe infailliblement sans l'accident qui le retint.

Le gouverneur de Philisbourg venoit de recevoir ordre d'arrêter un homme de grande importance, qui avoit quitté le service de l'Empereur pour passer dans celui de France. Les instances que Barbasan fit à la poste pour avoir des chevaux, et plus encore sa bonne mine, firent soupçonner qu'il étoit celui que cet ordre regardoit. On l'arrêta, et on le conduisit chez le gouverneur, homme exact et incapable de se relâcher sur ses devoirs. Tout ce que Barbasan put lui dire fut inutile : il l'envoya prisonnier à la citadelle.

Il y fut retenu pendant plus d'une année, et il n'en sortit que quand la place fut prise par le maréchal d'Estrées.

Barbasan en étoit connu et en étoit particulièrement estimé. Le maréchal lui conseilla de passer au service du roi de Suède. Mon mariage, qu'il apprit dans le même temps, le détermina à prendre un parti où il espéroit trouver la fin de ses maux. Il fit, en cherchant la mort, des actions si héroïques, que le roi de Suède crut ne pouvoir trop le récompenser ; mais il refusa constamment tout ce qu'on lui offrit, et ne voulut point sortir de l'état de simple volontaire.

Beauvais me dit encore que Barbasan, toujours plein de son amour et de sa douleur, étoit revenu en France, sans autre projet, sans autre espérance que de me voir, ne fût-ce même que de loin ; qu'il étoit arrivé à Paris, précisément dans le temps que j'en étois partie pour aller joindre mon mari en Gascogne ; que, persuadé de la part que le commandeur de Piennes et Eugénie avoient à mon mariage, il n'avoit voulu les voir ni l'un ni l'autre.

mais que, sans leur secours, il avoit été instruit de tout ce qu'il avoit intérêt de savoir; qu'il n'avoit pas hésité à me suivre en Gascogne; qu'il s'étoit arrêté à Marmande, petite ville à un quart de lieue de la terre où j'étois, et que c'étoit là qu'il avoit appris la mort de mon mari et mon extrême affliction; que, comme je ne sortois point du château, il avoit cherché à s'y introduire, et qu'il m'avoit vue plusieurs fois, pendant la messe, dans la chapelle du château, et toujours avec un nouveau saisissement; que, lorsque je commençai à aller dans la forêt, il quitta Marmande, et vint se loger dans une petite maison attenante à cette même forêt; qu'instruit par son hôte du péril où j'étois exposée, il me suivoit avec encore plus de soin; que l'épaisseur du bois lui donnoit toute sorte de facilités de se cacher: qu'il fut cent fois au moment de se jeter à mes pieds, d'obtenir son pardon ou de se donner la mort; mais que les larmes qu'il me voyoit répandre, et qu'il croyoit que je donnois au seul souvenir de M. d'Hacqueville, le retenoient et lui faisoient éprouver en même temps ce que la jalousie a de plus cruel; qu'enfin ce jour fatal, ce jour qui devoit mettre le comble à toutes les infortunes de ma vie, le malheureux Barbasan, qui ne pouvoit plus soutenir l'excès de son désespoir, s'avançoit vers moi, lorsqu'il entendit mes cris et qu'il vit le péril où j'étois.

Ce récit que me faisoit Beauvais me perçoit le cœur, et c'étoit pourtant la seule chose que j'étois capable d'entendre.

Le corps de Barbasan avoit été mis, par mon ordre, dans un cercueil de plomb; j'allois l'arroser de mes larmes. Je nourrissois ma douleur de l'espérance que du moins un jour la même terre nous couvriroit tous deux.

J'aurois passé le reste de ma vie dans cette triste occupation, si le commandeur de Piennes n'étoit venu m'arracher de ce lieu. Ses prières et ses instances eussent cependant été inutiles, si le désir de revoir cet enfant, que la mort de son père m'avoit rendu mille fois plus cher, et qui étoit devenu mon unique bien, ne

m'avoit rappelée à Paris. Je trouvai que la mort du duc de N..., y étoit déjà oubliée. Sa famille, qui avoit voulu cacher la honte de mon aventure, avoit pris soin de publier qu'il étoit mort d'apoplexie dans ses terres du Gévaudan.

J'allai m'enfermer avec ma chère Eugénie ; et, sans m'engager par des vœux, je renonçai au monde pour jamais. Mes malheurs m'ont fourni, pendant un grand nombre d'années, assez d'occupation pour vivre dans la solitude. Le temps a enfin un peu affoibli la vivacité du sentiment ; mais il m'est resté un fonds de tristesse et de mélancolie qui m'accompagnera jusqu'à mon dernier moment. La fortune de ce malheureux enfant est la seule chose qui ait pu faire quelque distraction à ma douleur. Je l'ai mis de bonne heure dans les troupes ; il y jouit d'une réputation brillante. Il est actuellement dans les premiers grades. J'ai cru devoir lui laisser toujours ignorer ce qu'il est. Il ne sait pas même d'où lui vient le bien qu'il reçoit : j'ai mieux aimé renoncer à sa reconnoissance que de lui donner la mortification de se connoître.

FIN DES MALHEURS DE L'AMOUR

# ANECDOTES

DE LA COUR ET DU RÈGNE

# D'ÉDOUARD II

ROI D'ANGLETERRE

# ANECDOTES

DE LA COUR ET DU RÈGNE

# D'ÉDOUARD II

ROI D'ANGLETERRE

---

## LIVRE PREMIER

Le règne d'Édouard I[er] ne fut presque qu'une suite de victoires ; la principauté de Galles étoit soumise et réunie à la couronne ; l'Écosse, conquise trois fois, paroissoit enfin accoutumée au joug. Les Anglois, amusés par tant de triomphes, n'avoient pas eu le temps de former des factions : d'ailleurs, l'admiration qu'ils avoient pour les grandes qualités d'Édouard avoit retenu leur inquiétude naturelle, et pendant un règne de trente-six ans, il n'avoit presque trouvé aucune opposition à ses volontés. Mais Édouard connoissoit trop bien sa nation pour ne pas sentir que cet état de calme étoit pour elle un état forcé. La faction des barons n'étoit pas détruite ; elle pouvoit reparoître et faire éprouver à son successeur les mêmes revers qu'elle avoit fait éprouver à Henri III, son père. Ces malheurs lui paroissoient d'autant plus à craindre, qu'il ne voyoit dans le prince de Galles aucune des qualités nécessaires pour s'attirer des grands et du peuple ce respect seul capable de les contenir dans le devoir.

Le prince de Galles, peu propre aux affaires pour lesquelles il avoit de l'éloignement, n'étoit sensible qu'aux plaisirs. Cet attachement pour ses favoris, qui lui fut depuis si funeste, paroissoit déjà. Édouard, qui en craignoit les suites, crut devoir éloigner Gaveston, gentilhomme de Guyenne, qui avoit été élevé avec le prince, et celui de tous pour lequel il avoit le plus de goût. Ce favori fut exilé au delà de la mer, et le roi obligea son fils à s'engager par serment de ne le rappeler jamais.

Il crut encore qu'il falloit, par une nouvelle alliance avec la France, assurer au dehors la tranquillité du règne de son successeur. Le mariage d'Isabelle, fille de Philippe le Bel, et du prince de Galles fut arrêté. La cour de France et celle d'Angleterre devoient se rendre à Boulogne pour en faire la cérémonie, quand la révolte presque entière de l'Écosse obligea Édouard à d'autres soins.

Il marcha à la tête de la plus belle armée qu'il eût mise sur pied, pour conquérir ce royaume une quatrième fois; mais il fut arrêté à Carlile par une maladie violente, et il mourut à Bruhe, petite ville d'Écosse, où il voulut être transporté, afin de mourir dans le pays qui avoit été tant de fois le théâtre de sa gloire. Le prince de Galles fut aussitôt proclamé roi, et prit le nom d'Édouard II. Le roi son père lui avoit recommandé en mourant de ne quitter les armes que lorsqu'il auroit remis les Écossois dans l'obéissance, de ne jamais rappeler Gaveston, et de conclure son mariage avec Isabelle ; mais, de toutes les volontés d'Édouard, cette dernière fut la seule exécutée.

Le nouveau roi, content de l'hommage de quelques seigneurs écossois, quitta l'Écosse et se pressa de passer à Boulogne : il avoit ordonné à Gaveston de s'y rendre. Ce favori avoit reçu de la nature tout ce qu'il faut pour plaire : sa taille, quoique médiocre, étoit si bien prise, qu'on n'y trouvoit rien à désirer : il avoit tous les traits réguliers ; sa physionomie étoit vive et spirituelle. Personne n'avoit plus de charmes et d'agréments dans

l'esprit. Généreux, naturellement porté à faire du bien, peut-être auroit-il joui de sa fortune avec modération, si elle ne lui avoit pas été disputée; mais l'orgueil des grands fit naître le sien, et il soutint avec hauteur un rang qu'il n'avoit pris d'abord qu'avec quelque sorte de peine.

On juge bien que Gaveston devoit réussir auprès des femmes; aussi n'en avoit-il trouvé presque aucune qui ne se crût honorée de ses soins. Ses succès passés lui donnoient une audace qui lui en assuroit de nouveaux. Il étoit cependant amoureux, et l'amour subsistoit dans son cœur, malgré les infidélités dont le désir de plaire le rendoit souvent coupable.

Édouard, charmé de revoir un homme que l'absence sembloit lui avoir rendu encore plus cher, voulut le combler de biens. Gaveston accepta les libéralités de son maître, bien moins par un principe d'ambition que par un autre motif. Il se laissa donner le titre de comte de Cornouailles, qui avoit toujours été affecté aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre, cousin germain du roi, ne vit qu'avec indignation un titre, qui devoit lui appartenir, possédé par un étranger : il prit dès lors pour le favori une haine que l'amour et la jalousie portèrent dans la suite aux derniers excès.

La fortune ne pouvoit susciter à Gaveston un ennemi plus dangereux. Le duc de Lancastre étoit né avec le désir de commander; mais, comme il ne pouvoit espérer d'être roi, il voulut se faire un parti qui le rendît redoutable au roi même. Tous les mécontents trouvoient auprès de lui un appui assuré : il soulageoit de son bien ceux qui se plaignoient des charges publiques; et, en redoublant par là leur haine pour le gouvernement, il se les attachoit encore plus fortement. Son extérieur étoit modeste, et, quoiqu'il fût magnifique en tout, il paroissoit cependant ennemi du faste. Tant de vertus apparentes lui avoient attiré l'estime publique, et personne n'avoit osé le condamner dans quelques occasions où les apparences ne lui avoient pas été favorables.

La plupart des seigneurs anglois, blessés de l'élévation de Gaveston, s'unirent encore plus étroitement au duc de Lancastre. Mais toutes ces haines furent suspendues par les réjouissances du mariage d'Édouard et d'Isabelle. Philippe avoit amené sa fille à Boulogne. Les deux cours étaloient à l'envi tout ce qu'elles avoient de magnificence. Les femmes de la première qualité d'Angleterre étoient venues à Boulogne pour faire leur cour à la reine ou pour former sa maison : elles étoient presque toutes belles et bien faites; mais la beauté de mademoiselle de Glocester surpassoit toutes les autres, et, quoique très-différente, ne pouvoit être comparée qu'à celle de la reine. Mademoiselle de Glocester avoit le regard tendre, et je ne sais quoi de passionné dans toute sa personne. Isabelle, au contraire, étoit belle de cette beauté qui pique plus qu'elle ne touche : les qualités de son âme répondoient à sa figure; elle étoit plus susceptible de passion que de tendresse, plus capable de bien haïr que de bien aimer, impérieuse, fière, ambitieuse et douce, complaisante, bonne même quand son intérêt le demandoit. Comme elle étoit dans la première jeunesse, elle paroissoit n'avoir de goût que pour les plaisirs. La coquetterie remplissoit son ambition : mais cette coquetterie étoit encore plus le désir de dominer que celui de plaire. Le duc de Lancastre, flatté de la confiance que la reine lui marquoit, s'attacha à elle dans l'espérance de la faire servir à ses projets; et, séduit par les charmes de cette princesse, son cœur alla plus loin qu'il ne vouloit. Ce ne fut d'abord que dans la vue de plaire à Philippe le Bel que Gaveston fit sa cour à la reine; mais ses soins furent reçus de façon à l'engager d'en rendre de nouveaux. Il se promit une conquête plus brillante que toutes celles qu'il avoit faites jusque-là; et, si elle ne flattoit pas son cœur, elle flattoit trop sa vanité pour la négliger.

Mortimer, d'une des premières maisons de Normandie, dont les ancêtres avoient passé en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant, n'avoit pas de moindres prétentions. Il avoit vu

Isabelle dans un voyage qu'il avoit fait en France, à la suite d'Édouard Ier, et il avoit conçu, dès ce temps-la, un violent amour pour elle : quoiqu'il ne lui eût montré que de l'admiration et du respect, elle avoit pénétré ses sentiments et lui en avoit su gré.

Les trois amants d'Isabelle cherchèrent à se distinguer dans toutes les fêtes qu'on faisoit pour elle. Il y eut plusieurs tournois à Boulogne, où les chevaliers prirent des livrées et des devises galantes. Mortimer seul affecta d'y paroître sans aucune distinction. Les dames l'en raillèrent le soir chez la reine, qui l'en railla elle-même ; et, comme elle avoit cru en être aimée, il y avoit dans son ton, sans qu'elle s'en aperçût, une sorte d'aigreur.

Il est vrai, dit-elle, que Mortimer me donneroit mauvaise opinion de la galanterie angloise, si je ne la connoissois que par lui.

Il y a des situations, madame, lui dit Mortimer en s'approchant d'elle d'un air soumis, où l'on n'ose se permettre d'être galant.

L'air avec lequel il regarda la reine auroit suffi pour lui faire entendre ce qu'il vouloit lui dire : elle ne put s'empêcher d'en rougir ; et, pour n'avoir pas l'embarras de se taire, elle fit mine d'avoir quelque chose à dire au roi, qui entroit dans la chambre. Mortimer, content d'avoir été entendu, fut encore plus assidu à lui faire sa cour : il ne perdoit aucune occasion de se montrer à elle ; elle ne pouvoit presque lever les yeux sans voir Mortimer. Il avoit toutes ces attentions qui deviennent plus flatteuses à mesure qu'elle tombent sur de plus petites choses.

Malgré tant de soins, le comte de Cornouailles étoit préféré : il offroit à la vanité d'Isabelle un triomphe plus flatteur. C'étoit l'emporter sur toutes les femmes, que de s'attacher un homme à qui toutes avoient voulu plaire ; mais cette préférence n'étoit point une exclusion dans le cœur de la reine pour ses autres amants.

Les deux cours se séparèrent après deux mois de séjour à Boulogne. Le roi, qui avoit remis son couronnement après la con-

clusion de son mariage, fit tout préparer pour la cérémonie : il voulut que Gaveston y portât la couronne de saint Édouard, dont on se servoit toujours dans ces occasions, et celle qui étoit destinée à couronner la reine. Les grands seigneurs d'Angleterre, de tout temps en possession de cet honneur, ne purent se le voir enlever par un étranger, sans en marquer tout leur mécontentement. Leurs plaintes allèrent si loin, que la reine en fut alarmée : elle en parla à Gaveston. Vous les connoissez, lui dit-elle ; ils passent dans un moment du murmure jusqu'à la sédition : cédez-leur une prérogative dont ils sont si jaloux. Je ne puis céder, madame, lui dit-il, une distinction, un honneur qui a quelque rapport à Votre Majesté ; et puisque la fortune ne m'a pas donné la couronne de l'univers pour la mettre à vos pieds, souffrez du moins que je porte un moment celle qui vous est destinée.

Vous êtes si accoutumé, répondit la reine, aux discours de galanterie, que les choses qui en sont les moins susceptibles prennent ce tour-là dans votre esprit ; mais songez que je vous parle sérieusement.

Je serois plus coupable, madame, d'oser dire une galanterie à Votre Majesté, que de lui avouer une vérité qu'il n'a pas été en mon pouvoir de lui dissimuler. Cette déclaration étoit trop précise pour n'être pas entendue ; mais la reine, trop favorablement disposée pour le comte de Cornouailles, n'avoit pas la force de s'en offenser.

Je vous ordonne, lui dit-elle d'un ton qui démentoit son discours, de ne me plus parler ; je ne veux ni vous croire, ni me fâcher contre vous.

Le couronnement se fit comme il avoit été arrêté. Gaveston y parut avec une magnificence qui acheva d'irriter les grands seigneurs. Ceux dont le ressentiment parut le plus vif furent le comte de Pembrocke, le comte de Warwick et le comte d'Arondel. Le premier avoit, pour haïr Gaveston, un motif encore plus fort que l'ambition : il étoit éperdument amoureux de mademoiselle de Glocester ; et cette belle personne, par une fatalité dont elle

gémissoit, avoit une inclination pour Gaveston dont elle ne pouvoit triompher : elle eut la douleur de s'apercevoir des soins qu'il rendoit à la reine, et de ne pouvoir s'en dissimuler le motif. Elle étoit naturellement douce. Sa jalousie conserva le même caractère. Elle s'affligoit sans concevoir de haine pour sa rivale, ni de ressentiment pour un ingrat.

Comme elle avoit perdu son père et sa mère de très-bonne heure, elle avoit toujours été sous la conduite de madame de Surrey, sa tante, et ce n'étoit que depuis qu'elle étoit à la cour qu'elle étoit auprès de la comtesse d'Herefort, sa sœur aînée. Quoique madame d'Herefort eût plusieurs années de plus que mademoiselle de Glocester, elle ne lui avoit jamais fait sentir aucune supériorité. Ses manières, si propres à gagner la confiance d'une jeune personne pleine de vertu, firent leur effet. Mademoiselle de Glocester se reprochoit de n'avoir pas fait à sa sœur l'aveu de ce qui se passoit dans son cœur. Elle cherchoit un moment propre à cette confidence ; mais les embarras du voyage de Boulogne et la cérémonie du couronnement, où les deux sœurs devoient paroître, les avoient si fort occupées, qu'elles n'avoient presque pas eu le temps de se parler en particulier depuis qu'elles étoient ensemble. Un jour que la comtesse gardoit le lit pour quelque légère indisposition, et que mademoiselle de Glocester étoit seule auprès d'elle : Je vous trouve plus rêveuse qu'à l'ordinaire, ma chère sœur, lui dit la comtesse ; avez-vous quelque peine que j'ignore? Je ne veux les savoir que pour les partager avec vous. Comment pourrai-je, répondit mademoiselle de Glocester en se jetant dans les bras de sa sœur, vous avouer mes foiblesses? Oui, ajouta-t-elle, je dois vous les dire, et pour me punir et pour m'aider de vos conseils.

Vous savez que le duc de Glocester, notre grand-père, confia, après la mort de mon père et de ma mère, mon éducation à madame de Surrey, sa fille. Elle a passé une partie de sa vie à la cour ; et la part qu'elle avoit dans les bonnes grâces de la reine

Isabelle lui en donnoit presque dans toutes les intrigues et les affaires de ce temps-là ; mais, après la mort de cette princesse, elle ne trouva plus les mêmes agréments. Marguerite de France, qu'Édouard épousa en secondes noces, donna à madame de Surrey des dégoûts qu'elle sentit vivement, et qui l'obligèrent de sortir de la cour. Il falloit ne pas donner à cette retraite un air de disgrâce; et, ce qui étoit aussi nécessaire, il falloit mettre quelque occupation à la place des affaires et des intrigues. La dévotion satisfaisoit à tout cela, et ma tante fut dévote. Les femmes et les hommes qu'elle recevoit chez elle ne pouvoient convenir à une fille de mon âge. Je n'allois dans aucune assemblée, et je ne sortois que pour accompagner ma tante à l'église. Elle alloit toujours dans celle où il y avoit quelque dévotion particulière; et, comme la foule y est toujours plus grande, un jour que j'avois peine à m'en démêler, un homme que je ne connoissois point s'empressa de me faire faire place. Comment est-il possible, me dit-il en me donnant la main pour m'aider à marcher, qu'une beauté comme la vôtre n'attire pas les respects de tous les hommes? Je suis cependant bien heureux que la grossièreté de ces gans-ci m'ait donné occasion de voir une aussi belle personne et de lui rendre un petit service. Ma tante, qui entendit qu'on me parloit, se retourna et me fit signe de la suivre. Je n'eus que le temps de faire la révérence à celui qui m'avoit parlé, sans oser presque le regarder. Je ne le vis cependant que trop pour mon repos. Il vint se mettre à quelque distance de nous; et, quoique je ne levasse pas les yeux, il me sembloit cependant qu'il n'avoit cessé de me regarder. Je le trouvai plusieurs jours de suite dans les églises où j'allois. Ma tante, surprise de le voir dans un lieu où son air et sa parure annonçoient quelque dessein, voulut savoir qui il étoit : elle fit questionner ses gens, qui ne firent aucun mystère du nom de leur maître. Nous apprîmes que c'étoit Gaveston, le favori du prince de Galles. Madame de Surrey le soupçonna d'être amoureux de moi : elle le connoissoit par plusieurs aventures qui

avoient fait du bruit dans le monde. Plus il lui parut aimable, plus elle le trouva dangereux : aussi ne songea-t-elle qu'à lui ôter toutes les occasions de me voir.

Je n'eus plus la permission de sortir que les jours où j'étois indispensablement obligée d'aller à l'église; encore choisissoit-on les églises les plus éloignées et les moins fréquentées. Mais tous ces soins ne servirent qu'à me faire encore mieux remarquer les empressements de Gaveston : c'étoit toujours la première personne que je voyois. Nous sortions aussitôt que ma tante l'avoit aperçu, et nous allions achever nos dévotions dans un autre endroit. C'étoit avec aussi peu de fruit : nous retrouvions toujours Gaveston. Enfin, lassée de le fuir inutilement à la ville, madame de Surrey me mena à la campagne. Gaveston trouva le moyen de m'y occuper toujours de lui, même par les soins qu'il falloit que je prisse pour l'éviter : il paroissoit tous les jours dans quelque nouveau déguisement, et il se conduisoit de manière qu'il sembloit qu'il ne cherchoit qu'à me voir et qu'il craignoit presque d'être vu. Toutes mes femmes étoient gagnées, surtout une d'elles en qui j'avois plus de confiance; elle ne perdoit aucune occasion de me parler de Gaveston; elle me faisoit valoir les soins qu'il prenoit pour me plaire; elle me répétoit sans cesse que le plus aimable de tous les hommes, le plus accoutumé à voir ses soins récompensés, quittoit tous les plaisirs de la cour pour venir passer une partie de son temps, caché dans une maison de paysan, seulement pour me voir sans être vu. Ces discours ne faisoient que trop d'impression sur moi; j'avois eu cependant le courage de refuser une lettre dont elle s'étoit chargée, et je lui avois défendu d'accepter à l'avenir de pareilles commissions.

Gaveston, qui vouloit me parler, imagina d'acheter une terre qui joignoit le parc de la maison de madame de Surrey : il en fit offrir un prix si fort au-dessus de sa valeur, que le marché en fut bientôt conclu; et, sous prétexte du voisinage, il fit demander à ma tante la permission de la voir. C'eût été une incivilité trop

marquée de le refuser. Cette première visite se passa en politesses ; ma tante ne me perdoit pas de vue : Gaveston ne me put dire un seul mot ; mais il trouva le moyen de me donner une lettre. Il falloit la prendre ou faire voir à ma tante que je la refusois : pour éviter cet inconvénient, et peut-être encore plus pour lire cette lettre, je me déterminai à la recevoir. Gaveston resta encore quelque temps avec nous ; et, quoique j'eusse un très-grand plaisir à le voir, je mourois d'envie qu'il s'en allât, pour avoir la liberté de voir ce qu'il m'avoit écrit.

Dès que je fus dans ma chambre, je décachetai cette lettre avec un battement de cœur que je ne puis vous exprimer. Elle auroit dû m'ouvrir les yeux sur le caractère de Gaveston : quoique elle parlât d'amour, elle n'étoit point tendre ; mais mon sentiment y ajoutoit ce qui y manquoit. Je la relus plus d'une fois ; je la portois toujours sur moi, et il m'arrivoit souvent de mettre la main dans ma poche pour avoir la satisfaction de m'assurer qu'elle y étoit. Il ne fut pas possible à ma tante d'éviter les visites de Gaveston. Le prince de Galles vint chez lui ; il l'engagea à nous venir voir. Que je suis foible, ma chère sœur ! Gaveston trouva le moyen de me parler en particulier : j'étois bien loin de le connoître assez pour être assurée de ses sentiments, et je lui fis l'aveu des miens. Ma sincérité, qui ne me permettoit pas de croire qu'on pût tromper ; mon cœur, qui me faisoit juger du sien ; ma malheureuse sensibilité ; enfin jusqu'à la beauté du lieu, des jours, tout servoit à m'attendrir, tout conspiroit contre moi. Je ne vous redirai point les discours que Gaveston me tint pour me persuader ; ils ne suffiroient pas pour m'excuser de la promptitude de mon aveu ; je ne répéterois que ses discours, et je ne pourrois rendre la grâce et la séduction qui les accompagnoient. Bien loin de se laisser aller à cet air audacieux qui lui est naturel, je croyois voir en lui ce respect qui rassure, cette timidité qui caractérise les grandes passions, et qui faisoit d'autant plus d'impression sur moi qu'elle étoit plus éloignée de son caractère. Il avoit trop d'ex-

périence pour n'avoir pas pénétré mon secret ; mais il sembloit l'apprendre : il en recevoit l'aveu avec un transport qui tenoit de la surprise, et qui étoit mêlé d'un doute qu'il affectoit, pour se le faire assurer davantage. Que vous dirai-je, ma chère sœur? J'aimois, j'adorois Gaveston ; je ne lui cachai rien de ce que je pensois ; et, loin d'avoir des remords, je m'applaudissois de ma franchise. Je sentis une douceur inexprimable à la montrer tout entière ; je crus connoître combien il la méritoit. Nous nous quittâmes enfin contents l'un de l'autre. Il trouva dans la suite de nouveaux moyens de nous voir, et les difficultés qu'il falloit surmonter pour y réussir lui donnoient tant d'occupation qu'il n'avoit pas le temps de m'être infidèle.

Le roi, qui avoit dès lors le dessein de l'éloigner du prince de Galles, rappela mon frère, qui visitoit depuis quelques années les cours de l'Europe, et lui donna la charge de chambellan du prince. Gaveston y avoit prétendu ; et on crut qu'il ne pardonneroit pas au comte de Glocester de l'avoir emporté sur lui ; mais, loin de marquer de l'éloignement pour mon frère, Gaveston le prévint au contraire par mille marques d'estime : il fit plus ; il engagea le prince, qui avoit d'abord reçu le comte de Glocester avec beaucoup de froideur, à le bien traiter. Mon frère fut touché d'un procédé si noble, et il prit dès lors pour Gaveston cette amitié dont il lui a donné depuis tant de marques.

Peu de temps après, le comte de Glocester devint amoureux de madame Sterling, qui étoit jeune, jolie, et veuve depuis quelque temps. Gaveston connut son amour aussitôt qu'il le connut lui-même. Comme elle étoit encore dans la dépendance de sa famille, mon frère ne pouvoit ni la voir, ni lui faire tenir ses lettres qu'avec beaucoup de ménagement. Gaveston, fertile en ressources par l'expérience de ses galanteries, se chargea de lui faciliter l'un et l'autre, et il en vint bientôt à bout. Il trouva le moyen d'introduire, la nuit, le comte de Glocester dans l'appartement de madame Sterling. Comme elle logeoit chez son père,

homme sévère sur le point d'honneur, Gaveston, pour assurer la sûreté des rendez-vous, passoit dans la rue tout le temps que son ami étoit dans la maison. Tant de soins et tant de marques d'amitié ne trouvoient pas mon frère ingrat; il ne désiroit qu'une occasion de donner à Gaveston des preuves de sa reconnoissance; c'étoit où celui-ci vouloit le conduire. Après avoir affecté pendant quelques jours un air de tristesse, qui fut d'autant plus remarqué qu'il ne lui étoit pas ordinaire, il proposa à Glocester de venir se promener avec lui dans un jardin qui étoit peu fréquenté. Ils firent quelques tours de promenade, pendant lesquels mon frère ne put arracher de Gaveston que quelques paroles prononcées avec un air distrait et occupé. Pourquoi, lui dit mon frère, me faites-vous un secret de ce qui vous occupe si fort? Vous n'êtes plus le même depuis quelques jours. Que voulez-vous que je pense de votre amitié, si vous ne me donnez pas dans votre confiance la même part que vous avez dans la mienne? C'est pour ne plus mériter vos reproches, lui dit-il, que je vous ai prié de venir ici; mais je vous avoue que je n'ai plus la force de parler; je vais peut-être perdre cette amitié, qui m'est si chère, et m'ôter une espérance qui, toute légère qu'elle est, fait pourtant mon bonheur. Non, lui dit mon frère, ma tendresse sera toujours la même, puisque je suis bien sûr que vous ne pouvez rien m'apprendre qui diminue mon estime pour vous. Souvenez-vous du moins, dit Gaveston, que c'est à mon ami, et non pas au comte de Glocester, que je fais l'aveu de l'amour que j'ai pour sa sœur. Mon frère resta quelque temps sans parler, et puis tout d'un coup embrassant de nouveau Gaveston : L'envie de deviner, lui dit-il, comment il étoit possible que ma sœur, presque ignorée de toute la terre, fût connue de vous, a causé mon silence. Bien loin d'être fâché que vous l'aimiez, je suis fort aise, au contraire, que l'alliance vienne encore serrer les nœuds de notre amitié. Ma sœur sait-elle que vous l'aimez? Je ne vous demande point si elle vous aime : répondez à cette première question, et je serai

éclairci de la seconde. Gaveston répondit aux amitiés de mon frère par une entière confiance, et ne lui laissa rien ignorer de ce qui s'étoit passé entre nous.

Je blâmerois ma sœur, lui dit le comte de Glocester, et je ne sais même si je lui pardonnerois d'avoir reçu vos soins sans l'aveu de ceux dont elle dépend, si je ne trouvois dans les sentiments que vous m'avez inspirés à moi-même de quoi la justifier. Je ne vous promets pas de vous servir auprès d'elle : je vois que vous n'en avez pas besoin ; mais je vous servirai auprès de madame de Surrey, et je mettrai tout en usage pour qu'elle vous soit favorable auprès de mon grand-père. Donnez-moi, ajouta-t-il en riant, une lettre de créance auprès de ma sœur ; elle n'oseroit se confier à moi, et j'ai besoin de concerter avec elle les mesures que nous devons prendre. Gaveston m'écrivit ; mon frère vint me voir le même jour, et me dit, en me donnant la lettre dont il étoit chargé, qu'il viendroit prendre la réponse le lendemain.

J'avois besoin de ce délai pour me remettre ; j'étois dans une confusion telle que vous pouvez vous la représenter. Je passai la nuit à étudier ce que je dirois à mon frère ; quoique sa conduite dût me promettre beaucoup d'indulgence, je mourois de honte de ce qu'il savoit ma foiblesse ; il m'apporta une seconde lettre le lendemain, et me demanda si j'avois fait réponse. Je suis fâchée, lui dis-je, de m'être mise à portée de recevoir de pareilles lettres ; j'ai tant de peur d'avoir perdu votre estime, que je n'ai plus rien à dire à celui qui me les écrit. Je vous avoue, dit le comte, que j'aurois été très-affligé si je vous avois vue penser pour un autre, comme vous pensez pour Gaveston ; mais j'ai tant d'estime et d'amitié pour lui, il vous aime si véritablement, que, bien loin de m'opposer à l'inclination que vous avez l'un pour l'autre, je ferai tous mes efforts pour qu'il obtienne l'agrément de notre famille. Je sais que sa naissance et sa fortune sont bien au-dessous de ce que vous pourriez prétendre ; mais la faveur du prince,

qu'il possède tout entière, le mettra, tôt ou tard, dans le rang le plus élevé.

Depuis ce jour, mon frère n'en passoit aucun sans m'apporter des lettres de Gaveston. Je ne dissimulai plus le plaisir qu'elles me faisoient; l'amitié que j'ai toujours eue pour le comte de Glocester étoit bien augmentée depuis qu'il étoit mon confident : nos conversations ne finissoient plus; et, ce qui m'y attachoit davantage, c'étoient les louanges qu'il donnoit à son ami. C'est toujours un plaisir d'entendre louer ce qu'on aime, mais ce plaisir est encore plus sensible quand les louanges viennent de quelqu'un qui nous est cher.

Il falloit, pour la satisfaction de Gaveston, et un peu pour la mienne, qu'il pût être reçu chez ma tante; mon frère le souhaitoit presque autant que nous. Il parla à madame de Surrey, et lui représenta qu'il falloit bien que je connusse le monde, puisque je devois y vivre. Ce n'étoit pas par goût que madame de Surrey avoit pris le parti de la retraite; d'ailleurs, quelque dévote que soit une femme, elle est toujours bien aise que des raisons de bienséance l'obligent à se permettre des amusements qu'elle a presque toujours quittés à regret : elle consentit sans beaucoup de peine à ce que mon frère désiroit.

Lorsqu'on sut à la cour que madame de Surrey vouloit recevoir du monde, les hommes et les femmes s'empressèrent d'y venir.

Le comte de Pembrocke devint amoureux de moi dans ce temps-là : il ne perdoit aucune occasion de me marquer son amour. J'étois si satisfaite de voir Gaveston, quoique je ne lui parlasse presque jamais, que j'en souffrois le comte de Pembrocke avec moins de peine. Il est aimable, il pouvoit me plaire, il pouvoit obtenir l'aveu de ma famille; Gaveston en fut jaloux; s'il m'avoit bien aimée, sa jalousie l'auroit rendu plus tendre; il auroit cru ne me pas assez mériter, et il auroit craint de me perdre : il m'auroit fait des prières, et non pas des reproches; mais il avoit plus de vanité que d'amour. Il m'écrivit d'abord des lettres rem-

plies de plaintes, et s'approchant de moi pendant que madame de Surrey étoit occupée à parler à quelqu'un : Je vous félicite, mademoiselle, me dit-il, de vos conquêtes. Savez-vous, ajouta-t-il, qu'on ne conserve pas longtemps les premières quand on a tant de plaisir à en faire de nouvelles? J'aimois de trop bonne foi pour m'alarmer de la jalousie de Gaveston, et, bien loin d'être blessée du ton dont il me parloit, je lui tins compte de sa vivacité; il n'étoit cependant guère possible que je manquasse de politesse pour un homme du rang du comte de Pembrocke; mais Gaveston ne goûtoit point mes raisons : il me quitta brusquement aussitôt que je voulus lui en parler; il passa deux jours sans m'écrire. Je m'en plaignis à mon frère : il me dit que Gaveston étoit au désespoir, que, si je l'avois aimé, je lui aurois fait le sacrifice du comte de Pembrocke sans qu'il l'eût demandé; et que, bien loin d'avoir quelque égard pour sa peine, j'avois regardé le comte de Pembrocke des mêmes yeux. J'aimois Gaveston; je me rangeai de son parti contre moi-même; je crus avoir tort, puisqu'il étoit fâché; et je me reprochai l'amour de Pembrocke, comme si j'avois eu dessein de le lui inspirer. J'en promis le sacrifice, et je l'écrivis à Gaveston; il s'apaisa, et nous nous raccommodâmes. Je fus pénétrée de joie de quelques mots qu'il me dit; nos yeux reprirent leur ancienne intelligence. Gaveston étoit satisfait; il en paroissoit plus aimable, et je l'en aimois davantage de cette satisfaction que je lui avois donnée; l'embarras étoit de tenir parole. Pembrocke, malgré mes froideurs et presque mes incivilités, ne se rebutoit point; j'en étois désespérée; je voyois à tout moment la jalousie de Gaveston prête à s'allumer. Un jour qu'ils étoient tous deux chez madame de Surrey avec plusieurs personnes de la cour, on y proposa une partie de promenade dans un jardin, à un mille de Londres. Gaveston, qui n'osoit me donner la main, la donnoit à ma tante; je ne pus refuser celle de Pembrocke. Gaveston, qui marchoit avant moi avec madame de Surrey, tourna la tête et jeta sur moi un regard où je lus sa colère;

je n'y pus faire autre chose que de feindre de m'être fait mal au pied en marchant. Je fis un cri, en disant que je ne pouvois aller plus loin; on m'aida à rentrer dans la chambre. Je ne sais si Pembrocke avoit vu la manière dont Gaveston m'avoit regardée; mais il ne fut point la dupe de mon artifice. Je vois bien, dit-il, mademoiselle, que c'est moi qui vous ai porté malheur. J'éviterai à l'avenir de causer de pareils accidents; mais je vous demande de vouloir m'entendre encore une fois. Je ne vous dirai rien que de conforme au respect que j'ai pour vous. Il sortit en même temps, et me laissa interdite et très-embarrassée. Le prétendu accident qui m'étoit arrivé avoit rompu la promenade; tout le monde s'empressoit à me demander de mes nouvelles. Gaveston s'approcha de moi comme les autres, et trouva le moyen de me parler un moment. Qui n'auroit été trompé à tout ce qu'il me dit de tendre pour me remercier de ce que je venois de faire? Cette marque de ma complaisance lui persuadoit que j'avois de la bonté pour lui, et c'étoit le souverain bonheur. Hélas! je le croyois, et peut-être le croyoit-il aussi lui-même. La plupart des hommes prennent un sentiment vif d'amour-propre pour de l'amour; je servois si bien celui de Gaveston, qu'il croyoit être tendre, quand il n'étoit que reconnoissant; je lui dis que Pembrocke avoit demandé à me parler; il se croyoit si sûr de mon cœur, qu'il consentit à cette conversation. Je l'eus dès le lendemain. Ma tante s'étoit accoutumée à me voir avec les hommes qui venoient chez elle; il lui arrivoit même assez souvent, quand elle avoit affaire, de me laisser dans sa chambre avec ses femmes; elle étoit entrée dans son cabinet quand le comte de Pembrocke arriva; je m'étois mise sur un lit pour continuer la feinte de la veille. Sa vue m'embarrassa; il s'en aperçut. Ne craignez point, me dit-il, mademoiselle, ce que j'ai à vous dire : je ne suis pas assez heureux pour être en droit de vous faire des reproches; je me plains seulement de mon malheur; et peut-être me seroit-il moins sensible, si je ne prévoyois le vôtre : oui, mademoiselle,

ce rival que vous me préférez n'est pas digne de vous; il ne connoîtra plus le prix de votre cœur dès qu'il croira en être assuré; il lui faut des obstacles à vaincre, et, tout malheureux que je suis, je vois que je lui ai fait ombrage. Je me retire, non pas pour faire cesser ses inquiétudes, mais pour vous donner cette marque de respect. Je trouvai tant de franchise dans le procédé du comte de Pembrocke, et j'en ai tant moi-même, que, si je ne lui avouai pas ma foiblesse, je n'eus pas non plus la force de la lui désavouer. J'entends, mademoiselle, me répondit-il, tout ce que vous n'osez me dire : ma conduite vous prouvera que je mérite votre sincérité. Peut-être connoîtrez-vous quelque jour combien l'attachement que j'ai pour vous est différent de celui de mon rival; je vous demande alors de vous souvenir que mon cœur n'a jamais été sensible que pour vous. Je vois, ajouta-t-il en me regardant, que ce que je viens de vous dire vous déplaît; mais pardonnez quelque chose à un homme à qui vous avez inspiré un amour qui ne finira jamais, et à qui vous venez d'ôter toute espérance. Quelques personnes qui entrèrent mirent fin à une conversation que je ne pouvois plus soutenir. Le comte de Pembrocke sortit, et partit le lendemain pour la campagne. Les premiers jours qui suivirent son éloignement furent pleins de douceur. Gaveston redoubla d'attentions et de vivacité.

Plusieurs hommes de la cour me rendirent des soins; mais il est vrai qu'une femme n'a point d'amants quand elle n'en veut point avoir. Les miens se lassèrent d'une persévérance inutile, et me laissèrent jouir du plaisir de prouver à Gaveston que je ne voulois plaire qu'à lui. Ce temps heureux, et le seul heureux de ma vie, ne dura guère; j'eus bientôt lieu de m'apercevoir que l'esprit de Gaveston avoit plus besoin d'occupation que son cœur. Au lieu de cette vivacité qu'il marquoit auparavant pour trouver une occasion de me dire un mot, il laissoit échapper celles qui se présentoient naturellement : c'étoit moi qui me plaignois; j'avois pris son rôle, et il n'avoit pas pris le mien : mais quelle diffé-

rence dans nos procédés! Je n'avois point examiné si ses inquiétudes étoient raisonnables; je m'affligeois de ce qui l'affligeoit; je n'avois jamais vu que sa peine, et j'avois mis tout en usage pour la faire cesser. Lui, au contraire, m'écoutoit avec une espèce de joie tranquille; je lisois dans ses yeux que le plaisir d'être aimé ne lui laissoit point d'attention pour les peines que ma tendresse me donnoit.

Mon frère, à qui je confiois mes inquiétudes, n'étoit nullement propre à cette confidence; son amour pour madame Sterling ne lui apprenoit pas ces délicatesses : c'étoit de ces sortes d'attachements où le cœur n'a point de part. Sa maîtresse et lui se brouillèrent pourtant comme s'ils s'étoient bien aimés; Gaveston fut encore chargé de négocier la réconciliation; il vit plusieurs fois madame Sterling; on ne parla d'abord que de ce qui faisoit le sujet de leur entrevue.

Chez les femmes de ce caractère, le plaisir d'un nouveau triomphe l'emporte toujours sur l'intérêt de l'amant. Gaveston étoit l'homme de la cour le mieux fait et le plus à la mode : que de raisons pour éveiller la coquetterie de madame Sterling! il étoit à peu près dans les mêmes dispositions qu'elle; d'ailleurs, la singularité de l'aventure le piquoit. Que vous dirai-je? ils manquèrent à ce qu'ils devoient à l'amitié et à l'amour; et, comme ils avoient l'un et l'autre intérêt de cacher leur perfidie, mon frère obtint sa grâce et fut reçu à l'ordinaire.

Gaveston me voyoit avec la même assiduité. Je ne sais si les reproches qu'il se faisoit l'attendrissoient pour moi; mais j'étois plus contente de lui que je ne l'avois été depuis quelque temps.

Un jour que j'étois occupée à assortir des pierreries, une de mes femmes me montra une bague d'un très-grand prix que je me souvins d'avoir vue à Gaveston; je voulus savoir de qui elle la tenoit; elle me dit qu'elle n'étoit point à elle, et que Gaveston l'avoit donnée à sa sœur, qui étoit femme de chambre de madame Sterling. Un présent de cette conséquence me fit naître de grands

soupçons; mais je ne pus alors en savoir davantage : il fallut aller dans l'appartement de ma tante, où j'étois attendue. Gaveston y étoit. Ce que je venois d'apprendre me donnoit une inquiétude que je ne pouvois dissimuler. Il s'en aperçut; et, s'approchant de moi sous quelque prétexte : D'où vient, me dit-il, mademoiselle, l'air que je vous vois? J'en dois être alarmé. Je n'ai point d'inquiétude, répondis-je, ou du moins je n'en devrois point avoir. Ces paroles, et le ton avec lequel je les prononçai, l'étonnèrent; il n'osa me parler davantage dans ce moment; et, prenant le temps qu'on étoit occupé à regarder des marchandises de France qu'on apportoit à madame de Surrey : Que vous m'alarmez, dit-il, mademoiselle! ce que vous m'avez dit et l'attention que je vous vois, depuis deux heures, à éviter mes regards, me font craindre d'être le plus malheureux des hommes. Il prononça ces mots avec un air si attendri, qu'à mon ordinaire je crus être injuste de le soupçonner. Il me vint dans l'esprit que la bague avoit été donnée pour mon frère. Cette idée fut bientôt la plus forte dans mon esprit, et j'agis avec lui le reste de la journée comme à l'ordinaire. Dès que je fus seule, mes soupçons me revinrent. Je fis appeler cette femme. Elle étoit à moi depuis peu de temps, ainsi elle ignoroit quel intérêt je pouvois prendre à ce qui regardoit Gaveston. Elle a de l'esprit; elle comprit bien vite de quoi il étoit question; elle m'assura qu'elle seroit instruite de tout ce que je voudrois savoir. J'attendis cet éclaircissement avec l'impatience et le trouble que vous pouvez vous figurer. Il s'agissoit d'apprendre si un homme que j'aimois, et dont je me croyois aimée, étoit digne de ma tendresse ou de mon indignation. Quelle situation! il n'en est pas de plus cruelle. Je fus deux jours dans cet état, pendant lesquels, pour ne pas être obligée de voir du monde, je feignis une légère indisposition. Enfin, j'appris ce que je craignois tant de savoir, que Gaveston étoit coupable et ne méritoit pas d'être aimé. Ma femme de chambre, instruite par sa sœur, me rapporta les détails de cette intrigue.

J'aurois pu pardonner une galanterie; mais comment pardonner la tromperie qu'il avoit faite à son ami? Il n'y avoit pas moyen de l'excuser là-dessus, et je vous avoue que j'en étois sensiblement affligée. Je vis bien qu'il falloit rompre. Je continuai pendant quelques jours de garder la chambre pour m'affermir dans mes résolutions. Mon frère m'embarrassoit : il me sembloit que je ne devois pas lui dire ce que je savois de la conduite de son ami. Les querelles entre les hommes sont toujours dangereuses; mais c'étoit bien moins la prudence que la crainte de faire du mal à un homme que je croyois pourtant haïr. Je me déterminai enfin à dire à mon frère qu'il y avoit encore si peu d'apparence que la fortune de Gaveston pût devenir telle qu'il la faudroit pour obtenir le consentement de mon grand-père, que je croyois qu'il étoit de mon devoir de ne plus recevoir ses soins. Eh! pourquoi donc les avez-vous reçus? me dit mon frère avec une espèce de colère. Parce que vous m'y autorisiez, lui répondis-je, et que j'espérois que les choses changeroient. Espérez-le donc encore, me répliqua-t-il, et ne désespérez pas mon ami, si vous ne voulez me désespérer moi-même. La vivacité de mon frère, qui rendoit Gaveston encore plus coupable, me donna la force de lui résister. Je lui fis si bien voir que ma résolution étoit prise, et je la colorai de tant de raisons, qu'il fut obligé de se rendre et de prendre la commission de dire à Gaveston les dispositions où j'étois. Il étoit chez madame de Surrey, où il attendoit mon frère pour savoir de mes nouvelles. Ils sortirent ensemble ; dès qu'ils furent seuls, mon frère rendit compte, avec tous les ménagements de l'amitié la plus tendre, de la conversation qu'il venoit d'avoir avec moi. Quelle surprise pour Gaveston, qui se croyoit aimé et qui n'avoit jamais pensé qu'il pût cesser de l'être! L'amour-propre et l'amour qu'il avoit pour moi lui causoient la plus sensible douleur qu'il eût encore éprouvée : il ne pouvoit comprendre d'où lui venoit son malheur : l'aventure de madame Sterling n'en pouvoit être cause, puisque mon frère

l'ignoroit. Il le pria de se charger d'une lettre. Mon frère vint me l'apporter : il fit inutilement tout ce qu'il put pour que je l'ouvrisse; il fallut la reporter à Gaveston telle qu'il la lui avoit donnée. J'en usai de même de plusieurs autres ; et, pour achever de le désespérer, milord Pembrocke, qui n'avoit pas trouvé dans l'absence les secours qu'il en avoit espérés, étoit revenu de la campagne aussi amoureux qu'auparavant : il n'avoit pu résister au plaisir de me revoir. Je le reçus mieux que je n'avois fait jusque-là. Il ne se flatta point de devoir à lui-même ce changement ; comme il ne voyoit plus Gaveston si souvent chez madame de Surrey, et qu'il s'aperçut que, quand il y étoit, il n'osoit me parler, il comprit la vérité : il m'en parla avec tant d'honnêteté et de discrétion, qu'il augmenta l'estime que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour lui. Insensiblement je m'accoutumai à lui parler plus qu'à un autre : à la vérité, c'étoit de choses indifférentes ; mais c'étoit toujours une distinction, et il en sentoit le prix. Gaveston ne pouvoit contenir sa jalousie. Je l'évitois avec tant de soin qu'il n'avoit pu ni me faire des reproches, ni savoir le sujet de sa disgrâce. La colère où j'étois s'accrut encore par une circonstance que le hasard me fit savoir. Deux hommes s'étoient battus à l'entrée de la nuit dans la rue où logeoit madame Sterling ; Gaveston les avoit séparés. Je jugeai qu'il ne s'étoit trouvé là si à propos que parce qu'il vouloit entrer chez cette femme. J'avois été plusieurs fois tentée de lui accorder la conversation qu'il me demandoit avec tant d'instance ; mais le plaisir que j'imaginois à l'accabler de reproches m'étoit suspect.

Mon frère, fâché de la manière dont je traitois son ami, étoit froid avec moi et ne me parloit plus en particulier. Le comte de Pembrocke, au contraire, ne perdoit pas une occasion de me marquer la vivacité de son amour. Son père, qui vivoit encore dans ce temps-là, désiroit beaucoup une alliance comme la nôtre; il ne fut pas plutôt informé de la passion de son fils qu'il en parla à mon grand-père, dont il étoit ami. Le vieux duc de

Glocester entra avec plaisir dans le projet : il lui promit qu'il en parleroit à madame de Surrey. Pour moi, il comptoit sur mon obéissance, et crut qu'il étoit inutile de me faire part de ses desseins.

Milord Pembrocke, charmé d'avoir une aussi agréable nouvelle à donner à son fils qu'il aimoit tendrement, le fit appeler. Remerciez-moi, lui dit-il ; je viens de conclure votre mariage avec mademoiselle de Glocester : si vous m'aviez fait votre confident, j'aurois travaillé plus tôt à vous rendre heureux. Le comte de Pembrocke, surpris et troublé par la crainte que je ne le soupçonnasse d'avoir été de moitié dans les démarches que son père avoit faites auprès de mon grand-père, gardoit le silence. L'espérance dont il étoit flatté et la crainte que je ne voulusse pas consentir à son bonheur le partageoient tour à tour. Enfin, prenant son parti : Je vous demande en grâce, monsieur, lui dit-il, de n'aller pas plus loin avec le duc de Glocester, et de l'engager à ne point parler à madame de Surrey. J'ai besoin de quelque temps pour me résoudre à l'engagement que vous voulez que je prenne; je vous demande cette complaisance. Milord Pembrocke, qui savoit son fils amoureux, fut très-étonné de lui trouver si peu d'empressement. Il lui représenta tous les obstacles qui pouvoient naître; mais son fils demeura ferme à demander du temps, et l'obtint. Je n'avois jamais reçu de lettre de lui ; je fus très-étonnée quand une de mes femmes m'en remit une. Mon premier mouvement fut de la lui renvoyer; mais, comme je connoissois son respect pour moi, je crus que, puisqu'il m'écrivoit, il avoit quelque chose de très-important à me dire : j'ouvris sa lettre. Il me mandoit qu'il étoit de la dernière importance pour moi que je lui accordasse une conversation; et, comme il étoit difficile que ce pût être chez ma tante, il me proposoit d'aller à l'abbaye des bénédictines, dont sa tante est abbesse, et où ma sœur est religieuse : je ne fis aucune difficulté de lui parler : il m'assuroit que ce seroit en présence de ma sœur. Je ne soupçonnai point le

comte de Pembrocke de vouloir me tromper : je jugeai qu'il s'agissoit de quelque chose d'important, et je me déterminai, comme il me le proposoit, d'aller à l'abbaye. Le jour fut pris au lendemain. Je vous prie, mademoiselle, me dit-il aussitôt qu'il me vit seule avec ma sœur, de croire que je n'ai point de part à ce que je vais vous apprendre, et que, quelque grand que fût pour moi le plaisir qu'on me promet, je ne l'accepterai jamais, si c'est un malheur pour vous. Il me conta ensuite ce qui s'étoit passé entre milord Pembrocke et lui. Il faut vous aimer, ajouta-t-il, mademoiselle, aussi parfaitement que je vous aime, pour avoir eu la force de cacher ma passion. Quel plaisir de pouvoir dire que vous êtes la plus adorable personne du monde et la mieux adorée? Je vous ai sacrifié ce plaisir. Votre intérêt le demandoit : il falloit, pour ne point vous exposer à des désagréments, me charger seul de la suite de cette affaire. Rien n'étoit plus noble et plus généreux que le procédé du comte de Pembrocke. J'en fus touchée jusqu'au point de verser des larmes; il s'en aperçut, et, se jetant à mes pieds : Laissez-vous attendrir, me dit-il, mademoiselle, pour un homme pour qui vous avez déjà eu quelque estime : le temps et mon amour feront le reste, surtout quand votre devoir sera pour moi. J'avois laissé parler le comte de Pembrocke sans lui répondre; je rêvois profondément à ce que je devois faire. La raison étoit pour lui; mais mon cœur n'en étoit pas d'accord. Vous ne me répondez point? me dit-il ; peut-être êtes-vous moins touchée du sacrifice que je vous fais que de la peine de me devoir quelque chose? Non, lui répondis-je enfin, je suis pénétrée de reconnoissance; mais accordez-moi à moi-même le temps que vous avez demandé. Hélas! me dit le comte, qu'il y a d'ingratitude à être reconnoissante comme vous l'êtes! N'importe, je vous ai rendue la maîtresse de mon sort, et, quoi qu'il m'en coûte, je souscrirai à ce que vous ordonnerez; mais souffrez du moins les témoignages d'une passion dont vous serez peut-être touchée quand elle vous sera bien connue.

J'étois déterminée à vaincre la malheureuse inclination que j'avois pour Gaveston, et l'admiration que me donnoit le procédé du comte de Pembrocke me faisoit tant d'illusion, que je me flattai que je n'avois besoin que d'un peu de temps, et que je l'épouserois ensuite sans aucune répugnance; et, si je ne le lui promis pas, je le lui laissai du moins espérer. Nous nous séparâmes; il étoit content, et je croyois presque l'être.

Je me mis au lit en rentrant chez ma tante : j'avois besoin d'être seule pour démêler mes propres sentiments. Je me livrai d'abord à toute l'estime que j'avois pour le comte de Pembrocke; mais plus je l'estimois, plus je trouvois que je ne devois l'épouser que quand je serois sûre que je pourrois l'aimer. Il devint encore plus assidu chez madame de Surrey. Je lui donnois toutes les occasions de me parler que la bienséance me permettoit : je m'exagérois à moi-même son mérite et ce qu'il avoit fait pour moi; j'évitois Gaveston avec soin, et il me sembloit que cet effort me coûtoit moins tous les jours.

Mon frère n'avoit aucune connoissance de ce qui s'étoit passé entre milord Pembrocke et le duc de Glocester : j'avois cru ne lui en devoir point parler; mais, comme Gaveston faisoit toujours des tentatives pour me voir, et que la liberté qu'il avoit acquise chez madame de Surrey pouvoit enfin lui en faire naître l'occasion, je me déterminai à dire à mon frère ce que je lui avois caché jusque-là, pour qu'il l'engageât à ne plus faire des démarches inutiles pour lui et embarrassantes pour moi. Il m'écouta avec surprise. Est-il possible, me dit-il, que vous puissiez vous résoudre à faire le malheur d'un homme qui vous adore et à me rendre malheureux moi-même? Car vous n'ignorez pas que les malheurs de mon ami sont les miens. Si quelque autre m'avoit dit, en faveur de Gaveston, tout ce que mon frère me disoit, peut-être en aurois-je été touchée; mais plus il me parloit pour lui, plus il me le faisoit voir coupable. Je fus presque tentée de lui dire ce que je savois de sa perfidie; mais les mêmes raisons

qui m'avoient arrêtée m'arrêtèrent encore; il me quitta très-mécontent de n'avoir pu rien gagner sur mon esprit. Quelque chagrin qu'il eût d'avoir à annoncer une aussi fâcheuse nouvelle à son ami, il falloit pourtant la lui dire. Il alla chez le prince, où il comptoit le trouver : on lui dit qu'il n'y avoit point paru ; que le prince étoit enfermé avec le roi, et qu'il ne verroit personne ce soir-là. Gaveston entroit au palais comme mon frère en sortoit. Ils raisonnèrent quelque temps sur cette conférence du prince et du roi, qui n'étoit pas ordinaire. Mon frère reconduisit Gaveston chez lui, et, commençant par l'embrasser avec beaucoup de tendresse : Vous savez, mon cher Gaveston, lui dit-il, que j'avois toujours espéré que nous serions unis par les liens du sang, comme nous le sommes par ceux de l'amitié. Quoi! s'écria Gaveston, mademoiselle de Glocester veut m'abandonner! je m'étois flatté que ses froideurs, dont je ne connoissois point la cause, ne tiendroient point contre mon amour; je les ai supportées par respect pour elle, sans oser presque m'en plaindre. Mais, puisque ce respect tourne contre moi, je veux la voir, je veux lui parler, je veux lui demander raison de son changement, je veux lui montrer tout mon désespoir; elle en sera touchée. Je l'aime trop pour ne pas conserver un peu d'espérance. Par pitié, faites que je lui parle, disoit-il à mon frère; vous seul pouvez me rendre un service auquel ma vie est attachée. Si elle persiste après cela dans son dessein, je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Le comte de Glocester souhaitoit presque autant que Gaveston qu'il pût me voir; cependant il ne consentit à rien qui pût intéresser ma réputation. Après avoir cherché plusieurs moyens, ils s'arrêtèrent à celui de gagner le portier de madame de Surrey, et de l'obliger, dès que Gaveston seroit chez elle, de renvoyer tout le monde. Mon frère se chargea d'adresser à ma tante un homme pour traiter avec elle d'une affaire qui l'intéressoit beaucoup. Tout s'exécuta le lendemain comme ils l'avoient réglé; je vis entrer Gaveston, et, peu après, l'homme qui étoit envoyé par

mon frère. Il sembloit que ma tante eût été d'accord avec eux. Je voulus me retirer quand elle entra dans son cabinet ; elle m'ordonna de rester, et dit à une des femmes de demeurer avec moi. Cette femme n'étoit point suspecte à Gaveston ; il avoit mis presque tous les gens de madame de Surrey dans ses intérêts. Dès qu'il ne fut vu que d'elle, il se jeta à mes pieds. Je ne partirai point d'ici, mademoiselle, me dit-il, que vous ne m'ayez appris quel est mon crime. Peut-être n'étois-je pas digne des bontés que vous avez eues pour moi; mais enfin vous les avez eues ; vous m'avez laissé croire que je ne vous étois pas indifférent ; je suis le même que j'étois alors. Par quel malheur ai-je perdu un bien qui faisoit tout mon bonheur ? Je ne veux point chercher à vous attendrir par les marques de mon désespoir ; tout grand qu'il est, je saurai vous le cacher, s'il ne doit qu'exciter votre pitié : c'est à votre cœur seul que je veux devoir le retour de vos bontés. Parlez, mademoiselle, dites-moi un mot ; mais songez que la réponse que vous m'allez faire décidera de mon sort ; et, sans vous importuner de mes plaintes, je saurai me venger sur moi-même de mon malheur. Le ton dont il me parloit étoit le ton d'un homme véritablement touché, et je crois qu'il l'étoit; il m'aimoit alors, et il m'aimeroit encore, si la vanité de plaire n'étoit en lui plus forte que tout autre sentiment. J'étois cependant si prévenue de ses perfidies, que je l'écoutois presque avec indifférence ; j'eusse bien voulu les lui reprocher ; mais je trouvois que je me vengeois encore mieux en lui laissant croire que mon changement n'avoit point de cause.

Mais, malgré mes résolutions, quelques mots qui m'échappèrent alloient m'attirer un éclaircissement, sans l'arrivée de mon frère. Il se jeta, en entrant, sur une chaise, comme un homme accablé de douleur. Mes inquiétudes n'étoient que trop bien fondées, mon cher Gaveston, lui dit-il ; le prince m'a envoyé chercher pour me charger de vous apprendre qu'il a été obligé de consentir à votre exil; il a résisté autant qu'il a pu ; il n'a

cédé que dans la crainte d'augmenter, par sa résistance, la colère du roi ; il craint même que vous ne soyez arrêté ; il vous prie de passer sur les terres de France, où vous serez à l'abri de la rage de vos ennemis. Eh ! que m'importe leur rage? répondit-il ; mademoiselle de Glocester vient de me mettre au point de ne les plus craindre ; la vie m'est odieuse. Je ne fuirai point, comme veut le prince ; j'irai, au contraire, me présenter au roi ; quelque irrité qu'il soit, il ne sauroit me rendre plus misérable que je ne le suis. La disgrâce de Gaveston m'avoit changée en un moment ; je ne le voyois plus coupable ; je ne le voyois que malheureux ; et le retenant, comme il se disposoit à sortir : Non, non, lui dis-je, vous n'irez point, et si vous m'aimez, vous ferez tout ce qu'il faut pour vous mettre en sûreté. Quoi ! s'écria-t-il en se jetant de nouveau à mes pieds avec des transports de joie qu'il ne pouvoit contenir, vous vous intéressez encore à moi ; vous ne voulez pas que je périsse ! Grand Dieu ! que je suis heureux ! La joie le transportoit au point qu'il n'étoit plus maître de ses actions. Il m'embrassoit les genoux, il baisoit mes mains, saus que je pusse l'en empêcher. J'avoue que ce moment fut aussi doux pour moi que pour lui. Je ne contraignois plus mes sentiments, et, bien loin de me reprocher ma tendresse, j'avois un plaisir vif à sentir que j'aimois. Mon frère se désespéroit de ne pouvoir se faire écouter de Gaveston. Il fallut que je fisse usage de mon pouvoir pour l'obliger à songer aux mesures qu'il y avoit à prendre. Nous convînmes qu'il falloit dire à madame de Surrey ce qui se passoit. Son amitié pour Gaveston, et plus encore sa haine pour le gouvernement, nous assuroient son secours. Aussi entra-t-elle effectivement avec beaucoup de vivacité dans tout ce que lui et mon frère proposèrent. Elle promit d'assurer la fuite de Gaveston. Ils convinrent qu'il passeroit le reste de la journée chez elle ; qu'on n'y recevroit personne, et que mon frère et un gentilhomme attaché à notre maison, en qui on pouvoit prendre confiance, le conduiroient, à l'entrée de la nuit, au port où il trou-

veroit un vaisseau qui feroit voile dès le moment qu'il seroit embarqué.

Nous eûmes plusieurs occasions de nous parler jusqu'au moment où il partit. J'étois pressée alors de lui expliquer mes sujets de plainte, non pas pour entendre ses justifications, il n'en avoit plus besoin, mais pour me justifier moi-même. Il me dit tout ce qu'il voulut, et je crus tout ce qu'il me dit.

La joie dont nos cœurs étoient pleins ne nous laissa pas sentir toute l'amertume de notre séparation. Les mesures pour assurer sa fuite étoient d'ailleurs si bien prises, qu'il n'y avoit presque aucun lieu de craindre. Le plaisir de le voir suspendoit mes craintes; mais aussitôt que je l'eus perdu de vue, je ne vis que des périls et je vis tous ceux qui étoient possibles. Mon frère devoit venir nous rendre compte de ce qui se seroit passé : il n'y avoit pas une heure qu'ils étoient partis, que je m'alarmois de ce qu'il n'étoit pas encore de retour; et, quoique la nuit fût fort sombre, je me tenois à la fenêtre, et le plus petit bruit me faisoit tressaillir. Je passai plusieurs heures dans cet état : chaque moment ajoutoit quelque chose à mes alarmes; enfin mon frère parut et me fit un signe dont nous étions convenus; et, comme il étoit trop tard pour entrer chez ma tante, il remit au lendemain à m'en dire davantage.

Ils avoient été arrêtés par le prince qui avoit voulu embrasser son favori avant de s'en séparer, et l'assurer lui-même qu'il partageroit un jour son pouvoir (vous voyez qu'il lui a tenu parole). Mon frère me rendit compte de toute leur conversation : Gaveston l'en avoit prié, et l'avoit chargé de m'assurer qu'il ne souhaitoit cette fortune qu'on lui promettoit que pour être moins indigne de moi. J'avois été si occupée de ma joie et de ma crainte, que je n'avois presque pas pensé à la situation où j'étois avec le comte de Pembrocke : d'ailleurs, quand on est bien plein d'un sentiment, on croit que tout ce qui le favorise sera aisé, surtout quand les difficultés ne sont pas présentes. Mais, quand il fut question

d'examiner avec mon frère la conduite que je devois tenir, nous nous y trouvâmes très-embarrassés par les espérances que je lui avois laissé concevoir. La franchise étoit le seul parti honnête et le seul digne de moi : quoiqu'il pût être périlleux, je m'y déterminai sans balancer. Cependant il étoit instruit de tout ce qui s'étoit passé; on lui avoit dit, à la porte de madame de Surrey, qu'elle n'y étoit pas, justement dans le moment où Gaveston y entroit : on lui avoit fait, dans la journée, la même réponse plusieurs fois. Pour s'éclaircir, il avoit pris le parti de se tenir dans la rue, et, comme mon frère et le gentilhomme attendoient un peu plus loin, il vit Gaveston, assez avant dans la nuit, sortir seul de la maison de madame de Surrey. Quelle vue pour un homme amoureux, à qui on avoit laissé prendre des espérances ! Il se crut trompé de la manière la plus outrageante; et si, par respect pour lui-même, il ne se proposa pas de se venger, il se promit du moins de me faire sentir combien je lui paroissois différente de ce que je lui avois paru. Il vint le lendemain chez ma tante dans ces dispositions. Je crus m'apercevoir qu'il avoit quelque chose de fâcheux dans l'esprit, et je jugeai, par la façon dont il me regardoit, que j'y avois part; j'en fus déconcertée : j'étois embarrassée de ce que j'avois un peu de tort.

Le prince étoit chez ma tante, en sorte qu'il n'étoit pas possible de me parler en particulier sans être remarqué. Le comte de Pembrocke, jusque-là plein de circonspection, crut en être dispensé : il vint se mettre auprès de moi ; et, me regardant avec un sourire amer : Puis-je vous demander, mademoiselle, me dit-il, si Gaveston m'est favorable, et s'il vous a conseillé de consentir à mon bonheur?

Ces paroles et le ton dont elles étoient accompagnées firent disparoître les torts que je croyois avoir un moment auparavant, et me redonnèrent toute ma fierté. Je n'ai besoin des conseils de personne, lui dis-je, monsieur, pour vous prier de cesser de me rendre des soins qui seroient inutiles. Je vous obéirai, me

répondit-il en se levant ; mais mon rival se sentira peut-être quelque jour d'une vengeance qu'il m'est du moins permis de faire tomber sur lui. Il sortit aussitôt. Mon frère, qui étoit dans la chambre, comprit à ma rougeur une partie de ce qui venoit de se passer. Nous ne doutâmes point que le comte de Pembrocke ne fût informé que Gaveston avoit passé tout un jour avec moi, et les domestiques que nous questionnâmes nous apprirent ce que je viens de vous dire. Je devois craindre son ressentiment ; mais j'étois si contente du sacrifice que je faisois à Gaveston, j'imaginois tant de plaisir à lui écrire, que cette pensée m'occupoit tout entière et ne laissoit place à aucune autre.

Le comte de Pembrocke étoit véritablement amoureux; il se repentit bientôt de ce qu'il avoit fait. L'absence de Gaveston diminuoit sa jalousie et réveilloit ses espérances : il mit tout en œuvre pour m'apaiser ; il employa ma sœur : elle me parla pour lui, elle me peignit le désespoir où il étoit de m'avoir déplu ; mais je n'en fus point touchée : de certaines offenses ne se pardonnent qu'à un amant aimé. Je priai ma sœur de ne plus se charger de pareilles commissions, et je lui fis si bien voir que je ne pouvois être heureuse en épousant le comte de Pembrocke, qu'elle lui conseilla elle-même de n'y plus penser.

J'avois été si occupée du péril de Gaveston et de la joie de notre raccommodement, que je n'avois presque pas encore senti son absence ; mais, quand je n'eus plus rien à faire ni à craindre pour lui, je fus accablée de la pensée que je ne le verrois de longtemps. Je ne savois plus de quoi remplir mes jours ; tout m'étoit insipide ou indifférent : je n'avois de consolation que celle de parler de lui à mon frère. Il nous écrivoit avec exactitude; je n'ai pas toujours été également contente de ses lettres : il y en a quelques-unes où j'ai aperçu de la froideur. Je craignois alors quelques nouveaux traits de légèreté ; mais, comme les goûts qu'il avoit n'étoient pas apparemment de nature à l'attacher longtemps, de nouveaux témoignages de sa tendresse me

rassuroient. Quelque occupé qu'il ait été à son retour de sa nouvelle faveur, il trouvoit le temps de me rendre des soins; mais il n'est plus le même depuis le voyage de Boulogne : le désir de plaire à la reine lui a fait presque oublier qu'il m'a aimée, et que j'ai le malheur de l'aimer encore; il n'en est cependant point amoureux : la vanité seule a part à ses démarches. Je vois avec douleur que la vanité va le perdre. Le comte de Lancastre est son rival; Mortimer l'est aussi. Je crains la puissance du premier et l'artifice du second. Les grands sont déjà irrités : je vois des partis se former. Gaveston n'a pour sa défense que l'amitié du roi : mais ce prince n'a ni courage, ni fermeté : il pleurera la perte de son favori, il n'aura pas la force de l'empêcher; et, pour achever de m'accabler, je crains encore que l'amour que le comte de Pembrocke a pour moi ne lui donne un ennemi de plus. J'ai cru pendant longtemps que le dépit avoit éteint sa passion, et je crois qu'il l'a cru lui-même. Bien loin de me rendre des soins, il me fuyoit avec affectation, et il paroissoit plus près de me haïr que de m'aimer; mais, depuis le voyage de Boulogne, il m'a paru qu'il cherchoit à me voir; il a affecté, dans les tournois, de porter mes couleurs. Vous souvient-il de cet Amour qui étoit peint sur son bouclier, son flambeau sur la bouche, avec ces paroles : *Je me nourris de mes feux?* je crains bien qu'il n'ait voulu me faire entendre par là que sa passion est toujours la même.

En vérité, dit madame d'Hereford quand mademoiselle de Glocester eut cessé de parler, vous me donnez tant de colère contre Gaveston, et il me paroît d'ailleurs si ennemi de sa fortune, que je ne saurois le plaindre.

Hélas! ma sœur, reprit-elle, ne vous joignez point à ses ennemis : il est vrai que la fortune a fait quelque changement en lui; mais quelle vertu n'auroit-il pas fallu avoir pour soutenir d'un esprit égal une si prompte élévation! ne lui faites point un crime d'être ce que tout autre seroit comme lui. Plus vous le

justifiez, répondit madame d'Hereford, plus il me paroît coupable d'avoir manqué à une personne de votre caractère. C'est encore, répliqua mademoiselle de Glocester, la faute du préjugé établi : les hommes se sont persuadés que l'amour ne les oblige pas à une probité si exacte ; et d'ailleurs ils ne se croient obligés qu'à la fidélité du cœur.

# LIVRE DEUXIÈME

Les alarmes de mademoiselle de Glocester n'étoient que trop bien fondées : les ennemis du comte de Cornouailles se multiplioient tous les jours, et il en accrut le nombre par la magnificence qu'il affecta de montrer aux tournois qui se firent deux jours après le couronnement. Le prince Louis, qui avoit accompagné la reine, sa sœur, en Angleterre, en avoit fourni le dessein : il s'agissoit de décider par les armes qui l'emportoit, pour la beauté, des Françoises ou des Angloises. Le duc de Lancastre et les comtes de Cornouailles et de Glocester soutenoient la beauté des Françoises; le prince Louis, les comtes d'Arondel et de Pembrocke s'étoient chargés de la défense des Angloises; ils devoient courir d'abord les uns contre les autres, et ensuite contre tout venant.

Ces six chevaliers avoient chacun leurs raisons particulières pour le parti où ils s'étoient engagés; le seul comte de Glocester y avoit été entraîné par sa complaisance pour le comte de Cornouailles.

Le jour qui précéda celui qui étoit marqué pour le tournoi, toute la cour étoit chez la reine, et la fête du lendemain faisoit le sujet de la conversation.

Je sens, dit cette princesse au duc de Lancastre, tout le prix de votre complaisance : vous voulez, par égard pour moi, prendre part à des amusements qui doivent paroître bien frivoles à un

homme aussi sage que vous. Les choses où vous prenez quelque part, madame, lui dit-il, cessent d'être frivoles pour moi; et je renoncerois à cette sagesse dont Votre Majesté me flatte, si elle me parloit un autre langage. Ce discours pouvoit être une simple galanterie, mais la reine ne s'y méprit pas. La conquête du duc de Lancastre étoit de celles qu'une femme du caractère d'Isabelle ne pouvoit négliger. Je suis bien aise, répondit-elle au duc en le regardant de la manière la plus séduisante, que votre raison soit dans mes intérêts; et, examinant des bijoux qu'on lui apportoit pour les prix qu'elle devoit donner : Je vais, ajouta-t-elle, choisir ce que j'aurai le plaisir de vous donner demain. Après en avoir pris plusieurs, elle ordonna au comte de Glocester de porter à mademoiselle de Glocester, qui n'étoit pas à la cour ce soir-là, ceux qui étoient destinés pour les chevaliers des Angloises, et que mademoiselle de Glocester devoit donner. Elle étoit seule dans sa chambre, la tête appuyée sur une de ses mains, tenant une lettre qu'elle mouilloit de quelques larmes. Que vois-je! lui dit le comte de Glocester, vous pleurez? Le comte de Cornouailles peut-il vous écrire quelque chose qui vous afflige? Hélas! répliqua-t-elle, cette lettre est du comte de Pembrocke : pourquoi faut-il que je lui aie inspiré ce que je n'ai pu inspirer au comte de Cornouailles, et ce que je voudrois n'inspirer qu'à lui. Vous êtes blessée, dit le comte de Glocester, du parti qu'il a pris dans le tournoi; mais c'est une galanterie qui ne tire point à conséquence. Tout est de conséquence quand on aime, répliqua mademoiselle de Glocester; pourquoi du moins ne cherche-t-il pas à me tromper? Que ne vient-il me dire même de mauvaises raisons? Il craint mes reproches, et il ne craint pas ma douleur. Le comte de Glocester, persuadé de la sincérité des sentiments de son ami, fit de son mieux pour l'excuser : il s'acquitta ensuite de la commission de la reine. Je ne puis, lui dit-elle, m'en charger; je vous avoue que je n'ai ni la force de voir le comte de Cornouailles recevoir

un prix des mains de la reine, ni celle de m'exposer à en donner à un autre qu'à lui; mais M. de Glocester combattit la répugnance de sa sœur par des raisons de bienséance, auxquelles elle fut obligée de se rendre.

Elle parut le lendemain dans le lieu destiné pour les courses, sur un balcon qu'on avoit placé à côté de celui de la reine; et, malgré sa tristesse, elle étoit d'une beauté qui décidoit du moins la question entre elle et cette princesse. La franchise avoit été promise à tous ceux qui voudroient combattre, en sorte que beaucoup de François avoient passé la mer pour faire preuve de leur adresse et de leur galanterie.

Après les fanfares accoutumées, le prince Louis et le duc de Lancastre commencèrent à courir l'un contre l'autre avec assez d'égalité; les comtes de Glocester et d'Arondel leur succédèrent, et firent admirer leur bonne grâce et leur adresse. Milord Pembrocke et le comte de Cornouailles parurent ensuite.

Mais, avant que de commencer, ils s'avancèrent tous deux comme de concert au milieu de la carrière. Ce n'est pas la beauté des dames angloises en général qui m'oblige à combattre, dit milord Pembrocke; mais je soutiens qu'il n'est rien de si parfait que mademoiselle de Glocester.

Il ne s'agit pas toujours, répliqua le comte de Cornouailles, d'avoir une cause juste, il faut encore savoir la défendre, et nous allons voir qui de vous ou de moi s'en acquitte le mieux.

L'amour et la fortune favorisoient également le comte de Cornouailles; il remporta tout l'avantage de cette course. Celui que milord Pembrocke obtint ensuite contre plusieurs chevaliers ne le dédommagea pas, et ce ne fut qu'avec une confusion mêlée de dépit qu'il alla recevoir un prix des mains de mademoiselle de Glocester. Le jour étoit près de finir quand il parut à la barrière un chevalier couvert d'armes noires, qui défia le duc de Lancastre. Les juges du camp ne vouloient plus permettre de combat; mais le duc de Lancastre s'avança fièrement contre son

adversaire : tout vaillant qu'il étoit, il ne put soutenir l'impétuosité du chevalier noir; il fut renversé et tomba entre les pieds des chevaux; le chevalier descendit aussitôt du sien, et, s'approchant du duc de Lancastre : Relève-toi, lui dit-il, et viens, si tu le peux, l'épée à la main, défendre toutes tes injustices. La voix de celui qui parloit n'étoit que trop connue au duc. Oui, dit-il en se relevant avec fureur, quoique je dusse t'abandonner à la rigueur des lois, je ne dédaignerai pas de te punir moi-même. Il se commença alors entre eux un combat où la rage étoit seule consultée : bientôt les armes de l'un et de l'autre rougirent de leur sang, et il auroit peut-être été funeste à tous les deux, si le roi n'avoit promptement ordonné qu'on les séparât. Le comte de Warwick, un des juges du camp, attaché au duc de Lancastre, s'avança des premiers : il vouloit qu'on s'assurât du chevalier aux armes noires; mais le comte de Glocester, charmé de la valeur de ce brave inconnu, réclama pour lui la franchise promise à tous ceux qui voudroient combattre; et, pour empêcher qu'on ne lui fît insulte, il le fit accompagner par deux gentilshommes de sa suite.

Le combat du comte de Cornouailles et du chevalier au panache couleur de feu n'étoit guère moins animé; ils fournirent leur carrière avec assez d'égalité; mais cette égalité ne les satisfaisoit ni l'un ni l'autre. Ils voulurent encore rompre quelques lances, et la victoire, après avoir été quelque temps incertaine, se déclara pour le comte de Cornouailles.

La fortune te favorise, lui dit l'inconnu; mais mon courage me vengera, dans une occasion plus sérieuse, d'un avantage que tu ne dois aujourd'hui qu'à ta seule adresse. Il s'éloigna après avoir prononcé ces mots, et sortit de la barrière avec tant de vitesse, qu'on l'eut bientôt perdu de vue.

Tandis que le comte de Warwick faisoit conduire le duc de Lancastre chez lui, et que M. de Cornouailles répondoit aux questions du roi et de la reine sur l'inconnu qu'il venoit de com-

battre, mademoiselle de Glocester étoit occupée des plus tristes réflexions.

Mortimer n'avoit pu se déguiser à des yeux que l'intérêt d'un amant aimé rendoit encore plus clairvoyants : elle l'avoit reconnu pour celui qui venoit de défier le comte de Cornouailles. La honte de sa défaite alloit encore augmenter sa haine pour le favori, et cette haine n'étoit que trop redoutable par le caractère de Mortimer et ses liaisons avec tous les ennemis du comte de Cornouailles.

Un souper et un bal chez la reine devoient terminer les plaisirs de cette journée ; mais cette princesse, attentive à ménager le duc de Lancastre, ne voulut permettre aucun plaisir dans un temps où les blessures qu'il venoit de recevoir pouvoient mettre sa vie en danger : elles étoient graves, et les maux de l'esprit étoient encore au-dessus de ceux du corps. Cette aventure pouvoit donner connoissance de ce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher : d'ailleurs, quelle honte d'avoir été vaincu aux yeux de la reine! comment paroître devant elle? comment répondre aux questions qu'on ne manqueroit pas de lui faire? quel moyen prendre pour empêcher l'inconnu de rester en Angleterre et de tenter quelque entreprise? L'impossibilité où il étoit d'agir par lui-même l'obligea de se confier au comte de Warwick, qui étoit resté auprès de lui. Je crois, lui dit-il, pouvoir compter absolument sur vous ; j'ai besoin de votre secours et de votre discrétion : il est important pour mon repos et même pour mon honneur de savoir en quel lieu s'est retiré celui qui m'a blessé, et s'il seroit possible de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce que j'aie consulté avec vous ce que je dois faire. Le comte de Warwick, infiniment sensible à la confiance du duc de Lancastre, l'assura de son zèle et le quitta pour exécuter ses ordres. Cependant le comte de Cornouailles, qui n'avoit presque point vu mademoiselle de Glocester depuis son retour de Boulogne, alla le lendemain chez elle. Les avantages qu'il avoit remportés, surtout

contre le comte de Pembrocke, lui donnèrent un air de satisfaction dont elle ne put s'empêcher d'être blessée. Il me semble, lui dit-elle, que ce n'est pas ici que vous devez apporter la joie de vos triomphes. Et pourquoi, mademoiselle, lui répliqua-t-il, ne vous montrerois-je pas cette joie, puisque vous en êtes l'objet? Le désir de paroître seul digne de vous adorer a redoublé mon adresse, et c'est à ce désir que je dois le plaisir sensible d'avoir appris au comte de Pembrocke qu'il n'appartenoit qu'à moi de vous défendre. Vous aviez apparemment le même dessein, lui dit-elle, quand vous avez combattu l'inconnu ; il m'a même paru que vous apportiez plus de soin pour obtenir cette dernière victoire. J'ai été attaqué avec tant d'ardeur, dit le comte de Cornouailles, qu'il falloit ou succomber ou employer pour vaincre tout ce que j'ai de force. Avouez, lui dit-elle, que si vous avez été flatté de triompher à mes yeux de M. de Pembrocke, vous l'avez été encore davantage des triomphes que vous avez remportés aux yeux de la reine. Je prévois, ajouta-t-elle, les malheurs que vous vous préparez : que ne pouviez-vous oublier dans ce moment l'intérêt que je prends à vous!

Ce n'est point vos conseils, mademoiselle, répondit-il, que je veux suivre, c'est vos ordres que je veux exécuter : prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, et comptez sur ma soumission.

Le plaisir de trouver un amant aimé tel qu'on le désire est trop sensible pour ne pas s'y abandonner. Mademoiselle de Glocester en crut les protestations du comte de Cornouailles : ils concertèrent la manière dont il devoit se conduire avec la reine. Le comte avoua qu'il lui avoit parlé et qu'il en avoit été écouté favorablement.

Elle vous aime, dit mademoiselle de Glocester, et voilà ce qui m'alarmoit. Je ne vous reproche point ce que vous avez fait contre moi ; mais je ne puis vous pardonner ce que vous faites contre vous. La reine vous haïra sitôt qu'elle ne se croira plus aimée. Conduisez-vous de façon qu'elle ne puisse se plaindre, et

songez qu'il en coûtera moins à mon cœur de soupçonner votre fidélité que d'avoir à craindre pour vous.

Le comte de Cornouailles aimoit véritablement mademoiselle de Glocester; et, quoiqu'il ne fût que trop souvent entraîné par ses légèretés, il n'y avoit aucun moment dans sa vie où il n'eût tout sacrifié pour elle. La bonté et la douceur de cette belle personne le pénétrèrent d'amour et de reconnoissance ; il employa, pour lui marquer l'un et l'autre, toutes ces expressions que le cœur fournit si bien quand il est véritablement touché, et que lui seul peut bien fournir.

Le prince Louis, qui avoit reçu plusieurs prix des mains de mademoiselle de Glocester, vint lui rendre visite : il avoit conçu le dessein de lui plaire, et c'étoit dans cette vue qu'il avoit eu l'idée du tournoi. Nous vous devons beaucoup, lui dit-il, mademoiselle, de ne vous être pas montrée hier aussi belle qu'aujourd'hui. Aucun chevalier des dames françoises n'auroit eu l'audace de combattre, et j'aurois été privé de la gloire d'être récompensé par les plus belles mains du monde.

Le prince Louis prenoit mal son temps pour faire écouter ses discours. Mademoiselle de Glocester étoit contente de son amant; elle croyoit en être aimée, et cette situation ajoutoit encore à l'éloignement naturel qu'elle avoit pour toute coquetterie. Aussi répondit-elle au prince avec un respect si froid, qu'il n'eut pas la hardiesse de continuer; il la suivit chez la reine, et, s'il ne lui parla pas, il tâcha du moins par ses empressements de lui faire entendre ce qu'il n'osoit lui dire. Le comte de Cornouailles, qui n'avoit point vu la reine depuis les courses, parut devant elle avec cet air de confiance que le succès donne toujours.

La reine chercha à lui dire des choses obligeantes sur ce qui s'étoit passé la veille. Il y répondit avec cette grâce qui accompagnoit toutes ses actions. Isabelle vouloit être aimée ; elle crut l'être, et son inclination pour le comte de Cornouailles en devint plus forte.

Le roi, qui revenoit de chez le duc de Lancastre, parla beaucoup de l'inconnu aux armes noires, et vouloit chercher à deviner qui il étoit. Je n'ai point remarqué, dit la reine, qu'il y eût de la singularité dans ses armes.

Mortimer, qui étoit derrière son fauteuil, désespéré de la façon dont elle venoit de traiter le comte de Cornouailles, ne fut pas maître de sa jalousie, et s'approchant de son oreille : Eh! madame, lui dit-il, Votre Majesté a-t-elle vu quelque chose que l'heureux Gaveston? Il sortit sans attendre la réponse, et laissa la reine plus étonnée qu'offensée de sa hardiesse; il fut traité, quand il se présenta devant elle, aussi favorablement qu'il l'avoit toujours été.

Le comte de Warwi k, qui s'étoit acquitté des ordres qu'il avoit reçus du duc de Lancastre, avoit su que l'inconnu avoit été accompagné par deux gentilshommes du comte de Glocester, et qu'il étoit actuellement chez le comte de Cornouailles.

M. de Lancastre n'avoit pas besoin de ce nouveau motif pour haïr le comte de Cornouailles. Que n'osera point cet audacieux favori, disoit-il au comte de Warwick, puisqu'il ose prendre ouvertement la défense de mon ennemi? Ne doutez pas que lui et Glocester n'aient quelque projet qu'il est important à la sûreté publique de découvrir. Je vous charge de ce soin, et vous connoîtrez combien il est nécessaire de traverser les liaisons de ces deux hommes et de l'inconnu, quand je vous aurai confié les raisons que j'ai pour les craindre.

Le duc de Lancastre, accoutumé à n'exercer la générosité que pour servir son ambition, ne jugeoit pas mieux des comtes de Cornouailles et de Glocester. Cependant cette générosité qu'il étoit si éloigné de comprendre avoit été le seul motif de l'asile que M. de Cornouailles accordoit à l'inconnu. Ces deux gentilshommes du comte de Glocester, chargés de le conduire, s'étoient aperçus que le sang qu'il perdoit l'alloit faire tomber en foiblesse. Ils n'hésitèrent pas à le faire porter chez le comte de Cor-

nouailles, dont la maison étoit près du lieu où ils étoient. On mit le blessé dans un appartement; les chirurgiens, qui furent promptement appelés, déclarèrent que la perte du sang avoit été si considérable que, quoique les blessures fussent légères, on ne pouvoit, sans exposer sa vie, le transporter ailleurs.

Pendant les premiers jours, les comtes de Glocester et de Cornouailles se contentèrent de s'informer de ses nouvelles et ne cherchèrent point à le voir. Mais aussitôt que l'inconnu fut en état de sortir de sa chambre, il leur fit demander la permission de les remercier; il s'acquitta de ce devoir d'un air si noble, qu'il augmenta l'envie qu'ils avoient déjà de le connoître.

Si on jugeoit des choses par ce qu'elles sont effectivement, lui dit le comte de Glocester, c'est M. de Cornouailles et moi qui vous devrions des remercîments de nous avoir donné occasion de servir un aussi brave homme que vous; et, si nous ne craignions, ajouta le comte de Cornouailles, d'être indiscrets, nous vous supplierions de vous faire connoître plus particulièrement à nous. Les raisons que j'ai de me cacher, répondit l'inconnu, disparoissent quand il s'agit de vous prouver mon obéissance. Je me trouve même heureux que la curiosité que vous daignez avoir me donne lieu de vous marquer par ma confiance une reconnoissance dont apparemment je ne pourrai jamais vous donner d'autres marques. Je suis de la maison de...., une des plus illustres de Normandie, et qui a eu l'avantage de s'allier plusieurs fois à ses souverains; mon père, attaché à ses premiers maîtres, ne vit qu'avec chagrin notre province réunie à la monarchie françoise; il conserva toujours son attachement pour les rois d'Angleterre. Mon père, élevé dans les mêmes sentiments, dédaigna longtemps de se montrer à la cour de France, persuadé d'ailleurs qu'un nom comme le sien, soutenu de beaucoup de mérite, lui suffisoit. Une charge considérable, qui étoit à sa bienséance, vint à vaquer : il la demanda avec la fierté d'un homme qui sent ses avantages; mais les ministres sont ordinairement

plus attentifs à mettre dans les places ceux qui conviennent à leur politique que ceux qui conviendroient aux places. Mon père fut refusé, et se retira chez lui avec un mécontentement qu'il n'eut pas soin de dissimuler.

Une révolte qui arriva à Rouen, au sujet d'un nouvel impôt qu'on vouloit y établir, fournit aux ennemis de M. de.... le prétexte dont ils avoient besoin pour le perdre ; il fut accusé d'avoir des intelligences avec le roi d'Angleterre et d'avoir, de concert avec le prince, fomenté la révolte. On lui fit son procès, et il porta sa tête sur un échafaud, bien moins pour expier un crime qui n'a jamais été bien éclairci, que pour délivrer les ministres d'un homme que son mérite leur rendoit redoutable. Mon extrême jeunesse me déroba la connoissance de mon malheur. Ma mère ne survécut à mon père que de quelques mois ; elle chargea, en mourant, mon grand-père maternel de mon éducation. Tous les biens de notre maison avoient été confisqués, et le peu qu'on en put sauver fut remis à mon grand-père. Les hommes sont bien plus glorieux de porter un nom illustre qu'ils ne sont humiliés des taches que le crime a attachées à ces noms ; aussi ne me fit-on quitter le mien que parce qu'il étoit odieux à la cour et qu'il étoit devenu une exclusion à la fortune. Je pris celui de Saint-Martin, et je ne parus dans le monde que comme un simple gentilhomme ; mais la connoissance de ce que j'aurois dû être me faisoit souffrir de ce que j'étois. Les progrès que je faisois dans toutes les choses qu'on m'enseignoit firent naître pour moi, dans le cœur de mon grand-père, une ambition qu'il n'avoit jamais eue pour lui-même ; il espéra que je rétablirois notre maison dans son ancien lustre. Comme le malheur de mon père avoit été principalement fondé sur ses liaisons avec le roi Édouard, il jugea que c'étoit à la cour de ce prince que je devois tenter la fortune. Je fus envoyé à Londres à l'âge de vingt ans et adressé à milord Lascy, à qui j'appartenois, et qui se faisoit honneur de tirer son origine de notre maison

Je l'instruisis de ma véritable condition; je le priai de me faire obtenir de l'emploi à la guerre, et d'attendre, pour me faire connoître, que j'eusse acquis quelque réputation. Milord Lascy me reçut comme un homme dont l'alliance l'honoroit, et ne voulut pas permettre que je logeasse ailleurs que chez lui. A l'égard de l'emploi que je demandois, il n'étoit pas à portée de l'obtenir. Le roi Édouard, qui avoit reconnu en lui une ambition démesurée, l'avoit toujours écarté des affaires et en avoit fait par là un républicain zélé. Sous prétexte de maintenir la liberté, milord Lascy satisfaisoit sa jalousie contre ceux qui obtenoient dans le gouvernement une place qu'il auroit voulu occuper. Le duc de Lancastre, à qui il avoit reconnu des inclinations pareilles aux siennes, lui avoit paru propre à être chef d'un parti. Dans cette vue, il s'étoit attaché à lui, lui avoit promis sa fille, qui étoit le plus grand parti d'Angleterre, et fondoit sur cette alliance les plus grandes espérances pour l'avenir.

Mademoiselle de Lascy n'avoit encore que douze ans; elle étoit élevée chez son père. Je ne vis d'abord en elle qu'un enfant qui avoit les grâces et les agréments de son âge; et, si milord Lascy ne m'avoit engagé à lui enseigner quelques airs françois qu'elle avoit envie d'apprendre, je l'aurois vue longtemps sans péril; mais ce fut l'habitude de la voir, la familiarité qui naît insensiblement de cette habitude, qui me perdirent. Je fus assez longtemps à me tromper moi-même; je ne me croyois pas amoureux, parce que je ne voulois pas l'être; mais mon indifférence pour toutes les autres femmes, le plaisir que je trouvois auprès de mademoiselle de Lascy, celui de lui donner des leçons, celui de les lui faire répéter mille fois, me firent connoître malgré moi ce que je voulois me dissimuler. Tout ce que la raison et la reconnoissance peuvent faire penser se présenta à mon esprit: je ne me flattai point sur une passion dont je voyois la folie et qui répugnoit en quelque sorte à l'exacte probité. C'étoit violer l'asile que milord Lascy m'avoit donné que d'être

amoureux de sa fille; je résolus donc de mettre tout en usage pour me guérir. Le remède le plus efficace, et apparemment le seul, auroit été de m'éloigner; mais je comptai plus que je ne devois sur ma raison. Au lieu de fuir mademoiselle de Lascy, je crus en faire assez de ne la voir que dans le temps où j'y étois indispensablement obligé. Mademoiselle de Lancastre, quoique plus âgée que mademoiselle de Lascy, la voyoit souvent; elle m'avoit rencontré plusieurs fois et m'avoit beaucoup mieux traité que n'auroit dû l'être un homme tel que je le paroissois. Ses bontés me firent naître la pensée de la voir chez elle, afin de me donner une occupation qui me contraignît à m'éloigner de mademoiselle de Lascy.

Mademoiselle de Lancastre n'étoit pas propre à faire une diversion dans mon cœur. Au lieu de ces grâces simples et naïves de mademoiselle de Lascy, mademoiselle de Lancastre ne faisoit rien qui ne fût le fruit d'une étude profonde; elle étoit fière et dédaigneuse pour l'honneur de sa beauté; mais cette fierté ne se faisoit sentir qu'à ceux qui lui étoient soumis; elle employoit, pour se faire aimer, tout ce que la coquetterie peut avoir de plus séduisant. Je ne fus pas jugé indigne d'augmenter son empire; elle eut pour moi des attentions que la passion que j'avois dans le cœur rendoit inutiles et m'empêchoit même de remarquer. Depuis que je connoissois mes sentiments pour mademoiselle de Lascy, j'étois plus sérieux et plus réservé avec elle. Elle s'en aperçut. D'où vient, me dit-elle un jour avec un air chagrin où j'apercevois pourtant beaucoup de douceur, que vous ne m'appelez plus votre écolière? Je n'ose aussi vous dire mon maître, et j'en suis fâchée; car j'aimois à vous donner ce nom. Un sentiment si tendre, qu'elle ne me découvrit que parce qu'elle ne le connoissoit pas elle-même, me pénétra du plaisir le plus sensible que j'aie peut-être goûté dans ma vie. Je fus prêt à me jeter à ses pieds et à lui dire que je l'adorois; mais le respect que j'avois pour elle m'arrêta. Je trouvai que je me rendrois indigne de

ses bontés si j'en abusois au point de lui déclarer une passion qu'elle ne devoit pas écouter.

Je ne sais cependant si j'aurois pu contenir ma joie si M. de Lancastre n'étoit venu interrompre notre conversation. Mademoiselle de Lascy le reçut avec tant de marques de froideur, que, malgré celle qu'il avoit lui-même pour elle, il en fut blessé. Milord Lascy, à qui il s'en plaignit, et dont le caractère étoit dur et impérieux, parla à sa fille en maître qui veut être obéi. Je ne vous demande point, lui dit-il, si vous avez de l'inclination pour le duc de Lancastre ; il lui suffit, aussi bien qu'à moi, que vous soyez instruite de vos devoirs. Ce devoir demande que vous vous occupiez de lui plaire : songez-y, et tâchez de mériter l'honneur qu'il veut vous faire.

Mademoiselle de Lascy, jeune et timide, ne répondit à son père que par des pleurs qu'il ne daigna pas même remarquer.

Pendant qu'elle étoit dans l'appartement de son père, j'étois dans le mien occupé de mille réflexions. Je sentois que cette passion que je voulois combattre devenoit tous les jours plus forte ; la disposition que j'avois cru apercevoir dans mademoiselle de Lascy étoit encore une nouvelle raison pour m'éloigner. Je la rendrois malheureuse ; j'empoisonnerois sa vie ; et, quelque flatteur, quelque doux que fût pour moi le plaisir de la trouver sensible, je ne devois pas l'acheter au prix de tout son bonheur. Je résolus de parler à milord Lascy pour le presser de me mettre à portée de me faire connoître. Quoique je n'eusse aucune espérance, le dessein de rétablir ma fortune et l'honneur de notre maison étoit plus vif dans mon cœur ; il me sembloit que je devois à mademoiselle de Lascy qu'elle pût du moins se souvenir sans honte des bontés qu'elle avoit eues pour moi. J'entrai dans l'appartement de son père dans le moment où elle en sortoit : il me conta ce qu'il venoit de lui dire. Elle paroît avoir de l'amitié pour vous, ajouta-t-il ; elle écoutera vos conseils. Il ne s'agit pas pour elle du choix d'un mari : ce choix est fait et ne peut se

changer. Vous trouverez vous-même dans l'alliance du duc de Lancastre des secours pour relever votre maison ; il ne voudra pas laisser dans l'obscurité un homme qui lui appartiendra d'aussi près et pour lequel il a déjà de l'estime.

Je ne veux point devoir à cette considération, lui dis-je, milord, l'amitié du duc de Lancastre. Daignez vous souvenir des espérances que vous m'avez données, et mettez-moi à portée de mériter son estime et la vôtre. Je vis dans une obscurité dont je suis honteux, et qui n'est pas pardonnable à un homme qui n'a rien à attendre que de son courage. M. de Lascy loua ma résolution, et me proposa de suivre le duc de Lancastre à la guerre d'Écosse, où le roi lui donnoit un corps de troupes à commander.

J'avois de la répugnance à m'attacher au duc de Lancastre ; mais j'avois encore plus de désir de sortir de mon obscurité.

J'acceptai le parti que milord Lascy me proposoit. Il me présenta le même jour au duc de Lancastre ; et, pour l'obliger à plus d'égards, il lui dit ma véritable condition.

Je ne vis mademoiselle de Lascy que le lendemain ; je la trouvai triste ; il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit pleuré. Elle n'avoit auprès d'elle qu'une femme, qui l'avoit élevée et qui avoit sur elle l'autorité d'une mère. Venez, me dit cette femme dès que j'entrai, m'aider à consoler mademoiselle de ce qu'elle sera la seconde dame d'Angleterre. Je ne me soucie point, répondit mademoiselle de Lascy, de toutes les grandeurs avec le duc de Lancastre ; on me dit qu'il faudroit l'aimer s'il étoit mon mari, et je ne l'aimerai jamais. Mais, répondit madame Ilde (c'est le nom de cette femme), vous n'aviez point autrefois cet éloignement pour lui. Je croyois, dit mademoiselle de Lascy, que tous les hommes lui ressembloient. J'avois écouté jusque-là sans prendre part à la conversation. Par un sentiment de probité et un peu aussi pour ne pas me rendre suspect, je voulus dire quelque chose en faveur du duc de Lancastre ; mais mademoiselle de Lascy m'arrêta au premier mot. Quoi ! me dit-elle, vous êtes aussi pour

lui? est-ce que vous voulez que je l'aime? Ces marques si naturelles de l'inclination que mademoiselle de Lascy avoit pour moi auroient fait tout mon bonheur si j'avois pu m'y livrer; mais le plaisir que je sentois étoit empoisonné par l'idée que je la rendrois malheureuse.

Quelques jours avant notre départ, mademoiselle de Lancastre vint la voir; j'étois dans sa chambre avec quelques personnes: on parla de la guerre d'Écosse; mademoiselle de Lascy brodoit une écharpe et paroissoit appliquée à son ouvrage. Vous voilà bien occupée! lui dit mademoiselle de Lancastre, je vous demande cette écharpe pour mon frère, elle lui portera bonheur; mais il faut, pour que le charme soit entier, ajouta-t-elle en riant, que vous fassiez aussi des vœux pour lui. Mademoiselle de Lascy, embarrassée, et d'un ton d'enfant, répondit que son ouvrage n'étoit pas achevé; quelqu'un qui survint fit changer la conversation. J'allai prendre congé de mademoiselle de Lancastre la veille de notre départ. Elle me dit beaucoup de choses flatteuses sur la joie qu'elle avoit de me voir attaché au duc de Lancastre et sur la peine que lui faisoit mon éloignement. Il me parut encore qu'elle vouloit que j'en entendisse plus qu'elle ne m'en disoit. Comme je sortois de son appartement, une de ses femmes me donna de sa part une écharpe magnifique, et ajouta que mademoiselle de Lancastre remplissoit les conditions qu'elle avoit elle-même imposées pour que ce présent ne me fût pas inutile. Je me trouvai heureux de ce que la bienséance ne me permettoit pas de la voir. On remercie toujours de mauvaise grâce une belle qui vous a fait une galanterie, quand on n'a que du respect pour elle.

Il falloit aussi que je prisse congé de mademoiselle de Lascy: j'aurois dû éviter de la trouver seule; mais l'effort que je me faisois de m'arracher d'auprès d'elle avoit épuisé ma raison, et je ne pus me refuser le plaisir de la voir encore une fois sans témoin.

Je vous attendois, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit. J'ai tr

vaillé toute la nuit pour finir l'écharpe que mademoiselle de Lancastre vouloit que je donnasse à son frère. C'est à vous que je la donne; aussi bien ne porteroit-elle pas bonheur au duc de Lancastre.

Quelle différence de ce présent à celui que je venois de recevoir! avec quelle joie je le reçus! Je ne fus pas maître de mon transport. Eh! qui auroit pu l'être à ma place? Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Lascy; je lui pris la main que je lui baisai mille fois. Vos bontés, lui dis-je, me rendent le plus malheureux de tous les hommes. La vivacité avec laquelle je lui baisois la main, l'air avec lequel je lui parlois, la firent rougir sans qu'elle sût pourquoi elle rougissoit; elle me dit encore mille choses que je ne devois qu'à son extrême ignorance; mais cette ignorance, qui m'étoit si favorable, l'empêchoit aussi de m'entendre: et, quoique je ne voulusse pas lui dire que je l'aimois, j'étois pourtant désespéré qu'elle ignorât mes sentiments.

Nous allâmes joindre l'armée sur les frontières d'Écosse; j'eus le bonheur, dès la première campagne, de faire une action qui m'attira quelque estime, et, dans la suite, je soutins avec assez d'avantage la réputation que je m'étois acquise : je sauvai la vie à milord Lascy, et je dégageai presque seul le duc de Lancastre d'un gros d'ennemis dont il s'étoit laissé envelopper. Le roi, qui en fut instruit, voulut me voir; je lui fus présenté. Ce prince ne se borna pas à donner des éloges stériles à ma valeur; il me confia le commandement d'un poste important: le moment me parut favorable pour me faire connoître sous mon véritable nom; mais milord Lascy, à qui je le proposai, me dit que, dans le dessein où Édouard étoit de s'allier avec la France, la connoissance de ce que j'avois fait nuiroit plus à ma fortune qu'elle ne l'avanceroit; qu'il falloit attendre quelque circonstance favorable; que j'avois rendu le nom de Saint-Martin assez recommandable pour que je le pusse porter encore quelque temps sans impatience. Je me rendis aux raisons de M. de Lascy; nous res-

tâmes plus de deux ans en Écosse, où le duc de Lancastre commandoit. Les réflexions, les soins dont j'étois chargé, le désir de la gloire, avoient un peu affoibli l'idée de mademoiselle de Lascy; je me représentois sans cesse, pour affermir ma raison, qu'elle épouseroit le duc de Lancastre; que, quoique milord Lascy me dût la vie, il ne renonceroit pas, en ma faveur, à une alliance sur laquelle il avoit des espérances qui remplissoient son ambition; que mademoiselle de Lascy étoit si jeune quand je l'avois quittée, qu'elle ne se souviendroit pas même de l'inclination qu'elle m'avoit marquée, ou que, si elle s'en souvenoit, ce seroit peut-être pour se la reprocher. Muni de toutes ces réflexions, je pris le chemin de Londres; mais les premiers regards de mademoiselle de Lascy me redonnèrent tout mon amour; sa beauté, son esprit et sa raison avoient acquis alors leur perfection; ce n'étoit plus cet enfant dont les discours et les actions ne tiroient pas à conséquence : la bienséance la plus scrupuleuse régloit toutes ses démarches; ces petites libertés, ces préférences flatteuses dont j'avois joui auparavant, me furent retranchées. La douleur que j'en eus me fit sentir combien j'étois amoureux; je désirois de parler à mademoiselle de Lascy, sans être d'accord avec moi-même de ce que je voulois lui dire. Il me parut qu'elle m'évitoit; et je n'en fus que plus pressé de chercher à la voir. Ce moment tant désiré vint enfin; et, bien loin d'en profiter, j'étois embarrassé au point de n'oser jeter les yeux sur elle. Sa contenance n'étoit pas plus assurée que la mienne; nous restâmes assez longtemps dans le silence. Mademoiselle de Lascy fit un effort pour le rompre. Je vous dois, me dit-elle, monsieur, la vie de mon père, et, quoique je ne vous aie pas encore marqué ma reconnoissance, je ne l'ai pas sentie moins vivement. Elle voulut ensuite m'engager à lui conter le détail de nos campagnes; je lui en dis quelque chose, et, comme elle continuoit de me faire des questions : Mon Dieu! mademoiselle, lui dis-je emporté par ma passion, ne m'obligez pas à me souvenir d'un temps que j'ai

passé loin de vous, et permettez-moi de vous rappeler celui où vous m'honoriez de quelque bonté.

J'étois si enfant alors, me dit-elle, que je dois au contraire vous prier de l'oublier.

Je ne m'étois jamais permis l'espérance, ou du moins je ne me l'étois jamais avouée ; cependant ce peu de mots qui me la faisoit perdre me terrassa ; nous retombâmes tous deux dans le silence, et mon embarras étoit si fort augmenté, que je fus trop heureux que quelques visites qui arrivèrent me donnassent occasion de me retirer. Je ne vous dis point tout ce qui se passa en moi. Combien je me reprochois ma foiblesse, et combien j'avois peu de force pour y résister ! Mademoiselle de Lancastre m'auroit dédommagé des froideurs de mademoiselle de Lascy, si la vanité pouvoit être un dédommagement quand le cœur est véritablement touché. Le peu de réputation que j'avois acquis à la guerre m'avoit donné tant d'importance à ses yeux, qu'elle croyoit sa gloire intéressée à s'assurer ma conquête.

Je sais, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, le service que vous avez rendu à mon frère, et je vous suis tout à fait obligée de m'avoir contrainte à la reconnoissance. Ce sentiment me met à l'aise avec moi-même, et je sens que j'en avois besoin.

Je ne voulois point entendre un discours auquel je n'avois pas même la force de répondre par de simples galanteries ; elle m'en tint encore quelques autres avec aussi peu de succès. Cette indifférence piqua son amour-propre ; plus je devois être honoré de ses bontés, plus il lui sembloit humiliant pour elle de les voir dédaignées.

La vanité d'être aimées fait faire aux femmes de ce caractère tout ce que l'amour le plus tendre et le plus vrai peut à peine obtenir de celles qui aiment le mieux.

Mademoiselle de Lancastre, après avoir exagéré le peu de cas qu'elle faisoit de la naissance, et combien le courage et la vertu lui paroissoient préférables à cet avantage qu'on ne devoit qu'au

hasard, vint jusqu'à me faire entendre qu'elle seroit capable de m'épouser.

La crainte qu'elle ne s'expliquât d'une manière plus précise m'engagea à éviter les occasions de la voir en particulier. J'eus lieu de croire, à quelques paroles pleines d'aigreur qui lui échappèrent, qu'elle s'en étoit aperçue, et il me parut qu'elle avoit repris avec moi toute la fierté de son rang.

Cependant le temps du mariage de mademoiselle de Lascy et du duc de Lancastre s'approchoit; je ne l'avois vue que rarement, et toujours devant du monde, depuis le jour qu'elle m'avoit parlé.

J'appris un soir en rentrant qu'elle s'étoit trouvée mal, qu'elle avoit de la fièvre, et qu'on l'avoit mise au lit. La fièvre augmenta le lendemain, et on reconnut qu'elle avoit cette maladie contagieuse si dangereuse pour la vie et si redoutable à la beauté. Milord Lascy, qui la craignoit beaucoup, et que sa tendresse pour sa fille ne retenoit point, quitta sa maison, et défendit à ses gens toute espèce de communication avec ceux qu'on laissoit auprès de mademoiselle de Lascy, et qui étoient en très-petit nombre. Je demeurai dans la maison sous prétexte que j'avois eu cette maladie; les femmes de mademoiselle de Lascy, qui lui étoient très-attachées, touchées de l'intérêt que je paroissois prendre au mal de leur maîtresse, me donnoient la liberté d'entrer dans la chambre; j'y passois presque les jours et les nuits. Quels jours et quelles nuits! Les idées les plus funestes se présentoient continuellement à mon esprit. Le peu d'espérance qui me restoit étoit accompagné de tant de craintes, que ce n'étoit presque pas un adoucissement à ma peine; et, quand l'augmentation du mal m'ôtoit cette foible espérance, ma douleur ne connoissoit plus de bornes.

Je ne m'approchois de son lit qu'en tremblant; elle parloit de moi dans ses rêveries; elle m'appeloit quelquefois; et, quand je me présentois à elle, après m'avoir regardé quelque temps, elle baissoit les yeux, et paroissoit plongée dans la plus profonde rê-

verie. Ces marques de quelques sentiments favorables, tout équivoques qu'elles étoient, me pénétroient et augmentoient mon attendrissement, au point que j'étois obligé de sortir pour cacher des larmes que je ne pouvois plus retenir. Le temps que je passois hors de sa chambre étoit un nouveau supplice; je m'imaginois à tout moment qu'on venoit me dire qu'elle étoit morte. Le plus petit bruit me faisoit tressaillir, et me donnoit des émotions si violentes, que je ne comprends pas comment je pouvois y résister. Son mal augmenta au point qu'il ne resta plus d'espérance. La connoissance qu'elle avoit perdue lui revint; ce fut alors qu'on lui annonça qu'il falloit mourir. Elle reçut cette nouvelle et se prépara à la mort sans la moindre marque de foiblesse, après avoir prié qu'on la laissât quelque temps à elle-même. Elle demanda à me parler : je m'approchai de son lit; j'avois le visage couvert de larmes, et je pouvois à peine retenir mes cris. Je n'ai point de regret, me dit-elle, à la vie que je vais perdre; elle devoit être si malheureuse que la mort est un bien pour moi; ne vous en affligez donc point, je vous en prie, et croyez que ma destinée... Une foiblesse qui lui prit l'empêcha de continuer; elle fut si longue qu'on la crut morte. Mon état n'étoit guère différent du sien; mais ma douleur et mon désespoir me donnoient des forces; je ne pouvois me résoudre à l'abandonner; il me sembloit qu'elle n'étoit pas tout à fait perdue pour moi tant que je la verrois encore : je recommençois les mêmes choses qu'on avoit déjà faites tant de fois sans succès; enfin j'entendis qu'on proposoit de l'ensevelir : ce fut alors que je ne connus plus de bornes, ni de bienséance; je devins furieux. Non, barbares! m'écriai-je en la prenant dans mes bras, vous ne la mettrez point dans le tombeau! Je ne sais si la secousse que je lui donnai en la prenant la ranima, ou si les remèdes commencèrent à faire effet; mais je m'aperçus qu'elle respiroit. Cette espérance, toute foible qu'elle étoit, me fit passer en un instant, de l'état le plus affreux, à la joie la plus vive. Ah! dis-je avec transport, elle n'est point

morte! Grand Dieu! ajoutai-je, prenez ma vie et conservez la sienne! Ceux qui nous entouroient n'osèrent prendre confiance à mes paroles; ils craignoient que la douleur n'eût troublé ma raison. Je courus à de nouveaux secours, et mademoiselle de Lascy ouvrit enfin les yeux, et reprit peu à peu connoissance. Comment vous exprimer ce qui se passoit alors dans mon âme? Quels mouvements confus de plaisir, de douleur, de crainte et d'espérance! Je fus encore deux jours dans cette situation, et ce ne fut que le troisième que je commençai à ne plus craindre pour une vie qui m'étoit si chère.

Il y avoit déjà plusieurs jours que la fièvre l'avoit quittée quand elle demanda à me parler. C'est à vos soins, me dit-elle, que je dois la conservation de ma vie : j'attends encore plus de votre générosité. Mon père, sans égard pour mes prières et pour mes larmes, veut me forcer d'épouser le duc de Lancastre; j'ai pour ce mariage une répugnance que ma raison et même mon honneur autorisent. Le duc de Lancastre est un barbare qui a fait périr une femme qu'il avoit épousée ou qui la tient enfermée dans quelque lieu dont il est le maître : c'est de madame Ilde que j'ai appris ce que je sais là-dessus. Milord Lascy, à qui je l'ai dit peu de jours avant de tomber malade, a feint de n'en rien croire, et n'a répondu à mes prières et à mes larmes que par un ordre absolu de me préparer à ce funeste mariage; et, sur ce que j'ai osé lui dire, poursuivit-elle, que je renoncerois au monde, il m'a assuré, avec le dernier emportement, qu'il n'étoit aucun couvent dont il ne vînt m'arracher. Je ne puis lui obéir, et je sens cependant, malgré mon extrême répugnance, que je n'aurois pas la force de lui résister. La fuite peut seule me sauver d'un engagement pire pour moi que la plus cruelle mort; je veux passer en France pour m'y faire religieuse; je ne puis et je ne veux confier ce dessein qu'à vous. Quoi! mademoiselle, m'écriai-je, vous voulez vous ensevelir dans un cloître? vous voulez presque renoncer à la vie? et c'est moi que vous choisissez pour seconder ce projet?

Les peines que je trouverai dans le cloître, me dit-elle, ne sont pas comparables à celles d'avoir toujours à combattre tous mes sentiments. Je hais le duc de Lancastre ; il faudroit triompher de cette haine : et que sais-je si ce seroit la victoire la plus difficile à obtenir de mon cœur ! Mon père ne connoît que l'ambition et me sacrifie à ses vues et à son agrandissement. Non, mademoiselle, vous ne serez point la victime de l'ambition de milord Lasey. Le duc de Lancastre sait qu'il peut mesurer sans honte son épée avec la mienne ; j'irai le combattre, et je vous délivrerai de la crainte d'être à lui. Donnez-moi seulement quelques jours pour trouver un prétexte de l'attaquer.

Je ne vous donne pas un moment, me répondit-elle ; il faut que vous me promettiez tout à l'heure que vous renoncerez à un projet mille fois plus funeste pour moi que celui où vous voulez mettre obstacle. Que deviendrois-je, grand Dieu ! si j'avois votre mort à pleurer ? Hélas ! vous ne savez pas, m'écriai-je, de combien de malheurs elle me délivreroit. Je ne suis plus maître de vous cacher ma passion, ajoutai-je en me jetant à ses genoux ; je vous adore, et je vous adore depuis le premier moment que je vous ai vue. Tout ce que l'amour sans espérance peut faire éprouver de plus cruel, je l'ai éprouvé ; mais tout ce que j'ai senti n'étoit que mes malheurs ; je pouvois les supporter ; je ne puis soutenir l'idée des vôtres. La fortune m'a tout ôté : je n'ai que ma vie à vous offrir ; souffrez du moins que je la sacrifie pour assurer vos repos.

Mademoiselle de Lasey pleuroit et ne me répondoit point. Enfin, après quelques moments de silence : L'état où vous me voyez, me dit-elle, ne vous apprend que trop le fond de mon cœur. Je vois que nous sommes tous deux malheureux et que nous ne pouvons cesser de l'être. Pourquoi n'êtes-vous pas le duc de Lancastre ? Je n'ai pas la force, ajouta-t-elle, de continuer cette conversation ; je vous y montre trop de foiblesse, et je sens que je ne pourrois vous la cacher. Elle appela ses femmes. Je sortis de sa chambre pour m'aller livrer seul et sans contrainte à tous les sentiments

de mon cœur. Quel plaisir, quel ravissement d'être aimé ! Je répétai avec transport ce que je venois d'entendre ; je voyois encore ses larmes, qui avoient coulé pour moi ; mais, après ces premiers mouvements, ma joie fit place à de tristes réflexions sur l'état de ma fortune. Mille projets se présentèrent à mon esprit ; aucun ne me satisfaisoit, et je n'en sentois que mieux toute l'étendue de mon malheur. Je passai plusieurs heures dans cette agitation, résolu cependant de dire à mademoiselle de Lascy ma véritable condition : c'étoit toujours un bien pour moi de ne pas lui paroître si indigne d'elle. Je vous avoue, me dit-elle quand je lui en parlai, que je suis bien aise que vous n'ayez pas contre vous cette chimère de la naissance, dont les hommes font cependant tant de cas. C'est une consolation pour moi de tenir du moins à vous par le lien du sang ; mais notre condition n'en est pas meilleure, et je n'en suis pas moins exposée à la tyrannie de milord Lascy. Je voulois, avant que vous connussiez mes sentiments, avant que de connoître les vôtres, me mettre dans un couvent. Croyez-vous que je le veuille moins pour n'être pas au duc de Lancastre ? Conduisez-moi en France ; je me lierai par des vœux, et je vous assurerai du moins que, puisque je ne puis être à vous, je ne serai jamais à personne.

Eh ! pourquoi, mademoiselle, m'écriai-je, ne voulez-vous jamais être à moi ? Puisque vous voulez fuir la tyrannie d'un père, fuyez-la pour vous donner à un homme qui vous adore. Ma fortune peut changer, et je puis, par mon courage, vous rendre les avantages que je vous fais perdre. Ne me parlez point, me dit-elle, de ma fortune ; un désert, une cabane me suffiroient avec vous ; mais je vous exposerois à toute la fureur de mon père et du duc de Lancastre ; je ne puis y consentir. Vous craignez de m'exposer à quelque danger, répliquai-je, et vous ne craignez pas de m'ôter la vie ? Pourrois-je la conserver après vous avoir perdue, et croyez-vous que je la conservasse ? Ce péril que vous craignez pour moi m'enhardit ; il me semble que je vous en mé-

riterai un peu mieux ; et à ce prix je ne puis être, à mon gré, exposé à trop de dangers. Mademoiselle de Lascy avoit peine à se résoudre ; mais elle m'aimoit, elle voyoit mon amour. Le temps marqué pour son mariage approchoit ; il falloit renoncer à cette tendresse dont nous goûtions la douceur, ou se déterminer à m'épouser et à venir en France. Le parti que l'amour conseilloit fut choisi. Madame Ilde, que nous mîmes dans notre confidence, avoit tant d'horreur pour le duc de Lancastre, que nous n'eûmes nulle peine à la déterminer à nous suivre. Elle m'aidoit, au contraire, à vaincre un reste de crainte qui retenoit mademoiselle de Lascy.

Il fut résolu qu'elle feindroit encore quelque temps d'être malade, qu'elle iroit à la campagne sous prétexte de changer d'air, que j'irois l'y joindre, que nous nous épouserions, et que, pour ne donner aucun soupçon, je feindrois d'être obligé de passer en France ; que je ne garderois qu'un vieux domestique à moi dont je connoissois la fidélité, et que ce seroit lui qui seroit chargé du soin de nous trouver un vaisseau prêt à faire voile aussitôt que nous serions embarqués.

Toutes ces choses arrêtées, mademoiselle de Lascy partit ; la maison de campagne qu'elle avoit choisie est sur le bord de la mer, et n'est qu'à quelques milles de Londres.

Deux jours après son départ, je pris congé de milord Lascy et du duc de Lancastre. Je me déguisai ; j'allai la même nuit dans un village à quelque distance de la maison où étoit mademoiselle de Lascy. Elle vint me joindre accompagnée de madame Ilde. Un prêtre que j'avois amené nous maria sur-le-champ ; j'étois au comble de mes vœux ; je recevois d'une femme que j'adorois la plus grande marque d'amour que je pouvois recevoir ; et, pour augmenter mon bonheur, je la voyois comblée de joie de ce qu'elle faisoit pour moi. Que de marques de tendresse ! que de protestations de me suivre jusqu'au bout du monde s'il eût fallu ! Au milieu des transports les plus vifs et les plus tendres, je me

reprochois de ne l'aimer pas assez. Ma délicatesse étoit blessée que son amour pût égaler le mien. Nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir de la même façon jusqu'à ce que le vent, qui nous étoit contraire, nous permît de nous embarquer.

Je restois enfermé toute la journée, presque sans autre inquiétude que celle que me donnoit l'impatience de revoir ma femme. Je la voyois presque toujours arriver avant l'heure marquée ; elle paroissoit souhaiter notre départ. J'appris enfin que le vaisseau qui devoit nous mener en France partiroit dans trois jours. Comme je craignois que madame de Saint-Martin ne fût fatiguée par les veilles et par le chemin qu'elle étoit obligée de faire à pied, je la priai de ne venir que la nuit de notre départ ; j'eus beaucoup de peine à obtenir cette complaisance ; elle ne pouvoit s'arracher de mes bras ; nos embrassements étoient encore plus tendres qu'à l'ordinaire. Après nous être séparés, elle revint encore plusieurs fois pour m'embrasser, et cette absence, qui ne devoit être que de si peu de durée, lui coûtoit des larmes.

Par quel sentiment ne payois-je pas ces marques de la tendresse de ma femme ! Quel amour pouvoit être comparé au mien ! Je passai les trois jours à compter presque les minutes ; le matin du troisième, j'envoyai celui de mes gens que j'avois gardé pour préparer les choses nécessaires à notre fuite. Il devoit revenir m'amener des chevaux un peu avant la nuit. Chaque instant ajoutoit à mon impatience ; enfin l'heure, cette heure tant désirée, où je devois recevoir ma femme, approchoit. J'entendis monter l'escalier, je ne doutai pas que ce fût elle ; je courus pour la recevoir. La personne que j'avois entendue monter entra dans ma chambre comme j'allois en sortir. C'étoit un nommé Jain, qui avoit servi madame de Saint-Martin pendant sa maladie, et dans lequel elle avoit pris tant de confiance, qu'elle avoit voulu l'amener avec elle. Il me dit que milord Lascy et le duc de Lancastre étoient venus la voir, qu'il falloit remettre notre départ

après leur retour à Londres ; il me donna en même temps une lettre de ma femme. Je la pris avec empressement, et, dans le temps que je la lisois, il me perça de plusieurs coups de poignard. Je tombai baigné dans mon sang ; je ne sais ce que devint mon assassin, ni le temps que je demeurai sans secours. Mon valet de chambre revint avec les chevaux qui devoient m'emmener ; la porte de ma chambre étoit fermée ; étonné de ce que je ne paroissois point, il la fit enfoncer, et me trouva baigné dans mon sang sans aucune connoissance. Il ne pouvoit comprendre comment ce malheur étoit arrivé ; mais, sans s'amuser à le rechercher, il ne songea qu'à me secourir ; son premier soin, après avoir eu un chirurgien, fut d'engager au secret l'homme chez qui je logeois. Forville (c'est le nom de ce valet de chambre) comprit que ceux qui m'avoient fait assassiner n'en demeureroient pas là ; qu'il falloit, pour me dérober à leur rage, me faire passer pour mort, supposé que je pusse guérir de mes blessures qui paroissoient presque toutes mortelles. Il dicta à mon hôte les réponses qu'il devoit faire si on venoit s'informer de mes nouvelles. Ces précautions prises, il employa ses soins à me faire donner tous les secours qui m'étoient nécessaires. Je fus plusieurs jours sans me connoître. Enfin la connoissance me revint, et mes premières pensées furent pour ma femme. Je voulois que Forville allât en apprendre des nouvelles ; mon inquiétude étoit si vive qu'il fut obligé de me satisfaire. Il apprit qu'elle étoit retournée à Londres le même jour que j'avois été assassiné, et ne sut rien de plus. Je fis chercher sa lettre, qui ne me donna aucun éclaircissement. Elle me mandoit ce que l'homme qui m'avoit poignardé m'avoit dit, qu'il falloit différer notre départ de quelques jours, que je ne me montrasse point et que j'attendisse de ses nouvelles. Je demandai si on n'avoit vu personne de sa part ; j'appris qu'un homme, que je reconnus pour être mon assassin, s'étoit informé si j'étois mort, et que, suivant les ordres de Forville, on avoit assuré que je l'étois. Je

me perdois dans mes pensées et dans mes réflexions ; je ne pouvois comprendre que ma femme, qui ne pouvoit ignorer mon aventure, ne cherchât point à me donner de ses nouvelles et à avoir des miennes. Je voulus que Forville allât à Londres, qu'il mît tout en usage pour la voir et pour lui parler. Quelque peine qu'il eût de me quitter, il fallut céder à mon impatience. Il me dit à son retour que milord Lascy étoit toujours avec sa fille, qu'il avoit cependant trouvé le moyen de lui dire un mot, qu'elle me prioit de ne songer qu'à me guérir et d'être tranquille sur ce qui la regardoit. Il auroit fallu pour lui obéir être moins amoureux ; la seule absence auroit suffi pour m'accabler, et j'y joignois encore la douleur de la savoir exposée à la dureté et aux mauvais traitements de milord Lascy. Je désirois ma guérison avec ardeur pour voler au secours de ma femme ; mais il fallut l'attendre près de six mois. Mes blessures étoient si grandes, que ce ne fut qu'après ce temps-là que je me sentis assez de force pour me soutenir à cheval.

Forville, qui me voyoit résolu d'aller à Londres, fut obligé de m'avouer ce qu'il m'avoit caché jusque-là. Pardonnez-moi, me dit-il, monsieur, de vous avoir trompé : il le falloit pour la conservation de votre vie; vous n'auriez pu apprendre sans mourir, dans l'état où vous étiez, la plus noire des perfidies. Cette femme que vous adorez n'est digne que de votre haine et de votre mépris ; elle vous a trompé, trahi, livré à un lâche assassin pour n'être point exposée à vos reproches et à votre vengeance.

Ma femme a quelque chose à redouter de ma vengeance ! m'écriai-je ; non, cela n'est pas possible ; je douterois de mon cœur avant que de douter du sien. Je l'ai crue fidèle, me répondit Forville, jusqu'au moment où j'ai été témoin moi-même de son mariage avec le duc de Lancastre et où j'ai su que l'infâme Jain avoit toujours sa confiance.

Je ne puis vous exprimer, continua le chevalier de Saint-Mar-

tin, ce que je sentis dans ce moment; je voulois douter de mon malheur; mais Forville en savoit trop bien les circonstances pour me laisser cette foible consolation. Mon premier dessein fut d'aller poignarder ma femme dans les bras du duc de Lancastre et de me poignarder ensuite. Malgré le conseil et le désespoir de Forville, je partis dans cette résolution; j'appris à Londres que cette perfide n'y étoit plus. Le duc de Lancastre l'avoit menée dans ses terres de la principauté de Galles.

Enfin, las de la vie, ne pouvant me supporter moi-même, honteux de mes foiblesses et de mes fureurs, je résolus d'abandonner pour jamais un pays où tout me faisoit souvenir de mon malheur; je passai en France, et de là dans la Palestine, sans y trouver le repos que je cherchois : mon amour et ma jalousie me suivoient partout; mon imagination me rappeloit les temps de mon bonheur, ces temps où j'étois aimé, et cette même femme dans les bras d'un autre, cette femme, un poignard à la main pour me percer le cœur.

Pourquoi, disois-je, en vouliez-vous à ma vie? De quoi suis-je coupable, que de vous avoir trop aimée? J'étois donc pour vous un objet d'horreur? Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas perdue, cette vie, avant que de connoître que vous étiez perfide! Je serois mort en vous aimant, et il faut que je vous haïsse!

Je cherchai en vain dans les occasions les plus périlleuses de la guerre le seul remède à mes maux. J'y acquis quelque gloire dont je n'étois plus touché, et je ne pus y trouver la mort.

Après une année, la même inquiétude me ramena en France; j'appris qu'il y avoit des mouvements en Écosse; je formai aussitôt le dessein d'aller offrir mes services au roi Bruce, qui, comme vous savez, s'étoit retiré avec beaucoup de troupes dans les montagnes. J'espérois, dans le cours de cette guerre, pouvoir me battre avec le duc de Lancastre.

Mes services furent acceptés; nos succès, auxquels j'eus le bonheur d'avoir part, furent rapides. Nous chassâmes les Anglois

de tous leurs postes ; mais je n'en voulois qu'au duc de Lancastre, et il ne paroissoit point. Je voulus du moins me venger sur les terres qui lui appartenoient. J'attaquai la place de...., et je l'emportai l'épée à la main.

Vous savez où va la fureur des soldats dans ces occasions. Je parcourois la ville pour empêcher le massacre, quand je vis un homme qui défendoit sa vie contre plusieurs de ces furieux. Il me présenta son épée, et, comme il avoit déjà reçu plusieurs blessures, je le fis conduire dans ma tente, et j'ordonnai qu'on eût soin de le secourir. Aussitôt qu'il fut en état de marcher, il demanda à me voir pour obtenir que je le misse à rançon. Notre surprise fut extrême quand nous nous reconnûmes ; nous avions fait nos premières campagnes ensemble sous le duc de Lancastre, auquel il étoit particulièrement attaché.

Ce que je vois est-il possible? me dit-il, le chevalier de Saint-Martin dans le parti de nos ennemis! Vous approuveriez mes raisons, lui dis-je, s'il m'étoit possible de vous les dire. Vous n'en avez pas besoin, me répliqua Cidlé ; je sais que vous êtes un homme d'honneur, et cela me suffit. Nous avions été amis tout le temps que nous avions fait la guerre ensemble ; nous rappelâmes avec plaisir notre ancienne amitié ; le service que je venois de lui rendre et la manière généreuse dont j'en agis avec lui achevèrent de me l'acquérir, et il me protesta mille fois qu'il sacrifieroit volontiers pour mes intérêts la vie que je lui avois conservée.

Ce malheureux amour qui étoit toujours dans le fond de mon cœur me donnoit une curiosité que je ne pouvois vaincre, et que je n'osois satisfaire. Mon trouble m'auroit trahi en prononçant ce nom si odieux, et qui cependant étoit encore cher à mon souvenir. Je faisois à Cidlé, mille questions, dans l'espérance qu'il me parleroit enfin de la seule chose que je voulois savoir. Ce moyen me réussit. Un jour qu'il me rendoit compte de l'état de sa fortune : Je dois beaucoup, me dit-il, au duc de Lancastre,

et j'ai eu pour lui un attachement qui étoit encore fortifié par l'estime qu'il m'inspiroit ; mais je vous avoue que cette estime ne peut s'accorder avec le traitement qu'il fait à la duchesse de Lancastre : elle est enfermée dans un château ; nulle société ne lui est permise, et ceux qu'on a laissés auprès d'elle sont plus occupés de la tyranniser que de la servir, depuis la mort de milord Lascy. Le duc de Lancastre, qui vouloit mettre ce château hors d'insulte, me confia ce soin ; j'y ai été pendant près d'un mois, et, malgré la vigilance des gardes de la malheureuse duchesse, je l'ai vue plusieurs fois, et je ne l'ai jamais vue que baignée de larmes. Des discours qui lui sont échappés m'ont fait comprendre que la plus sensible de ses peines n'étoit pas celle qui avoit d'abord excité ma pitié ; il m'a paru qu'elle avoit dans l'âme une douleur profonde dont elle étoit uniquement occupée. Sa jeunesse et sa beauté, qu'on voyoit encore malgré son extrême abattement, me donnèrent tant de compassion, que, si elle avoit voulu accepter mes services, il n'est rien que je n'eusse tenté pour la secourir.

Ce que je venois d'entendre de la situation de cette malheureuse femme me changea en un moment. J'avois voulu vingt fois la poignarder ; je ne pus soutenir, sans un extrême attendrissement, l'idée de l'état où elle étoit réduite. Ses larmes, cette langueur, cette beauté même qu'elle n'avoit plus, la rendoient encore plus touchante pour moi. Je m'étois suffi tant que je n'avois été rempli que de fureur : ce n'étoit plus de même ; j'étois dans un état de tristesse et de douleur où le cœur a besoin de se répandre, et je ne pus me refuser la consolation de parler. J'étois sûr d'ailleurs de la discrétion de Cidlé : je lui avouai mon amour ; je ne lui cachai pas que j'avois lieu de croire que j'étois aimé ; mais la crainte de rendre odieuse cette personne dont j'avois été si cruellement trahi me fit taire le reste de mon aventure. Cidlé m'offrit d'aller dans le lieu où elle étoit gardée. Comme j'y ai été longtemps, me dit il, par l'ordre du duc de Lancastre, j'y

serai reçu; je parlerai à la duchesse, et je concerterai avec elle les moyens de la tirer d'esclavage.

Je n'en demande pas tant de votre amitié, lui dis-je, mon cher Cidlé; je veux seulement qu'elle sache que je vis, et que vous examiniez avec soin l'impression que cette nouvelle fera sur elle. Cidlé partit sous le prétexte d'aller chercher sa rançon, et je restai dans une confusion de pensées et de sentiments qu'il m'est impossible de vous représenter. Je me demandois ce que je voulois faire de mon amour pour une femme qui s'en étoit rendue si indigne. Je souhaitois qu'elle pût n'être pas si coupable; et, contre toute sorte d'apparence, il y avoit des moments où j'espérois, et j'en venois enfin à sentir que je serois heureux si j'en étois encore aimé. Mais, disois-je, n'a-t-elle pas mis entre nous un obstacle invincible? Cette idée, qui ranimoit ma jalousie, me redonnoit presque toute ma fureur.

Cidlé revint après quelques jours, et m'apporta cette lettre.

« Je ne me plains plus de ce que j'ai souffert et de ce que je souffre, puisque vous vivez; oui, monsieur, quelque redoutable, quelque terrible que vous dussiez être pour moi, votre mort, que j'ai crue certaine, étoit le plus sensible de mes malheurs; elle m'a coûté autant de larmes que le souvenir d'une foiblesse qui m'a rendue si criminelle; peut-être vous trouveriez-vous vengé, par mon seul repentir, plus cruellement que vous ne vous vengeriez vous-même; mais, quand il seroit possible que je cessasse d'être pour vous un objet odieux, quand vous pourriez oublier que je suis coupable, je m'en souviendrai toujours; je n'ose même souhaiter de pleurer à vos pieds; je n'ose vous dire que mon cœur n'a pas cessé un moment d'être à vous; ce seroit une consolation, et je n'en mérite aucune. Adieu, monsieur; est-il possible que je m'en sois rendue indigne? »

Que devins-je à la lecture de cette lettre! comme l'amour se ralluma dans mon cœur! La pitié me rendoit encore plus tendre et plus sensible; toutes les offenses qu'on m'avoit faites s'effa-

cèrent de mon souvenir; je ne fus plus occupé que de ce que ma femme souffroit; et, sans vouloir examiner quelles seroient sa destinée et la mienne, je ne songeai qu'à l'affranchir de la tyrannie du duc de Lancastre; mais tous les moyens que j'employai furent inutiles, et la paix qui se fit peu de temps après entre l'Angleterre et l'Écosse m'ôta l'espérance que la guerre auroit pu me donner. Je ne pouvois aussi me servir de Cidlé pour avoir des nouvelles : je ne sais si le duc de Lancastre, qui avoit appris que j'étois dans l'armée d'Écosse, avoit craint quelque entreprise de ma part; mais il fit changer de lieu à sa prisonnière; et, pour s'assurer contre moi-même, il engagea le roi Édouard à me déclarer coupable de lèse-majesté, pour avoir violé le serment que j'avois fait de le servir dans le temps qu'il m'avoit confié le gouvernement d'une place. J'étois désespéré de tous ces obstacles, et je ne savois quel parti prendre, quand la publication du tournoi, où tous les chevaliers devoient être reçus, m'a fait naître l'idée de me battre contre le duc de Lancastre. Je savois à quoi je m'exposois en violant les lois du tournoi; mais je ne songeois pas à ma vie. J'ai exécuté, comme vous l'avez vu, mon projet, et, si l'on ne nous avoit pas séparés, il auroit payé de sa vie les malheurs dont il a rempli la mienne.

# LIVRE TROISIÈME

Le récit de M. de Saint-Martin fit l'impression la plus forte sur les comtes de Glocester et de Cornouailles ; l'humanité seule pouvoit exciter en eux les mouvements les plus vifs ; mais Gaveston peut-être joignit à ce sentiment celui de la haine qu'une sorte de jalousie lui inspiroit contre le duc de Lancastre. La reine, soit par égard pour son rang, soit par une suite de sa hauteur, lui donnoit des préférences qui choquoient l'orgueil du comte. Il sentoit sa supériorité sur Lancastre par son mérite personnel : ce mérite existoit sans doute ; Gaveston étoit aimable ; mais sa vanité lui exagéroit encore les qualités brillantes qui le faisoient remarquer. Il ne pouvoit souffrir de n'être pas partout l'objet des soins et de l'attention, et de ne l'être pas exclusivement.

C'étoit surtout chez la reine qu'il eût voulu jouir de ce triomphe : sa vanité l'avoit engagé à chercher à lui plaire ; il n'avoit aucun autre sentiment pour elle : vain et léger, il étoit peu susceptible d'un véritable attachement. Autant qu'il pouvoit aimer, il aimoit mademoiselle de Glocester ; mais il vouloit plaire à la reine, pour qu'on sût qu'il lui plaisoit. Isabelle, moins capable encore d'aucun sentiment profond et délicat, ne vouloit qu'étendre ses conquêtes. Le duc de Lancastre, si fort au-dessus du comte de Cornouailles par son nom et par son rang, lui paroissoit mériter plus d'attention, et sous cet aspect flattoit davantage la vanité de sa coquetterie. Gaveston, qui s'en étoit aperçu, en étoit

ulcéré, et fut charmé de trouver l'occasion d'abaisser le duc, en ne paroissant agir que par les motifs les plus nobles de la justice et de la bonté. Il assure Saint-Martin de sa protection et de son zèle ; il laisse Glocester près de lui ; il vole faire les recherches les plus exactes sur cette affreuse aventure ; à force de soins, il découvre madame Ilde : cette malheureuse femme, plongée dans la misère, et cachée dans le réduit le plus obscur pour éviter la colère du duc de Lancastre, lui apprend que c'est mademoiselle de Lancastre qui a causé tous ces crimes et tous ces malheurs, outrée de jalousie de l'amour de Saint-Martin pour mademoiselle de Lascy : amour dont elle n'avoit eu d'abord que de légers soupçons, qui ne s'étoient que trop réalisés dans le temps de la maladie de cette infortunée. Elle avoit, à prix d'argent, gagné le perfide Jain : il étoit son espion ; c'est de lui qu'elle sut, et la fuite, et le mariage, et le projet d'aller en France. Elle alla tout apprendre à son frère et à milord Lascy ; ce dernier, outré de colère et de désespoir, vouloit dans ses premiers mouvements aller poignarder sa fille et Saint-Martin : mademoiselle de Lancastre l'adoucit ; sa haine n'eût pas été satisfaite de la mort de sa rivale, elle la réservoit à de plus grands maux. Quant à Saint-Martin, elle prit de sang-froid le projet de le faire périr. Après avoir calmé le père en lui montrant la possibilité de faire revenir sa fille et de la faire obéir, elle n'eut pas de peine à persuader à Lancastre que le mieux étoit d'éviter l'éclat ; qu'il falloit, aussitôt que mademoiselle de Lascy seroit revenue, la forcer à l'épouser ; empêcher surtout que rien ne transpirât au dehors. Après l'avoir épousée, lui dit-elle, vous la traiterez aussi rigoureusement que vous le voudrez : héritière des maisons de Lincoln, de Salisbury, ses biens immenses vous dédommageront du malheur d'avoir une femme si méprisable : pourvu que son déshonneur ne soit pas public, que vous importe? Le duc adopta facilement les idées de sa sœur. Il avoit fait subir à sa première épouse un sort pareil à celui qu'il destinoit à la seconde ; cette

malheureuse femme étoit d'une famille obscure; ses parents étoient morts; l'ayant épousée sans amour, et uniquement pour jouir de ses biens, honteux de cette alliance, il l'avoit tenue captive dans un de ses châteaux, sous prétexte que sa santé lui rendoit nécessaire l'air de la campagne. Les traitements qu'il lui fit subir sont horribles. A peine eut-elle mis au monde un fils, qu'il la bannit de sa maison, et, l'accablant de mépris, il la confina dans la retraite, où elle mourut en peu de temps de langueur et de chagrin. Personne n'avoit soupçonné ces horreurs. Lancastre étoit profondément faux, et cachoit sous les dehors les plus imposants l'âme la plus noire. Le peuple avoit pour lui de la vénération : les grands estimoient en lui l'homme respecté du peuple. C'étoit de ces réputations qu'il est même dangereux de chercher à examiner : il avoit tout le sang-froid qu'il faut pour la soutenir intacte, malgré les crimes secrets et les injustices cachées. Milord Lascy le croyoit l'homme du monde le plus vertueux; et, furieux contre sa fille, trop heureux que Lancastre daignât l'épouser, il étoit bien certain que ce malheureux père le laisseroit le maître absolu de son sort. Le duc ne balança donc pas à adopter les idées de sa sœur : ce fut elle qui dicta la conduite de Jain, et qui conduisit le poignard. Elle avoit commencé par s'assurer de mademoiselle de Lascy; enlevée et ramenée chez son père, on l'avoit forcée d'écrire la lettre que Jain porta. Ce scélérat, revenu chez milord Lascy, assura que Saint-Martin étoit mort; tout confirma cette nouvelle; mademoiselle de Lascy la crut. Comment peindre ses larmes, son désespoir? Ce n'étoit pas assez de la perte d'un amant, d'un époux chéri; son père lui ordonna, malgré ses aveux, d'épouser Lancastre; elle n'y voulut jamais consentir. Un prêtre eut la bassesse d'entrer dans le plus vil complot, gagné sans doute, ainsi que deux témoins, par les promesses du duc de Lancastre; mais, tout résolu qu'étoit ce malheureux de se prêter à tout ce qui pourroit servir à cimenter cet odieux lien, il ne pouvoit cependant entendre *oui*,

quand mademoiselle de Lasey disoit *non*, et qu'elle le répétoit à travers les sanglots qui étouffoient sa voix, et avec toute la force que lui laissoit la crainte où la présence d'un père irrité l'avoit jetée. Aucune autre personne que ce père, Lancastre, sa sœur, la malheureuse victime et les témoins, n'assista à cet horrible mariage, qui fut célébré dans la chapelle du château. Éperdue et tremblante, mademoiselle de Lasey, traînée à l'autel avec violence, se vit livrée au duc de Lancastre. Un coup d'œil foudroyant de son père, lancé sur elle dans l'instant décisif, la glaça d'effroi et la réduisit au silence. Ce silence fut vite interprété; on le regarda comme un consentement, et, malgré ses efforts, on joignit leurs mains. Sortie de la chapelle, elle sut vaincre la frayeur qui l'accabloit, pour protester, en présence de tout ce qui l'entouroit, contre un hymen auquel elle n'avoit donné aucun consentement : elle se reprocha comme un crime et se reprochera toujours l'effet de sa terreur et l'instant de silence dont on avoit si cruellement abusé. Le prêtre feignit de croire que toute cette résistance n'étoit qu'une suite de l'embarras que cause la pudeur aux jeunes personnes bien nées dans des circonstances semblables. Les témoins parurent penser de même. Indignée de ces affreux discours, partagée entre le désespoir et la crainte, elle tomba dans un état de convulsion : aussitôt qu'elle eut repris l'usage de ses sens, elle jura que jamais elle ne verroit Lancastre comme son époux. Lancastre lui dit d'un ton froid et dur qu'elle pouvoit être assurée qu'il ne la traiteroit jamais comme sa femme, qu'elle n'en étoit plus digne ; mais que, pour sauver l'honneur de sa famille, elle passeroit pour l'être: et, dès le lendemain, il ordonna qu'on la menât à ce château qui avoit déjà servi de prison à sa première femme. Milord Lasey, malgré sa colère, ne put voir sans douleur le sort qu'on préparoit à sa fille : il partit avec elle, et la conduisit dans cet odieux séjour ; il plaignit son malheur et cherchoit les moyens de l'adoucir; mais à peine quelques mois furent-ils écoulés, que ce

père infortuné fut attaqué d'un mal violent dont il mourut en douze heures. On n'ose, dit madame Ilde, se livrer aux idées terribles que cet événement a fait naître. Il est difficile de penser que cette mort ait été naturelle; quoi qu'il en soit, de ce moment, ajouta-t-elle, je fus traitée avec une dureté sans exemple; ma malheureuse maîtresse fut livrée aux gens du duc de Lancastre : ce fut sa sœur qui ordonna et dirigea tout. Je fus obligée de chercher un asile contre la colère du frère et de la sœur. Sans secours, sans ressource, je vins me cacher dans ce quartier isolé, où je vis avec peine du produit de mon travail : je n'ai pu rien savoir depuis ce temps, dit-elle à Gaveston; mais, si ma chère maîtresse vit encore, elle est bien malheureuse. Le comte de Cornouailles, instruit de ces faits, amena avec lui madame Ilde et la présenta à Saint-Martin. Leur entrevue fut touchante; ils se rappelèrent, en présence de Gaveston, mille détails intéressants. Il les recueillit tous, et composa de toute cette aventure un mémoire frappant; il présenta ce mémoire au roi. Ce jeune monarque, qui d'ailleurs ne voyoit rien que par les yeux de Gaveston, ordonna aussitôt que madame de Saint-Martin fût rendue à son époux. La chose se passa avec un éclat terrible pour Lancastre. Il ne lui fut pas même permis d'exposer ses prétendues raisons; et ce qu'il y eut d'affreux, c'est que ce jugement, le plus juste au fond qu'il fût possible de prononcer, eut l'air, par la chaleur qu'y mirent le roi et son favori, d'un jugement inique. Les grands en furent révoltés, le regardant comme le fruit indigne du crédit de Gaveston; le peuple en gémit comme d'une injustice atroce contre le plus vertueux des hommes. Ce n'est pas assez de faire le bien : il faut encore le faire avec prudence; mais Gaveston avoit d'autres motifs que ceux de l'équité; et, quoique au fond il fît une action excellente, il ne devoit pas se plaindre de l'opinion du public; c'étoit par hasard qu'il servoit la vertu : tout ce qui ressent la faveur est suspect. Ce jugement donc, tout juste qu'il étoit, acheva

d'aigrir les esprits, et prépara les funestes événements qu'on verra dans la suite.

Dès que l'ordre du roi fut donné, Gaveston fut chercher lui-même madame de Saint-Martin, avec une nombreuse escorte, dans le château où elle étoit captive; il la trouva plongée dans l'état le plus affreux. Sa langueur étoit si profonde, qu'elle n'éprouva aucune émotion à l'arrivée de tous ces gens armés. Le comte de Cornouailles, s'étant fait ouvrir l'espèce de cachot qui lui servoit de chambre dans une des tours de ce château, la trouva renversée sur son lit; on vit auprès d'elle, sur une table, quelques aliments qui paroissoient y être depuis plusieurs jours, et auxquels elle n'avoit pas touché. Il eut peine à la tirer de l'espèce d'insensibilité où elle étoit; enfin, lui ayant dit qu'il venoit la chercher par ordre du roi pour la ramener à son époux, elle jeta un cri perçant. Eh! non, madame, c'est à votre cher Saint-Martin. Saint-Martin! ah! dit-elle avec l'affreux sourire du désespoir, on a découvert qu'il n'étoit pas mort! Que lui a-t-on fait? Il n'est plus. Non, madame, il respire, il vous aime; vous lui êtes rendue, vos liens affreux avec Lancastre sont rompus. Est-il possible? n'est-ce pas un songe? Non, madame, venez, arrachez-vous de cet affreux séjour, et retournez avec un époux qui vous adore. Elle se leva avec précipitation, mais, quand elle eut fait deux pas, elle tomba dans un évanouissement profond; les secours lui furent prodigués. A peine revenue de cet état, on la fit partir. L'escorte étoit magnifique et nombreuse; elle arriva dans Londres comme en triomphe. Gaveston la conduisit chez lui avec le plus grand appareil. Elle trouva son époux couché dans son lit; elle courut à lui; il lui tendit les bras sans pouvoir prononcer un seul mot. Les mouvements qu'il éprouva dans cet instant furent si vifs, que la plaie qu'il avoit à la poitrine se rouvrit; son sang couloit avec la plus grande abondance. Les chirurgiens appelés bandèrent cette plaie; mais ils ne purent empêcher les suites de ce funeste

accident. L'infortunée madame de Saint-Martin avoit à peine joui du bonheur si grand de revoir un époux adoré, que, couverte de son sang, elle eut à trembler pour sa vie. Ce spectacle affreux, loin de l'abattre dans l'état de foiblesse où elle étoit elle-même, redoubla ses forces; elle aida aux chirurgiens, elle veilla à tout; mais à peine son cher Saint-Martin fut-il secouru, qu'elle tomba dans une sorte de léthargie; état heureux, sans doute, puisqu'il la préserva de plus grands maux. Saint-Martin expira le lendemain, en rendant grâce à Gaveston et en lui recommandant sa malheureuse épouse. Le comte de Cornouailles avoit de l'âme et de la noblesse; il se regarda, dès ce moment, comme le protecteur unique de madame de Saint-Martin; et, pour la servir comme elle méritoit de l'être, il songea d'abord à lui procurer un asile décent; il sentit qu'il ne convenoit pas qu'elle restât chez lui après la mort de son mari. Glocester, auquel il confia ses scrupules, forma à l'instant le projet de proposer à madame de Surrey de recevoir chez elle la trop infortunée madame de Saint-Martin. Gaveston saisit avec ardeur cette idée. Mademoiselle de Glocester, dit-il, sera son amie, sa consolatrice; elle ne sera point malheureuse. Glocester eut à peine fait cette proposition à sa tante, qu'elle l'accepta. Madame de Surrey avoit le cœur bon et compatissant; mais mademoiselle de Glocester, qui joignoit à ces excellentes qualités une délicatesse, une finesse de sentiment extrêmes, ne vit pas de bonheur plus grand que celui de voler au secours de madame de Saint-Martin. Elle communique son empressement à sa tante; toutes deux partent à l'instant, et vont chez le comte de Cornouailles y chercher la femme la plus malheureuse qui fût au monde. Elles la trouvèrent dans un affaissement si affreux qu'on craignit qu'elle n'expirât pendant le transport. Cependant les apprêts des funérailles de son mari, dont elle ignoroit la mort, la crainte de quelques-unes de ces indiscrétions si terribles et si ordinaires dans ces cruels instants, firent prendre le parti de l'arracher de cette maison.

On l'habilla, on la transporta chez madame de Surrey, sans qu'elle s'en fût presque aperçue. Aussitôt arrivée, on la mit au lit ; et mademoiselle de Glocester prit à son chevet une place qu'elle ne quitta plus.

Le comte de Cornouailles fit faire les obsèques de l'infortuné Saint-Martin (dont alors on dit le véritable nom) avec la plus grande pompe. Sa malheureuse épouse, après une espèce de léthargie de plusieurs heures, reprit un peu de connoissance ; et se trouvant dans une maison étrangère, entourée d'étrangers, dans un état affreux de foiblesse et d'effroi, elle ne pouvoit ni n'osoit faire aucune question. Madame Ilde lui apprit dans quel lieu elle étoit, et quelles étoient les dames qui la soignoient. Elle les regarda avec des yeux remplis de tendresse et de terreur. Mademoiselle de Glocester redoubla de soins et d'attention ; madame de Surrey la combla de caresses. Cette dame veilloit à lui procurer tous les secours possibles, tandis que son excellente nièce, pleurant auprès d'elle, sembloit ressentir ses propres douleurs. Aussitôt que l'infortunée madame de Saint-Martin put proférer quelques mots, elle prononça celui de son époux, en regardant autour d'elle, et surtout dans les yeux de mademoiselle de Glocester, avec une curiosité mêlée d'horreur.

Celle-ci, sans lui dire un seul mot, lui prit la main, la serra entre les siennes et l'arrosa de ses larmes. Madame de Saint-Martin poussa un cri perçant et retomba dans l'état le plus violent : on crut qu'elle expireroit ; les secours furent redoublés : elle revint encore cette fois et parut plus calme ; elle demanda Gaveston ; il parut. C'est donc là, lui dit-elle en lui tendant la main, le fruit de tous vos soins ! Il n'est plus, il n'est plus ! et la joie de me revoir a causé sa mort !... Malheureuse que je suis ! Eh ! que ne me laissoit-on dans ce cachot?... il vivroit encore !... Pardonnez, pardonnez, monsieur, dit-elle au comte de Cornouailles ; hélas ! l'excès du malheur aigrit l'âme et peut quelquefois rendre ingrat ; je ne suis pourtant pas ingrate, ajouta-t-elle

en soupirant ; non, monsieur, je ne le suis pas. Calmez-vous, madame, lui dit Gaveston, et soyez sûre que vous êtes entourée d'amis auxquels vous êtes bien chère. Les premiers jours se passèrent dans les conversations les plus tendres entre mademoiselle de Glocester et cette infortunée ; mais, malgré tous les soins, sa santé devenoit de moment en moment plus déplorable ; des évanouissements succédoient sans cesse aux douleurs les plus aiguës ; elle ne pouvoit prendre absolument aucune nourriture ; et mademoiselle de Glocester, qui avoit pris pour elle l'attachement le plus vif, voyoit avec douleur la fin prochaine de sa trop sensible et trop malheureuse amie. C'étoit dans les légers intervalles de ses douleurs que ces deux amies parloient ensemble et se communiquoient leurs sentiments. Madame de Saint-Martin revenoit souvent à déplorer les malheurs que causoit l'amour aux âmes sensibles ; elle se rappeloit les progrès de celui qu'elle avoit senti ; elle sembloit prévoir, dit-elle, dès les premiers temps, les maux qu'il occasionneroit ; elle l'avoit combattu de toutes ses forces, mais vainement : c'est la vivacité de celui de son amant qui l'avoit vaincue. Ces discours, souvent répétés par madame de Saint-Martin, faisoient sur mademoiselle de Glocester une impression dont, malgré tous ses maux, cette dame s'aperçut. Un iour qu'elle la vit plus agitée qu'à l'ordinaire : Aimeriez-vous, ma chère amie, lui dit-elle, et seriez-vous malheureuse ? Ah ! je croyois ne plus avoir de chagrins à redouter, et je sens que celui-là me seroit affreux. Parlez, et ne me laissez pas mourir en emportant cette inquiétude. Mademoiselle de Glocester, touchée jusqu'au fond du cœur de la beauté de l'âme de madame de Saint-Martin, qui, plongée dans des malheurs dont l'imagination s'effraye, s'occupoit encore des siens : Trop digne amie, lui dit-elle, votre intérêt pour moi est si touchant, que je vous prouverai combien j'y suis sensible en vous montrant mon âme tout entière. Alors elle lui peignit, sans aucun déguisement, son amour pour Gaveston, ses craintes, ses soupçons et tout ce qui

causoit les agitations extrêmes de son cœur. Madame de Saint-Martin avoit de si grandes obligations au comte de Cornouailles; il s'étoit montré pour elle si grand et si généreux, qu'elle ne voyoit en lui qu'un héros : c'est ainsi qu'elle s'en exprimoit avec son amie ; elle n'envisageoit ses galanteries pour la reine que comme de simples politesses d'usage dans les cours, et elle mit tout en œuvre pour inspirer les mêmes idées à mademoiselle de Glocester. Trop de délicatesse, lui disoit-elle, est nuisible, même en amour : elle fait souvent naître la jalousie, qui est le plus terrible des maux, et pour celui qui l'éprouve, et pour celui qui en est l'objet. Estimer ce qu'on aime est le premier devoir. Les jeunes hommes, surtout ceux qui vivent à la cour, sont obligés à ces sortes de galanteries; ils peuvent aimer exclusivement, mais leurs égards ne doivent jamais être exclusifs. Vous connoissez cette cour et les goûts de la reine; Gaveston a dû s'y soumettre. Auriez-vous l'injustice de vouloir lui attirer ses mépris et peut-être sa haine? Mademoiselle de Glocester auroit pu répondre; elle sentoit bien qu'elle auroit eu beaucoup à dire; mais elle aimoit, et elle étoit charmée de trouver des raisons de justifier son amant : elle parut donc céder à celles de madame de Saint-Martin. Gaveston venoit très-souvent la voir. Elle voulut un jour l'entretenir seule, sous le prétexte de ses affaires : elle lui vanta le mérite extrême de mademoiselle de Glocester, et lui dit qu'un des plus grands services qu'il lui eût rendus avoit été de lui faire connoître cette charmante personne. Gaveston parla d'elle avec l'enthousiasme d'un amant. Madame de Saint-Martin, malgré ses précautions, lui fit naître l'idée des soupçons de mademoiselle de Glocester, et lui conseilla de ne plus s'exposer à lui en donner de semblables. Gaveston s'observa davantage : il apprit d'ailleurs que la reine protégeoit ouvertement M. de Lancastre, dont les blessures étoient guéries ; il sut que ce seigneur, depuis sa guérison, avoit été plusieurs fois admis à sa cour avec une distinction marquée, et que Mortimer

blâmoit hautement la conduite du roi et celle de son favori dans cette grande affaire. Gaveston, qui vit bien que Mortimer l'emportoit sur lui auprès de cette princesse, ulcéré des discours qu'elle avoit tenus à son sujet, et réellement amoureux de mademoiselle de Glocester, saisit un moment favorable, en présence de madame de Saint-Martin, pour s'excuser des aventures du tournoi. Un amant très-aimable et très-aimé est presque toujours sûr d'obtenir son pardon : il l'obtint. Madame d'Herefort, sœur de mademoiselle de Glocester, n'aimoit point Gaveston ; sa hauteur et sa légèreté lui déplaisoient ; d'ailleurs, elle n'eût pas vu sans douleur une alliance qu'elle jugeoit indigne de la grandeur de sa maison ; et, de plus, elle chérissoit les vertus du comte de Pembrocke, qui n'avoit jamais confié qu'à elle l'excès de sa tendresse pour mademoiselle de Glocester. Ce jeune et vertueux seigneur brûloit pour elle de la passion la plus vive et la plus pure. Madame d'Herefort connoissoit l'âme et les sentiments de l'amant le plus délicat qui fut jamais : elle désiroit ardemment le bonheur de sa sœur ; il n'étoit donc pas possible qu'elle vît sans amertume la préférence qu'elle donnoit à Gaveston. Après lui avoir fait sentir, avec les ménagements les plus adroits ce qu'elle pensoit à ce sujet, et n'espérant plus de réussir auprès d'elle, elle tâcha de faire envisager les choses à sa tante sous le même aspect qu'elle les voyoit. Madame de Surrey, quoique touchée de la faveur dont jouissoit Gaveston, trouvoit cependant cette alliance très-inférieure ; d'ailleurs, la fortune de ce favori, toute brillante qu'elle étoit, n'avoit rien de solide ni d'assuré.

M. le comte de Pembrocke étoit bien préférable à tous égards ; il aimoit toujours éperdument mademoiselle de Glocester ; madame d'Herefort en étoit bien sûre : et, s'il ne parloit plus, c'étoit par un excès d'amour et de respect. Madame de Surrey, réfléchissant à toutes ces choses, fit passer les mêmes idées dans l'esprit des parents de mademoiselle de Glocester. Toute la famille, excepté le frère, étoit résolue à refuser l'alliance de Ga-

veston, et Gaveston étoit plus aimé de mademoiselle de Glocester qu'il ne l'avoit jamais été. Ce qu'il avoit fait pour madame de Saint-Martin, ses soins pour elle, la vive reconnoissance de cette infortunée ajoutoient encore un nouveau lustre aux qualités brillantes qu'elle adoroit en lui. Plus assidu près d'elle, faisant éclater son amour, ne partageant plus ses soins, il n'avoit jamais paru plus aimable. Elle apprit avec douleur les intentions de sa famille ; ce fut dans un entretien avec sa tante qu'elle démêla ses sentiments. Une passion vive donne beaucoup de pénétration ; madame de Surrey croyoit n'avoir presque rien dit, et mademoiselle de Glocester savoit tout; elle en fut accablée. Madame de Saint-Martin s'aperçut de son trouble et de sa douleur ; elle en voulut savoir la cause. Son amie lui confia tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Rassurez-vous, lui dit cette tendre amie, je sais un moyen de vous rendre heureuse, et je l'emploierai ; tâchez seulement, et en peu de jours, de rassembler ici vos parents et M. le comte de Cornouailles. Mademoiselle de Glocester, qui ne pouvoit deviner ni prévoir le projet de madame de Saint-Martin, voulut le combattre. Que voulez-vous faire, lui dit-elle, dans l'état déplorable de foiblesse où vous êtes ? une telle scène peut vous causer les plus grands maux. C'est précisément cette extrême foiblesse, reprit la malade, qui rend la chose très-pressante : de grâce, ne me refusez pas cette consolation. Madame de Saint-Martin, tourmentée de cette idée, pressa tant mademoiselle de Glocester, que, forcée de céder à ses instances, elle trouva le moyen de rassembler auprès de son lit toute sa famille et M. de Cornouailles. Alors cette dame, rassemblant ses forces, leur parla ainsi :

Je n'ai plus qu'un instant à vivre : il ne me reste qu'un vœu à former, c'est de vous voir unie avec le comte de Cornouailles, dit-elle à mademoiselle de Glocester ; ses qualités héroïques lui doivent, à vos yeux, tenir lieu d'ancêtres : je sais qu'il vous adore : il me l'a avoué ; je me suis aperçu que vous ne dédaignez pas son amour ; je mourrois sans regrets si, avant que d'expi-

rer, je voyois unies et heureuses les deux personnes du monde qui me sont les plus chères. Dans cet instant, madame d'Herefort et madame de Surrey, se regardant avec étonnement, marquèrent leur surprise. Madame de Saint-Martin, qu'elles avoient interrompue, recommença le même discours, et finit par prier Gaveston et mademoiselle de Glocester d'accepter la donation de tous ses biens. Cette sensible et généreuse personne, fondant en larmes, refusa de recevoir ses offres. Eh quoi! dit la mourante, m'ôterez-vous le dernier plaisir et le seul bonheur que j'aie eus dans ma vie? Je n'ai plus de parents ; ceux qui me restent au moins sont très-éloignés et ne tiennent plus à moi ; ils m'ont indignement abandonnée : c'est au comte de Cornouailles que je dois le seul instant de joie dont j'aie joui depuis que je respire : je l'ai payé bien cher, cet instant ! Vos soins, ma chère et tendre consolatrice, me font descendre avec moins d'amertume au tombeau... Daignez, daignez accepter les biens que je possède, jouissez-en tous deux, et que mon souvenir vous occupe quelquefois. Les moments sont précieux, ajouta-t-elle ; ne pourrai-je voir, avant que de mourir, former ces nœuds si désirés? Gaveston, se jetant à genoux près de son lit, regardoit avec le plus grand attendrissement et madame de Saint-Martin et mademoiselle de Glocester. Celle-ci, baignée de ses larmes, ne répondit que par des sanglots. Glocester prit la parole : Vos vœux seront remplis, madame, s'écria-t-il, je cours demander au roi son consentement. Madame d'Herefort et les autres parents, étonnés et interdits, laissent partir le jeune Glocester. Il vole vers Édouard. A peine eut-il demandé ce consentement, que le roi l'accorda avec un transport de joie inexprimable. L'idée de la distance que la naissance de Gaveston mettoit entre lui et mademoiselle de Glocester, sa propre nièce, ne lui vint pas même dans l'esprit. Glocester accourt avec l'ordre du roi, car c'étoit plus qu'un consentement. Les parents de mademoiselle de Glocester, frappés de la grandeur de la fortune que madame de Saint-Martin lais-

soit en faveur de ce mariage, n'ayant plus d'objections à faire à Gaveston de ce côté-là, et d'ailleurs subjugués par la volonté du roi, ne résistèrent point. Le comte de Pembrocke, qui tenoit scrupuleusement à mademoiselle de Glocester la parole qu'il lui avoit donnée de ne plus la fatiguer d'un amour importun, mais qui étoit toujours pénétré pour elle des sentiments les plus tendres et les plus passionnés, courut chez madame d'Herefort à la première nouvelle de ce prochain mariage. Madame d'Herefort connoissoit l'excès de sa tendresse et auroit désiré de pouvoir la favoriser. Croyez-vous, lui dit-il, qu'elle puisse être heureuse avec Gaveston? Hélas ! non, lui répondit-elle, ce sont deux caractères trop mal assortis ; mais elle l'aime. Il suffit, dit en soupirant M. de Pembrocke : le premier des biens est de s'unir à l'objet aimé ; mon arrêt est prononcé, j'y souscris. Si j'avois pu espérer lui plaire quelque jour, aucun ordre ne m'eût effrayé ; j'aurois su tout faire révoquer et l'obtenir ; mais son cœur s'est déclaré; c'est le premier et le véritable droit de Gaveston : ce droit est sacré, je le respecte. Puisse-t-elle n'avoir jamais à se repentir d'un tel choix ! je le désire, oui, je le désire ardemment. Il quitta alors madame d'Herefort, les yeux pleins de larmes et le désespoir dans le cœur, et partit pour ses terres le même jour. Les préparatifs du mariage furent commandés aussitôt que le consentement du roi fut donné, et trois jours après mademoiselle de Glocester devint l'épouse de Gaveston. Madame de Saint-Martin, par un dernier effort de son amitié, se fit transporter à l'église, pour être témoin de ces nœuds qu'elle avoit en quelque sorte formés. Son état jeta un nuage triste sur cette pompe nuptiale; Gaveston parut le plus heureux des hommes ; mademoiselle de Glocester éprouva tout ce qu'un cœur comme le sien devoit sentir en se donnant à l'homme qu'elle adoroit depuis si longtemps. Mais le spectacle affreux des douleurs d'une amie si tendre, sa mort qu'elle envisageoit comme prochaine, altéroient tout le charme de ces premiers moments ; son âme étoit livrée

aux sentiments les plus tendres et aux secousses les plus vives: elle ne put jouir, même dans ces jours qui devoient être délicieux, d'un seul instant de bonheur. Trop alarmée sur le danger si évident de cette amie mourante, elle se livra tout entière aux soins de prolonger sa vie, et laissa son époux s'occuper des soins plus agréables de manifester sa joie. Malgré les vœux et les efforts de l'amitié, l'infortunée madame de Saint-Martin succomba enfin sous le poids de ses maux; elle mourut peu de temps après ce mariage, laissant ses immenses possessions aux deux nouveaux époux, après leur avoir recommandé la fidèle madame Ilde, que madame de Cornouailles garda toujours auprès d'elle, et qu'elle combla de bienfaits.

Gaveston, aussitôt après la mort de madame de Saint-Martin, se voulut mettre en possession de ses terres. Les héritiers de cette dame, qui réunissoit les biens des maisons de Lincoln et de Salisbury, furieux de se voir ainsi ravir par un étranger une fortune immense, résolurent de mettre tout en œuvre pour l'empêcher d'en jouir; mais il avoit et toute la faveur du roi et tout le pouvoir que donne cette faveur; il en fit usage avec une imprudence incroyable; loin de vouloir s'expliquer avec eux, de chercher à adoucir leur perte par des manières honnêtes et de légers sacrifices, il les menaça de sa vengeance, s'ils faisoient contre lui les moindres mouvements. Madame de Cornouailles auroit bien désiré qu'il en agît autrement; elle le pressa en vain de mettre plus de douceur dans ses procédés : il la pria de ne se point tourmenter de cette affaire, et de le laisser agir comme il pensoit le devoir faire. Elle fut un peu blessée du peu d'ascendant qu'elle avoit sur lui dans une circonstance si importante; mais son amour extrême lui fit trouver dans son cœur des raisons de justifier son époux. Elle ne lui parla plus de cette affaire : les héritiers de madame de Saint-Martin, poussés à bout par les hauteurs de M. de Cornouailles, se liguèrent contre lui avec le duc de Lancastre. La reine n'avoit plus pour le favori de son mari d'autre

sentiment que celui de la haine, depuis surtout qu'il avoit laissé éclater son amour pour mademoiselle de Glocester, et qu'elle ne pouvoit se dissimuler que la passion qu'il avoit feint d'avoir pour elle n'étoit qu'un jeu : il avoit eu l'imprudence de le dire assez haut, soit par l'envie de paroître plus attaché à mademoiselle de Glocester, et d'avoir l'air de faire de grands sacrifices à ses charmes, soit, ce qui est plus vraisemblable et plus conforme à son caractère, uniquement pour contenter sa vanité. Il se vantoit que ses vœux n'avoient pas été mal reçus. Mille traits ironiques sur la liaison de cette princesse avec Mortimer, sur le bonheur de celui-ci de rester vainqueur par sa désertion volontaire, désertion qu'un amour plus vrai l'avoit, disoit-il, forcé de faire ; des parallèles sans fin de la beauté, des grâces et des vertus de mademoiselle de Glocester, avec la figure, la conduite et les mœurs de la reine : enfin tout ce qui peut piquer une femme sur les points les plus délicats avoit été prodigué par lui contre la reine avec une indiscrétion incroyable. Ses ennemis, et il en avoit beaucoup, ne laissèrent pas échapper cette occasion de le perdre dans l'esprit d'Isabelle ; il ne fut pas difficile de la persuader : elle aimoit alors Mortimer, et Mortimer haïssoit depuis longtemps Gaveston. La reine et lui se réunirent à ses ennemis. Mademoiselle de Lancastre, toujours terrible dans ses vengeances, qu'elle poursuivoit même après la mort de madame de Saint-Martin, étoit encore la plus furieuse. Un jour que le roi, entouré de sa cour et des principaux seigneurs du royaume, mangeoit en public, dans la grande salle de Westminster, une femme masquée vint lui présenter une lettre. Édouard eut l'imprudence de la faire lire tout haut, ignorant apparemment ce qu'elle contenoit. On lui reprochoit, dans cette lettre, avec la plus grande amertume, tous les abus de son règne, sa lâcheté, sa tyrannie, et surtout son attachement pour Gaveston, qu'on nommoit l'ennemi de la nation et l'auteur de tous les crimes et de tous les malheurs. Cette lettre étoit si fortement écrite, les maux actuels y étoient peints avec

tant de force, l'inimitié pour le favori étoit poussée à un si haut point, par l'abus qu'il avoit fait de la faveur du roi, par sa hauteur et son imprudence, que, loin qu'aucun cri s'élevât pour lui dans cette assemblée, où la présence du monarque devoit, à ce qu'il semble, produire cet effet, un silence morne, un murmure sourd, furent tout ce que cette lettre opéra. La dame masquée s'en retourna aussi tranquillement qu'elle étoit venue. Cette dame n'étoit autre chose que mademoiselle de Lancastre. Mortimer, favori de la reine et mortel ennemi de Gaveston, se mit à la tête du parti qui vouloit le perdre. Le duc de Lancastre, respecté du peuple par les dehors de sainteté qu'il affectoit, regardé comme une victime du pouvoir de Gaveston, qui ne lui avoit, disoit-on, enlevé sa femme que pour se faire donner par elle des biens immenses; Lancastre, dis-je, étoit de tous ses ennemis le plus dangereux. Malgré la prétendue austérité de ses mœurs, il devint un des courtisans de la reine : elle le haïssoit; mais l'envie de subjuguer Gaveston lui fit oublier tout autre sentiment; tout ce qui étoit ennemi du favori du roi devenoit, à ce seul titre, l'ami de la reine.

Gaveston, loin de chercher à regagner les esprits, affectoit une hauteur, une insolence et un luxe révoltants. Sa tendre et sensible épouse, d'abord tout occupée de son amour et de ses regrets pour son amie, concentrée dans les sentiments qui occupoient toutes les facultés de son âme, n'avoit pas porté plus loin ses regards : revenue un peu de ce premier étourdissement, elle ne se plaignoit que des distractions continuelles qui lui enlevoient son mari : elle vit ensuite, avec douleur, qu'il n'avoit pas en elle la confiance qu'elle avoit espérée, et dont elle sentoit qu'elle étoit digne; elle en fut affligée, et ne s'en plaignoit pas. Elle ne confia rien de ses chagrins secrets à personne, pas même à madame de Surrey. Peu à peu elle aperçut de la froideur dans les soins de son mari; elle eut même lieu de penser que le mariage ne lui avoit point fait perdre ses anciens goûts pour la galanterie.

Son cœur étoit ulcéré; mais, son maintien toujours le même, sa bonté, son égalité, sa douceur et ses égards ne s'étant jamais démentis, on croyoit qu'elle ne voyoit rien, qu'elle ne s'apercevoit de rien; et beaucoup de gens pensoient que c'étoit elle qui avoit introduit le grand luxe qui régnoit dans sa maison.

Cependant la reine, qui, sous prétexte des fêtes et des plaisirs dont elle embellissoit sa cour, rassembloit autour d'elle tous les mécontents et trouvoit le moyen de les entretenir, ces jours-là, avec plus de liberté, fit annoncer un bal masqué. Toute la cour s'y rendit. Gaveston, piqué au vif contre la reine, d'après les rapports qu'on lui avoit faits, parut à ce bal : il y vint sous le déguisement qu'il crut le plus propre à le bien cacher; il s'approcha de cette princesse, qui n'étoit point masquée; il lui tint d'abord des propos vagues de galanterie; elle y répondit avec enjouement : il continua, et en vint à embarrasser la reine. Il vanta le bonheur de quelqu'un qu'il ne nomma point; mais il fit bien entendre que c'étoit Mortimer. Elle examina alors plus attentivement ce masque : il n'étoit pas si bien déguisé qu'elle ne le reconnût aussitôt qu'elle en voulut prendre le soin. Dès qu'il fut animé par la conversation, le son de sa voix seul l'auroit trahi, tant sa légèreté l'empêchoit de mettre à rien la moindre prudence. Elle feignit de ne le pas connoître; il crut pouvoir se livrer à son ressentiment, et continuer sur le ton le plus ironique à vanter ses charmes, ses talents et ses grâces. En vérité, beau masque, lui dit-elle, vous êtes si galant, que je regrette de ne vous avoir pas eu pour défenseur dans les tournois. Les beautés françoises ne pouvoient avoir un chevalier plus digne d'elles; c'est dommage que vous ne vous soyez point présenté alors, vous eussiez eu plus de succès encore que celui auquel nos intérêts étoient confiés. Gaveston vous eût cédé son rôle, tout brillant qu'il étoit; il a cependant, pour plaire, des avantages bien rares, de ces avantages auxquels on ne résiste point. Mademoiselle de Glocester doit en convenir; il n'est pas commun de trouver des

amants qui sachent si à propos employer de si grands moyens. Qu'il est redoutable, cet amant-là! La reine sourioit malignement en disant ces derniers mots. Gaveston, oubliant qu'il étoit sous le masque, lui demanda avec chaleur de quels moyens elle entendoit parler. Quoi donc! dit-elle, se faire donner des provinces entières par une femme qu'on enlève à force ouverte à son mari, venir ensuite, armé d'un ordre du roi, épouser une fille du plus haut rang, et réduire sa famille au silence sur une alliance si disproportionnée, vous n'appelez pas cela de grands moyens! Oh! je vous le répète, on ne peut y résister. Mais je ne sais s'ils sont aussi nobles qu'ils sont puissants. Gaveston, outré de colère, ne lui répondit que par des railleries sanglantes sur sa conduite; il lui rappela, du ton le plus ironique, de certaines petites anecdotes du temps de leur liaison, et finit, après les traits les plus piquants, par lui faire entendre qu'il étoit plus aisé d'être le défenseur de la beauté des dames françoises que d'être persuadé de leur vertu. La reine, outrée à son tour, ne garda plus de mesure; elle se leva, le nomma par son nom en le montrant du doigt et le traitant d'impudent, et elle dit que, si le roi ne lui faisoit justice en la vengeant de son insolence, elle sauroit bien l'y forcer. Le bal fut interrompu. La reine, furieuse et menaçante, quitta l'assemblée. Le roi voulut en vain l'adoucir. Gaveston n'étoit pas de caractère à garder plus de ménagements. Outré de colère, sûr de l'amitié, ou plutôt de la foiblesse de son maître, qui se rangea de son parti, il ôta son masque, et tint alors les propos les plus insultants sur le compte de la reine. Malgré les efforts du roi pour l'engager à se contenir, cette scène fit l'éclat le plus scandaleux. Les seigneurs et les barons prirent tous d'abord et ouvertement le parti d'Isabelle. Leur prétexte fut le respect violé par Gaveston, pour la majesté royale, dans la personne de la reine insultée. Mais le vrai motif de leur révolte ne fut autre que leur mépris pour la foiblesse du roi et leur haine invétérée contre son favori. Cet imprudent y avoit mis

le comble en jetant des ridicules ineffaçables sur la plupart des gens de la cour. Ce n'étoit pas son plus grand crime ; mais c'est celui qu'on lui pardonna le moins, ainsi qu'il arrive toujours. Telle fut l'origine de la guerre civile qui désola le royaume presque tout le reste de ce règne malheureux. Édouard et Gaveston, seuls de leur parti, résolurent de quitter Londres, où dominoient alors Isabelle, les seigneurs et les barons, et de se retirer à York. Ce fut le favori qui détermina le roi à cette retraite, parce qu'il fut informé que le roi de France, instruit par la reine, sa fille, des affronts qu'elle avoit reçus de lui, avoit juré d'en tirer vengeance et de le faire périr.

Cette princesse avoit fait savoir au roi son père les abus que Gaveston faisoit de son pouvoir ; que ce pouvoir s'étendoit jusque sur elle ; que c'étoit lui qui lui enlevoit l'amour de son mari, dont elle ne recevoit que des mépris : elle s'étoit peinte comme très-malheureuse, et malheureuse par l'ascendant qu'avoit pris sur son époux un homme méprisé par ses mœurs, peu fait par sa naissance pour le rang qu'il occupoit, et qui étoit haï de toute la nation. Le roi de France, outré des procédés de son gendre et du malheur de sa fille, avoit résolu, quoi qu'il pût en arriver, la perte de celui qui en étoit la cause. Gaveston fut instruit et de sa colère et de sa résolution. Il n'en parla point à Édouard, et résolut de faire tête à l'orage avec l'apparence de la plus grande tranquillité. Le prétexte du voyage d'York fut la guerre qui se faisoit alors contre le roi d'Écosse, Robert Bruce. Gaveston voulut faire croire que c'étoit pour être plus à portée de savoir ce qui se passoit à l'armée, commandée par Cumin, qu'il se transportoit à York avec le roi. Ce prince, par le conseil de son favori, fit partir Glocester pour cette armée, et le décora d'un grade considérable. Son projet étoit de disposer les troupes en sa faveur à tout événement, et le comte de Glocester étoit plus propre qu'aucun autre à préparer les esprits. Brave, franc, généreux, nul ne pouvoit leur être plus agréable. Il partit aussitôt

avec ses instructions, et prit congé de sa sœur sans l'instruire de rien.

Madame de Cornouailles n'avoit point été à ce bal si funeste: et il lui arriva ce qui arrive presque toujours dans ces circonstances, d'être la dernière informée de l'éclat affreux qui s'y étoit fait. Ce fut enfin madame de Surrey qui le lui apprit; il falloit bien qu'elle sût l'état actuel de la cour. Elle en gémit, et ne put s'empêcher de représenter à son époux, avec sa douceur ordinaire, quelles pouvoient être les suites de ce malheur. Il prétendit que ce n'étoit que son amour pour elle qui l'avoit fait s'emporter ainsi; que c'étoit elle que la reine avoit en vue d'insulter, et qu'il n'avoit pu le souffrir; qu'il lui siéroit mal de lui reprocher une vivacité dont elle étoit la cause. Madame de Cornouailles, s'étant déjà aperçu qu'il ne vouloit jamais avoir tort, ne répondit que par des larmes qu'elle ne put retenir. Mais elle lui demanda s'il ne cherchoit point des moyens pour apaiser la colère de la reine, et pour faire cesser de si grands troubles. Il lui dit de l'air et du ton le plus tranquille qu'il n'en étoit pas besoin ; que ses ennemis seuls avoient à trembler; que le roi et lui, agissant de concert, avoient pris le parti d'aller à York, et qu'il falloit qu'elle se préparât à y venir avec eux. Ce ne fut pas sans de vives alarmes et de tendres regrets qu'elle fit les préparatifs de ce départ. Elle quittoit mesdames d'Herefort et de Surrey; elle alloit seule avec son époux dans un nouveau séjour qu'elle voyoit entouré des plus grands dangers. Il fallut cependant partir. Arrivée à York, le comte de Cornouailles la conjura de ne rien négliger pour y étaler toute la pompe de la plus grande magnificence.

C'est, dit-il, madame, tout ce que j'exige de vos bontés, et tout ce que vous pouvez faire qui me soit le plus avantageux. Le roi partageoit leur table et leur logement. Madame de Cornouailles, quoique vivement affectée d'autres idées, remplit avec la plus grande exactitude les désirs de son mari. Tout ce que la volupté a fait imaginer de plus agréable dans tous les genres, tout ce que

les arts ont créé, fut rassemblé dans cette cour, dont on faisoit les honneurs avec une splendeur dont on n'avoit point encore d'exemple. Son âme étoit cependant en proie aux plus mortelles inquiétudes; mais, comme elle ne recevoit aucune nouvelle de Londres (son mari interceptoit ses lettres), qu'elle ne voyoit régner autour d'elle que plaisir et sérénité, qu'à chaque fête nouvelle, le roi et Gaveston, charmés de ses attentions, lui en marquoient leur reconnoissance, et qu'enfin c'étoit le plus sûr moyen de leur plaire à tous deux, elle sut vaincre ses craintes et bannir ses réflexions, pour se livrer tout entière aux soins qu'ils attendoient de sa complaisance. Peut-être imagina-t-elle, et il y a lieu de le présumer, que ces jeux, ces fêtes, ces bals, ces tournois, ces festins, qu'elle ordonnoit avec tant d'intelligence et de grâce, étoient des choses que la bonne politique prescrivoit à son mari. La confiance que sa tendresse lui donnoit en lui, l'ignorance profonde où il la laissoit sur tout ce qui se passoit ailleurs, la tranquillité du monarque, toutes ces circonstances réunies auroient pu séduire une personne plus âgée et plus habile que madame de Cornouailles.

Un mois environ se passa ainsi. Un jour que le roi et M. de Cornouailles étoient, avec leur suite, à prendre le divertissement de la chasse, et que madame de Cornouailles, fatiguée des soins de la veille, étoit restée au lit pour prendre quelque repos, une de ses femmes entra dans sa chambre, et vint, en marchant légèrement, ouvrir ses rideaux. Qu'y a-t-il? lui dit-elle. Madame, répondit cette femme, un inconnu vient d'arriver; il demande à vous entretenir un moment en secret; il dit qu'il a des choses importantes à vous communiquer, et qu'il n'y a pas un instant à perdre. Qu'on le fasse entrer, dit-elle un peu agitée. Quelle fut sa surprise en voyant paroître le comte de Pembrocke! Pardonnez, lui dit-il, madame; il faut des raisons aussi fortes et aussi pressantes pour m'engager à cette démarche et à la liberté que je prends. Daignez m'entendre seul un instant. Madame de Cor-

nouailles ne lui demanda que le temps de se lever; il se retira, et aussitôt qu'elle se fut mise en état de le recevoir, elle le fit rappeler et éloigna ses femmes. Quelles peuvent être les choses si importantes et si secrètes que vous avez à me communiquer, monsieur? Vous n'ignorez pas ce qui se passe, madame? Madame d'Herefort vous en a instruite? Non, monsieur; il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles. Il n'est pas possible! elle vous a écrit, en ma présence, plusieurs fois, et vous a tout mandé.... Madame de Cornouaille, pâle et tremblante, lui répéta qu'elle ne savoit absolument rien, et qu'elle n'avoit point reçu de lettres de sa sœur. Je vous en apporte une, madame, lui dit-il; elle ne sait à quoi attribuer votre silence; daignez la lire. Madame de Cornouailles l'ouvrit; elle ne contenoit que ces mots : « Mon trouble est si grand, ma chère et malheureuse sœur, que je ne puis écrire; mettez toute votre confiance dans M. de Pembrocke, le plus digne des hommes. Suivez ses conseils, ou vous êtes perdue. Adieu, ma chère, ma tendre sœur; vos maux et votre silence me mettent au désespoir. »

Madame de Cornouailles, effrayée, le pria de s'expliquer, et lui répéta qu'elle ne savoit exactement rien. Eh bien! madame, lui dit-il les yeux pleins de larmes, c'est encore un des malheurs auxquels j'étois réservé, que d'avoir à vous apprendre les vôtres. Sachez donc, puisqu'il n'est plus possible de vous rien cacher, que la reine et les principaux seigneurs se sont unis et confédérés contre le roi et contre votre époux, unique objet de leur fureur; qu'ils ont levé des troupes; que le roi de France, par amour pour sa fille, et par haine contre M. de Cornouailles, fournit de l'argent et envoie des soldats; que le vieux comte de Lincoln, à la tête de la confédération, a fait nommer le duc de Lancastre général de l'armée; que le comte de Warwick, les comtes d'Arondel et de War, et l'archevêque de Cantorbéry sont au nombre des confédérés; que presque tous les barons s'y sont joints, et que l'armée est rassemblée et considérable. J'ai fait

inutilement les plus grands efforts pour rompre ces projets. Mon seul but est de vous servir... J'ai été autrefois l'ennemi de Gaveston, je ne vous le cache pas; on est même surpris que je ne le sois plus. Mais du jour que vous l'avez rendu... le plus heureux des hommes, du jour qu'il a reçu votre main, il est devenu sacré pour moi. Je viens donc vous avertir que les confédérés s'approchent, qu'ils veulent investir la ville, s'emparer du château, s'assurer du roi, saisir votre époux, et peut-être... He bien! lui dit-elle..., achevez. Hélas! ajouta-t-il, en baissant les yeux, les moments sont trop chers, pour que je puisse mettre à ces affreuses nouvelles les ménagements nécessaires... Vous n'avez pas un moment à perdre; on veut saisir votre époux et peut-être le faire périr. Madame de Cornouailles, rassemblant ses forces, ne remercia M. de Pembrocke qu'en lui serrant la main avec tout le transport de la reconnoissance, et lui demanda ses conseils. Faites à l'instant avertir le roi et votre époux, lui dit-il; ils sont actuellement à la chasse; envoyez plusieurs courriers bien fidèles et bien sûrs; empêchez qu'ils ne rentrent ici, et forcez-les de choisir un autre asile, où ils puissent être en sûreté, jusqu'à ce que les affaires aient pris un autre tour. Madame de Cornouailles fit partir à l'instant les plus fidèles de ses gens, avec les instructions nécessaires. Le comte de Pembrocke guida et partagea ses soins pendant cette cruelle journée. Elle n'apprit que vers le soir que le roi et Gaveston avoient enfin été rencontrés par ses courriers, et qu'ils avoient pris le parti de se retirer à Newcastle, où ils alloient se fortifier et faire avancer des troupes. Son mari ne lui écrivit qu'un mot; il lui recommandoit de quitter York aussitôt, de ne point venir à Newcastle, et de se retirer à l'instant en lieu de sûreté; mais il ne lui en indiquoit aucun; il ne lui donnoit aucun moyen, ni aucun secours. Elle sut alors, par ses gens, que le roi et Gaveston n'ignoroient pas ce qui se tramoit contre eux; mais que tout leur soin avoit été de le lui cacher, et qu'ils avoient, jusqu'à ce moment, réduit à ce mystère toutes

leurs précautions, croyant sans doute écarter l'orage en feignant de le braver. Les voilà en sûreté, du moins pour quelques jours, lui dit le comte de Pembrocke; mais vous, madame, qu'allez-vous devenir? Je ne sais, lui dit-elle... dans l'état où je suis, à quoi puis-je me déterminer? Je voudrois au moins que ma retraite fût décente. Je voudrois me voir entre les bras des miens. Mais mon frère est en Écosse; je n'ai que lui au monde... Venez, venez, madame, je vais vous faire conduire secrètement, et sous une bonne escorte, chez madame d'Herefort; vous y serez cachée et en sûreté. Le ciel me punit bien cruellement, lui dit-elle, monsieur de Pembrocke; c'est vous, c'est vous seul qui vous occupez de moi!... Un profond soupir succéda à cette réflexion, qu'elle se repentit d'avoir faite tout haut. Daignez, lui dit-elle, tout préparer; je m'abandonne à vos soins; il y a longtemps que votre probité m'est connue, et que mon estime pour vous est sans bornes. Elle partit le soir même, sous la conduite de M. de Pembrocke, et bien escortée; ils arrivèrent à Londres au bout de trois jours de marche. Tout ce qu'on peut réunir de soins et d'attentions au respect le plus profond fut employé par le comte de Pembrocke, pour soulager, servir et consoler l'aimable infortunée qui lui étoit si chère. Il ne la vit pas un seul instant qu'en présence de ses femmes; il sut se contraindre au point de ne pas se permettre un seul regard; il ne laissa pas échapper un seul soupir; il ne l'avoit pourtant jamais tant aimée. Madame de Cornouailles n'eut pas le plus léger motif d'inquiétude sur la situation où elle se trouvoit, situation bien délicate. Fugitive, sans parents, n'ayant d'autre appui que celui d'un homme qui avoit été son amant déclaré, et dont elle avoit rejeté les vœux pour lui préférer l'époux qui causoit tous ses malheurs, cet époux la négligeoit au point de la laisser dans cet abandon cruel, après avoir tout exigé de sa complaisance. Sans ces affreuses réflexions, qui déchiroient son cœur, elle eût voyagé aussi tranquillement que si ses proches parents l'eussent seuls entourée. L'âme de cette

femme infortunée étoit trop belle et trop sensible pour n'être pas pénétrée d'un procédé si noble et si vertueux.

Ils arrivèrent à Londres la troisième nuit de leur voyage. M. de Pembrocke remit ce dépôt précieux entre les mains de madame d'Herefort et de madame de Surrey qui s'étoient réunies; il reçut leurs remercîments avec cette sorte d'impatience que la politesse seule peut cacher. Madame de Cornouailles, étouffée par ses sanglots, ne put proférer que des paroles mal articulées. Il quitta ces dames au bout d'un moment; il promit à madame de Cornouailles tous les services qu'il seroit en son pouvoir de lui rendre, et se retira, les laissant toutes trois remplies pour lui de la plus haute estime et de la plus vive reconnoissance.

Ce fut alors que madame de Cornouailles apprit avec plus de détails l'excès de ses malheurs et celui de l'imprudente audace de son mari. Le chagrin le plus profond, l'inquiétude la plus vive, les efforts qu'elle avoit faits depuis plus d'un mois, la fatigue qu'elle avoit éprouvée, toutes ces choses réunies lui enflammèrent le sang. Le lendemain de son arrivée à Londres, elle se sentit transir et brûler, la fièvre la saisit, elle tomba dans l'état le plus violent, un délire affreux la mit bientôt hors d'état de sentir tous ses maux. Son digne conducteur ignora sa maladie. Dès le lendemain de son arrivée, il partit de Londres, pour tâcher de rendre tous les services qui pouvoient dépendre de lui à l'infortunée qui lui étoit si chère. Quels efforts ne fit-il pas pour sauver Gaveston! Mais l'imprudence qui l'avoit conduit sur le bord de l'abîme l'y précipita.

Cependant l'armée des confédérés, qui grossissoit chaque jour, vint à York le lendemain du jour où le roi et son favori en étoient partis. Après les plus grandes recherches et les meilleures instructions, les chefs de cette armée résolurent d'aller assiéger Newcastle, où ils surent qu'Édouard et Gaveston s'étoient retirés. On répandit partout le royaume des manifestes fulminants contre le favori; il y étoit déclaré l'ennemi de l'Église et de l'État:

l'archevêque de Cantorbéry lança contre lui les foudres de l'excommunication. Lancastre et Warwick, le plus habile des confédérés, étoient à la tête de ce parti. La reine le soutenoit de tout son pouvoir, et son pouvoir étoit immense par la protection déclarée du roi de France, son père. Pour comble de maux, l'armée d'Écosse fut battue par Édouard Bruce, frère du roi, et la défaite fut complète. Le comte de Glocester y fut blessé au défaut de la cuirasse, en combattant avec une bravoure héroïque, malgré le sang qu'il perdoit. Mais, son cheval tué sous lui l'ayant renversé, il tomba entre les mains des ennemis et fut fait prisonnier. Ce fut pour Gaveston le coup le plus funeste dans les circonstances. Glocester l'aimoit; et, si l'on pouvoit faire quelques reproches à ce jeune seigneur, ce n'étoit que de son attachement extrême pour le favori, attachement qui avoit été jusqu'à lui sacrifier sa sœur, dont il avoit, avec trop de soin et de zèle, entretenu la passion. Il fut donc pris à cette bataille, et conduit au château d'Édimbourg. Alors il ne resta pas au comte de Cornouailles un seul ami en état de le servir. Les faveurs inouïes dont il étoit comblé, l'abus indécent et terrible de son autorité et de la faveur extrême dont il jouissoit, lui attiroient encore moins d'envieux, que son caractère vain, imprudent et téméraire, joint à ses manières ironiques, ne lui avoient fait d'ennemis. Il n'étoit pas un seigneur qui n'eût éprouvé l'amertume de ses railleries; plus il y mettoit d'esprit, plus elles étoient offensantes. Les ridicules, quand il les donnoit, étoient ineffaçables. La plupart de ses sarcasmes contre les personnes de la cour les plus considérables avoient passé dans les provinces. Celui de tous les grands qu'il avoit le moins épargné étoit le duc de Lancastre. Aussi la fureur de ce dernier étoit-elle d'autant plus grande, que son maintien étoit plus doux et plus réservé; il avoit d'ailleurs un motif de haine et de ressentiment qu'aucun autre ne pouvoit avoir; et sa sœur, mademoiselle de Lancastre, ne faisoit encore que l'animer davantage s'il étoit possible. La reine, restée à

Londres avec Mortimer, dirigeoit de là les opérations. Ce furent eux qui répandirent les manifestes et qui achevèrent d'échauffer les esprits.

Le siége de Newcastle fut donc résolu. Le roi et Gaveston, en ayant été avertis secrètement par les soins du comte de Pembrocke, prirent encore la fuite, et se retirèrent au château de Scarbouroug, s'y croyant plus en sûreté. Mais la situation déplorable de leurs affaires força le roi de quitter son favori. Il partit dans l'espoir de rassembler le peuple et de s'en composer une armée. Leurs adieux furent tristes; ils sembloient alors voir plus clair dans leur sort et sentir leurs malheurs. Le roi recommanda fortement au gouverneur du château la personne de Gaveston. C'est, lui dit-il en partant, ce que j'ai au monde de plus précieux.

Les barons, étant entrés dans Newcastle peu d'instants après la fuite du roi et du comte de Cornouailles, s'emparèrent de tout ce qu'ils y trouvèrent. Les équipages de Gaveston furent saisis; on y découvrit des richesses immenses en bijoux et pierreries, et presque tous les joyaux de la couronne. Tout fut inventorié avec la plus grande publicité. On peut juger de l'effet que produisit sur les esprits une telle découverte; il n'en étoit pas besoin pour qu'on haït le favori; mais, dès qu'on l'eut faite, il fut abhorré.

Le duc de Lancastre, ayant appris que le roi avoit laissé son favori dans le château de Scarbouroug, vint l'y assiéger. Il s'y défendit avec courage. Mais au bout de quelques jours, ne pouvant plus tenir faute de vivres, il demanda à capituler.

Lancastre étoit pour lors absent : il étoit allé s'opposer à la réussite des projets du roi. Le comte de Cornouailles obtint donc l'honneur d'une capitulation. Il demanda deux choses : à n'être jugé que par ses pairs, et qu'on le fît parler au roi; il obtint l'un et l'autre.

Dès qu'Édouard eut appris que le comte de Cornouailles étoit pris et au pouvoir des barons, il leur fit demander avec instance

la grâce de le voir et de lui parler. Il les conjura surtout de lui sauver la vie. Son désespoir étoit sans bornes; il promit tout, si on lui rendoit son cher Gaveston. A ce prix, disoit ce prince, je donnerai sur tous les griefs toutes les satisfactions qu'on voudra. Il mit en œuvre tout ce qui lui restoit de son foible pouvoir pour se faire rendre son favori. Mais les chefs de l'armée et les barons, qui ne respiroient que haine et que vengeance, le refusoient absolument. Le comte de Pembrocke, si justement estimé de tous par ses rares vertus et sa probité si reconnue, parut alors à leur assemblée; c'étoit pour la première fois. On crut, en le voyant entrer, que, devant haïr celui qui lui avoit enlevé mademoiselle de Glocester, il venoit grossir le nombre de ses ennemis. Mais aussitôt qu'on l'eut écouté, on fut bien surpris de le voir, au contraire, employer, pour sauver Gaveston, tous les ressorts de l'éloquence. Il avoua les défauts du coupable; mais il sut si bien relever l'éclat de ces qualités brillantes qui l'avoient fait admirer, qu'une partie considérable de l'assemblée se trouva émue en sa faveur. Alors, sentant ses avantages, M. de Pembrocke rappela les articles de la capitulation faite avec le comte de Cornouailles. La liberté de parler au roi lui avoit été promise. Cette promesse étoit une chose sacrée; on ne pouvoit y manquer sans blesser toutes les lois de l'honneur. Ensuite il parla, avec noblesse et franchise, du respect dû à la majesté des rois; il peignit d'une manière si touchante les malheurs d'Édouard, suppliant pour obtenir seulement la vue de son ami; il mit tant de pathétique et d'adresse dans son discours, qu'il persuada à la plupart qu'on en agissoit avec trop de rigueur; qu'il seroit d'ailleurs bas et déshonorant de manquer à la parole donnée à Gaveston par la capitulation; qu'Édouard avoit des ressources, et qu'il seroit dangereux de le pousser au désespoir. Il fit entrevoir des lueurs d'espérance sur un heureux changement dans le caractère de ce prince éprouvé par le malheur. Il peignit les maux terribles d'une guerre civile, et finit par dire qu'il ne demandoit

point qu'on relâchât Gaveston. Il offrit de le prendre sous sa garde, avec promesse de le représenter toutes les fois qu'il en seroit besoin. Il demanda enfin qu'on lui permît de le mener au roi, et il donna sa parole de le ramener.

Après de vifs débats dans l'assemblée, le résultat fut, à la pluralité des voix, et malgré les réclamations du duc de Lancastre et du comte de Warwick, que la demande du comte de Pembrocke lui seroit accordée, et que Gaveston, qu'il promettoit de représenter, resteroit sous sa garde. L'assemblée se sépara. On fit sortir le prisonnier du lieu où il étoit détenu, et on le remit, désarmé, entre les mains du comte de Pembrocke. Il ignoroit et ce qu'on avoit résolu et ce qu'on vouloit faire de lui; le comte de Pembrocke le vit frémir à son approche. Mais, comme son intention n'étoit pas de s'expliquer avec lui en présence de l'assemblée, il ordonna à l'instant le départ. Gaveston monta à cheval, et, gardant un morne silence, il suivoit M. de Pembrocke, qui le conduisit à son château de Dodington. Dès qu'ils y furent arrivés, le comte de Pembrocke le fit conduire dans son plus bel appartement; et, après avoir donné des ordres pour qu'il y fût traité avec les plus grands égards, il envoya lui demander s'il permettoit qu'il vînt s'entretenir avec lui. Gaveston, loin d'imaginer ce qui s'étoit passé ce jour-là, et les obligations extrêmes qu'il avoit à M. de Pembrocke, croyoit au contraire, d'après l'amour qu'il lui connoissoit pour mademoiselle de Glocester, qu'il étoit entre les mains de son plus cruel ennemi, et, dans cette persuasion, refusa absolument de le voir; il le refusa à plusieurs reprises, d'une manière dure et désobligeante, malgré les instances pleines d'intérêt que lui fit faire M. de Pembrocke. Le comte de Cornouailles ne voulut même prendre aucune nourriture, faisant entendre, par des réponses brusques et laconiques, qu'il craignoit d'être empoisonné. Le comte de Pembrocke, plus affligé qu'offensé d'un tel soupçon, cessant alors de le faire presser de manger les mets qu'il lui faisoit préparer, crut qu'il falloit

le laisser seul. Il fit rappeler ses gens, et donna ses ordres pour mener le lendemain Gaveston au roi, qui étoit alors à Walingtorg, d'où le château de M. de Pembrocke étoit peu éloigné. Le roi est instruit de ce que j'ai fait, se disoit à lui-même ce vertueux homme; il en instruira Gaveston, qui, d'après cette preuve de mon zèle, pourra prendre quelque confiance en moi; je pourrai guider ses démarches; peut-être pourrai-je détruire ses erreurs, et le réconcilier avec les grands d'abord, et ensuite avec la nation. Il deviendra, je l'espère, plus vertueux et plus raisonnable; et alors au moins j'aurai fait le bonheur de sa malheureuse épouse. Ah! qu'elle soit heureuse, qu'elle le soit, et je ne serai pas tout à fait malheureux. Tandis qu'il s'occupoit de ces touchantes réflexions, Gaveston, la rage dans le cœur, indigné de se voir chez un rival qu'il détestoit, d'après les comparaisons peu flatteuses pour lui qu'il savoit qu'on avoit faites entre eux dans le temps de son mariage, Gaveston, dis-je, rouloit dans sa tête les moyens de s'évader. Il éveilla l'un de ses gens qui couchoit près de lui; et, avec son secours, il escalada la fenêtre et les fossés du château. Le comte de Pembrocke s'étoit plus occupé du soin de sauver son prisonnier que de le faire garder; mais cependant, fidèle à la parole qu'il avoit donnée de le représenter, il avoit pris, avec soin, les précautions de la prudence; des sentinelles veilloient à toutes les issues du château; et Gaveston alloit être saisi par l'un d'eux, quand un gros de troupes des confédérés, passant par hasard, l'aperçut escaladant le fossé, et se saisit de lui, en l'enlevant aux gardes de M. de Pembrocke, qui furent à l'instant en avertir leur maître : il fut consterné de cette fuite. Il est perdu! s'écria-t-il. J'en suis au désespoir!... s'il eût voulu m'entendre... A peine avoit-il eu le temps de prononcer ces mots, qu'il donna des ordres pour qu'on l'instruisît du lieu où l'on conduisoit Gaveston. Ses gens revinrent deux heures après, et lui dirent que le gros de troupes qui l'avoit saisi l'avoit aussitôt conduit au château du comte de Warwick.

Pembrocke s'habille, prend ses armes, ordonne à ses gens de le suivre, et vole à Warwick. Il étoit trop tard ; les chefs des confédérés réunis dans ce château avec plusieurs barons aussi violents qu'ils l'étoient eux-mêmes, furieux de ce qui s'étoit passé la veille, et ne voulant plus risquer de se voir enlever leur proie, saisirent Gaveston à son arrivée dans le château, l'enfermèrent dans un cachot, tinrent entre eux, à la hâte, un conseil de guerre, et tout de suite lui firent trancher la tête. Telle fut la fin tragique de ce Gaveston qui, peu de temps auparavant, étoit le maître absolu de l'Angleterre. Exemple bien frappant pour les ambitieux! Gaveston paroissoit avoir tout ce qu'il faut pour réussir. Ses passions démesurées le perdirent ; l'imprudence, la légèreté, la hauteur précipitèrent sa chute. Toujours, presque toujours, l'ambition mène au but contraire de celui qu'on se propose. On désire la considération : on ne recueille que la haine et le mépris. Malheur à celui qui excite l'envie! Comment pouvoir s'en préserver dans les grands emplois? Par la modestie, par la douceur, par la justice surtout, et par cette simplicité du cœur, qui fait qu'on songe moins aux droits et aux prérogatives de sa place qu'aux devoirs qu'elle impose. Cette simplicité précieuse et chère à tous les hommes est le préservatif de l'envie; elle se peint dans les mœurs, dans les discours, dans les actions et jusque dans les manières. Celui qui en a le cœur rempli la montre sans cesse. Quand elle n'est pas naturelle, il est impossible de l'imiter, parce que l'esprit ne peut suppléer aux vertus qu'on n'a pas. Heureux les hommes nés avec cette qualité, qui conduit à presque toutes les autres! Plus heureux encore l'État où de tels hommes occupent de grandes places, et le roi qui sait les y appeler!

Édouard n'avoit pas ce talent si nécessaire aux monarques. Le caractère de Gaveston étoit bien éloigné de cette simplicité si désirable. Vain, fastueux, hautain, il n'avoit jamais réfléchi sur les droits de l'autorité. Il pensoit qu'elle n'existe que pour ceux qui l'exercent. Il ne sentoit pas qu'elle n'est faite que pour assurer

le repos et le bonheur des peuples qui y sont soumis. Ses idées sur la gloire étoient aussi fausses; et cette erreur fut la source de sa mauvaise conduite, de ses fantaisies, de son luxe révoltant, de ses hauteurs, de tout ce qui finit par le précipiter. Il étoit doué pourtant de qualités aimables : intelligence, vivacité, esprit, grâces, générosité, bravoure, air de noblesse, agréments de la figure; il avoit reçu de la nature ce qui fait briller et plaire au premier coup d'œil. S'il avoit eu la justesse de l'esprit, l'amour de l'ordre et de la justice, la prudence, la modération et la simplicité, il eût été cher à sa nation, heureuse de ses talents et de son ascendant sur le roi. Ses défauts le perdirent; sa chute, bien effrayante pour tous les ambitieux qui n'ont pas ses talents, ne l'est guère moins pour ceux qui les possèdent.

Cette expédition, si soudaine, venoit d'être faite quand Pembrocke arriva aux portes de Warwick. Sa douleur fut profonde : Quel sort pour madame de Cornouailles! s'écria-t-il. Ensuite, réfléchissant sur le parti qu'il avoit à prendre, il résolut de retourner chez lui; l'amour si grand, si noble et si vrai, qui l'avoit engagé le matin à prendre les armes pour sauver l'époux de celle qu'il adoroit, ne le portoit point à chercher à le venger; il connoissoit autant que les autres les vices de Gaveston; il plaignit l'imprudence qui l'avoit conduit là; mais il déplora avec sanglots le malheur de son épouse. Il résolut de ne plus se mêler des troubles publics, et de ne s'occuper que du soin d'adoucir, s'il se pouvoit, les maux de cette infortunée.

A peine rentré dans son château, il se prépara à partir pour aller à Londres. Dès qu'il y fut arrivé, son premier soin fut de se rendre chez madame de Surrey. Elle avoit appris déjà par la voix publique la fin terrible de Gaveston, et les efforts du comte de Pembrocke pour le sauver et le défendre. Il lui confirma ces affreuses nouvelles; mais, avant que d'entrer dans les détails qu'elle lui demandoit, il voulut savoir dans quel état étoit madame de Cornouailles. Ah! mon cher comte, dit madame de Sur-

rey, ma trop malheureuse nièce ignore ses malheurs; elle est plongée dans une maladie affreuse : un délire presque continuel occupe son cerveau. Dieu! s'écria Pembrocke, sa vie est-elle en danger! Hélas! oui. En danger! est-il possible? Suis-je assez malheureux! Madame, lui dit-il du ton le plus attendri, ne me seroit-il pas permis de la voir? Ah! mon cher comte, quel spectacle! Vous ne pourriez, sans la plus grande douleur, la voir dans cet état déplorable. Et puis, si par malheur, malgré son délire, elle venoit à vous reconnoître, l'émotion pourroit la faire mourir. Eh quoi! madame, n'est-il pas possible que j'entre un instant dans sa chambre sans qu'elle le sache, sans qu'elle me voie? Oui, cela se peut, lui dit-elle, et, si vous le voulez absolument, je pourrai vous accorder cette triste satisfaction. Il la suivit dans la chambre de la malade; madame d'Herefort et ses femmes la gardoient; le comte de Pembrocke fut prêt à s'évanouir quand il l'aperçut à travers ses rideaux. L'idée des malheurs qui l'accabloient, l'altération de ses traits, le délire sombre qui l'absorboit, le firent frémir. Cette personne, si chère à son cœur, malheureuse et mourante, lui causa une telle révolution, qu'il fut forcé de sortir : il revint ainsi plusieurs fois durant cette cruelle maladie, et toujours sans qu'elle s'en aperçût. Un jour cependant qu'elle commençoit à faire espérer pour sa vie et qu'elle étoit plus tranquille, il parloit bas derrière ses rideaux avec madame d'Herefort; elle crut reconnoître un son de voix étranger; elle ouvrit précipitamment son rideau et reconnut le comte de Pembrocke.

Vous ici! lui dit-elle avec une surprise mêlée de terreur. Vous ici! Est-il arrivé quelque événement?... Parlez, parlez, monsieur de Pembrocke, je vous en conjure. Dites-moi... je tremble. Calmez-vous, madame, lui dit-il, vous n'avez plus rien à craindre. Que devient mon époux? Madame, de grâce... n'en soyez plus inquiète. Madame d'Herefort et madame de Surrey étoient confondues, d'autant plus qu'elle n'avoit jusque-là rien dit encore de

suivi, et qu'on ne croyoit pas qu'elle fût en état de songer à rien. Elles firent signe à M. de Pembrocke de se dérober, et la replaçant dans son lit, elles fermèrent ses rideaux. Elle retomba dans un long assoupissement; mais, quelques heures après, elle demanda où étoit allé M. de Pembrocke. Madame de Surrey feignit de ne pas entendre ce qu'elle vouloit lui dire, et tâcha de lui persuader que c'étoit un rêve. Ce rêve est bien terrible, dit la malade, mon époux est perdu! Madame d'Herefort fit en vain tous ses efforts pour la rassurer. Cette idée la poursuivoit. Cependant sa santé devenoit meilleure, et, au bout de quelques jours, la fièvre étant passée, on commença à lui faire prendre quelque nourriture. Quand elle fut en pleine convalescence, elle voulut absolument savoir ce que devenoit son époux. Elle avoua que depuis le rêve où elle avoit vu M. de Pembrocke, elle avoit d'affreux pressentiments. On s'efforçoit de bannir ces funestes idées. Les médecins disoient qu'elle n'étoit pas encore en état d'apprendre son malheur, et l'on mettoit tout en œuvre pour le lui cacher. Un soir que, seule dans sa chambre avec une de ses femmes, elle méditoit sur son sort et tâchoit de deviner celui de son mari à travers tout ce qu'on lui disoit d'obscur, elle entendit entrer des gens à cheval dans la cour. C'est lui, c'est lui, dit-elle, se soulevant avec peine. Elle se persuade que c'est Gaveston; elle sort et va à sa rencontre; la nuit commençoit à être obscure; elle se jette dans les bras de celui qu'elle prenoit pour son époux. Je vous revois donc encore, lui dit-elle. Oui, ma sœur, répondit-il avec des sanglots, je viens pleurer avec vous le malheureux Gaveston; je viens venger sa mort. Que dites-vous? ô ciel! s'écria-t-elle; et elle tomba sans connoissance. Glocester (car c'étoit lui, qui, ayant appris à Édimbourg la détention de Gaveston, avoit obtenu sa liberté du roi d'Écosse, pour venir à son secours), Glocester, frémissant de l'état de sa sœur, apprit de ses femmes et sa maladie et l'ignorance où elle étoit encore de son malheur : il fut désespéré de lui avoir porté le coup mortel.

Mesdames d'Herefort et de Surrey arrivèrent; elles apprirent au comte de Glocester beaucoup de détails qu'il ignoroit : il vit enfin avec douleur qu'il avoit sacrifié sa sœur, et quel homme étoit le comte de Pembrocke. Il reconnut, mais trop tard, ses erreurs sur Gaveston; il en déplora les suites, et ne songea qu'à chercher les moyens d'adoucir le sort de sa malheureuse veuve. L'impression que le récit des fautes, des imprudences et des crimes du comte de Cornouailles (car il en avoit commis contre la nation), l'impression, dis-je, que ces détails firent sur Glocester le persuada qu'ils pourroient opérer le même effet sur sa sœur, et il jugea que cet effet lui étoit nécessaire. Il lui en fit le récit avec la franchise qui lui étoit ordinaire. Madame de Cornouailles, qui avoit toujours aimé son frère avec la plus vive tendresse, lui répondit avec la même sincérité : Je n'avois plus d'amour pour lui, mon frère; il avoit trop su le bannir de mon cœur. Ses froideurs et le peu de confiance qu'il avoit en moi m'ont cependant moins ulcérée que le fond de son caractère opiniâtre, avare et prodigue à la fois, vain, imprudent et emporté, ne m'a révoltée. Que j'en ai souffert! Je n'avois plus d'amour, non, je n'en avois plus. Ah! mon frère, qu'il est affreux, qu'il est humiliant de ne plus estimer au fond de son cœur celui qu'on a choisi! Cette situation est déchirante, je l'ai trop éprouvée : mais renfermant dans mon âme ces sentiments, vous-même ne les auriez jamais connus s'il eût vécu. Quoi! ma sœur, avec votre franchise, vous auriez pu...? Mon frère, j'aurois dû au public, à mon époux, puisque enfin il l'étoit, à moi-même, de cacher éternellement des sentiments que je ne pouvois condamner en moi : ils n'étoient que trop justes; et d'ailleurs je n'étois pas plus maîtresse de ces sentiments-là que je ne l'avois été de celui qui me l'avoit fait adorer; mais on les auroit jugés condamnables. Non, mon parti étoit pris de m'efforcer à le combler des marques de mon attachement. Hélas! j'espérois prendre, par ce moyen, peut-être un peu d'ascendant sur son cœur; il ne me

haissoit pas, il m'oublioit : j'espérois encore pouvoir en être aimée, et gagner sa confiance pour le préserver des maux que je le voyois entasser sur sa tête. Oui, mon frère, je l'aurois comblé toute ma vie d'attentions, d'égards et de complaisances : je le devois, ce sont là mes principes. La franchise seroit un crime en pareil cas. Mais j'étois destinée au malheur, et sous les dehors les plus sereins, j'aurois été bien malheureuse. Je le sens, et je vous l'avoue sous le secret le plus sacré, ce qui m'accable à présent, c'est l'horreur de mon sort. Issue du sang des Glocester, nièce d'Édouard, votre sœur, celle de madame d'Herefort, veuve de... de Gaveston! Ah! mon frère, je n'eus jamais la chimère de m'enorgueillir de ma naissance et des avantages où j'aurois pu prétendre; mais quel sort! dans quel abîme l'amour m'a conduite! Combien les dangers de cette passion sont terribles, pour notre sexe surtout! Mon malheur et celui de madame de Saint-Martin, dans des genres bien différents, sont daux grands exemples de ces dangers. Pour une femme dont l'amour a pu faire le bonheur, il en est mille dont il a causé la perte. Hélas! ajouta-t-elle, à quoi me servent à présent ces réflexions? Quand elles m'auroient été si nécessaires, je ne les ai pas faites; je n'étois point en état de les faire. Dans le monde entier je ne voyois que l'objet de ma tendresse; tant que le charme a duré, tout autre idée, tout autre sentiment étoient absorbés. Il est trop vrai que l'expérience des autres est perdue pour nous. Ah! mon frère, que la mienne m'a coûté de larmes! Éclairée trop tard sur l'objet de ma tendresse, je n'avois plus pour lui d'autre sentiment que celui qu'il est impossible qu'une femme sensible ne conserve pas pour l'homme qu'elle a tant aimé, surtout quand il est malheureux. Indulgence pour ses défauts, compassion pour ses égarements, intérêt tendre sur son sort, voilà ce que je sentois pour lui. Par la connoissance que j'avois de son caractère, j'ai prévu... sa chute et mon malheur. Depuis mon départ d'York, je n'en ai pas douté un instant; et voilà ce qui causoit mes agita-

tions. Je viens de vous ouvrir mon âme, ajouta-t-elle, mon frère; que mon secret demeure à jamais enseveli; ma tendresse pour vous me l'a arraché; mais vous sentez que ma gloire en dépend. Je sais ce que ma situation exige, je remplirai ce que je dois; mais surtout, mon frère, jamais, jamais ne révélez ce que je viens de vous confier. J'ai dû vous le dire pour mettre votre cœur en repos sur le compte du mien; mais que ce secret vous soit sacré, et qu'il soit éternel.

Glocester le lui promit ; mais, à peine sorti de chez elle, il courut chez madame de Surrey, et lui confia les sentiments de sa sœur. Elle les apprit avec une joie vive; elle avoit toujours haï Gaveston, et elle étoit l'amie de M. de Pembrocke. Elle crut voir la fin des malheurs de madame de Cornouailles et de sa famille, et confia à son tour à Glocester l'excès de la passion de M. de Pembrocke. Elle lui peignit l'extrême délicatesse de son amour, et tous deux se réunirent pour désirer ardemment de voir le mariage unir leur sœur à un amant si digne d'en être aimé.

M. de Pembrocke n'attendoit que le rétablissement de la santé de madame de Cornouailles pour lui offrir sa main; il sentoit bien que dans de telles circonstances les délicatesses ordinaires ne sont pas de saison, et qu'il ne pouvoit trop tôt faire une proposition qui marquoit si bien la force et la grandeur de son amour; il vint chez madame de Surrey le soir même du jour où Glocester et elle s'étoient confié mutuellement leurs secrets. Madame de Surrey lui parut avoir un maintien plus satisfait qu'il ne devoit s'y attendre; il jugea que madame de Cornouailles se portoit bien : elle lui confirma cette heureuse nouvelle; alors il la pria de se charger de lui offrir son cœur et sa main. Il étoit si ému, que ce ne fut qu'à travers des sanglots qu'il put proférer ce peu de paroles. Elle me pardonnera, dit-il, un empressement que dans d'autres circonstances j'aurois su réprimer... Cet empressement, ajouta-t-il en regardant fixement madame de Surrey et

en lui serrant la main, est aujourd'hui la preuve la plus parfaite de mon respect. Je vous entends, mon cher comte, lui répondit-elle, vos procédés me pénètrent jusqu'au fond du cœur, et je crois ne pouvoir mieux vous convaincre de tous mes sentiments pour vous qu'en vous confiant ceux de ma nièce ; ne craignez plus, au fond de son cœur, une rivalité qui seroit horrible. Alors elle lui répéta ce qu'elle avoit appris de Glocester. Vous me comblez, madame, lui dit Pembrocke ; je vous l'avoue, la crainte que ses feux pour Gaveston ne fussent pas encore éteints m'étoit horrible. Cette crainte m'eût fait balancer dans toute autre conjoncture ; mais dans celle-ci, rien ne pouvoit m'arrêter. Elle ne l'aimoit plus! Eh! comment eût-elle pu l'aimer encore?... Il n'a que trop mérité de perdre un cœur comme le sien. La vertueuse femme! quelle âme! quelle force! elle ne l'aimoit plus! c'est un point bien important pour mon cœur; mais, hélas!... mais, ce n'est pas assez. Grand Dieu!... m'aimera-t-elle? Ses pleurs redoublèrent; sa tête, appuyée sur les genoux de madame de Surrey, dont il tenoit les mains entre les siennes, marquoit par des mouvements vifs et involontaires toute l'agitation de son âme. Ses pleurs couloient en abondance; il répétoit d'une voix étouffée : M'aimera-t-elle? Je l'espère, mon cher comte, lui dit madame de Surrey ; quel cœur résisteroit à tant d'amour? Ah! si je n'obtiens que de la reconnoissance, dit-il en soupirant profondément, je serai bien malheureux. Tant de mérite, tant de vertus doivent lui inspirer d'autres sentiments, lui dit-elle, et j'y compte ; mais elle n'a point parlé de vous, et j'ignore... N'approfondissons rien, madame ; je l'adore, elle doit m'estimer, et je veux la retirer de l'abîme où elle est plongée. Offrez-lui ma main, peignez-lui ma tendresse... s'il est possible de la peindre, et déterminez-la à se donner à moi promptement ; c'est tout ce que je veux et tout ce que j'exige.

Glocester, qui entra dans ce moment, fut bientôt instruit de leur entretien ; madame de Surrey lui répéta ce que M. de

Pembrocke venoit de lui dire; ils s'embrassèrent tendrement. Glocester lui dit qu'il ne prévoyoit aucun obstacle; il l'appela son frère, et répondit du consentement de sa sœur. Ils passèrent la soirée ensemble. Glocester déplora son aveuglement pour Gaveston; il gémit de n'avoir pas mieux connu M. de Pembrocke. Madame de Surrey jouissoit d'avance du bonheur de le voir retirer sa nièce du précipice où elle étoit tombée, et de voir son intime ami devenir son neveu. Le comte, se livrant à l'espoir d'un bonheur prochain, ne leur parla que de sa tendresse pour madame de Cornouailles, et de tout ce que cette passion lui avoit fait souffrir. Ils se séparèrent dans cet état doux et délicieux où l'amitié et la confiance savent placer, mieux que tout autre sentiment, les âmes qui sont dignes d'en éprouver les charmes.

Madame de Surrey se rendit, dès le lendemain matin, au chevet de madame de Cornouailles; elle la trouva occupée à lire une lettre du roi, qui prétendoit la consoler, en lui faisant part de la magnificence des obsèques qu'il avoit faites à Gaveston. Elle soupira, leva douloureusement les yeux au ciel, et communiqua cette lettre à sa tante. Le roi s'y trompe, dit-elle à demi-voix; il me prend pour mon mari. Oui, s'il avoit jamais pu éprouver le sort que j'éprouve, cette lettre eût peut-être adouci ses chagrins. Madame de Surrey, lui ayant laissé le temps de faire sur cet objet les réflexions les plus tristes et les plus sensées, la conjura de bannir de son esprit des idées aussi cruelles. Après un très-long entretien sur l'horreur de son sort, elle risqua de lui dire qu'il y auroit un moyen de l'adoucir. Un moyen! dit madame de Cornouailles avec étonnement. Oui, ma nièce, et ce moyen est en votre pouvoir. Cela est impossible; que voulez-vous dire? Et quel peut être ce moyen?

Madame de Surrey, se jetant alors sur son lit et la serrant dans ses bras tandis qu'elle colloit ses joues baignées de larmes sur les siennes, lui dit en tremblant, et presque tout bas :

M. de Pembrocke vous adore; il m'a chargé de vous offrir son cœur et sa main. M. de Pembrocke! dit avec surprise madame de Cornouailles, M. de Pembrocke! Que ce trait est noble! qu'il est grand! il me perce le cœur. Ah! que de reproches j'ai à me faire! Eh bien! ma chère amie, n'est-ce pas une ressource heureuse, et ne l'accepteriez-vous pas? Hélas! dit madame de Cornouailles en retenant ses larmes prêtes à couler; non, ma tante. Non! que dites-vous?... Que vais-je lui dire? Qu'il sera malheureux!... Je le serai plus que lui; mais, j'y suis résolue : non, je n'accepterai point ses offres. Ma nièce! ma nièce! daignez y réfléchir; il vous adore. Je ne le vois que trop. La gloire de votre famille? Je ne dois m'occuper que de celle du généreux Pembrocke. Vous l'allez réduire au désespoir; si vous saviez à quel point il vous aime! combien il a souffert! Je sais tout, et je vois tout à présent; je l'ai vu trop tard. Ah! ma tante, quel malheur! Il ne tient qu'à vous de le réparer. Non, non, je sais ce que je dois à lui, à moi, à l'Europe entière. Je ne puis me charger de lui annoncer vos refus. Madame de Cornouailles, après un moment de réflexion, dit : Eh bien! ma tante, c'est moi qui m'en chargerai. Engagez-le à me venir voir : il est bien digne que je prenne ce soin; qu'il vienne : dites-lui que je l'en prie.

Madame de Surrey accepta avec joie cette commission; elle espéra que la présence de M. de Pembrocke, que ses discours, que ses transports toucheroient sa nièce et vaincroient sa résistance. Elle sortit, et dit à M. de Pembrocke, qui attendoit chez elle sa réponse, que madame de Cornouailles le demandoit. Un amant moins délicat eût été charmé de cette invitation, il en fut alarmé, et fit en vain des questions à madame de Surrey. Que dois-je espérer, madame? lui dit-il avec effroi. Je l'ignore, mon cher comte; elle veut vous voir et vous répondre elle-même. Il pâlit et trembla; il partoit, s'arrêtoit, et revenoit sur ses pas, et ne savoit à quoi se décider. Madame de Surrey l'accompagna et

le conduisit chez sa nièce : elle étoit levée et l'attendoit. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle s'avança vers lui, et en le regardant avec l'air le plus tendre et le plus touché, elle lui tendit la main et le fit asseoir auprès d'elle.

Madame de Surrey se retira. Le comte, les yeux baissés et dans le maintien d'un homme qui attend son arrêt, ne put proférer un seul mot. Madame de Cornouailles, fort agitée elle-même, rompit le silence. Je ne peux, lui dit-elle, monsieur, vous marquer à quel point je sens le prix de vos vertus et de ce que vous faites pour moi, qu'en vous peignant dans la plus grande vérité l'état de mon âme et des sentiments qui la remplissent. Vous n'abuserez point de ma franchise; vous respecterez mes principes. Le comte ne répondit que par le geste le plus animé et le plus soumis. Eh bien! mon respectable ami, c'est ainsi que je dois vous nommer, je fus injuste envers vous; mes malheurs et vos vertus m'ont éclairée; vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus et qui m'est le plus cher : je ne verrois que bonheur et délices à me donner à vous; je suis bien sûre, et je sens que je serois la plus heureuse des femmes.

Le comte ne put retenir ses transports et se jeta à ses pieds. Relevez-vous, lui dit-elle d'un ton mêlé de douceur et de fermeté, relevez-vous, mon cher comte; écoutez-moi. Croyez, et soyez-en bien sûr, que, si je possédois les avantages que j'avois alors, que, si j'étois encore mademoiselle de Glocester, que, si je pouvois encore faire un choix entre vous et tout ce qu'il y a d'hommes au monde faits pour prétendre à mon cœur, croyez que, sans effort et sans balancer, vous seriez celui que je préférerois. Vous avez toujours eu mon estime, vous l'avez dû savoir; mais combien tout ce que vous avez fait pour moi; combien vos vertus, vos sacrifices, vos procédés, m'ont inspiré pour vous des sentiments plus tendres que l'estime! vos secours et vos soins pour mon départ d'York, vos égards pendant mon voyage, sont des traits gravés à jamais dans mon

cœur. Ce que vous avez fait pour mon malheureux époux... pardonnez... Ah! quel mortel fut jamais aussi grand que vous! Mon cœur s'enflamme et succombe à cette idée. Daignez, madame, ne vous rappeler rien de ces affreux moments, que l'excès de mon zèle et de... Je sais, lui dit-elle, combien je vous suis chère. Ah! mon vertueux ami, je n'ignore pas la grandeur du sacrifice que je fais. Mais... Eh! madame, qui peut donc vous imposer la loi d'un tel sacrifice? Si vous connoissez ma tendresse, si vous ne me jugez plus indigne de la vôtre, si vous vous intéressez à mon bonheur, si vous croyez que ce pourroit être aussi le vôtre... Madame, d'où peuvent donc venir une résistance et des refus dont il me faudra mourir? J'espère, mon cher comte, que votre raison se rendra à mes motifs, et que, bien convaincu de mon attachement, votre âme prendra une assiette plus calme. Vous m'êtes et vous me serez éternellement plus cher qu'aucun homme du monde, et c'est parce que je vous rends toute la justice qui vous est due, que je me fais l'effort de refuser vos offres... Ah! madame, vous prononceriez cet arrêt si cruel! Songez que ma vie en dépend... Je vous estime trop, vous m'êtes trop respectable pour que je veuille vous faire partager l'ignominie qui me couvre.

Le comte s'écria à ces mots. Ne m'interrompez pas, lui dit-elle avec l'air imposant du malheur : oui, oui, je connois quel est mon sort. La passion vous aveugle, vous ne le voyez pas; mais demandez à vos parents, demandez à votre mère, à tous vos proches, ce qu'ils penseroient de votre alliance avec la veuve de Gaveston; ils en seroient indignés, et ils auroient raison. Devenu mon mari, ne vous faudroit-il pas épouser mes querelles, et ne seriez-vous pas chargé de mes vengeances? Et contre qui? contre votre famille entière, contre vos plus chers amis. Si vous ne le vouliez pas, songez, mon cher comte, au rôle avilissant que vous me feriez remplir. Songez donc que je suis la veuve de cet homme détesté, et que je ne dois voir en lui que mon époux; sou-

gez à quels devoirs je suis condamnée, et voyez si vous pouvez, si vous devez, si même vous voudriez les partager! Il le faudroit pourtant, ou je deviendrois la plus vile des créatures. Non, mon cher comte, non, je ne suis plus, par mes malheurs, digne d'être votre épouse; mais je veux, par mon cœur, être digne de rester à jamais votre amie : aucun nuage n'obscurcira des sentiments si doux et sur lesquels je fonde l'unique bonheur dont je puisse encore jouir. Devenue votre épouse, je ne pourrois, je vous l'avoue, lever les yeux autour de moi; il me sembleroit qu'en me voyant, on se rappelleroit mes anciens torts avec vous; vous me les pardonneriez; le monde ne me les pardonneroit pas. Combien je serois humiliée si l'on pensoit qu'après d'anciens refus, plongée dans la honte et dans la misère, je ne vous ai accepté que pour trouver une ressource dans un état désespéré! Je vous aimerois comme vous méritez de l'être, on ne le croiroit pas. Je passerois pour la femme la plus fausse, et vous pour l'homme le plus foible. Je ne puis vous répondre d'ailleurs que je pusse, avec vous-même, dans les instants qui devroient être les plus doux, ne pas songer que ces idées cruelles pourroient venir quelquefois vous troubler. L'amour ne dure pas toujours... Ah! madame, ne m'accablez pas par cette affreuse pensée! De grâce, ne m'accablez pas ainsi! Vous! ne m'être plus aussi chère!... Je ne vous parle, mon cher comte, que des idées qui pourroient me troubler. Je sentirois tant combien la veuve de Gaveston est indigne de vous, que dans tous les moments ce sentiment troubleroit ma vie, et y jetteroit une amertume que vous ne pourriez en bannir. Je me rappelle le passé, les sentiments que j'eus pour un autre : cet autre m'a possédée; c'étoit par mon choix; j'avois rejeté vos vœux. Je me rappelle, moi, tous ces traits qui vous échappent dans ce moment; mais, quoi que vous en puissiez penser à présent, ils ne sont pas de nature à ne jamais vous revenir à l'esprit; la seule crainte en seroit mortelle, et cette crainte, pardonnez, je l'aurois toujours.

Il alloit parler, elle l'interrompit encore. Vous m'aimez trop pour vouloir me rendre malheureuse : je le serois. Mes propres sentiments que je ne pourrois vaincre, les dégoûts de votre famille, dégoûts que je soupçonnerois au moins et que je ne pourrois supporter (c'est dans mon abaissement la fierté qui me reste), et plus que tout cela, les dangers, les malheurs, l'avilissement où je vous exposerois : voilà mes motifs, mon cher comte ; ils sont sans réplique, et mon parti est absolument pris. Daignez ne me pas presser davantage, et croyez que l'effort que je me fais est digne de respect. J'attends encore de votre attachement de m'épargner les instances de mes parents ; l'honneur de leur maison, leur tendresse pour moi, leur amitié pour vous, leur dérobent dans ce moment le véritable aspect des choses. J'ai besoin de calme et de repos : c'est à vous-même, c'est au comte de Pembrocke que je m'adresse pour obtenir ce repos. Je viens d'éprouver une violente secousse, mais j'ai fait mon devoir ; je dois expier mes anciennes erreurs, il est juste... Croyez, mon cher Pembrocke, croyez aussi que je les expie.

A ces mots, elle ne put retenir ses pleurs ; les sanglots l'interrompirent. Le comte la serra tendrement dans ses bras, et confondit ses larmes avec celles de cette vertueuse personne. Vous n'aurez point à vous plaindre, lui dit-il ; non, vous serez tranquille, et personne ne vous pressera. Vos raisons ne me persuadent pas, je vous l'avoue ; mais je les respecte ; leur source est précieuse à mon cœur, puisqu'elles ne viennent que d'une délicatesse poussée à l'excès. Je vous le répète, vous serez tranquille ; mais ne me réduisez pas au désespoir. Laissez-moi penser que dans quelque temps peut-être vous pourrez vous livrer à des idées moins cruelles, et que je pourrai... Non, mon cher comte, je ne puis vous abuser, non... Ah! c'en est trop! dit-il en se jetant dans un fauteuil avec le mouvement du désespoir ; et ce que je demande, tout chimérique qu'il est, pourroit adoucir mes maux

Vous ne le voulez pas, vous voulez que je meure... Madame de Cornouailles, avec le regard de la douceur et de la bonté, lui dit : Non, mon généreux ami, non, je ne le veux pas. Si cette idée peut vous consoler et vous soutenir, gardez-la : soyez toujours l'ami le plus cher à mon cœur, et tenez-moi ce que vous m'avez promis.

Madame de Surrey, qui rentra, interrompit cet entretien : elle les trouva tous deux baignés de larmes; leurs regards fixés l'un sur l'autre n'annonçoient que de l'attendrissement. Elle n'osa leur faire des questions; mais M. de Pembrocke, suffoqué, sortit; et madame de Surrey, ne pouvant résister à sa curiosité, mais tremblant d'interroger sa sœur, le suivit. Il lui apprit ce qui venoit de se passer, et il exigea d'elle et de tous les siens de ne pas presser madame de Cornouailles. Glocester fut le plus difficile à persuader; il le promit pourtant, et tint parole.

Madame de Cornouailles se retira peu de temps après à l'abbaye de..., où elle avoit une sœur religieuse. Mesdames de Surrey et d'Herefort firent en vain leurs efforts pour la retenir avec elles; elle préféra la retraite, et elle y vécut très-longtemps oubliée du monde entier. M. de Pembrocke obtint la permission d'aller souvent la voir dans cet asile : elle le voyoit aussi quelquefois l'été dans la maison de campagne de madame de Surrey, où, tous les ans, elle alloit passer quelque temps dans la belle saison.

Il espéra longtemps de vaincre sa résistance; mais madame de Cornouailles, ferme dans ses principes, se montra toujours la même. Le comte, persuadé qu'elle avoit pour lui les sentiments de la plus profonde estime et de l'attachement le plus tendre, parvint, ainsi qu'elle, à cet âge où les passions amorties font place à l'amitié et à la confiance. Ils en éprouvèrent les douceurs jusqu'à la fin de leurs jours, et, dans la vieillesse la plus reculée, ils eurent encore des plaisirs. La fin de ce règne orageux et terrible leur rappeloit, à chaque événement, ce qui, autrefois, les avoit tant intéressés. La mort de Glo-

cester, tué les armes à la main en combattant pour sa patrie, fut un coup bien douloureux pour madame de Cornouailles. C'étoit dans ces instants que les consolations de M. de Pembrocke lui étoient bien nécessaires et bien douces. La passion publique et déclarée de la reine pour Mortimer, l'élévation des Spencer sur les ruines de Gaveston; la foiblesse du roi pour ses nouveaux favoris; les suites funestes de cette foiblesse et des emportements de la reine; le duc de Lancastre décapité par ordre d'Édouard; les honneurs rendus à la mémoire de cet homme si respecté du peuple, honneurs que madame de Cornouailles savoit lui être si peu dus, et qu'elle prévit bien devoir achever la ruine du monarque, en le faisant détester du peuple; la comparaison du sort du duc de Lancastre avec celui de sa sœur, mademoiselle de Lancastre, morte d'une mort naturelle, et qui méritoit bien plus justement le supplice; les malheurs de l'État, en proie à toutes les divisions; le roi détrôné enfin et livré à la mort par la reine elle-même; cette criminelle princesse dépouillée à son tour de son autorité par son fils Édouard III, l'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait vus sur le trône; la détention de Mortimer; l'inconstance de la reine et les nouveaux scandales donnés à la nation par son amour pour le comte de Kent; le supplice de ce dernier, et enfin l'emprisonnement de la détestable Isabelle par l'ordre du roi son fils; les vertus naissantes de ce jeune prince; l'espoir qu'il donnoit d'un règne plus heureux, tous ces événements, pressés et multipliés, faisoient le sujet ordinaire des entretiens de madame de Cornouailles et du comte de Pembrocke, qui s'étoit absolument retiré des affaires et de cette odieuse cour.

Ils survécurent tous deux à presque tous les acteurs principaux de ce règne : ils apprirent la mort d'Isabelle, après vingt-huit ans de captivité dans le château de Wising. Malgré l'oubli profond où elle étoit tombée, ils regardèrent encore sa fin comme un bonheur pour l'État et pour le roi. Ils furent té-

moins de la grandeur de ce monarque, et se félicitèrent d'avoir assez vécu pour voir des temps plus heureux que ceux qui avoient affligé leur jeunesse.

Tel fut enfin pour eux le pouvoir de la raison, de la sagesse, de la vertu et de la constante amitié, que, malgré les infortunes affreuses et accablantes de madame de Cornouailles, malgré la passion toujours malheureuse de M. de Pembrocke, l'un et l'autre, sans foiblesse comme sans remords, passèrent une vie douce dans les temps les plus orageux, et parvinrent au seul bonheur qu'on puisse espérer dans la dernière vieillesse, celui du témoignage d'une âme pure, de la considération de ses proches et des douceurs d'un attachement inaltérable.

FIN

# TABLE

## ŒUVRES DE MADAME DE FONTAINES



## ŒUVRES DE MADAME DE TENCIN



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

# ÉTRENNES POUR 1864

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

# LIBRAIRIE CENTRALE

**Boulevart des Italiens, 24, à PARIS.**

---

**LES RELIURES SE PAYENT A PART**

## NOUVELLES PUBLICATIONS

### HISTOIRE DE FRANCE

PAR E. MENNECHET

Illustrée de 20 gravures sur acier, d'après les grands maîtres de l'école française, gravées par F. DELANNOY, MASSARD, REGNAULT, OUTHWAITE, DESJARDINS, WOLFF.

**1 volume grand in-8 jésus, 20 fr.**

Parmi les ouvrages consacrés à l'Histoire de France, aucun ne convient mieux que celui-ci à la jeunesse des deux sexes. La beauté de l'exécution artistique et typographique, jointe au mérite et à l'utilité du livre, lui assure un débit considérable.

### LES FEMMES

D'APRÈS LES AUTEURS FRANÇAIS

**Par E. MULLER.**

Ouvrage illustré de portraits des femmes les plus illustres, gravés au burin, d'après les dessins de STAAL, par MASSARD, DELANNOY, REGNAULT et GEOFFROY.

**1 vol. grand in-8 jésus. 20 fr.**

Ce livre, imprimé avec luxe et orné de très-belles gravures sur acier, contient la fleur de tout ce que les prosateurs et les poëtes français ont écrit de plus original et de plus piquant sur un sujet qui a le privilége d'exciter éternellement la curiosité. C'est un ouvrage de bon goût, exempt de toute grossièreté et de toute satire inconvenante.

### LE DON QUICHOTTE DE LA JEUNESSE

Par FLORIAN, illustré d'un grand nombre de vignettes sur bois gravées par PANNEMAKER MIDDERICH et MOUARD, d'après les dessins de STAAL.

**1 vol. grand in-8 raisin, 10 fr.**

### HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE

Par LE SAGE, avec les principales remarques des divers annotateurs, précédée d'une notice par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française; des jugements et témoignages sur LE SAGE et sur GIL BLAS; suivie de *Turcaret*, et de *Crispin rival de son maître*. 2 vol. grand in-8, imprimés avec le plus grand luxe par M. Claye sur beau papier des Vosges fabriqué spécialement pour cette édition; avec gravures sur acier, d'après les dessins de STAAL, . . . . . . . . . . . . . . 15 fr.

Il a été tiré 150 ex. sur papier de Hollande, au prix de 15 fr. le vol.
Chaque exemplaire est numéroté au Tome deuxième.

# ŒUVRES DE MADAME DE LA FAYETTE

ZAIDE, LA PRINCESSE DE CLÈVES, MADAME DE MONTPENSIER, LA COMTESSE DE TENDE, LETTRES

1 magnifique volume grand in-8, sur très-beau papier, gravures sur acier d'après les dessins de STAAL. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

Cette édition est la plus belle qui ait été faite de ces chefs-d'œuvre du roman français.

# ILLUSTRATION, TOME 41

1 volume in-fol., 400 gravures sur bois . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.

Relié en toile, avec fers spéciaux, doré sur tranche. . . . . . . . . . 24 fr.

Ce volume, plein d'intérêt et d'actualité, offre une lecture des plus attrayantes.

ŒUVRES COMPLÈTES

# DU COMTE XAVIER DE MAISTRE

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, EXPÉDITION NOCTURNE, LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE LES PRISONNIERS DU CAUCASE, LA JEUNE SIBÉRIENNE

Nouvelle édition, avec une préface par M. SAINTE-BEUVE, illustrée avec le plus grand soin par STAAL. 1 vol. grand in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr.

Cet ouvrage est illustré pour la première fois.

# CONTES DU DOCTEUR SAM

Par Sir HENRI BERTHOUD, illustrés de gravures sur bois dans le texte et de grandes vignettes hors texte, par STAAL. 1 vol. grand in-8. . . . . . . . . . . 10 fr.

---

### CONTES DE SCHMID

Traduction de l'abbé MACKER, la seule approuvée par l'auteur. 2 beaux volumes grand in-8 raisin (non tomés et se vendant séparément), ornés d'un grand nombre de vignettes intercalées dans le texte, et de grands bois tirés à part, d'après les dessins de G. STAAL, gravés avec le plus grand soin; le vol. . . . . . . . 10 fr.

### GALERIE DE FEMMES CÉLÈBRES

Tirée des *Causeries du lundi*, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 1 beau volume grand in-8 jésus, orné de 12 magnifiques portraits dessinés par STAAL et gravés sur acier par MASSARD, THIBAULT, GOUTTIÈRE, GEOFFROY, GERVAIS, OUTHWAITE, etc. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 fr.

De magnifiques gravures, une très-belle impression, se joignent à un texte charmant pour faire de cet ouvrage, à tous les points de vue, une œuvre d'art très-remarquable.

### LETTRES CHOISIES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Avec une magnifique galerie de portraits sur acier, représentant les personnages principaux qui figurent dans la correspondance. 1 très-beau volume grand in-8 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 20 fr.

# ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND.

Nouvelle édition, précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand, par M. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 12 très-forts volumes in-8, sur papier cavalier vélin, ornés d'un beau portrait de Chateaubriand et de 42 gravures, exécutées spécialement pour cette édition, et avec le plus grand soin, par MM. F. DELANNOY, G. THIBAULT, OUTHWAITE, MASSARD, etc., d'après les dessins originaux de STAAL, de RACINET, etc.

Notre édition, aujourd'hui entièrement terminée, réunit tous les avantages d'une excellente typographie, d'une correction faite d'après les meilleurs textes, et d'une

belle collection de gravures. Les notes inédites de l'*Essai sur les Révolutions*, et surtout le remarquable travail de M. Sainte-Beuve lui donnent d'ailleurs un cachet spécial et nouveau. A ces divers avantages, elle joint encore le mérite d'un prix inférieur à celui des éditions précédentes. Prix du volume. . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

ON VEND SÉPARÉMENT AVEC TITRE SPÉCIAL

**LE GÉNIE DU CHRISTIANISME**, 1 vol. orné de 5 gravures sur acier.

**LES MARTYRS**, 1 vol. orné de 5 grav. sur acier.

**L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM**, 1 vol. orné de 6 gravures.

**ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCERRAGE, LES NATCHEZ, POÉSIES**. 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

**VOYAGE EN AMÉRIQUE, EN ITALIE ET EN SUISSE**, 1 vol. orné de 4 gravures.

**LE PARADIS PERDU**, 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

**HISTOIRE DE FRANCE**, 1 vol. orné de 4 grav. sur acier.

**ÉTUDES HISTORIQUES**, 1 vol. orné de 3 grav. sur acier.

Le prix de chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures, est de. . . . . . . . . . 6 fr.
Sans gravures. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

# ŒUVRES DE TOPFFER

Albums formant chacun un gr. vol. jésus oblong à 7 fr. 50.

**MONSIEUR JABOT**. . . . . . . . 1 vol.
**MONSIEUR VIEUX-BOIS**. . . . . 1 vol.
**MONSIEUR CRÉPIN**. . . . . . . . 1 vol.
**MONSIEUR PENCIL**. . . . . . . . 1 vol.
**DOCTEUR FESTUS**. . . . . . . . 1 vol.
**ALBERT**. . . . . . . . . . . . . 1 vol.
**HISTOIRE DE CRYPTOGAME**. . 1 vol.

On sait la vogue si méritée des albums de Töpffer. Ces œuvres spirituelles et charmantes ont le privilége d'être admises dans tous les salons, d'y figurer sans choquer personne, d'amuser tous les âges, et de pouvoir être offertes aux dames, aux demoiselles, aux adolescents et même aux enfants.

## PREMIERS VOYAGES EN ZIGZAG,

OU EXCURSIONS D'UN PENSIONNAT EN VACANCES DANS LES CANTONS SUISSES ET SUR LE REVERS ITALIEN DES ALPES,

Par R. Töpffer. Magnifiquement illustrés, d'après les dessins de l'auteur, de 53 grands dessins par Calame et d'un grand nombre de bois dans le texte; nouvelle édition. 1 vol. grand in-8 jésus, papier glacé satiné. . . . . . 12 fr.

## NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

A LA GRANDE-CHARTREUSE, AU MONT BLANC, DANS LES VALLÉES D'HERENZ, DE ZERMATT, AU GRIMSEL ET DANS LES ÉTATS SARDES,

Par R. Töpffer. Splendidement illustrés de 48 gravures sur bois tirées à part et de 320 sujets dans le texte, dessinés, d'après les dessins originaux de Töpffer, par MM. Calame, Karl Girardet, Français, Daubigny, de Bar, Forest, Hadamard, Elmeric, Stopp, Gagnet, Veyrassat, et gravés par nos meilleurs artistes. 1 vol. gr. in-8 jésus, papier glacé satiné. . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr.
Ce second volume est le complément du premier.

## LES NOUVELLES GÉNEVOISES,

Par Töpffer, illustrées, d'après les dessins de l'auteur, d'un grand nombre de bois dans le texte et de 40 hors texte, gravés par Best, Leloir, Hotelin et Régnier. 1 charmant vol. grand in-8 jésus. . . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr.

## FABLES DE LA FONTAINE.

Illustrations de Grandville. 1 splendide vol. grand in-8, sur papier jésus glacé, satiné, avec encadrement des pages et un sujet pour chaque fable. Edition unique par les soins qui y ont été apportés. . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.

Traduire par le dessin les animaux de la Fontaine, les mettre en scène, leur donner une allure, une expression, un vêtement conformes à leur rôle, de sorte qu'il ne leur manque que la parole, c'était là une tâche difficile à accomplir, impossible même à tout autre qu'à Grandville.

### GRANDVILLE.

ALBUM de 120 sujets tirés des Fables de la Fontaine. 1 v. gr. in-8. . . . 6 fr.

Cette charmante collection de gravures, contenant une partie des illustrations du célèbre artiste, peut convenir à tous ceux qui n'ont pas la magnifique édition du *la Fontaine* de *Grandville*. Elle peut être offerte aux enfants, qui ont souvent entre les mains des éditions plus ordinaires, et qui seront charmés de faire connaissance avec les délicieuses vignettes de GRANDVILLE, en attendant qu'on leur offre la grande édition.

### FABLES DE LA FONTAINE.

2 vol. in-8, sur papier carré des Vosges, avec grav, 7 fr. 50 ; net. . . . 6 fr

### ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

1 beau volume grand in-8, orné de charmantes gravures sur acier, par F. DELANNOY, d'après les dessins de STAAL, et accompagné de notes explicatives, philologiques et littéraires, par M. FÉLIX LEMAISTRE. . . . . . . . . . . . . . 12 fr. 50

### ŒUVRES DE J. RACINE,

Avec un Essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par LOUIS RACINE ; ornées de 13 vignettes, d'après GÉRARD, GIRODET, DESENNE, etc. 1 beau vol. grand in-8, jésus.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr. 50

### ŒUVRES DE P. ET TH. CORNEILLE,

Précédées de la vie de P. Corneille, par FONTENELLE, et des discours sur la poésie dramatique. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. Un beau volume grand in-8, même format que le Racine et le Molière. . . . . . . . . 12 fr. 50

### ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU,

Avec une Notice par M. SAINTE-BEUVE, et les Notes de tous les commentateurs, illust. de 7 gravures sur acier, nouvelle édition. 1 vol. gr. in-8. . . . . 12 fr. 50

### MOLIÈRE

Œuvres complètes, précédées d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Molière, par M. SAINTE-BEUVE, illustrées de 800 dessins par TONY JOHANNOT. Nouvelle édition. 1 magn. vol. grand in-8 jésus, imprimé par PLON frères. . . . . 20 fr.

Cette édition n'est pas la même que celle qui est annoncée plus haut. C'est parce qu'elle commence à s'épuiser que nous nous sommes décidés à publier l'autre.

### ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE

Comprenant le *Théâtre*, les *Messéniennes* et les *Chants sur l'Italie*. Nouvelle édition. 1 beau volume grand in-8 jésus, illustré de 12 belles vignettes de A. JOHANNOT. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr 50

LE MÊME OUVRAGE. 6 vol. in-8 cavalier. . . . . . . . . . . . 42 fr.

---

## OUVRAGES RELIGIEUX

### LES SAINTS ÉVANGILES (ÉDITION CURMER),

Par M. l'abbé DASSANCE, selon saint Marc, saint Matthieu, saint Luc et saint Jean. 2 splendides vol. gr. in-8 jésus, illustrés de 24 magnifiques gravures sur acier et sur bois, et d'un beau frontispice or et couleur. . . . . . . . . . . 30 fr.

### ORAISONS FUNÈBRES ET SERMONS CHOISIS DE BOSSUET.

Nouvelle édition illustrée de douze gravures sur acier, d'après REMBRANDT, MIGNARD, NANTEUIL, RIBERA, STAAL, RIGAUD, POUSSIN, VAN DYCK, CARRACHE, SPADA, etc., gravées par F. DELANNOY, E. WILLMANN, GIRARDET, ROBINSON, EGLETON, HOLL, JENKINS, etc. 1 beau vol. grand in-8, papier jésus vélin. . . . . . . . . . 18 fr.

### ÉLÉVATIONS A DIEU SUR TOUS LES MYSTÈRES DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

Par BOSSUET, 1 vol. grand in-8, orné de 10 magnifiques gravures anglaises sur acier, d'après le GUIDE, POUSSIN, VANDERWERF, MARATTE, etc. . . . . . 16 fr.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Fontaines, Marie Louise Charlotte de Pelard (de Givry) comtesse de
Oeuvres de Mesdames de Fontaines et de Tencin